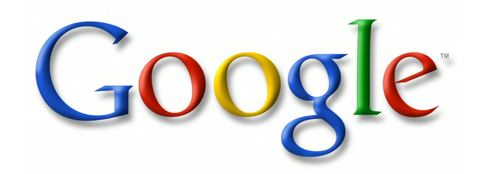


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

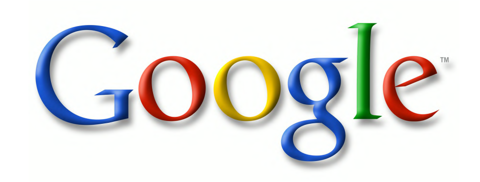
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

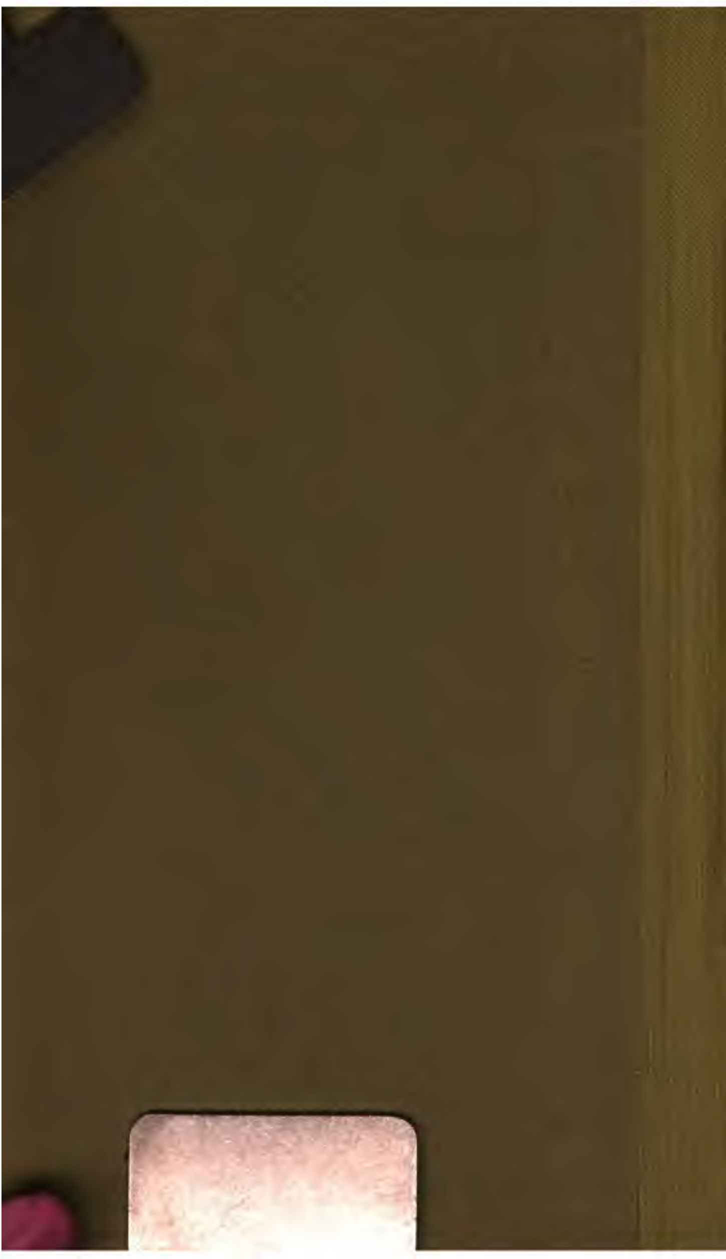
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

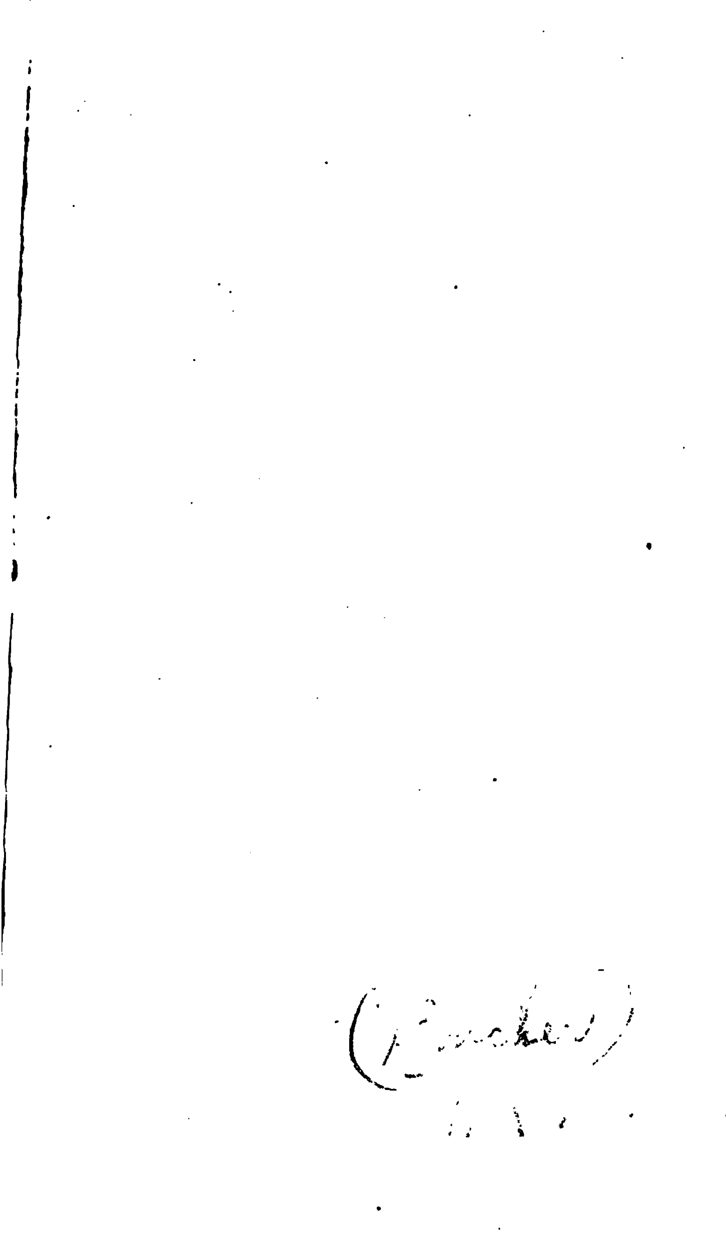

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583738 9











HOMMES

ET

CHOSES.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Nouvelles, 1 vol. in-12.

Romances, Ballades et Légendes, 1 vol. in-12.

Chants armoricains ou souvenirs de basse-bretagne, 1 vol. in-12.

Opinion de M. Cristophe, 1re partie. Sur la liberté du Commerce

Opinion de M. Cristophe, 2e partie, suivi de son voyage commercial et philosophique.

Opinion de M. Cristophe, 3e partie. M. Cristophe à la Préfecture.

Opinion de M. Cristophe, 4e et dernière partie. Le dernier jour d'un homme.

Satires, Contes et Chansonnettes, 1 vol. in-12.

Petit Glossaire, 2 vol. in-12.

De la Création, essai sur l'origine et la progression des êtres, 5 vol. in-12.

Petites solutions des grands mots, 1 vol. in 12.

Antiquités celtiques et antédiluviennes, avec 80 planches représentant 1600 figures, un fort vol. in-8°.

Ces divers Ouvrages se trouvent :

A PARIS, chez Treuttel et Wurtz, Libraires, rue de Lille, 17.
——— chez Dumoulin, Quai des Augustins, 13.
——— chez Derache, Libraire, rue du Bouloy, 7.
——— Chez Victor Didron, Place St.-André-des-Arts, 30.
A ABBEVILLE, chez C. Paillart, Imprimeur, et chez tous les Libraires.

HOMMES

ET

CHOSES;

ALPHABET

DES

PASSIONS ET DES SENSATIONS.

ESQUISSES DE MŒURS FAISANT SUITE AU PETIT GLOSSAIRE.

PAR

M. BOUCHER DE PERTHES.

TOME PREMIER.



PARIS,

TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Lille, 17.

DERACHE, rue du Bouloy, 7.

DUMOULIN, Quai des Augustins, 13.

Victor DIDRON, Place Saint-André-des-Arts, 30.

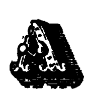
1850.

ALPHABET

DES PASSIONS

ET DES SENSATIONS.

ESQUISSES DE MŒURS.



A B C. Nous vous offrons ceci comme spécimen et préface: c'est encore un A B C. Je suis loin de prétendre que cette forme soit précisément attrayante pour le lecteur, mais elle est très-commode pour l'écrivain qu'elle dispense de frais d'imagination et du soin de composer un plan rationnel. Il n'a plus à répondre à cette question toujours embarrassante pour sa conscience d'auteur : par où commencerai-je? A quelle place mettrai-je le bon, de manière à ce qu'il fasse passer le médiocre et même le mauvais, si c'est possible?

En ennuyant un peu le lecteur dès le principe, ne lui

causerai-je pas une agréable surprise, quand il verra qu'en avançant il s'ennuie moins?

Mais, d'un autre côté, ne jettera-t-il pas le livre au premier baillement, en disant : assez comme cela?

Au moyen de l'alphabet, l'auteur n'a plus à peser ces considérations, il n'est responsable de rien ; et si on lui dit qu'une chose n'est pas à sa place, il répond : prenez-vous-en à l'A ou au B et à celui qui, le premier, a cru devoir mettre l'un avant l'autre.

Ajoutons que l'A B C fait passer bien des choses qui ne passeraient pas sous d'autres formes. Accoutumés que nous sommes en naissant, à avaler l'A tout fade qu'il nous semble, pour arriver au B qui n'a pas plus de goût et puis au C qui nous donne des nausées, il s'en suit que plus tard, grâce à l'habitude, nous trouvons très-supportables ce même A, ce même B, ce même C, pourvu qu'on y ajoute un peu de sucre ou de sel et que nous soyons bien disposés.

On le voit donc : si cet ordre d'A B C n'a rien de poétique, s'il n'encadre pas brillamment les roses, il dissimule assez bien le stras et donne un certain chatoiement à la verroterie même.

Quant aux avantages typographiques et à l'économie qui en résulte, ils sont manifestes. Remarquez que la manutention de la littérature par alphabet a des rapports naturels avec l'agencement d'une imprimerie : votre esprit se trouve tout prêt à sortir du *cassier* et à entrer dans la *forme*. Aussi, rien ne plaît mieux à l'imprimeur et à ses aides que le génie qui s'échelonne au syllabaire. Non-seulement la composition typographique et l'épreuve première sont faciles, mais les additions et suppressions n'y présentent aucun obstacle ; on allonge, on coupe, on taille avec une aisance admirable. Un article est-il trop long ou ne finit-il pas bien la page, on le divise en deux. Est-il trop

court et le blanc trop large, avec deux on en fait un.

Vous avez encore la ressource des rognures. Alors les additions se font tout naturellement et par la conséquence même des coupures; car dans la littérature alphabétique, comme dans certains gibiers, tout est bon.

Ainsi, quand vous aurez supprimé la queue d'un article, vous n'aurez autre chose à faire que de compter les lignes et d'intercaller la pièce dans un lieu convenable. Le sujet n'y fait rien: si cette queue n'a aucun rapport avec la bête à laquelle vous l'attachez, si c'est une queue de renard que vous avez reliée à un croupion de lapin, l'effet n'en sera que plus piquant et l'admiration plus durable.

Les corrections de fonds, ou celles dites d'auteur, ne sont pas plus difficiles. Un article est-il faible et mou, un ami a-t-il la charité de vous le dire, ou, par un hasard non moins providentiel, avez-vous l'esprit de vous en apercevoir, vous évitez, par un procédé aussi simple qu'ingénieux, un remaniement toujours ennuyeux et souvent difficile. Vous changez tout uniment le mot qui aura servi à votre thème, et vous auriez bien du malheur s'il ne pouvait s'ajuster à un autre.

Par exemple, vous avez voulu dessiner le caractère de l'orgueilleux et vous avez touché à côté: vous barrez *orgueilleux* et vous écrivez *vaniteux*.

Si *vaniteux* ne va pas mieux, vous mettez *prétentieux*, ou *fier*, ou *superbe;* bref, vous tâtez et vous finissez par arriver à un résultat satisfaisant.

Ce n'est pas autrement que procèdent tous les biographes modernes; ils font façonner sur trois tailles, selon le goût du moment, des articles pour homme ou pour femme; puis, les articles faits, on cherche un individu pour chacun; on l'y applique, et il est bien rare que l'application ne soit pas heureuse.

Après avoir ainsi nettement expliqué les motifs qui nous

ont fait choisir cette marche alphabétique, nous dirons, non moins franchement, pourquoi nous avons mis au livre le titre qu'on y voit. En ceci, d'abord, nous avons voulu nous conformer à la mode qui veut qu'un titre n'ait que peu ou point de rapport à l'ouvrage, mode que j'approuve entièrement, d'abord parce qu'elle préserve des analyses faites d'après le titre seul, en obligeant les critiques et journalistes à lire au moins quelque chose de l'œuvre, ne fussent que la table et l'errata.

Ensuite, ces titres vagues qui disent tout, en d'autres termes, qui ne disent rien, ont un autre avantage, c'est de ne point tromper le lecteur quand le livre n'en dit pas plus que le titre : la bonne foi d'abord.

D'ailleurs, qu'a besoin un auteur de s'occuper du titre de son livre, quand chacun lui en confère un sans s'inquiéter de celui qu'il a choisi lui-même. Celui-ci n'est plus alors qu'une formule, comme le très-humble serviteur à la fin d'une lettre, ou liberté, égalité au commencement, chose qu'avec raison on considère aujourd'hui comme simples vignettes ou culs-de-lampe.

Or, en voyant mon A B C, tout le monde dit : c'est un dictionnaire. Il est vrai qu'on se demande, dès qu'on l'ouvre, pourquoi y manque-t-il tant de mots et encore plus de choses? Hélas ! c'est que, tout vieux que je suis, je ne lis pas encore, j'épèle, et que je n'en suis qu'à l'A.

Si je répète cet A avec tant de persévérance, c'est pour engager un autre à dire B, ce qui décidera un troisième à dire C, et ainsi de suite. C'est de cette manière, ou petit à petit, que se construisent tous les monumens. Que chacun y apporte sa pierre et sa pincée de ciment, à la longue la maison se trouve faite.

Si le plan manque d'unité, il arrive un plus habile qui démolit l'édifice imparfait; puis, quand tout est à terre, il examine les matériaux pièce à pièce, rejette les parties

superflues ou mauvaises et conserve les bonnes. Sans doute avec ces bonnes pierres il ne peut, le plus souvent, élever la maison qu'au premier étage; mais peu importe encore, si le plan est convenable, si les fondations sont solides, la bâtisse se complètera tôt ou tard.

Tel est ici notre espoir. Pauvre maçon, je ne suis encore qu'au bas de l'échelle, et c'est là que je dépose ma poignée de sable. Après moi en viendra un autre qui atteindra le second échelon, et ainsi de suite. Qu'on ne dédaigne donc pas le faible ouvrier, mais plutôt qu'on l'encourage et qu'on l'aide.

ADORER. Adorer est une expression qui, dans notre langue, ne présente pas un sens absolu, ou même qui, pour bien des gens, n'en présente pas du tout. On adore ce qu'on ne conçoit pas, et c'est ainsi qu'un mystère est adorable; ou bien ce que l'on conçoit comme sens et matière: sa maîtresse ou le veau d'or; alors adorer est de l'idolâtrie.

Je sais qu'on se sert ordinairement du mot *adorer* pour exprimer une invocation à la Divinité; mais une invocation est un recours, un appel, une supplique, une requête, une demande enfin. C'est donc une chose définie, tandis qu'adorer n'est qu'une contemplation muette. Ce n'est pas même une action de grâce; car un remercîment est non moins défini qu'une supplique: on demande pour obtenir, l'on remercie parce qu'on a obtenu.

Dieu n'est pas un mythe, une simple image: c'est le Dieu vivant, c'est le tout-puissant; partant, un être très-positif. L'on devrait donc être explicite quand on s'adresse à lui et même lorsqu'on en parle. Aussi, au mot *adorer* je préfère, dans bien des cas, ceux de *prier*, d'*invoquer*, de *remercier*, parce que chacun sait ce que cela veut dire; tandis que

sur cent personnes qui entrent au temple sous prétexte d'adorer, il y en a un tiers qui y vont pour autre chose, et un autre tiers sans savoir ce qu'elles y vont faire. Aussi n'y font-elles rien. Elles ne demandent rien à Dieu, elles ne le remercient pas, elles ne pensent même pas à lui. Quelques formules inattentivement récitées, quelques gestes mécaniquement exécutés, voilà en quoi, pour elles, consistent l'adoration et le tribut d'amour qu'on doit à la Divinité. En vérité, les humains seraient plus difficiles, et il en est fort peu qui se tinssent pour satisfaits, si leurs cliens n'avaient rien autre chose à leur offrir.

Quoiqu'il en soit, elles sortent bien convaincues qu'elles ont adoré Dieu. Mais demandez-leur ce que c'est qu'adorer Dieu et en quoi ce qu'elles viennent de faire peut lui être agréable, elles ne pourront vous le dire ou elles le diront de manière à démontrer qu'elles ne l'ont pas compris. On me répondra qu'il vaut mieux ne pas comprendre que comprendre de travers. C'est possible. Aussi, nous ne demandons pas qu'on supprime le mot *adorer* pour exprimer l'hommage de l'homme à Dieu, mais nous voudrions qu'on le réservât pour Dieu seul, et qu'on n'entendît pas dire à chaque instant : j'adore ma femme, j'adore mon chat, j'adore le vin ou le café.

Pourquoi voulez-vous que je n'adore pas ma femme, me dira ce jeune mari; n'est-elle pas adorable?

Nul doute, puisque c'est une divinité; d'ailleurs le code civil vous y invite et, au besoin, vous en requiert.

AFFAIRE. Tout le monde a les siennes, même les bêtes. Considérez un animal en mouvement, oiseau, poisson, insecte, quadrupède, il vous sera facile de voir s'il flane ou s'il se promène, ou bien s'il va à ses affaires; bref, si c'est un touriste, un chasseur ou un voleur.

Faire des affaires : tel est en France, en Europe, dans les trois quarts du monde, l'idée fixe d'une bonne moitié des individus de toutes les classes.

Qu'est-ce donc que des affaires? demandait un homme naïf. — C'est le bien d'autrui, lui répondait quelqu'un qui l'était moins.

En général, les faiseurs d'affaires sont des gens qui font mieux les leurs que celles des autres, et leur cabinet est un trébuchet où on laisse toujours quelques plumes de ses aîles. Dans ce métier, faire des affaires veut donc dire tout simplement faire des dupes.

Chargé d'affaires est un titre plus relevé que celui de faiseur d'affaires. Il s'entend des ambassadeurs des grandes et des petites puissances.

Les particuliers ont quelquefois leurs chargés d'affaires; c'est ainsi, du moins, qu'ils nomment leurs factotums, leurs commis-voyageurs. Ces chargés d'affaires privées ont, comme ceux des affaires publiques, mission de tromper les gens. Seulement, ils les trompent pour le compte d'autrui à tant pour cent.

J'ai votre affaire signifie, à peu de chose près, qu'on a la sienne, et qu'on veut se débarrasser à vos dépens de quelqu'objet dont on ne sait que faire ou qu'on espère vous faire chèrement payer. J'ai votre affaire, dit ce maître qui a un laquais frippon ou maladoit dont il veut purger sa maison. J'ai votre affaire, dit ce marchand qui a un fonds de magasin dont il ne peut se débarrasser. Défiez-vous donc des gens qui ont toujours votre affaire prête.

Faire affaire offre quelque chose de plus réciproque. Ici on peut faire les siennes en faisant celles des autres : c'est un échange qui peut avoir sa probité.

Les hommes du midi, les orientaux ne font jamais une affaire, un achat ou une vente, sans l'accompagner de beaucoup de paroles.

Dans le nord, le babil en affaires n'a ordinairement lieu que pour les petites. Quant aux grandes, elles se concluent en peu de mots, notamment parmi les gens qui en ont beaucoup.

Le chancelier Bacon disait qu'un long discours pour finir une affaire est comme une robe à longue queue pour la course.

Je vais vous faire une affaire ne veut pas dire la même chose que *je vais faire une affaire avec vous*. Faire une affaire à quelqu'un, c'est lui faire une signification, c'est lui susciter une chicane, une querelle, c'est une menace enfin contre son honneur ou sa propriété.

Lui faire son affaire est pis encore et annonce des intentions bien autrement hostiles, car il ne s'agit rien moins que d'aller attendre son homme au coin d'un bois pour lui couper la gorge.

Avoir une affaire avec quelqu'un est beaucoup plus moral : c'est aller honnêtement sur le terrain pour y échanger un coup d'épée ou de pistolet, selon le goût des parties. Cette affaire est un duel.

Une affaire peut aussi être une bataille rangée : *j'étais à telle affaire*, dit ce vieux soldat.

Avoir affaire avec quelqu'un ne veut pas dire *avoir affaire à quelqu'un*. Lorsque je dis au voisin : vous aurez affaire à moi, cela signifie : je vous rouerai de coups de poings ou de bâton, ou bien encore, si c'est un praticien qui parle : je vous ferai un procès.

J'ai affaire à vous a donc une toute autre signification que *vous aurez affaire à moi*. J'ai affaire à vous est inoffensif, il s'agit seulement d'une affaire à traiter; tandis que dans l'autre, il s'agit d'un homme à tuer ou tout au moins à ruiner.

Vous êtes hors d'affaire est le compliment que fait un médecin à un malade qu'il n'a pas tué, ou un avocat à un

client qu'il a sauvé des galères : c'est toujours un malade qui en réchappe.

On n'en finirait pas, si l'on voulait présenter toutes les significations diverses que nous donnons au mot affaire; c'est la *robba* des Italiens, morceau qu'on sert à toutes sauces, depuis la plus naïve jusqu'à la plus épicée. Les étrangers feront donc bien de peser le mot *affaire* avant de le prononcer; s'ils disent d'un homme : *ses affaires sont en mauvais état*, qu'ils se gardent de présenter la même image au singulier.

Bref, le mot *affaire*, comme celui de *chose*, remplit dans la langue française le rôle des grandes utilités; on le met à tout et partout; seulement il ne remplace pas encore les noms et prénoms, et si l'on dit souvent *monsieur* ou *madame chose*, on ne dit pas *monsieur* ou *madame affaire*. Mais cela viendra.

Nous aurons à parler plus d'une fois de ces mots à double sens, véritable plaie des langues modernes, surtout de la nôtre, parce qu'ils prêtent à d'insipides jeux de mots et qu'ils empêchent souvent les étrangers de nous comprendre.

AGAMI. C'est un étrange oiseau! il a la manie de l'ordre et de la paix. Aperçoit-il deux êtres qui se battent, fussent-ils d'une autre espèce que la sienne, il va les séparer, et ceci sans violence, en piaulant, en criant, en les poussant doucement.

Il a un caprice plus bizarre encore : c'est la charité. Voit-il deux petits oiseaux affamés, il ne s'informe pas s'ils doivent devenir rouges ou gris, si ce sont des oiseaux rares et précieux ou de méchans moineaux, il va leur porter à manger. Il faut avouer que l'agami est une drôle de bête!

Aussi, de peur que l'exemple ne gagne, les hommes le

tuent-ils partout où ils le rencontrent; comme ils font chez nous des hirondelles et des petits oiseaux chanteurs, de crainte qu'ils ne les réjouissent trop et que les moissons ne soient trop belles.

ALIGNEMENT. C'est le vandalisme moderne ou la bande noire qui s'est faite administration. Les dévastations des Huns et des Goths, le fanatisme des Iconoclastes, les fureurs des Procustes révolutionnaires n'ont pas causé plus de ravages ni fait plus de mal que n'en font et que n'en feront les stupides maçons se disant ingénieurs, architectes, conseils ou comités, qui ont inventé l'alignement, et qui, à l'aide de je ne sais quel réglement sauvage, de quel code barbare, ravageant nos villes et nos campagnes, en effaçant l'art et l'histoire, mettent annuellement en coupes réglées nos monumens publics et particuliers.

Que de grands souvenirs, que de nobles types d'architecture, que de chefs-d'œuvre sont déjà tombés sous la sape de ces Welches adorateurs de la ligne droite!

Mais leurs œuvres en diront plus que nos paroles : voyez ce qu'ils ont mis à la place de ce qu'ils ont ôté. Trop heureux encore quand ils n'ont rien mis et que leur ignoble truelle n'a pas sali les restes des brillans hôtels, des temples, des palais qu'ils ont mutilés ou jetés par terre!

Et nous nous disons citoyens d'un pays libre, et nous aimons les arts et la patrie, et nous sommes fiers de nos codes, et nous prétendons que l'arbitraire n'y existe plus! que la confiscation y est abolie! Mais en est-il une plus odieuse? Est-il une tyrannie plus pesante que celle qui est dirigée contre l'art, l'histoire et le droit commun?

Quoi! le vieil hôtel qu'ont respecté les siècles, qu'ont même épargné le fanatisme radical et la plèbe en démence;

quoi! cette maison où sont nés mes pères, où ils sont morts; quoi! ces monumens, l'orgueil d'une ville, ces monumens inscrits à toutes les pages de son histoire tomberont devant la décision d'un démolisseur ignare ou intéressé à leur destruction!

Et sur quel prétexte, grand Dieu? Sous celui que sa façade dépasse de dix centimètres celle de la baraque de boue qui est à côté! Eh! malheureux, fais avancer la baraque et laisse le palais à sa place.

Mais la rue doit être élargie. — Pourquoi élargie? Est-ce que nos pères ne l'ont pas trouvée assez large? Il y a six siècles qu'elle est ainsi. Qu'alors on l'eut faite large, cela eut mieux valu, sans doute; mais puisqu'elle ne l'est pas, puisqu'elle perdra en grandeur, en beauté, en souvenir, en durée ce qu'elle gagnera en largeur, laissez-la donc telle qu'elle est. Est-ce que les rues de Gênes sont larges? Est-ce que celles de Venise le sont? Et Gênes et Venise en sont-elles moins de nobles cités, et leurs monumens en sont-ils moins vantés? Tandis que Londres, l'idéal de la ligne droite, l'as-tu jamais entendu honorer du titre de superbe?

Crois-tu que les huttes, les niches, les cages que tu nommes des maisons, en seront plus belles parce qu'elles seront plus distancées? Ne comprends-tu pas qu'on ne les verra que mieux, et que plus on les verra plus on dira que tu n'es qu'un massacre et un gâcheur?

Si l'alignement te semble si beau, que ne décides-tu qu'il aura lieu en haut comme en bas? Pourquoi ne demandes-tu pas que toutes les maisons soient réduites à deux étages et toutes les cheminées à un mètre? L'ensemble en sera régulier en tout sens, et la vue ne sera plus choquée de ces tours, de ces clochers qui dérangent l'harmonie de l'uniformité.

A quoi servent ces plaintes? La bureaucratie n'est-elle pas là pour les étouffer? En continuera-t-elle moins à

mettre la pioche partout où il y a non à édifier, mais à détruire?

Qu'elle l'y mette donc, et puisse-t-elle en détacher une pierre assez grosse pour écraser la sottise.

Voyez : *Vandale, vandalisme, génie civil et militaire.*

ALMANACHS*. En 1820 ou en 1830, n'importe, un honnête marchand de porcs, habitant un village dont on ne dit pas le nom, mariait sa fille, et ne pouvant inviter à la noce tous ses voisins, leur fit présent d'un de ses élèves, le plus beau, c'est-à-dire le plus gras de ses étables. La bête fut dépecée et partagée équitablement entre une vingtaine de pauvres ménages qui bien s'en régalèrent, comme on pense, car ledit porc était vraiment bon et beau.

Ceci se passait en janvier ou février, et au 25 décembre même année, on ne parlait encore dans le village que de l'excellence du porc et de la générosité du donateur. Mais à cette époque, les choses changèrent de face : le colporteur annuel du hameau y étant passé avec sa pacotille ordinaire de merceries fines et de littératures diverses, il arriva que l'almanach nouveau racontait la pitoyable histoire d'une vache qui, mordue par un chien, puis vendue à la boucherie, avait donné la rage à tous ceux qui en avaient goûté.

Cet accident lointain n'eut sans doute pas beaucoup ému les habitans du village, s'il n'était venu à l'esprit du petit porcher, malin garnement, qui avait une dent contre tous ses voisins pour les très-justes corrections qu'il en avait reçues, de conter partout que son bourgeois avait donné le porc parce qu'il ne le pouvait vendre; que l'animal avait été aussi mordu et qu'il en était mort.

* Un extrait de cet article a déjà paru.

A cette nouvelle, le bedeau fit observer qu'en réalité personne ne l'avait vu tuer; qu'il avait, il est vrai, une grande ouverture à la gorge, mais qu'elle pouvait avoir été faite par la gueule d'un chien, comme par le couteau d'un boucher.

Le lendemain, tout le village disait que le porc qu'on avait trouvé si bon était mort de la rage. Le surlendemain, plus de trente habitans de tout âge, de tout sexe se croyaient à l'heure du trépas : dix avaient des tranchées, huit des convulsions, six écumaient, tous se mordaient les doigts, et pas un ne voulait boire une goutte d'eau ni approcher de son puits ou de la rivière.

C'était une effroyable rumeur dans la commune. Le garde champêtre avait pris les armes; le conseil municipal était en permanence; un exprès avait été envoyé au sous-préfet, un autre au préfet, enfin un troisième au médecin des épidémies et à la commission sanitaire. Les plus prudens parmi les notables, de ceux bien entendu qui n'avaient pas mangé du porc suspect, parlaient d'étouffer, selon l'usage antique, tous les malades entre deux matelas.

Des accidens graves ou de pires remèdes auraient pu survenir et d'une mauvaise parole faire un mauvais cas, si le chirurgien du lieu, homme de bon sens, n'eut pas inventé un topique analogue à la circonstance; et avec un peu de *galbanum* et beaucoup de saint Hubert, il guérit tout le monde.

Néanmoins, le sujet ne fut pas perdu pour les almanachs et les mauvaises langues. L'année d'après on colportait dans toute la France, pour addition au fait de la vache, le terrible récit de la mort subite de cent cinquante personnes décédées dans d'horribles souffrances, par la férocité d'un marchand de porcs qui leur avait fait manger une bête enragée.

Bien que cette historiette ait l'air d'un badinage, elle

est pourtant toute vraie. Nous en pourrions citer les acteurs, qui vivent encore, et dont pas un n'est capable de mordre même un enfant. La conséquence qu'on peut en tirer, c'est qu'il n'est pas de sornettes que les almanachs n'accueillent, et, qui pis est, ne fassent croire, et qu'un almanach menteur n'est pas un petit mal, parce qu'il peut en causer beaucoup d'autres.

Ce sont les almanachs qui tant de fois, en prédisant la fin du monde, ont pendant des mois, des années, tenu des familles, des populations en émoi et presque en démence.

Ce sont eux qui, chaque printemps, découragent le cultivateur en lui annonçant des épizooties, des grèles, des tremblemens de terre, des inondations, et l'empêchent de songer utilement à ses affaires et de se montrer actif et soigneux. Pourquoi élever des bestiaux qui vont mourir? A quoi bon cultiver le champ qui doit être ravagé ou inondé ou consumé par le feu du ciel? Dans quel but conserver quelque chose pour l'année prochaine, si l'on doit finir avant la fin de celle-ci? Ce que l'annonce de la fin du monde a fait de prodigues et d'ivrognes; ce qu'aujourd'hui encore les fausses prédictions de tempêtes, de dévastations créent dans les campagnes d'insoucians et de paresseux serait long à énumérer. Il est pourtant facile de sentir que si les éclipses, certaines comètes et toutes les révolutions de la sphère céleste, qui sont la suite d'un mouvement fixe et invariable, peuvent être exactement indiquées, il n'en est pas de même des accidens qui tiennent à des causes subites et par conséquent imprévues.

Quoiqu'il en soit, cette croyance aux astrologues ou aux prédictions de Nostradamus, si elle n'est que trop commune encore, n'est pourtant plus générale. Nous convenons que les almanachs ne sont plus aussi absurdes qu'ils l'étaient, que les prodiges et les énormités n'y

fourmillent pas comme naguère : car tout s'use, même la sottise, et avec la meilleure volonté et toutes les dispositions possibles, on ne peut toujours en dire, en faire ou en croire. Mais si les almanachs sont moins niais, ils sont devenus plus méchans; ils ont abordé l'épigramme et entrepris la calomnie.

Or, la calomnie de l'almanach est de la pire espèce; elle est presque incurable quand elle devient populaire et traditionnelle, parce qu'alors ni le raisonnement, ni l'évidence ne peuvent plus l'effacer. S'il avait passé par la tête d'un faiseur de complainte d'insérer dans son livre à deux sous que saint Vincent-de-Paul ramassait les petits enfans pour les manger, aujourd'hui le peuple de France et peut-être de la moitié de l'Europe n'en douterait pas : il ne verrait qu'un ogre dans celui qui fut le bienfaiteur des hommes.

Que d'honnêtes magistrats et de savans respectables, que de grands citoyens n'ont-ils pas été ainsi jetés aux bêtes ou signalés à la haine populaire par l'inconséquence et la stupidité! Combien d'années, combien de siècles peut-être ne s'écouleront-ils pas avant que la macule de l'almanach ne disparaisse, que la vérité ne surgisse et que justice enfin, justice entière leur soit rendue.

Mais si l'almanach peut beaucoup de mal, il peut aussi beaucoup de bien; et, nous le répétons, il présente, depuis quelques années, des améliorations sensibles. S'il s'y glisse encore des fadaises, il n'y en a guère plus que celles qu'il faut pour la consommation journalière et pour satisfaire ce bon public qui, naguère encore, ne croyait à une vérité que lorsqu'elle était encadrée de deux fables. Or, si l'on est arrivé à la faire passer à l'aide d'une seule, c'est déjà cent pour cent de gagné. Nous ne sommes donc pas assez ennemi de la joie publique pour

bannir entièrement les puffs de l'almanach, mais nous désirons seulement qu'on en mette moins.

Nous ne dirons pas la même chose de la chansonnette, nous en voulons beaucoup, car c'est la partie obligée des almanachs; et quand elle est gaie sans cesser d'être décente, elle ne gâte rien nulle part.

Elle aussi ferait un bien infini si elle remplaçait, dans la bouche du peuple, ces refrains orduriers dont l'oreille des passans n'est que trop souvent offensée. Mais c'est que rien n'est plus difficile en France que de rendre une chanson populaire, quand elle est bonne, s'entend, car c'est tout différent quand elle est mauvaise; et si elle manque à la fois de rime et de raison, son succès est assuré.

Si l'on pouvait déterminer les classes ouvrières à chanter des choses honnêtes ou du moins à ne pas chanter des saletés, on leur rendrait un vrai service; et ce sont les almanachs qui le peuvent.

On leur ferait non moins de bien en les dégoûtant de ces histoires autopsiques, de ces complaintes cadavéreuses dont le peuple de tous les pays et de toutes les classes est malheureusement si friand. Le récit de ces crimes bizarres, de ces actes sans nom, fussent-ils vrais, ne peut produire d'autre résultat que de donner à des cerveaux malades l'idée de les commettre.

Je suis convaincu que la plupart des accès de monomanie homicide sont déterminés par ces contes sanglans. Ne perdons pas de vue que le sentiment de l'imitation est un des plus puissans de la nature humaine, et que si des coutumes si absurdes et même si cruelles ont traversé les siècles, c'est qu'il n'y a pas de tyrannie plus difficile à vaincre que celle de l'exemple. Il est donc de la plus grande importance que les livres populaires n'en donnent que de bons.

En parlant des hommes, il ne faut pas négliger les

choses, et là encore il faut un choix judicieux. Un certain nombre de pages doit être réservé aux questions qui touchent à la science. On peut même s'aventurer de temps à autre jusqu'à la science elle-même : géologie, archéologie, histoire, extraits présentés de manière à trouver des lecteurs dans toutes les classes, c'est-à-dire à instruire assez sans ennuyer trop.

On y joindra quelques préceptes d'hygiène et beaucoup de conseils sur l'économie domestique, sur la réduction des dépenses inutiles ou dangereuses, sur le véritable prix des denrées ou de tous les objets de consommation usuelle; enfin sur les moyens, sinon de prévenir entièrement la misère, du moins de l'adoucir et de la rendre moins profonde, moins acerbe, moins désespérée. Ici l'association et le bon accord entre familles, entre voisins, entre habitans d'une même rue, d'un même village, seront fortement recommandés.

Une série d'articles intitulés *contre-annonces* seraient destinés à mettre le peuple en garde contre les réclames trompeuses des charlatans. Par compensation, les découvertes dans les arts, dans l'industrie, les perfectionnemens et même les simples essais, quand ils pourront conduire à un résultat profitable aux masses, devront être cités. Les noms des hommes utiles seront mis avant ceux même des hommes célèbres, autrement dits *grands hommes*, car les uns nous font du bien et les autres n'ont souvent acquis leur célébrité qu'au prix du meilleur de notre sang.

Quant à la politique, nous n'en dirons mot. Je voudrais que les livres destinés aux lectures de famille ne fussent d'aucun parti : les couleurs dites politiques ne sont trop souvent qu'un masque pour couvrir les mauvaises passions. Que nos almanachs n'adoptent d'hypocrisie d'aucune nuance; qu'ils ne soient ni royalistes, ni républicains, pas même ministériels; qu'ils restent *peuple*, mais peuple sage

et travailleur, peuple religieux et penseur, et comme tel, qu'ils fassent une guerre active à la paresse, à l'ivrognerie, à la brutalité.

Alors, gare au buveur éhonté qui dépense au cabaret le pain de sa famille; gare au fainéant, au vagabond, qui, du matin au soir, bat le pavé au lieu de travailler; gare à celui qui maltraite sa femme et abandonne ses enfans, il trouvera sa figure dans l'almanach. Mais aussi le bon ouvrier, le bon mari, le bon père y trouvera la sienne.

Quelques portraits, quelques esquisses morales devront ainsi terminer chaque volume qui sera, s'il est possible, adapté à la localité; car je ne verrais pas un mal à ce que chaque département, chaque arrondissement, chaque ville même eût son almanach chantant et moralisant. Mais il faudrait à la tête de cette grande armée de petits volumes une direction d'ensemble, et puisqu'il y a la société des annonces, on pourrait bien créer celle des almanachs: c'est un moyen comme un autre de conquérir des âmes au bon sens.

Qu'on ne fasse pas d'ailleurs de ceci une spéculation d'argent; c'est seulement comme œuvre de conscience et de charité que je propose cette fondation, c'est comme moyen d'instruction et d'action moralisatrice.

Il ne faut pas se dissimuler que la tâche est difficile. Nous avons déjà dit qu'on doit écarter de ces petits livres non-seulement le faux et le laid, mais le douteux et le médiocre. Aussi, n'est-ce pas précisément de nouveautés que nous les composerons, mais en partie d'extraits des bons auteurs de tous les temps et de tous les pays. C'est le moyen de populariser le beau et le vrai, qui serait pour ce pauvre peuple encore de la primeure; car, en fait de littérature, on l'a toujours cru moins propre à vivre de farine qu'à manger du son: aussi lui en a-t-on servi sous toutes les formes et à toutes les sauces.

Écartons-le de l'auge et donnons-lui une nourriture sinon friande, du moins saine et substantielle.

Quand il aura lu ce qui est bon, il ne voudra plus lire autre chose, parce qu'il sera lui-même devenu meilleur.

AMABILITÉ. L'amabilité, considérée comme vertu de société, consiste surtout à faire ressortir l'amabilité d'autrui, et mieux encore, à rendre aimables ceux qui ordinairement ne le sont pas.

Cette amabilité communicative appartient surtout aux femmes et spécialement aux Françaises; mais même parmi celles-ci ce n'est pas chose commune, car cette qualité ou ce savoir-faire dénote un tact parfait et sinon de l'instruction, du moins un aperçu des choses.

C'est ce genre d'amabilité qui en a rendu célèbres quelques-unes, bien qu'elles n'eussent réellement en elles aucun élément de célébrité, ni même aucune espèce de talent, sauf celui de rester chez elles, d'y attirer les gens d'esprit et de savoir les y retenir. Il est vrai que ce talent en vaut bien un autre.

Cette amabilité de tous les instans, cette science de présider à un cercle et de faire que tout le monde s'y plaise devient plus rare de jour en jour. Néanmoins, on pourrait en citer encore des exemples parmi les femmes.

Ce serait plus difficile parmi les hommes; et le désir de plaire y est si bien passé de mode dans les clubs et cercles masculins, que quand un homme y fait l'aimable, chacun s'en éloigne, croyant toujours qu'il a un service à demander ou de l'argent à emprunter; et le malheur veut qu'on devine juste ordinairement. Dans notre temps essentiellement spéculateur, on ne veut pas faire des frais pour rien.

Il faut avouer que le gouvernement constitutionnel, et

moins encore le républicain, n'est pas propre à faire naître et à développer l'amabilité. Il éveille trop de susceptibilités, il excite trop de passions orgueilleuses et rivales. Cet homme ne veut pas être aimable, crainte de paraître futile. Il ne doit, selon lui, parler que de choses graves ; il veut être sérieux et n'est que maussade.

Les jeux de bourse ne contribuent pas non plus à populariser l'amabilité. On n'est guère disposé à faire de l'esprit lorsqu'on cherche à gagner de l'argent et encore moins lorsqu'on craint d'en perdre.

Quant au commerce, il ne rend aimable que le commis-voyageur, qui espère vous faire accepter ses articles. Il vous rembourse en grâcieusetés ou en calembourgs ce qui leur manque en qualité.

L'amabilité en famille est encore plus rare que l'amabilité au salon. En famille, chacun se montre en déshabillé. On a à s'y pardonner bien des choses : l'insouciance égoïste doit souvent y être admise comme égalité de caractère, et ce qu'on y qualifie de peu aimable, y est de la bonne et franche grossièreté.

Force est donc de reconnaître ici que l'homme aimable du monde n'est pas toujours celui du logis ; c'est souvent le contraire, et l'individu qui fait beaucoup de frais pour plaire aux étrangers, en fait d'autant moins pour se rendre supportable à ceux dont il n'a rien à attendre ou qui attendent tout de lui. C'est qu'ici l'amabilité est factice ; c'est un masque, un jeu scénique qu'on ne garde que pour les grandes occasions et quand il y a un nombre suffisant de spectateurs payant ou pouvant payer. On est aimable à forfait ou à tant par heure : c'est encore de l'amabilité commerciale.

Il ne faut pas se dissimuler qu'il n'en est aucune qui ne le soit un peu, même celle qui n'est pas jouée. On est aimable envers autrui afin qu'autrui le soit avec nous. Il

y a donc encore un calcul, mais un calcul juste. Quand il se généralise ou quand nous voulons être agréable à tous et non pas seulement à quelque spécialité, notre calcul devient une vertu ; car la véritable amabilité est l'épanchement des bonnes qualités du cœur ou de tout ce qu'il renferme de doux, de sociable et de bienveillant, sans exclusion de personne; c'est le désir de plaire, non pour obtenir quelque chose pour nous, mais pour contribuer au bien-être de ceux qui nous approchent. L'individu aimable ainsi, en rendant heureux ceux qui l'entourent, manque rarement de l'être lui-même.

AME. J'entends par ame le principe de la vie. Tout être vivant a donc une ame.

Séparer la vie de l'ame ou l'une et l'autre de la faculté d'agir, de la volonté, de la pensée, de l'intelligence est, selon moi, un système peu rationnel. C'est par l'intelligence seule que la vie peut devenir personnelle et applicable. La vie sans intelligence n'est qu'un non sens. Ce n'est point la vie, c'est un état mécanique.

Si cet état mécanique n'est que transitoire, c'est le repos de la vie, mais non son absence.

L'ame n'est pas le résultat du corps ou sa création ; si elle l'était, elle ne lui survivrait pas, elle serait périssable comme lui. C'est le corps qui est l'œuvre de l'ame ou de Dieu dont elle émane.

Pourquoi le corps, pourquoi l'ame elle-même ne peuvent-ils produire une autre ame? C'est que l'ame n'a pas été produite, c'est qu'elle est incréée comme la Divinité dont elle sort; c'est qu'indivisible et individuelle, elle est susceptible de croissance, de stagnation et de décroissance, mais non de mort.

Cependant la vie est moins une action toujours agissante

qu'une faculté, qu'une possibilité d'action. Cette faculté peut, non pas cesser d'être, mais cesser de se manifester.

Ce sommeil de l'ame, ce temps d'arrêt de la vie peut durer des siècles et des milliers de siècles : dès lors ces êtres inconnus qui nous apparaissent de loin à loin et que nous nommons nouveaux, ne sont que des ames qui s'éveillent. Peut-être même s'éveillent-elles pour la première fois et s'en éveillera-t-il encore dans des milliers de siècles.

La vie toujours individuelle se manifeste sous des formes différentes, selon son degré de force et d'intelligence et aussi selon le globe, l'élément et le lieu où elle se trouve. Mais quelle que soit cette forme, elle est toujours la conséquence de la position où l'ame s'est mise elle-même par l'usage bon ou mauvais de ses facultés et de sa liberté.

L'ame indivisible et individuelle n'est pas purement immatérielle, parce qu'il n'y a pas d'action possible, pas même de pensée sans un organe ou un instrument. Si l'ame n'était que le vide, elle ne pourrait rien, elle ne serait pas.

L'ame a donc son essence matérielle, matière autre que l'élément commun ou que les organes corporels. Conséquemment la matière proprement dite, ou celle dont sont formés nos corps, comme ceux de tous les globes et ces globes eux-mêmes, n'ont d'action que par l'ame et ne peuvent rien sans son impulsion. Là où la matière a une organisation ou un mouvement régulier, il faut donc admettre que quelqu'un le lui imprime ou le lui a imprimé.

La vie est ainsi l'application de l'ame dans la matière, application qui ne peut avoir lieu qu'à l'aide de cette même matière ou des organes qui en sont formés. Partout où la matière est constituée en œuvre complexe et raisonnée, ou bien encore partout où elle fonctionne sous la forme d'un corps vivant, on peut être certain que l'ame y est ou qu'elle y a été.

L'ame, c'est la vie. Les végétaux eux-mêmes, qu'ils soient des êtres ou seulement leurs appendices, leur enveloppe, leur fraction ou leur émanation, ne vivent que par l'ame. C'est par elle seule que la vie se déploie sur ce globe en formes brillantes et substantielles, en fleurs, en fruits, ou en figures actives et intelligentes, hommes et animaux.

La vie et la pensée incorporées à la matière constituent donc l'individualité active et agissante : c'est ainsi que cette ame créatrice est l'éternité vivante.

Il n'est pour l'ame ni terme, ni durée, ni étendue infranchissable. Il n'y a pas de distance appréciable là où il n'existe pas de limites, et il n'y a pas de temps où tout est éternel.

L'éternité, c'est l'espace ouvert. La vie, c'est l'élan inépuisable de l'ame et la complexité sans terme de ses œuvres.

L'immensité de l'ame n'a donc pas plus de bornes que l'immensité des cieux. L'ame est l'immensité et l'éternité individualisées ; car cette immensité, cette éternité que seraient-elles et qui en aurait la conscience, si les êtres et Dieu, le père de tous, n'existaient pas. La conscience des hommes prouve l'existence de Dieu.

C'est le mouvement de la matière, quand il est raisonné, qui partout annonce le réveil de la volonté et la présence de l'ame ; car tout ce qui procède à un fait ou à un acte dont il a le sentiment ou seulement l'aperçu, a une volonté.

Quiconque a une volonté pense : celui qui pense a une ame. Toute ame est l'analogue de celle de Dieu, et tout être ayant une ame, a comme Dieu, pour carrière, l'éternité et l'immensité.

Si l'ame est indivisible et la vie immuable, qui donc pourra croire à la vie naissant avec le corps ; qui pourra

croire à cette fraction d'ame jetée à une créature pour être rejetée à une autre, comme l'os l'est au chien?

Est-il plus logique de dire qu'il y a une nature d'ame selon le lieu, le temps ou l'espace, et que l'ame des êtres d'un globe est autre que celle des êtres d'un autre globe?

Si l'on admettait plusieurs natures d'ames, il faudrait aussi admettre plusieurs natures de dieux ou plusieurs dieux. Chaque globe aurait le sien; et la création ainsi scindée ne serait plus dirigée par une loi d'ensemble.

Le bon sens et l'expérience repoussent un tel système. Il suffit de suivre la marche des corps célestes pour voir que tout dans l'univers est mû par un principe général partant d'un point unique.

La nature de l'ame et la nature de Dieu ne font qu'un. Il n'y a qu'une sorte d'ame, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu dont chaque ame, quelque lieu qu'elle habite, quelque forme qu'elle revête, est l'analogie et la ressemblance.

L'ame embrassant l'immensité n'appartient à aucune localité, à aucun globe, mais à l'univers. Comme Dieu, elle a l'éternité derrière elle, l'éternité devant elle. Immortelle comme Dieu, elle a, comme lui, l'infini pour carrière.

Si vous séparez l'ame de Dieu de celle des êtres, quant à son essence et à ses qualités, Dieu se retrouve aussi isolé que s'il n'y avait pas de créatures: il n'y a plus d'être pour Dieu, il n'y a plus de Dieu pour l'être.

Même isolément, si vous partagez en deux tribus distinctes les hommes et les animaux en les faisant sortir de deux principes conduisant à deux buts différens, vous créez un univers dans un univers, ou deux créations qui se croisent, deux actions qui se combattent.

Si vous ne voulez aucune correspondance, aucune transition d'une enveloppe à une autre, si vous emprisonnez

l'ame dans cette forme unique dévolue à chacun ; si, au lieu de voir des phases diverses d'une même ame dans cette diversité de figures, vous isolez chacune de ces figures; compliquant encore l'action, au lieu d'un principe unique et éternel et de deux grandes classifications transitoires, *animaux* et *hommes*, vous en supposez des milliers avec autant d'origines distinctes ou de créateurs qu'il y a d'espèces; vous faites de la vie un véritable chaos, un labyrinthe inextricable où la raison s'égare dans mille et mille sentiers qui ne conduisent à rien.

Si vous jugez un tel désordre impossible, si vous croyez à la liaison ou à la progression des formes sur la terre, si vous pensez qu'elle s'étend jusqu'à l'homme, pourquoi voudriez-vous qu'elle cessât après l'homme? C'est donc à ce point que commencerait le néant ou la confusion.

N'en doutez point : l'ame, c'est la vie ; et la vie est une. Sans commencement ni fin, elle est pour l'être, quelque infime qu'il paraisse, ce qu'elle est pour l'homme même, c'est-à-dire la base d'une croissance sans limite avec toutes les conséquences d'une volonté et d'une liberté dont l'usage nous élève ou nous abaisse, selon qu'il est bon ou mauvais.

Voyez : *Progression*, *équilibre*.

AMITIÉ. L'amitié, dans sa constance, sa force et sa durée, l'emporte souvent sur l'amour. Je vous aime trop pour être amoureux de vous, disait quelqu'un à une femme jeune et belle. Cet homme disait vrai; car on peut être fort amoureux de la femme qu'on déteste, et même de celle qu'on méprise. L'amour est dans les sens. L'amitié est dans le cœur. L'un est souvent involontaire, l'autre est toujours réfléchie.

Un être qui n'aurait pas de sens pourrait-il aimer

d'amitié? J'en doute. Bien que l'amitié soit fondée sur l'estime et dès lors sur les qualités de l'ame, il n'est pas moins vrai qu'elle a aussi sa partie sensuelle. Que l'on conserve une amitié profonde pour un être qui a une infirmité dégoûtante ou une laideur hideuse, ceci se conçoit; mais si cet individu nous avait apparu ainsi dès le principe et avant qu'il eût des titres à notre estime, il est à croire que si sa figure n'eût pas empêché l'amitié de naître, elle eût fort retardé et peut-être même arrêté son développement.

L'amitié commence presque toujours par les yeux ou par l'ouïe; il ne suffit pas, pour que nous aimions une personne, qu'elle ait des qualités estimables, il faut que ces qualités deviennent aimables pour nous, c'est-à-dire qu'elles nous apparaissent sous un aspect qui nous plaise.

Sans doute l'amitié n'est pas, comme l'amour, un sentiment spontané; elle naît de la raison, de la réflexion; mais pourtant elle a aussi son entraînement, et le premier aspect d'un individu nous dispose à l'amitié ou au sentiment contraire.

Les sens peuvent donc influer sur l'amitié et contribuer à la faire naître et à l'entretenir. La beauté, la jeunesse, la force, la puissance se feront partout plus facilement des amis que la vieillesse, la laideur, la débilité. Cela ne veut pas dire que la véritable amitié, que l'amitié durable ne soit réellement fondée sur les qualités de l'ame; mais quand ces qualités ne se présentent pas sous une enveloppe convenable, nous sommes toujours tentés de douter de leur existence et même de la nier.

Après cette définition, si l'on nous demande : qu'est-ce que l'amitié? la question pourra nous embarrasser; car il est beaucoup plus facile de comprendre ce qu'elle n'est pas que de dire ce qu'elle est.

De tous les sentimens, l'amitié est peut-être celui qui

est le moins empreint d'égoïsme, bien qu'il en ait aussi sa part; mais cette part est moindre que dans les autres.

La pitié, la charité même sont éveillées en nous par un retour sur nous-même. Nous souffrons du mal d'autrui et voulons le faire cesser pour n'en plus souffrir.

Dans l'amitié, nous n'avons qu'un désir, qu'un besoin qu'on peut nommer conservateur. Nous désirons conserver l'estime de celui que nous aimons, nous le voulons en faisant un sacrifice de ce qui est à nous et en nous. L'amitié, quand elle n'est pas partagée ou qu'elle l'est dans une mesure inégale, devient ainsi une abnégation, une sorte de renonciation à soi-même.

Cependant, si le défaut de réciprocité dans l'amitié ne la détruit pas immédiatement, il faut reconnaître que ceci arrive à la longue: l'indifférence amène l'indifférence qui conduit au dédain. Quand les égards ont cessé, l'aigreur suit et la haine est proche.

Une remarque à faire, c'est qu'en amitié comme en amour, celui qui ne peut pas aimer beaucoup ne peut pas haïr violemment; mais on peut aimer excessivement sans aimer plus que soi-même.

Dans l'amour, c'est surtout nous que nous chérissons. Il n'en est autrement que lorsque l'estime et l'amitié s'y joignent; ce qui se voit, sans toutefois être chose ordinaire.

De même que l'amour, l'amitié est jalouse. La jalousie n'étant qu'une des faces de l'égoïsme, cette jalousie de l'amitié implique contradiction avec ce que nous disions de son abnégation. Il faut donc ici scinder la question. L'amitié n'est pas égoïste en ce qui touche ses rapports avec la personne aimée: on est prêt à se sacrifier pour elle. Mais elle peut l'être quand il s'agit des rapports de cette même personne avec une autre ou du partage de cette amitié. Ici, l'amitié est exclusive.

Au surplus, cette haine du partage, même en amitié, est

dans la nature ; c'est un sentiment qui naît avec nous. Voyez l'amitié des petits enfans pour leur mère, elle devient une véritable tyrannie. C'est qu'à cet âge, l'amitié tient à l'amour de la propriété : pour cet enfant, sa mère est son bien, c'est sa poupée ; il ne peut pas souffrir qu'un autre que lui l'aime.

Cette jalousie de l'amitié est portée quelquefois, chez l'enfant, au point de mettre sa vie en danger, quand la naissance d'un frère ou d'une sœur lui donne un co-partageant dans l'affection de ses parens. C'est que l'enfant aime réellement moins qu'il ne tient à être aimé. Il veut plus d'amitié pour lui qu'il n'en veut ou qu'il n'en peut donner aux autres.

On peut comparer l'amitié des enfans à celle du chien, qui se jettera sur le chien étranger que vous caressez devant lui, et qui se jettera même sur vous si vous persistez. Non-seulement le petit enfant vous boude si vous en embrassez un autre en sa présence, mais il vous bat.

S'il est si difficile de saisir l'amitié et de la suivre dans ses innombrables nuances, il ne sera pas plus aisé de définir ses devoirs ou plutôt ses moyens d'entretien et de conservation. Ce qui maintient l'amitié de l'un assoupira celle de l'autre ou l'épouvantera. En général, il n'est pas d'amitié forte et tenace sans un peu de crainte ; je dis un peu, car la peur violente et continue la tuerait. Mais celui qui ne redoute rien de la part de l'objet aimé, celui qui est toujours sûr de son obéissance et de son approbation n'aimera pas long-temps, ou son amitié deviendra tyrannique. Qu'est-ce qui double le prix d'un trésor aux yeux de l'avare ? C'est la peur de le perdre. Il en est de même d'un ami à l'égard de son ami, et cette réciprocité de doute et de crainte est la plus puissante garantie d'une amitié durable. Il faut donc que l'amitié soit confiante, c'est sa condition première. Mais si cette confiance est d'une part

aveugle et absolue, il est à croire qu'il y en a un qui aime tout seul.

Cependant dans l'amitié, de même que dans l'amour, la conduite de l'enfant nous le prouve, il peut y avoir un maître et un sujet, un tyran et un esclave. Seulement la tyrannie ou l'ascendant du maître est si bien caché, que l'esclave ne s'en aperçoit pas. Les rôles, il est vrai, peuvent être alternatifs ; le tyran peut devenir l'esclave et réciproquement. Mais ce qui est fréquent en amour est rare en amitié.

Quoiqu'il en soit, l'amitié, qui résiste à une trop forte inégalité de parts ou à l'obligation de céder toujours à une exigence constante, ne peut être qu'une amitié ancienne ou cimentée par le temps. S'il en avait été ainsi dès le principe, elle aurait bientôt cessé; car toute amitié exige dans son début une sorte d'égalité ou du moins son apparence.

Une trop grande disproportion de position, de rang, de richesse l'empêche bien souvent de naître.

La différence d'âge, d'esprit, de talent et même d'opinion ne s'y oppose pas toujours : les exemples les plus frappans d'amitié ont même eu lieu entre personnes qui ne se ressemblaient en rien.

D'après ceci, on voit que l'amitié est moins fondée sur l'égalité des caractères et des goûts que sur leur inégalité : un homme de génie aura rarement pour ami un homme ou une femme qui ait du génie comme lui et une même nature de génie. L'amitié de cet homme se porte sur un être simple et doux, ayant du bon sens, mais sans plus.

C'est précisément par la nécessité des contrastes que l'amitié est plus réelle, plus durable, plus douce entre des personnes de sexe différent. Faites-vous des amies plutôt que des amis, disait madame du Tencin.

Entre homme et homme ou entre femme et femme, il n'y

a qu'une démarcation de circonstance et de convention; tandis qu'entre homme et femme, cette démarcation est marquée par la nature. En sa qualité d'homme, celui-ci est le chef de la communauté; chacun y a ses attributions: la force à l'homme; la grâce à la femme.

Entre deux hommes ou entre deux femmes, la question change. Il faut que l'un des deux cède quelque chose non-seulement à l'amitié, mais à sa propre nature; il faut qu'un des hommes se fasse femme ou qu'une des femmes se fasse homme. S'ils ont tous deux les mêmes vertus ou les mêmes défauts, non-seulement ils ne pourront s'aimer, mais ils ne pourront s'entendre. Qu'ils aient l'un et l'autre un caractère lent, apathique et froid, ils s'ennuieront mutuellement; si tous les deux sont vifs et emportés, ils se battront. Le contraste seul pourra rétablir l'équilibre.

C'est ainsi qu'un cœur chaud, bouillant, même violent et emporté aimera, de l'amitié la plus tendre et la plus constante, une personne douce et calme qui n'opposera à sa violence qu'une énergie résignée, passive en apparence, mais assez puissante de fait pour lui opposer un obstacle invincible. Dans ce cas, le maître véritable, ou celui qui entraîne la volonté de l'autre, est ordinairement le caractère doux et patient. C'est ici l'amitié d'un bon ménage, l'amitié qui y a remplacé l'amour, ou plutôt qui en a toujours tenu lieu; car il est malheureusement trop prouvé que l'amitié ne succède pas toujours à un violent amour: il y a beaucoup plus d'exemples du contraire.

Gardez-vous de devenir amoureux de l'amie dont vous voulez conserver l'amitié, disait la même madame du Tencin. Aussi, entre mari et femme, l'amitié véritable ne vient ordinairement qu'à l'âge mûr, c'est-à-dire lorsque l'amour est passé.

Je cite ici les ménages, parce que c'est là où l'on trouve le plus souvent des modèles d'amitié; peut-être même n'en trouve-t-on réellement que là. En effet, rien de si rare que le dévouement sans intérêt ou fondé seulement sur l'amitié réciproque. Partout on se traite d'ami. *Monsieur et ami, mon respectable, mon honorable ami,* répète-t-on sans cesse : tout ceci n'est que mensonge. Non-seulement on ne risquerait pour ces grands amis ni sa vie, ni sa fortune, mais l'on ne donnerait pas l'un de ses doigts. Bref, l'amitié en dehors du ménage et de la famille est chose fort rare de nos jours. On a trop d'affaires pour avoir de l'amitié : il n'y en a plus dès qu'on spécule. L'ami d'un négociant, c'est son correspondant; l'ami meurt, il en retrouve un dans le nouveau chef de la maison. Il aime le nouveau tout autant que l'ancien. Il ne les a jamais vus ni l'un ni l'autre, il ne connaît que leur signature et l'exactitude de leurs paiemens. Si cette exactitude cesse, il se pourvoit d'un autre ami par la voie de la presse.

En administration, l'amitié est chose inconnue. Il n'y a pas d'amitié entre chef et subordonné ou réciproquement, et moins encore entre collaborateurs. Il n'en est pas un qui ne fasse obstacle au voisin et qui, dès-lors, dans la révocation ou la mort de son cher camarade, puisse voir autre chose qu'une ouverture à l'avancement. Peut-être l'aimera-t-il mort; mais vivant, c'est peu probable.

Il est d'autres états encore qui semblent exclure l'amitié. Jamais un médecin n'a pu souffrir un autre médecin, pas plus qu'un moine un autre moine. De prêtre à prêtre, de religieuse à religieuse, on a vu quelques exemples d'amitié; mais ils sont rares.

Ils le sont plus encore de savant à savant, de professeur à professeur, quand ils professent la même science. Ils le sont moins quand leurs spécialités sont différentes.

Alors les attachemens sont possibles ou du moins les inimitiés moins acerbes.

Entre militaires, les exemples d'amitié sont plus fréquens que dans les autres professions. On en a vu même d'inférieur à supérieur ; mais ceci est spécial à l'armée de terre. Si l'on s'aime dans la marine, c'est de matelot à matelot, d'élève à élève. Dans les hauts grades, on se jalouse, on se déteste. Si un officier de marine dit du bien d'un autre, vous pouvez être assuré que celui-ci a sa retraite ou qu'il va l'avoir.

D'ouvrier à ouvrier, il existe beaucoup d'amitié de cabaret, peu d'amitié réelle ; car l'amitié de l'ivrogne se dissipe comme les fumées du vin.

Il n'y a point non plus d'amitié de protégé à protecteur, ni même d'obligé à bienfaiteur. La reconnaissance peut faire naître l'estime, le respect, le dévouement : on usera sa vie au service de celui qui nous a fait du bien, on se fera tuer pour lui, mais on ne l'aimera pas. Pourquoi? C'est que le sentiment d'une dette, quand elle n'est pas l'acquit d'une autre dette, humilie toujours ; et que l'humiliation est incompatible avec l'amitié. L'amitié s'appuyant sur l'égalité, il n'y en a pas d'inférieur à supérieur ; or, un bienfaiteur est un supérieur. Ce bienfaiteur pourra donc aimer celui qu'il a obligé, parce qu'en l'obligeant il aura cru le faire son égal ; mais il sera le seul qui aimera. Ce n'est pas le beau côté du cœur humain.

Que les animaux soient susceptibles d'amitié, ceci ne peut être mis en doute ; autant les exemples d'amitié parmi les hommes sont rares et problématiques, autant ceux que nous offrent constamment quelques animaux sont clairs et précis. Nous rapporterons les faits dans un article spécial.

Quant à l'homme, il ne paie guère de retour l'amitié des animaux. Il les aime comme on aime un jouet, un

objet de curiosité, un instrument. Il aime les bons chevaux de course ou de trait, ou des chiens bien dressés; mais cette amitié ne l'empêche pas de les vendre quand il en trouve un bon prix, ou de les envoyer chez l'équarrisseur lorsqu'ils vieillissent.

Cependant les exemples d'une amitié véritable d'homme à animal ne sont pas complètement insolites, et l'on voit des individus au caractère répulsif et qui n'ont pu dans toute leur vie se faire aimer de personne, chercher un ami parmi les animaux et s'y attacher de manière à ne pouvoir s'en séparer.

On pourrait citer de ces hommes durs, égoïstes et même féroces à qui la perte d'un chien ou la maladie d'un oiseau favori arrachait des larmes. C'est qu'il est bien peu d'êtres, si même il en est, qui puissent se passer d'amitié. L'amour est la passion d'un instant, l'amitié est un besoin de tous les jours. En vain on croit se suffire à soi-même; le moment arrive où l'on ne se suffit plus. Alors on ne demande pas seulement si quelqu'un veille sur nous, prêt à nous protéger et nous défendre, on se demande si quelqu'un nous aime.

Si on ne le trouve pas en ce monde, on le cherche dans l'autre et parmi ceux qui ne sont plus. C'est ce besoin d'être aimé qui, chez tous les peuples, a fait croire à un bon génie, à une fée protectrice, à un ange gardien.

C'est ce besoin encore qui nous a fait connaître et aimer la Divinité. Si nous aimons Dieu, si nous le prions, c'est que nous voulons en être aimé; si nous avons foi en lui, c'est que nous croyons qu'il nous aime.

AMITIÉ CHEZ LES ANIMAUX. Le lézard est l'ami de l'homme, dit le peuple; c'est possible. Cependant c'est une amitié qui n'a rien de bien expansif; et le lézard,

celui de ce pays du moins, à la vue de son ami l'homme, bien loin d'accourir à sa rencontre, se sauve de toute la vitesse de ses petites pattes. Je crois qu'il agit prudemment ; car c'est d'ordinaire par un coup de canne ou de pied qui lui écrase la tête que nous souhaitons la bienvenue à notre petit ami.

Quant aux grands lézards de l'espèce antédiluvienne, ces sauriens de cinquante à soixante pieds de long, ils étaient l'ami de l'homme, si l'homme vivait alors, comme le sont encore les crocodiles et les caïmans qui aiment l'homme, de même que celui-ci aime une caille grasse ou un chapon truffé.

Si je dis ceci, ce n'est pas pour mettre en doute l'amitié des animaux, comme l'ont fait certains philosophes qui veulent qu'ils n'aient ni cœur ni ame, et par suite, ni vertu ni vice, bien qu'ils nomment cheval vicieux celui qui leur donne un coup de pied ou de dent, ou qui, en reculant, les jette dans un précipice. Mais ce n'est pas la première fois qu'on voit l'expression peu d'accord avec la pensée. Seulement, pour être conséquent dans cette même expression, il faudrait appeler vertueux le cheval qui ne mord ni ne rue ou qui ne recule que lorsqu'on le lui demande.

Mais ce sentiment négatif ou cette absence de malveillance de l'animal contre l'homme ne serait pas encore l'amitié; et je prétends, moi, qu'il n'est aucune créature, quelque brute qu'elle semble, qui n'en soit susceptible. Si nous n'en obtenons pas de preuves plus fréquentes, c'est que nous nous y prenons mal ou bien que nous n'analysons pas leurs actions.

L'amitié du chien est chose tellement connue, que nous nous dispenserons d'en parler. Nous remarquerons seulement que nous avons qualifié son amitié de fidélité, de même que nous le faisons de celle de nos domestiques, parce qu'amitié annonce une certaine égalité; au lieu que

fidélité, quand il ne s'agit pas de l'amour, indique le sentiment de l'inférieur au supérieur. Nous permettons donc au chien de nous être fidèle, mais non d'être notre ami.

Laissons les animaux dont la sympathie pour l'homme ne peut être mise en doute et parlons de ceux qui passent pour avoir des dispositions contraires, de ceux à l'amitié ou à la fidélité desquels nul ne veut croire.

Quel est le sentiment qui dirige ce jeune renard qui, tout petit, enlevé à sa mère, a été nourri par la main qui lui a fait grâce? Pourquoi est-il toujours sur mes pas? Qui l'y pousse? Ce n'est pas la faim : il oublie, pour me suivre, jusqu'à l'heure de son repas. Ce n'est pas la peur, personne ne le maltraite. Ce ne sont pas les soins que je lui donne, c'est un autre qui lui sert sa réfection. Ce ne sont pas même mes caresses; dix fois, se jetant étourdiment dans mes jambes, le malheureux a été renversé sous mes pieds. Sans doute je ne voulais pas lui faire de mal, mais le savait-il? Et pourtant que sa tendresse est vive! ses yeux fixés sur les miens, il restera une heure en contemplation. Quand je lui livre ma main, avec quelle affection il y applique son long museau! quand il me voit venir, comme il se précipite, comme il se roule joyeusement à mes pieds!

Si je l'admets dans mon cabinet, qu'il est heureux! Mais aussi qu'il est triste quand on lui refuse la porte, et pendant combien d'heures il attend que je la lui ouvre! Il vient de courir à la fenêtre, il me voit à travers le verre; je lui présente le doigt, il veut le toucher. Quel est son désappointement? Il ne conçoit rien à cet émail trompeur qui le sépare de moi. Il le pousse de ses pattes, de sa tête, de son dos. S'il résiste, il se dépite, il me regarde, il s'attriste, il est confus. Il entend ouvrir une porte éloignée, il y court, elle pourra le ramener jusqu'à moi : l'y voici.

Pauvre animal ! d'où te vient donc ce besoin d'amitié et d'une amitié spéciale ? Car pour les autres tu es indifférent, froid, sauvage même. Toute ton affection est concentrée sur moi qui n'ai rien fait pour toi ; car c'est un autre, c'est mon vieux jardinier qui t'a sauvé des chiens, qui t'a élevé, qui te nourrit, qui te soigne, qui s'inquiète quand tu n'as pas paru au repas. Et tu es froid pour lui ; ou si tu t'adoucis, si tu lui fais, de loin à loin, une petite caresse, c'est avec distraction et presque d'un air protecteur ; peut-être même n'est-ce que par intérêt.

Et la saison des amours n'interrompt pas même ton amitié. Si, par instant, tu montres une agitation inaccoutumée, si elle naît de l'envie d'abandonner le logis et de gagner le bois, un sentiment plus fort, l'amitié, te retient ; tu reviens sur tes pas, tu cherches l'ami que tu voulais quitter. Si tu ne le trouves pas, tes regards inquiets témoignent de ton anxiété ; tu souffres, tu gémis.

Pauvre Fox ! toi, né d'une race qu'on dit ingrate et perfide, tu es donc une exception dans ton espèce ? Non, il n'est pas d'animal, quelque féroce qu'il semble, qui ne veuille aimer et être aimé. Ce besoin d'amitié apparaît surtout chez les animaux apprivoisés ou domestiques. Ceci s'explique. Moins préoccupés que dans l'état sauvage de la nécessité de pourvoir à leur nourriture ou de se garer de mille embûches, ils ont plus de temps à donner à d'autres sentimens. Ces sentimens, comme ceux de tous les oisifs, sont parfois assez capricieux ; c'est ainsi que l'on voit les chiens, les écureuils, les perroquets, les moineaux prendre certaines personnes en haine ou en amitié, sans qu'on puisse en saisir le motif.

Remarquez que c'est presque toujours à des êtres plus forts, plus intelligens et d'une espèce supérieure à la leur que les animaux s'attachent, et que l'amitié qu'ils

éprouvent pour l'homme est bien plus prononcée que celle qu'ils portent à leur propre espèce. Tel est le chien, tel est même le chat. En voici un exemple :

Un chat s'était épris d'un petit enfant ; il ne s'éloignait presque pas de son berceau. Cette amitié était réciproque. Cet enfant, âgé de trois à quatre ans, fut embarqué avec sa famille sur un navire allant de Morlaix à Cuba. Arrêté en rade par les vents contraires, le navire y resta longtemps. L'enfant réclamait continuellement son chat. Bref, on se décida à envoyer un canot à terre pour tâcher de le retrouver. On le trouva, en effet, couché à la place où avait été le berceau et à moitié mort de faim, bien qu'il eût de la nourriture à sa portée. Dès qu'il revit l'enfant, il reprit sa gaîté et son appétit.

Cet attachement peut même survivre à la mort de l'objet aimé. Voici ce que je lisais dans le numéro du 23 octobre 1885, du *Journal de Paris* :

« Il y a quelques jours, le cuisinier de l'hospice d'Arras » étant monté sur un poirier pour cueillir quelques fruits, » est tombé de l'arbre. Brisé par sa chute, ce mal- » heureux n'a pas survécu à ses blessures. Un chat » qu'il aimait lui a donné, en cette circonstance, une » preuve singulière d'attachement et de sensibilité. Il ne » témoignait pas seulement par des miaulemens plaintifs » la peine que lui causait sa perte, mais il voulut encore » s'opposer à l'enlèvement du cercueil, et il devint si » furieux contre les hommes qui vinrent chercher le corps, » qu'il fallut employer la force pour l'empêcher de blesser » les porteurs. »

Il est des animaux plus mal famés encore que le chat et le renard, qui montrent à l'homme ce même degré d'affection. Les loups pris jeunes sont, pour leur maître, ce que sont les chiens, et leurs caresses vont jusqu'à l'importunité. Mais plus irascibles que ceux-ci, il faut peu de

chose pour les rappeler à leur caractère féroce, et il est toujours bon de s'en méfier.

De cette irritabilité il ne faudrait pas tirer la conséquence que leur amitié n'est qu'hypocrisie. Non, les chiens, même les plus doux, ne sont pas exempts de ces accès d'emportement qui, trop souvent, leur deviennent funestes; car, faute d'en étudier la cause, on y croit voir des symptômes de rage, et on les médicamente ou on les tue comme dangereux.

Ces colères chez les chiens sont éveillées par la jalousie. Vous aurez accueilli en leur présence un autre chien ou un enfant qui n'est pas de la maison. Cette amitié qu'on témoigne à un étranger les révolte, c'est une préférence injuste, c'est un vol qu'on leur fait.

Persistez-vous; leur colère tourne en fureur : l'animal jaloux se jettera sur celui que l'on flatte et même sur vous son maître; mais c'est un emportement passager. Il pourra s'acharner sur l'autre chien et redoubler son attaque, et il ne le fera pas sur vous; il vous donne un coup de dent, et il ne recommence pas. Il semble même tout honteux de ce qu'il a fait; et j'en ai vu, dans ces circonstances, montrer leur repentir par des signes non équivoques.

Chose étrange! c'est que l'homme, dans l'état de nature, agit à peu près de même : ce nouveau Zélandais sensible et aimant, tout anthropophage qu'il est, ne vous pardonnera pas, s'il vous aime, l'amitié que vous témoignerez à un autre.

La colère spontanée des loups privés doit avoir une cause semblable. On peut y joindre la peur de se voir enlever leur proie. Les carnassiers sont toujours dangereux quand ils mangent; alors ils mordront ceux qui les approchent, sans distinction d'amis ou d'ennemis; mais une fois repus, leur tendresse renaît.

On peut même croire qu'elle n'a jamais cessé. Tout à leur repas et à la peur de le perdre, ils ne vous ont pas reconnu. Preuve, c'est qu'un animal surpris mordra jusqu'à sa femelle et son petit, ce qu'il ne fera jamais de sang-froid.

Le tigre est, non moins que le chat, avide de caresses; il se roule aux pieds de son maître et sollicite son attention par toutes les petites coquetteries de nos minets favoris. A la taille près, c'est absolument le même caractère; c'est, avec le même désir d'être aimé, la même susceptibilité dans son amitié. Je ne crois pas plus à la perfidie du tigre qu'à celle du chat; mais comme le chat et toutes les bêtes caressantes et coquettes, il est fantasque, capricieux: entre deux caresses, il vous donne un coup de griffe. Cependant il serait déraisonnable de croire qu'en vous caressant il songeait à vous déchirer. Son coup de griffe est toujours l'effet d'un sentiment spontané qu'éveillent la défiance, la peur, la jalousie, sentiment qui naît comme l'éclair et passe de même. Il n'y a là aucune malveillance réfléchie; c'est peut-être même un effet purement nerveux ou convulsif. L'animal a fait usage de ses armes avant la réflexion; il l'a fait par un mouvement mécanique, comme nous le fesons nous-même pour nous garantir d'un choc ou des effets d'une chute. C'est vous que la griffe a blessé, mais ce n'est pas vous qu'elle cherchait, parce que ce n'est pas vous qui éveilliez sa crainte, ni conséquemment sa rancune. La soi-disant perfidie du chat, du tigre ne prouve rien autre chose que leur extrême vivacité.

Cette disposition à frapper ne provient pas non plus de ce qu'on appelle leur soif de sang; aucun animal n'aime le sang lorsqu'il est repu. Remarquez, d'ailleurs, que les animaux frugivores, loirs, écureuils et autres, agissent absolument de même. L'écureuil le mieux privé, le plus attaché à son maître, le mordra au milieu de ses ébats sans qu'on puisse en deviner la cause. Les oiseaux en ceci

ne diffèrent en rien des quadrupèdes. Les pierrots privés sont d'une susceptibilité et d'une jalousie atroce ; à la moindre apparence de partage d'amitié, ils vous frappent avec rage.

Pour en revenir aux bêtes dites féroces, j'ai vu deux hyènes montrer la plus vive tendresse à leur gardien. Il entrait à toute heure dans leur cage, il les mettait alternativement entre ses jambes ; ces animaux se disputaient cette place et paraissaient fort jaloux quand un des deux l'occupait trop long-temps.

L'amitié d'animal à animal est plus rare ou moins connue que celle d'animal à homme. Cependant dans quelques familles, cette amitié est visible. Il est une petite espèce de perroquets nommée vulgairement les inséparables : en cage, la mort d'un de ces oiseaux est toujours suivie de celle de son compagnon.

Quelques cétacées vivent en famille et ne voyagent que par troupe. Si un accident arrive à l'un d'eux, tous les autres viennent à son secours. Aussi, quand un s'engage dans un bas-fond, on est presque certain de prendre toute la bande.

Les singes donnent des preuves manifestes de l'amitié qui les unit. On en a vu, même parmi les espèces les plus faibles, attaquer le chasseur qui avait blessé un des leurs.

Quand on a tué une mouette, on est sûr d'en voir arriver des douzaines, venant, par leurs cris, vous reprocher la mort de leur compagne. Il y en a qui poussent la hardiesse jusqu'à vous frapper de leurs ailes.

Si l'éléphant est fort rancunier, il est également aimant. On sait combien il s'attache à son cornac, quand celui-ci répond à son affection. On parle aussi d'amitié d'éléphant à éléphant.

Les insectes sont, comme toutes les autres créatures, capables d'amitié, et si l'on n'a pas plus de données à ce

sujet, c'est qu'on n'a pas fait plus d'études. Cependant on cite une araignée qu'un prisonnier était parvenu à apprivoiser et à s'attacher; et on a vu des enfans se faire non-seulement reconnaître des abeilles d'une ruche, mais en être recherchés et chéris.

Que conclure de ceci? C'est que l'amitié n'est inconnue à aucun être. Lorsqu'il s'en trouve un qui n'y est pas sensible, c'est une exception et même une monstruosité; c'est un individu à qui il manque un sens ou un cœur.

AMOUR. L'amour noble, l'amour dégagé des sens, l'amour qui ne vit que d'espérances et de soupirs, est-il dans la nature ou n'est-il fils que de l'imagination des romanciers? La question est en elle-même peu romantique, mais elle n'en est pas moins sérieuse.

Prenons l'amour dans sa plus simple expression. C'est une impulsion machinale, instinct qui pousse aveuglement l'être à la reproduction, appétit commun aux hommes, aux animaux et à la plante elle-même, et qui, n'étant qu'un besoin, ne devient calcul et pensée que par des circonstances secondaires.

Tous les sens contribuent à l'amour; mais si l'un des sens est révolté, l'amour perd de sa force. Voici ce qu'en dit lord Byron, qui s'y connaissait :

« L'amour se soucie peu des indispositions vulgaires; il ne peut souffrir qu'un éternuement vienne interrompre ses soupirs. Ce qu'il trouve encore pire, c'est la nausée ou une douleur dans les basses régions des entrailles. Les purgatifs sont dangereux à son règne; le mal de mer est mortel pour lui. »

Dans notre civilisation marchande, l'amour est, comme toute autre chose, tombé dans le domaine de l'industrialisme.

En Asie, on vend les femmes sans vendre l'amour : c'est à celui qui achète à tirer de sa marchandise le meilleur parti possible.

En Europe, on achète l'amour sans acheter la femme. A cet effet, il y a dans toutes nos villes des établissemens légaux où l'on vous sert l'amour piqué, bardé, enfin tout prêt à mettre sur table.

En outre de ces grandes boutiques, il y a de petits débits particuliers tenus par des marchands avec ou sans patente et qui vendent aussi de l'amour à tout venant à un prix très-raisonnable.

Ces grands et ces petits débits ne sortant pas d'ailleurs de la catégorie des établissemens de détail, il ne faut pas les confondre avec les agences, les maisons de confiance, d'assurances et de discrétion et autres grands comptoirs, où on ne vend que de l'amour garanti en gros et demi-gros.

La vente d'amour en gros rentre dans l'article mariage. On s'adressait autrefois, pour cette partie, à la maison Willaume. Maintenant, c'est à la maison Foy, à la maison Saint-Marc ou Chatillon et autres.

Le demi-gros consiste dans l'amour qu'on achète au mois ou à l'année ; sorte de bail de trois, six et neuf mois, selon la volonté des parties.

Tous ces divers genres d'amour ne sont pas encore cotés à la bourse, mais cela viendra.

A ces amours purement commerciaux et dont le tarif est connu d'avance des contractans, on peut en ajouter un autre également marchand, mais non à prix fixe. C'est un amour qui se paie en bouquets, en albums ou livres de messe, en loges de spectacle; puis enfin, selon les progrès du sentiment, en bagues, en châles, en bijoux et même en bonbons et confitures. C'est l'amour de la femme dite honnête, de la femme qui n'en fait pas son état; amour

donné gratis en apparence, mais qui, de fait, ne coûte pas moins que l'autre et souvent beaucoup plus. Cet amour sans budget est celui qui, d'ordinaire, conduit le plus vite l'amoureux à Sainte-Pélagie ou à l'hôpital.

Ceci ne change rien à la question, et sous quelqu'aspect qu'on l'envisage, l'amour n'en est pas moins un appétit comme celui de boire et de manger, et le plus affamé est le plus amoureux.

L'amour est donc une faim. Mais dans la manière de satisfaire cette faim, ou si vous voulez, dans l'art de manger, il y a des nuances sans nombre; et du monstre marin qui engloutit Jonas sans autre préparation que d'ouvrir la gueule, à Apicius qui emploie cent cuisiniers à préparer son repas, la différence est grande.

J'en conclus qu'en amour, comme en cuisine, il y a des loups et des Apicius; en d'autres termes, des goinfres, des gloutons, des gourmands, des friands et des gourmets; sans compter ceux qui se nourrissent de fumée ou d'espérance et qu'on peut comparer au gastronome sans argent.

Le goinfre est celui qui, tenant peu à la qualité, mange à la première table venue. Il veut manger beaucoup et manger souvent, n'importe quoi. Mangeur ignoble, qui avale sans mâcher et parfois s'étrangle à la première bouchée.

Le glouton, un peu plus raffiné sur la qualité, ne l'est pas plus que le goinfre sur les moyens; il l'est même moins. Si celui-ci est le loup, le glouton est le renard. Il se rue sur toutes les proies, les saigne et les abandonne. C'est encore une vilaine espèce d'amoureux.

Le gourmand vaut mieux; c'est un jeune homme de fort appétit, mais pourtant qui ne mange pas de tout indistinctement. Il voit à la halle une belle poularde, il la marchande et l'achète pour s'en régaler seul, s'il est

possible. En d'autres termes, c'est un fils de famille qui rencontre au bal une demoiselle dont la figure l'intéresse. Il la fait demander en mariage et il l'épouse, après publication des bans, dans la forme ordinaire.

Le gourmand ferait un bon mari, si la gourmandise n'était pas ambitieuse. Mais il arrive qu'après avoir mangé d'un plat, il en veut manger d'un autre, puis d'un autre; et quand il veut revenir au premier, au plat du ménage, il n'a plus d'appétit.

Le friand, sans appétit bien prononcé, inconstant par nature, n'adoptant aucun mets, veut successivement les goûter tous. Il est au glouton ce que Saint-Preux est à Don Juan; c'est un chat à procédés qui flaire beaucoup et déchire peu; néanmoins qui déchirerait aussi et déchirerait toujours s'il n'était pas encore plus friand de sa peau que de celle des autres. C'est l'amoureux de société, le courtisan de toutes les belles qui, généralement, n'en font pas grand cas; et telle beauté que n'effraie ni le goinfre, ni le gourmand, repousse avec dédain les adorations du friand.

Le gourmet est le friand perfectionné, le friand qui tourne à l'idéologie ou qui ne vise qu'au superfin, qu'au céleste, et parfois le trouve où personne ne le voit; bref, c'est ce dégustateur en vins qui les reconnaît au bouquet et qui s'éprend quelquefois d'une bouteille que de moins fins amateurs prendraient pour du Surenne.

Après le gourmet vient, comme type final, le soupirant, espèce plus vaporeuse encore. Bien des gens prétendent que ce n'est qu'une variété du platonicien. Nous en parlerons plus tard.

Toutes ces nuances secondaires n'existent, d'ailleurs, que dans notre civilisation. L'amour moral n'étant qu'un raffinement de la pensée, n'est, de fait, que l'amour physique plus ou moins déguisé; c'est toujours l'attrait d'un

sexe pour un autre, toujours le désir ou le besoin de se reproduire. Il existe chez toutes les créatures. Il vient chez les animaux à des époques déterminées, chez les hommes en tout temps ; mais chez les uns, comme chez les autres, sans qu'ils s'y attendent et souvent sans qu'ils le veulent.

Sauf quelques cas rares, toute compagne est égale à l'animal. Il suffit qu'elle soit de son espèce, et la plus belle pour lui est la plus proche.

L'homme, notamment l'homme civilisé, y met un peu plus de façon. C'est la main, c'est le bras, c'est le pied, c'est la démarche, le regard, le son de voix qui éveille chez lui le désir et détermine son choix.

Quant à la bonté, la vertu, l'esprit même, ils entrent bien rarement dans les causes de l'amour. Mettez toutes ces qualités dans une femme laide, elle n'en sera pas moins pour vous un objet de répulsion, comme vous le serez pour elle, fussiez-vous Homère ou Virgile, Charlemagne ou Louis XIV, si vous avez soixante ans et portez perruque.

En un mot, si les qualités morales d'une femme ont contribué à entretenir par l'estime, l'amour que sa beauté a allumé, jamais ces qualités sans cette beauté, ou, à défaut, sans la fraîcheur de la jeunesse, n'ont fait surgir l'amour, pas même l'amour platonique ; et cette passion désintéressée, cet amour si pur, si dégagé des sens, à ce qu'on dit, n'est, lui aussi, éveillé que par la grâce et les appas. Enfin, le poète lui-même, tout impudent menteur qu'il soit, n'a jamais osé mettre son héros au pied d'une Armide borgne ou bossue, et jamais non plus il n'a ému le cœur d'une vierge pour un adorateur dans la position de ces oiseaux qu'engraisse, dépouillés de leur crête, le pays de Caux.

L'amour dégagé de l'idée de possession est donc impossible : c'est un mythe. Celui qui croit l'éprouver se trompe et prend pour amour ce qui n'est que son fac-simile.

Le désir qu'attise l'imagination et qu'irrite l'obstacle, peut porter l'homme aux plus grands excès et même aux plus grands crimes.

Il devient plus terrible encore, quand à cette soif ardente de la possession se joint la crainte que cette possession n'échappe ou ne soit partagée. C'est alors que l'amour coupe la gorge à l'objet aimé, ou lui administre l'arsenic ou l'*acqua tofana,* ou bien encore le fait coudre dans un sac et jeter dans le Bosphore.

C'est aussi cet amour qui nous mène au suicide et plus souvent à la folie. Qu'est-ce que l'amour? demandait-on à un médecin. — C'est une congestion cérébrale bénigne. — Comment peut-on en guérir? — Par la diète, les sangsues et la saignée.

Sans nous conduire aussi loin, l'amour peut nous rendre simplement imbécile et nous donner, en raison même de son ardeur, toutes les allures de l'indifférence. Après de longues années de désir et d'attente, paralysant subitement nos facultés, il nous jette si heureux et si tremblant aux pieds de notre amante, que nous n'y trouvons plus d'autre expression que celle de notre estime et de notre respect, qualités qui, j'en conviens, tendent à épurer l'amour, mais qui, pourtant, ne sont pas là en situation; car tout estimables qu'elles sont, elles pourraient, si elles avaient mission de repeupler le monde, nous jouer un mauvais tour.

En amour, et les moralistes les plus sévères en conviennent, la vénération a toujours fait une triste figure. Aussi, quand cette vertu les prenait trop fort à la gorge, nos pères, un peu superstitieux sur la matière, se croyaient ensorcelés et avaient recours aux exorcismes. Quant à leurs femmes, elles s'adressaient aux tribunaux ou, à défaut, au voisin.

Mais, comme je l'ai dit, tous ces raffinemens, toutes ces

tendresses verbales, légales et municipales tiennent à la civilisation bien plus qu'à la nature. Chez les barbares, les hommes primitifs, chez la plupart du moins, on ne fait pas l'amour, on ne le sollicite pas, on ne le vend pas, on ne le donne pas, on ne le reçoit pas, on le prend, on l'arrache. C'est l'action du fort sur le faible, du vautour sur la colombe, du lion sur la gazelle qu'il dévore parce qu'il a faim. Quel est l'animal que le loup aime, dit quelque part Shakespear ? — L'agneau.

Néanmoins, il n'en est pas ainsi chez tous les sauvages ni même chez tous les animaux. Quelques-uns, animaux et sauvages, ont autant et plus de délicatesse en amour que bien des peuples dits civilisés ; et la constance de certains oiseaux, leur tendresse, leur galanterie, leur dévouement pour leur femelle pourrait nous servir de modèle. Le serin, le rossignol, presque tous les oiseaux chanteurs chantent pour leur serine quand elle couve et tâchent, par mille attentions, de lui être agréable. Parmi les grands quadrupèdes, il y a aussi des exemples d'amour délicat. Le tigre, malgré sa parenté avec le chat, est, dit-on, amant attentif et point coureur. Le cerf, dans nos climats, est plus inconstant ; mais aussi la biche lui fait-elle souvent acheter ses faveurs par une indifférence qu'il ne peut vaincre que par une cour longue et assidue.

Nous pourrions multiplier ces exemples, mais ils changent peu le fond des choses ; ils prouvent seulement que dans certaines positions les faits et gestes de toutes les créatures se ressemblent, et que l'amour, nonobstant ce qu'ont dit et fait les législateurs, les moralistes et les romanciers de tous les pays pour l'ennoblir, n'en est pas moins, de toutes les passions, celle qui, dans sa cause comme dans ses effets, dans sa marche comme dans son dénouement, dans ses incidens même, nous rapproche le plus de la bête, ou, si l'on aime mieux, rapproche le plus la bête de nous.

Ajoutons que de tous les appétits, c'est celui qui peut nous mettre dans la position la plus difficile, parfois même la plus ridicule. Un homme qui meurt de faim n'a rien de plaisant, mais un homme qui meurt d'amour n'a que trop souvent le privilège de nous faire pouffer de rire.

C'est probablement pour cela que le célibat a, dans tous les temps, été en grande considération parmi les docteurs, et que tant de moralistes, de philosophes et d'économistes ont si fort applaudi aux individus qui ne veulent pas en produire d'autres.

Voyez : *Amour platonique*, *célibat*, *amour et autorités*.

AMOUR DE SOI. Vous avez un amour-propre désordonné, disais-je à M. C.

— Moi, monsieur, moi, de l'amour propre, s'écriait-il indigné ; moi, le moins orgueilleux des hommes. Ah ! monsieur, comment pouvez-vous me faire un semblable reproche !

— Mais vous voulez avoir raison en toute chose. — Moi, grand Dieu, que vous me connaissez peu ! — Jamais vous ai-je vu céder sur un seul point? — Mais je cède toujours. — Enfin, à vous en croire, vous êtes infaillible.

— Infaillible, non ; mais vous devez reconnaître que je me trompe rarement, je puis même dire que je ne me trompe jamais.

— C'est s'avancer beaucoup.

— Ce n'est pas trop, puisque vous n'avez pu rien objecter à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

— Mais, monsieur, vous ne m'avez rien dit ; car j'ai entendu des mots, mais pas une chose qui ait rapport à la question qui nous occupe.

— Eh ! bien, vous le voyez ! la preuve que j'ai raison n'est-elle pas acquise? Convaincu par la force de la

vérité, ne pouvant pas répondre à mes argumens, vous les éludez. Si j'avais eu des doutes sur la bonté de ma cause, ceci les dissiperait entièrement.

— Mais encore une fois, monsieur, quels sont donc vos argumens?

— Ah! vous ne les connaissez que trop bien; mais ne pouvant échapper à votre conviction, vous êtes contraint de me dire : je n'ai pas compris.

Telle est, mot à mot, la conversation que j'avais avec un homme qui n'était pas un imbécile, tant s'en faut, mais dont l'amour-propre et la foi en son infaillibilité administrative paralysaient les moyens et quelquefois le bon sens.

Au surplus, l'excès d'amour-propre est peut-être moins dangereux que son absence totale. Quand un homme tombe dans cette insouciance absolue de lui-même, on peut être assuré qu'il n'est plus bon à rien. Aussi, Dieu a fait une obligation de l'amour de soi quand il nous a dit : Aimez votre prochain comme vous-même.

Si l'on veut analyser les vertus humaines, on reconnaîtra qu'il n'en est aucune, même la modestie, qui ne tienne à cet amour. Il est vrai qu'on pourra dire la même chose des vices, et l'on dira vrai, puisque l'amour-propre est la conséquence première de l'individualité.

L'amour-propre peut être considéré sous bien des faces; mais nous ne l'envisagerons ici que comme nuance de l'orgueil et de la satisfaction de soi-même.

Les causes ou les effets qui peuvent produire en nous cette satisfaction sont si variés et souvent si contradictoires, qu'il faudrait un volume pour les indiquer.

Tel individu sera fier de ses bottes vernies, tel autre de son chapeau bien brossé ou de sa canne à pomme d'or; mais une tache de boue qui délustrera ses bottes ou le contact du sac de plâtre qui blanchira son chapeau, va

tout d'un coup abaisser cet orgueil jusqu'à l'humilité : le regard fier dont il toisait le passant tombera piteux sur la macule, comme celui d'un auteur sur son manuscrit refusé. On voit que si sa vanité vient de peu, elle s'en va pour moins encore.

Nous avons cité ailleurs ce roi sauvage qui avait obtenu du capitaine d'un navire européen de se faire teindre, par le peintre du bord, le nez en vermillon. Ce roi, bon diable avant cette étrange distinction, devint tout-à-coup le tyran de ses sujets. Nouvel Assuérus, il se croyait d'une autre essence qu'eux : ce n'était plus un homme, c'était un dieu.

Cette bouffée d'amour-propre dura tant que le vermillon tint à son nez. Dès qu'il n'y en eut plus trace, le prince fut, comme devant, doux et modeste.

La superbe qu'éprouvait ce digne monarque de se sentir le nez rouge n'a rien de plus étrange que celle qui épanouissait, sous Louis XV, ce jeune gentilhomme en considérant ses talons rouges; ou celle que nous éprouvons nous-même quand nous pouvons montrer un bout de ruban à notre boutonnière.

On dira que ce n'est pas du ruban que nous sommes fiers, mais de ce qu'il indique : la supériorité de notre mérite. N'en est-il pas de toute chose ainsi ? Ce beau fils si orgueilleux de ses moutaches cirées à l'œuf, est-ce de son poil et de son œuf qu'il est fier ? Non, il l'est de l'air distingué ou de l'aspect redoutable que, selon lui, cette parure lui donne.

Tel sera orgueilleux jusqu'à la folie de la beauté de sa femme et de celle de ses enfans. Ce sentiment, que d'ailleurs je ne blame pas, est pourtant purement personnel, car cet homme peut en même temps être très-mauvais père et très-mauvais mari. Il est orgueilleux de la beauté de sa famille, comme il le serait de celle

de ses chevaux qu'il n'en vendra pas moins quand il en trouvera bon prix.

L'amour-propre est inhérent à certaines professions : jamais comédien, eût-il été sifflé pendant vingt ans, n'a cru qu'il était mauvais comédien. Jamais coiffeur non plus n'a admis qu'il pouvait manquer de goût et coiffer mal.

Quant au poète, il ne croit à la médiocrité de ses vers que le jour où il a acquis la conviction de la supériorité de sa prose. Peut-être reviendra-t-il à ses premières amours, mais vous pouvez être assuré qu'il ne sera jamais en même temps modeste en vers et en prose.

Le mathématicien doute encore moins de son mérite : il méprise tout le monde; et même parmi les mathématiciens, il n'en aime qu'un : *lui*.

L'amour-propre est, dans quelques individus, poussé jusqu'à l'admiration. Non-seulement ils s'aiment, mais ils s'adorent, ils se considèrent comme le type de la perfection physique ou morale et quelquefois de l'une et l'autre.

Pour l'ordinaire, les individus ainsi pénétrés d'eux-mêmes sont laids et sots; car, par une étrange anomalie, ce ne sont presque jamais les très-beaux hommes ou les très-belles femmes qui sont idolâtres de leur beauté; ce sont les individus qui en ont peu, ou plus souvent encore ceux qui n'en ont pas.

Quant au moral, le contraste est plus frappant encore. On a vu des hommes d'esprit se donner à tout propos, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits, de l'encensoir par le nez. Mais il est bien peu d'hommes de génie à qui on ait eu à reprocher un tel ridicule, ou s'ils avaient cette grande opinion d'eux, ils avaient du moins le bon sens de la dissimuler.

Quoiqu'il en soit, cette haute idée qu'un homme a de lui-même, ce contentement de son être, s'il était continu,

serait véritablement un état de béatitude. Mais il a ses reviremens, et ces gens si satisfaits de leur personne, étant souvent en contact avec des individus qui le sont beaucoup moins, sont exposés à de cruels mécomptes. Ajoutons que la malice humaine prend un plaisir singulier à mystifier les fats.

Cependant l'amour-propre ne s'affiche pas toujours ainsi, et quelquefois il s'enveloppe d'un manteau de modestie. Rien de plus irritable que ces faux modestes. Vous êtes sûr de vous en faire des ennemis, quand, les prenant au mot sur le peu de cas qu'ils affectent d'eux-mêmes, vous semblez les croire sur parole.

Lorsque ces hommes, si humbles en appparence, sortent de leur caractère, quand, jetant leur masque, ils se montrent tels qu'ils sont, ils deviennent parfois étonnans de naïveté vantarde. J'ai conservé la lettre d'un d'eux qui m'écrivait : « J'ai plus de mérite que vous, mais je suis beaucoup plus modeste. »

Parmi les faux modestes on peut, sans crainte de se tromper, ranger Jean-Jacques Rousseau. Il s'encensa lui-même jusqu'à l'asphyxie ; mais, plus souvent encore, il s'humilia jusqu'à l'abnégation : humiliation dans laquelle il entrait plus d'amour-propre que dans l'encensoir.

Au total, ce fut un homme d'un grand esprit, mais d'un orgueil plus grand encore : orgueil qui venait peut-être moins de sa nature que du point infime dont il était parti et des flagorneries incessantes dont il fut l'objet. Né de nos jours, il aurait été moins vanté, et peut-être y eût-il gagné en caractère et même en talent. Il est certain que des volumes de Rousseau, qui vivent sur leur réputation, passeraient aujourd'hui inaperçus ; et dans la génération actuelle, il n'est pas un individu sur dix mille qui ait lu ses œuvres.

Je dirai la même chose de Voltaire. Il eut du génie

quelquefois, de l'esprit toujours, mais il manqua trop souvent de jugement.

Sur beaucoup de points, la science aussi lui faillit. En physique, en géologie, en astronomie, il a avancé des erreurs grossières. Lui encore a cru à son infaillibilité. Il a pensé que l'esprit et les données théoriques pouvaient suppléer à l'étude des faits; il oublia que la science de la nature est tout entière d'observation.

Quoiqu'il en soit, encensé de son vivant à l'égal d'un dieu, encensé encore après sa mort, il atteignit, il y a cinquante ans, l'apogée de sa gloire; mais déjà l'on prévoit que la postérité en rabattra quelque chose. Il sera classé parmi les auteurs légers, les écrivains agréables, et l'on ne comprendra guère comment il a pu, comme penseur, faire école et remuer l'Europe.

L'orgueil de ces hommes eut bien souffert s'ils eussent pu croire à un tel revirement.

Il ne faut pas confondre avec l'amour-propre la confiance en soi-même. Lorsque cette confiance est fondée sur l'appréciation juste de ce que l'on vaut et de ce que l'on peut, elle conduit ordinairement à de grands résultats.

La confiance en soi est une qualité indispensable dans les hommes d'Etat, dans les chefs de peuple, dans les généraux d'armée, enfin dans les hommes d'action ou d'impulsion; car du manque de confiance naît celui de résolution.

Il faut cependant prendre garde que cette confiance en nous ne soit de la présomption, de l'entêtement, ou ce sentiment qui nous pousse à faire une sottise, seulement parce que nous avons dit que nous la ferions.

C'est cet amour têtu de nous ou de notre dire qui a causé la chute de bien des empires et la ruine de tant d'hommes. Nous en avons eu, dans notre siècle, de tristes et grands exemples.

Une étude approfondie de l'amour de soi nous conduirait ici à l'examen de presque toutes les passions. Nous renvoyons donc aux articles qui les concernent.

AMOUR ET AUTORITÉS. Quelque mal qu'on ait dit de l'amour et qu'on en pourrait dire encore, car il a bien ses imperfections et même ses défauts, on ne saurait nier que nous ne lui devions quelque reconnaissance; et pourtant si on le juge à notre manière d'agir à son égard, il semble que nous le tenions pour le plus grand ennemi de l'espèce humaine. Homme et femme, prédicateur ou philosophe, moraliste ou politique, c'est à qui fera pis contre lui et lui suscitera le plus d'entraves.

Dans la vie ascétique, faire l'amour est un crime. Dans la vie du monde, c'est une honte et souvent un délit.

Un homme peut être condamné à l'amende pour avoir embrassé sa femme devant témoins : c'est un outrage aux mœurs.

Il peut être envoyé en prison pour avoir fait une déclaration à une fille : c'est une tentative de séduction. Enfin, il peut aller aux galères pour lui avoir baisé la main : c'est un attentat à la pudeur.

Code criminel, code civil, code administratif, code rural, code militaire, code moral, tous les codes enfin dirigés contre l'amour arment à sa poursuite les juges, les commissaires, les appariteurs, les sergens, les huissiers, etc., leur enjoignant de le saisir et appréhender au corps avec arc, flèches, carquois et autres pièces de conviction, partout où ils pourront le surprendre.

N'allez pas croire que ces magistrats et agens de la force publique adoucissent la rigueur de la loi et qu'on n'usera pas, contre ledit amour, de tout l'arsenal de la légalité. Non; traqué dans les villes, s'il se réfugie dans les champs,

il voit entre deux épis surgir un garde champêtre qui, sa commission à la main, lui déclare procès-verbal et conclut à la confiscation de son arme avec cinquante francs d'amende.

O Vénus! quand vous sortiez du sein de l'onde parée de vos seuls attraits, et toi, Cupidon, quand tu voltigeais près de ta mère avec tes deux petites ailes, sans jupe ni paletot, que vous fûtes bien inspirés de ne pas vous présenter sur nos rivages; car, saisis immédiatement par un douanier ou un gendarme et conduits devant le maire ou le sous-préfet, vous eussiez inévitablement été condamnés à la géole.

Entouré de tant de pièges, menacé par tant d'ennemis, qui donc de notre temps voudrait faire l'amour? Aussi la mode en passe-t-elle; et s'il est encore des gens qui s'y aventurent, on peut dire qu'ils sont bien osés.

Je sais qu'à cette accusation de haine à l'amour portée contre l'autorité on pourrait opposer ce que nous avons dit ailleurs, ou que dans toutes nos bonnes villes on tenait, sous la protection des magistrats, boutique d'amourettes où chacun pouvait, à juste prix, louer un cœur au jour, à l'heure ou à la course, selon son caprice ou l'état de ses finances.

Oui, j'ai cité ces établissemens patentés où l'on vend des cœurs de hasard, comme des vieux habits aux piliers des halles; mais qui osera soutenir que c'est à l'amour qu'on a voulu ici tresser des couronnes et élever des autels! Qu'on appelle ces bouges des temples et l'on pourra nommer les abattoirs des hippodromes; car ces soi-disant temples à l'amour sont les lieux où on le sacrifie, où on l'égorge. Non, là n'est pas l'autel de l'amour, mais son *in pace,* mais son charnier, mais son Montfaucon; et celui qui les inventa fut un athée à Vénus.

D'ailleurs, si la police tolère ces tendresses banales,

l'opinion ne les tolère pas, et ici encore ressort cette vérité que, dans nos mœurs européennes, l'amour pris en lui-même est sévèrement prohibé.

Est-ce un mal? Non, et je suis ici de l'avis de la prohibition. Mais en stigmatisant l'amour illégal, ne pourrions-nous pas venir un peu plus en aide à l'amour légal?

Or, cet amour légal, celui-là même qui vise au mariage, est-il encouragé comme il devrait l'être? La haine que la loi porte à l'amour vagabond n'a-t-elle pas atteint aussi l'amour fidèle? Bref, le code civil, comme le code criminel, ne seront-ils pas un peu en désaccord avec le code amoureux?

Nous avons déjà dit qu'avant même de savoir où l'amour en voulait venir, l'autorité morale le tenait pour péché et l'autorité civile comme chose contraire au bon ordre et attentatoire aux mœurs.

Il en résultait que pour ne pas sortir de la voie légale, ce n'était pas aux pieds de sa maîtresse qu'un amant devait se jeter, mais bien à ceux de monsieur le maire, ou, à défaut, de son adjoint, à qui il devait avant tout déclarer son ardeur. Enfin, c'était seulement, tous ces préliminaires remplis, après enquête, affiche et publication, et la permission expresse de l'autorité, qu'un homme pouvait librement laisser parler son cœur et dire à l'objet chéri : au nom de la loi, je vous aime. Donc je vous invite, et, au besoin, je vous requiers de m'aimer aussi.

On voit, d'après ceci, que l'existence de la race humaine tient essentiellement à celle des autorités ; car il est évident que s'il n'y en avait plus, ou seulement si elles ne voulaient pas se prêter à la circonstance, l'homme et la femme ne pourraient plus s'aimer, ou du moins savoir qu'ils s'aiment, ce qui nous mènerait droit à la fin du monde.

On a prévenu, il est vrai, une partie du danger, en créant beaucoup de mairies et en ouvrant non moins de

registres. C'est quelque chose ; néanmoins la mesure n'est pas complète, puisqu'il faut que chacun soit marié à sa propre mairie, par son propre maire ou son propre adjoint, lesquels pourtant ne peuvent être indéfiniment sur leur siège municipal pour y attendre les amoureux. Ainsi ma remarque subsiste.

Je dois ajouter, à la louange des fonctionnaires de nos jours, qu'ils refusent rarement leur assentiment à l'action matrimoniale, et que l'autorisation donnée, les époux peuvent s'aimer à leur guise, se cajoler ou se battre, selon que le cœur leur en dit et qu'ils ont compris la manière de faire l'amour.

Quant à l'autorité morale, elle est moins large dans l'application ou la direction à donner aux choses amoureuses. D'abord, en permettant aux époux de s'aimer, elle ne leur permet pas de se battre. Ensuite, elle n'entend pas qu'ils s'aiment trop. L'amour, comme on l'a depuis long-temps démontré, est un véritable poison qu'on peut comparer à l'arsenic, à l'acétate de morphine, à l'acide prussique, etc. Dès-lors, vous prévoyez qu'il ne suffit pas que vous soyez autorisé à en faire emploi; il faut que cet emploi soit fait avec les précautions nécessaires et comme doit l'être un ingrédient qui deviendrait mortel si l'on dépassait, ne fût-ce que d'un centigramme, la dose prescrite. Ce n'est donc qu'en grain, qu'en miette, qu'en scrupule, qu'en prise homéopatique soigneusement préparée et étendue d'eau, qu'on doit faire, même en ménage, usage de l'amour.

Eh! bien, si j'ai blâmé les mesures un peu trop restrictives, un peu trop hérissées de difficultés que le code civil et l'autorité municipale opposent à l'amour honnête et à ses préliminaires, difficultés qui le conduisent trop souvent à celui qui ne l'est pas, je suis complètement de l'avis de l'autorité canonique lorsqu'elle rationne l'amour arrivé au

port, c'est-à-dire devenu conjugal. Mes raisons les voici :

L'hymen, disent les uns, est le tombeau de l'amour, et ils ajoutent : c'est une très-belle expression, qui indique bien comment l'amour doit être traité au logis. L'hymen, disent les autres, est une potion calmante, c'est une mesure de précaution contre l'amour et un moyen d'amener sans amour ce que, dans le principe, la nature ne produisait que par l'amour. Bref, le mariage est l'amour ajusté à l'ordre légal.

A ceci je réponds : pourquoi l'hymen est-il un tombeau et une potion torpide? C'est que nous abusons d'abord de l'hymen et que nous faisons si bien la noce le premier jour, le premier mois, la première année, mangeant, prodiguant, gaspillant tout, que nous perdons, pour le reste de notre vie, le goût de la faire, en ménage du moins. Ce n'est point l'hymen qui a tué l'amour, c'est la folie des hommes, c'est l'abus, c'est l'inconduite.

La morale a donc raison quand elle dit aux époux : ne mangez pas votre blé en herbe et n'usez de l'amour qu'en petite portion et comme on doit le faire d'un mets indigeste. C'est le seul moyen de faire durer l'amour. La modération est l'hygiène du cœur comme elle l'est de l'esprit. En ménage, de même qu'en gouvernement, elle est la garantie de l'ordre et de la paix : ajoutons de la vie et de la santé.

Vous le voyez, la morale, tout en ayant l'air de lésiner et de chicaner l'amour, l'entend beaucoup mieux que le magistrat et que les amoureux mêmes ; et je suis si complètement d'accord avec elle sur l'emploi en amour du régime homéopathique, que je prétends qu'on n'est heureux qu'ainsi. S'il fallait en donner des exemples, je ne les chercherais pas loin : j'irais droit aux meilleurs chrétiens de ma paroisse ; si l'amour s'est jamais fixé quelque part, c'est dans les ménages sages et croyans.

Malheureusement, le nombre en est petit. Nous ne nous sommes donc pas trop avancé en disant qu'envisagé sous le point de vue politique et social, l'amour n'avait rien de précisément récréatif; et que ce cortège de maires et d'adjoints, cet entourage de délits et de peines et ces mille et un dangers menaçant sans cesse le corps et l'ame, le cœur et la tête, offraient un ensemble si peu rassurant et dès-lors si peu attractif, que bien des gens avaient préféré y renoncer.

Passe pour ceux-là; mais le plus grand nombre a adopté, comme médium, l'abus ou l'amour en dehors des lois. Or, l'abus n'est jamais un bien; disons plus, c'est toujours un mal. N'y aurait-il donc pas moyen d'y mettre fin en favorisant un peu plus l'amour légitime? A ceci il y aurait profit pour tout le monde, car l'amour anormal, l'amour libre, peut donner des instans de plaisir, mais jamais des jours de bonheur.

Quelle est la cause de l'extension qu'a prise et que prend encore l'amour abusif? C'est que non-seulement on n'encourage pas l'amour sage, l'amour à bonne fin, mais qu'on semble tout faire pour le décourager. Il n'est pas d'avanie qu'on ne lui suscite, pas de traverse qu'on ne lui oppose : recrutement militaire, défense administrative, papiers introuvables, formalités coûteuses, etc.; enfin, on croirait qu'on veut le faire acheter cent pour cent plus cher que l'autre. Tâchons de remédier à ces fâcheuses dispositions des lois, et tout le monde s'en trouvera bien.

Qu'on ne prenne donc pas à mal ce qu'on vient d'entendre. Il n'est pas de si petit récit, de si mince badinage qui n'ait sa morale, et celui-ci a la sienne. Que voulons-nous? Concilier, s'il se peut, l'amour et l'hymen, ôter au premier ses caprices et ses ailes, et à l'autre ses dégoûts et son air magistral. On n'est pas assez convaincu chez nous, et le gouvernement moins que

tout autre, que l'hymen, base de la famille, l'est aussi de l'ordre et de la force publique; car lui seul, en définitive, nous attache au sol et à la patrie. Or, beaucoup trop de gens ont cru qu'on pouvait s'en passer.

Qu'a fait la loi pour arrêter les progrès de cette croyance? Quel avantage réel a été accordé à l'hymen? L'homme marié est-il plus heureux que le célibataire, est-il plus riche, plus considéré, plus occupé? Non, c'est le contraire.

Que gagne le prolétaire à avoir un cœur et à en disposer sincèrement, moralement, bref, à être honnête homme et bon père de famille? La misère!

Si vous n'avez pas rendu l'hymen attrayant, si vous ne savez pas faire qu'il nous enrichisse, faites du moins qu'il ne nous ruine pas et ne conduise pas celui qui n'a que ses bras, à mourir de fatigue ou de misère.

Avec le bien-être, vous ferez rentrer l'amour au ménage, ou, ce qui vaut mieux encore, la confiance et l'amitié.

Voyez : *Amour*, *célibat*, *hymen*, *conscription*, *mariage*.

AMOUR PLATONIQUE. C'est l'amour en dehors des sens et qui tient plus de l'imagination que du tempérament et du cœur.

C'est aussi une amitié légèrement saupoudrée de désir.

C'est peut-être encore une admiration artistique et une sorte d'adoration pittoresque.

Enfin, si on l'approfondit trop, on peut y trouver un calcul, une espèce d'hypocrisie, un moyen détourné d'arriver à l'autre amour.

Cependant cette hypocrisie peut, à la longue, acquérir sa bonne foi. Celui qui aime ainsi, à force de se dire que son désir est dégagé des sens, doit finir par y croire.

La position de l'amant platonique n'est pas aussi fâcheuse qu'on pourrait le penser; ce peut même être un état de

félicité perpétuelle : la satiété n'y est pas à craindre. La disette ne l'est pas davantage. L'amant platonique rêve tous les repas qu'il ne fait pas; ou s'il en fait, il se contente de la quintescence des mets et souvent même de leur arome. Son amour est dégagé de la matière, autant qu'il est possible en ce monde matériel.

Il fut un temps où l'amour platonique était en grande estime en France : tous les romans de l'époque l'avaient pris pour texte. Les choses ont bien changé depuis. Si quelque beauté l'accepte aujourd'hui, c'est seulement comme accessoire ou condiment de l'autre amour et par dessus le marché : encore n'est-ce que dans la classe riche et oiseuse.

Chez le peuple, c'est un sentiment à peu près inconnu : l'amoureux de cette espèce, quand par hasard il s'y montre, y est tout simplement qualifié d'imbécile, en termes moins polis.

Si les femmes, en général, font si peu de cas des platoniciens en amour, c'est peut-être parce qu'elles n'y croient pas. Elles les prennent pour des être malins qui font les morts, et elles s'en méfient.

Si elles jugent qu'ils sont bien morts, elles les détestent.

Hélas ! c'est que les proverbes ont toujours raison. Il en est un qui dit qu'un homme mort ne vaut pas un chien en vie. Aussi, l'amoureux platonicien est ce qu'on nomme aujourd'hui *l'amoureux transi;* lequel amoureux, depuis cent cinquante ans, n'a été le héros d'aucun roman ni d'aucune histoire.

En résumé, l'amour platonique est un sentiment tout factice et en dehors de la nature. Ce n'est ni l'amour ni l'amitié. Ce n'est point la passion ; c'est à peine le désir. Complètement stérile, cet amour touche de près à l'indifférence; et comme il ne devient ordinairement ni époux ni père, son existence importe fort peu à la patrie et à la gloire nationale.

Les amateurs d'antiquités ont remarqué qu'à Paphos, Amathonte et Cythère, on n'avait jamais rencontré de temple, de chapelle, ni même d'oratoire dédié à l'amour platonique, et qu'on n'avait nulle part découvert sa statue.

Nous n'en avons pas fini avec l'amour et son martyre, et nous dirons ailleurs la suite des tribulations auxquelles la sensibilité du cœur peut exposer un homme.

ANIMAUX. DE LEURS RAPPORTS PHYSIQUES ET MORAUX AVEC L'HOMME. Le chien, susceptible d'amitié, de reconnaissance, de charité, de prévoyance, l'est aussi d'avarice, d'orgueil, d'envie, de jalousie, d'ingratitude; bref, il semble s'essayer à être homme, car il est, comme l'homme, sujet aux sept péchés capitaux.

Pourtant il y a des gens qui doutent du rapprochement. Il y en a même qui nient qu'il ait une ame; ou, s'ils lui en accordent une, ils veulent qu'elle soit d'une autre essence que la leur. C'est une ame de bête, disent-ils, une ame qui a l'instinct, mais non la raison, une ame qui vit, mais qui ne pense pas; enfin, c'est une ame qui n'en est pas une et une vie qui n'en a que l'apparence.

Ceci peut être clair pour ceux qui savent étudier et résoudre les problèmes; mais moi, pauvre homme, qui aime à comprendre sans trop me casser la tête et dont la faible intelligence n'a pu encore établir bien nettement la ligne de démarcation qui sépare l'instinct de la raison, mais qui sais très-bien que c'est à l'œuvre qu'on reconnait l'ouvrier, je me demande: que font les hommes; que font les animaux? Ce qu'ils font, comment le font-ils, et avec quoi le font-ils?

Les animaux mangent, boivent et dorment ou se promènent. C'est ce que fait la bonne moitié des hommes et

ce que ferait également l'autre moitié si l'on voulait le lui permettre.

C'est au moyen de leur bouche que les hommes boivent; c'est à l'aide des dents qu'ils mâchent et mangent. C'est avec leurs jambes, et en plaçant l'une avant l'autre, qu'ils se promènent et qu'ils vont vite ou doucement, selon qu'ils sont plus ou moins pressés d'arriver. Tout ceci est littéralement encore ce que font les animaux, bien qu'on appelle leur bouche gueule ou bec, et leurs jambes, pattes.

Les hommes ont des sens parmi lesquels ceux du goût et de l'odorat leur font trouver bonnes certaines choses, excellentes certaines autres et détestables quelques-unes. C'est encore ce qui arrive aux animaux, selon leur espèce ou leurs habitudes. Sans doute il peut y avoir quelques nuances dans les goûts : offrez une glace à votre chien, fût-elle à la vanille ou au marasquin, il n'en voudra pas. Mais faites-lui servir une bonne soupe au beurre ou à la graisse, un poulet au jus ou une omelette au sucre, vous pouvez être assuré qu'il les mangera ni plus ni moins que le ferait un homme, et que, de même que cet homme, il en appréciera la qualité et le bon condiment. Preuve : si, au lieu de sucre, vous y mettez de la suie, ou de l'huile de ricin en place d'huile d'olive, il n'en goûtera même pas.

Si l'animal fait ici comme l'homme, voyons si l'homme ne fait pas aussi comme l'animal. Quand on découpe un aloyau devant quatre convives de bon appétit, quatre écoliers de rhétorique, je suppose, regardez-les, voyez l'éclat de leurs yeux, suivez le mouvement de leur mâchoire, l'aspiration de leur gosier. Examinez ensuite les chiens qui attendent les restes et comparez, et vous ne douterez pas de l'identité parfaite du regard et de la physionomie des deux espèces.

Maintenant calculons: s'il y a un rapport nécessaire entre

la nature des choses qui se mangent et celles qui servent à les manger ou à en sentir le goût : le palais, la langue, le gosier, etc. Ce rapport doit également exister entre le palais et l'intelligence, ou l'ame qui en est le siège. Ce qui l'indique, c'est que le palais cesse de sentir lorsque l'ame sommeille. Donc, si les animaux apprécient la saveur des mets, c'est qu'ils en ont l'intelligence, et dès-lors qu'ils ont une ame.

Si ces mets agissent sur eux de la même manière que sur nous, s'ils sentent ce que nous sentons, si leur palais savoure ce qui nous semble bon ou rejette ce qui nous paraît mauvais, il faut qu'ils aient une ame de la même nature que la nôtre.

De cette analogie naît l'identité des mouvemens, qui sont la conséquence d'une même sensation. Si ce perroquet qui se gratte, fait précisément le même geste que l'homme en pareille circonstance, c'est que sa peau lui démange comme à l'homme et que cette démangeaison fait surgir la même pensée de se gratter. S'il se gratte de la patte droite, c'est vraisemblablement que la démangeaison est à gauche.

Or, si les mêmes effets présentent les mêmes sensations, et si des sensations égales amènent des mouvemens égaux chez le chien et chez son maître, enfin si ce perroquet fait le geste que fait l'homme, c'est qu'il a la même pensée.

Ainsi, l'on peut affirmer que dans telles ou telles circonstances, les hommes et les animaux sentent, veulent et agissent de même.

Ensuite, si du bon goût d'un plat et de l'appétit factice qu'il excite naît la gourmandise, et si la gourmandise est un vice dans l'homme, elle l'est également dans l'animal, parce que l'abus d'un sens produit partout des résultats anormaux.

Ceci n'a rapport qu'à la gueule, me dira-t-on. — C'est que la gueule est la première et la dernière concupiscence de

l'être humain, c'est celle de son enfance, c'est celle de sa vieillesse, ou des deux extrémités qui touchent à la brute et à l'ange. Mais il en est à peu près de même des autres sens, et si l'analogie n'est pas aussi complète, elle n'est cependant pas douteuse. Par exemple, qu'il s'agisse de l'ouïe : tandis qu'aux accords d'une musique délicieuse ce dilettante se délecte et soupire, son chien hurle. On ne peut méconnaître qu'ils n'aient entendu tous deux et même éprouvé une sensation également prononcée, bien que différente. Mais cette sensation de l'ouïe deviendra semblable si le son est celui de la cloche du dîner ; son tintement, harmonieux pour les deux, va faire accourir avec le même empressement le maître et le chien.

Est-il question de la vue ou de ce regard qui sait lire sur une physionomie et qui annonce à la fois réflexion et expérience, vous allez reconnaître encore des effets identiques.

Supposez le meunier, votre voisin, monté sur son âne et chevauchant sur la lisière d'un bois. Supposez aussi qu'il sorte de ce bois un grand drole à figure patibulaire, qui, le gourdin à la main, se pose sur leur passage. Soyez assuré que la monture, comme le cavalier, vont dresser les oreilles et faire, avec une intention égale, un saut en arrière : preuve qu'ils ont vu l'un et l'autre et que la mine du survenant ne leur agrée pas plus à l'un qu'à l'autre. Je vous le demande, ici le sens visuel n'a-t-il pas fonctionné, chez ces deux créatures, d'une façon parfaitement uniforme ?

Le toucher a peut-être plus de nuances ; mais si nous le prenons dans ses effets primordiaux ou dans toute sa simplicité native, vous verrez encore qu'il agit sur l'animal comme sur l'homme. Si le vaurien susdit, usant de son gourdin, frappe à la fois sur les deux voyageurs, c'est-à-dire sur l'âne et sur son patron, tous

les deux comprendront parfaitement ce que cela veut dire. L'effet qu'ils en ressentiront sera si exactement le même, qu'ils tourneront simultanément les talons et s'enfuiront au plus vite. Ou s'ils ont du cœur et qu'ils se croient les plus forts, l'homme, par un mouvement également spontané, se redressera fièrement, enverra au bandit un coup de poing et l'âne un coup de pied.

Dans tout ceci, si l'on juge avec impartialité, il sera encore difficile de distinguer celui qui s'est comporté en homme ou en bête, et si c'est la raison qui fait lever la tête à l'un et le derrière à l'autre.

On dira que dans ces divers exemples, les sens seuls sont en jeu, et que puisque les bêtes en ont, il faut bien qu'elles en fassent usage. Je n'ai rien à répondre à ceci. Seulement, je voudrais savoir si l'ame des bêtes naît des sens ou si les sens naissent de l'ame? Ou bien, dans l'hypothèse que les bêtes n'aient pas d'ame, quelle sera la base de ces sens et quel principe les met en mouvement? Selon moi, ce n'est pas mon bras qui veut que je me mouche, c'est moi qui veux me moucher à l'aide de mon bras et qui m'en sers pour trouver ma poche, y prendre mon mouchoir, puis saisir mon nez : soin dont sont, d'ailleurs, dispensés les animaux, ce en quoi ils perdent peu de chose.

Admettant pour un instant que les sens sont le produit de l'impulsion bestiale ou de l'instinct proprement dit, et que les bêtes ne sont des bêtes que parce qu'elles ont des sens et qu'elles en usent, nous passerons à une autre partie de la question et parlerons du cœur.

Que les animaux en aient un, ceci ne peut faire doute; car pour s'en assurer, il suffit de leur ouvrir la poitrine.

Que ce cœur batte et palpite, comme le nôtre, de crainte ou d'espoir, de haine ou d'amour, c'est ce qu'on ne niera pas davantage.

Quand le cœur de l'âne, que nous venons de citer, a battu sous le gourdin du quidam, il a battu d'une autre manière que si on lui avait présenté un picotin d'avoine, ou bien encore que s'il avait, sous la feuillée, entendu folâtrer une ânesse.

Or, si l'animal a un cœur qui bat et qui bat plus ou moins fort, plus ou moins agréablement, selon l'objet et la situation, et si ces diverses impressions du cœur de l'âne sont identiquement les mêmes que celles que le cœur de l'homme eut éprouvées dans des circonstances pareilles, il est impossible encore ici de faire deux catégories de cœurs, c'est-à-dire un cœur d'âne et un cœur d'homme, un cœur mécanique ou mort et un cœur vivant ou sensible, enfin un cœur instinctif et un cœur raisonnable.

Mais qu'est-ce que le cœur, dira-t-on? — C'est, comme le dit fort bien l'Académie dans son *Dictionnaire*, tome 1er, page 224, édition de Paris: *un muscle creux situé dans la cavité de la poitrine et presque transversalement couché sur le diaphragme.*

Que l'animal ait un muscle creux, que l'homme en ait un aussi, qu'est-ce que cela prouve? Je répondrai qu'à la vérité cela ne prouve rien. Aussi, ce n'est ni dans le muscle, ni dans le creux, ni dans le diaphragme que je cherche la ressemblance, parce qu'en définitive, il faut bien qu'une chose ressemble à une autre, ou si l'on veut, à quelque chose. La ressemblance qui m'étonne est celle des effets, et ces effets les voici : suivez vos mouvemens, ceux de la première inspiration, ceux qu'annonce un objet qui tombe près de vous, un bruit, un choc, un cri, un être inattendu, vous reconnaîtrez en vous le même geste que dans l'animal.

Si les effets sont pareils, il faut bien qu'il y ait aussi analogie dans la cause. Si le cœur de l'homme est mû

par quelque chose, je ne croirai jamais que celui de l'animal le soit par rien.

Qu'est-ce qui met le cœur de l'homme en mouvement? — C'est l'ame, me répond-on. — Mais si l'animal n'a pas d'ame, qu'est-ce donc? — C'est l'instinct. — Mais l'instinct a une origine, un point de départ: ce point quel est-il et qu'avons-nous ici résolu?

Passons encore sur cette difficulté. Admettons que l'instinct est à la fois cause et effet: si l'ame produit la volonté, comment appellerons-nous, dans l'animal, ce qui amène cette volonté? — Mécanisme. Mais un mécanisme n'est pas une chose vivante, n'est pas un être.

— L'être animal ne vit pas. Machine à ressort, il ne diffère du canard de Vaucanson que parce qu'il digère mieux. Donné à l'homme pour lui être soumis, il n'est qu'un instrument entre ses mains: telle est votre opinion.

— Alors je vous demanderai: pourquoi l'instrument est-il parfois plus fort que l'instrumentiste? Le muletier, aux prises avec son mulet, ne peut souvent, ni par caresses ni par menaces, parvenir à le convaincre, ni conséquemment à le faire céder. Lequel des deux a raison? Je n'ose le dire, on m'accuserait de partialité.

D'ailleurs, la question n'est pas là; elle se borne à ceci: l'animal est-il toujours entraîné par une force impulsive qui ne lui laisse aucun choix? N'a-t-il pas le libre arbitre, n'a-t-il pas une volonté?

S'il nous faut encore ici recourir aux expériences, nous mettrons du son dans une auge et dans une autre nous n'en mettrons pas; puis après avoir placé votre bête au milieu, nous la laisserons se décider. Soyez assuré qu'après avoir flairé des deux côtés, elle aura fait son choix et que vous n'aurez pas besoin à cet égard de lui donner de conseil.

Le soir, lorsque vous ne reconnaîtrez plus votre route

et qu'il s'agira d'opter entre un chemin qui conduit chez vous et deux ou trois autres qui s'en éloignent, ne craignez pas de vous en rapporter à votre monture, âne ou cheval; car si vous êtes pressé d'arriver à votre gite, il ne l'est pas moins de gagner le sien. Si vous logez ensemble, vous êtes donc sûr qu'il prendra la voie la plus directe pour vous ramener chez vous, ou, pour mieux dire, chez lui; car, nouveau point de ressemblance avec l'homme, l'animal pense toujours à lui avant de penser aux autres.

En ceci, a-t-il une volonté ou n'en a-t-il pas? Entre plusieurs voies également ouvertes, en choisit-il une, oui ou non? Et la choisit-il en connaissance de cause? Répondez-moi en conscience, et osez nier la volonté de l'animal et sa réflexion.

Ici on pourra bien opposer à ma logique une fin de non recevoir. — Dans tout ce que vous venez de citer, me dira-t-on, il n'y a qu'une volonté d'imbécile; la bête serait plus que bête si elle ne savait pas distinguer une auge où il y a du son de celle où il n'y en a pas. Vous vous étonnez que votre cheval ou votre âne n'hésite pas à reconnaître la route qui conduit à son écurie; mais le rat, mais le crapaud, mais l'escargot reconnaissent bien celle qui conduit à leur trou. Ici il y a de l'instinct, mais certainement il n'y a pas d'esprit.

— Je suis, sur ce point, complètement de l'avis de l'interlocuteur. Les animaux manquent d'esprit, ils ne font ni sonnets ni madrigaux; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'on voit chaque jour l'instinct se jouer de l'esprit. Combien ne tendons-nous pas d'embûches à ces mêmes brutes, si dénigrées, si ravalées; par combien de combinaisons adroites ne les poursuivons-nous pas! Eh! bien, luttant d'adresse avec nous, leur simple bon sens déjoue toute notre finesse: la brute se moque de l'intelligence,

et la simple nature en sait plus que la science. Il est des animaux qu'on ne prend jamais au piège. Quelque réflexion qu'on ait mis à dissimuler la trahison, quelque cachée qu'elle soit, ils l'évitent. Ils font mieux, ils en profitent contre nous et la déjouent à nos dépens. On voit les renards, les fouines enlever l'appât et se garer d'un danger qu'ils devinent.

Un loup qui verra un mouton libre dans la campagne s'élancera immédiatement dessus; mais que ce mouton soit attaché à un poteau, il hésitera d'en approcher, et s'il s'y décide, il le fera avec précaution, car il sent que l'homme est là ou y a été.

Ne croyez pas que cette prudence, que cette habileté soient égales chez tous. Non, les animaux comme les hommes, ont leurs niais et leurs gobe-mouches. Il est des poissons qui donnent dans toutes les nasses, qui mordent à tous les hameçons. Il en est qui n'y mordent jamais.

D'autres, plus habiles encore, y enlèvent tout ce qu'on y attache et ne s'y prennent pas. Pourquoi? Parce qu'ils s'arrangent de manière à ne pas s'y prendre.

Oui, lorsqu'il s'agit de se précautionner contre une agression, contre un mal imminent, les animaux ne sont pas inférieurs à l'homme. Sous le rapport des organes des sens et du parti qu'ils en tirent, ils l'emportent même si évidemment sur lui, que si leur esprit était à cette hauteur, ce serait certainement eux qui nous prendraient au piège.

Encore une fois, ils n'ont point d'esprit et leur intelligence est loin d'égaler la nôtre; mais cette infériorité de moyens, ils ne l'ignorent pas, et c'est précisément ce qui fait leur force, car ils savent y suppléer par la patience, et choisir leur temps. L'animal ne tente rien qu'à propos; aussi réussit-il dans presque tout ce qu'il tente. Chez nous autres hommes, bien qu'il y ait quatre-vingt-

dix-neuf individus sur cent qui veulent faire fortune, il y en a communément quatre-vingt-dix-huit qui n'y réussissent pas. La cause de cette différence, c'est que l'oiseau n'essaie pas de s'envoler quand il n'a pas de plumes; tandis que l'homme veut souvent courir avant d'avoir des jambes.

C'est donc en vain qu'on le niera : l'animal jouit, comme nous, du souvenir et de l'expérience. Comme nous, il prévoit, il hésite, il essaie, il prend une détermination, il fait un choix et choisit bien ordinairement, mais non pourtant d'une manière à prouver qu'il est infaillible ; car il n'y a, sur la terre, d'infaillibilité que dans ce qui vient d'en haut.

De même que l'homme, l'animal se trompe donc : or, ceci arriverait-il s'il était soumis à une fatalité ou à un ordre direct de la nature, à un effet rendu invariable par une cause qui le serait aussi? Non; puisque l'animal choisit, il a une volonté, une liberté : il a donc une ame capable de réflexions et qui peut, comme la nôtre, les combiner, les harmonier à ses sensations, opposer une pensée à une pensée, un désir à un désir, une résolution à une résolution.

Ce double effet de la volonté se manifeste dans les actions les plus ordinaires, dans celles qui, à chaque instant, frappent nos yeux et notre intelligence. Nous en avons cité plus d'un exemple. Souvenez-vous de ce voyageur et de son âne : l'animal a peur, et dans ce mouvement bien simple en apparence, il y a action et réaction : dès lors complexité de pensée. La crainte est le résultat d'une réflexion ; la fuite est le résultat de la crainte. L'animal n'a pu craindre que par souvenir et par comparaison ; toutes choses qui annoncent non pas seulement une idée, mais un enchaînement d'idées et une application de ces idées.

Maintenant, qu'on nous dise qu'il a quatre pattes et que nous n'en avons que deux, qu'il a des plumes ou du poil quand nous avons des cheveux, je répondrai : son sang, sa chair, ses os, ses nerfs ne sont-ils pas absolument les mêmes que les nôtres? Ses sens, ses besoins, ses passions, ses appétits, ses mœurs, ses habitudes en diffèrent-ils essentiellement? Non. Eh! bien, tout ceci ne prouve-t-il pas autant l'analogie que la couleur de la peau ou que la nature du duvet qui la couvre? Il suffit d'un peu de soleil pour faire passer cette peau du blanc au brun, et d'un jour de chagrin pour rendre gris nos cheveux noirs.

D'un homme à un homme n'existe-t-il pas des différences plus grandes que celles que nous venons de signaler? Mettez un crétin des Alpes à côté d'Antinoüs, ou un Lapon en regard d'un Patagon : qui donc, au premier aspect, voudra croire qu'ils sont d'une même famille ou qu'ils ont une ame de même taille?

Si la taille de l'ame varie de l'un à l'autre, ce ne sera pas la hauteur du corps qui indiquera la différence. Le Lapon pourra avoir la grande ame, l'ame de génie, et le Patagon ne posséder que la petite; en d'autres termes, n'être qu'une grosse bête. Ce n'est pas d'après la forme de la bouteille qu'il faut juger le vin, c'est à son bouquet, c'est à son goût et à sa force.

Ce dédain que nous avons pour toute autre forme que la nôtre, cette démarcation entre ce qui, selon nous, est la brute, et ce qui, selon nous aussi, est l'homme, n'est donc fondée que sur l'habitude, le préjugé, l'orgueil de race : orgueil commun même à quelques animaux qui voient aussi dans tous ceux qui ne sont pas de leur taille un objet de dégoût ou de dédain. Le lion ne prend pas de rats; le gros chien ne daigne même pas se retourner quand un petit le pourchasse.

Encore une fois, cette classification seulement d'après l'enveloppe n'est pas complète. L'extérieur d'un individu, son corps, ses membres ne sont que la moindre part de la forme : ce n'est donc qu'une indication. La partie essentielle ou vraiment agissante consiste dans les rouages internes ou ceux qui servent aux opérations de l'esprit. De la perfection de ces rouages dépend celle de l'exécution, ou la portée de l'œuvre.

Si cette finesse d'organe n'est pas l'ame, elle en est le résultat; elle prouve l'état avancé de cette ame qui n'a pu se créer des organes qu'en rapport avec elle-même, pour produire ensuite une œuvre en rapport avec ces organes. La forme interne ou externe est toujours la mesure de la pensée, comme la pensée est la mesure de l'ame, et cette même forme est la représentation exacte de l'une et de l'autre. La forme est, sur la terre, l'immatérialisation de l'intelligence, sa reproduction en élémens terrestres et son harmonisation à ces élémens.

S'il est vrai que le mouvement qui réalise une pensée vienne de l'intérieur de l'être et que l'organe externe ou la surface ne soit mis en jeu que par le mécanisme interne, il est clair que la beauté ou la force d'un individu n'est pas tout entière dans ce qui frappe nos yeux. Ainsi, parmi les espèces inaperçues ou repoussées par nous, il est possible qu'il y en ait qui soient susceptibles d'instinct et de raisonnement au même degré que celles que nous regardons comme les plus voisines de la nôtre. Les découvertes faites journellement dans les mœurs des animaux annoncent que les races intelligentes sont moins rares que nous ne l'avions pensé. L'éléphant, que l'on considérait comme le premier des animaux, a aujourd'hui des rivaux qui l'ont presque détrôné de sa suprématie, en se montrant également capables d'actes réfléchis.

Les familles qui savent réunir leurs efforts vers un

but commun, notamment les castors et certaines tribus d'oiseaux, seraient arrivés à des résultats bien autres, si les arts ou la civilisation humaine n'étaient pas venus détruire les leurs ou en limiter les progrès. Où en serait aujourd'hui cette civilisation humaine, si les hommes avaient été traqués comme nous traquons les bêtes?

Ne perdons pas de vue que nous ne pouvons parler que des espèces qui vivent sous nos yeux : les abîmes de la mer en contiennent peut-être qui, pour l'intelligence, approchent et surpassent celles de la terre. Le veau marin s'apprivoise avec la plus grande facilité et comprend bientôt ce qu'on veut de lui.

Quelques grands cétacées n'ont pas moins de finesse d'instinct et de délicatesse de sentiment. L'esprit d'association surtout est, chez eux, poussé très-loin.

Si l'homme n'avait pas paru, nul doute que la plus intelligente de ces familles ne fût parvenue, par force ou par adresse, à faire, comme nous l'avons fait, servir les autres à ses plaisirs ou à ses besoins. Qui sait même si elle n'eut pas dit aussi : ils n'ont pas d'ame, leur vie n'est que fiction et mécanisme.

Rien de ceci n'est croyable, répondra-t-on. Maîtres de la terre, les animaux, quelqu'adroits qu'on les suppose, n'auraient jamais fait de progrès, parce qu'en admettant qu'ils pensent, ils ne peuvent se communiquer leurs pensées.

Je me trouve obligé de combattre encore cette doctrine: les animaux combinent leur force et réunissent leurs efforts. La preuve, c'est qu'ils exécutent des travaux qui, sans approcher de la perfection humaine, ont cependant aussi leur degré de mérite. Pour obtenir ces résultats, il faut nécessairement que, par le geste ou la voix, ils aient le moyen d'échanger leurs pensées et de se communiquer leurs intentions réciproques; il faut qu'ils se

parlent, qu'ils s'entendent, qu'ils se répondent; il faut enfin qu'ils combinent un plan et qu'ils l'exécutent.

Ils ont donc la puissance de l'ordre et de l'union. Est-ce de nous qu'ils en tiennent le principe? Non, car ils l'avaient avant nous; et si, analysant leurs penchans, nous y trouvons le germe et l'analogie de toutes les qualités des hommes, de leurs vices, de leurs vertus, nous y remarquons aussi le principe de toutes les aptitudes. Examinez leurs œuvres sans prévention, vous y verrez le point de départ de tous nos arts utiles. Oui, ils ont leurs maçons, leurs architectes et jusqu'à leurs ingénieurs.

Ces reines, ces surveillantes, ces guerrières qui, dans les ruches et les fourmillières, forcent la plèbe à travailler, mais qui se battent pour elle quand on l'attaque, ne nous offrent-elles pas en petit l'image de notre féodalité et même de notre société actuelle?

Que ces établissemens, que ces constructions, que leur entretien ou leur réparation, que ces habitudes d'ordre et de défense soient un simple jeu de la nature ou bien un effet imposé par une impulsion collective, c'est encore ce que l'expérience contredit; car il y a une différence entre le travail d'un animal et celui d'un autre; et un nid, dans son exposition, sa forme, sa commodité, son élégance, peut être fort inférieur à un autre nid.

Si cette infériorité n'est pas plus fréquente, c'est que le sujet inhabile ou paresseux est bientôt la victime de son imprévoyance ou de son incapacité.

S'il fait partie d'une famille, d'une tribu qui travaille collectivement, cette incapacité devient son arrêt de mort: il est réformé par ses pairs comme impropre au service.

Comment douter que ces animaux qui vivent ensemble et, par cela même, qui sont soumis à un ordre commun,

une discipline et à des devoirs réciproques, n'aient pas aussi une justice et ses règles? Quelle société serait durable sans un code et des juges pour l'appliquer? Et cette société comment aurait-elle pu commencer, si ce principe d'équité n'avait été mis là pour base?

Si ces associations d'animaux ont eu leur point de départ, si elles ont été posées, elles ont donc eu leur enfance, leurs progrès, leur apogée, leur décadence, et dès lors leur vieillesse et leurs révolutions.

En vain notre orgueil repousse la comparaison. Si, avec nos appétits, nos passions et tous les biens et tous les maux qui les accompagnent, nous retrouvons chez les animaux tous ces incidens de notre histoire, peut-on nier le rapprochement, et ne pas voir dans l'état animal une position transitoire, un acheminement, un prélude à la raison?

Ne doit-on pas admettre aussi que cette raison ne s'acquiert que par l'usage de la vie, par son expérience obtenue sous des formes diverses? Qu'ainsi chacune de nos facultés, de nos dispositions, de nos propensions est le reste d'une existence passée ou d'une vie précédente?

Il n'est aucune créature, même la plus brute, dans laquelle nous ne remarquions une aptitude à elle propre, une spécialité d'instinct, une prédisposition, une intelligence portée vers une chose plutôt que vers une autre: aptitude qui, toujours, se rapproche de l'œuvre humaine.

Par contre, il n'est aucun homme, fût-ce le plus beau génie de la terre, chez qui nous ne trouvions quelqu'appétit animal, quelque symptôme de brute.

Si nous voulions juger les faits équitablement et sans partialité, nous reconnaîtrions donc que la ligne qui sépare la brute de l'homme n'est pas un abîme ou une barrière infranchissable, mais une pente insensible, mais une suite de degrés qui se touchent, et que du dernier

des hommes au premier des animaux, il n'y a véritablement qu'un pas. Et comme la nature ne nous offre pas de transition brusque dans son développement et sa croissance, comme la création est une action lente, bien que continue, nous en conclurons que du plus intelligent des animaux, de celui qui touche à l'homme à celui qui en est le plus éloigné, il doit y avoir tous les intermédiaires, tous les chaînons d'une chaîne non interrompue, chaînons représentés par autant de formes différentes, car, de causes inégales, doivent surgir des effets inégaux.

Ces créations ou ces formes diverses sont sous nos yeux. Dès-lors comment croire que ces races si nombreuses, si variées, qui couvrent la terre, y ont été jetées au hasard? Comment penser qu'elles n'offrent pas les degrés d'une marche ascendante? Nous avons devant nous tous les anneaux de la chaîne, et nous ne voulons pas qu'il y ait de chaîne. Mais alors à quoi bon ces anneaux?

Si nous reconnaissons qu'ils existent et, par cela même, qu'ils ont un principe et un but, pourquoi, lorsque de leur existence résulte une démonstration si claire, nous égarer dans cette idéologie orgueilleuse et dans un système d'une solution impossible? Adoptons donc la combinaison la plus simple, puisqu'elle est en même temps la plus logique; et qu'ici le témoignage de nos yeux se trouve d'accord avec celui de notre raison.

Ces êtres sont inégaux de taille, objectera-t-on.

— Tous les degrés d'une échelle sont-ils à la même hauteur? Les doigts d'une même main, bien qu'ils soient inégaux, ne sont-ils pas frères?

— Mais nous ne voyons pas ces êtres passer d'une forme à une autre ou de la mort à la vie?

— Voyons-nous naître un arbre? Est-ce seulement parce que nous mettons un pépin dans la terre qu'il vient un

pommier? Non, il y a encore quelque chose qui fait croître ce pommier, qui en fait sortir des fleurs et des fruits, quelque chose que rien ne pourrait suppléer, qu'aucune puissance ne pourrait produire, parce que l'ame, ou la vie, émanation de Dieu, n'a jamais été produite: elle a toujours été, parce qu'elle doit toujours être.

Sans doute, entre la vie et la mort est un effet qui nous échappe, un mystère impénétrable pour nos yeux humains, peut-être pour notre raison. Mais parce que nous ne voyons pas la transition d'une forme à une autre, est-ce une preuve que cette transition n'ait pas lieu? N'est-il pas mille et mille faits dont nous ne nous rendons pas compte et qui, cependant, existent? Il est bien plus aisé de croire qu'un homme a eu un antécédent que de croire qu'il n'en a pas eu. Je comprends qu'un être qui a les mêmes sens, la même organisation et les mêmes passions que l'homme, puisse devenir homme; mais je ne conçois pas qu'il puisse être homme avant d'avoir été autre chose.

Je vois partout, dans la matière végétale et animale, une progression: pourquoi ne serait-elle pas dans la nature humaine? L'homme veut qu'elle soit devant lui, et il n'entend pas qu'elle soit derrière. Il y a là contradiction.

Il y a mauvaise foi: c'est son orgueil qui repousse l'évidence. S'il a isolé l'être de l'être, s'il a élevé cette barrière infranchissable entre les animaux et lui, c'est qu'il a horreur de la consanguinité, c'est qu'il craint que cette filière n'arrive jusqu'à lui, c'est qu'il ne veut pas avoir la même origine.

Faiblesse, vanité, que tout cela. Cette vanité lui a dit que lui, homme, devait s'élever au-dessus de l'homme: il y a cru. Et cette vanité s'est révoltée quand la raison

a ajouté qu'il pouvait tomber au-dessous. Il a voulu le plus sans admettre le moins; et regardant avec dédain des créatures si proches de lui, il leur a refusé un avenir, une pensée, la vie même; il en a fait des machines sans volonté ni sensibilité, production anormale née de rien pour retourner à rien.

Et quelles preuves donne-t-il à l'appui d'une opinion si étrange? Comment peut-il la soutenir sans fermer les yeux à l'évidence et son cœur à la raison? Le despote regarde aussi ses esclaves comme étant d'une nature autre que la sienne: il croit que lui seul est un être divin. Mais ses besoins, mais sa faiblesse, mais ses maux, mais la mort enfin, lui rappellent bientôt qu'il est de la race commune.

Oui, si nous n'étions pas aveugles, nous reconnaîtrions, dans cette créature qui rampe à nos pieds, la dernière expression de la vie ou le principe déchu de notre intelligence.

Sans doute Dieu nous avait faits grands d'abord; mais depuis, nos vices nous ont faits petits. Nous ne sommes tombés si bas que par nos fautes. C'est un fait accompli: partons donc de ce point infime, puisque Dieu l'a voulu; puisque, dans sa bonté, il nous a permis de regagner, par nos efforts, tout ce que nous avons perdu par nos faiblesses; puisque cette intelligence, en se relevant, va parcourir de nouveau tous les degrés de la création et embrasser l'univers.

Pourquoi donc notre fierté se révolterait-elle de n'avoir pas toujours été ce que nous sommes? Mais la matière seule est stagnante; elle seule ne croît ni ne décroît. La vie est agissante; si elle ne l'était pas, elle ne serait pas la vie: toute action a ses périodes ascendantes et rétrogrades.

Nous nous détournons avec dégoût de la possibilité

d'avoir été un quadrupède, un insecte, un ver; nous y voyons un système de dégradation qui ravale l'humanité. Mais avons-nous toujours été fort, et avant d'être homme n'étions-nous pas enfant? Avant d'être enfant n'étions-nous pas embryon, fœtus, moins encore? Dans cet état, valions-nous même cet animal, ce reptile, cet insecte? Ah! nous valions cent fois moins; car dans son exiguité, il sait défendre sa vie, pourvoir à sa subsistance et à celle de ses petits; et nous, embryon, que savons-nous, que pouvons-nous? Et dans l'état de sommeil, de délire, d'ivresse, de maladie, quand notre intelligence est obscurcie, valons-nous mieux encore que la brute, et, comparativement, n'est-elle pas la créature forte et raisonnable?

Cet être humain qui se dit si grand, eût-il, par instant, la puissance de toucher au ciel, s'il ne peut s'y soutenir, si c'est pour retomber immédiatement sur la terre, cet être humain, je le demande, est-il un être fort? Cette machine corporelle sujette à tant de maux, cette machine si facile à désorganiser, à rompre, à briser, est-elle complète? Son organisation est-elle arrivée à son terme, à sa perfection? Quelle serait donc cette perfection, et comment croire que le Créateur ait ainsi abandonné son œuvre inachevée?

L'animal, plus imparfait, plus malheureux encore, d'où viendrait-il, où irait-il? Rampant aux pieds de l'homme, de cet homme qui lui semble l'idéal de la force, de la puissance, de la félicité, toujours il le verrait devant lui, sans jamais pouvoir arriver jusqu'à lui. Quoi! l'esclave serait toujours l'esclave, la victime serait toujours la victime! Plus de justice, plus d'égalité, plus de compensation : des espèces naîtraient pour être éternellement dévouées au malheur et le sang coulerait, comme l'eau de la fontaine, pour désaltérer le passant! Qu'aurait donc fait l'animal, pour être ainsi sacrifié?

Cet animal, sorti comme l'homme de la main de Dieu, cet animal, lui aussi, animé du souffle d'en haut, cet animal pourvu de sensibilité et d'espérance, cet animal, être organisé et non moins admirable dans sa faiblesse que l'homme dans sa grandeur, pourrait dire au Créateur : « Pourquoi avez-vous rendu cet homme plus fort, plus puissant que moi? Ne suis-je pas, comme lui, né de votre souffle? Pourquoi l'avez-vous destiné à vivre et moi à mourir?

» Vous avez voulu que je sois, pourquoi dois-je cesser d'être? Quel a été le but d'une existence que je dois perdre pour ne la retrouver jamais? Vous êtes injuste, car vous me condamnez à la mort quand je n'ai pas mérité la mort. Vous êtes cruel, car vous mettez sous mes yeux un être à qui vous accordez l'immortalité.

» Vous êtes injuste encore, parce que vous m'avez donné, comme à lui, des appétits et des passions, parce que vous me soumettez, comme lui, à des épreuves, à des combats contre ces passions, contre ces appétits.

» Pour lui, ces épreuves ont un terme, elles le conduisent à un meilleur sort; et moi, elles ne me conduisent qu'au néant.

» Si je suis, comme lui, portion de la vie et de la création, pourquoi m'avez-vous traité plus mal que lui, moi qui, jamais, ne me suis rendu coupable?

» Je suis le plus faible, sans doute; mais c'est parce que vous m'avez créé faible, et qu'en me donnant le même amour de l'existence, vous m'avez laissé moins de moyens de la défendre.

» Je vis, je ne sais pourquoi; mais je sens que je vis. Je sens la douleur, je la comprends, car je la fuis, car je crains la mort. Puisque je dois mourir, pourquoi, moi aussi, désiré-je vivre? Pourquoi, moi aussi, dois-je souffrir, puisque cette souffrance n'a pour moi d'autre résultat que la souffrance?

» Est-ce donc pour l'usage d'un autre que vous m'avez fait naître ? Dans quel but, alors, ai-je la conscience de mon être et de ma liberté? Pourquoi ai-je une volonté?

» Si vous ne m'avez créé que pour devenir sa nourriture, pourquoi ne suis-je pas resté matière et chose inerte? Pourquoi m'avez-vous rendu sensible? Ne pouvais-je servir à ses besoins, à ses plaisirs sans qu'il en résultât un mal pour moi? Ne pouvais-je avoir de la chair et du sang, comme le fruit a de la pulpe : en quoi les tortures que j'éprouve peuvent-elles contribuer à son bien-être? En me donnant la sensibilité, non-seulement vous m'avez fait un don inutile, mais vous m'avez fait un don cruel. »

C'est ainsi que pourrait s'exprimer l'animal, et ses reproches seraient fondés, si les choses étaient ce que la science nous les montre. Mais la science de l'homme n'est pas celle de Dieu. Sa justice n'est pas notre justice insensée ou aveugle. Père de toutes les créatures, Dieu a, devant toutes, ouvert les mêmes voies. Leur inégalité de forme n'est que celle de leur âge et de leur raison. L'être faible est l'embryon de l'être fort, comme la chenille est la larve du papillon.

Mais dans l'insecte, ce changement d'apparence purement superficiel n'est que la suite de la croissance, de son corps qui passe de l'adolescence à la puberté; tandis que le changement de forme que prépare le renouvellement complet de l'enveloppe, a pour principe l'intelligence. C'est donc la croissance ou la décroissance de cette intelligence qui fait la mesure de la forme nouvelle; et c'est la volonté, la liberté que Dieu a conférée à tous qui fait, pour chacun, la mesure de l'intelligence.

Oui, nous l'affirmons, Dieu a donné une ame à tout ce qui vit : ame immortelle, ame indélébile. Dans cette ame, il a mis vouloir et pouvoir, et pour contre-poids, la conscience.

Cette conscience, cette science du bien et du mal, faible dans l'être faible, immense dans l'être immense, est le fanal à l'aide duquel le plus débile, comme le plus fort, peut se guider par sa raison ou par son instinct, et peut choisir entre la bonne et la mauvaise voie, entre celle qui nous rapproche de la perfection et celle qui nous en éloigne: or, la perfection, c'est Dieu.

On le voit donc : animal ou homme, heureux ou malheureux, innocent ou coupable, l'être est ce qu'il s'est fait; il se trouve où il s'est mis: les formes diverses ne sont que les degrés de transition de sa marche ascendante ou rétrograde. Ce sont les points de station de l'ame, ses jalons ou ses temps d'arrêt.

Immensité, immortalité: telle est la carrière de l'homme, telle est celle de tous les êtres de la terre et du ciel. L'univers est à Dieu, et Dieu est pour tous.

Ecartons donc enfin ce voile qui nous couvre les yeux. Ne nous arrêtons plus à ces vaines apparences, à ces formes d'un jour, ne considérons que l'esprit : c'est l'esprit qui fait l'être; c'est l'équité qui fait la force.

Qu'importe alors l'enveloppe que cette intelligence emprunte aujourd'hui pour la rejeter demain.

Que l'esprit persévère, qu'il s'élève vers Dieu, principe de tout bien, et les progrès de sa forme suivront ceux de sa raison.

Voyez : *Progression, éducation des animaux, langage des animaux.*

ANNONCES, CHARLATANS. J'entendais un jour, dans une foire de village, un empirique qui s'exprimait ainsi en débitant sa marchandise, du haut d'un brillant tilbury qu'entourait une foule nombreuse: « Défiez-vous des charlatans, messieurs; c'est la peste de la société, et

je ne conçois pas comment le gouvernement les tolère. Qu'il y ait des gens assez imbéciles pour les écouter et qui se tiennent là autour d'eux, les bras ballans, la bouche béante : c'est ce que ni vous ni moi ne pourrions comprendre. Eh! bien, messieurs, c'est pourtant ce qui arrive, tant est grande la simplicité publique. Non-seulement il y a des individus qui les écoutent, mais il y en a qui les croient.

» Quant à vous, honnêtes habitans, vous avez toujours su, avec cette sagacité qui vous caractérise, distinguer les vrais savans de ceux qui n'en ont que la langue; et c'est aussi par la franchise et la candeur que je veux mériter votre confiance. Cette eau, messieurs, cette eau merveilleuse, incomparable, je la tiens de la main du grand sultan lui-même, qui s'en servait pour faire périr ses sultanes quand il voulait renouveler son sérail.

» Nous ne vous la proposons pas pour un usage aussi immoral. D'ailleurs, elle est tout-à-fait inoffensive contre les chrétiens et les chrétiennes; et loin de vouloir en user pour vous donner la mort, c'est pour vous en préserver que je vous l'apporte; c'est pour garantir vos personnes, vos femmes, vos enfans, vos bestiaux, vos fruits, vos légumes de la voracité d'un animal qui pique, qui suce, qui dévore, et qui, courant des vivans aux morts et des morts aux vivans, peut ainsi vous communiquer, par ses attouchemens, la lèpre, la peste, la fièvre jaune, le choléra-morbus et mille autres maladies plus ou moins mortelles ou pestilentielles et toujours désagréables.

» Cet animal, c'est la mouche, messieurs; la mouche qui, malgré sa petite taille, est plus cruelle que le tigre, plus venimeuse que le serpent. Cette eau précieuse est destinée à la destruction de ce funeste insecte. Une seule goutte versée à la place qu'il fréquente suffit pour lui

procurer un étourdissement subit, suivi de crampes, de convulsions, puis bientôt d'un trépas inévitable, etc. »

Un autre de ces docteurs en plein vent, quoique cheminant plus modestement, ne parlait pas moins bien. « Si je ne vais pas en voiture, disait-il, c'est que je n'en ai pas. Si je monte sur une chaise, c'est pour votre commodité et non pour la mienne; car je souffre de me voir ainsi entouré, regardé, moi qui suis si timide et qui ai le beau monde en horreur, etc. »

Tout Paris a vu un homme de grande taille en costume militaire, stationner au coin des rues dans une voiture portant cette affiche : « Fabrique de très-haut, très-puissant, très-illustre, très-excellent, très-généreux et très-luisant cirage, par le citoyen Buchoz-Hillon, ancien colonel. »

Nos pères aimaient beaucoup les enseignes joviales et faisant calembourg : la mode en est passée. Aujourd'hui, les enseignes sont devenues de la science. L'on pourrait faire un cours d'histoire sur celles de Paris.

Dans les campagnes, on préfère le sentiment ou la gloire militaire. Aux cœurs unis ; telle est la légende d'un cabaret où deux ivrognes s'embrassent. Ou bien : à la parfaite volupté, bon vin, bon logis, bon visage.

Nos voisins d'outre-mer font aussi du sentiment à leur manière. Il y a une taverne à Londres ayant pour enseigne : *Hog in the pound*, le cochon dans la mare. C'est John Bull en jouissance de ses droits.

Mais le charlatanisme des affiches et des enseignes pâlit devant celui des journaux. Si vous en doutez, prenez au hasard et lisez :

Avis à tous les hommes : ressemelage de bottes.

Avis aux amateurs de bonne cuisine : déjeûners à soixante centimes, dîners à un franc.

Prodige typographique : deux cent dix francs donnés

pour rien. Deux cent soixante gravures, trente volumes contenus dans le keepsake : contes merveilleux. Ce charmant journal paraît tous les samedis.

C'est une énigme de bon marché que le succès peut seul expliquer : pour cinquante-cinq francs, on a cinquante-cinq ouvrages des meilleurs auteurs contemporains avec un abonnement gratuit de trois mois.

M. De *** vient de publier un livre ravissant : *Madame la duchesse de Bretagne* prendra rang parmi les plus jolis romans de la presse française.

Recette pour avoir de splendides étrennes gratuites : courez, prenez chez un directeur des postes un mandat de vingt-cinq francs, envoyez-le chez M***.

Nous sommes heureux d'annoncer que le docteur N*** vient de transporter le cabinet de ses consultations gratuites rue Saint-Denis, numéro...., où il continue à émerveiller ses nombreux visiteurs par la certitude et la rapidité de ses guérisons innombrables et miraculeuses, dont retentissent depuis douze ans Paris et ses environs, ainsi que le prouvent les adresses de plus de six mille personnes guéries en trente et quarante heures.

Fumeurs, lisez : le superbe modèle de pipe du père Trinquefort vient de paraître au dépôt central des pipes, rue de l'Arbre-Sec, 20.

Dents à dix francs posées en une séance : *durée éternelle.*

Pâtés de thon, croûtes fondantes : mangez.

Dix mille francs de récompense à celui qui prouvera que l'eau de *** ne fait pas repousser les cheveux.

Une grande réussite a constaté le don de divination de madame ***, rue..., numéro... On recommande cette habile nécromancienne aux personnes qui veulent recourir à son art.

Clyso-pompes perfectionnés.

On demande un associé pour une entreprise qui offre des

bénéfices considérables, sans aucune avance ni chance de perte. Le cautionnement à verser est de dix mille francs.

On désire emprunter, avec un intérêt sur des bénéfices qui pourront s'élever à vingt-cinq pour cent, une somme de cinquante mille francs.

Un ancien négociant, ruiné par un abus de confiance, sollicite une place de caissier.

M*** demande une cuisinière de trente à quarante ans. Il faut qu'elle sache donner à manger au cheval.

Une jeune fille d'une conduite irréprochable et pouvant fournir les meilleurs répondans, demande un emploi de nourrice.

Une dame anglaise voudrait être reçue dans une honnête famille pour y montrer sa langue aux enfans.

On demande des jeunes personnes de quinze à seize ans pour leur apprendre un état agréable.

A céder, pour cent écus, un meuble de salon entièrement neuf, ayant coûté six mille francs.

Un jeune homme d'une famille distinguée, mais peu fortuné, désirant voyager, demande une place de secrétaire ou d'instituteur. Il sait raser et coiffer, et parle allemand.

Mademoiselle Lucie, âgée de vingt ans, désire se placer chez un homme seul; elle est d'un physique très-avantageux.

On demande un chien d'arrêt de deux à trois ans, pouvant servir à deux fins.

Ont été oubliées, dans un fiacre, une montre et une paire de gants. Cinquante francs de récompense à qui rapportera l'une et l'autre.

La dame qui a perdu son éventail dans la soirée du 24, le retrouvera au numéro 4, rue Bleue, à l'entresol. Il ne sera remis qu'à elle-même.

Je ne finirais pas, si je voulais citer toutes les facéties des journaux français qui, pourtant, ne l'emportent pas

sur les journaux américains, et moins encore sur les journaux anglais, qui ont adopté pour leurs annonces la forme de l'incident. En voici un exemple :

Un malheur affreux vient d'arriver à lord N***. En voulant décharger son fusil de chasse, il a été renversé par le recul de l'arme mal appliquée à l'épaule et s'est fait à la tête une blessure dangereuse. Une heure après, il a été trouvé sans connaissance et baigné dans son sang. On espère le sauver. La cause de cet événement est la distraction de ce seigneur, qui avait mis trois charges dans le même canon. Cependant, chose étrange! le canon a résisté et le fusil a été ramassé intact.

Cette arme provient de la fabrique de M. ***, arquebusier, rue de...., si connu pour l'excellence de ses fusils de chasse et la modicité de ses prix.

Sir Henry B*** s'est pendu hier avec une corde de soie végétale. Nous ne saurions trop recommander cet article qui est très-avantageux pour toute sorte d'usages. Le dépôt est, etc.

Maintenant, parlons sans figure. Je ne demanderai pas s'il est honnête et décent à un journal de faire le métier d'entremetteur et de proposer des demoiselles aux personnes seules, ou bien d'être le courtier de messieurs tels et tels et la trompette de leur galbanum, je traiterai seulement ici la question financière et morale, et je dirai : Pourquoi s'abonne-t-on à un journal? — Pour le lire. — Pourquoi le lit-on? — Pour s'instruire, ou du moins pour passer le temps agréablement. Or, qu'aurai-je appris et comment aurai-je passé le temps, quand, pendant six mois, j'aurai lu que madame A*** vend de la pommade pour teindre les cheveux, que monsieur B*** guérit les maladies secrètes, que monsieur C*** achète les vieux habits et les vieux galons? Est-ce pour cela que je prends un abonnement? Et si je paie la feuille entière, peut-on

faire payer encore la demi-feuille au guérisseur de teigne, au marchand de pommade? Il y a là double emploi; et, en bonne conscience, on ne doit pas vendre la même chose à deux personnes.

Passons encore là-dessus et venons à la question morale. Les journaux sont, comme chacun sait, les dispensateurs de la renommée. Cependant, tel jeune auteur peut produire un chef-d'œuvre, il peut en produire dix, sans que le public en ait la plus petite révélation, s'il n'a pas d'ami pour lui faire un article ni d'argent pour le faire insérer. Pourquoi cela? C'est que chaque place du journal doit rapporter, et que son affaire n'est point de signaler un chef-d'œuvre ou d'empêcher un grand talent de mourir de faim, mais bien de remplir la caisse.

Dès-lors, arrière le chef-d'œuvre, place à la pommade, place au chien perdu, place à mademoiselle Lucie! Aussi, la pommade se vend, le chien est retrouvé, mademoiselle Lucie est pourvue et les actions du journal haussent. C'est donc un excellent journal qui conduira son directeur à la chambre, peut-être au ministère, et, dans tous les cas, à la fortune.

Dites, maintenant, du mal des annonces, et étonnez-vous qu'elles envahissent la moitié du journal. Je m'étonne bien plus qu'elles ne l'aient pas encore conquis tout entier. Cela viendra, et les articles de politique, de morale ou de littérature, tournés de manière à pouvoir servir à deux fins, nous donneront la nouvelle du jour pour nous annoncer la marchandise du lendemain. Ce sera un grand perfectionnement.

ARGENT. C'est, dans notre siècle, ce que l'on estime avant tout: ce n'est pas à tort, car lorsqu'on en a beaucoup, on peut avoir tout le reste, y compris la

considération, la puissance et l'honneur, toutes choses qui s'achètent en payant bien. C'est pour cela que nous avons dit qu'il en fallait beaucoup.

Or, comment s'en procure-t-on?

Il y a plusieurs moyens.

En Turquie, quand un pacha soupçonne que quelqu'un en a, il le fait venir et lui en demande.

S'il refuse, il lui fait appliquer la bastonnade.

S'il en donne, il la lui fait appliquer encore pour en avoir davantage.

A Paris, on annonce la découverte d'une mine de charbon, ou un procédé pour composer de l'encre avec du blanc d'Espagne, ou une recette pour faire pousser les cheveux avec de la graisse de lion, de chameau, d'oie ou d'homme, n'importe.

On peut encore établir une société en commandite et par actions pour la culture du chou colossal ou la naturalisation de la muscade. On vend les actions très-cher et on les rachète à très-bon marché, ou, ce qui est encore plus sûr, on ne les rachète pas du tout.

Ou bien, on se fait notaire ou agent de change; on joue à la bourse avec l'argent des autres. S'il y a gain, tant mieux pour vous. S'il y a perte, tant pis pour eux.

Enfin, on fait banqueroute.

Vous le voyez, on a de l'argent tant qu'on veut. Il suffit qu'il y en ait dans la poche de quelqu'un.

Mais c'est voler, me direz-vous. — Sans doute. Ne m'avez-vous pas demandé le moyen de faire fortune? J'ai répondu à la question et vous ai indiqué la voie la plus courte. Il y a même des savans qui vous diront que c'est aussi la plus morale, puisqu'elle tend à égaliser les parts.

Voyez : *Communisme.*

ARMES PROHIBÉES. Si les rois européens avaient autant de bon sens que leurs commissaires de police, ils feraient, comme eux, un bon réglement contre certaines armes dont il serait défendu de se servir à la guerre.

En première ligne de ces armes interdites, je mettrais les canons, fusils, sabres et baïonnettes, qu'on réserverait pour se défendre contre les loups et la barbarie. Mais contre la civilisation, la civilisation ne se battrait qu'à coups de poings.

A coups de poings! c'est ignoble, dira-t-on. — Alors on pourrait prendre un bâton. — Un bâton!! mais c'est pis. — Eh! bien, prenons-en deux, réunissons-les, faisons-en un assommoir, une massue. C'était l'arme d'Hercule, l'exterminateur des monstres et des tyrans. Qui oserait en faire fi?

On assommait les hommes en ce temps, comme on assomme les bœufs aujourd'hui. C'était simple et naturel. D'ailleurs, qu'importe la manière, pourvu qu'on en meure! Est-ce pour autre chose qu'on se bat?

Puis, il ne faut pas qu'on meure trop vite et sans qu'on le sente. Autant vaudrait rester en vie.

C'est pourtant le danger que nous courons et ce qui ne peut manquer d'arriver, si l'on ne met pas un terme au perfectionnement des engins destructeurs. Quand la vapeur leur viendra en aide, quel moyen restera-t-il de goûter de l'agonie?

Et l'éthérisation, que n'en doit-on pas craindre, lorsqu'on pourra la pratiquer en grand? Il suffira de faire crever nuitamment un ballon sur une armée, sur une ville, pour y envoyer tout le monde de vie à trépas, sans même qu'un seul des trépassés se doute d'où la chose lui vient.

Et si chaque peuple admet cette façon de faire la guerre, c'est un moyen certain d'arriver à la paix. Quand la maison est vide, il n'y a plus de querelle.

ARTS ET DÉBRIS. Partout où furent de grandes villes et de grands royaumes, on trouve des chefs-d'œuvre brisés. Sont-ce les siècles ou bien les hommes qui les brisèrent? — Ce sont les hommes.

Pourquoi brisent-ils les chefs-d'œuvre? — Demandez à l'enfant pourquoi il brise sa poupée ou le joujou qu'il admire.

Brisera-t-on les statues qui ornent nos musées? — Sans aucun doute, et avec elles tous les palais qui les contiennent, à moins qu'on ne les brûle.

Une seule chose pourrait prolonger leur existence: ce serait leur oubli complet; ou bien encore la migration ou l'extermination des peuples de cette partie du monde. Alors bien des siècles après, le voyageur pourrait les retrouver debout.

Jusqu'à ce jour, on n'a découvert de monumens bien conservés que ceux qui avaient été ainsi oubliés.

Qu'est-ce qui amène la destruction des chefs-d'œuvre? — L'invasion, la révolte, la liberté et la joie populaire. Oui, quand la canaille s'égaie, elle brise.

Il est vrai qu'elle brise aussi quand elle s'attriste, et même quand elle n'est ni gaie ni triste. Bref, elle brise toujours; elle brise par jactance, par caprice, par désœuvrement, enfin parce qu'elle s'ennuie. C'est une occupation comme une autre. Ordonnez un chômage de huit jours et ouvrez à la populace toutes les portes de vos musées, sans surveillance ni contrôle, au bout des huit jours il n'y aura pas une statue ni un tableau d'intacts.

Ce peuple, d'ailleurs, brise pour briser, bien plus que pour détruire. Quand il a cassé le nez à une Venus, le bras à un Apollon, il est content et il s'inquiète peu si le reste subsiste.

Il n'en est pas de même quand c'est la haine, l'envie ou le fanatisme qui brisent. Alors ils prennent leur temps

et ne lâchent leur proie que lorsqu'elle est en poudre. Au lieu de livrer nos statues à la populace des rues, livrez-les à nos puritains, et vous verrez ce qu'ils en feront.

Je parle ici des gens de France; car en Italie, il faut le dire, le peuple est conservateur, et quiconque porterait la main, fût-ce sur le plus païen de ses dieux, y serait excommunié ni plus ni moins que s'il eût décapité saint Pierre. Aussi, ne l'a-t-on jamais vu expulser de ses temples les anges, les madones ou l'enfant Jésus, sous prétexte qu'ils étaient peu convenablement vêtus. A l'aspect de cette absurde expulsion et du marteau sacrilège levé sur des chefs-d'œuvre, ils nous auront crus de la famille de Judas et tout-à-fait propres au feu éternel.

En ceci, les ultramontains, tout arriérés qu'ils sont sur d'autres points, valent mieux que nous; et si ce vandalisme, qui ne laisse pas que de s'étendre depuis quelque temps, s'arrête quelque part, ce sera en Italie. La religion y protège les arts; elle y aime le beau, le sanctifie, et ne permet de destruction d'aucune sorte.

Voyez : *Alignement.*

ASSISES RURALES OU TRIBUNAUX D'AGRICULTURE. C'est une chose à la fois triste et comique que la manière dont nos tribunaux ordinaires, et même nos juges de paix, décident des contestations rurales et en général de tout ce qui tient à l'art du laboureur ou du jardinier. Comment en serait-il autrement? Un magistrat n'a été élevé ni à Grignon ni à Roville, et ce n'est pas à l'école de droit qu'il a dû faire un cours d'agriculture. Alors que peut-il entendre aux affaires des champs?

Pour juger les délits de commerce, on a établi, avec grande raison, un tribunal spécial. Dans sa compétence

rentre aussi tout ce qui se rattache à la vente des produits agricoles. Mais les juges sont des marchands, des manufacturiers et non des laboureurs ou des fermiers. Ils savent vendre ou fabriquer et pas du tout semer, planter, récolter. Comment alors décideront-ils qu'une terre a été dessolée, qu'une coupe de bois a été faite à temps, qu'un champ a été suffisamment amendé, assez profondément labouré et convenablement semé? Enfin, comment termineront-ils une contestation entre maître et valet, entre propriétaire et fermier, lorsqu'ils viennent leur parler une langue dont ils n'entendent pas le premier mot?

Aussi, faute de pouvoir se faire comprendre par les organes de la loi, aime-t-on mieux ne pas y avoir recours et laisser subsister les abus ou se faire justice soi-même: chose qui ne remédie ordinairement à rien et ne corrige personne.

Les faits concernant la chasse ne sont pas mieux jugés que ceux d'agriculture, à laquelle ils ont toujours plus ou moins de rapport; car le gibier est un produit des champs et devrait appartenir à ceux qui les cultivent, c'est-à-dire aux propriétaires ou à leurs représentans, les fermiers et locataires.

Conséquemment les tribunaux d'agriculture jugeraient aussi tous les délits et contestations relatifs à la chasse.

Voici, selon moi, quelles pourraient être les bases de la loi:

Des assises rurales ou tribunaux d'agriculture seraient établis dans chaque chef-lieu d'arrondissement et même dans les communes, quand ils y seront reconnus nécessaires.

Les juges seraient pris parmi les membres des comices agricoles, parmi les maires, adjoints, conseillers municipaux, lieutenans de louveterie, propriétaires et agriculteurs.

Ces juges seraient nommés par élection, pour un temps limité. Leurs fonctions seraient toujours gratuites.

Les tribunaux d'agriculture, modelés sur les tribunaux de commerce ou ceux des prud'hommes, auraient à juger toutes les contestations relatives à l'agriculture, quand elles entraîneraient une peine de moins de cinq cents francs d'amende ou d'un emprisonnement d'un mois.

Les délits de chasse rentreraient dans les attributions des assises rurales ou tribunaux d'agriculture.

Le certificat d'un ou de plusieurs juges dudit tribunal serait nécessaire pour la délivrance de ce permis de chasse et du port d'armes.

Un droit modique serait perçu pour la délivrance de ce certificat.

Le permis de chasse ou de port d'armes pourrait être révoqué par jugement du tribunal d'agriculture.

Tout propriétaire qui cèderait son droit de chasse serait tenu d'en faire la déclaration au greffe du tribunal.

Les permis d'achat de poudre ou d'armes de chasse pourraient également être délivrés à ce greffe.

Il y serait tenu : 1° un registre de tous les ports d'armes, permis de chasse délivrés dans le ressort du tribunal.

2° Un registre de tous les chiens de chasse et autres soumis à l'impôt, et de tous les fusils ou armes de chasse. Un faible droit serait perçu pour cet enregistrement, dont l'omission entraînerait une amende, la perte du port d'armes ou la confiscation de l'objet non déclaré.

3° Un registre des terres communales louées pour la chasse serait également tenu, et le tribunal pourrait intervenir dans les marchés.

L'ouverture, comme la fermeture de la chasse, n'aurait lieu que sur une décision du tribunal d'agriculture transmise à l'autorité administrative, qui pourrait appeler de ce jugement devant les tribunaux ordinaires.

Les gardes champêtres deviendraient justiciables des tribunaux d'agriculture pour les petits délits relatifs à leurs fonctions ou à l'inexécution de ces mêmes fonctions, lorsqu'ils seraient renvoyés devant ces tribunaux par l'autorité administrative ou par les tribunaux ordinaires.

Dans ce cas, la révocation du garde champêtre pourrait être prononcée par le tribunal.

Mais ce ne serait pas assez d'avoir des assises rurales; il faudrait qu'abordables pour tout le monde, le pauvre pût non-seulement s'y défendre, mais même y porter sa plainte et y soutenir son droit. C'est une possibilité qui n'existe pas partout, car chacun sait que la justice coûte si cher, qu'elle est presque chose de luxe, et dès-lors interdite au malheureux qui ne peut y avoir recours faute d'avoir de quoi la payer.

Je voudrais donc qu'en fondant ces assises on fondât aussi une chambre d'avocats destinés à la défense gratuite. Chaque quartier a son médecin des pauvres, pourquoi n'aurait-il pas son avocat? Ce serait un moyen d'utiliser tant de jeunes praticiens qui ont beaucoup de science, beaucoup de bonne volonté et pas de cliens.

C'est ainsi qu'ils pourraient prendre leurs degrés, et, par des actes de bienfaisance, arriver à la réputation et à la fortune.

ASTRONOMIE. De toutes les sciences, l'astronomie est celle qui étend le plus les idées et qui s'harmonise le mieux à la contemplation de la Divinité.

C'est également celle qui nous fortifie le mieux contre les maux de ce monde et nous rassure d'autant contre la mort. A l'aspect de cette myriade de mondes planant au centre de la lumière et mille et mille fois plus grands et

plus beaux que la terre, on n'éprouve plus que la crainte de rester trop long-temps sur cette terre.

De toutes les études académiques, l'astronomie est encore celle qui nous détourne le plus des appétits matériels et des passions grossières. Sans doute on a vu des astronomes se tromper dans l'application des théories politiques ou sociales et même scientifiques, mais on n'en cite pas de cruels, de pervers, de corrompus, ou s'ils l'ont été, c'est qu'ils avaient cessé d'être astronomes.

Cependant l'astronome a aussi ses défauts : il est têtu, fort difficile à convaincre, et dès-lors à conduire. Il croit à son école avant de croire à sa raison et même à sa lunette ; et quand une formule a été adoptée par son professeur et qu'elle fait partie de ce qu'on appelle les principes, fût-elle en opposition avec sa propre expérience et celle de tout le monde, fût-elle une impossibilité matérielle, gardez-vous de la mettre en doute devant lui, car vous vous feriez non pas lapider, on ne lapide plus aujourd'hui, mais huer. Oui, il vous prendra pour une brute, pour un être qui ne vaut pas le temps qu'on perd à l'instruire. Douter de son maître lui paraît absurde. Y croire, lui paraîtra un jour bien plus absurde encore.

Mais les sottises sont ici les exceptions : les pas que les astronomes de notre temps ont fait faire à la science n'en sont pas moins réels. S'ils ont maintenu quelques erreurs, s'ils en ont inventé quelques autres, ils en ont détruit et rectifié un bien plus grand nombre.

L'ambition de tous les astronomes, leur terre promise, c'est la découverte de quelqu'astre nouveau. Le mérite de la lunette a bien souvent ici fait plus que celui de l'homme ; et le grand télescope d'Herchel doit en revendiquer sa part. Qu'on parvienne à en faire un d'une force décuple, et les découvertes en astronomie décupleront.

Les gouvernemens amis des bonnes études devraient se cotiser pour avoir un observatoire commun, avec des instrumens dignes de cette alliance européenne. Cette dépense ne coûterait pas plus que ne coûte une guerre, peut-être même qu'une ambassade, et serait infiniment plus utile.

En insistant pour avoir un grand télescope européen, ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse faire d'astronomie sans lunette. Je suis très-convaincu, au contraire, qu'en raisonnant un peu, l'on pourrait indiquer les points précis où doivent se trouver des astres qu'on n'y voit pas, que l'on n'y a jamais vus, mais que l'on y verra probablement un jour. Pourquoi? C'est qu'il est mathématiquement impossible qu'ils n'y soient pas.

Partout où il y a un effet, nul doute qu'il y ait une cause, et réciproquement.

Partout où il y a un poids et que ce poids est en équilibre, il y a un mouvement, une base ou un contre-poids.

Partout où il y a un mouvement, il y a un mobile.

Partout où ce mouvement est régulier, il y a un régulateur.

Ce régulateur, c'est Dieu, dira-t-on. Je le sais. Mais précisément parce qu'il a réglé la marche des choses, il en a banni le hasard. Ce n'est donc pas par un simple caprice qu'il a dit à l'ordre d'apparaître; il lui a dit aussi de demeurer. Pour cela, il en a déterminé les principes et il a voulu que ces principes fussent rationnels comme l'ordre même.

La marche des choses est ainsi établie par une suite de principes s'étayant les uns sur les autres et allant du plus simple au plus complexe, sans jamais s'interrompre ni se détourner du but. A quelque point de cette chaîne que la raison s'attache, si elle ne s'en écarte pas elle-même, un chaînon doit la conduire à un autre. La découverte

d'un premier point devient ainsi la voie qui mène tôt ou tard au second, parce que la moitié d'une chose prouve au moins l'existence de l'autre moitié.

Ainsi, un système de globe, par cela seul qu'il se maintient, qu'il est régulier et qu'il est en équilibre, doit représenter tel poids et tel mouvement. S'il manque quelque chose à ce poids, à ce mouvement, vous devez nécessairement le retrouver.

Figurez-vous une balance ayant un nombre déterminé de plateaux tournant autour d'un pivot : pour que la machine marche régulièrement, il faut que vous égalisiez les poids et aussi le mouvement des plateaux. Si vous en ôtez un, il est nécessaire que vous en ôtiez un second ou que vous ajoutiez quelque chose aux autres.

Si vous multipliez le nombre de ces plateaux, il faut les poser de manière à ce qu'ils se fassent contre-poids. Il faut aussi que vous ne portiez pas ce nombre au-delà de la puissance proportionnelle de l'axe et de l'étendue ouverte au balancement de la machine.

Il en est de même des mondes. Quand vous en découvrez un, il y en a certainement au moins un second à découvrir ou bien un à supprimer, et ainsi de suite.

Nous avons parlé de ceci ailleurs et nous vous en parlerons encore, bien convaincu que si vous suivez la petite recette que nous indiquons, vous pourrez, sans voir encore ces astres inconnus, en marquer si bien la place, que le reste ne sera plus que l'affaire du grand télescope ; m'engageant, moi, ignorant et qui n'ai vu encore que par les yeux de la foi, à lui faire faire, dès sa première campagne, une grande et belle besogne.

ATTRACTION, GRAVITATION. Pourquoi la rapidité d'un corps augmente-t-elle en approchant de la terre?

C'est, me répond-on, parce que l'attraction de la terre le saisit, qu'elle l'entraîne, et que le mouvement de ce corps, augmentant d'après la distance parcourue, doit être plus rapide à mesure qu'il se rapproche du but.

— Mais la cause?

— La science nous l'apprend : les molécules de la matière s'attirent en raison directe de la masse et en raison inverse du carré des distances.

Sans nier la cause indiquée, je dirai : n'en est-il pas d'autres? A ces effets ne trouverait-on pas des exceptions? L'attraction est-elle *une?* Chaque corps n'a-t-il pas la sienne propre, indépendante de celle de la masse? Les mouvemens de la vie ne se trouvent-ils pas à chaque instant en opposition avec l'attraction?

Qu'un individu y soit soumis d'une manière absolue, il n'a plus un seul mouvement à lui. Aussi, les neuf dixièmes des gestes de sa volonté sont une infraction ou au moins une dérogation à la loi de l'attraction.

Cette dérogation est-elle la seule? Non. Et sans chercher long-temps, ne pourrions-nous pas en découvrir d'autres?

D'abord, avons-nous nettement établi les rapports de l'attraction avec l'équilibre, et la balance que peut offrir chaque partie d'un corps opposé à l'ensemble? Connaissons-nous la puissance des contre-poids et l'influence de la forme sur le mouvement?

Avons-nous mesuré l'effet du conflit des attractions et des affinités diverses? Avons-nous tenu compte de la nature des élémens et des corps à travers lesquels cette attraction s'exerce, de celle des objets attirés, de leur densité ou de leur fluidité? Enfin, faut-il admettre d'une manière absolue la non influence sur l'attraction, de la résistance et de la non résistance?

Puisque la terre est attractive, le mouvement d'un

corps lancé devrait augmenter de rapidité selon que sa forme donne plus de prise à cette attraction. C'est le contraire qui arrive; et cette pièce de mousseline serrée tombe plus vite que si elle était déployée. Il y a donc ici une cause plus forte que l'attraction.

Il y en a une encore, lorsque le corps lancé, renvoyé par l'élasticité de la terre, au lieu de s'enfoncer vers le centre, rebondit et s'élève. Ici ne pourrait-on pas demander si ce corps, renvoyé dans l'espace, monte ou descend, et si ce que nous nommons attraction n'est pas une répulsion?

Si la terre, dans sa marche, se pousse en avant et en même temps tourne sur elle-même, le corps que nous jetons en l'air et que nous croyons voir retomber sur la surface, y retombe-t-il de fait, ou parcourt-il, en retombant, la même distance qu'il a parcourue en montant? Cette surface ne va-t-elle pas à sa rencontre? Quand nous dansons sur un parquet élastique, n'est-ce pas le parquet qui, jusqu'à certain point, nous suit et qui nous renvoie une seconde fois en l'air, comme la raquette fait du volant?

Lorsque nous gonflons un ballon, ce ballon, attaché à la terre par un lien, s'éloigne dès que ce lien est coupé: est-ce le ballon qui s'élève ou la terre qui descend, ou ne s'en vont-ils pas chacun de leur côté? Alors, lequel est en haut, lequel est en bas? La marche du ballon est-elle verticale ou horizontale? Ceci ne dépend-il pas encore de la position verticale ou horizontale où nous sommes nous-mêmes? Car il n'y a ni haut ni bas dans l'espace. Un corps ne peut descendre que relativement à un autre corps et lorsque sa partie supérieure pousse perpendiculairement sous elle sa partie inférieure.

Telle, d'ailleurs, n'est pas la marche de la terre, puisqu'elle dessine une ellipse et tourne sur elle-même.

C'est ce dernier mouvement, joint à la pression atmosphérique, qui fait que les corps projetés de la surface terrestre y retournent, et que ceux qui y sont y demeurent.

Cette pression, sans doute, cesserait avec l'attraction qui, elle-même, aurait cessé en même temps que le mouvement circulaire. Alors les parties détachées de la masse, étant moins lourdes que cette masse et conséquemment moins rapides, elles ne pourraient plus suivre; et la terre, en les dépassant, éprouverait une déperdition et une réduction dans son poids, tandis qu'en tournant sur son axe, elle reprend toujours les corps s'échappant de la partie d'elle-même qui se trouve momentanément en arrière ou à l'opposé de sa course.

Ceci a lieu encore en vertu de cette loi qui veut qu'un corps en mouvement attire les corps plus faibles que lui tant qu'ils sont dans son atmosphère ou dans son rayon d'attraction; car un boulet lancé en dehors de celle de la terre ne la rattrappera plus.

Cependant, par suite de l'impulsion ou de l'entraînement du courant que la terre a ouvert dans le fluide, ce corps suivra la même direction; tandis que s'il était jeté en dehors de ce sillage et entraîné par le remous, il prendrait la direction opposée *.

Aux causes qui ramènent sur la terre un corps qui en a été projeté, on peut ajouter celle-ci: les matières les plus pesantes tendent vers le centre, par cette raison que les plus légères tendent à se dégager des plus lourdes et à les dominer. Tel fait le plateau de la balance dont un

* Qu'on ne se hâte pas de prononcer sur ces théories. On pourra les trouver ici hasardées ou banales; mais on reconnaîtra plus tard, si on lit cet ouvrage jusqu'au bout, pourquoi elles y sont et où elles peuvent conduire.

poids a été retiré. Ainsi, quand une pierre lancée retombe sur le sol, c'est que les matières atmosphériques l'y repoussent en s'efforçant de prendre le dessus.

D'après une autre conséquence de la loi de l'attraction, la rapidité de la chute ne peut s'augmenter dans le vide, et un corps qui y serait lancé suivrait éternellement un mouvement égal.

Si le mouvement ne s'accroit pas dans le vide qui ne présente aucune résistance, il doit diminuer dans l'éther qui en présente une. Doit-on en induire qu'un jour les globes deviendront immobiles? Il faudrait d'abord demander s'ils l'ont jamais été et si leur mouvement a commencé.

S'il s'agit de leur mouvement régulier, la réponse ne peut être douteuse; car si la résistance de l'éther y ralentit leur course, ce n'est pas ce fluide, s'il était immobile lui-même, qui a pu les mettre en mouvement. Or, sauf le cas d'une action ou d'une fermentation intérieure, un corps ne s'y mettra jamais seul. Il faut donc, pour le mobiliser, un choc, une impulsion, une attraction, et dès-lors l'approche ou l'influence d'un ou plusieurs corps. Sans doute ces autres corps existaient; mais comment se sont-ils mis en rapport? Quel a été le principe de l'attraction? Comment s'est posé le premier jalon de notre système? Cette immense machine, avec ses rouages si compliqués, ne peut avoir été produite d'un seul jet. Partout, quand il s'agit d'édifier, la main du créateur agit progressivement. Chaque système a eu son premier monde, comme chaque monde a eu son premier jour.

La loi de la gravitation ne serait donc qu'un moyen transitoire, c'est-à-dire une seconde, une troisième ou une millionième époque de l'organisation universelle. Cette loi n'indiquerait qu'une phase de l'œuvre conduisant à une autre phase; et l'harmonisation des globes, le perfection-

nement de leur marche et de leur équilibre continueraient toujours.

Ainsi, il existerait encore des astres isolés et en dehors de l'harmonie universelle, astres devant se rattacher à quelque groupe ancien ou pouvant devenir eux-mêmes le principe d'un groupe nouveau.

Chaque planète de notre groupe et la terre elle-même, avant d'arriver à sa marche, à sa forme et à sa position présente, aurait ainsi passé par une longue filière d'autres positions, d'autres formes, d'autres mouvemens, et conséquemment d'autres attractions.

Après une période d'immobilité ou de projection en ligne droite, ballotté entre des attractions diverses et inégales, exposé à être, dès son principe, brisé ou absorbé par une autre masse, sans base, sans point d'appui, sans contre-poids, un globe arrivait à cette crise de la formation qu'on a nommée le chaos, et dont les roches granitiques et tous les corps brisés des terrains primitifs nous ont laissé les traces.

Sa forme irrégulière ne lui permettait pas encore de tourner sur lui-même ; ses mouvemens saccadés, convulsifs, comme ceux des îles de glaces qui se renversent quand le sommet se trouve plus lourd que la base, repoussait toute position durable et toute marche uniforme : conséquemment tout classement dans un système d'ensemble et d'équilibre.

Ce n'est que le frottement, suite du mouvement rapide et continu, qui, à la longue, en adoucissant les angles, a amené la forme arrondie. C'est alors seulement que, soumis à une attraction unique et régulière, ce globe, après avoir décrit sa première courbe, pouvait revenir vers son point de départ en achevant, par une seconde courbe, son mouvement circulaire ou elliptique.

Mais ce perfectionnement de la forme d'un globe, cette

régularisation de sa marche et de son équilibre, sont-ils terminés pour tous et spécialement pour notre terre? C'est ce qui me paraît au moins douteux et ce que nous examinerons ailleurs.

Maintenant, voyons quelle sorte d'influence les matières éthérées pourraient, d'après leur composition, leur mouvement et leur densité ou leur fluidité relatives, avoir sur l'attraction; car on pourrait se tromper ici en voulant généraliser, et il ne faudrait pas mesurer, par l'attraction terrestre, le mouvement et la pression d'un corps lancé dans un cercle d'attraction autre que le nôtre.

En outre de la différence de volume et de poids d'un globe à un autre, il y a encore celle d'intensité des fluides où il nage et de leur plus ou moins d'impulsion ou de mobilité : toutes choses qui, en accroissant ou en réduisant la résistance, doivent, quoiqu'on ait dit, agir sur l'attraction.

Il est hors de doute que la pesanteur spécifique d'un corps peut augmenter ou diminuer, selon la matière qu'il traverse : qu'une boule d'aimant tombe dans une substance ferrugineuse ou roule sur un plan semé de limailles de fer, bientôt son volume sera doublé.

Il en sera de même d'un corps spongieux qui traverse une région humide : sa pesanteur spécifique augmentera, tandis qu'elle décroîtra s'il est entraîné dans une région sèche et brûlante.

C'est ce qui arrive aux comètes ; elles gagnent ou perdent, selon la partie du ciel qu'elles traversent.

En se rapprochant du soleil, la vaporisation de leur portion aqueuse doit ainsi influer sur leur marche, et ce qui se passe dans l'immensité peut alors avoir de l'analogie avec ce que nous faisons ici à l'aide de nos machines à vapeur.

De même que ces machines, les corps célestes, mûs

par la chaleur et la vaporisation, doivent avoir un mouvement variable et une attraction inégale. Voyez, par les traînées qu'elles laissent, combien est grande la déperdition de ces comètes et leur réduction à chaque réapparition.

Si cette réduction était calculable, on pourrait établir celle de leur mouvement et de leur rapprochement du soleil. Mais elle ne l'est point, parce qu'elle dépend de la nature des élémens qui les composent, élémens plus ou moins propres à se vaporiser.

D'un autre côté, si la dilatation de ces corps ne s'arrêtait pas, si elle s'étendait toujours en raison des espaces ouverts ou des vides relatifs, l'attraction cesserait tout-à-fait. Réparti sur mille points divers, un corps n'a plus de pesanteur à lui propre; c'est sur l'ensemble qu'il pèse ou sur une série d'autres corps. Mais par cela même qu'il a cédé à leur attraction et qu'il s'est absorbé en eux, il a cessé d'être un corps et par conséquent d'être attractif.

S'il existait, dans l'univers, un globe assez puissant pour attirer tous les autres, dès l'instant qu'ils seraient unis à sa masse, il n'y aurait plus d'attraction dans l'univers.

C'est donc la division des masses et leur inégalité qui font l'attraction. Réunissez-les en un tout ou égalisez-les en force et en puissance, il n'y a plus de gravitation, plus de pesanteur, parce qu'il n'y a pas de poids sans mouvement, ni de mouvement sans ouverture et lorsque tout se touche.

Cette adhésion de toutes les parties élémentaires produirait sans doute l'équilibre absolu ou l'aplomb universel; mais cet aplomb n'est que l'immobilité. Or, l'immobilité ou l'inamovibilité de la matière serait l'impossibilité de toute œuvre et le néant éternel; en un mot, l'anéantissement de la puissance créatrice.

Il n'y a donc pas ici de distinction à faire : le principe du mouvement est partout le même. Que ce mouvement soit vertical, horizontal, circulaire, elliptique, attractif ou répulsif; qu'il provienne d'un choc, d'une impulsion, d'une explosion, d'une fermentation, d'une dissolution ; il est la conséquence de la séparation des parties, de leur inégalité, enfin de l'absence et du besoin d'équilibre. Tout poids veut un contre-poids, et toute agitation de l'élément indique la recherche d'un aplomb.

L'attraction rentre dans cette loi générale. C'est aussi un effort vers l'équilibre : cause de mouvement, si elle n'est pas le mouvement même, elle naît d'un défaut de poids et du besoin de contre-poids. L'on peut comparer un corps attractif au plateau d'une balance qui appelle et reçoit tout ce qui lui manque pour résister à l'autre plateau qui l'entraîne. Que ce plateau immobile soit dans un équilibre parfait, qu'il ait trouvé sa base, il n'a plus d'attraction ; ou s'il semble en avoir, c'est qu'il participe à celle de cette base qui, elle-même, en cherche une, et dès-lors est en mouvement.

Je ne sais jusqu'à quel point ces définitions paraîtront acceptables. Mais si l'attraction n'était pas cette tendance vers l'aplomb ou l'égalisation des poids, si ce n'était pas l'entraînement des pentes et le trop lourd ou le trop plein se reportant sur ce qui ne l'est pas assez, si ce n'était pas enfin la continuation de la consolidation des corps, il faudrait y voir, non plus une cause négative ou la simple conséquence de l'inégalité des masses, mais l'action directe d'une substance imprimant à tous ces corps une vertu analogue à celle de l'aimant, en supposant toutefois que la vertu attractive de l'aimant ne soit pas encore une suite de l'influence du vide et de l'appel du poids par les contre-poids.

Mais cette manière d'envisager l'attraction comme un

élément spécial et une propriété indépendante des autres qualités de la matière, me paraît peu admissible. Si l'attraction, comme le mouvement simple, est amenée par la présence d'un vide relatif ou absolu, il est évident qu'une substance n'en attire une autre que parce qu'elle lui manque et qu'elle est apte à la recevoir. Rien de superflu dans la nature : tout ce qui s'y fait par une loi générale y est non-seulement utile, mais nécessaire.

Ici, une conséquence en démontre une autre; et, comme nous l'avons déjà dit, la matière attirée ne peut l'être que parce qu'il existe une ouverture, un passage, un moyen de communication entr'elle et la masse qui l'attire, laquelle n'est attractive que parce qu'elle offre une place, un but, une cause ou un effet à celle sur laquelle elle agit.

Que l'on divise l'attraction en centrifuge et centripète, en pesanteur universelle et en attraction molléculaire, son but, comme son résultat, est la formation des corps par l'union des parties. C'est un principe créateur qu'a mis partout la main divine; principe qui édifie les globes, comme il a formé cette pierre qui roule sous nos pieds.

Que toutes les parties de la matière se repoussent, ou qu'immobiles, elles ne puissent ni se joindre ni s'étayer, la création s'arrête. L'œuvre est annulée, parce que sans base, sans point d'appui, aucune chose n'est possible, et que cet univers, océan sans rivage, n'offre qu'un élément fugitif, qu'un fluide impalpable.

La concentration dans le vide, ou, si l'on n'admet pas le vide absolu, celle d'une matière dans un fluide, en réunissant toutes les attractions, contribue à toutes les formes, sans même en excepter les formes animées. C'est ici, comme toujours, l'entraînement vers la base ou l'absorption des excédans par les vides. Ce qui est en trop va toujours où ce qui est en moins laisse un passage, une ouverture.

Ces ouvertures, ces parties creuses deviennent ainsi le moule qui concentre les molécules. Elles s'y précipitent, attirées les unes par les autres, ou toutes ensemble par la masse.

Elles s'attirent pour se faire mutuellement contre-poids; toutes cherchent un étai, un point d'appui et ne s'arrêtent que lorsqu'elles l'ont trouvé. Ce sont les semblables appelant les semblables, moins peut-être par la similitude de leurs élémens que par celle de leur forme, de leur pesanteur spécifique et par les rapports de mesure entre les vides et les parcelles qu'ils doivent recevoir. Un grain de sable est arrêté par un grain de sable, et un troisième grain vient se loger entre les deux. Ce n'est pas autrement que nous fondons des masses artificielles, que nous élevons des édifices. C'est une pierre que nous posons sur une pierre, puis du mortier que nous mettons entre les joints. Analysez un monde, vous y trouverez les pierres et le mortier, c'est-à-dire une substance consolidée par une autre ou tendant à l'être.

C'est la cessation de cette consolidation ou de cet aplomb des parties que nous nommons ruine ou dissolution. Mais cette dissolution n'est encore qu'un effet de l'attraction qui renaît. Cette attraction avait cessé dès que la consolidation était arrivée à son point. Cependant cette consolidation ne pouvait être la densité absolue. Un corps de cette espèce n'existe pas, parce que repoussant tous les autres corps, il serait une anomalie dans la nature et un fait en dehors de la création.

Ce point de densité où l'attraction faiblit n'est donc qu'un terme de maturité et le prélude d'un rajeunissement. Il est, pour la matière inerte, ce que nous appelons décrépitude pour la matière animée. Cet état n'est pas durable. Ce corps dense est attaqué par un fluide qui, jusque-là, était resté en dehors de son attraction, parce

que cette attraction était absorbée tout entière par cette matière plus solide. Mais en raison même de sa densité et par l'exiguité des vides qui restent, cette matière solide n'est plus attirable. Le fluide seul l'est, et ce fluide, air ou lumière, est un dissolvant.

Dans cette situation, au lieu de s'unir comme la première fois, les molécules, dont l'élasticité a été émoussée par cette densité même et la force de la pression, se dilatent. La surface du corps dont elles font partie s'oxide, s'exfolie, se pulvérise ou se liquéfie, et dès que le fluide qui le dissout a pénétré jusqu'à son centre, son dernier degré d'attraction cesse.

Alors ses molécules éparses, attirées à leur tour, se rejettent sur d'autres masses qui ont conservé la puissance qu'elles-mêmes ont perdue. Si l'on pouvait, en ce moment, saisir la modification qu'ont éprouvée ces molécules, on verrait que de concaves elles sont devenues convexes. C'est sous cette forme qu'elles vont adhérer à d'autres masses en se pressant vers un nouveau centre.

Les parties d'un corps ne se séparant que pour contribuer à la formation d'un autre corps, l'attraction serait donc alternativement une concentration et une dilatation, et toutes les fractions de la matière passeraient d'un état à un autre par une succession de degrés de densité et de fluidité.

Ce que nous venons de dire des fractions, on peut l'appliquer aux masses et aux globes eux-mêmes. D'un globe à une molécule, à un atome, il n'y a en ceci aucune différence. C'est par l'attraction vers un centre ou la concentration du fluide qu'un globe se forme. C'est par l'effet contraire qu'il se déforme. Mais entre sa maturité et sa dissolution, il y a un temps d'arrêt, c'est celui où l'attraction cesse, parce que ce globe ayant absorbé toute la matière qu'il pouvait concentrer, ne peut plus en recevoir : de ce moment il devient inerte.

Si cet état était durable ou si cette concentration devenait absolue et la densité complète, ce globe immobile, parce qu'il aurait atteint un équilibre parfait, resterait ainsi indéfiniment en dehors de toute attraction et aussi de toute influence élémentaire. Repoussant tous les corps, tous les fluides et la lumière elle-même, il serait indestructible. Mais nous avons déjà dit que cette densité parfaite, si on la suppose possible, n'était que momentanée.

Après une période d'inertie, ce globe finit par laisser prise à la matière éthérée, base de tous les corps et qui tend toujours à les rendre à leur fluidité première. C'est alors que la période de l'attraction dissolvante ou le mouvement du centre à la surface commence et ne s'arrête plus. Par cette dilatation continue, ce globe, en s'étendant indéfiniment sur d'autres corps et en s'unissant à leur mouvement et à leur poids, perd, petit à petit, son propre mouvement et son propre poids. Ce mouvement et ce poids qui forment sa spécialité, une fois perdus, ce globe rentre dans l'ensemble : il a cessé d'exister.

On le voit donc, la différence des lieux ne change rien à la question. Dans l'espace, comme sur la terre, un corps ne pèse que parce qu'il a un mouvement. Il n'attire que parce qu'il pèse et qu'il est ainsi attiré lui-même. L'attraction n'est que le besoin d'équilibre et de contre-poids.

C'est par l'attraction que tout s'organise et se désorganise ; mais cette désorganisation n'est encore qu'un moyen d'ordre et un prélude de rajeunissement. La création ne s'arrête jamais; et Dieu, source de la vie, est aussi le père du mouvement.

Voyez : *Effort vers l'équilibre, monde, mouvement, poids et contre-poids.*

AVANTAGEUX. C'est un terme fort usité des marchands pour faire cesser l'indécision d'un acheteur et déterminer son choix entre deux objets. Celui-ci est le plus avantageux, diront-ils; prenez-le. Laissez dire le marchand et ne le prenez pas; car ce qui est avantageux pour vous ne peut l'être pour lui.

Avantageux se dit aussi d'un homme qui a quelque chose de plus que de la confiance en lui-même : c'est le diminutif de présomptueux.

Dans le vieux langage, on appelait avantageux celui qui savait, au mieux, profiter de ses avantages. C'était le synonyme de fin, d'habile.

La vie de l'homme se passe ordinairement à se demander ce qui lui est ou ce qui ne lui est pas avantageux. C'est la question qu'il se fait avant toutes les autres et celle qu'il se fait encore après.

La solution plus ou moins bonne est ce qui nous conduit à la fortune ou à la misère. Nous avons le choix : reste à le faire bon.

En résumé, l'avantageux c'est l'équitable : le meilleur choix est toujours celui que la probité nous indique.

AVARICE. L'avarice est une débauche d'avenir. Elle est fondée sur cet axiome : ce que l'on mange est pris sur ce que l'on pourra manger; et c'est ainsi qu'il est des êtres qui craignent d'user du présent et qui ne demandent à ce qui est que ce qui conduit à ce qui n'est pas encore. Le présent n'est donc pour eux qu'une attente, un désir ou une douleur.

L'avarice, à proprement parler, n'est pas l'amour de l'or ou de l'argent : la preuve, c'est que si ces métaux devenaient aussi communs que les cailloux, l'avare jetterait son trésor à l'eau. L'avarice est, comme presque tous les

autres vices, l'excès d'une qualité; c'est une prudence excessive, une prévoyance peu raisonnée. Aucun avare ne vit sans l'intention de se donner un jour les jouissances qu'il se refuse. Jeune, il veut économiser pour l'âge mûr. Dans l'âge mûr, il veut économiser pour la vieillesse. Arrivé à la vieillesse, l'économie est pour lui une habitude, une seconde nature. Alors il économise sans s'expliquer pourquoi et seulement parce qu'il a toujours économisé.

L'avarice n'est donc que l'amour de la propriété poussé trop loin. Or, l'amour de la propriété, nécessaire à la conservation de tous les êtres, l'est aussi à leur développement. C'est une qualité indispensable pour le maintien de l'ordre et de la famille. Nous avons donc eu raison de dire que l'avarice n'était que l'application exagérée d'une vertu.

L'ambition peut aussi entrer dans cette préoccupation d'avenir. On veut être magnifique après sa mort ou avoir des héritiers riches et puissans. C'est de l'orgueil posthume, de la générosité d'outre-tombe.

Cette avarice est certainement moins odieuse que celle de l'homme qui, avare pour les autres, n'est prodigue que pour lui seul. Il regrette tout ce qu'il ne consomme pas lui-même. En ceci, il y a peut-être moins d'avarice proprement dite que d'égoïsme.

L'avarice n'est pas étrangère aux animaux. Chez eux, comme chez les hommes, elle satisfait le sens futur aux dépens du sens présent. Elle leur promet une abondance éloignée ou seulement une garantie contre un mal qu'ils prévoient : la soif, la faim, le froid. Elle nait donc aussi de la crainte de manquer.

L'avarice de l'animal a pour objet un os, une touffe d'herbe, une poignée de grain ou de racines, une place où il peut s'étendre, une branche où il doit attacher son

nid. A toutes ces choses il tient autant et avec plus de raison peut-être, que l'homme à son or ou à ses pierreries.

Quand cette avarice n'est, chez la brute, que prévoyance ou amour de la famille, elle devient une qualité, presque une vertu. Cependant, il y a des animaux réellement avares, c'est-à-dire égoïstes ou envieux. Un chien repu va enterrer un os, seulement pour empêcher son compagnon d'en profiter; et il défendra l'approche d'une proie vingt fois grosse comme lui. Bien différent en ceci du coq qui, avant de toucher au grain qu'on lui jette, appelle ses poules pour en prendre leur part, ou à la fourmi qui va chercher ses compagnes pour partager une mouche.

L'avarice de certains animaux va jusqu'à ne pas vouloir qu'un autre qu'eux boive à un ruisseau, à un étang, à une rivière. Parce qu'ils y ont bu une fois, ils s'en croient les propriétaires.

Tel autre s'adjugera le droit de chasse ou de pâture dans un canton, une forêt, une plaine, et n'y tolèrera que sa femelle et ses petits. Encore les en chassera-t-il dès qu'ils deviendront assez forts pour se suffire à eux-mêmes.

Lorsque deux fouines, mâle et femelle, se sont établies dans une maison, elles éloignent toutes celles qui voudraient s'y établir. Elles ne tolèrent même pas les autres petits carnassiers et les poursuivent avec acharnement.

Le sentiment qui dirige ici la fouine est encore celui de la propriété. Elle craint que des voisins voraces n'empiètent sur ses droits et ne s'emparent de ce qu'elle se réserve pour elle-même. C'est de la prévoyance, mais de la prévoyance avare; car elle agirait de même, y eut-il dix fois plus de nourriture qu'elle n'en pourrait consommer.

Ce que nous appelons vigilance dans un chien, ou ce soin qu'il prend d'écarter du logis les mendians, de se

jeter sur les voleurs et souvent de leur arracher ce qu'ils emportent, touche de fort près à l'avarice. Il se regarde comme le co-propriétaire de la maison et de tout ce qui s'y trouve. Ainsi identifié à la propriété, la portion qu'on en détache lui paraît prise sur la sienne : c'est, selon lui, un tort qu'on lui fait. C'est son bien qu'il défend. S'il n'en était pas avare, il n'en serait pas le gardien fidèle.

Chez quelques hommes, l'avarice est une réaction de la prodigalité. Ils passent d'un extrême à l'autre; ils ont traversé la raison.

Parfois cette prodigalité n'est qu'apparente. C'est une avarice déguisée, une avarice qui jette une poignée d'or pour en ramasser deux.

Le joueur lui-même ne joue que parce qu'il croit gagner. C'est un avare téméraire qui risque le tout pour le tout. Cependant ceci sort du caractère de l'avare proprement dit, qui n'est pas hardi, tant s'en faut. Sa timidité, en ce qui concerne son trésor, est devenue proverbiale. Révélant sa cachette par l'inquiétude qu'il témoigne quand on en approche, il le perd par l'excès même des précautions qu'il prend pour le conserver. Ainsi font encore les animaux.

Il est tel avare à qui son avarice coûte plus que le luxe et la magnificence du prodigue. L'intérêt qu'il pourrait tirer de l'argent qu'il enfouit suffirait à l'aisance de sa vie entière et aussi au bien-être de tout ce qui l'entoure. L'homme qui dépense pour faire travailler le pauvre est véritablement utile. Par cela même, l'avare qui arrête la circulation des capitaux devient véritablement nuisible, et en se privant du superflu, il ôte aux autres le nécessaire.

Cette manie d'enfouir, toute anormale qu'elle semble, est pourtant dans la nature. Il y a des animaux enfouisseurs

et qui veulent aussi avoir leurs joyaux et leur trésor. On devine facilement quel est le motif du chien qui enfouit un os : c'est prévoyance ou jalousie. Mais pourquoi le corbeau, pourquoi la pie cachent-ils une pièce de monnaie, une bague, un morceau de verre ou tout autre objet inutile à leur nourriture? Pourquoi ont-ils un lieu de recel dont ils tenteront, de même que l'avare humain, de vous écarter par ruse ou par force? N'est-ce pas ici, je le demande, l'avarice bien caractérisée? Et dans de tels animaux, la chose est-elle explicable?

Il y a des avares magnifiques, c'est-à-dire qui, économes jusqu'à la lésinerie dans leur vie privée, seront généreux jusqu'à la prodigalité dans une occasion d'apparat. Ce contraste est même assez fréquent, et quand un avare se décide à donner, il donne ordinairement plus qu'un autre. Je pourrais citer des exemples étranges de cette prodigalité d'un pingre.

Il est des gens dont l'avarice ne se porte que sur un seul objet : tel est le collectionneur ou l'amateur proprement dit. Il vous prêtera volontiers mille écus et ne voudra pas vous confier une coquille d'un sou ou une médaille de six liards.

Chez lui, rien de ce qui concerne son ménage n'est sous clé: provisions, vin, liqueurs, tout est à la merci de chacun. Mais vous ouvre-t-il sa galerie, sa serre ou son médailler, il a les yeux sur vos mains, sur vos poches, sur tous vos mouvemens, et il serait tenté de vous fouiller quand vous sortez.

C'est ainsi que j'ai rencontré des avares de fruits, des avares de fleurs. Ils dépensaient vingt louis pour vous donner à dîner, et si vous eussiez pris une rose dans leur jardin ou une cerise sur l'arbre, ils vous auraient volontiers traduit en justice et fait condamner comme voleur.

L'avarice de cet autre maniaque ne se portera que sur ses habits. Il les brossera lui-même, de peur qu'on ne les lui use, et les portera râpés jusqu'à la corde. Sur tout le reste, c'est un homme comme un autre.

Son voisin, au contraire, tient peu à ses habits, et son domestique en a à revendre. Il n'aime que ses souliers et ses bottes. Il les considère comme une partie de lui-même. Sont-ils usés, il ne peut se décider à en faire faire de neufs, et il dépense en ressemelage et raccommodage, pour avoir des savates, le double de ce qu'il en coûte à un autre pour être bien chaussé.

J'ai connu un écrivain fort dépensier, dissipateur même, qui était, en ce qui concerne le papier blanc, d'une avarice sordide. Il eut mieux aimé donner trois exemplaires de ses œuvres qu'une feuille de son papier. Il employait pour ses manuscrits tous les chiffons qui lui tombaient sous la main, et se crevait les yeux à tracer des caractères imperceptibles pour économiser, dans son année, une demi-rame de papier de trois francs cinquante centimes.

Tel autre aime la propreté. En effet, tout dans son logis est net et parfaitement tenu. Il en est de même de ses habits. Pourtant il passe pour peu propre, car on ne lui a jamais vu une chemise rigoureusement blanche. C'est qu'il ne peut se décider à payer une blanchisseuse. Cette dépense le révolte, toutes les autres lui coûtent peu.

J'ai entendu citer un très-riche personnage qui avait une horreur invincible pour tout genre de paiement. Il aimait les dettes et les créanciers, comme un autre les déteste. Vingt fois il s'est fait saisir pour le seul plaisir de la chose; car il regorgeait d'or et il en donnait à pleines mains, mais c'était toujours à ceux à qui il n'en devait pas.

Il devait cinquante louis à l'un de ses amis peu for-

tuné qui, vingt fois, les lui avait inutilement réclamés. Cet ami ayant enfin absolument besoin de son argent, entre un matin chez lui et lui dit : J'ai une traite de deux mille quatre cents francs à payer à l'instant même, voulez-vous me les prêter ? — Très-volontiers, dit M. R***. L'ami lui renvoie le lendemain douze cents francs en lui écrivant : Merci, nous sommes quittes.

Parmi les grands seigneurs anglais, on cite plusieurs avares de cette trempe. C'est l'avarice des dettes. Ils en amassent, ils en font collection. Manie dangereuse, car elle est quelquefois exploitée par des fripons, et le capital se trouve absorbé avant que le propriétaire s'en doute.

On prétend qu'un diplomate célèbre, M. de T***, avait ce goût des dettes et qu'il ne soldait jamais rien que sur sommation et par ministère d'huissier.

C'est, au total, un fort vilain goût, car c'est celui du bien d'autrui. Si l'on ne se ruine pas soi-même, on ruine le fournisseur, on affame l'ouvrier qui attend son salaire; et on le vole de fait quand, après avoir ajourné son paiement d'année en année, on ne lui paie pas l'intérêt de la somme ainsi déloyalement retenue.

L'avarice, comme toute autre passion, quand elle est ancienne et qu'elle a suivi un homme dans toutes les phases de la vie, imprime son caractère sur sa figure. Elle est visible dans sa démarche, ses gestes, ses traits, ses regards, dans toute sa personne.

L'avare ordinairement est maigre, son front est soucieux, ses regards inquiets. Il se méfie de tout le monde et même de son meilleur ami; non qu'il le croie capable de le voler, mais il craint qu'il ne l'induise en dépenses ou qu'il ne lui emprunte quelque chose.

Quand cet avare marche, il semble à peine oser toucher la terre. Se défie-t-il de sa solidité ? Pense-t-il qu'elle va manquer sous ses pas ? Non, il a peur d'user ses souliers. S'il était seul, il les porterait à la main.

Bien qu'il soit jeune encore, son front se ride et la patte d'oie s'étend sur sa tempe. C'est qu'il n'a qu'un sujet de jouissance, la vue de son or, et qu'il en a mille de souffrances; car la plus petite perte, ou seulement la crainte de l'éprouver, lui serre les tempes et lui torture le cœur.

Malgré ses soucis et sa maigreur, ou peut-être même à cause de cette maigreur, l'avare se porte bien. Il est coriace, il vit long-temps. C'est qu'il est très-sobre, qu'il boit peu et mange moins. Or, les trois quarts de nos maux viennent de nos excès de table. La sobriété est donc le bon côté de l'avarice; elle est utile à l'avare, quand, toutefois, il ne la pousse pas jusqu'à se laisser mourir de faim. Il y en a des exemples.

L'approche de la mort ne détruit pas l'avarice. On en a vu préférer la perte de la vie à la dépense qu'eut entraînée leur guérison. On en a vu même lésiner sur leurs frais d'enterrement, ou bien encore mourir sans vouloir indiquer le lieu où ils avaient enfoui leur trésor. Espéraient-ils le retrouver dans l'autre monde? Etait-ce la force de l'habitude ou simple aberration? Je penche pour cette dernière opinion; car arrivée à certain point, la passion finit par éteindre complètement la raison.





BANQUET PATRIOTIQUE (*Novembre* 1848). O Comus, où en sommes-nous? On politique dans la sauce, et quelle sauce!!! Les portières en étaient! O désolation! Les cuisinières s'y mettent!

Lisez les journaux du 21 novembre 1848, article: *Banquet des femmes démocrates.*

La première révolution, la seconde, la troisième, la quatrième, etc., etc., avaient respecté la cuisine, ce sanctuaire du foyer, ce dernier asile de l'homme social. Là, on pouvait manger, sans conteste, son bœuf aux choux ou aux carottes, ses œufs à la poêle ou à la coque, rouges à Pâques et blancs tous les autres jours de l'année. Mais aujourd'hui, allez-donc les mettre blancs devant certains banqueteurs, et rouges devant tels autres; ils

vous les jetteront à la face : ils feront pis, ils vous débiteront un discours.

O temps maudit ! Pour potage, on vous sert des paroles ; pour rôti, des paroles ; et encore des paroles pour dessert, et des paroles pour café. Ah ! si du moins elles étaient gaies, si c'était une de ces bonnes chansons, comme en faisait Panard et comme en fait encore notre Béranger. Mais ici la poésie vaut la chair, elle vous prend à la gorge, elle vous tient aux dents.

N'allez pas aux banquets, me direz-vous. Y aller ! A moins qu'on ne m'y traîne. Mais ce n'est pas assez que de les fuir, ne voyez-vous pas qu'ils vous poursuivent ! Et s'ils vous attrapent, et si leurs émanations vous saisissent, et s'il vous faut en avaler les miasmes ! Ne vous ai-je pas dit qu'on faisait banqueter nos femmes ! Nos femmes au banquet !! Qu'y font-elles, les malheureuses ? Y fument-elles ? Y portent-elles des toasts au rhum ou au cognac ? Horreur des horreurs !! Le serpent ne fit manger à la première que la moitié d'une pomme ; et maintenant que font-ils manger aux nôtres ?

Qu'on prononce la séparation ! Qu'on rétablisse le divorce ! Qu'on se hâte, ou la race humaine est une fois de plus frappée d'anathème.

Ce divorce lui-même est-il une garantie ? Peut-il atteindre toutes les délinquantes ? Tout homme a-t-il une femme, cuisinière légale et canonique ? Les célibataires, les hommes d'église, vivent-ils de l'air du temps ? N'ont-ils pas aussi des ménagères, des directrices du pot au feu ? Et si, elles aussi, adeptes de l'infernale chaudière, vont dans ces banquets sataniques, comme naguère les sorcières au sabbat, ces célibataires innocens doivent-ils donc mourir victimes du brouet noir ? Non ; c'est un parlement, une cour prévotale, une chambre ardente, un lit de justice qu'il faut contre ces renégates de la science potagère, contre ces Locustes de la marmite.

Aux armes, cordons bleus! Croisez vos broches et vos grils; faites tonner vos casseroles; feu de tous vos fourneaux!

Et vous, chefs, aides et marmitons, debout! C'est votre avenir, c'est votre gloire, c'est celle de la patrie que l'on menace. Aux armes! Levez-vous tous contre le vandalisme culinaire; serrez vos rangs contre la horde impie des gargotiers et des gargotières, contre ces Welches destructeurs de l'art des Berchoux, des Grimaud, des Brillat-Savarin; contre ces ennemis de la bouche qui, ravalant l'humanité jusqu'à l'auge, voudraient la nourrir à l'eau grasse, comme jadis, chez Circé, les compagnons d'Ulysse. Aux armes! Opposez vos rôts dorés, vos savans coulis, vos ingénieux plats montés, à ces tourne-broches rétrogrades, à ces lèchefrites torpides. Ne permettez pas que le graillon nous déborde, et qu'en ces jours néfastes la République périsse comme périt l'Empire, pour avoir méconnu ce qui a fait la gloire de la Restauration et de la France constitutionnelle : *la cuisine.*

La morale est là; le droit des gens parle. Si, dans l'intérêt du commerce et de l'industrie, il est loisible de couper aux citoyens la bourse par souscription et de leur faire payer fraternellement de mauvaises sauces aux prix des bonnes, il ne l'est pas de les dégoûter de la vie, de les pousser au suicide et au plus cruel de tous, celui de la diète volontaire, en leur inspirant l'horreur du boire et du manger.

Mais la peine de mort serait trop douce contre de pareils crimes. D'ailleurs, elle est abolie en matière de gueule, la gueule faisant partie de la politique. Alors qu'on laisse vivre les coupables; mais qu'ils soient condamnés à banqueter un mois durant, sans autre menu que l'ordinaire de leurs festins sauvages et l'éloquence de leurs convives.

Voyez : *Vigile et jeûne.*

BATAILLE. Les poulets se battent pour un grain de millet; mais se battent-ils pour une opinion? C'est probable, puisqu'ils ont une tête et qu'ils se battent encore quand le millet est mangé.

Gagner une bataille serait le nec plus ultrà de la gloire humaine, s'il n'y avait une chose plus belle encore, celle d'en gagner deux. Quiconque en a gagné trois est un dieu sur la terre. C'est le bienfaiteur, je ne dirai pas des hommes, mais des corbeaux qui lui doivent véritablement des autels.

Je me suis bien souvent ébahi sur cet amour, cette admiration que les hommes portent à ceux qui tuent des hommes, lorsqu'ils méprisent tant ceux qui tuent les chiens.

Pourquoi cette différence? Le chien est l'animal le plus intelligent et le plus civilisable après l'homme : par conséquent, après l'homme, le meilleur à tuer.

Est-ce parce qu'on le tue en trahison? Mais n'est-ce pas la trahison, autrement dit les ruses de guerre, qui font l'estime de la tactique moderne et la science du général? Le beau mérite d'attaquer les gens en face!

Le tueur de chiens ne court aucun danger, me dira-t-on. Grande erreur, et il est tels de ces dignes préposés de M. le préfet de police qui ont déployé peut-être plus d'imagination et de courage dans le cours de leur belliqueuse campagne contre les chiens errans, que tel général qui a gagné dix batailles. Qu'a fait le général? Il a regardé la carte, tracé quelques lignes, écrit quelques lettres, donné quelques ordres. Le reste a marché comme il a pu, et en définitive, le hasard a fait les trois quarts de la besogne.

Quant au danger, il est nul. On tue quelquefois les généraux, mais les généralissimes jamais. Tous sont morts de la goutte, de la pierre, ou bien d'indigestion.

Mais l'homme aux chiens, celui qui nous préserve des morsures et de la rage, risque vingt fois par jour d'acquérir tout cela pour lui-même. Car, ne vous y trompez pas, tous les chiens ne sont pas disposés à tendre, comme des visirs disgrâciés, le col au cordon.

Remarquons aussi qu'en outre du chien, l'exécuteur a encore à redouter le maître, toujours plus ou moins disposé à lui faire ce qu'il a fait à son animal.

La grande estime que nous avons pour les gagneurs de batailles ne me semble donc pas très-logique, et je n'en ferais cas que s'ils les eussent gagnées tout seuls, ou du moins sans qu'il en coûtât la vie à un seul de leurs soldats.

On demandera ici pourquoi il y a des soldats, ou pourquoi les hommes vont ou se laissent conduire à la guerre? N'ont-ils pas assez à faire de leurs querelles de ménage ou de voisins, sans se mêler de celles des autres? En fait de coups à donner ou à recevoir, chacun pour soi. Quand un tigre se jette sur un autre tigre, sa femelle et ses petits lui viendront quelquefois en aide; mais une famille de tigres n'aura jamais l'idée de se réunir à une autre famille pour aller exterminer les tigres d'une autre forêt.

La guerre, la grande guerre, celle d'une armée contre une armée, est donc véritablement d'invention humaine, et l'homme a l'honneur insigne d'avoir inventé les batailles rangées.

Qu'on dise qu'il y a des batailles d'abeilles, de fourmis : je répondrai que ce sont des duels multiples, réciprocité de prise de corps, où l'on collète son ennemi; tandis que dans nos guerres on se bat à la fois contre tout le monde et contre personne. Il est tel héros qui a, comme artilleur, enlevé des files entières d'ennemis et qui n'a jamais vu la figure d'un seul. Il sait qu'il a tiré sur des hommes, voilà tout. Mais ce qu'étaient ces hommes et ce qu'ils lui avaient fait, c'est ce dont il ne

s'est jamais informé. A quoi bon? personne n'aurait pu le lui dire. Tout ce qu'on lui aurait appris, c'est que la bataille avait eu lieu à la suite de quelques questions diplomatiques, alors assez peu claires et aujourd'hui tout-à-fait oubliées.

Néanmoins, quiconque désire sérieusement connaître pourquoi on se bat peut admettre comme plausible que, dans la grande comme dans la petite guerre, on se bat pour voler quelqu'un, et que l'histoire montre bien peu d'exemples de peuple qui en ait attaqué un autre sans que cette raison n'y ait été pour quelque chose.

Lorsqu'on attaque un peuple chez qui il n'y a rien à prendre, c'est qu'on veut le prendre lui-même, pour s'en servir comme d'une bête de somme, ou bien encore pour le manger.

Cette dernière raison est celle qui, de nos jours, détermine la plupart des guerres des bons habitans de l'Océanie. Ils se battent par gourmandise et parce qu'ils préfèrent la chair humaine à toute autre.

Du train où nous allons et de liberté en liberté, je crains que nous ne finissions par nous accorder celle-là, toute excentrique qu'elle semble. Il y a long-temps que je me suis demandé si les races dites sauvages et cannibales sont des nations qui commencent ou des nations qui finissent. Je pencherais pour cette dernière opinion; et dans ce cas, je ne donnerais pas trois siècles aux peuples européens pour arriver à la hauteur de ceux de la Nouvelle-Zélande.

BATTRE. Je ne sais pourquoi tous les animaux, quadrupèdes, oiseaux, insectes même, ne manquent jamais de battre un individu de leur espèce qu'ils trouvent malade ou blessé. Serait-ce la médecine des animaux?

Pourquoi le plus petit enfant sait-il battre, égratigner et mordre, sans qu'on le lui ait jamais appris et même avant qu'il ait des ongles et des dents?

Encore, si cela était utile! mais rien moins. A quoi un coup donné à un homme a-t-il pu être bon, soit au battant, soit au battu? C'est ce que je me suis souvent demandé. Enfin, j'ai trouvé un exemple de cette utilité.

Avant l'application de l'éther, un dentiste en plein vent avait découvert le vrai moyen d'arracher les dents sans douleur. C'était du haut de son cabriolet qu'il faisait son opération; et en extirpant la dent au patient, il lui poussait violemment la tête sur la roue. Alors il lui demandait: avez-vous senti quelque chose à la dent? Non, disait l'autre, mais j'ai eu un fameux coup à la tête.

On ne peut voir ici qu'une exception, et j'en reviens encore à cette double question : Pourquoi personne n'aimant à être battu, tout le monde aime-t-il à battre? Et comment chacun s'en acquitte-t-il si bien sans l'avoir jamais appris?

BATTRE SA FEMME. Suivant l'opinion populaire, battre sa femme est la conséquence naturelle du mariage. C'est un droit que confère la loi civile et que confirme la loi religieuse. Cette opinion est tellement enracinée dans la tête du prolétaire, qu'en France, comme dans tous les Etats civilisés, quiconque soutiendrait le contraire y serait considéré comme un sauvage et un païen.

Du peuple, cette croyance a gagné les autres classes et jusqu'à la justice elle-même: le magistrat, lui aussi, ne voit dans la fustigation des femmes qu'une suite naturelle de l'état d'hyménée, ou tout au plus une

peccadille d'ivrogne, et il ne commence à s'en émouvoir que quand la femme est morte. Aussi, entendez-vous crier au meurtre et demandez-vous ce qu'il y a? Ce n'est rien, répond un voisin, c'est monsieur qui bat madame; et chacun passe son chemin en disant : c'est bon, et les plus gais en éclatant de rire, tant cela leur paraît drôle.

Trop heureuses sont celles qu'on tue d'un coup. Mais c'est le petit nombre. Par prudence ou simplement par goût, bien des maris préfèrent tuer leur femme en détail. Il en est même qui, à ce prix, consentiraient à ce qu'elles vécussent toujours : la souffrance d'autrui les récrée, les repose, leur donne un vrai bien-être. Ils aiment à avoir, tous les soirs, quelqu'un à tourmenter. S'ils accordent la préférence à leur femme, c'est qu'ils l'ont sous la main et qu'ils l'ont épousée, non-seulement pour tout faire, mais pour tout souffrir. Garçons, ils trouvaient l'occasion de donner par-ci par-là un coup de poing à leur sœur, un coup de pied à leur frère; mais le frère et la sœur se réunissaient pour le leur rendre; et les gens qui aiment à battre aiment, moins que personne, à être battus. Le mariage arrange tout cela. Le contrat signé, les coups rentrent dans la légalité. Battre sa femme est, comme celui de l'embrasser, le droit du mari. A cet égard, la conviction du prolétaire est si bien arrêtée, qu'en face de la justice et de son confesseur même, il maintiendra ce droit comme chose sacrée, comme privilège que lui adjugent à la fois le code civil et le code moral, le maire et le curé. Lorsqu'il en use, les plaintes de sa femme ou les réclamations de ses co-locataires qu'ennuient le bruit des coups et les cris de la victime, lui paraissent le fait de gens mal appris et de mauvais voisins. De quoi se mêlent-ils? Est-ce que cela les regarde, dira-t-il? Je bats ma femme parce que c'est ma femme, je la bats

parce que je veux la battre. Est-ce que je m'informe, moi, s'ils caressent la leur? L'un n'est pas plus défendu que l'autre.

Bref, sa femme est sa chose, sa chose à déchirer, à écorcher, à brûler vive si c'est son bon plaisir : chose qu'il traitera avec moins de ménagement que son chien, parce qu'il ne veut pas tuer son chien et qu'il tient fort peu à ne pas tuer sa femme. On ne trouve pas toujours à remplacer un chien, même en payant; mais une femme, on en a partout sans payer. On a même la chance d'avoir quelque chose pour la prendre.

Telles sont les idées du peuple sur le lien conjugal, tels sont les ménages des pauvres. Celui où la femme n'est jamais battue est une exception. L'abandon, la misère, des souffrances inouïes et la crainte continuelle d'y succomber, voilà le sort de l'artisane de notre civilisation, de la femme dite libre et citoyenne : femme ayant des droits sociaux, mais, de fait, plus inhumainement traitée que la femme esclave, que la femme turque, que la femme indienne, que la femme nègre. De plus que celles-ci, elle souffre de la faim et des privations de toute nature, et elle meurt non moins souvent de mort violente.

Ce qui conduit l'homme du peuple à ce mépris de la femme et à cette habitude de la maltraiter, c'est le préjugé, c'est l'exemple. Il a vu battre sa mère par son père et il en a été lui-même battu. Il battra donc sa femme, il battra ses enfans, comme ceux-ci battront les leurs; et c'est ainsi qu'à une génération brutale en succède une plus brutale, et qu'une fois sur cette pente rétrograde, une nation, si quelque circonstance imprévue ne l'arrête pas, se retrouve bientôt au point d'où elle est partie, c'est-à-dire à la barbarie.

On nous objectera que ces mœurs sont celles du dernier

degré de l'échelle sociale, celles de la populace. Mais les trois quarts de la nation ne sont-ils pas populace? Consultez ses mœurs, ses habitudes. Les lieux qu'elle fréquente, quels sont-ils? Sont-ce les temples, les écoles, les musées, les théâtres même? Non, ce sont les cabarets, exclusivement les cabarets : oui, c'est là où vit l'homme du peuple.

De cet amour du cabaret, des exemples qu'il y rencontre, des conseils qu'il y reçoit, de cette surexcitation qu'il y trouve dans l'abus de la pipe et de la boisson, naissent à peu près toutes ses misères, tous ses vices, toutes ses infirmités, on peut même dire tous ses crimes. Qu'on ferme les cabarets, qu'on double et triple les droits sur les alcools, qu'on trouve moyen de dégoûter le pauvre du tabac, source d'oisiveté et d'ivrognerie, alors ces mauvais ménages et ces exemples de violence, et ces scènes de meurtre, et ces orgies de sang seront plus rares. A jeûn, ces malheureux ne s'y livreront pas. C'est l'ivresse seule, ivresse qui, chez quelques-uns, est continue, qui les jette en dehors de l'humanité et au-dessous de la bête même. Quelque féroce qu'elle paraisse, cette bête ne tue que lorsque la faim la presse ou qu'elle craint pour sa progéniture, pour sa femelle ou pour elle-même. Mais l'ivrogne frappe et déchire sans motif, sans prétexte même, et il frappe de préférence sa femme et ses enfans, c'est-à-dire ceux que l'animal défend jusqu'à la mort.

Le raisonnement de ces ivrognes est tellement perverti que, même dans leurs momens lucides, ils ne rougiront pas de leur brutalité. Ce malheureux préjugé qu'une femme est faite pour l'obéissance passive et qu'un mari doit la battre pour lui prouver qu'il est le maître, est si bien enraciné en lui, que loin d'y voir un mal ou un sujet de honte, il en tirera publiquement vanité.

Entendez-le lorsqu'il est entouré de ses compagnons de bouteille, s'étendre avec complaisance sur les danses qu'il a données à madame et sur celles qu'il compte lui donner encore. Quand il est sur ce chapitre, il ne tarit pas : « En a-t-elle eu, la malheureuse, s'écrie-t-il d'un air de satisfaction; on peut bien dire que celle-là a la vie dure ! mais elle n'est pas au bout. Je lui en ai promis une. Ah! ce soir nous allons rire ! »

Et ses compagnons d'applaudir et de l'encourager à bien taper. Aussi n'y manquera-t-il pas. C'est même cette intention qui lui fait quitter le cabaret. Oui, c'est cette vanité de despotisme, ce besoin de tyranniser quelqu'un, de maltraiter un être faible, qui le ramène chez lui. S'il n'y avait personne à torturer, il n'y rentrerait pas.

Sa malheureuse femme ne le sait que trop, et quand l'heure de son retour approche, elle s'empresse de se garnir le corps de linge, de chiffons pour amortir la violence des coups. Encore cette précaution n'est-elle pas sans danger, car s'il s'en aperçoit, il y verra une révolte contre ses droits d'époux, un tort qu'on veut lui faire. « Ah! coquine! ah! chameau! tu te cuirasses, tu veux me faire aller, attends, attends, gueuse! »

Dans leur fureur, on en a vu ne se contentant plus de leurs poings ou d'un bâton, prendre une bûche, une barre de fer et même un marteau.

Ce dernier mode de correction était celui d'un serrurier de cette bonne ville, où personne n'ignorait que, par suite de cette habitude de jouer du marteau, il avait eu le malheur (c'était son expression) de perdre sa première femme et ses deux enfans. Tous étaient morts de dépôts dans diverses parties du corps. Il s'était remarié et il avait, de la seconde, trois autres fils qu'il régentait de la même manière et qui également, au su de tous, devaient finir comme les premiers. Déjà l'aîné

avait été laissé deux fois pour mort sous les corrections paternelles. Quant à sa seconde femme, elle avait, par ses soins, reçu trois fois l'extrême-onction.

« C'était un fort brave homme, disaient ses voisins; il n'avait que ce défaut : la main un peu légère (ils voulaient dire un peu lourde). C'était le trop de sang, ajoutaient-ils; un seul verre le mettait en train, alors il fallait qu'il battît quelqu'un. Quel dommage! un si brave homme. »

Ce brave homme avait eu aussi le malheur de briser la tête à un de ses apprentis, en lui jetant une barre de fer : circonstance qui, disaient encore les voisins, avait manqué de lui causer du chagrin, car il avait été mandé devant le magistrat qui lui avait enjoint d'être plus circonspect à l'avenir.

Il se le tint pour dit quant aux apprentis, mais son ménage n'y gagna rien : l'habitude était trop invétérée. Un soir qu'il rentrait ivre et conséquemment en humeur de battre, ne trouvant sous sa main ni son marteau ni ses enfans, que, par précaution (c'était la Saint Eloy, fête des forgerons), la mère avait cachés, il s'en prit à la pauvre femme qui, enceinte de six mois, était malade et couchée des suites du martelage de la veille. Il l'arracha de son lit, la foula aux pieds, et la laissa pour morte.

Comme c'était un brave homme et qu'enfin c'était sa femme, ses voisins n'y virent pas grand mal. Il n'en fut pas de même des voisines; elles crurent qu'il y avait mis de la malice et prétendirent que c'était lui qui avait caché son marteau pour motiver la chose des coups de pieds sur le ventre, et ceci, parce qu'il avait eu l'idée d'en prendre une troisième. Mais c'était pure calomnie. Sa femme, qui accoucha d'un enfant mort, n'en mourut pas cette fois, et il ne fut veuf qu'un an après.

Si vous pensiez que les braves gens de cette espèce

sont rares, vous vous tromperiez; et ces hommes qui, dans leur ivresse, frappent et tuent sans motifs et même sans remords, puisqu'ils ne s'en souviennent plus quand ils sont dégrisés, sont un type fort commun chez la populace qui les excuse, et, jusqu'à certain point, les protège.

C'est donc à l'ivrognerie qu'on doit attribuer en grande partie les sévices dont sont victimes les femmes du peuple. Sans doute il est des hommes qui battent la leur, même sans avoir bu, mais cela n'est pas ordinaire. Ces brutaux de sang-froid, ces hommes cruels à huis-clos, sont heureusement une exception assez rare. J'en ai entendu citer un que le bruit public accusait de garotter et de baillonner sa femme, pour la battre plus à son aise. Ancien courrier, il la battait ainsi avec une cravache pendant des heures entières. C'est par son propre fils, enfant de sept à huit ans, que les faits furent révélés et dénoncés par le bruit public aux magistrats qui n'y donnèrent aucune suite. C'était encore une affaire de ménage.

Ici le peuple aurait été plus sévère : il appelle ces maris-là des *en-dessous* ou des sournois et les aime peu, parce qu'ils se cachent pour faire leur coup.

Tels ne sont point les ivrognes : ils ne tiennent pas du tout à l'incognito et s'inquiètent peu si les portes ou les fenêtres sont ouvertes; et quand ils procèdent à leurs exécutions, on croirait en vérité, qu'à l'imitation des anciens seigneurs hauts justiciers, ils veulent les rendre publiques. Il y en a même qui corrigent madame en pleine rue, ou bien encore chez un voisin, si c'est là qu'elle s'est réfugiée; et le voisin n'aura garde de s'y opposer, il croirait manquer aux convenances.

Aussi, ces maris batteurs sont-ils si bien connus dans leur quartier, sans en excepter même du commissaire, qu'il n'est personne qui ne puisse dire combien leurs

voisines ont reçu de coups pendant la quinzaine et combien elles en recevront la quinzaine suivante. Ce calcul est fort simple. Le nombre de fêtes et de dimanches, auxquels on peut ajouter les lundis et même souvent les mardis, faisant juste celui des jours où les maris seront ivres, on peut facilement établir le compte de ceux où ces femmes seront battues.

Il est même de ces femmes dont on pourrait dresser d'avance l'extrait mortuaire, et par un acte de notoriété anticipé, déterminer à peu près l'époque où l'époux sera veuf. Le dépérissement de ces infortunées est assez visible. Quand elles sont arrivées à cet état, leurs maris les nomment *rosses*, et la fréquence et la violence des coups augmentent toujours avec l'âge et le dépérissement, c'est-à-dire avec les progrès de l'état de rosse. Une femme est faite pour être battue : une rosse l'est pour être assommée. Il faut être conséquent en toute chose. Aussi, la femme qualifiée de rosse peut-elle se considérer comme morte.

In vino veritas. Notre ivrogne ne fait pas mystère de ses intentions. Il a dit, à qui voulait l'entendre, qu'il en avait assez comme cela, qu'il fallait que sa femme y passât, et qu'un jour ou l'autre il ferait un malheur. Il a même montré un gourdin qu'il avait été couper à cet effet ; et le gourdin y est entièrement propre, car il suffirait pour étourdir un bœuf. Aussi tout le monde, y compris toujours le commissaire de police, le confident obligé de tous ces mystères de famille, plaint-il sincèrement la pauvre femme condamnée à mourir sous le bâton de l'hyménée.

Il n'est pas sans exemple, cependant, que quelqu'ame charitable ne cherche à faire sentir à cet homme l'horreur de sa conduite et à le détourner de son projet. Mais c'est un sur mille, et la grande majorité, c'est-à-dire

à peu près le public tout entier, considérant la tragédie qui se prépare comme un malheur inévitable, se bornera à en détourner les yeux, comme fait un homme sensible en passant près d'un abattoir où il voit un mouton sous le couteau du boucher.

D'autres, par des propos imprudens, en hâteront le dénouement :

« C'est une querelle de ménage, dira l'un, n'allons pas nous en mêler. »

« Il y a dix ans qu'il la rosse ainsi, dira l'autre; elle n'en est pas morte. Pour une fois de plus, elle n'en mourra pas davantage. Les femmes sont comme les chats, elles en réchappent toujours. »

« Ça ne me plaît guère de voir ainsi martyriser une femme, dira un troisième; d'autant plus que c'est une bien digne femme qui n'a que des bras pour travailler et des yeux pour pleurer. Mais qu'y faire? C'est son mari, après tout, et chacun conduit son ménage comme il l'entend. »

« Ce sera un bonheur pour elle, dit un quatrième; pour souffrir ainsi, il vaut mieux en finir une bonne fois. »

« Si elle avait de quoi payer une séparation, s'écrie un cinquième, ça se terminerait sans malheur. Mais comment faire? La justice coûte. C'est comme le vin à trente, ça n'est pas fait pour les pauvres. »

« Quand j'ai vu qu'il la battait deux jours après la noce, s'écrie un sixième, oncle de l'époux, je lui ai dit: Si tu y vas comme cela, mon neveu, ce ne sera pas long. Mais prends-y garde, tu as le vin mauvais. Ne t'ai-je pas trouvé un jour la main levée sur ta mère, ma propre sœur? Ça passe la permission, garçon: et quant à ta femme, tu aurais pu, du moins, attendre la fin du mois. »

« Ne jasez donc pas ainsi, dit un septième, vous allez

lui causer du désagrément. Si un malheur arrivait, on dirait qu'il y a *assassinement*. Quand vous l'aurez fait coffrer, en serez-vous plus gras? Ah! les parens! les parens! c'est un fléau dans une famille! »

Bref, tout en compatissant au sort de la victime, personne ne dit un mot pour la sauver, et chacun se garde plus encore de tenter une démarche auprès de l'autorité. On craint de se faire un ennemi ou seulement d'être appelé comme témoin. D'ailleurs, à quoi servirait cette démarche? Vous allez le voir.

Tandis que l'exécution annoncée fait ainsi le sujet des commérages du quartier, notre ivrogne, au cabaret, entouré de ses intimes, est en butte à leurs lazzis. Ils le plaisantent sur son gourdin, ils disent qu'il l'a coupé trop court, qu'il est moins long que les cornes que sa femme lui fait porter, qu'elle a des os trop durs pour de si mauvais bois, etc., etc. Enfin, ils lui disent tout ce qu'il faut pour l'animer et le confirmer dans sa résolution : non qu'ils en veuillent à la pauvre femme, elle ne leur a jamais fait de mal, ils ne la connaissent peut-être pas: Ils poussent cet homme au meurtre par légèreté, par jactance, par ton, car la plus vile canaille se pique aussi d'avoir le sien. C'était pour l'histoire de rire, dira ce plaisant de mauvais lieu, quand on lui reprochera d'avoir, par ses propos atroces, exaspéré le mari et hâté ainsi la catastrophe.

Abandonné de tous, comment la malheureuse échapperait-elle? Sûre de mourir aujourd'hui ou demain, elle est presque résignée à son sort. De minute en minute, elle attend son bourreau.

Il n'est pas loin. Devenu furieux par l'ivresse et les propos de ses amis, il vocifère dans la rue en frappant les murs et le pavé de son lourd bâton. Transie de peur, la malheureuse n'en comprend que trop l'emploi.

Il le lui a dit, et en ce moment encore il le proclame à haute voix : on l'entend hurler qu'il va y avoir un fameux carnage et que c'est ce soir que sa gueuse y passera.

Ici, je le demande, la raison, l'humanité, ou simplement l'amour de l'ordre, n'exigeraient-ils pas qu'on sauvât cette femme de la rage de cet insensé et cet insensé de lui-même? Au défaut de la police, puisqu'elle ne se mêle pas de ces choses, le premier venu ne pourrait-il pas s'emparer de l'ivrogne et l'enfermer jusqu'à ce que le bon sens lui fût revenu? Non, la loi s'y oppose ; et cet homme charitable, accusé de détention arbitraire, serait lui-même poursuivi, condamné et emprisonné, le tout dans l'intérêt des ivrognes et du maintien de leur inviolabilité. Aussi, celui-ci s'escrime-t-il à son aise. Il injurie l'un, menace l'autre, et joue à tort et à travers de son bâton, au risque de blesser les passans.

C'est ainsi que cette bête ivre commande à la foule, comme à un troupeau d'esclaves. Oui, tels sont nos usages, telles sont les scènes qui se renouvellent journellement. Permis au premier drôle de se déclarer le roi de la rue, avec droit d'insolence et presque de vie et de mort sur tout ce qui y passe. C'est un ivrogne, dira-t-on, laissez-le faire.

Cependant celui-ci n'est plus qu'à quelques pas de son logis. Nul encore n'a songé à venir en aide à la victime. Une seule voix secourable se fait entendre : c'est celle d'un pauvre enfant qui, saisi de terreur, a quitté la place où il jouait. Dans cette figure hideuse que chacun fuit, il a reconnu son père : Maman, sauve-toi, voilà papa.

A ce cri de son enfant, l'amour maternel la ranime : ce n'est plus pour elle qu'elle craint, c'est pour lui. Elle s'élance dans la rue, le prend dans ses bras et s'enfuit. L'ivrogne veut la poursuivre, mais ses jambes avinées s'y refusent. Dans sa rage, au risque de tuer la mère

et l'enfant, il leur lance son arme qu'ils évitent, mais qui atteint un spectateur qui se fâche et qui, ramassant la massue, allait la décharger sur la tête de l'ivrogne, quand vingt personnes se précipitant, lui arrêtent le bras. Remarquez bien que pas un seul n'avait bougé quand c'était la femme et l'enfant qu'on menaçait. Pourquoi? C'est que c'était sa femme et son enfant. O populace imbécile! Oui, je dirais que tu mérites tous les maux qui t'accablent, si ceux qui, par leur insouciance égoïste, par l'absurdité de leurs lois ou l'usage qu'ils en font, te laissent dans la fange où tu barbottes, n'étaient pas plus coupables que toi. Mais cette fange commence à déborder: qu'ils y prennent garde, elle les étouffera avec toi.

La paix faite entre le passant et l'ivrogne, on remet poliment à celui-ci son bâton, en lui indiquant la route qu'a prise sa femme. Les plus obligeans lui offrent même de le conduire et, au besoin, de lui prêter main-forte. Mais leur assistance est inutile: la fugitive a gagné un autre quartier; là elle a disparu.

Pendant deux jours on la cherche inutilement. On commence même à dire qu'elle s'est suicidée. Enfin, on apprend qu'elle s'est réfugiée chez sa mère.

Ici le public se prononce encore pour l'ivrogne. Ce n'est qu'un cri contre les parens: voler une femme à son mari! s'écrient tout d'une voix les commères; quelle horreur! et la malheureuse qui a abandonné son époux! qui lui a pris son enfant, qui l'a laissé là sans feu, sans soupe, sans même faire un point à ses bas! En voilà-t-il une coquine! Ah! si on l'assommait, celle-là, elle ne l'aurait pas volé! Ainsi disent les commères.

Cependant ce pauvre mari délaissé, suivi d'un nombreux cortège, car il a, tout le long du chemin, conté son malheur de cabaret en cabaret et recruté tous les buveurs attendris, est arrivé devant la porte de son beau-père

qu'il commence par accabler d'injures, et ceci du milieu de la rue, afin que tout le monde en profite. La populace fait chorus : « Courage, lui crie-t-on; reprends ta femme, mon brave homme, et donne-lui-en de façon que l'envie ne lui prenne plus de te quitter. »

Ainsi encouragé, l'époux outragé entre de force chez son beau-père, vieillard débile qu'il envoie, d'un coup de pied, tomber à la renverse; puis, d'un revers de main, il fait à son tour pirouetter sa belle-mère; car c'est ainsi qu'on entend le respect pour les parens au dix-neuvième siècle.

Cela fait, il cherche sa femme, mais sans pouvoir la découvrir. Il remet en jeu son gourdin, casse et brise tout dans la maison, aux grands applaudissemens de la foule, qui l'aurait bien volontiers secondé dans cette besogne, si le commissaire n'eut paru.

Le tumulte croissant et le gourdin ne cessant pas de jouer, les gendarmes arrivent. Est-ce pour calmer ce furieux? Non, mais pour arrêter sa femme. Il ne s'agit que de la trouver. Nos agens de la force publique, accoutumés à ce genre d'investigation, l'ont bientôt découverte enfermée dans une armoire avec son enfant. Ils la saisissent et la remettent aux mains de son mari qui, sans plus tarder, voulait commencer la danse. Les gendarmes l'engagent à attendre qu'il soit chez lui.

La mère, éplorée, allait de son gendre à l'autorité, tâchant d'attendrir l'un ou l'autre, offrant même, malgré sa pauvreté, de reprendre sa fille et de la nourrir. Mais c'est en vain. La loi est là, et le mari s'est prononcé : l'épouse et l'enfant doivent lui être remis. L'ivrogne, qui ne tient pas à l'enfant, le jette à son aïeule et il se saisit de sa femme qui frémit comme le patient sur lequel le bourreau met la main.

Il sort triomphalement, chassant devant lui sa victime

que poursuivent les huées du public. Les gendarmes surveillent le cortège et l'ordre de la marche, car le commissaire, en homme prudent et qui ne s'écarte jamais de la légalité, a pris le devant pour opérer la réintégration de la fugitive au domicile conjugal. Dans sa sollicitude et son amour des bonnes mœurs, il a même prescrit aux gendarmes de surveiller le logis pendant tout le reste du jour, de peur qu'elle ne s'échappe de nouveau. Mais la précaution est inutile. Menacée à la fois par les gendarmes et par la populace, injuriée, poussée, frappée par son bourreau, qui de temps en temps, de la pointe de son gourdin, d'un coup de poing dans le dos ou d'un coup de pied dans les reins, hâte sa marche et redresse ses jambes qui ploient, c'est à demi-morte qu'elle a passé ce seuil.

Les curieux restent à la porte, espérant que la danse va commencer et qu'ils pourront en avoir les prémices, ou du moins jouir de ses cris. Mais ils sont trompés dans leur attente, et l'autorité, pour que le mari ne soit pas troublé dans l'exercice de ses droits d'époux, a fait fermer les portes et les fenêtres. Nos amateurs n'entendirent rien. La victime, évanouie dès le premier coup, n'eut pas la force de crier et perdit le sentiment de ceux qui suivirent.

Malheureusement sa constitution était forte, le sentiment revint. Alors Dieu sait les tortures qu'elle endura pendant quatre jours : des coups sourds, puis de longs gémissemens et enfin des cris plus faibles furent entendus soir et matin. Le cinquième, ils cessèrent entièrement.

Les trois jours suivans, tout resta silencieux dans le logis; et on la croyait morte, quand, chassée par le besoin, elle reparut tigrée, zébrée, bossuée, couturée : elle n'était qu'une plaie. Véritablement, il ne mentait pas celui qui disait qu'elle avait la vie dure!

C'était un peu de pain et d'eau qu'elle venait chercher. Son mari n'était pas rentré depuis soixante heures, et la croyant morte sans doute, il ne lui avait laissé ni une goutte d'eau, ni une once de nourriture.

L'infortunée supportait ses propres maux ; elle sentait qu'ils allaient finir. Mais le souvenir de son enfant et la crainte qu'après elle ce ne fut sur lui que tombât la rage de l'ivrogne, la poursuivait. Profitant donc de l'absence de celui-ci et soutenue par une voisine à peu près dans la même position matrimoniale, elle va trouver le magistrat; et lui montrant son corps saignant, ses os brisés, et lui répétant les menaces de mort qui lui sont faites journellement, elle demande, pour elle et son enfant, protection à la loi.

Le magistrat lui répond : « La loi punit le crime et ne le préjuge pas. Vous vivez, il n'y a rien à faire : on ne peut punir un époux pour avoir donné un soufflet à sa femme. Or, le nombre et la nature des coups ne changent rien, au fond, à la question. Qu'il frappe avec un plumeau ou avec une bûche, qu'il vous fasse une égratignure avec le bout de l'ongle ou qu'il vous écorche vive avec un scalpel, c'est absolument la même chose aux yeux du législateur. La loi ne saurait tout prévoir ni faire un tarif des sévices de ménage. Mais qu'un seul de ces sévices, que le moindre de ces coups vous donne la mort, le lendemain, que dis-je, cinq minutes après que votre décès sera juridiquement constaté, la justice reprend ses droits et son glaive sera suspendu sur la tête du coupable. Il ne s'agira plus que de trouver des témoins et de prouver la préméditation. Reposez-vous, à cet égard, sur mon zèle. Aux horribles contusions dont vous êtes couverte, il est facile de voir que vous êtes au terme de vos souffrances, et que bientôt cet homme brutal aura à répondre de ses actes. C'est par une idée heureuse et

dont la justice vous sait gré, que vous avez facilité sa tâche en vous présentant à elle dans un état qui n'a pas besoin de commentaire et qui, je le répète, annonce le prochain dénouement de ce drame.

» Sans doute votre famille et vous-même pouviez désirer que ce dénouement fût autre, mais que pourrait-il être? Le divorce ou la séparation. Le divorce n'est plus dans nos lois, et la séparation n'est pas dans la conscience des magistrats : elle blesse la morale et l'ordre public.

» Rentrez donc dans le domicile conjugal dont vous avez déjà été trop long-temps éloignée, car si votre mari venait vous réclamer ici, mon devoir serait de vous remettre en son pouvoir; et en cas de résistance de votre part, de vous y contraindre par tous les moyens de droit et même par la force. » Et là-dessus, il lui fit signe de quitter son cabinet.

La pauvre femme obéit et retourna chez elle. Elle n'en devait plus sortir vivante. Mais le dénouement fut plus prompt encore que le magistrat ne l'avait prévu; car, apprenant au cabaret la démarche qu'elle avait faite, son mari, qui la croyait morte depuis trois jours, l'acheva le soir même.

Il avait tenu sa parole, la justice tint la sienne : il fut arrêté, jugé, condamné, pour meurtre par imprudence, à trois mois de prison. Il n'y a pas de mal; il pourra, comme le serrurier, épouser sa seconde.

Vous pensez peut-être que ceci est une histoire faite à plaisir? Oh! que non. Le conte de la Barbe-Bleue n'est pas si conte que l'on paraît le croire; et les martyres de femmes et d'enfans que la justice atteint ne sont que le bien petit nombre. C'est qu'en France, les assassinats commis à coups de poings, à coups de pieds, à coups de barre de fer, ne comptent pas, pas plus que ceux qu'on exécute à coups d'épingles ou par la privation

de pain, d'air et d'eau. La justice ne connaît que trois moyens de tuer : le couteau, le fusil, l'arsenic. Hors de là on meurt toujours de mort naturelle, ou comme nous venons de le dire, par imprudence ; et l'imprudent, qui en est quitte à peu de frais, est aussi toujours disposé à recommencer.

La marche est donc bien tracée pour quiconque a une femme dont il veut se défaire. Il peut la tuer à coups de bâton. Le public et la justice n'y verront qu'un accident ou une mort naturelle.

L'opinion est non moins indulgente sur l'habitude qu'ont certains maris du peuple d'appliquer à leur seul usage tout ce qu'ils gagnent, et de laisser leur femme et leurs enfans s'en tirer comme ils peuvent. Il en est même qui, ayant des épouses actives et laborieuses, se font nourrir par elles, sans jamais mettre un sou dans la communauté. Leur femme est leur métairie : ils se sont faits rentiers, ils mangent, boivent et dorment. Vrais chanoines du prolétariat, leur vie est douce, et pourtant, chose incroyable, leurs femmes n'en sont pas moins battues. « Ah ! quelle perte j'ai faite, s'écriait un de ces faineans qui avait laissé mourir la sienne à la peine ; quelle perte ! il faut maintenant que je gagne ma vie ! »

Quand ces faits sont fréquens et à la connaissance de tous, comment se fait-il qu'on ne puisse pas citer un seul cas où la justice soit intervenue en faveur de l'épouse opprimée, de l'épouse pauvre, s'entend. Quoi ! lorsque la loi oblige le mari à défendre sa femme et à la nourrir, on lui permet de la rouer de coups ou de la laisser mourir de faim, elle et ses enfans ! Oublions un instant les préjugés populaires et tous les dictons de vaudeville ou de cabaret sur les défauts des femmes et les droits des maris sur leur peau et sur leurs os ; envisageons

la question sous son aspect moral et pesons-en aussi les conséquences sociales. Quoi! battre une femme ce n'est rien! Quoi! avilir l'épouse et la mère aux yeux de ses enfans, leur enseigner, par votre exemple, vous père, vous chef de famille, l'abus de la force, la violence, la cruauté, ce n'est rien!! Moi, je dis que c'est beaucoup. Battre une femme est une lâcheté, battre la sienne est un crime; oui, un crime, quels que soient ses torts. Est-elle adultère, l'avez-vous surprise dans les bras d'un autre, répudiez-la, si la loi vous le permet, mais ne la dégradez pas.

La frapper comme un vil animal, c'est plus que la tuer, c'est l'abrutir, c'est la mettre plus bas que la fille des rues, que la dernière des créatures; car cette fille des rues vous n'oseriez pas la frapper. Si vous le faisiez, elle vous traduirait en justice, elle vous ferait condamner à des dommages et intérêts. Elle pourrait fuir, au moins. Mais l'épouse, enchaînée au domicile conjugal, ne le peut pas. Et c'est quand cette loi la lie et vous la livre sans défense que vous la torturez, et vous ne le faites que parce que vous le pouvez sans danger, que parce que cette loi aussi dit, en trouvant encore un reste de vie dans ce corps sillonné de blessures: *Ce n'est rien, c'est un mari qui a battu sa femme.*

Selon moi, la législation laisse ici à désirer: peut-être même est-elle à refaire; et puisqu'elle défend à l'époux de coudre l'épouse dans un sac, comme en Turquie, et de la jeter à l'eau, elle ne devrait pas permettre de la tuer en détail. Elle ne devrait pas souffrir davantage qu'il la laissât mourir de faim. Est-ce que, dans l'une ou l'autre circonstance, le magistrat ne devrait pas intervenir d'office? Est-ce que le tribunal, devant la notoriété publique, ne pourrait pas prononcer la séparation de corps et empêcher ainsi qu'un de ces corps ne brisât

l'autre? Est-ce que là ne seraient pas l'esprit et la lettre de la loi?

Si l'usage nous fait considérer les sévices de mari à femme comme choses indifférentes et excusables, n'est-ce pas par le plus pitoyable abus du raisonnement, par le plus indigne oubli de toute pitié? Chez certains peuples, aussi, on regarde comme chose indifférente de rôtir un homme ou de le taillader.

Au lieu de sévir avec une rigueur implacable contre des délits sans portée, délits de convention, qui sont répréhensibles sans doute, mais qui pourtant ne blessent que les droits du fisc, c'est sur ces crimes de lèse-humanité que je sévirais; c'est contre ces hommes qui abusent de leur titre d'époux et de père, c'est contre ces lâches qui frappent jusqu'à la mort des êtres faibles et désarmés, c'est contre ces ivrognes féroces qui, toujours excusés, semblent avoir acquis, avec l'impunité, le privilège du meurtre et le droit de s'abreuver de sang et de larmes quand ils sont soûls de vin. Ah! si quelques exemples étaient faits, si la loi, trop long-temps silencieuse, parlait enfin; si, en se gorgeant d'alcool, le buveur éhonté savait que l'ordre public l'attend à la porte du cabaret et va lui demander ce qu'il a fait de sa raison; si, au premier cri de la femme ou de l'enfant qu'il déchire, cet ordre protecteur du faible mettait la main sur le bourreau et lui faisait expier, par quelques jours de cellule, de pain et d'eau, ses velléités sanguinaires, l'habitude lui en passerait bien vite, et nous ne verrions plus tant de ces cruautés, de ces douleurs, de ces misères dont ici, avec des couleurs si sombres, nous n'avons pourtant donné qu'un faible aperçu: cruautés qu'on pourrait à peine croire, si les preuves n'en étaient partout, s'il ne suffisait pas d'interroger le premier ménage de pauvre, ou mieux encore, la notoriété pu-

blique; enfin, si chaque jour de l'année, il ne périssait pas sous nos yeux quelques-unes de ces victimes de la dépravation et de l'ivresse.

A quoi sert la civilisation, s'il s'y commet plus d'atrocités que dans la barbarie, et des atrocités plus lâches? A quoi bon la loi, si, entourée d'obstacles, bardée d'avoués, d'avocats, de greffiers et d'écritures, on ne peut en implorer le bénéfice que l'argent à la main? Alors elle n'existe de fait qu'en faveur du riche; elle ne protège que le fort, elle n'est point pour le pauvre, et la preuve la voici :

Vous avez vu l'indifférence des agens de la force publique, du commissaire, du juge, pour les souffrances de la femme du peuple. Vous les avez vus, d'un commun accord, lui refusant leur appui et la rejetant à son bourreau. Eh bien! supposez que cette femme ainsi martyrisée soit riche, qu'elle ait un nom, un rang, une famille, croyez-vous que son supplice eût duré une semaine? Non; cette même force publique, ce commissaire, ce magistrat, ces juges se seraient levés en masse pour arracher au monstre sa victime; et, à défaut, tous les journaux auraient tonné contre l'ogre.

Oui, tandis que dans une ville il y a cent femmes pauvres journellement maltraitées, battues, déchirées par leur mari, il n'y en aura pas une seule appartenant à la classe aisée, à celle des gens dits comme il faut, qui éprouvera un traitement semblable ni même qui en approche. Cependant les femmes de cette classe ont aussi des maris ivrognes, sanguinaires, féroces, des maris qui, eux aussi, se feraient un plaisir de les torturer. Pourquoi donc s'en gardent-ils; pourquoi, lorsqu'ils s'enivrent, ne sont-ils pas ce que sont les autres ivrognes? C'est que l'ivrogne lui-même a le sentiment de sa conservation. L'ivrogne peuple n'a rien à craindre,

puisqu'il n'a rien à perdre : sa femme n'a ni rang, ni nom, ni or pour se défendre. L'ivrogne riche se rappelle que la sienne a tout cela ; et ne l'eût-elle pas, il sait que sa propre fortune répond pour lui et qu'il lui faudra payer chaque coup qu'il donnera. On veut bien battre sa femme, on veut bien la tuer, mais on ne veut pas qu'il en coûte.

Que celui-ci, comme l'autre, soit sûr de l'impunité ; que, pas plus que l'autre, il n'ait rien à redouter de l'opinion, et l'on verra si la femme titrée sera plus ménagée que l'artisane. Le malheur de celle-ci, les cruautés dont elle est victime naissent donc évidemment des causes que j'ai déduites et que je résume ainsi :

1° L'indulgence qui excuse les fautes commises dans l'ivresse.

2° Le préjugé qui ne veut pas considérer comme infâme l'homme qui abuse de sa force pour maltraiter une femme.

3° La faiblesse des agens de l'autorité et des magistrats eux-mêmes qui, jusqu'à certain point, partagent ici les superstitions de la foule.

4° L'inexécution ou l'insuffisance des lois et surtout cet entourage de frais qui rend un tribunal inabordable pour le pauvre et la justice trop chère pour sa bourse.

Les remèdes sont :

1° L'annotation et, en cas de récidive, l'emprisonnement de tout individu rencontré ivre dans la rue ou dans un lieu public.

2° La poursuite d'office de tous les sévices ou coups portés à un être humain quelconque. Punition double quand le fait aura été commis dans l'ivresse.

3° L'exemption de tout frais pour les pauvres qui portent, devant un tribunal, une plainte fondée.

Les coups sont bannis de notre code pénal, de notre

code militaire et même de notre code d'esclavage. Il est temps qu'ils soient bannis de nos mœurs. Je le demande, a-t-on jamais rendu un être meilleur en le battant? Non, pas plus un enfant qu'un cheval : on rend l'un méchant et sournois, et l'autre rétif. Il n'est pas un meurtrier qui n'ait commencé sa carrière de crimes par un coup de poing ou une bourrade. Si, dès ce premier fait, on lui avait lié les bras, il serait peut-être honnête homme.

Il en est de même de l'ivrogne. La première fois qu'un homme s'est enivré, si le magistrat l'avait admonesté, il serait resté sobre.

Je ne peux trop vous le dire : réprimez d'une main sévère l'ivrognerie et la brutalité, réprimez-la dans toutes les classes, et vous pourrez alors arriver à la civilisation véritable. La vôtre, ou ce que vous nommez ainsi, n'existe de fait que dans la minorité de la nation. La majorité barbare ou corrompue est, par son ignorance, sa cruauté et sa stupidité, au-dessous du sauvage même.

Voyez : *Ivresse, circonstances atténuantes.*

BEAUTÉ. L'homme, dans sa modestie, a pris sa forme comme type de la beauté. Aussi, en a-t-il revêtu la divinité. Si la mouche avait conçu l'idée de Dieu, elle aussi l'aurait peint à son image.

Un homme ne peut jamais être beau pour une mouche. Pour cette mouche, Vénus et Apollon sont des êtres monstrueux, informes, hideux, comme elle-même l'est pour ce ciron cent fois plus petit qu'elle.

Prenant les choses telles que nous les avons faites et nous posant comme type de la perfection des formes vivantes, nous dirons : la beauté inspire l'amour ou l'admiration, et quelquefois l'un et l'autre.

Elle inspire l'amour quand il s'agit d'une femme.

L'admiration quand il est question d'un monument ou d'un astre.

Enfin, elle inspire à la fois l'admiration et l'amour, quand l'objet vivant est à nos yeux un chef-d'œuvre de grâce, de grandeur et de beauté.

Mais qu'est-ce que la beauté?

La solution n'est pas facile. La beauté réelle ou céleste, celle qui est basée sur le vrai, est toujours la beauté, quels que soient le temps, le lieu et l'œil qui la considèrent.

Pour l'individu terrestre, pour l'homme, la beauté est chose très-variable, parce que l'homme juge moins ce qui est que ce qu'il sent, et qu'il sent plutôt d'après ses habitudes et ses préjugés que par sa nature ou par le rapport effectif qui existe entre lui et ce qui est. Par conséquent la beauté ou la laideur des femmes, qui semblent chose si positive, ne sont pour lui, dans bien des cas, qu'affaire de convention ou quelquefois de sentiment. Cette femme est pour nous la plus belle, parce que c'est celle que nous aimons le mieux. Ne l'aimons-nous plus, c'est la plus laide. J'ai donc eu raison de dire qu'il était mal aisé de définir ce qui constituait pour nous la beauté d'une femme.

J'ai entendu un voyageur affirmer que le pays où les femmes étaient les plus belles était l'Abyssinie; et chacun de lui rire au nez quand il ajoutait qu'elles étaient d'un noir d'ébène. Ces rires étaient-ils plus fondés que ne l'auraient été ceux de l'Abyssinien devant qui on aurait dit que la beauté n'était compatible qu'avec la blancheur de la peau. La couleur est surtout la partie conventionnelle de la beauté. Celle d'une femme consiste principalement dans l'élégance des formes et la régularité des traits.

Il y a des femmes jaunes, bronzes, rouges et chocolat, et je suis convaincu qu'elles peuvent être tout aussi belles que les plus blanches ou les plus noires, et qu'un cercle composé de beautés de toutes couleurs pourrait, préjugé à part, offrir un spectacle tout aussi séduisant que nos bals le mieux parés et le plus à la mode. Ce qui me le fait croire, c'est que Mahomet, qui s'y connaissait, a orné son paradis de femmes de toutes les nuances.

Nous venons de dire que la beauté consistait dans l'élégance des formes et la régularité des traits. Cette définition, sans résoudre la difficulté, en soulève une autre ; car on nous demandera : qu'entendez-vous par élégance des formes et régularité des traits?

Un Lapon dira à sa maîtresse : « Vous avez trois coudées de haut, vos yeux sont deux lignes presqu'imperceptibles, vos joues proéminentes se marient bien à votre menton pointu, votre nez épaté s'étend agréablement sur vos joues d'un vert olive, et votre bouche semble vouloir mordre vos oreilles. Vous ne ressemblez en rien à ces filles du midi que la nature a traitées en marâtre, en leur donnant de grands yeux, de petites bouches et un nez fin. »

On dira que ceci n'est que badinerie et qu'un Lapon n'a jamais parlé ainsi à sa Laponne. C'est possible, passons donc à d'autres.

Les femmes des Samoïèdes, quoique blanches, ont le sein noir. Les hommes ont les joues bouffies, le front bas, les yeux fauves, le teint basané. Il y a pourtant des amoureux et des passions dans ce pays comme dans le nôtre, et dès lors ces figures étranges ont aussi leur charme. S'il n'agit pas sur nous, est-ce la faute de ces figures ou la nôtre? Et ne pourrait-on pas nous rétorquer l'argument? Cette nymphe, dont

la taille longue, fine et plate fait tourner toutes les têtes à Paris, en ferait-elle tourner une seule chez les Samoïèdes ou même chez les Turcs où l'on n'apprécie la beauté qu'au poids?

Cette admiration pour les os n'a pas toujours existé chez nous. La maigreur et l'embonpoint y ont alternativement eu leur règne. Lorsque, sous la régence, la mode était d'avoir, comme objet de luxe et d'ameublement, une fille de l'Opéra, le nec plus ultrà de l'élégance était de l'avoir aussi maigre que faire se pouvait; et la plus étique était toujours la plus chère.

Plus tard, on en est revenu à l'embonpoint. Il fut fort bien payé à son tour, et les femmes qui n'en avaient pas s'en faisaient un factice.

Je ne sais si aujourd'hui les os ont repris faveur, mais les toilettes tendent toutes à faire ressortir les angles.

Le goût des os est d'ailleurs tout spécial aux Français. C'est à eux qu'on doit la Venus squelette. Chez les autres peuples, quels que soient les préjugés sur la couleur, la peau et les traits du visage, on ne sépare guère la beauté d'une honnête rondeur. Si je ne me trompe, ce culte de la maigreur en France a dû, dans le principe, venir d'un homme gras. Le contraste est, on le sait, un des premiers talismans de l'amour comme de l'amitié. C'est ainsi que nous voyons les individus de haute taille donner la préférence aux petites femmes et les petits hommes s'éprendre de la virago.

Cette séduction du contraste a pourtant ses limites; elle ne dépasse jamais certaines proportions. Le goût du grand ne s'élève point chez l'homme jusqu'au colossal et ne descend pas jusqu'à l'exigu. On ne cite ni géante ni naine qui aient fait une passion. Cependant la naine aurait plus de chance que sa concurrente. L'enfant trouve de la beauté chez sa poupée, parce qu'elle est mignonne

ou qu'elle se rapproche de sa taille. Mais donnez à cette même poupée la corpulence d'un tambour-major, il en aura peur.

Les yeux de cette femme sont réputés beaux, parce qu'ils ont un quart de ligne de plus que les yeux d'une autre. Mettez un quart de pouce, et elle vous paraîtra un monstre.

Ce que nous ne mettons pas toujours en ligne de compte quand nous nous prononçons sur la beauté, c'est l'influence de l'entourage. Nous oublions souvent ce proverbe : *Dans le pays des aveugles, les borgnes sont rois.* C'est ainsi que les voyageurs nous ont fait la description attrayante de la beauté des femmes de certaines îles lointaines ; et l'une de ces beautés, amenée en Europe, s'est trouvée être l'analogue d'une guenon ou à peu près. Alors on a crié au mensonge, et pourtant personne n'avait menti. Le voyageur avait vu la jeune sauvage au milieu d'un groupe d'autres filles plus ou moins hideuses. N'ayant, depuis des mois, rencontré que les figures goudronnées des matelots, une face un peu moins sale, un peu moins jaune, un peu moins rogue, un visage de femme enfin, lui a semblé une beauté accomplie.

Le désappointement n'est pas même étranger à nos pays : tel amoureux qui n'avait connu sa maîtresse qu'au village, où il n'y avait qu'elle à marier, croit épouser la reine des belles. Il épouse, en effet, la reine des belles de l'endroit. Mais au premier déménagement, il n'en peut croire ses yeux : il lui semble que le nez de sa femme s'est alongé, que sa bouche s'est agrandie, que ses yeux se sont rapetissés, enfin que son ensemble est devenu rustique et disgrâcieux; pourtant rien n'a changé que le cadre.

Un homme ne peut donc pas attester qu'une femme est belle lorsqu'il ne l'a vue qu'entourée de laides ;

comme il pourrait également se tromper en qualifiant de laide celle dont la compagnie ne se composerait que de divinités. Ceci explique l'inconstance en amour. Il est évident que si ce qui est vraiment beau nous paraissait toujours tel, nous ne le quitterions jamais pour le pire. La disposition physique, le tempérament si l'on veut, peut, non moins que l'encadrement, contribuer à nous faire paraître une femme belle ou laide. Un écolier de rhétorique ne croit pas aux femmes laides : toute femme, pour lui, est belle ou jolie.

Plus tard, l'homme éprouve le sentiment opposé : le malade qui a la jaunisse voit tout jaune. Il y a aussi des individus qui voient tout laid. Ils prétendent que le monde dégénère, qu'autrefois toutes les femmes étaient charmantes, qu'aujourd'hui toutes sont le contraire. Ces gens-là bientôt ne croiront pas plus à la jeunesse qu'à la beauté. La raison, c'est qu'ils sont devenus vieux et laids.

Le demi-jour est favorable à la femme. Il y a beaucoup de belles de nuit. La trop grande clarté, comme la trop grande puissance du regard, fanerait les fleurs les plus fraîches. Supposez que nos yeux, acquérant la force d'un microscope solaire, nous fassent voir toutes les imperfections, toutes les rugosités, tous les animalcules qui couvrent la peau la plus nette ou la plus satinée, où en serait la beauté des femmes?

Où serait-elle encore si, analysant les traits d'une figure, nous pouvions saisir ses rapports avec la pensée et reconnaissions que ce sourire caressant, que ces regards attractifs ne sont souvent que le voile de l'envie, de la fourberie et de toutes les mauvaises passions? Hélas! ces traits si beaux en apparence, nous offriraient tous les élémens de la laideur.

En définitive, quel est le principe de la beauté comme

de la laideur? L'ame. Oui, la beauté physique n'est que la réalisation de la beauté morale; c'est son reflet qui, jeté au dehors, s'y constitue et s'y maintient.

Si cet enfant est né beau, c'est que sa nature primitive est bonne. S'il déprave cette nature, sa beauté extérieure peut exister encore, mais peu à peu elle se modifiera; et bientôt elle révèlera à l'œil de l'observateur une expression qui ne sera plus la beauté et qui, à force de contracter la physionomie, s'imprimera sur les traits mêmes et y restera. C'est ainsi que la beauté devient la laideur.

Le contraire peut arriver. Cet être né avec une apparence repoussante, parce qu'il a les germes de tous les vices, peut, en étouffant ces vices, en les remplaçant par des vertus, acquérir une figure qui, laide encore au premier aspect, n'en offre pas moins, quand on l'étudie, des beautés réelles. Cette beauté et cette laideur ne seront pas celles qu'on nomme artistiques; mais rappelons-nous que nos yeux sont faibles et nos préjugés grands.

En résumé, tenons-nous en garde contre toute première impression, quand il s'agit de prononcer sur la beauté ou la laideur. Sinon nous nous mettrons souvent dans le cas de nous contredire nous-mêmes et de convenir que nous avions déclaré *beau* ce qui est *laid* et *laid* ce qui est *beau*.

BÉCASSE. C'est un oiseau qui a de gros yeux, de fines jambes et un long bec, qui niche dans les bois et mange des vers dans les marais ou ailleurs, quand il en trouve.

Une bécasse est aussi une créature humaine portant jupes, qui tient de la bégueule et de la chipie: deux

espèces plus communes en France que dans aucune autre partie du monde.

La bécasse humaine, comme les deux variétés dont elle se rapproche, tient d'ordinaire aux classes aisées de la société. Elle y naît de la sottise des pères et mères et se perfectionne de celle des maîtresses de pension, ou plus tard, des soins de leurs maris, quand elles en trouvent.

Il est des bécasses qui ne le sont que par ton et seulement aux jours de fêtes. En quittant leur robe de bal, elles dépouillent aussi leurs griffes et leur bec, et redeviennent bonnes femmes. C'est qu'elles n'ont de bécasse que la mine.

Quant à la bécasse pur sang, la bécasse de fonds, c'est autre chose. Agréable aux étrangers, elle réserve son humeur bécassière pour l'intimité et les parens. C'est, de tous les oiseaux, le plus difficile à vivre.

Chaque créature a son vice. On le connaît et l'on s'en gare; on le guérit même quelquefois, mais la vraie bécasse reste toujours telle. Sa bécasserie croît même avec l'âge : ridicule dans sa jeunesse, l'âge mûr la rend insupportable.

Arrivée à ce point, sa maison n'est plus tenable. La seule chance de salut qui reste à son mari ou à sa famille, c'est qu'elle prenne un amant. Alors ayant une chair à déchiqueter, s'acharnant sans répit sur le malheureux, elle n'aura pas le temps d'en becqueter d'autres.

Il est vrai que la réaction est terrible quand, l'amant réduit en miette, la bécasse ne trouve plus matière à larder, ou ce qui est pis, lorsque cet amant, s'arrachant à son supplice, l'abandonne. Malheur au mari, malheur aux parens, malheur aux domestiques, la bécasse devient véritablement enragée : piquant à droite, piquant

à gauche, devant, derrière, par tous les bouts, semblable à un chardon, on croirait qu'elle n'est que pointes, griffes et bec.

Cependant il peut arriver que la bécasse se fasse dévote, non pour être martyr, mais pour en faire. Elle y est vraiment experte, et jamais les bourreaux d'Antiochus ni les tortionnaires de Caligula ne s'en tirèrent mieux.

D'après cet exposé, on sent tout ce que la physiologie de la bécasse pourrait présenter d'intérêt et combien de scènes dramatiques, tragiques même en surgiraient. Mais c'est un travail que je n'ose entreprendre. La bécasse n'est pas facile à peindre ; car si vous la peignez de profil, elle prétend que vous lui avez fait un nez trop long ; si vous la peignez de face, elle croit que vous ne lui en avez pas fait du tout. Il ne reste donc plus qu'à la peindre de trois quarts. Mais ne dira-t-elle pas que vous lui avez fait ce nez de travers? Tout ceci pourrait donner lieu à discussion, et pour rien au monde, je ne voudrais me faire une querelle avec une bécasse.

Laissant donc son histoire à faire à un plus brave, nous passons à la bécassine.

La bécassine est un diminutif de la bécasse, diminutif qui peut lui-même se partager en trois nuances : double bécassine, bécassine et bécaut.

La double bécassine est une puissante demoiselle qui n'attend qu'un mari pour devenir bécasse. C'est la bécasse en chrysalide, mais bécasse au fond, bécasse de cœur et d'ame. Elle n'a de bécassine que les plumes, et elle parviendra certainement au premier emploi du genre, si les circonstances s'y prêtent, c'est-à-dire si l'époux vient ; car le mariage est indispensable pour donner à la double bécassine tout son développement physique et moral.

D'ailleurs, elle n'est pas, plus que la bécasse, sensible à l'amour ou à l'amitié. De même que tous les oiseaux de son espèce, sa sensibilité n'existe que dans la pointe de son bec.

La bécassine simple, ou bécassine proprement dite, est une espèce distincte et de mœurs quelque peu différentes. Elle est moins forte au moral, car la taille n'est pas toujours ici une indication suffisante. Les bécasses les plus redoutables, les plus féroces sont parfois les plus petites en apparence. Je dis en apparence, parce que sous cette faible enveloppe elles sont tout muscle, tout nerf, tout bec.

Il n'en est pas ainsi de la bécassine simple. Elle ne devient ni bécasse, ni double bécassine; elle reste ce qu'elle est. Quelquefois même, si sa bécasserie n'est qu'une suite de l'éducation, elle passe avec l'âge.

Le bécaut est la bécassine qui sort de l'œuf. C'est une petite fille bien frisée, bien pomponnée, bien grimacière, et que sa mère, bécasse elle-même, dresse pour sa survivance. Le bécaut, selon ses dispositions naturelles, deviendra bécasse, double bécassine, bécassine ou restera bécaut. C'est au temps et aux circonstances à en décider.

Nous allons maintenant poser une question grave ou qui pourra fortement intéresser les naturalistes, pour lesquels spécialement nous écrivons ces lignes. Cette question la voici : Y a-t-il des bécasses mâles?

Nul doute que la solution ne doive être affirmative. La preuve est la continuité de l'espèce.

On me dira qu'elle peut venir de greffes et de boutures. Cela est vrai aussi ; mais je dirai l'un n'empêche pas l'autre, et quiconque a la moindre notion de physique le dira comme moi. Il y a donc des bécasses mâles. Si on ne les reconnaît pas tout d'abord, c'est

que leurs facultés s'exercent sur d'autres élémens et conséquemment d'une autre manière.

La bécasserie des hommes a des conséquences sinon plus graves, du moins plus immédiates. Un coup de bec attire parfois un coup d'épée, ou à défaut, un coup de poing, et ce qui est pis, un ridicule. Aussi l'homme bécasse n'ose pas trop le paraître. Il bécassera à huis-clos avec quelques amis qui cesseront bientôt de l'être.

Réduit à bécasser tout seul ou en famille, l'homme bécasse, gêné ainsi dans sa nature, change de caractère. Il se fait sournois, grondeur ou hargneux; il querelle sa femme, il fouette ses enfans; ou s'il est garçon et s'il se croit fort au pistolet ou à l'épée, il s'aventure jusqu'à devenir duelliste. Toutefois ce n'est pas sa vocation, car si le duelliste n'est pas toujours brave, l'homme bécasse est ordinairement poltron. La bécasserie de l'homme est donc incompatible avec certain état. Les bécasses militaires sont rares. Je n'en ai connu que dans les états-majors.

L'administration en compte beaucoup plus. Le nombre de chefs et de sous-chefs bécasses est fort considérable dans tous l s ministères et directions générales. Il semble même, dans certaines parties financières, que bécasser est un des devoirs de l'emploi, une portion essentielle des fonctions. Bref, il y a beaucoup d'administrateurs bécasses.

C'est à eux principalement, ainsi qu'aux chefs de division, qu'on doit, sinon l'invention, du moins le perfectionnement du style bécasse. Inconnu sous l'empire, il a commencé à paraître sous la restauration. Mais c'est surtout lors de la monarchie citoyenne qu'il a fait des progrès et qu'il est enfin arrivé à toute la perfection dont il est susceptible.

Le style bécasse consiste à saupoudrer de mots pointus,

tortus, crochus, toutes les instructions, lettres et circulaires. Ces homélies bécassières portent à la peau et causent souvent des démangeaisons assez vives.

Le style bécasse a d'ailleurs pris le nom de sa spécialité : on le nomme aujourd'hui *style administratif.*

C'est sous cette dénomination qu'il a été adopté par la république de février, avec cette simple variante : *Liberté, Égalité, Fraternité*, qu'on a mise en tête des missives.

On parle aujourd'hui de l'introduire dans l'armée, comme parfaitement propre aux ordres du jour et à la correspondance militaire.

La bécasse administrateur, la bécasse chef de bureau, ne se borne pas à correspondre, elle a aussi ses exercices de bec qu'elle pratique, dans ses momens perdus, sur le dos des commis, principalement des commis d'ordre, expéditionnaires, surnuméraires, et à défaut, sur les solliciteurs.

Se méprenant sur l'apparence, ladite bécasse chef a quelquefois tenté de s'exercer sur de plus gros morceaux, tels que députés, représentans et autres qui viennent picorer dans les bureaux. Parfois elle y a réussi; mais plus souvent la chose lui a tourné à mal, son bec n'étant pas assez fort pour entamer des peaux si dures.

Une chose vraiment étrange, mais dont la réalité est malheureusement démontrée, c'est que la carrière des arts est essentiellement favorable à la bécasserie. Le nombre des bécasses, bécassines et bécauts que présentent nos théâtres tragiques, comiques et lyriques, est presque fabuleux. Il semble que l'huile essentielle de l'oiseau et son instinct bécassier s'y soient attachés aux coulisses et aux planches ou qu'il en émane, car cela gagne jusqu'à l'orchestre, jusqu'aux ouvriers et con-

trôleurs, et atteindrait les pompiers, si on ne les changeait pas tous les jours. Aussi, est-ce au théâtre et parmi les comédiens de l'un et l'autre sexe, spécialement parmi les comédiens chanteurs, qu'on rencontre la bécasse pyramidale, la bécasse colosse ou phénix.

Nous avons, avec toute l'impartialité qui nous caractérise, indiqué les bonnes et les mauvaises qualités de la bécasse, et nous sommes obligé de convenir que ces dernières l'emportent. Cependant, malgré ses défauts, la bécasse a de nombreux partisans. Ce serait donc une erreur de croire qu'elle est proscrite chez nous ou qu'elle y soit persécutée. C'est plutôt le contraire. La bécasse n'est si commune en France que, parce qu'ainsi que la cigogne en Hollande et les cochons d'Inde en Westphalie, elle y est généralement tolérée et même encouragée. La dernière dont nous avons parlé, la bécasse artiste, y est même adulée; oui, plus peut-être que la fauvette et le rossignol. Aussi l'individu qui n'a pas de talent y supplée presque toujours avantageusement en se faisant bécasse. Il se fait ainsi une position dans le monde et même un emploi lucratif: je connais vingt professeurs qui donnent des leçons de bécasserie à dix francs le cachet, et des chanteurs qui, n'ayant pour toute voix que l'immensité de leur bec et de gros yeux qu'ils roulent avec accompagnement de geste, ont pendant vingt ans fait croire à tout Paris qu'ils chantaient, sans qu'ame qui vive puisse se flatter de les avoir jamais entendus.

En résumé, la bécasse, tout ornithologiste vous l'attestera, glousse, piaule, caquette, pipe, siffle, crie, mais ne chante pas.

La capitale qui a, comme on le voit, ses théâtres et ses conservatoires de bécassinerie, possède en outre des établissemens particuliers ayant pour enseigne: pensionnat de jeunes demoiselles, ou institution telle et telle. C'est

de là que sortent tant d'oiseaux bizarres qui vont ensuite dans les salons, les promenades, les cours et les palais, étaler leurs plumes, exercer leur bec et déployer leur queue.

Malgré cette sorte d'estime et de considération qu'on accorde à la bécasse humaine dans notre siècle, il est à croire que cette estime durera moins que celle bien plus réelle dont jouit son analogue sauvage qui, mise à la broche et servie à point sur une rôtie, est un morceau vraiment délicat.

BÊTES NUISIBLES. Il n'y a guère que celles que nous rendons telles. Si les autres nous semblent l'être, c'est que nous ne savons pas les utiliser, et que nous tournons à mal ce qui leur avait été donné pour leur bien ou pour le nôtre.

Parmi les bêtes nuisibles, on peut mettre en première ligne les chiens; non pas tous, mais les trois quarts : chiens de chambre, chiens de cuisine, chiens errans, chiens flaneurs, chiens hurleurs, chiens fainéans, chiens gloutons, chiens enragés; lesquels, après avoir passé leur vie à hargner, à manger ou à mordre, finissent par mourir de la gale ou de la hart.

Un impôt sur les chiens serait un grand bienfait pour le pauvre, qui mangerait lui-même ou laisserait à ses enfans le pain qu'il donne à son roquet.

Ce seroit aussi un grand motif de sécurité pour le passant qui, dans certaines villes de France, n'est jamais sûr de faire dix pas sans être dévoré. Mais n'eut-il été que mordillé, que pincé du bout des dents, c'est déjà trop; car il est bien peu de personnes qui, à la suite de semblables caresses, n'aient eu, au moins une fois dans leur vie, la peur d'être enragées. Pour moi, je l'ai eue plus de dix.

Je lisais quelque part que les chiens coûtaient annuellement plus de trente millions à la France. Je suis convaincu que ce chiffre n'aura rien d'exagéré, si, aux frais de nourriture, on ajoute ceux des dégats que causent les chiens et les procès qu'ils entraînent. Dans bien des cantons, il faudrait presque un tribunal spécial pour juger les affaires de chien. Je pourrais citer vingt personnes que ces animaux ont brouillées : entr'autres, un officier qui fut appelé en duel et tué d'un coup d'épée, pour avoir donné un coup de cravache au caniche de son camarade.

Combien de mauvais ménages les chiens n'ont-ils pas fait faire! Ils ont manqué, dès la première nuit de ses noces, de brouiller Napoléon avec Joséphine, dont le carlin était d'une jalousie atroce.

Peut-être ce même carlin, ou son successeur, a-t-il, plus tard, contribué au divorce et à ce qui s'en est suivi : conséquemment à la chute de l'empire.

Non, ce n'est pas en France qu'on doit des statues à l'espèce canine; et si l'on réunissait les millions que les chenils de ses princes et les meutes de ses rois lui ont coûtés, on pourrait, pendant des années, nourrir tous ses pauvres.

Qu'on aille maintenant comparer la maraude des fouines, des renards et des loups aux maux que les chiens nous ont faits, nous font et nous feront encore. En vérité, les Romains avaient raison d'avoir une dent contre eux, et les Chinois ne font que justice quand ils les mangent.

Quoiqu'il en soit, je suis loin de dire qu'il faille les exterminer. Non, nous ne demandons pas la mort du pécheur. Je prétends seulement qu'il faudrait les moraliser, c'est-à-dire les engager à être moins désœuvrés, moins mendians, moins vagabonds, moins voraces, moins

hargneux, à faire enfin un peu plus honnêtement leur métier de chien. A la honte de leur espèce, plusieurs ont, dans ces dernières assises, été convaincus de complicité avec les voleurs qui, à l'aide d'une côtelette ou d'un mou de veau, avaient acheté leur silence.

Il faudrait aussi en avoir moins, et à mesure des extinctions, ne donner le droit de bourgeoisie qu'à ceux qui pourraient justifier d'une profession et d'un domicile.

Ceux-ci paieraient une légère patente, seulement comme garantie de leur bonne conduite.

Quant au chien fainéant, il serait frappé d'une taxe proportionnée à son inutilité : sinon tenu de gagner sa vie ou d'opter entre une corde et une boulette.

Si nous passions en revue tous les autres animaux favoris, nous verrions que les plus chéris ne sont pas toujours les moins nuisibles. On aurait surtout beaucoup à dire des chats, qui ont leur utilité sans doute, si on les laissait vaquer honnêtement à leurs fonctions. Mais eux aussi ont été pervertis par le favoritisme : créés chats de chambre, ils ont dédaigné les greniers. N'étant plus chasseurs, ils sont devenus friands, puis gourmands, et, finalement, voleurs. Nous n'aurions pas fait mieux en leur place.

Voyez : *Enfans gâtés.*

BÊTISE. Il y en a de beaucoup d'espèces : celle-ci agace, celle-là fait rire, cette autre enfin fait pitié. Mais la pire de toutes est celle qui engourdit, c'est la bêtise torpide et absorbante, qui peut elle-même être divisée en trois variétés : la bêtise bruyante et riante; la bêtise dédaigneuse et grimaçante; la bêtise louangeuse et cérémoniante.

La bêtise bruyante et riante est celle de ce plaisant de

société qui se bat les flancs pour faire rire, en commençant par rire lui-même. Farci de quolibets au gros sel à peu près comme un dindon l'est de châtaignes, le gros farceur n'est pas méchant; mais comme il ne connaît pas bien la portée de ses gestes, ses farces ne sont pas toujours inoffensives. En résultat, on est obligé de le ranger parmi les bêtes incommodes, parce que sa grosse joie vous attriste plus vite que ne le feraient ses soupirs et ses sanglots. Si quelquefois ses lourdes boutades excitent le rire, c'est un rire pesant, une gaîté indigeste et qui vous reste sur l'estomac, comme un ognon mal cuit ou une purée de grosses fèves.

Ajoutez qu'en barbottant, ces gros imbéciles vous envoient souvent des éclaboussures. Trop heureux si leur marotte, véritable assommoir, ne vous tombe pas sur la tête, comme un pavé un jour de barricades. Il est donc bon de sortir quand ils entrent, ou tout au moins de se tenir à distance.

Toutefois la bêtise bruyante n'apparaissant que par accès, elle est moins à craindre que la bêtise dédaigneuse et grimaçante qui dure toujours.

Il est des femmes qui ne sont ni belles, ni jeunes, ni savantes, ni même spirituelles, et dont l'aspect vous électrise, vous jette en avant, vous pousse ou vous entraîne et vous rend aimable presque malgré vous. Il en est d'autres, au contraire, et l'espèce en appartient exclusivement aux classes élevées, qui ont tout ce qu'il faut pour plaire, jeunesse, beauté, richesse, qui néanmoins produisent précisément l'effet contraire. Telle est la bêtise torpide ou absorbante.

J'ai connu une femme jeune et belle, appartenant à une famille distinguée, et qui parvenait à exercer une influence inexplicable par sa bêtise même. Orgueilleuse à l'excès, elle daignait rarement parler. Mais à tout ce

qu'on disait, elle faisait une grimace dédaigneuse, ou bien haussait les épaules. Plus la parole dite était fine et spirituelle, moins elle la comprenait; aussi plus sa grimace devenait profondément méprisante.

Quant aux choses sérieuses ou savantes, dans son orgueilleuse ignorance, elle n'y voyait encore que sottise ou galimatias, et à sa mine méprisante se joignaient bientôt des contorsions d'impatience.

Cette femme, sans rien dire, sans rien faire, rendait véritablement impossible toute espèce de conversation: elle jetait un voile de plomb sur ce qui l'entourait. Les hommes, quelqu'aimables qu'ils fussent, ne résistaient jamais à une demi-heure de sa présence. En les faisant douter d'eux-mêmes, si elle ne les rendait muets, elle les rendait sots.

Quelle était la cause de cet ascendant? J'ai cru la deviner. Son dédain était de bonne foi: elle voyait véritablement de la niaiserie dans la science, de la bêtise dans l'esprit. Un mot fin était pour elle un non sens ou un bavardage prétentieux. Enfin, elle ne faisait point la bête, elle l'était.

Si j'ai cité une femme pour exemple de la bêtise absorbante, il ne faut pas croire que la chose soit étrangère aux hommes. Il en est qui vous feront bâiller de cent pas. Certains députés exerçaient si puissamment cette influence sur leurs confrères, que ceux-ci étaient obligés d'en détourner les yeux pour ne pas s'assoupir; et quand ils se dirigeaient vers la tribune, la chambre entière, avant même qu'ils eussent atteint la rampe, se trouvait prise d'un immense bâillement. Aujourd'hui, le système des interruptions y a mis bon ordre. Non-seulement on ne peut point dormir à la chambre, mais on n'y peut plus parler.

La bêtise louangeuse est celle de ce faiseur de com-

plimens qui blessent quelquefois un homme autant que la plus sanglante épigramme. Une dame disait un jour à l'un de nos premiers poètes : « Monsieur, composez-vous toujours de ces jolies petites choses que vous faites si bien ? »

Un bon gros châtelain bas-normand complimentait de la même manière M. de B***. l'historien, son ancien camarade, qu'il avait surpris dans son cabinet entouré de manuscrits et de notes : « Tu griffonnes donc toujours, lui disait-il ; va, tu fais bien, il faut se distraire, et si j'avais plus de temps, je ferais comme toi. »

Nous passons maintenant à l'imbécile cérémoniant. C'est lui qui, en reculant pour vous laisser passer le premier, vous écrase les pieds ou vous fait tomber à la renverse. C'est lui encore qui, à table, veut toujours vous faire boire quand vous n'avez pas soif. Il vous verse du vin quand vous voulez de l'eau, ou de l'eau quand vous voulez du vin. C'est lui enfin qui, pour vous faire accepter d'un plat que vous avez trois fois refusé, finit par vous le jeter sur la manche.

Il y aurait d'ailleurs injustice à lui en vouloir. C'est, au total, la bête du bon Dieu, la bête douce et obligeante : bêtise qu'il ne faut pas confondre avec la simplicité. On peut être simple ou naïf sans être bête.

En général, la bêtise est prétentieuse. Elle devient d'autant plus bêtise, qu'elle croit moins l'être et qu'elle veut agir comme si elle ne l'était pas. Une bête ne semble donc vraiment telle que lorsqu'elle prétend faire de l'esprit. Un chat, un chien, un âne même ne paraissent jamais bêtes, parce qu'ils se contentent d'être ce qu'ils sont.

Une grande fatuité est presque toujours la compagne d'une grande bêtise. La bête parfaite semble être fière de l'être. Elle se complaît dans sa sottise, elle y voit la per-

perfection; et elle écoute chacune de ses paroles comme un oracle, parce que chacune de ses paroles la satisfait et qu'elle veut vous faire partager sa satisfaction.

La bête de cette espèce ne se fait pas seule : c'est une confection de ses parens, de son entourage ; c'est un enfant dont les père et mère ont admiré le gazouillage et qu'ils ont continué d'aduler jusqu'à l'âge d'homme, sans que l'homme ait cessé d'être enfant. Peut-être même, en grandissant, est-il descendu au-dessous de l'enfant.

Il est de fait que si l'esprit et même le génie se fortifient et s'étendent par l'usage qu'on en fait, il en est de même de la sottise; et l'homme né sot, à qui sa fortune ou sa position sociale donne l'occasion de dire et faire beaucoup de sottises, mourra certainement plus sot qu'un pauvre diable qui n'aurait rien acquis en intelligence, faute d'occasion de l'appliquer, mais qui aussi n'aurait rien perdu.

Une autre spécialité de bête créée est cet individu devenu riche ou grand seigneur, et qui se croit un homme aimable, parce qu'on aime ses bals et ses dîners. Il prend pour sien l'esprit de son cuisinier ou celui de sa femme, si elle en a.

Si la richesse fait des imbéciles, la beauté aussi en peut faire. Un homme très-beau et qui le sait ; peut, sans être naturellement bête, le devenir de fait; et l'admiration qu'inspire sa figure le dispensant de tout autre frais pour plaire, il s'encroûte dans cette beauté, et moyennant une dose de fatuité dont il la corrobore, il finit par composer une bête complète. Tel est l'acteur à bonne fortune, l'Antinoüs des planches. Tel est aussi le tambour-major qui, grâce à sa belle canne, à son habit doré et au respect qu'il inspire aux gamins, devient, après quelques années d'exercice, le plus grand sot du régiment.

La bêtise à laquelle sont arrivés quelques souverains,

grâce à la flatterie, est supérieure à toutes les autres. L'histoire nous en montre des exemples présqu'incroyables. Les empereurs romains et certains despotes asiatiques étaient véritablement parvenus à l'apogée de la sottise. Quand Nabuchodonosor fut transformé en bête, il ne fit que changer de peau : depuis long-temps la besogne intérieure était faite.

Aujourd'hui ceci est plus difficile. Grâce au progrès des lumières, ce ne sont plus les rois qu'on hébête par la flatterie, ce sont les peuples.

Leurs mandataires ou représentans se sentent bien aussi un peu de la chose; et il en est plus d'un que nous nommons en ce moment grands orateurs, grands publicistes, grands citoyens, grands hommes, qui ne seront rien moins que cela pour la postérité. C'est que la politique abêtit comme toute autre science, et qu'à force de raisonner creux ou faux, on finit par ne plus raisonner du tout.

Le savoir et même l'esprit mal appliqué peuvent donc à la longue conduire à la sottise; et de la qualification de grand génie à celui de grande bête, il n'y a qu'un pas.

BIOGRAPHIE. C'est une des mystifications de l'époque. Il y a deux manières d'y vexer les gens : c'est en leur disant des injures ou en leur donnant des éloges. Quant à la vérité, il n'en est jamais question. Si elle s'y trouve, c'est par accident.

Parfois l'article biographique n'est que denrée ou marchandise. C'est un cartonnage dont on veut combler une lacune, ou bien encore faire un tableau pittoresque pour servir de spécimen ou de cul-de-lampe. Alors on habille un homme avec la peau de deux ou trois, ou bien on lui fabrique un costume purement de fantaisie;

et un beau matin, le mannequin est tout étonné de se réveiller grand homme.

Ceci peut s'appeler le puff biographique; c'est le plus innocent de tous; il ne fait de mal à personne. Il n'y a qu'un grand homme de plus.

Il existe un autre genre de biographie, genre moins désintéressé et qu'on pourrait appeler *biographie carotte*, parce qu'elle a pour but d'en tirer. C'est encore une entreprise toute commerciale dont le secret est d'allécher les gens par de belles paroles ou de plus belles armoiries rouges, bleues et or: le tout rayonnant de titres de comte, vicomte, marquis, duc ou baron, *ad libitum*. Ici on ne fait plus des grands hommes, mais des grands seigneurs; et le nombre de ceux dont ces savans généalogistes ont enrichi le nobiliaire excède de beaucoup ceux qu'ont créés tous nos rois, depuis et y compris Louis XIV. Malheureusement les titres sont à la baisse. Depuis que la jurisprudence a décidé que tout Français avait le droit d'en prendre sur son enseigne et ses cartes de visite, bien des gens en ont conclu que c'était une duperie de les payer, même aux biographes et généalogistes, quelque modéré que fût leur tarif.

Devant cette indifférence, nos industriels ont imaginé un procédé dont le but est de faciliter l'extraction de la carotte, procédé qui s'exprime en circulaires aigre-douces, dans lesquelles, sous une politesse ambiguë, on vous laisse apercevoir une griffe qui l'est moins. C'est un chantage mitigé.

Voici quelques exemples de ce nouveau genre de littérature :

Paris, 8 octobre 1846.

Monsieur,

Depuis que le classement de votre inscription historique a été fait, comme nous avons eu l'honneur de vous

informer précédemment que nous ne pouvions éviter de le faire, une nouvelle édition de l'ouvrage sur les hommes vivans a été préparée pour 1847.

Etant arrivés à votre nom pour le nouveau classement, et votre nom devant toujours se trouver dans l'une ou l'autre des deux classifications, nous regrettons d'être encore privés de recevoir assez à temps votre réponse; nous devrions en conclure que votre intention serait que votre inscription fût conservée dans la deuxième classification.

—

Paris, 31 *octobre* 1846.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous informer les 6 *août et* 8 *octobre dernier, que le comité de rédaction a décidé que votre article, etc.* Même invitation.

Veuillez me faire savoir si le nombre de cent exemplaires que l'administration fait toujours imprimer à part peut vous suffire. Le prix de chacun est de un franc cinquante centimes.

Je n'ai point d'ailleurs besoin de vous rappeler que toutes les inscriptions sont gratuites.

—

Paris, 24 *novembre* 1846.

Monsieur,

Je m'empresse de vous adresser ci-joint le manuscrit de votre notice biographique.

Cet article devant paraître prochainement, veuillez, je vous prie, en prendre connaissance, le rectifier, l'annoter, le compléter s'il y a lieu, et me le retourner le plus promptement possible.

Bien différente des diverses publications du même genre, qui se soldent à tant la ligne et dont l'existence est un problème, la revue générale n'impose jamais aucune condition; et nous ne formons d'autre vœu que celui de voir

les personnes dont nous racontons la vie, nous accorder leur adhésion certaine en prenant une collection de la revue.

Or, ladite collection coûte sept cent cinquante francs.

Telles sont les lettres imprimées, lithographiées ou manuscrites qui sont expédiées par centaines en France et à l'étranger. Il y en a pour tout le monde : il suffit qu'on soit électeur ou patenté, ou seulement propriétaire d'un sac d'écus, car, en réalité, c'est toujours au dit sac qu'est adressée la dépêche : l'homme n'est ici que le représentant de la monnaie.

Jusque-là il n'a été question que des vivans ; voici maintenant pour les morts :

Extrait des statuts du comité historique et nécrologique du dix-neuvième siècle, rue Saint-Martin, n°....

Le comité de rédaction de nécrologie historique s'assemble une fois par semaine, et sur une liste dressée à cet effet, fait choix des hommes remarquables, français et étrangers, morts récemment, qu'il juge dignes de figurer dans cet important ouvrage.

Le directeur rédacteur en chef donne immédiatement avis à la famille de l'arrêté du comité, et lui demande son adhésion ainsi que tous les documens nécessaires pour la rédaction de l'article.

Comme le Nécrologe historique *ne publie que trois ou quatre volumes par année, c'est un grand honneur pour chaque famille de voir le nom d'un de ses membres prendre place dans cet ouvrage.*

Le prix de cent exemplaires particuliers a été fixé, pour les familles aisées, à vingt-cinq francs la page de composition et d'impression. La gravure de l'écusson d'armoiries est de trente à cinquante francs ; chaque volume est de quinze francs.

L'administration offre à titre gratuit les cent exemplaires aux familles absolument sans fortune, etc., etc.

Cet arrêté est expédié par la poste, avec force cachets, aux personnes qui viennent de perdre un parent. On les prévient d'abord que le comité a décidé que son article allait paraître. Ensuite, de même que dans les biographies, on parle de classification. C'est le moyen coërcitif : le mécanisme en est facile à saisir. Si la première classification offre une suite d'hommes plus ou moins recommandables, on peut juger où conduisent les séries successivement décroissantes et ce que doit être la dernière. C'est donc à vous de choisir et de placer votre père, frère, fils, oncle ou neveu, en paradis, en purgatoire ou en enfer.

Toutefois, il faut dire à la louange des inventeurs de ce système de classement, qu'ils n'ont contre vous ou votre parent décédé aucune intention malveillante. S'ils vous menacent des dernières classifications, c'est-à-dire du purgatoire, puis de l'enfer, c'est pour vous forcer à entrer en paradis ou dans la première classification, où l'on trouve toujours place en payant.

Pour faciliter le jeu de la machine, messieurs les biographes et nécrologues recommandent avant tout, aux familles, de leur envoyer leurs papiers. Ils y tiennent essentiellement, car leur conscience ne leur permet pas d'inscrire même une date dont ils n'aient la preuve authentique. « Dans ceci vous ne verrez, diront-ils, qu'une garantie de plus et la preuve indubitable de notre délicatesse. »

Ils ajouteront que d'après quelques pièces qu'ils ont entre les mains, ils soupçonnent que vous avez des droits à certaine succession vacante ; mais que c'est seulement en comparant ces pièces avec vos titres qu'ils pourront s'en assurer.

Vous ne résistez pas à ce dernier argument : vous envoyez chartes et contrats. Le tour est fait, il ne reste

plus qu'à délier les cordons de votre bourse ou à dire adieu à vos papiers ; car si jamais vous les revoyez, ce ne sera qu'après avoir souscrit à toutes les publications, insertions, tirages à part, à toutes les gravures, dorures, enluminures, dont l'entreprise a enrichi et enrichira encore la littérature héraldique. Bref, votre bibliothèque généalogique et nécrologique est approvisionnée pour le présent et l'avenir : c'est une souscription à vie.

A défaut de titres qu'on puisse retenir, la crainte d'une diffamation dont on fait doucement entendre la possibilité amène encore les gens à s'exécuter. Bref, la spéculation biographique ou nécrologique, malgré le discrédit où sont tombés les choses nobiliaires et les honneurs de cour, est probablement encore bonne, puisque les anciennes maisons subsistent * et qu'il s'en établit journellement de nouvelles. Singulier commerce!

Ce qui n'est pas moins étrange, c'est qu'il a lieu en face de toutes les polices, de tous les commissaires, de tous les magistrats, gardiens-nés de nos bourses et de notre honneur, et de tous les journaux protecteurs de nos libertés.

Bien mieux, quelques-uns de ces derniers prêtent leurs colonnes auxdites maisons et se chargent de leurs annonces et réclames. Est-ce que, par hasard, ils seraient de moitié?

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la biographie industrielle et commerciale. Il y a aussi la biographie politique ou électorale destinée à faire ou défaire des ministres, des

* Parmi ces anciennes maisons, il y en a d'honorables : l'auteur se plaît à le reconnaître. Le blâme ne s'adresse ici qu'aux spéculateurs et charlatans qui ont tué la biographie consciencieuse.

préfets, des députés, des maires, des adjoints, etc. On y peint ou l'on y charbonne, on y farde ou l'on y dissèque.

Ici encore la plume se fait scalpel et poignard. L'encensoir même devient assommoir : on loue un homme pour ce qu'il n'a pas fait ou ce qu'il a eu tort de faire. On lui donne des qualités ou des talens absolument contraires à ceux qu'il a ou qu'il devrait avoir. Si c'est un magistrat, on dira qu'il danse comme un ange ; si c'est un écrivain, qu'il a la plus belle disposition pour la musique ; s'il est économiste, qu'il tire supérieurement le pistolet. De quoi peut-il se plaindre? On fait de lui un fashionable, un homme charmant, mais il n'en a pas moins le col rompu ; et s'il se présente comme candidat à quelque chose, tout le monde lui rit au nez.

J'oubliais un genre de biographie aujourd'hui également fort en vogue : c'est la biographie préface, que chaque auteur se charge de faire lui-même. Elle est facile à reconnaître, car il est fort rare qu'il s'y dise des injures : c'est le portrait d'un homme qui se carresse le menton.

De tout ceci, il résulte qu'à notre époque il n'existe pas d'individu si minime, si inconnu, si bourgeois, si nul qui ne puisse avoir sa biographie, ou à défaut, sa généalogie. Beaucoup même ont l'une et l'autre, quelquefois en double, triple, quadruple.

Après de telles précautions et inscriptions sur l'aveuir, chacun d'eux devrait croire que son nom va passer à la postérité. Hélas ! c'est chose pourtant fort incertaine, si l'on en juge aux énormes envois que Paris fait à la province de biographies en feuilles pour l'approvisionnement des épiciers, beurrières, débitans de tabac et autres individus moins bibliophiles que marchands.

Un respectable charcutier de ma ville me disait qu'il avait ainsi passé en revue toutes les notabilités européennes, et que depuis dix ans, grâce à un fonds de librairie biographique où il avait un intérêt, il n'avait pas enveloppé une saucisse, pas le plus petit morceau de lard que ce ne fût dans l'histoire d'un grand homme mort ou vivant.

Voilà pourtant où passe la gloire! Heureusement que la diffamation, la calomnie, la menterie et la sottise s'écoulent par la même voie.

Tout est donc pour le mieux; et dans l'intérêt du petit commerce qui toujours aura besoin d'enveloppes, laissons les biographes, les nécrologues et les généalogistes croître et prospérer.

BLAGUE. Se dit d'un conte, d'une mauvaise histoire que l'on croit ou qu'on ne croit pas.

Le blagueur est celui qui a l'habitude de ces récits. C'est un menteur sans conséquence, un menteur pour le babillage et non pour le profit; c'est un imposteur émérite, un amateur enfin qui ne veut que vous faire rire, que vous amuser, vous effrayer peut-être, sans beaucoup se soucier d'être cru.

La blague n'est pas chose nouvelle; elle est aussi ancienne que le monde, et le premier homme fut aussi le premier blagueur.

Les anciens historiens ne s'en faisaient pas faute. Suivant Hérodote, Plutarque, Isocrate, la totalité des personnes qui suivirent Xercès dans son expédition contre la Grèce, était de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt individus. Ils ne disent pas combien, dans ce nombre, se trouvaient de commis aux vivres et de fourgons pour les porter, eux et leurs pro-

visions. Mais la blague est déjà assez forte comme cela ; c'est une des plus belles que rappelle l'histoire.

Comme vous le voyez, le blagueur, l'historien si vous aimez mieux, travaillait alors en grand. Cela s'explique par la haute considération dont il jouissait. La blague antique avait ses temples et ses autels où, sous le nom d'oracle, elle était administrée au public en grande cérémonie. On la recevait à genoux, parfois même la face contre terre. C'était bien de l'honneur pour une blague, blague médiocre pourtant, toujours plus ou moins obscure et problématique, mais dont il était permis de rire, comme de toute autre, pour peu qu'on fût disposé à la gaîté.

Chez nous, les véritables pères de la blague sont les journaux, les voyageurs et les soldats.

Autrefois les voyageurs publiaient les leurs sous le titre de voyage en Grèce, en Perse ou à la Chine. Aujourd'hui, ils les intitulent impressions de voyage. Telle est la blague en gros.

Il y a ensuite la blague en détail qui se débite en diligence, à table d'hôte et partout.

La blague du soldat a beaucoup perdu de sa qualité depuis qu'il n'y a plus de recruteurs ; car avant qu'on inventât la conscription, ce n'était qu'à l'aide de la blague que l'on composait les armées du roi. Aussi l'art de blaguer était-il arrivé chez les racoleurs à un point de perfection qu'on ne connaît plus ; et si l'on avait réuni tous les contes servant au racolage, on en aurait fait un recueil non moins intéressant que celui des *Mille et une Nuits,* et trois fois plus volumineux.

C'est à un racoleur qu'on doit la découverte du pays de la Ramée, où les cochons courent tout rôtis, le couteau sur le dos, et coupe qui veut.

C'est un racoleur aussi qui disait à un paysan affamé dont il voulait faire un soldat : que le seul désagrément

des casernes était le bruit continu des tourne-broches et l'odeur du rôti.

Malgré le sérieux du caractère anglais, la blague, sous le nom de puff, y est honorablement cultivée. En voici une que je prends au hasard parmi beaucoup d'autres :

« Lors du dernier banquet patriotique de notre comté, disait le narrateur, un chat entra dans le canon déjà chargé qu'on devait tirer au dessert. Il y était encore quand on mit le feu à la pièce. Il enfonça une porte, traversa le corps d'une femme qui était devant, puis longea la table en renversant toutes les bouteilles. Arrêté par un gros mur, il retomba sur ses pattes et se sauva par une fenêtre. »

J'ai dit que la blague était désintéressée. Toutefois, il y a une exception : c'est la blague buvante ou mangeante, ou la blague à carotte, qui a pour but d'obtenir un dîner, un déjeûner, ou tout simplement une tasse de café ou un petit verre. C'est une pile d'écus ou de gros sous joyeusement tirée et joyeusement consommée.

Un de ces moyens ordinaires sont les paris burlesques. Cependant en voici un qui diffère un peu des autres. Un consommateur entre dans un café ; il dit au garçon : Une tasse de café au lait. Mettez-moi beaucoup de café, *je vous dirai pourquoi.* — Bien. — Maintenant, mettez beaucoup de lait, *je vous dirai aussi pourquoi.* — Bien. Alors le blagueur continue tranquillement son déjeûner. — Mais, monsieur, dites-moi donc le pourquoi? — C'est juste: *c'est que je mets beaucoup de sucre.*

Les dupes de ces petites mystifications ne s'en fâchent jamais. Bien au contraire, ils donneraient du retour; car en payant, ils se réservent *in petto* de faire payer les autres ou tout au moins de s'en divertir. C'est donc là une monnaie courante que chacun prend et rend comme il l'a prise.

Cependant il est des blagues qui tournent à mal. Témoin cet industriel, marchand de son état, qui, l'autre jour, avait fait peindre trois blagues sur son enseigne avec cette suscription : *Liberté, Egalité, Fraternité.* La police lui chercha noise. Il fut condamné à l'amende et il frisa la prison. Dites donc la verité, même en rébus.

En voici une qui finit plus mal encore. C'est que le conteur s'était adressé à une autorité bien autrement respectable que le public et que la justice elle-même : à un journaliste.

Un baron d'outre-Rhin, touriste fashionable, arrive d'Allemagne à Paris. Il était jeune, riche, bien recommandé et pas mal conteur. Il veut se donner de l'importance, il parle de quelques faits politiques où il prétend avoir joué un rôle. C'est une blague, et cette blague a lieu dans un bal. Il ne parlait d'ailleurs qu'à un ami et d'une voix demi-confidentielle. Mais un voisin l'entend et va tout chaud la répéter à un journaliste qui, plus chaud encore, la met le soir même dans sa feuille avec le nom de l'auteur ; et le lendemain, c'est la première chose que notre touriste aperçoit en ouvrant le journal.

Furieux, il allait s'en plaindre au journaliste, quand il le voit entrer lui-même et plus furieux que lui : « Monsieur, dit-il au touriste stupéfait, mon honneur est compromis ; on prétend non-seulement que j'ai inventé cette nouvelle, mais que j'ai inventé votre nom. Comme vous êtes un être bien réel et que l'histoire vient de vous, vous allez m'écrire qu'elle est vraie.

— Comment vous écrire qu'elle est vraie, s'écrie mon baron ; mais si elle ne l'était pas !...

— Peu m'importe, monsieur, vous l'avez dit.

— Mais, monsieur, je ne l'ai pas dit à vous, et je vous ai encore moins dit de l'imprimer. Je veux blaguer avec

mes amis et non avec le public. Ainsi, je ne vous écrirai pas de lettre.

— Je veux bien vous éviter cette peine, répond le journaliste; en voici une toute faite, signez.

— Encore une fois, mon cher monsieur, je vous répète que mon conte était pour mon seul ami. Je ne suis pas, comme vous, chargé de la blague officielle. Je ne signerai donc rien.

— Il le faudra pourtant bien, monsieur; car j'aime mieux que vous soyez déshonoré que moi.

— Bien obligé. Mais pour me déshonorer, comment vous y prendrez-vous?

— Rien de plus simple. J'ai deux amis à la porte qui ont entendu notre conversation et qui vont la certifier, et demain elle paraîtra dans tous les journaux, où il sera constaté, par votre propre aveu, que vous m'en aviez imposé.

— Vous plaisantez.

— Je ne plaisante jamais, monsieur, et si peu, que je considère votre réponse comme une offense dont je suis obligé de vous demander raison. Ces messieurs ne sont pas des espions, comme vous semblez le croire, ce sont mes témoins. Signez donc, et que cela finisse.

— Hélas! dit le blagueur en signant, du moins mettez ma lettre dans un tout petit coin de votre journal. »

BON TEMPS, BIEN-ÊTRE. Il en faut, mais pas trop; car il n'y a rien de pis que d'en prendre toujours. C'est le moyen certain de n'en pas prendre long-temps. Le bon temps sans répit fatigue, abrutit et tue plus vite que la misère même. Laissez votre chien dormir du matin au soir au coin du foyer, sans autre souci que d'y lécher les plats et de chercher ses puces, avant la

fin de l'année il sera mort de la gale ou du gras-fondu. S'il eut fait son métier de chien, c'est-à-dire de chasseur, de portier-consigne ou de gardeur de moutons, courant à l'air et mangeant à ses heures une bonne soupe pas trop grasse, il eut vécu quinze ans, leste et joyeux.

Dans un petit village de l'Anjou, quelques années avant la révolution, je ne saurais vous dire laquelle, vivaient tant bien que mal, du travail de leurs mains, une centaine d'habitans de tout âge et de tout sexe, formant la population de la commune. Parmi eux il n'y avait pas un riche, mais il n'y avait pas un pauvre, pas un mendiant, pas un fainéant; chacun faisait de son mieux, l'un une chose, l'autre une autre, et gagnant son pain, bon an, mal an, atteignait, Dieu aidant, la fin de l'année sans trop jeûner. Bref, si l'on n'y mourait guère d'indigestion, personne non plus n'y était encore mort de faim.

Un riche banquier retiré des affaires achète une terre aux environs. La position du village lui plaît; elle est saine et agréable; il y fait bâtir une maison et vient s'y établir.

Cinq à six fois millionnaire, notre homme n'avait pas d'enfant. Il aimait à être entouré de visages joyeux : c'est un goût comme un autre. Il dit : Je veux que tout le monde vive ici sans souci; et dès le lendemain il envoie à chacun un déjeûner à huit heures du matin, un dîner à midi, un goûter à quatre heures et un souper à huit, et il continue ainsi tous les jours, sans jamais y manquer.

Il fait plus encore, il annonce que tous les loyers seront à son compte, et qu'il fournira annuellement à chacun un vêtement complet avec sa provision de bois.

Les gens du village trouvèrent ceci fort bon, comme l'on pense. Ils se croisèrent les bras en signe d'assen-

timent, et ne les décroisèrent que pour se mettre en danse et pour boire à la santé de ce généreux seigneur. La fête dura huit jours : toutes leurs économies y passèrent. Qu'avaient-ils besoin d'économie, leur existence n'était-elle pas assurée?

Néanmoins la semaine écoulée, nos gens essayèrent de se remettre au travail. Mais, chose étrange, personne n'y allait de bon cœur : il semblait que leurs bras, devenus de plomb, fussent plus courts de moitié, et leurs estomacs plus grands du double. Les quarts d'heure paraissaient des heures, et tous les cinq minutes on abandonnait la besogne pour aller voir si la broche tournait ou si la marmite bouillait. Bref, ils étaient toujours sur la route qui conduisait à la cuisine du château, s'enquérant les uns aux autres si le menu du jour serait des œufs ou du poisson, du bouilli ou du rôti.

Cette intéressante discussion finit par absorber si bien le temps des ouvriers, qu'avant la fin du premier mois, une moitié avait complètement cessé de travailler ; qu'à la fin du second, il ne restait plus qu'un quart de l'autre moitié, et que vers le milieu du troisième, on ne pouvait pas trouver dans tout le village un seul individu qui voulût s'occuper sérieusement, même durant une heure par jour : de façon que lorsque le propriétaire avait besoin de travailleurs, il était obligé de les faire venir de la ville, au grand déplaisir des gens du lieu, qui ne manquaient jamais de trouver détestable l'ouvrage de ces étrangers.

Chose singulière ! bien que tout le monde fût nourri, logé, habillé, chauffé dans le village, il y avait beaucoup plus de ménages endettés qu'autrefois. L'oisiveté les conduisait au cabaret, et le cabaret amenait les dettes.

Par une conséquence non moins bizarre, beaucoup étaient plus mal vêtus, plus hâves et plus maigres

qu'alors qu'ils étaient contraints de s'occuper pour vivre et pour se vêtir. La cause de ceci, c'est qu'ils vendaient, pour boire ou pour jouer, les vêtemens et la nourriture qu'on leur donnait.

Sur ces entrefaites advint une autre révolution. Etait-ce celle de 1789, de 1791, du 11 thermidor, du 18 brumaire, de 1814, de 1815, de 1830 ou de 1848? C'est encore ce que je ne saurais déterminer d'une manière précise. Mais il en fut de celle-là comme des autres : le profit fut moins pour ceux qui avaient que pour ceux qui voulaient avoir; et notre ancien banquier y perdit un quart de sa fortune. Il fut donc contraint de réduire ses largesses, et au lieu de quatre repas, il n'en envoya plus que trois.

C'était fort suffisant. Néanmoins on murmura beaucoup et quelques voix le traitèrent, en dessous, d'avaricieux et d'ennemi du peuple.

De nouvelles pertes ou une nouvelle révolution, car en ces temps on y était fort sujet, l'obligèrent de supprimer encore un repas. Alors on ne se borna plus à murmurer tout bas, on se plaignit haut et très-haut, on crut même qu'il y aurait une émeute. Elle fut heureusement comprimée; mais lors des élections, notre propriétaire n'eut que deux voix dans la commune, en y comptant la sienne.

C'était un bon homme que cet ex-banquier. Il ne se fâcha pas et il continua à faire servir journellement deux repas à tout le monde. Mais il était en veine de guignon. Quand les malheurs viennent, c'est en troupe, disent les Russes. Une faillite lui enleva encore un quart de son avoir, et un matin il fit dire aux habitans qu'il lui était impossible de pourvoir, à l'avenir, à la dépense de leur loyer.

A cette déclaration, l'indignation fut au comble. Ce

ne fut qu'un cri contre cet abominable financier, cette sangsue du pauvre peuple ; et tous les gens du village, y compris les quelques petits propriétaires qui trouvaient fort doux de recevoir leur loyer à jour fixe, marchèrent contre le château, en brisèrent les portes et les fenêtres, et si le très-ébahi châtelain, qui ne s'attendait guère à de pareils remercîmens, ne s'était pas sauvé par une issue secrète, il était mis en pièces.

Ce séjour, on s'en doute bien, lui devint peu agréable. Il y renonça donc et alla demeurer ailleurs.

Alors tout ce monde qui avait pris l'habitude de dormir la grasse matinée et de faire le lundi toute la semaine, se trouva en proie à la plus atroce misère qu'on puisse imaginer. Quelques-uns voulurent se remettre à travailler, mais ils ne savaient comment s'y prendre. Ils empoignaient la scie par les dents et la serpe par la lame. On aurait cru, à leur adresse manuelle, qu'ils étaient tous nés marquis ou candidats à l'assemblée nationale. Aussi les malédictions tombèrent-elles de plus belle sur celui qui était la cause première de tant de calamités. Comme on ne pouvait plus s'en prendre à sa personne, on s'en prit à sa propriété. On mutila ses arbres, on arracha ses haies, et on essaya deux ou trois fois de mettre le feu au château qui ne prit pas, vu qu'il était de pierres. Ces tentatives ne cessèrent que lorsqu'on sut qu'il était vendu.

Cette nouvelle fut un grand sujet de joie parmi les habitans qui ne doutèrent pas qu'avec un nouveau propriétaire les quatre repas ne dussent revenir à heure dite, et en sus le café et la liqueur, que ce ladre de banquier, qui n'en prenait pas pour raison de santé, leur avait toujours refusés, nonobstant leurs justes réclamations.

Ce fut un ancien chaudronnier, enrichi dans la bande

noire, qui acheta le domaine. Notre homme, Auvergnat pur-sang, savait parler français à peu près et lire tout juste. Bref, ce n'était pas un licencié-ès-lettres, mais il comptait admirablement, ce dont il ne tarda pas à donner des preuves.

Les habitans du village, fort enclins au laisser-aller, comme on a pu le remarquer, voulurent d'abord agir avec lui ainsi qu'ils le faisaient avec son prédécesseur : lâchant leurs cochons dans son parc, leurs poules dans ses blés, leurs vaches dans ses pâtures, faisant leur provision de bois dans sa forêt, ramassant ses noix et ses châtaignes, et même ses poires et ses pommes, quand ils croyaient qu'il en avait trop. Mais il y mit bon ordre, et les procès-verbaux, aussi drus que les noix, tombèrent sur le dos de ses bons voisins qui comptaient peu sur pareille gaulée.

Il ne les épargna pas plus sur le fait de vagabondage ; et tout autant qu'il en rencontra mendiant et gueusant, il les fit condamner à la prison et conduire au dépôt de mendicité. Ils commencèrent alors à croire que l'ancien seigneur, ce banquier retraité qu'ils avaient voulu étrangler et brûler, n'était pas un aussi grand scélérat qu'ils l'avaient pensé d'abord.

Cependant notre chaudronnier, quoiqu'impitoyable sur ses droits seigneuriaux ou son omnipotence de propriétaire, n'était pas mauvais homme au fond ; et après avoir prouvé à ses administrés, car un peu par peur, un peu par intérêt, ils l'avaient demandé pour maire, après leur avoir prouvé, dis-je, qu'il n'était disposé à se laisser ni molester ni voler, il leur dit : « Vous êtes un tas de fainéans et d'ivrognes; vous mourez de faim : c'est juste, car vous n'êtes bons qu'à mal faire. Heureusement que l'hiver approche et que vous n'avez ni habits, ni provisions, ni chauffage, ni argent pour en acheter, ni

le courage d'en gagner, et qu'avant le retour de la bonne saison, si j'en juge à votre mine, la moitié de vous sera enterrée : ce dont je remercierai Dieu de bon cœur, car j'en aurai d'autant moins de procès à faire et de voleurs à corriger. Toutefois, si la chose pouvait s'arranger sans que vous creviez précisément tous, j'y consentirais volontiers, et j'y mettrais quelque chose du mien, si vous vouliez y mettre un peu du vôtre. Je regrette mon ancien métier de chaudronnier qui me dégourdissait les poignets et me récréait les oreilles; elles me cornent depuis que je n'entends plus le bruit des marteaux. Je vais donc le reprendre et faire l'état en grand. Bref, j'établis dans mon château une manufacture royale ou nationale, à votre choix, de chaudrons et de poêles à frire. Là, je vous donnerai du travail à tous, si vous en voulez, et si vous n'en voulez pas, je vous laisserai mourir comme des chiens. Telles sont mes conditions. Vous êtes parfaitement libres de les accepter ou de les refuser, faites ici selon votre goût et votre plaisir. Mais décidez-vous promptement, car l'oisiveté me pèse, et je commence demain. » Et là-dessus, saisissant un marteau, notre homme battit un ban sur une chaudière en manière de proclamation et attendit leur réponse.

A cette proposition à brûle-pourpoint de faire des chaudrons et des poêles à frire, nos paresseux, toujours si disposés à s'attabler devant ce qu'on en retirait bien chaud et bien cuit, firent une moue effroyable. Mais le chaudronnier en fit une plus terrible encore, et il roula ses gros yeux d'Auvergnat de façon à faire reculer un attroupement. Il leur dit qu'il leur accordait deux jours pour y penser, et il fit suspendre immédiatement tous les petits secours qu'il faisait donner sous main aux plus nécessiteux.

C'était un maître homme que notre chaudronnier. Ce

qu'il voulait, il le voulait bien; et il avait juré de bannir la fainéantise du village, ou à défaut, d'exterminer les fainéans. On a vu comment il s'y prenait.

Ils réfléchirent un jour, puis un jour encore. Mais la faim les pressant et le délai allant expirer, ils finirent par accepter. Notre homme rebattit un second ban en signe de victoire, leur fit servir un copieux repas à l'auvergnate, ce dont ils avaient grand besoin, et au dessert, il les engagea tous comme ouvriers, se réservant de fixer définitivement le prix de leur journée selon la besogne que chacun saurait faire après trois mois d'apprentissage.

Dans les premiers temps, ils travaillèrent fort mal, néanmoins il les paya comme s'ils eussent bien fait. Un chaudron ne s'improvise pas. Il encouragea ceux qui montrèrent de la bonne volonté, il mit à la porte ceux qui s'entêtèrent à n'en pas montrer; mais il en eut peu à y mettre: la nécessité est parfois une bonne conseillère. Après deux années de persévérance, s'il avait encore des ouvriers médiocres, il pouvait aussi en montrer d'excellens.

Cependant, dès les premiers six mois, la paresse et la misère avaient disparu du village. Aujourd'hui, c'est un gros bourg où tout le monde est sinon riche, du moins bien au-dessus du besoin.

Pour la moralité de cette historiette, nous répèterons notre premier dire: il faut du bon temps à l'homme, mais il n'en faut pas trop; et le gros propriétaire, comme le simple artisan, qui veut en prendre plus que de raison et faire la noce tous les jours, eut-il même de quoi y fournir, s'en trouve mal. Bientôt, quoiqu'il fasse, il n'y a plus de noce pour lui: le bon temps qu'il cherche semble partout le fuir.

C'est que tout s'use en ce monde, et le plaisir plus vite que toute autre chose. Pour le riche, comme pour

le pauvre, il n'en est pas qu'il ne faille acheter par un labeur, par un travail quelconque. De toutes les fatigues, la plus lourde est celle d'un trop long repos. De tous les dégoûts, le plus amer est celui d'une trop longue jouissance.

Non, point de plaisir sans désir, point de désir sans attente ou sans privation. Le travail est le compagnon du bien-être et le père du bon temps. C'est lui, c'est lui seul qui donne de la saveur aux mets. La soupe aux choux de l'ouvrier content a mille fois plus de goût et excite plus d'appétit que les jus et les coulis de la table du riche au front soucieux et à l'estomac débile. Il semble que l'ennui du maître a fait tourner la sauce.

Le pain le plus lourd n'est pas celui du pauvre. Le pain qui nous pèse, celui qu'on digère mal, c'est le pain qu'on n'a pas su gagner.

Pauvres, travaillez donc pour vivre. Riches, travaillez pour que la vie vous soit légère : l'ennui tue plus vite que la faim, et l'excès plus vite encore que l'ennui.

Travail et *modération*. Sans l'un il n'est pas de *bien-être;* sans l'autre il n'est pas de *bon temps*.

BONBONS, JOUJOUX. Les uns servent à tuer les enfans, les autres à les abêtir. Pourtant chacun s'empresse de donner aux enfans, joujoux et bonbons.

Les bonbons ne peuvent jamais être utiles. Les joujoux pourraient l'être, si on les choisissait bien, si on leur appliquait une forme rationnelle ou un sens moral. C'est ce que l'on fait quelquefois. Pourquoi ne le fait-on pas toujours? Par exemple, la poupée qu'on donne aux petites filles, la poupée, ce seul joujou qu'elles aiment, est certainement un très-bon préliminaire de l'éducation de famille.

La petite fille aime sa poupée par un premier instinct de maternité. C'est un nourrisson qu'elle allaite, qu'elle berce, qu'elle emmaillote, qu'elle sermonne et moralise.

Les habits qu'elle lui fait l'initient aux travaux de l'aiguille, les soins qu'elle en prend l'instruisent à l'ordre si nécessaire partout. La fillette qui soigne bien sa poupée, qui ne la laisse traîner nulle part, qui ne l'abandonne ni dans la cour, ni dans le jardin, qui la tiént toujours propre et nette, sera, si l'éducation ne la gâte pas, une bonne ménagère, une mère soigneuse.

Les joujoux qu'on donne aux petits garçons sont généralement moins bien choisis. Les fusils, les sabres et autres armes défensives et offensives, ne font que les rendre hargneux et fanfarons. Les arlequins et les polichinelles leur donnent l'envie de les imiter. Les trompettes et les tambours, les chiens qui bêlent, les moutons qui aboient, les lions qui miaulent, véritable calamité pour les voisins, en sont une aussi pour les enfans dont elle fausse l'oreille et qu'elle apprend à rire de l'ennui qu'ils causent.

On a sagement inventé des joujoux historiques, géographiques, mathématiques, astronomiques; il faut en user, ainsi que de tous ceux qui donnent des notions d'un art quelconque: dessin, peinture, architecture, etc. Ce sont de bons joujoux.

Quant aux bonbons, nous nous sommes déjà prononcé: ils sont la peste des enfans. Composés, pour la plupart, de substances peu saines, de sucres de rebut ou avariés, ils nuisent à la fois aux estomacs et aux mâchoires. Ils attaquent même quelquefois l'économie de la machine tout entière, et le nombre d'empoisonnemens par les bonbons est plus grand qu'on ne saurait dire. Quand ils ne tuent pas d'un coup, l'altération que le tem-

pérament de l'enfant en éprouve n'en est pas moins dangereuse. Ses dents et son estomac en souffrent également.

Les bonbons ne sont pas plus utiles au moral qu'au physique. Par la forte tentation qu'ils exercent sur les jeunes gourmands, ils les entraînent dans de petits larcins qui, peu à peu, les conduisent aux grands.

Ces inconvéniens ne sont pas nouveaux, ils sont connus de tout le monde, et pourtant on donne toujours des bonbons aux enfans. Beaucoup de parens se formaliseraient si on ne leur en donnait pas. Ce serait, selon eux, un manque d'égards. Aussi les bonbons pleuvent-ils, et tous les lendemains du jour de l'an sont, pour les trois quarts des enfans français, le duplicata d'un jour de médecine.

BONHEUR, PLAISIR. Le plaisir n'est qu'un éclair, a-t-on dit. On le goûte, il est passé.

On pourrait appliquer ceci au bonheur. Combien dure-t-il? Quelques heures, parfois un jour entier, rarement deux et jamais trois. Le centenaire qui, additionnant toutes les heures, les minutes, les secondes de félicité qu'il a goûtées dans sa longue carrière, reconnaîtrait qu'il a été heureux un mois durant, pourrait se considérer comme un exemple rare du bonheur humain.

C'est que pour être véritablement heureux, il faut que l'esprit et le corps le soient en même temps. Ceci arrive-t-il souvent? Hélas! non. Le cœur est-il satisfait quand l'estomac ne l'est pas? Et la joie qu'éprouve un homme par la nouvelle d'une fortune inattendue, d'un mariage désiré, d'une place long-temps sollicitée, d'un ministère obtenu, d'une couronne conquise, n'est-elle pas subitement paralysée par une douleur de ventre ou un mal de dents

Il faut même moins : un simple changement de température suffit. Un roi est-il heureux quand il grelotte, quand ses yeux pleurent sous la bise, quand son nez coule ? L'est-il encore quand il est haletant sous un soleil qui le brûle, quand la sueur l'inonde, quand la poussière l'étouffe ?

Non, le bonheur ne peut exister dans un monde où il fait alternativement chaud et froid. La grande chaleur est un supplice, le très-grand froid en est un autre. Ajoutez-y comme accessoires, le vent, la neige, la grêle et le verglas. Si le bonheur est quelque part, c'est dans un globe où le thermomètre est toujours en rapport avec la chaleur du sang, et où les évènemens sont d'accord avec les dispositions de l'ame.

Nul doute qu'il n'existe de ces mondes. Leurs habitans, s'ils en ont, doivent jouir véritablement de l'existence ; à moins qu'ils ne fassent comme ceux de la terre, qui se donnent d'autant plus de peine pour être malheureux que leur position leur offre plus de facilités pour ne l'être pas. C'est toujours dans les îles fortunées, sous ces latitudes où le sol produit presque sans culture, où les fruits abondent, où la mer fourmille de poisson et les forêts de gibier, où les hommes enfin pourraient, libres d'inquiétude, employer leurs loisirs à s'aimer et à s'instruire, qu'ils ont inventé les combats à outrance, les sacrifices humains, les repas anthropophages, et qu'ils passent leur vie à gâter ou à détruire tout ce que, dans sa bonté, le ciel a fait pour eux.

En voyant l'homme agir de cette façon, on croirait véritablement que la chose qu'il a le plus en horreur est le bonheur. Remarquez que ce n'est pas seulement dans l'entraînement de la passion qu'il cònspire ainsi contre lui-même, c'est à tête reposée, avec réflexion ou en assemblée solennelle. Dans quelque gouvernement

que ce soit, même dans ceux qui sont réputés les plus sages, la majeure partie des lois tendent d'une part à réduire la somme des jouissances dévolues à l'être, et de l'autre, à augmenter le nombre de ses souffrances : de façon que les maux inhérens à sa nature se perdent dans la foule de ceux que la science et l'ignorance, d'accord sur ce point, y ont ajoutés. Cette nature l'avait affligé d'une sorte de fièvre et il a trouvé moyen, à l'aide des drogues et des empiriques, de s'en procurer neuf autres.

Nature d'une part et vice ou sottise de l'autre, l'homme est ainsi arrivé à faire de la souffrance son état normal, ce qui l'a obligé à mettre à son actif de bonheur les heures de répit ou de sommeil, et à considérer comme bien ce qui n'est que l'absence du mal.

Néanmoins notre remarque subsiste : le vrai bonheur n'est pas étranger à la terre, et l'homme heureux peut, comme nous l'avons vu, en compter sept jours et demi par vingt-cinq ans, c'est-à-dire trente jours pleins par siècle.

A quoi peut-on distinguer cet homme heureux? Est-ce à la mine ou à la fortune? En vérité, je serais fort embarrassé de le dire. Il y a autant de gens qui meurent de chagrin ou qui se suicident parmi les gens riches, jeunes et beaux, que parmi ceux qui sont pauvres, vieux et laids. C'est même parmi les riches ou ceux qui ne manquent de rien, qu'on trouve le plus d'individus qui, craignant de manquer de tout, souffrent par la peur de souffrir : ils font ainsi de l'avenir le bourreau du présent.

Ajoutons qu'il est des caractères qui sont moins heureux de ce qu'ils ont, que malheureux de ce qu'ils n'ont pas. Or, désirer sans cesse et désirer d'autant plus que l'on obtient davantage, n'est-ce pas véritablement la pauvreté, et la plus incurable de toutes, puisqu'elle grandit par la richesse? Oui, c'est précisément quand nous avons

tout ce que nous souhaitons et même plus, que nous sentons qu'il nous manque quelque chose encore. Qu'est-ce que le désir? Le tonneau des Danaïdes.

Qu'en conclure? C'est qu'en fait de bonheur, l'extérieur n'est rien ou n'a qu'une influence secondaire. C'est donc en nous qu'est notre bonheur ou notre malheur, qu'est notre richesse ou notre pauvreté. Dès-lors, l'homme qui paraît le plus sevré de jouissance, n'est peut-être pas celui qui l'est effectivement. Si nous avons un cœur malheureux, une imagination sombre, ils assombrissent notre horizon et jusqu'à notre ciel même: toujours nous voyons le soleil à travers un crêpe.

Dans cette disposition d'esprit, les événemens de cette vie n'influent que très-secondairement sur nous. Les dons de la fortune, de l'amour et de la gloire ne nous rendent pas la gaîté, ne détruisent pas le germe de chagrin et d'inquiétude, ce ver rongeur que nous portons partout avec nous.

Vous voyez bien qu'on ne peut pas mesurer le bonheur ou le malheur d'un homme par sa position dans le monde, par ses richesses, ses honneurs, ses plaisirs. Tout cela n'est qu'apparence; et cet indigent qui, pressé par la faim, attend un morceau de pain à la porte du riche, est peut-être plus heureux que ce riche qui, rassasié avant d'avoir pris son repas, attend la faim pour en jouir et l'attend en vain.

La santé, ce premier des biens, ou plutôt cette première condition de la non-souffrance, ne changera pas même leur position respective. Le maître de ce palais sera puissant de corps et d'esprit, il sera d'un sang noble et beau; ce mendiant difforme, hideux, sera couvert de plaies; et pourtant avant de décider quel est l'homme heureux ou malheureux, il faudrait encore ici lire dans le cœur de tous deux.

Et quel que soit l'état de contentement, de jubilation où soit ce cœur, pour que sa joie ne passe pas immédiatement, reste à y ajouter l'imprévoyance ; car l'une des garanties du bonheur terrestre est l'oubli de la réalité, l'oubli que l'on est fait d'argile, l'oubli que l'on est homme enfin.

Oui, l'homme n'est heureux que lorsqu'il ne sent plus son humanité, lorsqu'il ne se rappelle plus qu'il n'a qu'un jour à vivre et que chaque pas qu'il fait, même vers le bonheur ou le but où il aspire, le rapproche aussi de la tombe.

S'il faut perdre de vue la terre pour être heureux, c'est probablement qu'il n'y a rien de matériel dans le bonheur. Le bonheur ne naît pas de ce monde : le peu que nous en goûtons sur cette terre vient du ciel, et il nous atteint non par les sens ou la chair, mais par l'esprit, par l'ame.

Dès-lors, l'homme le plus heureux est celui qui a l'imagination non la plus riche, non la plus brillante, mais la plus heureuse. Le bonheur est dans une pensée riante, dans une disposition du cœur qui saisit les objets sous un aspect toujours favorable.

La cause de notre contentement est souvent indéfinissable : elle nous est inconnue à nous-mêmes ; et pourtant l'homme le plus content est aussi le plus heureux, car croire qu'on est heureux c'est l'être.

C'est aussi la réaction de ce sentiment ou la conviction contraire qui fait le malheur suprême. Le plus infortuné des êtres est celui qui croit à l'immensité de son infortune, ne fût-elle qu'imaginaire. Doué de tout ce qui constitue le génie, la beauté, la santé, le bonheur enfin, il serait encore malheureux, s'il ne croyait pas à ce bonheur.

Il est donc des positions où les choses externes n'ont

que peu ou point d'influence sur le bonheur ou le malheur des individus. Ce bonheur ou ce malheur est en eux, et rien, sur cette terre, ne peut empêcher qu'il n'y soit.

En est-il ainsi de tous les êtres et de tous les globes de l'espace? Non, cette situation anormale est sans doute spéciale aux habitans de notre planète, lieu d'exil et de punition où nous jettent nos fautes et où elles nous retiennent. L'être terrestre est l'ange déchu : souffrir est sa destinée. Mais pour lui laisser l'espérance, pour lui donner quelques instans de répit, Dieu l'a mis en communication avec des mondes plus heureux. Il lui a laissé entrevoir ces régions célestes où l'ame vit dans un état de contentement presque continu. C'est ce contentement dont nous avons l'avant-goût dans nos rêves d'espérance, dans notre premier soupir d'amour au printemps de la vie.

Nous en voyons encore des éclairs dans la joie quand elle vient du cœur et d'une bonne conscience, dans la satisfaction de nous-même; enfin, par un étrange contraste, dans cette surexcitation, cette ivresse de l'imagination que produisent certains breuvages, certaines substances qui semblent avoir été touchés d'un rayon d'en haut et de l'arôme des fruits de ces mondes fortunés.

Ces effets sont bien fragiles, sans doute, et pourtant, quelque courts qu'ils soient, trop forts pour nos organes terrestres, ils les usent et souvent les brisent, prouvant ainsi qu'ils ne sont pas faits pour eux. Mais, par cela même, ne prouvent-ils pas aussi qu'ils ont été faits pour d'autres et qu'ils sont l'état naturel et durable des êtres habitant les globes dont ce rayon nous les apporte? Toute goutte d'eau indique une source, un fleuve, une mer, un océan, une atmosphère, un monde.

D'ailleurs, dans tous les pays, dans tous les temps,

l'homme n'a-t-il pas cru à l'existence de ces êtres et de ces mondes? Aujourd'hui encore il y croit; il y croit avant qu'on lui ait appris à y croire et par une sorte d'intuition, croyance instinctive et innée qui annonce une communication passée, présente ou future, qui la démontre même, car on ne naît pas avec un mensonge dans le cœur. Ce que l'enfant sait sans qu'on le lui ait dit, émane certainement d'une source vraie.

Tout faibles et courts que soient les instans de bonheur qui nous sont dévolus sur la terre, ils prouvent donc beaucoup. En vain on dira qu'ils sont trop ou trop peu pour l'homme et qu'ils éveillent seulement en lui un regret et un désir. Ce désir, je le répète, est une garantie, car Dieu ne l'aurait pas mis en nous s'il ne devait pas être rempli. Il ne nous aurait pas donné cet espoir, cet avant-goût d'un bonheur qui ne pourrait jamais exister. Cette espérance d'une chose impossible serait une cruauté; disons plus, une tromperie. Une tromperie n'est ni dans la nature, ni dans Dieu, ni dans l'existence normale des choses, parce que les choses n'ont de vice que quand l'homme les vicie, soit par le mauvais emploi qu'il en fait, soit par la fausse direction qu'il leur imprime.

Sans doute il y a des désirs insensés, des désirs coupables, mais un désir annonce un but et dès-lors une réalité. On peut désirer ce qui est impossible relativement à nous ou à notre position, et qui peut l'être relativement à celle de tous les individus existans. Mais cette impossibilité même n'est et ne peut être que la conséquence de quelque chose de possible, car l'imagination peut aller en deçà, mais non au delà du réel. Autrement, elle serait plus que ce qui est, ou la partie excéderait le tout.

Je vous le demande donc encore, la vie terrestre peut-

elle être la seule vie possible? Le bonheur humain doit-il être l'unique bonheur dévolu à l'homme? Enfin, cet homme, avec tous ses vices et toutes ses douleurs, peut-il se considérer comme la meilleure et la plus heureuse des créatures, ou le voyageur arrivé au port?

Voyez : *Enfer, mariage, sacrifices humains, etc.*

BOTTES. On en cite une paire qui causa bien des malheurs. L'ouvrier qui les faisait se pique un doigt, la gangrène s'y met, il en meurt.

L'amateur, qui les avait commandées le plus étroites possible, c'était la mode alors, fit tant d'efforts pour les chausser, qu'avant d'y parvenir il se rompit un vaisseau dans l'estomac, dont l'hémorragie l'étouffa.

Son héritier parvient à les chausser toutes deux; mais en reculant sans précaution pour voir comment elles allaient, il tombe en bas de l'escalier et se brise le crâne.

Il eut été prudent de brûler les dites bottes : elles avaient déjà coûté la vie à trois hommes. On n'en fit rien. On eut tort, car tant qu'elles durèrent, et elles durèrent long-temps, elles causèrent à tous ceux qui les chaussèrent une série de malheurs à la fois si étranges et si terribles, que je n'ose les rapporter, tant la vérité a quelquefois d'invraisemblance. Je ne citerai donc que les deux circonstances suivantes, parce qu'elles rentrent dans les événemens croyables.

Après avoir chaussé je ne sais combien de pieds, car elles restaient peu de temps aux mêmes, elles tombèrent à ceux d'un capitaine de voltigeurs. Cet officier, très-brave d'ailleurs, était le plus petit de la compagnie. La hauteur des talons de ces bottes maudites lui semblant propre à le grandir d'un bon pouce, lui donna la tentation de les acheter. Il s'en para le soir même. L'un

de ses camarades l'en plaisanta, il s'en suivit une querelle. On se battit au pistolet, et notre homme fut tué, frappé au front. Un pouce de moins, et il n'était pas touché.

Son lieutenant, en souvenir de son capitaine, acquit les bottes. Mais crainte d'un semblable accident, il en fit abattre les talons. Vaine précaution. La campagne suivante, un biscaïen l'atteignit au bas des reins. Un pouce de plus, il lui eut passé entre les jambes.

Après cet aperçu des malheurs causés par une paire de bottes, on peut croire que cet exemple de fatalité, unique au monde, ne devait pas se renouveler; et pourtant ces malheurs ne sont rien auprès de ceux qu'amenèrent une paire d'éperons. Avaient-ils touché ces infernales bottes? Je ne puis l'affirmer. Ce qui est certain, c'est qu'ils firent pis qu'elles. Elles n'avaient produit que des accidens particuliers, quelques morts d'hommes sans conséquence: ces éperons amenèrent la destruction de cités, des renversemens de trônes, des exterminations d'armées. Chaque fois qu'il s'agissait de porter l'ordre de bombarder une ville, incendier un pays, fusiller des prisonniers, toutes choses qu'un retard d'une heure devait empêcher, les damnés éperons enlevaient le cheval, le pressaient, le poussaient et le faisaient arriver justement assez à temps pour que le mal eût lieu.

Quand, au contraire, la prompte arrivée du courrier eût pu prévenir ces malheurs en annonçant une trève, un armistice, et arrêté ainsi la dévastation et la mort, ces mêmes éperons cessant de piquer, semblaient endormir le cheval. C'est ainsi qu'ils furent cause que la bataille de Toulouse eut lieu, et précédemment que Moscow fut brûlé; plus tard, qu'une moitié de Paris se mit à égorger l'autre.

Une circonstance bien légère en apparence, mais prodigieuse et épouvantable si l'on y réfléchit, me reste encore

à raconter : Un écuyer célèbre ayant entendu parler de ces éperons dont l'influence pernicieuse commençait à percer, voulut les essayer. Mais y mettant de la prudence, il n'en chaussa d'abord qu'un seul. Il ne s'agissait, il est vrai, que d'une promenade : il en revint sans accident ; il le crut du moins. Mais en le débottant, son valet de chambre s'aperçut que la botte était coupée sur le coup de pied, et chose étrange, c'était celle au talon de laquelle était l'éperon.

Nous en étions à l'histoire générale des bottes. Nous y revenons, et nous allons parler de celles que rappelle la tradition : c'est la science que je copie sans y rien changer. Si je ne cite pas mes auteurs, ce n'est point pour me parer de leur érudition ni leur ravir leur gloire légitime, c'est tout simplement parce que je me souviens mieux des choses que des hommes et que j'ai oublié leur nom. Mais à leur savoir, on reconnaîtra, à n'en pas douter, que c'étaient de grands hommes.

D'après ces auteurs, il n'y a pas eu seulement des bottes de cuir : au siège de Troie, les Grecs en portaient d'airain. Elles devaient être médiocrement commodes. Puisque les Grecs s'en trouvaient bien, ce n'est pas à nous à les trouver mauvaises.

Au surplus, il paraît que la mode en dura long-temps et que les soldats romains ne dédaignaient pas les bottes métalliques. Ils en portèrent de laiton, c'est-à-dire d'un métal composé de cuivre et de zinc ou de calamine. Mais soit par économie, soit par tout autre motif qu'ils ne nous apprennent pas, ils n'en portaient qu'à une seule jambe.

Il est vrai que chez ces mêmes Romains, les sénateurs portaient la paire complète : c'était aux jours de fêtes ; alors ces bottes étaient d'or.

Les bottes rouges ou jaunes étaient destinées à ceux

qui avaient occupé des charges de magistrature, usage dont les patriciens avaient hérité des rois d'Albe et que les premiers papes adoptèrent comme l'une de leurs prérogatives.

A cette époque, les esclaves portaient des sabots, les soldats des galoches ou des souliers ferrés.

Scipion, Caton, Germanicus marchaient pieds nus, pour suivre l'exemple de leurs ancêtres. On ne nous apprend pas s'ils faisaient ainsi beaucoup de chemin. Probablement qu'à cette époque les rues n'étaient pas macadamisées et qu'on n'y jetait pas les bouteilles cassées.

Peut-être aussi ces rigides républicains ne cheminaient-ils qu'en char, en litière et à d'os d'esclaves, comme font encore aux Indes les nababs, les Anglais, et autres défenseurs de la liberté et de la dignité des hommes.

Cicéron nous apprend aussi qu'on portait, de son temps, des bottes de verre. Il n'est guère à croire que ce fut pour marcher, à moins que ce ne fut sur du coton, car un éclat du soulier aurait pu arrêter le marcheur.

Les Romains dînaient pieds nus, c'était l'été probablement, ou l'hiver ils avaient des chaufferettes : le froid aux pieds n'est pas bon pour la digestion, pas plus à Rome qu'ailleurs. Il est vrai que les Romains se plaçaient sur des lits pour manger : peut-être y ajoutaient-ils une converture.

Le nombre de courroies qui tenaient les bottes, sandales ou souliers est devenu une distinction sous les empereurs. C'étaient les décorations d'alors, celles qu'ont remplacées les croix, les étoiles et les cordons.

La hauteur des talons annonçait celle de l'homme ou sa place dans la hiérarchie sociale ; et pour faire de l'érudition, nous dirons que les *calcei mullei* étaient la distinction des nobles ou des patriciens, comme autrefois chez nous les talons rouges.

Les *calcei uncinati* étaient la chaussure des bons bourgeois, des rentiers du Marais, des épiciers en gros, etc.

Les *perones* étaient celles du peuple.

Les philosophes, qui alors comme aujourd'hui, ne voulaient ressembler à personne, portaient le *crepida* ou *braxoe*, chaussure qui tenait le médium entre le sabot de l'esclave et les *calcei rostrati* du soldat. Le *crepida* était d'ailleurs une chaussure de mauvais ton et qu'on ne portait jamais dans la rue sans passer pour un cynique. C'était la savate de Diogène.

L'empereur Antonin porta le *lintea calceamenta.*

Caligula n'aurait peut-être pas été empereur, si sa mère, Agrippine, ne lui avait pas fait porter des bottes en naissant, comme font encore les Esquimaux, qui en mettent à leurs enfans à la mamelle et y ajoutent, comme complément, une ceinture à laquelle sont attachés un couteau, une pipe et un briquet.

Les bottes les plus vastes qu'on ait jamais vues, bottes qui furent probablement le type des bottes de sept lieues, furent celles de l'empereur Maximin, qui, comme chacun sait, fut grand, gros et bête, sans en valoir mieux comme homme ni comme empereur.

Les Romains mettaient des souliers de bois aux parricides : le motif, on ne le dit pas.

On comprend mieux celui qui leur fit ajuster des bottes de fer à quelques condamnés esclaves ou chrétiens. Ces bottes étaient garnies de cloux, la pointe en dedans, et lorsqu'elles étaient mises, on les faisait rougir. Ceci servait d'entr'acte dans les jeux du cirque : c'était un passe-temps comme un autre, pour le bon peuple de Rome; car il est tout aussi licite de s'amuser à voir brûler les jambes à un homme que de lui voir rompre les mâchoires et enfoncer les côtes, comme on le fait journellement en Angleterre au noble jeu de la boxe.

Le digne savant de qui j'ai retenu tout ce latin nous parle ensuite de *sandalia caligæ, ocreæ*, puis de *calceus apostolicus*, *lunatus*, *luseus*, *cothurnus*, toutes choses que je traduirais si je savais le latin, mais j'ai peur de dire quelque sottise. Je ne m'aventurerai que sur le mot *cothurnus*.

Nous avons fait un grand usage du cothurne en France, non comme chaussure, mais comme image. C'était un de ces mots dont pas un auteur ne pouvait se passer ni en vers ni en prose, et il fut une époque littéraire pendant laquelle un sujet, quel qu'il fût, n'eût jamais paru complet ni avoir été traité à fond, si le mot cothurne n'y paraissait pas au moins une fois. Mais si la noble chaussure a fait alors marcher les dits ouvrages, elle ne les a pas fait marcher long-temps, pas plus que le troubadour ne fait vendre les mille et mille romances où il rime avec amour, jour, contour, tour et retour.

L'histoire nous dit aussi qu'Empédocle portait des bottes de bronze, et que les rois de Sodome mettaient des souliers. Ce n'est pas ce qui attira sur eux le feu du ciel.

A Ceylan, le roi seul avait le privilège d'en mettre. C'est encore aujourd'hui de même, avec une restriction de plus : il faut que cette paire unique soit de fabrique anglaise. Sans cette clause, le roi n'est pas légitime.

Parmi les peuples européens modernes, les bottes ont joué également un grand rôle ; et malgré ce proverbe dénigrant : *à propos de bottes*, qui veut dire à propos de rien, il est certain que cette chaussure a, plus qu'on ne pense, agi sur nos mœurs et notre histoire.

Quand l'empereur Napoléon chaussait ses grandes bottes, ce n'était jamais pour rien. Qui sait même si le plus ou moins d'adresse de son bottier, si le plus ou moins de facilité avec laquelle l'empeigne lui serrait le cou-de-

pied et laissait circuler de sang de la tête au talon n'a pas influé sur les destinées de l'Europe. Certes, il n'est aucun de nous, s'il a étudié ses propres sensations, qui puisse dire qu'il est le même homme quand il a le pied libre dans sa pantoufle ou ce même pied emprisonné dans un soulier trop étroit ou trop court.

En ce point, Napoléon lui-même avait sacrifié à la mode. Il lui fallait des bottes justes, de celles qu'on ne chausse qu'à l'aide de deux crochets de fer fixés à deux mains vigoureuses et qu'on n'ôte qu'au moyen de deux chaises, deux hommes et d'un puissant outil de bois : le tout non sans risque de se déboîter la cheville, luxer le tibia et rompre la moelle épinière. Mais comptant sur son étoile, l'empereur, qui brava tant de dangers, voulut aussi, pendant toute sa vie, braver celui-là.

Sans renoncer entièrement à cette torture des bottes justes, dont le moindre défaut est de donner des cors et d'empêcher de marcher, nous l'avons un peu adouci. La douleur n'est plus précisément atroce, et la question ordinaire a remplacé l'extraordinaire : encore cinquante ans, nos bottes ne seront qu'incommodes; mais il faudra bien deux siècles pour que nous en ayons qui, véritablement inoffensives pour nos pieds, soient propres à toutes les allures comme à toutes les montures, à la course comme au pas.

En attendant, nous avons fait des essais de bien des sortes. Après la botte forte et demi-forte, nous avons eu de nos jours la botte de campagne, de chasse, de dem chasse, d'académie, de pêche, de marais, de salon, de bal; la botte molle, à soufflet, à la dragonne, à l'écuyère, à la hussarde, à la russe, à l'anglaise, à retroussis, à trois coutures, à deux coutures, à une couture, sans coutures, etc., etc.

Mais, comme dit le proverbe, il n'y a rien de si mal

chaussé qu'un cordonnier; et après avoir inventé tant de sortes de bottes, après les avoir rendues imperméables et inexplosibles, après les avoir graissées, cirées et vernissées; après les avoir mises à cordons, à lacets, à agraffes, à boutons; en avoir eues à bouts ronds, demi-ronds, carrés, demi-carrés, pointus, aigus, crochus; après avoir essayé alternativement les clous, les fers, les chevilles ou toutes ces ferrures ensemble; puis, renonçant au cuir ou à la peau, avoir fait succéder le feutre au castor et le caout-chouc à tous les deux, nous avons encore des chaussures qui ne sont ni fraîches l'été, ni chaudes l'hiver, et qui, en estropiant les neuf vingtièmes des pieds qui les portent, ne les garantissent ni de rhumes, ni d'engelures. Aussi, si j'étais académicien, sans chercher bien loin un sujet scientifique à proposer aux littérateurs, artistes, savans, enfin aux grands hommes de toute arme et de toute nation, je proposerais tout simplement une médaille d'or de la largeur d'un pied pour celui qui parviendrait à faire la meilleure paire de bottes.

BOUDERIE. Rancune sourde et passive, fille de la susceptibilité et de la faiblesse. C'est un diminutif de la haine, c'est la haine en raccourci : on boude parce qu'on n'a pas le courage de se fâcher.

Bouder est le propre des esprits faibles, des enfans, des femmes, des hommes à petit caractère. Ils boudent crainte de s'expliquer et de pardonner, ou de laisser voir qu'ils ont tort. C'est l'hésitation entre la peur et la malveillance : on ne veut pas se brouiller et on ne veut pas faire grâce. On temporise sournoisement, c'est-à-dire avec l'espérance d'une vengeance qui viendra d'elle-même ou d'un repentir que notre bouderie éveillera.

La bouderie est ainsi une espèce de vengeance négative. On prétend punir un tort non en agissant, mais en s'abstenant d'agir. On cessera de saluer la personne que l'on boude; on ne lui parlera plus; on ne la regarde pas précisément de travers, ce regard est propre à la haine, mais on ne la regardera pourtant pas en face; on ne la regardera même pas du tout, on fera semblant de ne plus la voir. Pour elle, on est aveugle, sourd, muet.

Quelquefois la bouderie prend la marche opposée; elle est aux petits soins pour l'objet boudé, elle le salue jusqu'à terre, elle ne lui adresse jamais la parole sans y ajouter un titre: *monsieur, madame, mademoiselle* ont remplacé les dénominations intimes.

La bouderie se manifeste aussi par une affectation de gaîté ou d'insouciance; mais plus ordinairement c'est la tristesse que l'on joue, ou, si l'on en éprouve réellement, qu'on exagère. On veut attrister, effrayer ou affliger la personne contre qui l'on boude. Si l'on y parvient, si on excite en elle un remords ou une larme, on est satisfait: la bouderie cesse. Aussi ne dure-t-elle ordinairement qu'autant qu'elle est des deux côtés.

Quand la bouderie n'a pu réussir par la comédie morale ou les grimaces du sentiment, elle se fait malade, elle ne mange plus, du moins en présence de l'objet boudé; elle veut le convaincre de sa mort prochaine, elle a des spasmes, des attaques de nerfs. C'est ce genre de bouderie qui se pratique ordinairement en ménage et force le mari à l'obéissance.

Ce moyen, tout vainqueur qu'il est, a pourtant ses périls pour celle qui l'exerce. On a vu des femmes avoir les attaques nerveuses qu'elles jouaient d'abord, ou se délabrer l'estomac en cessant de manger ou en prenant des remèdes, dangereux par cela même qu'ils étaient inutiles.

Cette bouderie féminine, quand elle n'est pas jouée, peut aussi conduire à la mélancolie, puis au marasme : on en cite des exemples ; et des femmes qui avaient commencé à bouder par caprice ou pour la chose la plus futile, ont fini par en mourir.

La bouderie, on le voit, est une arme de famille ; c'est la haine des gens qui se conviennent trop pour se brouiller complètement et pas assez pour vivre en bonne intelligence. Elle ne naît donc ordinairement qu'entre individus qui s'aiment ou qui se sont aimés, ou du moins qui ont eu des rapports journaliers : entre époux, entre frères, entre voisins, entre associés, entre bienfaiteur et obligé. On est d'autant plus exigeant qu'on croit être plus utile, plus indispensable ou plus attaché à une personne, et l'on boude un ami pour ce qu'on tolèrerait d'un étranger. C'est ainsi qu'on a vu des familles rester à jamais désunies par suite d'une bouderie qu'aurait fait cesser un regard ou une parole. Combien de procès, combien de guerres même ne sont-elles pas nées d'un mot boudeur envenimé par les commères ou les diplomates ?

La bouderie n'est aussi qu'une transaction entre notre rancune et le respect humain. C'est un père qui croit avoir à se plaindre de son fils ou réciproquement : il le boude parce qu'il ne peut convenablement s'en venger autrement. C'est la colère contenue par la peur du blâme ou du scandale. La nature n'y est pour rien ni la conscience non plus.

La bouderie, fort en usage entre époux, l'est plus encore entre amans. C'est l'arme offensive et défensive d'une jolie femme à qui son ami refuse un cachemire. C'est aussi l'arme de l'amant qui n'ose pas être jaloux.

La bouderie est fort commune entre enfans, moins pourtant que de l'enfant à ses parens. C'est la première

tyrannie du bambin, sa première vengeance : il boude sa mère. La bouderie est alors inscrite sur toute sa personne. Ses traits vont de haut en bas : sa lèvre inférieure s'allonge; il tortille son corps de droite à gauche, il tourne le dos et veut quelquefois faire croire qu'il pleure ; mais il ne pleure pas, ses yeux sont secs. L'indignation de l'injure qu'il croit avoir reçue, de l'injustice qu'on lui a faite, concentre en lui toutes ses larmes.

D'autres fois, elles s'échappent malgré lui. Alors il les cache, il est trop fier pour les laisser voir : c'est Achille dans sa tente.

L'action boudeuse est rarement subite; elle est produite par la réflexion, et c'est aussi par la réflexion qu'elle pénètre en nous et devient une pensée fixe qui la change en grief, en colère et même en une véritable haine. C'est donc un germe qu'il faut extirper dès sa naissance, et ceux qui y sont sujets doivent, quand ils croient avoir à se plaindre de quelqu'un, s'en expliquer immédiatement avec lui. L'explication amenât-elle la découverte de torts plus réels que ceux qu'on soupçonne, adoucira le mal ; car le doute nourrit et excite l'action boudeuse plus que la certitude même. Cette continuelle recherche de la cause d'un tort vrai ou supposé, l'aggrave sans cesse à nos propres yeux. On en veut à autrui de la contrainte qu'on s'impose à soi-même, et on lui en veut d'autant plus qu'on souffre davantage. Il est donc utile à soi et aux autres de nous guérir de la bouderie ou de permettre qu'on nous en guérisse. Les femmes y sont habiles, peut-être parce qu'elles excellent à la faire naître.

Cependant il est des boudeurs qu'on ne guérit jamais et qui bouderont pendant six mois par la seule raison qu'ils ont boudé un jour. Contre de tels caractères, l'é-

vidence n'est rien, et plus vous leur prouverez qu'ils se sont trompés, plus ils bouderont, et peut-être en viendront-ils à vous détester.

Les gens d'esprit, je ne dis pas de génie, les demi-poètes, les quarts d'écrivains sont boudeurs et souvent pour des motifs que personne ne devine. On a même des exemples de la bouderie unie à un grand talent, et j'en pourrais citer ; mais cette bouderie touchait de près à la misanthropie, car elle s'adressait à toute l'espèce humaine. C'est un sentiment hors ligne. Les gens qui boudent tout le monde arrivent à se bouder eux-mêmes et finissent par le suicide.

Il est des métiers qui prêtent plus ou moins à la bouderie. En général, on boude le plus dans ceux où l'on a le moins à faire ; car la bouderie naît en partie du désœuvrement ou de l'absence de besoins sérieux et de passions ardentes. Les pauvres se battent et ne se boudent guère : ils ont le temps de se fâcher, mais non celui de se bouder.

Une bouderie entre soldats serait ridicule : bouder le sabre au côté n'est pas militaire. Le conscrit seul boude encore, mais c'est contre le régiment.

Entre officiers, la bouderie n'est pas non plus ordinaire. On peut bouder son colonel, parce qu'on ne saurait l'appeler sur le terrain ; mais on ne boude pas son camarade, on le tue.

On peut guérir un boudeur soit par une bonne querelle, soit par un bon procédé, selon le caractère de l'homme. Ce dernier moyen est assez souvent le meilleur. Mais l'autre a aussi son succès, car on ne boude ni quand on hait ni quand on a peur. Si l'on irrite la blessure d'un boudeur au caractère décidé, d'un boudeur brave, chose assez rare, il vous détestera et vous attaquera de face. Dès-lors, il ne vous boudera plus. Si ce

caractère lui manque, s'il est faible et poltron, il ne vous boudera pas davantage. La cause en est simple : la bouderie étant un terme moyen, dès qu'on oblige celui qui boude à se prononcer, ou il vous rend son amitié, ou bien il renonce à la vôtre; et dans un cas, comme dans l'autre, il ne boude plus.

Quant aux enfans, le meilleur moyen de les guérir de cette disposition à bouder, c'est de les amener à dire pourquoi ils boudent.

Les animaux boudent. L'éléphant, le chien, le singe, le perroquet, l'âne, le mulet, bouderont leur maître.

La bouderie, qu'à leur lèvre mousue, à leur front plissé, à leur œil errant, on reconnaît chez les hommes, s'aperçoit chez les animaux à leur tête basse, à leur regard oblique. C'est presque toujours l'envie ou la jalousie qui la fait naître.

Votre chien vous tourne le dos et cesse de remuer la queue, si vous caressez devant lui un autre chien ou un enfant étranger. Le chat suspend son *rourou* et s'éloigne. Le perroquet fait entendre un murmure de mécontentement et de reproche, puis il cesse de parler, il retourne à sa cage s'il en est dehors, ou va se percher sur le bâton le plus éloigné de vous, la tête contre la muraille, et il restera là, pendant des heures, morne, silencieux.

De même que chez les hommes, il y a des animaux emportés et d'autres boudeurs. Si ce perroquet est en colère, il ne se contentera pas de ce silence : il criera, menacera et pincera, s'il le peut, vous ou l'individu qui excite sa jalousie.

Ainsi fera le chien. Le chat est plus maître de lui ou plus dédaigneux : quand sa jalousie est trop forte, il s'en va et ne reparaît plus.

Le mulet est très-boudeur, mais c'est une bouderie

sournoise qui se change en désir de vengeance et qui finit par éclater. Ici c'est bien plutôt la dissimulation que la bouderie. Aussi doit-on le ranger parmi les caractères haineux.

L'âne a une bouderie plus franche; elle est douce et patiente, et ne se manifeste guère que par l'air abattu et découragé de ses oreilles. C'est un homme qui se croise les bras ou qui les laisse tomber de désespoir.

En résumé, chez les animaux comme chez les hommes, la bouderie annonce toujours de l'orgueil ou de la susceptibilité. Toutefois, on peut être susceptible sans être boudeur : on se fâche vite, mais on s'apaise de même. Ordinairement l'individu simplement susceptible vaut mieux que le susceptible boudeur. Le premier est également sensible aux bons procédés, tandis que l'autre ne l'est souvent qu'aux mauvais.

Au total, le voisinage des gens boudeurs ou susceptibles est partout assez incommode. Leur caractère ressemble à un sable mouvant où l'on craint toujours que le pied vous manque.

BOUILLON. Un homme invente une marmite qui fait d'excellent bouillon. Malheureusement sa marmite qu'on nomme autoclave avait beaucoup de rapport avec ces autres inventions qu'on appelle, selon leur dimension, grenade, obus ou bombe, de manière qu'on courait presque autant de danger à faire sa soupe qu'à aller livrer bataille à Wagram ou à Waterloo.

Cependant l'amour du bon bouillon l'emportait sur le péril, et d'autant plus que celui qui le prenait n'était pas toujours celui qui le fesait. Conséquemment, lorsque, par manière d'acquit et simple avertissement, la marmite avait de temps à autre brûlé les jambes à quelque gâte-

sauce, cuisinier ou marmiton, jamais jusqu'alors elle ne s'était adressée au maître ou à la maîtresse du logis. C'était tout ce qu'on lui demandait ; et si elle s'était toujours comportée aussi convenablement, il est à croire qu'elle règnerait encore dans nos cuisines.

Mais le malheur voulut qu'un bourgeois, qui aimait à tisonner, alla, avant son dîner, faire un tour dans la sienne, ou, comme dit le proverbe, tourner autour du pot. Ce moment, il est vrai, était favorable : la marmite chantait à faire plaisir, elle sifflait, sifflottait, murmurait, roucoulait par son petit trou comme une linote, comme une fauvette, comme un serin par son petit bec. Mais fiez-vous à la musique !

Notre bourgeois aurait dû se tenir en garde contre ce chant de syrène et se souvenir d'Ulysse et de ses compagnons. Il ne se souvint de rien. Il s'approche, regarde, écoute, sourit, puis ricane, car il lui était venu une idée.

Une idée à un bourgeois, c'est fort ! diront les mauvais plaisans. Plaisanterie ou non, c'en était une. Aussi, sans perdre un instant, il prend la pincette et couvre le trou : c'était là son idée.

La marmite chanta plus bas, mais pourtant elle chanta encore. Le jet aminci de la vapeur prouve à notre expérimentateur que la pincette ne faisait pas bien son office. Il la retourne. Alors la marmite ne fit plus entendre qu'un petit son mourant, murmure étouffé comme le cri d'une pauvre ame en peine.

Il n'y avait plus qu'un effort à faire, et notre homme était vainqueur. La vapeur trouvait toujours son issue, car elle agitait la pincette. Il y mit les deux mains, et l'ouverture se trouva enfin hermétiquement fermée. Alors le silence fut complet.

Notre homme triomphait. Il eut un moment de bon-

heur et d'orgueil : il avait vaincu la nature, je veux dire la marmite.

Hélas! son triomphe fut court. Tout-à-coup un bruit terrible fait trembler la maison. On accourt, on regarde, la marmite et la tête de l'homme étaient en miettes.

Laquelle des deux, éclatant la première, avait brisé l'autre? C'est ce que personne ne sut dire. L'on ne put que ramasser les morceaux pêle-mêle comme ils étaient, sans trop pouvoir les distinguer, et on jeta le tout ensemble dans le panier aux verres cassés.

Jugez si l'on dîna de bon cœur, ce jour-là, chez ce pauvre bourgeois qui n'avait plus de tête.

Au total, ceci n'était rien du tout : un homme de moins, la belle affaire! Il y en aura toujours assez. Quant à la marmite, c'était différent, et la perte d'une bonne marmite est souvent irréparable. Néanmoins, on ne regretta pas celle-ci autant qu'elle aurait dû l'être, à cause de son équipée ; et sans la perte d'un si bon bouillon et l'ennui de balayer la cuisine, on n'en aurait pas même parlé.

Mais on en parla, et beaucoup trop. Ce fut un coup funeste pour les amateurs de potage, parce qu'il ne fut plus possible de trouver un cuisinier ou une cuisinière qui consentît d'approcher de six toises d'une marmite qui n'avait pas une ouverture large comme la porte d'un four. Nul doute que ce procédé ne fût souverain pour empêcher l'explosion ; mais nul doute aussi que cette gueule béante, en permettant à la vapeur interne de sortir, sans défendre à celle externe d'entrer, ne cause un véritable désappointement à ceux qui tiennent à une soupe naturelle, exclusivement composée de viande ou de légume, sans addition de cendres de charbon et d'un arôme de fumée.

On ne peut donc dissimuler l'immensité du tort que

l'imprudence d'un seul bourgeois a fait à toutes les soupes européennes. Cette répulsion pour la marmite fermée, la seule qui puisse faire de véritable consommé, pouvant gagner la terre entière et se perpétuer jusqu'à la fin du monde, on comprend que le crime d'Adam n'aura pas causé plus de préjudice à la postérité de l'homme.

Le moyen qui nous resterait peut-être de rétablir au foyer domestique la marmite autoclave, serait de démontrer qu'on a agi légèrement, sinon méchamment, en l'accusant d'avoir cassé la tête à l'homme. De ceci il n'y a point de preuve : le fait s'est passé sans témoins, nul ne l'a vu. Il se peut donc qu'il y ait là une de ces erreurs judiciaires dont on n'a que trop d'exemples. Sans doute on a pu dire, avec quelqu'apparence de vérité, que le liquide en ébullition et réduit en vapeur ne trouvant plus d'issue, le contenant a dû éclater sous les efforts du contenu. Ceci n'est pas impossible, mais on doit se rappeler aussi que le bourgeois avait une idée et qu'il n'en avait pas l'habitude. Or, je le demande à tout homme impartial, une idée, pour peu qu'elle soit vive, tenace et comprimée, n'est-elle point, par cela même, explosible? Si elle l'est, ne peut-elle faire explosion et faire éclater une tête qui n'a pas de soupape de sûreté? Elle le peut tout aussi nettement qu'un bouillon, fût-il fait de l'entre-côte du bœuf Apis. Elle le peut même mieux, car elle le fait plus souvent. La preuve, c'est que pour dix pots au feu que brise le bouillon, il y a cent têtes que font sauter les idées. On peut donc croire, sans s'écarter non-seulement des probabilités, mais de la plus saine logique, que le bouillon n'a ici rien à se reprocher; et probablement que c'est un éclat de la tête du bourgeois, toujours poussé par sa malheureuse idée, qui aura brisé la marmite.

BOULETTES. Il y en a de plusieurs sortes.

Il est des gens qui, à force de se replier
mêmes, de se renfermer dans leurs petites
petites pensées, leurs petites jalousies,
enfin dans leur egoïsme mesquin, fini
d'eux une boulette qui, à peine, nourri

Ces gens-là sont surtout communs e
leur immense vanité contraste avec l'e
taille : c'est la ganache réduite à sa plus
sion, la ganache qui a soigneusement
corps tout ce qui pouvait être bon, pour
l'essence et l'huile essentielle du sot et
table. Ceci est la boulette de chair et d'
qui parle.

La boulette parlée est un petit mens
doucement avaler aux bonnes gens en
Il y a la boulette de société, la boulette
la boulette diplomatique et gouvernement
la boulette marchande ou la réclame.

Le journalisme fait un fréquent usage
Ce n'est même qu'avec son aide qu'il reti
et c'est le fonds de sa cuisine : boule
boulettes littéraires, il en a toujours u
visionnement. C'est ainsi que le godiveau
boulette est la providence du restaurate
se fait de tout et peut servir à tout.

La boulette convenablement assaisonné
un lieu propice, sert aussi à empoisonn
chiens et un chrétien de temps à autre
souverain des caïmans. On ne se fait pas idée combien
la boulette, suppléant au divorce, a rendu de services en
ménage.

Il est des cas où la boulette, sorte de projectile fait
de mie de pain, sert à avertir un convive placé à l'autre

extrémité d'une table que nous songeons à lui. C'est un signe d'amitié fort usité entre les voyageurs de com- ···e et qui leur est aujourd'hui presqu'exclusif.

pendant la boulette n'est pas toujours si pacifique. agère de guerre, elle reçoit quelquefois pour réponse bouteille au vol, qui, elle-même, n'est que l'avant- e d'une balle de plomb.

ı boulette peut atteindre jusqu'aux régions héroïques ·iser le sublime. Il y a la boulette historique; et s que Danton lançait au nez de ses juges tandis s le condamnaient à mort, bien qu'elles n'aient pas conservées au greffe, vivront autant que le nom du ble proconsul.

boulette la plus innocente de toutes, est celle que enfans font rouler sur un terrain plane et qui, .e boule de marbre ou de terre cuite, est la véritable ette, bien qu'on lui donne quelquefois un autre ı, peut-être parce qu'on a trop abusé du premier.

nous reste à parler du puff, qui est la boulette laise. Mais comme elle porte un caractère distinct, ıs en ferons l'objet d'un autre article.

BOUQUIN. Quel est l'auteur de cet ouvrage, deman- .t M. A***. à M. B***. qui, monté à l'échelle, tenait à main un vieux livre dont il examinait en amateur la thique reliure? — C'est un bouquin, répondit M. B***. Quel en est l'auteur? — Je vous dis que c'est un ıquin. — Mais enfin il a un auteur. — Comment, un :eur à un bouquin! — Pourquoi pas. — Vous plai- tez. S'il avait un auteur, ce ne serait pas un bouquin. — Vous avez pris cela pour un livre.

Tout étrange que paraisse ce petit dialogue, il est vrai, et se renouvelle plus souvent qu'on ne pense. Pour bien

des gens, il est des choses, et des chose utiles même, qui, effet sans cause, *sont parce qu'elles sont*, et à qui jamais personne n'a demandé d'où elles venaient et pourquoi elles étaient.

Nous en profitons, qu'importe les auteurs. Demandons-nous qui a fait les poires? Nous demandons si elles sont mûres et nous les mangeons quand elles sont bonnes. N'est-ce pas en faire suffisamment l'éloge?

Il en est de même des bons vieux livres, des livres utiles: tout le monde les lit sans savoir qui les a faits, ils sont sensés s'être faits tout seuls.

Quant aux mauvais, aux livres dangereux et empoisonneurs, c'est différent. Nous n'en oublions jamais les auteurs, nous les aimons, nous les respectons, nous leur tressons des couronnes, et d'autant plus belles, qu'ils nous ont plus nui, qu'ils nous ont imposé plus de chaînes, plus d'erreurs, ou nous ont fait commettre plus de sottises.

Ainsi sont les hommes de tous les pays. Leur souvenir, leur admiration, leur reconnaissance est toujours en raison directe, non du bien qu'on leur veut, mais du mal qu'on leur fait.

C'est aussi pour cela qu'ils déifient les conquérans, les tueurs d'hommes, qu'ils leur érigent des temples et des autels, et qu'ils traiteront de stupide celui qui prétendrait que de tels honneurs seraient mieux appliqués à celui qui a inventé la pelle et le rateau.

Pour en revenir aux bouquins, ils n'ont pas toujours été traités avec la même indifférence que leurs auteurs; de même que tant d'autres fétiches, ils ont eu aussi leurs temples et leurs adorateurs. On peut même dire qu'ils les ont encore, et bien des gens tiennent à honneur à les ériger en piles ou de les aligner en rayons.

Je ne les en blâme point. Respect aux bouquins, car

il n'est pas permis à tous les livres de le devenir. C'est, pour ces livres, ce qu'est l'état de bienheureux pour l'homme : c'est leur béatification; et ici encore l'on peut dire qu'il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus, car ce n'est pas un petit bonheur pour ces honnêtes livres d'échapper aux rats et aux mites, et, chose plus redoutable encore, à trois ou quatre générations d'épiciers et de beurrières, leurs ennemis naturels.

En définitive, quelle est cette gloire que rêve le poète, quelle est cette immortalité qu'il souhaite à son livre? C'est d'échapper à tant de chances de destruction, c'est de vivre en dépit de la méchanceté des hommes et de la voracité des bêtes, c'est de devenir bouquin enfin : vœu si rarement accompli.

Honorons donc les bouquins, cela n'oblige pas à les lire.

BOURGEOIS. Ceux de Paris font les fiers depuis 1830. Cependant ils ne sont pas encore aussi grands seigneurs que l'étaient ceux de quelques-uns de nos ports de 1500 à 1600.

Vers 1530, un bourgeois de Dieppe, nommé Jean Ango, qui faisait le négoce avec l'Inde et l'Amérique, eut un de ses vaisseaux pillé par les Portugais, qui prétendaient au monopole de ce commerce.

Jean Ango ayant armé en guerre, à Dieppe, plusieurs de ses navires, y met huit cents hommes à sa solde. La flotte bourgeoise de Dieppe bloque le Tage, fait un débarquement et jette l'effroi dans Lisbonne. Le roi de Portugal, croyant que la France lui declare la guerre, envoie immédiatement un ambassadeur à François Ier, pour lui donner une satisfaction convenable. Le roi de France ne pouvait concevoir d'abord de quoi il s'agissait;

mais ayant appris, dit le narrateur, que c'était la flotte et les troupes d'un de ses sujets qui donnaient tant de tablature à son cousin de Portugal, il adressa tout simplement l'envoyé à Jean Ango qui accorda la paix moyennant finances.

A la bonne heure, voilà un bourgeois.

Jacques Cœur en était un encore. Ceux-ci payaient de leur personne; mais dans notre révolution de 1830, les bourgeois n'ont payé que de leur langue. La canaille et les écoliers ont fait le reste; et ceci on ne me l'a pas dit, je l'ai vu.

Il est vrai que la canaille et les dits écoliers qui avaient fait de la prose sans le savoir, ont voulu recommencer, seulement pour l'agrément de la besogne. Le bourgeois a montré les dents, et il a bien fait; car la canaille, victorieuse une seconde fois, aurait pu lui montrer autre chose, c'est-à-dire la porte, et écumer son pot en son lieu et place. C'est que le bourgeois devient un lion quand il s'agit de ses intérêts, et que l'épicier pacifique, qui ploiera le dos sans mot dire sous le poing qui frappe, se dessinera comme Achille si ce poing s'ouvre pour fouiller dans sa barrique de sucre ou son couffin de pruneaux.

Gens à révolution, écrasez l'épicier, mais respectez l'épicerie : sinon la chose vous tournera à mal, et c'est ce qui est arrivé. Le bourgeois, devenu héros, a bousculé la canaille et puis a dit : *le roi et moi*, et puis *moi et le roi*, et définitivement *le roi c'est moi*. Ce bourgeois-là valait Jean Ango.

Le fait est qu'aujourd'hui (avril 1847), le bourgeois est roi de France et de Navarre. Il est pair, il est député, il est ministre, il est tout. Combien cela durera-t-il? Tant que le bourgeois usera modérément de son pouvoir, tant qu'il ne sera pas trop monopoleur, trop usurier, trop friponnier. Malheureusement il y va un

peu vite, et ledit bourgeois, tout héros qu'il est, ou même parce qu'il l'est, a diablement du penchant à vider nos poches.

On lui passerait peut-être cela, mais il devient fier, il lui faut des panaches et des oripeaux; bref, il veut se faire gentilhomme, et il le devient. Mais au bout du fossé la culbute. Un jour, et ce jour n'est pas loin, le peuple et les écoliers viendront une autre fois faire place nette, non pour eux, mais pour d'autres bourgeois qui n'auront pas encore de panache. Puis, après ceux-là, d'autres encore, et toujours ainsi. C'est qu'il y a quelque différence entre la tête empanachée du bourgeois et celle du roi de nos forêts, du cerf muni de ses bois. Quand les bois du cerf s'en vont, ils repoussent, mais il n'en est pas de même des panaches; et la raison, c'est qu'avec eux la tête tombe.

BOURREAU. « En entrant dans la ville, il voit un particulier monté sur un étalage de planches et qui coupait la tête à un bourgeois qui paraissait fort triste. »

(*Album d'un voyageur*).

C'est un spectable moins fréquent qu'autrefois, mais qui l'est encore beaucoup trop : épargnez le sang humain, dit Saladin, car le sang répandu ne dort jamais.

On demandait à des Esquimaux pourquoi ils ne mettaient pas à mort un des leurs qui en avait tué un autre? C'est, répondirent-ils, qu'en agissant ainsi nous serions homicides comme l'assassin, puisque sa mort ne rendrait pas la vie au tué.

Si l'on se trompe en beaucoup de calculs, c'est qu'on ne pose que les chiffres sans faire l'addition. Par exemple : un homme en assassine un autre, il est puni de mort. Au premier aspect, ceci semble juste ou tout au moins

utile à l'ensemble. Cependant il se peut que cela ne soit ni l'un ni l'autre. Pour savoir à quoi s'en tenir, il faudrait d'abord faire l'addition, et par une règle de proportion, connaître si, par suite des exécutions faites, il se commet moins de crimes et meurt violemment moins d'individus dans les pays où elles ont lieu.

Mais c'est de l'exécuteur et non des exécutés que nous avons à parler. Ses fonctions ont été plus ou moins considérées, selon les temps et les lieux. Il en est même où elles ne le sont pas du tout.

La place de bourreau étant venue à vaquer en Corse, il fut impossible d'y trouver un candidat. On en fit venir un du Dauphiné. Là, il y avait cinquante demandes. La raison, c'est qu'en Dauphiné chacun a recours au bourreau public, et qu'en Corse chacun en fait l'office soi-même. On croirait manquer à son ennemi en le faisant exécuter juridiquement. On l'assassine par procédé et pure délicatesse.

Contrairement à ceci, l'office de bourreau est fort estimé chez quelques peuplades. Les Turcs y voient un moyen d'exercer leur adresse et de montrer leur sang-froid. Lorsqu'on attacha au pal l'assassin de Kléber, un des chefs des Mamelucks demanda la faveur de faire l'exécution, ce qui lui fut accordé.

On a vu des empereurs de Maroc procéder aux décapitations avec une dextérité sans pareille. Il en est un qui ne montait jamais à cheval sans faire sauter la tête d'un esclave pour se faire la main.

Parmi les conventionnels les plus sanguinaires, on n'en cite qu'un ou deux qui assistaient aux exécutions. On ne dit pas que Robespierre en ait vu une seule : il avait en horreur les hommes, mais il avait plus horreur du sang. C'est que vouloir faire mourir ou aimer à voir tuer n'est pas la même chose, et l'on peut désirer être

débarrassé d'un individu sans se plaire à verser son sang.

La loi, si jamais elle a existé, qui obligeait en France le fils d'un bourreau à remplacer son père, était absurde et, de plus, injuste. Quoiqu'il en soit, par obligation ou par goût, la famille Samson a occupé cette place à Paris pendant plusieurs générations, et je crois qu'elle l'occupe encore. Ce sont, dit-on, des gens doux et humains, qui ne négligent rien pour adoucir les derniers momens des patiens et abréger leurs souffrances.

L'office de bourreau est presqu'une sinécure depuis qu'on exécute à la mécanique et surtout depuis qu'on ne met plus l'accusé à la torture. Singulière invention que la torture ! C'était une chose merveilleuse que de voir des hommes graves, de braves gens peut-être, calculant des poses, inventant des machines, composant des ingrédiens pour appliquer commodément la souffrance à leurs semblables et aiguillonner leurs douleurs; puis, ajoutant au tout un médecin muni de drogues pour éloigner le dénouement et empêcher que la chose ne finît trop tôt.

C'est pourtant ce que nous voyions encore en France il n'y a pas un siècle, quand les dames de la cour, les aimables de société, les savans et les juges s'évertuaient en déployant leur imagination pour trouver, contre Damiens, des effets nouveaux et particulièrement atroces. Bref, tout Paris, en cette circonstance, s'était fait bourreau.

Ce goût des supplices ne nous est pas exclusif. Les législateurs de tous les pays se sont exercés à la découverte et au perfectionnement des tortures et des instrumens qui la donnent. Ils ont fait mieux, ils ont voulu que ce beau système de destruction leur vînt du ciel; et quelle que fut leur divinité, ils ont mis près d'elle un grand tortionnaire chargé d'exécuter ses arrêts.

C'est ainsi que les Grecs ont eu leurs furies, les

Carthaginois leur Moloch, les Indous leur Siva, les Scandinaves leur Hela.

Quelquefois même les peuples ont fait mieux, ils ont peint leurs dieux déchirant des créatures ou torturant eux-mêmes les coupables. Belle occupation pour un dieu! En vérité, les hommes ont une singulière manière de rendre hommage à la Divinité. Après avoir fait Dieu bourreau, on ne doit plus s'étonner si on l'a fait anthropophage et si on a cru, qu'après avoir tué les hommes, il les mangeait.

Ce n'est pourtant pas chez nous la cuisine du bourreau; il est bien trop difficile pour cela, le digne homme : il mange, comme une personne naturelle, des meringues et de bons poulets gras.

BOUTEILLE. Une bouteille est une bouteille, dira le cabaretier à la pratique qui trouve petite celle qu'on lui présente.

Sans doute, à la vue, une bouteille est une bouteille, mais au contenu c'est autre chose; et de celle du cabaretier à la bouteille honnête et légale, on peut compter sur la différence du quart, donc vingt-cinq pour cent de bénéfice pour le vendeur.

Pourquoi la prendre, dira-t-on? Hélas! vous n'avez la conscience du délit que lorsque la bouteille est vide; car à l'extérieur, celle qui paraît la plus grande n'est pas toujours celle qui contient le plus.

Comment réduit-on la bouteille à l'intérieur sans la réduire à l'extérieur? — Par l'épaisseur du verre d'abord; par le rétrécissement non du goulot, mais de ce qui suit; enfin par l'immense rentrée qui, sous le nom de cul, pénètre dans l'intérieur du vase et enlève seul le quart du contenu.

Un habitué de table d'hôte, lorsqu'il avait en face quelque innocent, pariait toujours de faire tenir un verre de vin dans une bouteille pleine. L'innocent prenait bien exactement la mesure du vide qui restait entre le bouchon et le vin, puis il supputait mathématiquement la grandeur du verre: cela fait, se croyant sûr de son fait, il pariait. Les enjeux déposés, l'habitué retournait la bouteille et versait le verre de vin dans la rentrée du fond, au grand ébahissement de l'innocent, qui réclamait bien un peu, mais que l'auditoire condamnait à payer.

Cette rentrée existe d'ailleurs dans de très-anciennes bouteilles. On prétendait qu'elle était nécessaire pour que la bouteille posât, quoiqu'elle ne soit jamais appliquée aux bouteilles destinées à contenir de l'eau, qui n'en posent pas moins bien.

Il faut dire, en faveur de nos pères, qu'ils y mettaient de la discrétion. Ce n'est qu'avec le temps qu'on est arrivé à l'énormité actuelle, et l'on peut suivre, à la profondeur des culs de bouteilles, les progrès de l'industrie commerciale.

Nous avons vu une collection de bouteilles historiques qui remontent au XVe siècle: alors la rentrée du fond était presqu'insensible et seulement de quelques lignes.

Vers 1600, elle n'était encore que d'un demi-pouce; en 1650, elle a atteint le pouce; en 1700, le pouce et demi.

Elle se maintint long-temps à ce point. Ce ne fut qu'en 1798 ou 1799 et après la tourmente révolutionnaire, qu'elle atteignit les deux pouces francs.

Mais de 1800 à 1840, ses progrès ont été immenses. On l'a vue à la fois s'élargir et monter, et enfin envahir le quart du contenant, puis le tiers.

Si l'on n'y met ordre, elle sera bientôt à moitié et finira par toucher le goulot.

Heureux encore si la qualité du vin nous eut dédommagés de l'absence de quantité; mais rien moins. Si le cabaretier a voulu gagner sur la liqueur, le verrier a voulu gagner sur le verre. Il n'était plus gentilhomme et n'avait plus à défendre son honneur ni celui du vin. Mettant donc de côté les anciennes ordonnances qui prohibaient certaines matières dans la vitrification, il a employé ces matières comme moins chères ou moins difficiles à fondre, et il a fait des bouteilles transformant le vin en vinaigre.

Il est assez étrange que le code, qui se mêle de tout, tolère cet étrange abus, et que la loi qui punit le boulanger et le boucher vendant à faux poids, semble encourager le cabaretier qui vend à fausse mesure et le verrier qui l'y aide.

La raison, c'est que si le public perd à cela, le fisc y gagne.

BRÉTAILLEUR OU DUELLISTE. Ferrailler était, dès le moyen-âge, un vice français qui a gagné l'Europe. Un vieux proverbe disait que si le diable sortait de l'enfer pour se battre, il se trouverait aussitôt un Français pour accepter le défi.

Cette manie qui, pendant la révolution, était tombée dans les classes bourgeoises singeant la noblesse qu'elles avaient proscrite, et qui, sous l'empire, n'arrivait jamais jusqu'aux officiers supérieurs, avait repris faveur sous la restauration. Charles X, tout dévot qu'il était, n'était pas ennemi des duels, et il ne tolérait jamais près de lui un officier qui avait refusé de se battre. C'était un reste des idées chevaleresques du prince autrefois jeune et beau; alors pénitent, mais toujours brave; *Dieu, ma dame et mon épée*, disait-il en achevant son *confiteor*. Sous son

règne, les coups d'épée étaient donc fréquens parmi les officiers.

Plus tard, le duel quitta l'armée pour le civil. Il gagna même la magistrature. Ce fut à la chambre qu'il vint siéger, et un député ne montait jamais à la tribune pour contredire une opinion sans courir risque de recevoir, pour réplique, un coup d'épée ou une balle dans la tête. Etrange manière de faire des lois et de donner l'exemple de l'ordre!

Le député qui se mettait ainsi en scène le sabre au poing, était-il brave? J'en doute. La véritable bravoure ne monte pas sur les tréteaux pour dire: j'ai du courage.

Ajoutez que les cartels se transmettaient par la voie des journaux, afin que personne n'en ignorât. C'est une grande hypocrisie que celle qui nous porte à tuer un homme pour faire croire à une bravoure que nous n'avons pas.

Pour dégoûter du duel, on pourrait d'abord ordonner que quiconque se battrait en duel sans en avoir fait la déclaration préalable, serait considéré comme coupable de tentative d'assassinat.

S'il y avait mort d'homme, le meurtrier serait responsable des dettes du défunt. En outre, il serait tenu de donner des dommages et intérêts à sa famille.

En cas de blessures, ces mêmes dommages et intérêts pourraient être également réclamés par les parens, selon la gravité du cas.

Enfin l'Etat aurait droit d'exiger une amende avec la contrainte par corps.

Quand il y avait récidive, la loi voulait, dans certains pays, que les duellistes fussent placés sous l'échafaud le jour d'une exécution. Ce n'est pas ce que je propose; mais on pourrait les condamner à la détention comme dangereux.

Dire quelle est aujourd'hui chez nous la cause la plus ordinaire des duels serait fort difficile. Autrefois, un démenti, ou ce que l'on considérait comme tel, en était le prétexte ordinaire, et des milliers de duels ont eu lieu parce que l'on s'est cru soupçonné de mensonge. Or, remarquez bien que les hommes les plus pointilleux sur cet article n'en ont jamais menti une fois de moins. C'est que dans nos mœurs c'est un déshonneur d'être appelé menteur, et ce n'en est pas un que de mentir.

Depuis, on est devenu moins chatouilleux sur les démentis; et ces expressions: *cela n'est pas; cela ne peut être; c'est faux*, et vingt autres dont la sottise avait fait autant de causes de rixe et de mort, sont à peu près devenues inoffensives. Enfin, pour caractériser le démenti, il faut aujourd'hui qu'on le prononce et qu'on dise nettement: *vous avez menti;* et ces mots eux-mêmes: *c'est un mensonge* ou *vous mentez*, ne sont plus regardés comme provocateurs.

Cette cause détruite, il en reste d'autres. On se bat encore pour un coup de coude, pour un mot, pour un regard, quelquefois pour moins. J'ai connu un jeune officier, l'espoir d'une famille illustre, qui fut tué pour une tranche de gigot; un autre, pour une place au spectacle; un troisième, pour s'être trompé de chapeau; un quatrième, pour avoir éclaboussé un passant, etc.

Le duel est un mal sans doute, mais il en a quelquefois prévenu un plus grand. Dans les pays où il n'existe pas, il est souvent remplacé par le guet-à-pens et l'assassinat.

Si l'on croyait aujourd'hui devoir le tolérer quelque part, il faudrait l'entourer de formes et de précautions qui, en le rendant plus rare, en pourraient écarter les abus relatifs ou tout ce qui se rapprocherait d'un piège et qui sentirait la trahison. Dans nos duels ordinaires,

l'égalité des armes est purement illusoire. Mettre une épée ou un pistolet entre les mains d'un homme qui ne s'en est jamais servi et lui dire, après avoir mesuré la longueur des lames et la charge des pistolets : les chances sont les mêmes et vous êtes l'égal de monsieur qui a passé sa vie au tir ou à la salle d'armes, est véritablement se moquer du monde. C'est comme si l'on mettait une lancette entre les mains d'un charretier et qu'on lui dît : maintenant vous voici chirurgien.

Un tribunal des duels égaliserait effectivement les armes en interdisant au duelliste celles dont il aurait l'habitude, ou en assignant à celui qui en manquerait le temps nécessaire pour l'acquérir. Ce délai, en donnant à réfléchir aux gens qui se croiraient insultés, préviendrait probablement bien des malheurs.

Il existait autrefois une institution de la nature de celle dont je parle. On avait admis, en principe, que les maréchaux de France *étaient juges des différends sur les points d'honneur entre nobles*. Ils avaient à cet effet, dans chaque province, un délégué portant le titre de lieutenant des maréchaux de France. Ce lieutenant devait prendre connaissance de tous les différends qui s'élevaient entre officiers et gentilshommes dans l'étendue de son ressort. Alors le lieutenant et ses assesseurs se formaient en cour d'honneur, décidaient s'il y avait lieu d'aller sur le terrain et réglaient les conditions du combat. Ceci valait bien, je crois, la législation actuelle qui défend tout et laisse tout faire.

L'influence de ces lieutenans était grande et leurs décisions généralement respectées. Anciens militaires ayant fait leurs preuves, il n'y avait aucun déshonneur à ne pas se battre quand ils avaient décidé qu'on ne le devait pas.

Les spadassins ne reparurent que lorsque cette insti-

tution eut été détruite. Ce fut pendant le consulat et les premières années de l'empire qu'ils pullulèrent dans la capitale et bientôt dans les provinces, toujours singes de Paris. La plupart n'étaient pas militaires et ne se distinguaient que par des exploits de boucher. Ne se mesurant jamais entr'eux, c'étaient de pauvres gens ne sachant pas se défendre qu'ils égorgeaient lâchement. Quoiqu'il en soit, ils étaient à la mode. Les hommes les redoutaient, les femmes les admiraient : on les recevait partout.

Ceci ne prouve ni en faveur de notre humanité, ni en celle de notre raison. Nous n'admettrions certainement pas à notre table l'exécuteur des hautes œuvres, et pourtant il est moins teint de sang que certains duellistes amateurs et n'a versé que celui des coupables.

Les habitans de la Nouvelle-Zélande tuent un homme pour en sucer la cervelle. Les résurrectionnistes de Londres en tuent quelquefois aussi pour aller vendre leur cadavre. Eh! bien, ces misérables sont moins atroces que le duelliste, qui massacre un homme seulement pour parader devant les belles et faire parler de lui un demi-jour; quelquefois même pour beaucoup moins, pour se désennuyer, pour passer une heure agréablement. C'est un chasseur à l'homme : il aime mieux percer de la chair que de briser une poupée de bois.

L'empereur Napoléon ne pouvait souffrir le duelliste. Il ne donnait pas d'avancement aux militaires qui en avaient la réputation.

Quant aux non militaires, il leur envoyait un brevet de sous-lieutenant s'ils appartenaient à des familles riches et puissantes. S'ils ne portaient que des noms obscurs, il y mettait moins de cérémonie : la police leur cherchait une mauvaise querelle; puis, sans autre formalité, les faisait conduire par la gendarmerie dans quelque

département éloigné où, pour qu'ils ne pussent se présenter en victimes, elle les faisait sournoisement passer pour ses agens secrets. Ainsi déconsidérés, les malheureux n'étaient bientôt plus à craindre.

Parmi ceux qu'on avait envoyés à l'armée, quelques-uns sont devenus depuis des officiers distingués; mais ce fut le petit nombre, et la plupart furent la risée des soldats par leur insigne poltronnerie.

Ceci ne contribua pas peu, sous l'empire, à démonétiser les duellistes, et le duel ne redevint à la mode qu'après les cent jours. C'est alors qu'on vit, pour la première fois, paraître les duellistes politiques, puis les duellistes littéraires ou périodiques.

Nous dirons un mot de chacun.

Les duellistes politiques durèrent peu: c'était une conséquence de la restauration. En 1814 on rétablit les compagnies nobles des gardes du corps. On les composa, d'une part, des anciens gardes, vieillards débiles, restes de l'armée de Condé, et de l'autre, de jeunes gens imberbes qui n'avaient jamais quitté la jupe de leur mère. Dans ces compagnies, tout soldat était officier et en portait les épaulettes. On peut juger de quel œil les virent les officiers napoléoniens, qui avaient gagné les leurs par tant de combats et de blessures. Ils firent plus que de les regarder de travers, ils leur cherchèrent noise. Ceux-ci s'en tirèrent mal ou même ne s'en tirèrent pas du tout. Ce fut alors qu'on fit entrer dans leurs rangs un certain nombre de vieilles moustaches, chargés de soutenir l'honneur du corps et de se battre pour l'opinion qu'ils n'avaient pas.

Telle fut l'origine du spadassin politique dont l'œillet rouge fut le signe distinctif. Cette forfanterie, qui amena quelques morts d'hommes, ne dura heureusement que la saison des œillets.

Le duel littéraire naquit de la méchante humeur de pauvres poètes qui, furieux de ce que la critique avait trouvé mauvais leurs vers qui vraiment n'étaient pas bons, allaient en demander raison à l'aristarque et, à son défaut, à l'éditeur responsable. Les journalistes trouvant qu'il était difficile de tenir à la fois la plume et l'épée, dénièrent la proposition sous prétexte de leurs occupations. Le poète critiqué n'y vit qu'une défaite et même une rétractation, d'où il conclut que ses vers étaient excellens, et le public n'en douta pas, convaincu qu'il était que le critique, qui ne sait manier ni l'épée ni le pistolet, ne pouvait se connaître en vers.

Il eut été dangereux pour la presse de laisser s'accréditer une semblable opinion. Les journalistes firent comme les gardes du corps, ils admirent dans leurs rangs, ou pour mieux dire, dans leurs bagages, comme partie du matériel, quelques bonnes lames chargées de soutenir l'honneur de la feuille, comme l'on soutient dans certains lieux la vertu d'une belle.

Mais il est bien difficile en ce monde, quand on a le fer en main, de se borner à la parade. Bientôt de la défensive, le journalisme passant à l'offensive, démontra à la pointe de l'épée la vérité de ses nouvelles, l'urbanité de son style, l'efficacité de ses annonces et la multitude de ses abonnés.

Dès l'instant que l'agression fit partie de leurs fonctions, le prix des mameluks littéraires dut naturellement hausser. Quelques accidens, en prouvant que l'état n'était pas une sinécure, en firent monter le prix encore. Enfin, la meilleure part des bénéfices passait dans le budget de la guerre, quand quelques chefs de feuilles, soit par vaillantise naturelle, soit par économie, crurent devoir monter eux-mêmes sur la brèche. Il y eut quelques beaux faits d'armes, mais ils furent rares. Au total, on s'in-

juria beaucoup, on se menaça davantage, et l'on finit par se rendre chez le juge de paix.

La littérature à coups d'épée est donc aujourd'hui à la baisse, et l'on en est revenu à la bonne et vieille recette de Basile : au lieu d'un exécuteur d'épée on a un exécuteur de plume qui, dès lors, n'a plus affaire qu'aux cannes et manches à balais. C'est déjà une grande amélioration dans nos mœurs.

Mais si les journaux n'aiment plus à mettre flamberge au vent, ils aiment beaucoup à la faire mettre aux autres : à deux confrères, par exemple. Un échange de balles entre deux députés est encore un des objets de leurs constans efforts. Ils ont beaucoup travaillé pour faire battre un ministre contre un autre, et à défaut, un député contre un ministre : jusqu'à présent, ils n'y ont pas réussi.

Ils ont été plus heureux de généraux à généraux et même de pair à pair; mais toutefois, c'est une bonne fortune assez rare.

En attendant mieux, et pour satisfaire leurs abonnés qui aiment fort ces sortes de divertissemens, ils font battre des poètes, des amoureux, des chanteurs, des biographes et des biographés, et quelques ultrà ou républicains contre des ministériels.

Pour en revenir aux généralités historiques, nous dirons que le duel n'est pas chose nouvelle. On peut même dire que sous des formes diverses il a toujours existé; et les deux premiers individus qui, après s'être craché à la figure, se sont pris aux cheveux, sont les premiers duellistes.

Plus tard, les hommes remarquant qu'ils ne s'assommaient pas assez vite à coups de poings, car l'art du boxeur n'était pas inventé, ont pris chacun un bâton. Le résultat laissant encore à désirer, ils ont été chercher une massue.

Tout se perfectionne. Le fer ayant été découvert, on vit tout de suite le parti qu'on pourrait en tirer. On en fit des épieux, des haches, des masses d'armes, puis successivement des couteaux, des poignards, des sabres, des épées. Alors le duel est devenu un art dont on prend des leçons et qu'on nomme escrime, art qui véritablement était nécessaire, sous peine de mort, quand tout gentilhomme devait faire ses preuves, c'est-à-dire saigner un homme ou s'en faire saigner, avec chance de mieux, c'est-à-dire de le tuer ou d'en être tué.

L'escrime eut donc et a encore ses professeurs et même sa langue qui, depuis quarante ans, me bourdonne aux oreilles. J'entends encore mon vieux prévôt d'armes, qui n'était pas plus bête qu'on ne l'est ordinairement dans sa profession, m'expliquer à sa manière les quatre parades, tierce, quarte, octave, demi-cercle, puis me dire à l'oreille : « Il y en a une cinquième qui n'est permise qu'en se battant et jamais en faisant assaut, et qu'on nomme la prime ou parade de la main gauche. »

Cette confidence faite : « Fendez-vous, me criait le bonhomme d'un voix de taureau ; en dehors le genou droit! tendez le genou gauche! l'épée à la hauteur de l'œil! le pommeau à la hauteur du téton! au changement d'épée, partez, passez le dégagement ; dégagez en tierce au forcement de fer et entrez droit. »

Ici le respectable professeur me faisait le salut d'épée et demandait un verre de vin qu'on s'empressait de lui servir.

C'était le tiers de la leçon ou de mes douleurs, car il m'ennuyait prodigieusement, d'autant plus qu'il parlait du nez et criait comme un sourd.

Le vin bu et dégusté, ce qu'il faisait tout seul à son grand regret, nous recommencions de plus belle : « Portez l'épée en tierce, monsieur, un parement de fer ; donnez

le coup de seconde; tournez la main en tierce et ajustez. La tête droite; surtout ne levez pas le pied; ne vous abandonnez pas en avant; que tout vienne du poignet; baissez-le donc; serrez votre jeu, serrez encore. La pointe au corps de l'adversaire. Et ce bras gauche, comment va-t-il? allons donc, monsieur, attention! que faites-vous? et ce jarret, tendez-le donc en vous fendant! Passez le dégagement sur les armes, sous les armes; soutenez votre corps, monsieur! Deux tours d'épée sous les armes, deux tours d'épée sur les armes; ne cherchez point mon fer, toujours la pointe au corps, monsieur; rentrez la saignée; ajustez; point de roideur; parez votre tierce légèrement; tierce sur tierce, quarte sur quarte; un tour et demi; dressez, baissez, levez le poignet; feinte seconde sur les armes; feinte seconde dans les armes; dégagez, etc. »

Tout ceci est-il dans le livre? Est-ce la véritable langue de l'escrime ou celle de mon vieil instructeur? Je n'en sais rien, car je n'ai jamais eu la tentation d'en savoir plus. Si je me rappelle si bien ses leçons, c'est que tout le profit que j'en ai tiré est un grand coup d'épée, sans préjudice des petits. C'est peut-être pour cela qu'ayant gardé un peu de rancune à la chose, je parle de l'art si cavalièrement.

Nous disions que le duel n'était pas nouveau. On peut même dire qu'il est très-ancien, et, jusqu'à certain point, antérieur aux hommes, puisqu'il remonte aux animaux. C'est leur manière ordinaire de vider leurs différends. Les batailles rangées sont fort rares parmi les bêtes, et l'on ne connaît guère que des escarmouches. Mais les duels y sont très-fréquens. Le coq est naturellement querelleur : on le verra en toute circonstance provoquer un autre coq, ordinairement par jalousie, mais quelquefois aussi par jactance et parce qu'on l'y excite. Il est tel

coq brétailleur dont le métier est de gagner des paris ou de divertir les spectateurs. Il le sait si bien, qu'il ne se bat que quand on le regarde, et qu'il se laisse rosser par un coquelet dans une basse-cour où il n'aura pour témoins que des oiseaux de son espèce.

Ces coqs gladiateurs n'en jouissent pas moins d'une grande considération en Angleterre et ne sont point dédaignés dans certaines provinces de France. Dans bien des cantons de Basse-Bretagne, chaque écolier est propriétaire d'un coq avec lequel il se présente dans la lice à une époque de l'année. Ces oiseaux y combattent tour à tour un à un, et celui qui, après avoir renversé son adversaire, chante monté sur son corps, est proclamé roi de la fête. N'est-ce pas là un véritable duelliste?

Le chien a été nommé hargneux et ce n'est pas sans raison, car il ira attaquer un autre chien sans provocation et seulement parce que son maître est à deux pas et qu'il est sûr d'en recevoir un applaudissement s'il est vainqueur et un secours s'il a le dessous. N'est-ce pas encore là le caractère du bravache qui n'attaque jamais que lorsqu'il se croit le plus fort?

L'exiguité de leur taille ou leur faiblesse physique n'ôte rien à la turbulance de certaines races.

L'oiseau nommé combattant ne peut pas vivre sans rixe, il faut qu'il cherche dispute à quelqu'un : c'est le duelliste par nature.

Le grillon, malgré sa petite taille, n'est pas moins querelleur, et il aime fort à se donner une petite peignée avec un confrère ou un voisin.

Les souris sont aussi pas mal belliqueuses. Les moineaux francs le sont excessivement : c'est probablement à cause de cela qu'ils ont hérité du nom des Francs, les plus brétailleurs des barbares. A moins que ceux-ci ne se soient parés du nom des moineaux: c'est possible. Les moineaux

existaient et se chamaillaient certainement avant eux, et dès-lors avant nous.

L'araignée se bat par intérêt. C'est le duelliste au déjeûner, le duelliste gastronome, le plus innocent du genre, puisqu'il cherche querelle non pour mourir, mais pour vivre, et qu'il n'en veut qu'à la cuisine ou à la cave de son adversaire. Telle est l'araignée. Seulement, au lieu de se battre pour un poulet ou une dinde truffée, elle se bat pour une mouche qu'elle veut prendre au garde-manger de sa voisine ou pour une toile qui lui paraît commode, ou bien encore qui est trop proche de la sienne. Mais elle l'emporte sur le duelliste humain, en ce qu'après avoir tué son ennemi elle le mange.

Si j'entreprenais l'histoire des animaux querelleurs, je n'en finirais pas. Néanmoins, l'homme ici encore aura la palme; car en définitive, l'animal, sauf de très-rares exceptions, attaque et tue son semblable pour quelque chose, ne fût-ce, comme on vient de le voir, que pour s'en repaître, et l'homme civilisé l'attaque pour rien et pour n'en rien faire.

Rappelons-nous aussi que l'homme seul a inventé le duel en masse ou armée contre armée, peuple contre peuple, et ce qui est infiniment plus remarquable encore, le moyen de tuer dix, vingt, cent hommes d'un coup et par la main d'un seul homme. Jamais les animaux, je le demande, ont-ils fait rien d'approchant? Cela seul prouverait donc notre supériorité.

BRUIT, VOIX. Le bruit n'est que l'effet du froissement des molécules ou du choc de la matière contre la matière. Versez de l'eau dans un vase, le bruit qu'elle fera vous donnera des sons et même une sorte de chant qui se rapproche de celui de quelques petits oiseaux,

comme le bruit du vent, des flots, de la tempête ressemble au mugissement des grands quadrupèdes. C'est peut-être après avoir entendu ces voix de la nature et par imitation, que ces êtres ont modulé leur premier son.

La parole, comme le chant, comme toutes les musiques, n'est que l'arrangement des sons.

L'oreille, organe né de la faculté d'entendre, est aussi la conséquence du son : c'est l'épanouissement des molécules par l'effet du bruit.

L'organe de la voix, ou la puissance d'articuler des sons, est ordinairement un des résultats de la faculté d'entendre, mais non toujours. Les poissons n'ont que peu ou point de voix; les végétaux n'en ont pas.

Les végétaux ayant précédé les poissons et ceux-ci les mammifères et les oiseaux, ce n'est qu'à une époque déjà avancée de la création terrestre qu'une première voix, qu'un premier son de l'ame s'y est fait entendre.

Quand ce son a été perfectionné jusqu'à formuler des paroles, puis des phrases, puis une langue, c'est que l'ame avait fait des progrès, c'est que Dieu avait fait l'homme.

Avec la langue des sons, l'expression de la pensée par les gestes ou par le contact a amené l'écriture. La première écriture a été probablement la représentation ou l'ébauche des objets qu'on voulait rappeler. Ainsi la langue hiéroglyphique doit être la plus anciennement écrite, et tous les alphabets qui lui ont succédé sont des figures d'animaux ou d'objets plus ou moins altérés. Si les premiers mots offraient l'imitation des voix des animaux, les premiers écrits ont été l'esquisse de leur forme.

Lorsque tout se perfectionne sur la terre, comment les idiomes modernes sont-ils si inférieurs aux idiomes an-

ciens? C'est une question que je me suis souvent faite. Ces langues si harmonieuses, si poétiques, si savantes, ces langues d'une combinaison si profonde, dont il nous reste encore des lambeaux, dont l'origine au-delà de la mémoire des hommes présens et même de l'époque qu'ils assignent à la création de la terre, se perd dans la nuit des temps, ces langues, dis-je, ne sont-elles pas les dernières traces d'êtres intelligens et forts dont nous ne sommes que la dégénération?

BUCHE. C'est la logique de plus d'un. A un raisonnement, ils répondent avec une bûche, et pour convaincre un homme, ils lui brisent le front.

D'où vient qu'on appelle bûche un imbécile, un être inutile ou incapable?

Une bûche n'a pas beaucoup d'esprit, mais elle n'est pas incapable. Elle n'est pas non plus inutile, puisqu'elle peut briser la tête d'un homme.

La guerre à coups de bûches est celle qui, militairement parlant, mécanise le plus les héros. C'est celle que, lors d'une révolte, d'une révolution ou de la prise d'une ville, les bourgeois font de leurs fenêtres ou de leurs toits, en jetant à la tête de l'ennemi tout ce qui leur tombe sous la main : les tuiles et les pavés, les pots à fleurs, sans compter les autres. C'est de cette manière qu'en 1830 les Parisiens recouvrèrent leur liberté et chassèrent le tyran Charles X et son fils le Dauphin, qui les tenaient tous à la chaîne, comme chacun sait.

La bûche n'a pas toujours été guerrière. Autrefois elle prenait rang après les docteurs et jouait un grand rôle dans les synodes et les conciles; car on brûlait quiconque ne voulait pas croire à leur infaillibilité.

La consommation du bois est devenue nulle sous ce

rapport. On ne brûle même plus en effigie, passe-temps innocent qui faisait trépigner d'aise le bon peuple qui croyait voir brûler l'homme lui-même.

Sganarelle dit qu'il y a fagot et fagot. Il y a aussi bûche et bûche; et bien que la loi en fixe la dimension, il n'en est pas moins vrai que telle en vaut quatre en quantité comme en qualité. C'est donc une sottise, une véritable action de bûche d'avoir prescrit la vente du bois à la mesure au lieu de la mettre au poids. La mesure donne lieu à mille et mille fraudes, et Dieu sait si ce sont les acheteurs qui en profitent.

La cherté toujours croissante du bois en bûche devrait fixer l'attention de l'autorité. On compte sur le charbon de terre, mais qui nous dit qu'on en aura toujours et qu'une combustion intérieure ou une infiltration des eaux de la mer ne rendra pas l'exploitation des houilles impossibles? Dans tous les cas, ne viendra-t-il pas un temps où cette exploitation, par la profondeur des excavations, sera si difficile, si dangereuse et dès-lors si coûteuse, qu'il faudra y renoncer?

Sans doute nous usons moins de bois qu'autrefois. La consommation qu'en faisaient les anciens pour brûler leurs morts était énorme. Dans les temps féodaux on ne croyait pas se chauffer si l'on ne mettait pas un chêne entier dans l'âtre: c'était une politesse qu'on croyait devoir à un hôte. Aujourd'hui encore, chez nos vieux parens, l'étiquette est de mettre une bûche dans le foyer chaque fois qu'on annonce une visite, et l'on y porte même la civilité jusqu'à calculer la grosseur de la bûche d'après l'importance de la personne qui arrive.

Ce n'est pas d'ailleurs de cette politesse que peut venir le renchérissement. Il viendra de la consommation passée et du peu de soin qu'on apportera au reboisement.

Ne pourrait-on donc se chauffer sans bois ni charbon

et parvenir, à l'aide de mélange ou d'un appareil convenable, à rendre combustible ce qui, jusqu'à ce jour, a été considéré comme ne pouvant l'être? A-t-on fait, à cet égard, des études et des expériences sérieuses? L'électricité ne saurait-elle devenir à la fois un mode d'éclairage et de chauffage?

Pourquoi n'a-t-on pas, comme en Chine, des puits de feu? Il ne s'agirait que de creuser assez profondément et dans des localités convenables. Sans trouver de feu, on arriverait du moins à avoir de l'eau chaude.

La réduction du combustible dans les machines à vapeur ou l'emploi de matières moins chères que le bois et le charbon ont-ils été étudiés à fond? La consommation des usines, des voies de fer et des bâtimens à vapeur est énorme; elle le deviendra plus encore. Ceci doit nous préoccuper.

A défaut de nouveaux combustibles ou de réduction dans la combustion, serait-il donc impossible d'en prolonger l'effet ou d'empêcher la trop prompte évaporation de la chaleur?

On me répondra, comme d'ordinaire: tranquillisez-vous. Si le mal est possible, il est éloigné, et quoiqu'il arrive, nous avons du charbon pour des siècles.

Mais dans des siècles, il y aura des hommes: pourquoi ne songerions-nous pas à eux? Si nos pères avaient raisonné ainsi, où en serions-nous?

On voit donc que la question des bûches n'est pas aussi futile qu'on pourrait le croire, et que nous ferons bien de compter celles que nous mettons au feu.

Voyez : *Chauffage, cheminée.*



CABARETS ET CABARETIERS. Il est trois choses que l'expérience démontre chaque jour et qui sont arrivées, on peut le dire, à un point d'évidence parfaite.

Ces choses, les voici :

1° Le vin et l'eau-de-vie, enfin les alcools de toute nature sont, en France, la cause première de la misère du peuple, de ses infirmités et de ses crimes.

2° Les lieux où se débitent ces alcools, ces vins, ces liqueurs, lieux dits *débits de liquides*, *cabarets*, *cafés*, sont le théâtre de la plupart des querelles, rixes, voies de fait et crimes de toute nature, qui journellement nécessitent l'intervention de la police et de la force publique et l'action des tribunaux.

3° Les vins, eaux-de-vie, alcools vendus en détail par

les débitans, cabaretiers, cafetiers, sont l'objet de fraudes et de sophistications plus ou moins dangereuses et quelquefois mortelles.

Ces trois causes de beaucoup de maux étant ainsi posées et reconnues vraies :

Comment n'essaie-t-on pas d'y remédier?

Pourquoi le nombre des débits, cabarets, cafés s'accroît-il chaque jour?

Pourquoi, au lieu de chercher une garantie dans la moralité de ceux qui les tiennent, les qualités de failli, d'ex-contrebandier et de repris de justice, semblent-elles les titres ordinaires de ceux qui briguent le privilège des nobles fonctions de débitans de liquides et les raisons qui déterminent le consentement de l'autorité? Il en résulte que ledits cabarets, estaminets se transforment en bouges, tapis-francs, mauvais lieux et repaires de bandits, dont le maître du logis devient l'ami, le conseiller, le recéleur et le protecteur né, le tout avec patente et privilège?

Si tout ceci est vrai, n'y a-t-il pas de notre part, nous gouvernans, négligence, incurie et une sorte de complicité morale?

« Sans contredit, s'écrie un philanthrope, hâtez-vous; fermez tous les cabarets et n'achetez plus que du vin en gros. Je suis propriétaire à Bordeaux, voici mon adresse. »

Malgré ce conseil, ne fermons pas tous les cabarets, car s'il n'y en avait plus de publics, il s'en établirait de clandestins qui présenteraient des inconvéniens non moins graves.

Mais puisque le gouvernement a mis en régie le tabac, puisqu'il nomme aux places de débitans de ce narcotique, en exigeant d'eux un cautionnement et une garantie de moralité, pourquoi ne nommerait-il pas aussi aux débits de vins et de liqueurs sous les mêmes

conditions, en punissant, par la révocation ou la retenue d'une partie du cautionnement, ceux qui vendraient à fausses mesures, falsifieraient les liqueurs et encourageraient ou seulement tolèreraient les excès et les désordres?

Qui pourrait réclamer ici? Est-ce vous ou moi et tous les gens honnêtes et paisibles? Non; car ces gens paisibles, qui ne vont pas au cabaret, ne feraient plus un détour pour ne point passer devant, de peur d'être assaillis par les bandits qui en sortent.

Sont-ce les producteurs de vin et d'eau-de-vie? Non encore; car lorsqu'on allongerait moins leurs produits, lorsqu'on ne ferait pas tant de vin avec du campêche et de la litharge, ni d'eau-de-vie avec des drogues délétères, on débiterait davantage de véritable liqueur.

Sont-ce les buveurs? En vérité, ils seraient bien bons de pétitionner en faveur du poison qui les tue et des fripons qui les volent.

Est-ce le fisc enfin? Mais lui aussi serait bien mal avisé de le faire, puisqu'il aurait un moyen certain d'éviter la fraude et d'assurer avec facilité et certitude la rentrée de l'impôt dont les débitans seraient les percepteurs assermentés et figurant sur les contrôles des contributions indirectes.

Tout bien considéré, je ne vois de gens ayant à crier que les maîtres des bouges et les cabaretiers aujourd'hui en fonctions. Mais il faudrait nous dire pour quelles bonnes œuvres ils ont mérité qu'on leur sacrifiât la paix du pays, la santé du peuple, sa bourse, sa moralité et sa vie.

Néanmoins ne faisons crier personne, et puisqu'ils sont cabaretiers, laissons-les cabaretiers. Faisons mieux, nommons-les aux nouveaux emplois : qu'ils deviennent cabaretiers jurés et agens de l'autorité, sauf à fermer leurs débits s'ils faisaient par trop de sottises.

Ces nominations faites et nos cabaretiers bien contens, ajoutons à leur joie en décrétant que d'aujourd'hui à 1855, il ne sera plus ouvert de nouveaux cabarets.

Par cette simple mesure, nous arriverions à n'avoir plus que des cabaretiers fonctionnaires, honnêtes quelquefois, mais révocables toujours; et vos alcools et vos vins se trouveraient en régie comme vos tabacs.

Ce sera un monopole sans doute, mais monopole utile, puisqu'il procurera à tous de meilleure marchandise, ou au moins de la marchandise innocente et qui ne vous empoisonnera plus.

Vous aurez aussi moins d'excès, parce que vous aurez plus de moyens de les prévenir. Le cabaretier dont vous encouragerez la bonne conduite par des primes ou l'espoir d'arriver à un débit plus lucratif, n'étant plus lui-même un ivrogne, pourra contenir les autres et maintenir le principe que le charbonnier est maître chez lui.

Devenu ainsi responsable des désordres qui émaneront de sa cave, il ne donnera plus à boire aux gens déjà ivres ou près de l'être.

Les choses étant réglées de cette manière, il en résultera que vous pourrez fermer la moitié de vos hôpitaux, de vos cours d'assises et de vos bagnes, ce qui encore ne chagrinera personne.

Qui donc alors aura à se plaindre, puisque tout le monde y aura gagné en moralité, en tranquillité et en santé; que l'ivrogne aura bu de meilleur vin et qu'il l'aura payé moins cher; que l'Etat, ayant moins d'infirmes à secourir, moins de crimes à punir, moins de prisonniers à garder, aura moins d'argent à retirer de ses coffres, tandis qu'il en aura plus à y mettre, puisqu'il sera devenu le seul cabaretier du pays, les autres, ou les cabaretiers nominatifs, n'étant de fait que ses garçons de cave.

Ainsi d'accord sur le mal et sur le remède, bourgeois,

gouvernans, cabaretiers, ivrognes, quelqu'un a-t-il une réclamation à faire? Non. Tout le monde ne reconnaît-il pas qu'il n'y a rien dans ce que nous conseillons que de convenable, de juste, de très-possible, et qu'on peut ainsi éviter un grand mal et produire un grand bien? Oui. Une fois, deux fois, trois fois, est-ce compris, est-ce entendu? Oui, oui, oui. Personne ne dit mot? Non. Il ne reste donc plus qu'à se mettre à la besogne et à réaliser le projet? Oui. Est-ce l'avis de la majorité? Oui. De l'unanimité? Oui, mille fois oui.

Eh bien! c'est égal, les choses n'en resteront pas moins ce qu'elles sont : les cabarets seront encore des bouges et des cavernes; les cabaretiers, des drôles et des empoisonneurs; les ivrognes, des brutes et des meurtriers approvisionnant les cours d'assises et les bagnes. Nous sommes si bien habitués à tout cela, que nous ne pourrions plus nous en passer. Oui, nous aimons qu'on nous trompe, qu'on nous batte, qu'on nous tue.

Courage donc, honnêtes cabaretiers, tripotez votre vin, sophistiquez votre eau-de-vie.

Courage aussi, mes joyeux buveurs, tombez sur les passans et frappez ferme, cela les égaie. Ouvrez même votre couteau et donnez-leur-en dans le ventre, ceci les fait rire.

Courage enfin, mes bons voleurs! profitez du tapis-franc, et sous l'égide de l'enseigne et la protection du maître, méditez l'effraction et combinez l'escalade. Vive la liberté! Que chacun soit libre dans l'exercice de son industrie; et c'est pour que vous le soyez, que nous vous laissons les cabarets, et votre providence, les cabaretiers.

CACHOTS ET PRISONS. Le système pénitentiaire de la France, qui était, il y a peu d'années, un des plus

mauvais de l'Europe, est aujourd'hui l'un des meilleurs: ce qui pourtant ne veut pas dire qu'il soit bon.

Pour arriver là, il y a encore de nombreuses améliorations à faire, notamment la suppression des bagnes, école de tous les vices, de tous les crimes.

Parmi les améliorations faites, on peut, en première ligne, citer celles-ci:

L'établissement de prisons spéciales pour les jeunes détenus.

Le service des maisons centrales de femmes, remis à des sœurs de charité.

L'interdiction de la vente des alcools dans les cantines.

La création des prisons cellulaires.

Je sais que ces prisons, ou l'isolement des prisonniers, a donné lieu à bien des controverses et à des plaintes graves.

D'après les expériences faites à Clairvaux, voici les résultats de la réclusion solitaire absolue.

Première période:

Abattement.

Stupéfaction.

Deuxième période:

Excitation violente.

Expression du regret.

Prière chez quelques-uns.

Cris, menaces, colère chez d'autres.

Pensée de suicide chez beaucoup.

Troisième période:

Calme chez tous.

Soumission apparente chez le plus grand nombre.

Bravades chez quelques-uns.

Silence morne chez la plupart.

Affaissement physique et moral.

Il faut remarquer qu'il s'agit ici de l'isolement com-

plet, et que ce genre de réclusion ne doit être appliqué que dans des cas extraordinaires, à des individus véritablement dangereux ou à de grands criminels.

La réclusion solitaire momentanée est certainement l'un des meilleurs préservatifs contre la contagion du crime et en même temps un excellent moyen de moralisation. L'expérience a prouvé qu'autant le repentir et l'amélioration morale étaient rares parmi les prisonniers constamment réunis, autant elle est aujourd'hui fréquente chez les prisonniers isolés et convenablement dirigés.

L'une des modifications de l'isolement, la plus convenable ou la moins chanceuse, est de réunir les prisonniers pour les repas. C'est, dit le journal où j'ai lu ces détails, le moyen de les forcer à la propreté et conséquemment à l'ordre, ce qui est un premier pas vers la moralisation.

Ensuite, ce n'est qu'en les réunissant qu'on peut leur procurer l'instruction religieuse, car aller les prêcher l'un après l'autre demanderait trop de temps ou trop de prédicateurs.

Quant au silence absolu, il devient impraticable dans une réunion nombreuse, et dans tous les cas peu utile, parce qu'il tend à abrutir. Or, le but n'est pas d'étouffer l'intelligence du condamné, mais, au contraire, de lui donner une bonne direction en la développant s'il est possible.

Le silence complet peut être employé momentanément comme punition, mais jamais sans travail, et alors le travail doit être obligatoire, car on a remarqué que le détenu isolé qui adopte d'abord un métier comme moyen de distraction, s'en fatigue bientôt et ne travaille plus.

M. Jules Garinet, président de l'Académie de Châlons, dans un écrit fort lucide, fait observer avec beaucoup de raison que ce qui s'oppose le plus à ce que le pri-

sonnier, comme le libéré, redevienne honnête homme, c'est la conviction qu'il a de l'inutilité de ses efforts pour le paraître ou l'être en effet.

Le public ne croit ni au repentir ni à l'amendement des condamnés, même lorsque leur peine a été abrégée par suite de leur bonne conduite. Il ne voit en eux que des criminels incurables.

Or, le public ici voit tout de travers et agit de même. Parce qu'un homme a violé une fois les principes sociaux, ce n'est pas une raison pour qu'il les viole toujours; et en le repoussant de toutes les voies honnêtes, on le force à se rejeter dans celles qui ne le sont pas.

Le même auteur ajoute que la présence des aumôniers dans les maisons centrales, les écoles qu'ils y ont formées, enfin les moyens de lecture et de bonne lecture qu'ils ont procurés aux condamnés ont produit sur leur moral une amélioration sensible.

C'est aux soins qu'on prend des prisonniers qu'on peut juger de l'état intellectuel d'un peuple, de la mesure de sa civilisation et de la bonté de son gouvernement. Chez les nations qui commencent, on ne conserve guère de prisonniers, par la raison qu'on n'a pas de prisons: on tue les criminels. Quant aux captifs qu'on fait à la guerre, on les tue aussi et on les mange; ou bien on les mutile pour qu'ils ne puissent s'échapper; ou bien encore on les adopte, on leur fait épouser sa fille ou sa sœur.

Chez les peuples non sauvages, mais barbares, le sort des prisonniers est ordinairement horrible. C'est à l'époque de la féodalité qu'on a construit, en Europe, ces oubliettes, ces cages de fer, ces cachots souterrains où on les enchaînait au roc pour ne jamais les déchaîner, et l'on y retrouve encore leurs squelettes dans les fers. C'est qu'alors on ne croyait pas complètement se venger ou

venger la loi, en tuant un homme d'un coup et en un jour; on aimait mieux le faire mourir en détail en dix ans.

Chose étrange! des hommes enfermés jeunes dans ces lieux humides, privés d'air, de clarté, de chaleur, n'ayant pour lit que la pierre, pour nourriture que du pain et de l'eau, sont néanmoins parvenus à la vieillesse. En vérité, il faut souvent beaucoup de choses pour tuer un homme.

Dans cette position, passant de l'état humain à l'état animal, cet homme arrivait enfin à une sorte d'existence végétale, et il vivait là à peu près comme vit un lierre sur une ruine ou un lichen contre une muraille; mais ni le lichen ni le lierre ne pourraient exister sans lumière. J'ai donc raison de dire que l'homme a la vie dure.

Sans doute beaucoup de ces captifs mouraient avant l'âge, mais c'était souvent par accident. Il suffisait d'une absence ou d'un oubli du gardien. Séparés par cent pieds de terre du reste des vivans, leurs cris se perdaient sous les voûtes, et ils étaient morts de soif ou de faim quand on se souvenait d'eux.

De temps en temps aussi l'oubli pouvait être volontaire. C'est véritablement fort ennuyeux de descendre cent-cinquante marches tout les vingt-quatre heures pour porter du pain à un homme.

Les cages ou les prisons au grand air, sorte de caisses à barreaux de fer qu'on appliquait sur le portail d'une église, étaient plus expéditives que les cachots. Là, les prisonniers bien aérés, bien éclairés, bien nourris, car le peuple ne les laissait manquer de rien, n'en mouraient pas moins en peu de mois. Le soleil, le vent et la pluie en avaient bientôt fait justice. Ajoutons qu'on ne mettait ordinairement dans ces cages que des coquins avérés, posés là pour la moralisation des passans, à peu près comme des cadavres au gibet.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, nous avons renoncé à ces

raffinemens de cruauté. Il n'y a plus de cages adossées à nos églises, on n'en voit que dans nos ménageries pour les tigres, les singes et les lions; encore sont-elles si belles et si commodes, que beaucoup de gens se tiendraient pour heureux d'avoir, en cas de vacance, la survivance des dites bêtes.

Quant aux oubliettes, il reste bien par-ci, par-là, dans nos bonnes villes et nos municipalités champêtres, quelques souvenirs de ce genre, quelques voûtes noires, quelques cachots souterrains qu'on utilise pour y déposer les mendians, les ivrognes, les vagabonds ou les voyageurs sans passeport. Les prisons neuves sont réservées pour les vrais criminels qui, en ceci, ne sont pas les plus mal partagés. Mais comme leur bail est le plus long, il est juste de leur donner le meilleur gite.

Autrefois, peut-être ceci existe-t-il encore dans quelque gouvernement européen, l'Etat n'assignait rien pour la nourriture des prisonniers. Leur existence dépendait de leur travail quand on voulait leur permettre de travailler, ou de la charité publique. Lorsqu'il n'y avait ni travail ni charité, le prisonnier mourait. Ceci paraissait tout simple, et il était réputé *mort naturellement*. En effet, rien de plus naturel que de mourir de faim quand on n'a rien à manger.

Ce n'est guère que sous Louis XIII que le gouvernement s'aperçut qu'un prisonnier pouvait avoir les mêmes besoins qu'un homme libre. Mais dix siècles s'étaient écoulés sans qu'une telle idée fût venue à personne, de manière qu'entre un prisonnier et un homme mort, il n'y avait que la fantaisie du geôlier.

C'était un excellent métier que celui de gouverneur de geôle. Aussi, dans les états royaux, étaient-ce des espèces d'abbayes ou de canonicats qu'on donnait à des capitaines et autres lauréats militaires.

Quant aux seigneurs châtelains propriétaires, ils réservaient l'emploi pour eux-mêmes; ils en connaissaient les avantages. Les prisons étaient les comptoirs d'alors. Le moyen-âge faisait, comme on sait, un commerce très-actif de prisonniers. C'était même un des principaux revenus des barons qui mettaient à rançon les chevaliers pris à la guerre et en tiraient de bons sacs d'écus.

Les souverains eux-mêmes ne dédaignaient pas cet utile trafic. Les barons tendaient des souricières aux vilains et les coffraient pour en faire finances; puis, les souverains en faisaient autant aux barons, dès qu'ils les voyaient gras et bons à tondre.

Un droit que tous les seigneurs châtelains s'arrogeaient sur leurs captifs et qui, vu la coutume, ne leur était pas plus contesté que le reste, était celui de *torture*, ou si vous aimez mieux, de *question ordinaire et extraordinaire*. Les instrumens qui y servaient faisaient toujours partie de l'ameublement d'un château bien tenu, et on les y laissait peu chômer, car rien n'était plus commode pour faciliter les transactions et conclure promptement un marché.

Un prisonnier voulait-il déguiser sa valeur intrinsèque et lésiner sur le prix de sa peau, de belles et bonnes cordes, de solides tenailles, de forts coins de bois, des chevilles et chevalets, et surtout de bons réchauds à fondre le plomb ou chauffer le fer, étaient là tout prêts pour trancher la question et lever les difficultés. Oui, tels étaient la jurisprudence d'alors et le matériel de ces singuliers cabinets d'affaires; et c'est probablement de l'usage fréquent de ce dernier outil, le fer rouge, qu'est venue l'habitude de dire, quand on veut rondement mener un procès : *mettons les fers au feu.*

Quoiqu'il en soit, à l'aide de ce simple procédé convenablement appliqué, on arrivait toujours au résultat

désiré. Dites maintenant que nos bons aïeux n'avaient pas d'esprit.

Aujourd'hui, sauf dans quelques régimens, quelques pénitenciers d'enfans et quelques couvents de nones, la torture est abolie. C'est une amélioration sans contredit. Qu'elle soit durable, je n'oserais trop en répondre. Nous avons repris et restauré de si belles choses depuis trente ans, et nous en regrettons tant d'autres, que je ne serais pas étonné qu'on en revînt encore à celle-là.

Sans nous préoccuper de ce qui a été ni même de ce qui sera, arrangeons-nous de ce qui est et jouissons du présent. Il est de fait que l'Etat alloue chez nous tout ce qu'il faut pour que les prisonniers soient convenablement logés, vêtus et nourris. Chaque détenu a un litre de soupe aux légumes, de l'eau à discrétion et soixante-quinze décagrammes de pain de bonne qualité. Quand il a de la viande, c'est pris sur le produit de son travail. Il a un peu de vin s'il est malade, ou lorsque le médecin le prescrit.

Le vêtement est une veste, une chemise, un pantalon et une paire de sabots.

Le lit est en fer et il a une paillasse ou un matelas peu épais.

Je parle ici des maisons centrales et des prisons départementales. Les bagnes ont un autre régime, et ce régime est plus doux encore, car on voit fréquemment d'anciens forçats enfermés dans les prisons ordinaires, y commettre un crime pour se faire reconduire au bagne.

On permet généralement aux prisonniers l'usage de la cuillère et de la fourchette, et l'on obtient assez facilement un couteau. Il est même des prisons (les prisons pour dettes) où l'on a le service complet avec porcelaine et vaisselle d'argent.

Chose étrange! c'est qu'on a vu de ces détenus pour

dettes faire leurs cinq ans, afin de conserver ces objets de luxe dont la vente aurait suffi pour les libérer. C'est une spéculation comme une autre et qui prouve le peu d'efficacité de la détention dans le cas dont il s'agit.

J'ai toujours cru que la condamnation à la prison pour ce qui n'était ni une faute ni un délit, moralement parlant, mais un manquement purement de convention, était une chose non-seulement inutile à l'ordre, mais même fort nuisible. La peine de la prison, quand elle est momentanée, est moins dans cette peine même que dans la honte qu'on y attache. Détruisez cette honte en y condamnant d'honnêtes gens pour des faits qui ne blessent ni la morale, ni la délicatesse, ni même l'intérêt public, tels qu'une dette, une garde non montée, une revue oubliée, et vous vous privez d'un moyen facile de réprimer bien des désordres. Le voleur ne rougira plus de ce qu'il partagera avec l'honnête homme. C'est ainsi que par des délits imaginaires nous sommes arrivés, dans notre civilisation, à faire excuser les crimes véritables.

En résumé, la prison ne devrait pas seulement être considérée comme punition, elle devrait l'être aussi comme moyen de moralisation. Certainement le but n'est pas atteint, quand après avoir séquestré un homme, vous le rendez à la société plus corrompu et plus dangereux qu'il n'était, car vous avez ainsi dressé un homme contre elle.

Que pourriez-vous faire de pis, si vous étiez l'ennemi de cette société, et que diriez-vous de celui qui ferait ramasser de jeunes loups, qui les mettrait en cage pour augmenter leur férocité par tous les moyens possibles, et cela fait, qui les lâcherait au milieu d'une place publique sans même crier : sauve qui peut? Et pourtant n'est-ce pas précisément ce que vous faites!

Voyez : *Patronage, peine de mort, prisonniers.*

CALCUL. Il ne s'agit pas de celui des hommes; nul ne doute qu'ils ne sachent compter, et peut-être vous et moi en avons-nous payé l'apprentissage. Il n'est question ici que du calcul des animaux qui, sans y être aussi habiles que nous, n'y sont pourtant pas étrangers : nous allons en offrir quelques preuves entre mille.

Les animaux hésitent quand deux ou plusieurs voies se présentent, et ils prennent celle qui leur semble la meilleure. Il est donc évident qu'ils pensent, réfléchissent et calculent.

Un calcul est une comparaison, dira-t-on. — Eh! bien, qui niera que les bêtes ne sachent comparer, ou en d'autres termes, distinguer une chose d'une autre et choisir avec connaissance de cause? Offrez deux poignées de foin à un âne, c'est à la plus grosse qu'il courra d'abord, et s'il balance entre deux picotins, c'est qu'ils sont semblables.

Si vous admettez ceci, vous êtes de mon avis : les animaux calculent.

Ils font mieux encore, ils savent prévoir; et ils le savent plus ou moins, selon leur expérience, leur âge, leur esprit et leur caractère. C'est la première chose qu'on nous a enseignée en nous apprenant la fable de la cigale et de la fourmi. Eh! bien, qu'est-ce que la prévoyance, sinon un calcul?

Non-seulement ils sont prévoyans, mais ils sont prudens. Les grues posent des sentinelles. On assure même que chaque sentinelle tient une pierre dans la patte, afin que sa chute la réveille si elle s'endort. Ceci est-il vrai? Je ne l'affirme pas, mais le fait de la sentinelle est positif. Or, si ce n'est pas de la prudence, qu'est-ce donc?

Le sansonnet qui ira, sans difficulté, se percher sur une vache ou sur un porc, ne le fera jamais sur un loup, sur un renard, ou tout autre carnassier.

En prenant le pourceau pour son perchoir, ce sansonnet se placera indifféremment sur toutes les parties de son dos, car il n'a rien à craindre de sa queue. Il n'en fera pas de même sur la vache, il se mettra toujours hors de la portée de cette queue. N'est-ce pas encore là un calcul?

Le calcul serait meilleur, dira-t-on, s'il allait se percher sur un arbre. Non, car sur l'arbre il ne trouvera pas de ces mouches, de ces insectes qu'il aime et qui viennent en foule s'abattre autour de lui.

Qu'est-ce donc que ce tact parfait qu'ont tous les animaux domestiques pour distinguer, parmi les individus d'une même maison, d'une même famille et d'une apparence semblable, ceux qui peuvent leur nuire? Pourquoi ce chien s'enfuit-il devant tel enfant, tel domestique, tandis qu'il est sans cesse dans les jambes de l'autre? C'est qu'il sait bien que le premier le recevra à coups de pieds et le second avec des caresses.

Les lapins, les lièvres, les perdreaux se sauveront devant une fouine, une belette, un putois, et jamais devant un herbivore, quelque gros qu'il soit.

Ce chien affamé ou seulement gourmand voit une table servie: il est seul, nul ne le regarde, il a faim. Qui l'empêche de manger? La prudence. Il calcule que s'il le fait, il sera châtié, et que le châtiment sera pis que la douleur de la faim ou que le plaisir qu'il aura à satisfaire sa gourmandise. Il sent donc que le mal futur peut excéder le bien présent. Or, ceci encore n'est-il pas un calcul et un calcul parfaitement juste?

En voici un autre presque digne d'un naturaliste : le chat, quand il a pris une souris, la laisse courir. Il n'en fera pas de même d'un oiseau : il sait que l'un a des ailes et que l'autre n'en a pas.

L'esprit d'à-propos de l'animal apparaît plus évidemment

encore dans les moyens qu'il emploie pour surprendre sa proie ou pour ne pas être surpris lui-même. Il n'est aucune espèce qui n'ait ses ruses soit pour se défendre, soit pour attaquer, et qui ne les applique selon la circonstance.

Le *formicaleo*, ou fourmi-lion est un ver hexapode de la grosseur d'un cloporte. C'est la larve d'un de ces insectes ailés dits *demoiselles* qui ne vivent que de proie.

Le fourmil-lion, dans son état ailé, n'est pas embarrassé pour sa nourriture : il chasse près des eaux comme l'hirondelle. Mais lorsqu'il n'est qu'un ver et qu'il ne peut pas courir, que d'industrie ne lui faut-il pas pour se procurer cette proie qu'il n'obtient qu'en lui tendant un piège ou en l'attirant à lui! Aussi sa persévérance et son habileté sont-elles devenues proverbiales.

L'araignée est une créature aussi patiente que dissimulée. Chacun a pu remarquer l'astuce qu'elle déploie pour s'emparer de ses victimes sans combattre et sans coup férir. Toujours elle apprécie avec justesse la mesure de sa force et de celle de son adversaire. Elle ne craindra pas d'aller droit à une petite mouche prise dans sa toile; mais si la mouche est grosse ou si c'est un insecte qu'elle ne connaît pas, elle tourne autour, hésite, réfléchit, l'entoure de plus en plus de ses filets, attend qu'il soit affaibli et immobile; et malgré toutes ces précautions, renonce quelquefois à l'attaquer et l'abandonne parce qu'elle y voit une imprudence.

Le singe estime beaucoup les grosses huîtres qui couvrent les rochers de certaines parties de la côte d'Afrique ; et quand la mer se retire et que le soleil brillant les engage à s'entr'ouvrir, il manque rarement d'aller à leur recherche. Mais par l'expérience acquise à ses dépens, qu'en se fermant elles peuvent lui prendre la patte, il commence, dit-on, par y jeter une petite pierre.

L'animal sait combien de temps il mettra pour franchir une distance, et il faut nécessairement qu'il le sache, puisqu'il arrive à l'heure dite. Les troupeaux qu'on laisse aux champs et qu'une nourriture de leur goût attend au logis, ne se tromperont ni d'heure ni de porte.

C'est surtout dans les grands voyages que cette intelligence des animaux a droit d'étonner, car lorsqu'ils veulent revenir au lieu d'où ils sont partis, ce n'est pas un simple calcul qu'ils ont à faire, c'est une suite de remarques. Ce n'est qu'ainsi qu'ils peuvent retrouver leur route et accomplir leur retour. On cite des excursions à peine croyables par les distances et les difficultés qu'elles présentent.

M. Ruppel s'est assuré qu'en Abyssinie, les éléphans sauvages et les singes n'hésitent pas à traverser des plateaux élevés de huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer et par une latitude de seize degrés. Le tigre royal pénètre aussi fort avant dans le nord de l'Asie.

Les albatros, les fous, les paille-en-queue vont jusqu'à quatre à cinq cents lieues en mer. Les pétrels vont plus loin encore. La tortue elle-même entreprend des voyages très-longs : on en a rencontré par la latitude de trente degrés nord à mi-chemin des îles Açores et de celles de Bahama.

Eh bien! quand ces animaux ont fait ces longues pérégrinations avec l'intention de les faire, croyez-vous qu'ils n'ont pas celle du retour? Et s'ils reviennent précisément à leur pâturage, à leur nid, à leur trou, douterons-nous qu'ils n'aient pas la mémoire des lieux et une teinte de géographie?

Quant au calcul proprement dit ou à la science des nombres, elle est familière aux animaux. La poule s'aperçoit à l'instant s'il lui manque un poussin; elle en a quelquefois douze ou plus, et il est des hommes qui ne savent pas compter jusqu'à dix.

Le coq est tout aussi habile. Un métayer habitant les environs d'Abbeville avait trente poules qu'il laissait vaquer dans les champs. Deux fois par jour le coq les reconduisait au logis. S'il en manquait une, il le voyait de suite, partait aussitôt, allait courir de champ en champ, de basse-cour en basse-cour, et lorsqu'il avait retrouvé la fugitive, il la ramenait, malgré les efforts des autres coqs contre lesquels souvent il lui fallait combattre.

Quant à l'estime des distances, on peut dire que l'animal a le compas dans l'œil. S'agit-il de sauter un fossé, il en mesure exactement la largeur, il voit s'il peut le franchir et va tomber juste au point où il veut tomber.

Il en est de même quand il guette une proie. Le martin-pêcheur se met au bord des cours d'eau, perché sur une pierre ou une branche, pour y attendre le poisson. Quand il s'élance, c'est toujours un peu au-dessus du courant. Aussi, il ne manque presque jamais son coup.

Cet esprit de calcul des animaux s'aperçoit jusque dans les plus faibles. Ce petit coléoptère vient peut-être de fort loin. C'est l'air qui nous l'apporte, mais non sans sa permission. Il a profité d'un souffle favorable ; il n'ignorait pas qu'il pouvait ainsi racourcir la route. Reprendra-t-il la même voie ? Non, il préfère celle de terre. Il a hésité pourtant, car il avait déployé ses ailes. Maintenant il les rentre sous ses élitres : il n'a voulu qu'essayer le vent et s'assurer s'il était favorable. Il ne l'a pas jugé tel; ou bien encore cette place était le terme de son voyage. C'est là qu'il doit trouver quelque chose qu'il cherchait; et s'il s'y est abattu, s'il s'y est arrêté, ce n'est pas sans cause : il avait ses raisons.

Si de la prudence ressort la prévoyance, celle-ci conduit à l'amour de l'ordre, à l'esprit d'ensemble, qui lui-même

produit celui d'association. C'est peut-être à l'exemple de ces espèces qui vivent en famille que nous devons ces approvisionnemens communs, ces greniers d'abondance, ces secours mutuels appliqués chez eux, non-seulement par famille, mais par nation, par masse d'individus intéressés à un même état de choses.

C'est évidemment par des mesures concertées et consenties que, dans les ruches et les fourmilières, les insectes qui les habitent établissent des magasins et conservent des provisions.

Les conservent-ils sans apporter quelques soins à cette conservation, sans les garder, sans les défendre? Non, elles seraient bientôt la proie des maraudeurs ou des tribuns poussant à la sédition, car les ruches et en général toutes les associations d'animaux ont aussi leurs vicissitudes et leurs révolutions, qui, comme chez les hommes, sont causées par les individus qui veulent prendre à ceux qui veulent garder, ou s'appliquer à eux seuls ce qui appartient à tous.

Si les magasins ainsi attaqués sont aussi défendus, si le bien commun est mis à l'abri des ambitions privées, il est certain que l'esprit de prévoyance et de juste répartition n'est pas étranger à cette famille, et que ce sentiment n'y est pas non plus purement machinal, puisque tous les individus ne l'ont pas également.

Lorsque les animaux sociétaires forment un établissement ou en acceptent un, pensez-vous que c'est au hasard et dans le premier endroit venu? Non, ils apportent dans leurs choix autant et plus de soins que nous en mettrions nous-mêmes.

Quand ce choix est fait, c'est encore par des procédés analogues aux nôtres qu'ils disposent leurs travaux d'établissement. Avant de commencer le transport des matériaux, ils applanissent le chemin et agrandissent

les trous par lesquels ils veulent les faire passer. Ainsi font les fourmis et toutes les mouches à miel.

Voulez-vous leur épargner cette peine et leur donner un logis tout fait, elles ne s'y jetteront pas en aveugles; et si vous mettez des abeilles dans une nouvelle ruche, leur premier soin est de l'examiner en tous sens et d'en corriger les vices et les défauts. Si elle n'est pas bien close, elles en bouchent tous les trous avec une gomme plus ferme que la cire et qui n'est destinée qu'à cet usage.

Les termites, grosses fourmis africaines, recouvrent leurs ruches d'une croûte dure et solide. Frappez sur cette croûte, à l'instant il arrive des sentinelles pour voir ce qu'on demande ou quel péril menace l'établissement. Pratiquez-y une fissure, les ouvrières accourent, examinent la brèche, s'éloignent, puis reviennent avec les matériaux nécessaires pour commencer l'ouvrage.

Quand les castors ont fait leurs digues et qu'accidentellement l'eau suinte et mine leur travail, sachant par expérience que le moindre retard augmentera le mal, ils ne perdent pas un instant pour le réparer.

La fauvette de roseaux établit son nid entre les tiges, à quelques pouces au-dessus de l'eau. Le nid est fait de manière à ce que l'eau ne puisse y pénétrer. Il est amarré aux plantes par des liens solides, et quand l'eau monte, il surnage comme une petite barque.

Les animaux les plus ineptes en apparence, les huîtres, qui servent de terme de comparaison à ce que nous nommons une bête, ont pourtant de l'esprit à leur manière. Elles savent, en changeant de place, en s'enfonçant dans le sable, fuir leur ennemi. Elles lui résistent même jusqu'à certain point, en faisant jaillir l'eau de leur coquille; enfin elles le pincent cruellement en fermant brusquement cette coquille.

L'animal connaît le parti qu'il peut tirer d'une autre espèce. C'est ainsi que le corbeau suit le sanglier qui, en fouillant la têrre, lui fournit des vers, des larves et des graines; et que le sansonnet accompagne le corbeau dont il connaît la prudence.

Le rouge-gorge compte aussi sur le secours de l'homme. « Dans les villes, s'il fait froid, il vient, dit un auteur anglais, frapper aux vitres des maisons, et si l'on ouvre, il entre, il y reste tant que la terre est couverte de frimats. »

« Aux champs, il devient le compagnon du bûcheron; il s'approche pour se chauffer à son feu, il becquette son pain et voltige toute la journée autour de lui en faisant entendre un petit cri d'amitié et de reconnaissance. »

D'autres animaux plus hardis entrent sans en demander la permission; ils s'emparent de la demeure de l'homme, où ils appliquent à leur usage ce qu'il réservait pour le sien.

Le rat, parasite de la maison, sait très-bien, malgré chat et ratière, y trouver un abri commode et une nourriture abondante.

Pour se procurer tant d'avantages au milieu de tant de périls, doutez-vous qu'il ait bien étudié vos habitudes et qu'il ne sache pas, tout aussi bien que vous, où vous mettez vos provisions? Il le sait souvent mieux, et si vous oubliez quelque chose, lui ne l'oublie pas.

Fait-il jour chez vous ou êtes-vous éveillé, il ne l'ignore pas. Alors s'il veut changer de place, c'est doucement, à petit bruit et sur la pointe des pattes qu'il marchera.

Êtes-vous couché et votre lumière est-elle éteinte : à moi le logis, dit-il. Il ne se gêne plus, il sait bien que vous ne vous lèverez pas pour courir après lui. C'est donc à grand bruit qu'il prendra ses ébats. Il ira vous narguer jusque dans votre alcove. Plus audacieux

encore, il voudra profiter de votre chaleur : il ira coucher avec vous. Oui, il établira son nid dans votre paillasse et y logera ses petits. Je le demande, n'est-ce pas ici l'exploitation de l'homme par les rats?

Puisque nous en sommes sur l'habileté de certains animaux pour se loger et vivre à nos dépens, en voici un exemple plus frappant encore raconté par un bon et véridique habitant d'une petite ville située au pied des Alpes :

Ayant un jour un ami à dîner, il voulut avoir une bouteille de vin de son petit caveau. Il en faisait peu usage, quoique Suisse, et depuis plusieurs mois nul n'y était entré. Il y envoie un domestique qui revient tout effaré en disant qu'il n'avait pu l'ouvrir et que la porte était barricadée en dedans. Grand émoi dans la maison, où l'on crut un instant que la cave était devenue une caverne de voleurs. C'était autre chose ; et après avoir vaincu l'obstacle, on trouva une marmotte échappée du bois voisin et qui, pour dormir à son aise, avait confisqué le caveau à son usage.

Après avoir construit un nid avec tous les chiffons, débris de paille et de foin qu'elle avait pu réunir, elle avait condamné la porte par un amas solide de terre et de décombres; et pour n'être pas troublée par les rats qu'elle n'avait pu mettre dehors, elle avait entouré son lit de chevaux de frise ou d'une fortification de tessons de bouteilles, qui formait un demi-cercle d'une parfaite exactitude. Or, l'adroite bête avait fait tout cela sans lumière. Qu'aurait-elle fait si elle en avait eu?

Nous ne finirions pas si nous voulions rechercher tous les cas où cet esprit de mesure et de précaution de la brute se manifeste, et nous en donnerions bien d'autres exemples. Nous le répétons donc avec une entière conviction : instinct ou raison, l'animal *pense, veut, réfléchit et calcule.*

CAPITEUX, SPIRITUEUX. La matière même a son esprit qui réveille le nôtre: c'est sa partie capiteuse.

Les fruits, tels que Dieu nous les a donnés, avaient leur goût et leur parfum qui suffisaient pour nous égayer et nous tenir en santé; mais nous avons voulu nous égayer davantage. Nous avions du raisin, ce n'était pas assez, nous avons fait du vin.

Le vin a satisfait long-temps l'homme tempérant et même l'ivrogne. Les Grecs et les Romains, Bacchus et Silène n'ont jamais demandé davantage.

Mais l'homme ne sait jouir de rien: le vin nous parut bientôt fade et froid. Cependant il avait toujours son bouquet et son parfum. Nous lui avons ôté l'un et l'autre pour le rendre plus brûlant, plus capiteux, enfin nous avons fait l'eau-de-vie.

Alors un homme, pour dix sous et en trois minutes, a pu se rendre ivre mort.

L'influence de la distillerie et des alcools sur les destinées du monde est incalculable. Déjà des populations entières ont disparu. D'autres, étiolées et abruties, sont arrivées presqu'au crétinisme. Si les gouvernemens, si tous les hommes sensés ne se liguent pas contre le fléau, la dégénération de la race humaine deviendra telle, qu'un individu sain, robuste et intelligent, sera bientôt une chose rare en Europe.

Voyez : *Cabarets et cabaretiers, patronage.*

CASTES * (*Août* 1848). C'est un mot aujourd'hui rejeté de la langue politique, et quiconque aurait l'audace,

* Cet article et tous ceux qui sont datés ont paru dans les journaux à la date indiquée.

en l'an de liberté 1848, de parler en faveur des castes, serait déclaré ennemi des hommes et mis au pilori de l'opinion. Ce qui n'empêche pas que les castes n'existent chez toutes les nations dites civilisées, sans en excepter la plus libérale, la plus républicaine, la plus démocratique, la nôtre enfin. Seulement au lieu de castes, on dira : classe, ordre, rang, qualité, gauche, droite, centre, montagne, etc., et chaque astre de ces petites pléiades tiendra à la place qu'il s'est faite dans son empyrée et s'y cramponnera tout aussi ferme que le plus entêté gentillâtre du règne de Louis XIII se cramponnait à son banc seigneurial.

Allez donc qualifier de marchand le banquier, l'armateur, le négociant en gros et même en demi-gros. Républicain ou non, Anglais, Français, Américain ou Suisse, il s'en trouvera tout aussi blessé qu'un chanoine de Lyon l'aurait été de s'entendre appeler bourgeois ou honorable homme.

Ceci est-il un vice monarchique regreffé sur la république? Pas le moins du monde. C'est un vice de tous les temps et qui a été jeté à l'humanité comme anathême au sortir du jardin d'innocence; c'est la suite de la désobéissance d'Adam et du péché originel; c'est l'orgueil devenu chronique en passant à l'état de vanité et qui, sous cette forme, s'est si bien incorporé à notre nature, qu'il en fait aujourd'hui partie. Il est à l'homme ce que la queue est au paon : le signe caractéristique de son espèce. Plumez l'oiseau, il est mort. Dépouillez l'homme de son clinquant, ce n'est plus qu'un cadavre.

Les choses étant ainsi et devant rester telles, il faut les accepter pour ce qu'elles sont. Au lieu de nous disputer sur les mots, convenons naïvement des faits. Reconnaissons que la vanité est dans nos institutions comme dans nos personnes. Partout la queue du paon

s'y montre, et il n'est pas un seul étage de notre édifice social qui ne se divise et subdivise en dorure à divers titres, depuis le similor jusqu'au plaqué d'or pur.

Dans l'état actuel de la société, est-ce un bien, est-ce un mal? C'est ce que nous allons voir.

Selon moi, l'inconvénient des castes n'est pas dans les castes mêmes, mais dans la barrière qui les sépare. Faites-en des degrés ascendans et faciles à atteindre, comme les places de compositions dans les colléges, loin d'un mal j'y verrai un bien, un mode d'émulation et une voie de croissance.

Alors pourquoi n'aurions-nous pas aussi nos jalons de progrès civiques et nos classes citoyennes, depuis la septième jusqu'à la rhétorique inclusivement? Ne serait-ce pas un moyen d'arriver plus vite en philosophie?

Faute d'y avoir songé, n'en sommes-nous pas encore à l'A B C de la liberté et tout aussi peu patriotes, tout aussi naïfs républicains que nous l'étions sous le bon roi Dagobert?

Est-ce qu'il n'y a plus d'enfans en France, depuis que tout le monde y est électeur? S'il n'y a plus d'enfans, à quoi bon les lisières? Allez donc aussi démocratiser vos colléges, y dire qu'il n'y aura qu'une classe dans chacun et que tous les écoliers y marcheront en ligne et du même pas, comme une division en bataille; vous en obtiendrez pour résultat de voir, à la fin de l'année, sortir des bancs un troupeau d'ânons qui ne seront pas même propres à faire des ânes.

En admettant comme principe que la puissance est pour tous, que toutes les carrières sont ouvertes à tous, vous avez fait quelque chose de bien; mais ce n'est pas assez: il ne suffit pas de dire que la porte est ouverte, il faut qu'on puisse y passer.

Quand, en un jour de fête, vous dressez un mât de

cocagne sur la place publique, libre aussi à chacun d'aller chercher à sa cime la montre, le foulard ou le couvert d'argent qui y pend. Et pourtant fort peu l'essaient. Pourquoi? C'est que tous n'ont pas des ailes aux talons.

Faites ici comme la ménagère qui, lorsqu'elle élève de petits poulets dans sa basse-cour, a soin de mettre des échelons intermédiaires entre les bâtons du grand juchoir: elle veut que les plus faibles, comme les plus forts, puissent arriver jusqu'au sommet.

Imitez aussi la nourrice qui, pour faire marcher son nourrisson, pose devant lui, de distance en distance, de petits morceaux de sucre.

Or, ces échelons de la ménagère, ces morceaux de sucre de la nourrice, sont-ils autres que les classes, ordres, castes, rangs, droite, gauche; bref, que toutes les vanités publiques ou particulières, politiques ou sociales, que toutes les dorures et argentures de la civilisation, que la queue du paon enfin?

Ce sont choses enfantines, et pourtant choses utiles, parce qu'elles sont adaptées à la nature de l'homme; et que convenablement jalonnées, loin d'être un obstacle, elles sont un aide.

Si vous ne demandez pas la liberté et la puissance uniquement pour les forts, aidez donc aux faibles, aux timides, à ceux qui ne peuvent aller que pas à pas; qu'ils puissent d'un point en voir un autre et l'atteindre sans trop de peine.

Pour une nation comme pour un homme, arriver, tel est le but. Marcher, tel est le moyen d'arriver.

Mais ne marche-t-on qu'à la baguette?

Il est un pays où l'on ne conduit plus les chevaux à coups de fouet: on les caresse.

En Arabie, le chamelier joue de la flûte pour ses chameaux, et ils vont.

En Piémont, le muletier fait trotter ses mulets en leur montrant un plumet, en les décorant d'une sonnette.

Pourquoi n'en ferait-on pas ainsi pour les hommes? Est-ce qu'ils comprendraient moins que les bêtes?

Si vous voulez aller en avant et faire une nation forte et durable, encouragez à la fois sa croissance morale et sa croissance physique; et pour ceci, offrez d'une part l'aisance ou le bien-être physique, et de l'autre la science ou le bien-être moral. Il est probable que l'un suivra l'autre, mais il est certain que vous n'improviserez pas plus l'un que l'autre.

Ne voyez-vous pas que dans la nature rien ne croît spontanément; tout y passe par une succession d'états et de positions: le germe devient arbrisseau, l'arbrisseau devient arbre.

Qu'il en soit de même des citoyens. Que les petits deviennent grands, que les enfans deviennent hommes, non comme la plante en serre chaude, mais comme le chêne au soleil.

CAUSES ET PROCÈS. On a fait l'histoire des causes célèbres, on devrait faire celle des procès ridicules. En voici un qui pourrait y figurer:

Dans un village de la Seine-Inférieure, en 1835, un prédicateur disait en chaire: « C'est le serpent maudit qui a causé tous vos malheurs et a conduit tant d'ames à leur perte. » Là dessus, le serpent se lève, injurie le curé et veut aller le jeter en bas de sa chaire. De là procès. Le susceptible serpent fut condamné à huit jours de prison.

J'ai vu, dans le Finistère, deux demoiselles riches, fort dévotes et dont la vie n'avait jamais jusqu'alors donné prise à la médisance, qui plaidaient pour être reconnues mère d'une jeune fille pauvre, dont chacune

voulait faire son héritière. C'était une querelle d'entêtement et d'amour-propre, car l'opinion générale était que ni l'une ni l'autre n'était la mère de l'enfant disputé.

Un autre procès s'engagea, dans la même province, entre deux nobles comtes de ma connaissance, pour un chat soi-disant mort. Un duel même avait manqué s'en suivre, et il aurait eu lieu si le chat, qu'on disait tué, n'avait pas reparu. Le procès n'en continua pas moins. Il y avait eu menace contre l'animal et l'on plaida sur l'intention.

Les journaux ont annoncé, il n'y a pas très-longtemps, un procès dont le sujet était un oignon de tulipe vendu et non livré.

Un directeur de saltimbanques a plaidé contre son associé pour le faire danser sur la corde. Le tribunal décida qu'il y danserait. Il dansa, fut sifflé, tomba et se cassa la jambe. C'était perdre deux procès en un.

Un autre directeur ambulant engagea, pour débuter dans sa troupe, un ouvrier chaudronnier, père de famille, qui, dans un moment d'ivresse, s'était cru comédien. Dégrisé, le pauvre homme voulut rompre son engagement; mais le directeur, qui avait spéculé sur le scandale et la figure étrange du patient, s'y refusa. De là procès. Le chaudronnier fut condamné à jouer.

Amené de force sur la scène et accueilli par les rires et les huées de la foule qu'avait attirée cet étrange conflit, le malheureux perdit contenance, ne put dire un mot et fit une grosse maladie. Il n'en resta pas moins comédien, il l'est encore.

Les procès les plus sérieux peuvent aussi avoir leur face ridicule. Lors de la confrontation d'un homme assassiné, avec son meurtrier, le premier, à peine guéri de sa blessure, frappe sur l'épaule du prévenu en lui disant : « Oui, mon bon ami, c'est toi qui m'as assassiné. »

CÉLIBAT. La tradition nous dit que l'homme, dans sa pureté primitive, n'était pas sujet à l'amour charnel; que cet amour est une punition et une dégénération de l'ame, ainsi que le prouvent l'espèce d'humiliation que l'être humain attache aux actes de l'amour et la honte qu'il éprouve à se reproduire: honte telle qu'il se cache comme pour commettre une mauvaise action. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est là une singulière punition et une plus singulière manière d'en comprendre l'application, car, si je ne me trompe pas, ou l'auteur de la nature a voulu que l'homme se perpétuât comme toutes les autres créatures, ou il ne l'a pas voulu. S'il l'a voulu, l'obligation est générale; s'il ne l'a pas voulu, la défense l'est également.

Mais il l'a voulu, puisque c'est une punition. Dès lors nous demanderons jusqu'à quel point il est permis à l'homme de s'y soustraire ou de laisser la corvée à d'autres? N'est-ce pas là un de ses devoirs de conscience, devoir civique et patriotique s'il en fût? Car, ne le perdons pas de vue, il s'agit ici de la continuation de notre espèce, affaire essentielle, très-essentielle même, et dont tous les hommes sont également responsables en expiation de leurs péchés.

Aussi semblerait-il que le souverain législateur n'a jamais été parfaitement d'accord avec les casuistes sur le cas à faire du célibat, car il ne traite guère les célibataires selon leurs mérites; et bien qu'ils se privent, comme on sait, des joies de l'amour, il n'a pas voulu qu'ils fussent exempts de ses peines, et il a ordonné qu'ils auraient aussi, dans cette vie, leur ration de tourment. Puisse-t-elle les en préserver dans l'autre!

Maintenant, pour concilier ces diverses opinions sur le mérite ou le démérite de l'amour, sur sa pureté ou son impureté, et déterminer s'il doit être considéré comme

sentiment ou comme appétit, comme caprice ou comme nécessité, comme peine ou comme plaisir, comme maladie ou comme preuve de bonne santé, enfin pour savoir, une fois pour toutes, qui a raison de Dieu ou des hommes, il faudrait, après avoir préalablement entendu les parties, analyser l'amour dans ses causes et dans ses effets. Mais c'est une tâche au-dessus de mes forces. Nous nous bornerons donc à dire que si l'amour est un mal, le mal est universel.

Voyez : *Amour*.

CENTRE ET CROISSANCE. Toute concentration se fait par deux effets opposés : *effort* et *résistance*. Si tout s'en allait d'un côté, rien ne pourrait se joindre ni s'unir.

La concentration s'opère donc par une pression allant de l'extérieur au centre, ou par une attraction partant du centre à l'extérieur.

La concentration de l'extérieur au centre est celle qui a lieu dans l'espace quand un vide s'y ouvre. Le fluide éthéré s'y précipitant de tous les côtés et s'y rencontrant au milieu, doit s'y condenser par suite de la pression des matières qui continuent à suivre l'impulsion et à affluer sur ce point. C'est ainsi que se forment les aérolithes et les globes.

On peut encore considérer comme une concentration venue de l'impulsion extérieure, celle d'une matière en fusion jetée dans un moule. Sans doute le choc répulsif ne s'opère qu'à l'extrémité opposée à l'impulsion ; mais la matière violemment arrêtée, tendant toujours à revenir sur elle-même, l'axe ou la partie résistante se reporte encore vers le centre.

La concentration par une attraction venant du centre

est la plus ordinaire : c'est celle qui fait la croissance des masses élémentaires et de tous les corps vivans.

Voyons maintenant ce que c'est qu'une concentration ou une masse de matière. Si le vide étendu n'apparaît jamais qu'accidentellement, si l'espace est le plein sans vide, sans interstice, un corps, quel qu'il soit, contenu dans ce plein et faisant partie de la matière générale, ne s'en distingue que par une plus grande densité ou une plus grande fluidité et par sa spécialité de mouvement ou de pesanteur.

La formation d'une masse n'est donc qu'une séparation de l'ensemble. Mais comme on ne peut se mettre en dehors de ce qui est partout, elle n'est, comme nous venons de le dire, qu'une séparation du mouvement général et la faculté acquise à la partie séparée, d'un mobile à elle propre.

Ainsi, un corps n'est un corps que parce qu'il pèse et se meut en dehors du poids et du mouvement de la masse ; car dès qu'il pèse et marche avec elle, il n'est plus un corps ou n'en a plus l'influence.

Ensuite, quelle est la cause de cette propension de tous les corps à perdre leur spécialité en s'unissant à d'autres corps, en se concentrant sur un même point ? C'est que dans la nature tout tend à l'unité, et que c'est seulement de cette tendance que vient l'attraction ou l'entraînement vers la base.

Mais comment cette base est-elle au centre ? Nous venons de voir qu'il n'y a pas de densité ou de concentration possible sans une résistance au moins égale à l'impulsion. Pour que les élémens s'unissent, il faut qu'ils se portent l'un vers l'autre, qu'ils se rencontrent. Telle est la condition première de toute création, de toute œuvre.

On comprend aussi que pour se rencontrer, il faut

qu'ils aient des impulsions diverses. Si l'espace était le vide ou un fluide sans mouvement, sans pesanteur, sans résistance, sans action possible sur les corps qui s'y condensent, ces corps projetés en droite ligne ne pourraient jamais s'unir. Il n'en est pas ainsi : toute la matière de l'espace est dilatable et condensable, elle est élastique et mobile ; elle peut donc s'ouvrir à tous les mouvemens, se prêter à toutes les pressions, à toutes les impulsions, et dès-lors faire contre-poids à tous les poids.

Après sa concentration, la terre, parvenue à la densité dont elle était susceptible, ne pouvait dans son isolement et sans moyen d'équilibre, avoir un mouvement autre que le mouvement vertical, et elle l'aurait toujours eu, si une réaction ne s'était pas fait sentir en elle. Sa concentration s'était opérée par une impulsion de l'extérieur à l'intérieur. La résistance était au centre. Après la formation du noyau, quand les matières qui l'entouraient ont été comprimées autant qu'elles pouvaient l'être, d'attractives devenues répulsives, elles ont renvoyé vers l'espace celles qui, continuant à affluer, venaient se briser contre leur densité.

Ces matières repoussées étant refoulées encore par celles qui les suivaient et pressées ainsi entre deux obstacles, prirent une direction horizontale et formèrent autour de la planète une sorte d'auréole qui nous apparaît aujourd'hui en zone d'aérolithes.

Ce n'était pas assez pour établir un contrepoids, mais bientôt la dilatation de son écorce a commencé à lui constituer une atmosphère. Cette atmosphère s'est étendue successivement, mais sans se détacher du noyau dont elle émanait. C'était une extension et non une réduction de la masse terrestre qui se déployait et occupait plus de place sans augmenter de matière.

Cette dilatation devait avoir un terme, car si elle avait atteint le noyau même de la planète, elle eut fini par la réduire à l'état de ces constellations transparentes et sans consistance que nous nommons nébuleuses. Mais cette dilatation devait être arrêtée par l'obstacle que lui offraient les atmosphères des autres globes. C'est ainsi qu'un courant vient se briser contre une digue ou un autre courant, et que la violence même de l'impulsion produit celle de la réaction.

Cette réaction de la matière ou ce retour du fluide provenant de la dilatation de l'enveloppe, que nous nommons pression atmosphérique, cette pression ou cette attraction, puisqu'on la considère ainsi, est évidemment postérieure à la formation de la masse solide de la terre et aussi à la régularisation de son mouvement. La terre, projetée en ligne droite comme tous les corps denses, isolée et sans atmosphère, n'a pu tendre vers un mouvement oblique, puis horizontal et enfin elliptique ou circulaire, qu'alors que la réaction du centre à la surface et la dilatation de son enveloppe s'est prononcée; et cette dilatation n'a dû commencer qu'à l'instant où la planète est arrivée dans une région chaude et éclairée. Les corps, dans cette position, ne se dilatent qu'à la lumière ou à la chaleur, et la formation d'une atmosphère tient d'abord à ces conditions.

L'atmosphère de la terre, pour la maintenir en équilibre et lui servir d'ailes et de supports, a dû être d'un poids égal à celui de la partie restée à l'état de densité.

La formation, la croissance, la dilatation de l'enveloppe et la mise en équilibre des autres globes, et des soleils comme des planètes, ont probablement eu lieu d'une manière analogue. Le rayonnement des étoiles semble indiquer cette projection du centre à l'extérieur et figurer assez bien les jalons que ces globes jettent dans l'espace.

Ce n'est d'ailleurs que comme image que je présente ceci.

En définitive, tout annonce que pour la terre, comme pour toutes les autres planètes, le mouvement vers l'équilibre a eu son principe du centre à la surface et de la surface à l'espace, et que c'est par un effet secondaire ou une pression émanant des autres corps, que ce mouvement est revenu de l'espace à la surface et de celle-ci au centre.

Nous avons encore sous les yeux des exemples de ce double mouvement: les volcans, tous les projectiles que nous poussons au moyen du choc, du salpêtre ou du gaz, vont aussi du centre à la surface, puis reviennent vers le centre.

On peut induire de ceci que l'attraction est une concentration qui n'est elle-même que la nécessité d'une base, d'un point d'appui, d'un contre-poids.

Sans la concentration ou la pression vers un centre, il n'y aurait pas de densité ni de corps possible.

Sans le mouvement contraire ou le retour du centre vers la superficie, il n'y aurait ni dilatation, ni dissolution, et toute masse serait indestructible.

Cette impulsion vers un centre vient d'une pression extérieure ou d'une attraction intérieure; mais c'est ordinairement l'union de ces deux causes qui amène la concentration des matières ou la formation des masses. Le centre attire et la pression maintient sur ce centre les parties attirées.

C'est ainsi que l'atmosphère des globes, se rencontrant en sens contraire dans l'espace et faisant opposition ou contre-poids l'une à l'autre, se soutiennent l'une par l'autre à peu près comme des œufs mis en pile.

S'il arrivait que ces globes perdissent leur atmosphère , tous alors reprendraient leur mouvement en

ligne droite, ou bien, attirés par la masse la plus forte, ils cesseraient d'être des corps distincts. Joints à cette masse qui leur servirait de contre-poids, ils suivraient son mouvement, sans avoir de mouvement à eux.

Outre cet équilibre d'ensemble, il y a l'équilibre de détail : c'est celui des parties ou des masses détachées et cherchant leur niveau sur le sol même. Il n'y a là encore qu'une dérivation de l'équilibre ou de la concentration générale. Ici vous ouvrez un trou, l'eau en jaillit; là vous en ouvrez un autre, l'eau s'y précipite. L'une comme l'autre cherche un point d'équilibre et ne s'arrête que lorsqu'elle l'a trouvé. Toute concentration des matières, ou toute formation des corps, est établie sur un principe analogue.

Ne perdons pas de vue que pour les petites masses, comme pour les grandes, il faut un centre de formation, centre d'équilibre, si vous voulez, enfin un point sur lequel se portent à la fois l'effort et la résistance et où les matières se rencontrent. C'est la condition expresse de toute création, c'est vers ce point que les molécules se précipitent en se pressant les unes sur les autres. Y a-t-il attraction réelle? Non, il y a besoin d'une base ou d'un appui.

Quand une roche se forme, c'est de la molécule première ou de celle qui doit un jour être le centre que part son rayonnement ou le principe de sa contexture. Cette molécule est comme l'axe sur lequel vont jouer tous les poids et contre-poids.

La formation et la croissance d'un corps vivant partent également d'un centre. C'est un germe qui remplace la molécule et devient la pierre fondamentale de l'œuvre. La matière extérieure, poussée sur ce point, s'y arrête parce qu'elle y trouve une résistance égale à l'impulsion qui l'y amène. Mais de plus que la molécule

centrale, qui n'est qu'un axe et un pivot, le germe a une faculté aspirante où attractive. Ce germe attire à lui les matières extérieures, puis les projette en dehors, mais la pression les contient et les empêche de s'écarter indéfiniment du centre d'attraction.

Le mécanisme constituteur développé par le germe vital est analogue à celui qui amène la formation des masses inertes. C'est encore une molécule qui, mise en mouvement par la perte de son équilibre, se précipite sur une autre qu'elle met également en jeu, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elles se soient toutes étayées les unes par les autres. Vous pouvez voir cet arrangement des molécules dans les couches concentriques des arbres, indiquant à la fois l'âge de la plante et le mécanisme de sa croissance.

Cette croissance a lieu non pas seulement de l'extérieur au centre, mais du centre aux extrémités, par une attraction à la fois horizontale et verticale.

Le mouvement de la végétation qui, contrairement à la gravitation, marche dans deux sens opposés, c'est-à-dire qui porte la racine vers le centre de la terre et la cime de l'arbre vers le soleil, serait inexplicable sans cette nécessité du contre-poids ou d'un poids opposé à un poids. La force des racines est en général proportionnée à celle de l'arbre, non en étendue, mais en adhésion au sol; et ces racines descendent ou s'étendent à mesure que les branches montent.

La croissance a donc eu lieu du centre aux extrémités: l'axe se pose, puis chaque partie, branche et racine, se développe par un double mouvement; mouvement alternatif peut-être, mais dont l'un toujours compense l'autre; et la croissance n'est terminée que lorsque l'équilibre est complet. Alors le mouvement extérieur s'arrête et la décroissance commence.

Pour peu qu'on y réfléchisse, on sentira que la formation ou la croissance des corps ne peut avoir lieu que de cette manière, et de même que le végétal, que l'animal doit grandir par une impulsion venant du centre et portant également vers la tête et vers les pieds. Sinon, l'individu manquant d'à-plomb, ne pourrait se lever sans faire la bascule.

Il n'est pas une seule partie de notre corps qui ne soit une preuve de la nécessité du contre-poids : une jambe est balancée par une jambe, un bras par un bras.

Chacun de nos gestes est un effort ou un mouvement vers l'équilibre. Lorsque nous marchons et que nous levons chaque jambe alternativement, nous passons d'un équilibre à un autre. Mais entre les deux mouvemens, il y a un temps d'arrêt qui n'est pas l'équilibre : c'est son attente ou sa recherche.

Dans ces divers exemples, vous trouvez partout la même cause : *l'équilibre;* et le même effet : *le mouvement vers le centre,* base de cet équilibre.

Pour nous, cette base c'est la terre. L'individu qui marche, l'oiseau qui vole, le poisson qui nage ou le reptile qui rampe, sont tour à tour repoussés de ce centre vers l'espace par l'impulsion centrale, et ramenés de l'espace vers le centre par la pression atmosphérique. Supprimez l'impulsion ou la pression, il n'y a plus de mouvement libre, plus de mouvement raisonné ; car sans l'impulsion de la surface à l'espace, l'être sera collé sur le sol, et sans la pression de l'atmosphère, il sera projeté dans l'espace.

Cette puissance de l'équilibre de compensation ou le balancement entre la pression et l'impulsion, dont l'une fait contre-poids à l'autre, peuvent seules nous expliquer la faculté du mouvement, de même que l'axe central des corps rayonnant dans toutes les directions nous

montre la possibilité de la position verticale de ces corps.

La différence d'un arbre attaché à la terre par ses racines, à un homme qui n'y tient que par la pression de ses pieds et même par un seul pied lorsqu'il marche, n'est que par le plus ou moins de stabilité de l'équilibre ; mais le principe est le même pour tous deux. L'enracinement de l'arbre n'est qu'une pression plus intense, plus prononcée. Si ses racines s'enfoncent d'autant plus qu'il s'élève ou qu'il pèse, un homme de six pieds, quand ce sol est meuble, s'y enfoncera plus qu'un enfant qui n'en a que trois.

Nous avons dit comment nous comprenions le principe de la formation de la masse inerte et celle d'un corps végétal : l'une par une molécule centrale sur laquelle viennent successivement s'appuyer des molécules analogues, l'autre par l'attraction d'un germe attirant les substances en rapport avec lui. On voit que le mode constituteur des corps animaux diffère peu de celui des corps végétaux. Leur examen le prouve : les os, les fibres, les nerfs croissent comme les arbres et les plantes par des couches concentriques. Ces muscles, ces os, ces chairs, sont aussi composés de molécules ou d'atomes microscopiques s'étayant les uns sur les autres et se servant mutuellement de base et de contre-poids.

Ainsi, quand il s'agit de la constitution d'un corps, que ce soit celui d'un homme, d'un éléphant ou d'un vermisseau, ce corps commence par un point.

C'est qu'un point est le principe de tout ce qui existe, et que ce soleil lui-même et ces astres mille et mille fois plus vastes, ont aussi commencé par une molécule qui, aujourd'hui encore, forme leur centre et le pivot sur lequel leur masse repose.

Voyez : *Poids et molécules.*

CERF-VOLANT. Le coléoptère de ce nom, fort commun dans les environs de Paris, l'est beaucoup moins dans les départemens de l'Est, et celui de grande taille est partout assez rare. Dans mon enfance, j'étais un entomologiste zélé, et la possession d'un beau cerf-volant était la première de mes ambitions. Aussi, je ne crois pas avoir éprouvé une satisfaction plus grande que le jour où je parvins à conquérir ce phénix de l'entomologie locale.

Moins satisfait que moi de la rencontre, il me prouvait son mécontentement en me pinçant le doigt d'une manière plus que serrée. Ma joie était si grande, que je ne lui en voulus nullement. Je ne sais même si je ne sentis point quelqu'orgueil de cette blessure, aussi glorieuse à mes yeux que le coup de griffe qu'un paladin allant à la conquête d'un château enchanté aurait reçu d'une Chimère ou d'un Hippogriffe.

Il est un autre cerf-volant plus généralement connu et estimé des enfans et même des grandes personnes, car c'est encore le passe-temps des cours de l'Inde et surtout du roi de Siam. Je veux parler du cerf-volant de papier qu'on dirige à l'aide d'une ficelle.

Celui-là joua aussi un rôle dans ma vie; et ma première haine, ma seule peut-être, fut contre un individu qui, lorsque mon cerf-volant se pavanait dans les nuages, vint en couper la corde. Je vois encore mon beau dragon, car tel est le nom picard du cerf-volant, tourbillonnant dans l'espace, puis redescendant vers la terre, comme Icare privé de ses ailes.

Depuis, et cela dura bien des années, je ne passais jamais à cette place sans que mon cœur ne bondît d'indignation contre le méchant qui m'avait joué ce tour. Une fois pourtant, j'y fus témoin d'une petite scène qui fit diversion à ma colère; puis, toute réflexion

faite, m'en guérit radicalement. Un enfant y faisait précisément ce que j'y avais fait quinze ans avant : il y déployait son cerf-volant en compagnie d'un bel épagneul, probablement commensal du logis paternel. Placé sur un monticule, la ficelle déroulée à la longueur voulue, l'enfant prenait sa course. Son chien regardait tranquillement tous ces préparatifs; mais aussitôt que le cerf-volant serrait le vent et commençait à s'élever, le chien s'élançait, le saisissait par la queue et le ramenait aux pieds de son maître désespéré.

Trois fois il en fut ainsi. Les observations du gamin, ses prières, ses menaces, rien n'y faisait. L'épagneul, convaincu qu'il lui rendait un éminent service, recommençait toujours. Enfin, je pris pitié de son embarras : je me mis derrière le chien que je retins par la queue au moment où, happant celle du cerf-volant, il allait interrompre la quatrième ascension. L'animal fut si ébahi de voir monter la machine au ciel, qu'il ne songea pas même à me mordre, ce dont je lui sus beaucoup de gré, car j'en tirai cette conclusion toute philosophique que puisqu'il avait pardonné à mon action sans la comprendre ou même lorsqu'il devait la considérer comme hostile, je pouvais, de mon côté, pardonner à celui qui avait coupé ma ficelle, car, lui aussi, avait ses raisons, et il est possible qu'elles fussent bonnes.

Pour en finir avec les cerfs-volans, nous dirons qu'originaires de l'Inde ou de la Chine, ils remontent à une très-haute antiquité. On en voit dans les plus anciennes peintures et dans des bas-reliefs plus vieux encore. On leur doit probablement la première idée des ballons et peut-être de beaucoup d'autres choses dont nous parlerons ailleurs.

CÉSAR OU ACHILLE. Il est revenu au monde sous les plumes de mon serin. Cet oiseau a plus d'un mérite; mais celui qui frappe d'abord, c'est la grandeur de son petit cœur. C'est un héros que ce serin! il ne recule devant personne.

Avisez-vous d'approcher de sa cage, vous qu'il ne connaît pas, faites semblant de le menacer, vous croyez peut-être qu'il fera retraite et se réfugiera dans quelque coin? Non. Battant des ailes en forme de défi et vous faisant face, en vous regardant dans les yeux, il a l'air de vous dire : avance, si tu l'oses.

Malgré cet avertissement, si vous insistez, arrivant droit à vous, il se pose fièrement en propriétaire qui défend son bien, et si vous lui présentez le doigt, vingt coups de bec vous puniront de votre agression et de l'atteinte que vous avez commise à sa propriété.

Croyez bien qu'il y a réflexion dans sa conduite et qu'il sait ce qu'il fait. Il sait si bien que cette cage avec tout ce qu'elle contient est à lui et que nul autre n'y a droit, qu'il ne cesse de réclamer quand on en retire quelque meuble, son bain, sa sèche, son pot à l'eau, il crie et proteste jusqu'à ce qu'on ait remis tout en place.

Il tient si fort à cette cage, qu'on peut, sans crainte qu'il l'abandonne, lui en ouvrir les portes. S'il se décide à sortir, ce qui n'arrive pas tous les jours, il ne la perdra pas de vue, et au premier signe qui lui paraîtra suspect, il accourra à sa garde, à sa défense.

Un jour qu'il s'en était éloigné un peu plus que d'ordinaire, et qu'occupé à piétiner et batifoler dans la poussière, passe-temps très-prisé des serins, il semblait tout entier à sa récréation, on décrocha cette cage pour y faire quelques réparations. A ce moment, rien ne peut rendre l'indignation du serin. Prenant son vol, comme

un aigle dont on menace l'aire, il s'élança sur l'usurpateur en poussant des petits cris enragés. Dix fois il recommença son attaque et ne cessa que lorsqu'on eut remis la cage en place. Alors il y est rentré triomphant. Pendant huit jours, il refusa de s'en éloigner, et plus d'un mois après, il gardait encore rancune contre l'auteur de sa colère.

Eh! bien, Achille, Alexandre ou César, auraient-ils fait mieux?

CHAMPIGNONS. Ceux qui en meurent sont toujours ceux qui les récoltent eux-mêmes et qui, sans doute, les connaissent parfaitement, car ils se garderaient bien de les manger s'ils ne les croyaient pas excellens au physique et au moral.

Pourquoi mange-t-on des champignons, quand nul n'est certain de les digérer en ce monde? C'est qu'ils sont bons, dira-t-on. Il faut même qu'ils soient excellens, puisque pour eux tant de gens risquent leur corps et leur ame, car ils vous tuent net et sans confession. Quand on veut s'en régaler, il serait prudent d'avoir dans son antichambre un médecin, un confesseur et un notaire; il ne serait pas même inutile d'y ajouter un pharmacien avec son officine.

Les champignons de Paris, soumis à une police spéciale ou à l'inspection des gens de l'art, sont les plus inoffensifs. Il faut seulement se faire présenter leur passeport et s'assurer, comme font les amateurs prudens qui ont rencontré l'amour en voyage, qu'ils ont patente nette.

A Gênes et en Piémont, on en fait un commerce qui excède annuellement un million. On vend à Gênes des oronges qu'on vous offre tout cuits dans les rues, et qui ont une mine très-appétissante.

Quant au goût, je n'en sais rien, parce que rien ne me paraît plus bête que de mourir d'un champignon. L'empereur Claude en sait quelque chose ; et l'histoire l'a traité d'imbécile, moins en raison de sa vie qu'à cause de sa mort.

Les paysans piémontais, pour empêcher les mauvais effets des champignons, les font bouillir dans l'eau où ils mettent une tartine de pain et un morceau de fer. Aussi, n'en meurent-ils pas toujours. Eux disent jamais. Comme je n'ai point rencontré ceux qui en étaient morts, je n'ai pu, jusqu'à présent, résoudre la question.

Il y a, dans le royaume de Naples, une pierre qui, étant humectée, produit des champignons fort bons à manger. On expédie des blocs de cette pierre dans les diverses parties de l'Italie. La vertu productive ne s'en épuise qu'après un temps assez long et après avoir donné une grande quantité de récoltes.

Chez nous, on arrive au même résultat avec des crottins de mulet qu'on met dans sa cave. Pourquoi de mulet plutôt que d'âne? C'est ce que personne n'a encore pu me dire.

CHANGEMENT DE NOM (*Mars* 1849). En révolution, c'est presque toujours par là que se révèlent les Bertrands, c'est-à-dire ceux qui, n'ayant rien fait, veulent avoir l'air de faire. Ils brisent les choses, et à défaut, les noms : ils les changent comme si l'on pouvait changer les faits et empêcher que ce qui a été n'ait été.

C'est ainsi que telle rue de Paris a été baptisée, débaptisée et rebaptisée dix fois depuis cinquante ans. La rue Sainte-Anne est de ce nombre. Devenue la rue Anne, ensuite la rue Helvétius, elle est redevenue Sainte-Anne; puis redevenue Helvétius, et toujours ainsi. La

rue Napoléon, la rue Lepelletier et vingt autres ont subi non moins de transformations.

Et les théâtres, qui pourrait compter toutes leurs métamorphoses? L'opéra, qui n'avait rien à faire avec la politique, n'en a pas moins perdu son nom; il a été proclamé: *théâtre de la nation;* et le théâtre français: *théâtre de la république*. A coup sûr, les premiers qui imaginèrent ce changement furent des imbéciles, et ceux qui le renouvelèrent en 1848 ressemblent beaucoup aux premiers.

L'opéra était un nom connu de tout le monde; on savait où l'on allait: c'était du chant, de la musique qu'on voulait entendre. Maintenant le sait-on? Que veut dire théâtre de la nation? Mais tous les théâtres publics sont les théâtres de la nation: ils ne peuvent même subsister qu'ainsi. Si la nation n'y va pas, qui donc ira?

Quant au théâtre français, pourquoi voulez-vous qu'il ne soit plus français? Est-ce de l'alsacien ou du bas-breton qu'on y débite?

Serait-ce le nom de république qui vous a séduit? Mais celui de *France* ne le vaut-il pas? Il y a aussi la république de Genève et celle de Saint-Marin; mais il n'y a qu'une France que je sache. Point de confusion ici, et ne renions pas la patrie.

Lorsque des gouvernans commencent ainsi leur règne, on peut faire préparer le dîner de leurs successeurs: il n'aura pas le temps de refroidir.

CHANSON NATIONALE. Chaque peuple a la sienne, et les sauvages, comme les autres. Ils ne manquent jamais de l'entonner en chœur quand ils vont manger un homme en famille. C'est d'obligation rigoureuse et même religieuse: une sorte de *Benedicite*.

La nôtre fut long-temps une chanson à boire : *Vive Henri IV.* Ce couplet, remis à la mode en 1814, devint le *Ça-ira* de la Restauration : on pendait à Nîmes, à Avignon, à Marseille, en chantant : *Vive Henri IV.*

Le *God save the king,* ce chant national anglais, est un cantique que Lulli fit vers 1660, pour madame de Maintenon, et que les demoiselles de Saint-Cyr exécutaient en chœur quand Louis XIV venait au couvent. Handel l'entendit, le copia avec la permission de la supérieure, et l'offrit au roi Georges Ier.

Le cantique de Saint-Cyr, traduit littéralement, est devenu ainsi l'air national anglais et hollandais. Voici les paroles françaises :

Grand Dieu, sauvez le roi,
Grand Dieu, vengez le roi,
Vive le roi !
Que toujours glorieux,
Louis victorieux,
Voie ses ennemis
Toujours soumis, etc.

La *Marseillaise*, composition de circonstance, eut un succès vraiment populaire. Il y a du beau dans cette chanson ou cette ode, comme on voudra ; il y a du laid aussi. D'un chant de guerre, on en avait fait en 1793, comme du stupide *Ça-ira*, une hymne au bourreau, un grincement de cannibale.

En 1830, la *Marseillaise* reparut et eut un vrai succès que ne put atteindre sa concurrente, la *Parisienne*, qui ne la valait ni comme poésie, ni comme musique.

En 1840, à l'occasion de quelque velléité belliqueuse des étudians en médecine et en droit, nouvelle reprise de la *Marseillaise.* Il surgit tout-à-coup une foule de

héros en musique, qui, à l'imitation des vainqueurs de Jéricho, prétendaient conquérir l'Europe par leurs accens. A cet effet, ils couraient les rues et les théâtres, y chantant la *Marseillaise* au public et, au besoin, la lui faisant chanter.

Jugez de l'agrément de voir interrompre un bon spectacle pour entendre quelques douzaines de braillards qui se faisaient accompagner par l'orchestre. Tel fut pourtant, pendant une saison, ce qui se passa dans nos grands théâtres.

Des grands, cela passa aux petits et jusqu'aux marionnettes, où on la faisait chanter par polichinelle.

Les provinces, comme on pense, ne manquèrent pas d'imiter Paris. Marseille se distingua par son goût pour l'hymne qui porte son nom : tous les soirs, on la chantait au théâtre en grand chœur.

Ceci en éloignait bien des gens, moins par opinion peut-être, que par l'ennui d'entendre toujours la même chose.

Les comédiens s'en plaignirent au commissaire de police, qui leur promit de guérir le parterre de sa passion pour le chant national ; et voici comment il s'y prit :

Un soir, avant le spectacle, il dit au chef d'orchestre : « On vous demandera la *Marseillaise,* vous ne la jouerez que quand je me lèverai, et ne cesserez de la jouer que lorsque vous me verrez asseoir. » En effet, à peine la toile était-elle levée, qu'on crie : la *Marseillaise!* Le commissaire laisse crier long-temps : il se lève enfin.

L'orchestre joue : on trépigne de joie. On la joue une seconde fois, on trépigne encore. Une troisième, on trépigne moins. Une quatrième, on ne trépigne plus. Une cinquième, on fait silence. Une sixième, chut! le commissaire ne s'assied point. Une voix crie : Assez. On n'ose pas faire chorus. On continue à jouer. Bref, on

crie : A bas la *Marseillaise!* Et depuis, nul ne la redemanda.

Dans d'autres villes, on se réunissait dans les rues et on allait la chanter sous les fenêtres des autorités, en guise de charivari. C'était une manière de leur reprocher leur tiédeur pour la gloire nationale.

A Rouen, une troupe de ces jeunes héros de la musique se rend sous les fenêtres du général Teste, commandant la division, vieux brave de l'empire, et lui chante l'hymne du jour. Le général, qui vit bien qu'il y avait dans cette musique peu de bienveillance, paraît à son balcon, remercie les chanteurs, et leur dit qu'il ne doute pas de leur courage et de leur empressement à marcher à l'ennemi. Oui! oui! crient les chanteurs; nous y marcherons tous! Bien, dit le général; entrez donc, messieurs, je vais prendre vos noms et nous allons tous ensemble aller défendre nos frontières. Le général se rendit en effet dans son salon dont on avait ouvert les portes. Il n'y trouva personne et la rue était déserte: nos jeunes héros avaient pris la volée. On a su, depuis, que ce n'était pas vers la Pologne.

On se croyait quitte de la *Marseillaise;* mais voilà qu'en février 1848, elle reparaît plus bruyante que jamais : orchestre, musique militaire, orgue de Barbarie, concert public ou particulier, partout on la chante, on la hurle, on la miaule. On fait mieux, on la déclame, on la joue, et l'on court au théâtre français, devenu le théâtre de la nation, pour y entendre Mlle Rachel qui, véritablement, la récite merveilleusement. C'est qu'avec du talent on rajeunit tout, on rend tout merveilleux. Qui n'a pas entendu Fleury réciter dans le *Misantrope :*

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand' ville, etc.

De ces paroles plus que modestes, il faisait quelque chose de sublime. C'est que, lui aussi, était un grand acteur, un grand dupeur d'oreilles.

Aujourd'hui 29 janvier 1849, la vogue de la *Marseillaise* continue, et des bandes de patriotes à figures assez peu harmoniques parcourent Paris en la chantant, à ce qu'ils croient. Bien des gens pensent qu'ils se trompent. Ce qui est certain, c'est que ces grands citoyens ne semblent pas être de grands musiciens, et qu'Apollon écorcha Marsyas qui en avait beaucoup moins fait contre la mélodie et les oreilles.

Voyez : *Poésie*, *révolution*, *etc.*

CHANTEUR. Un brochet engloutit un brochet presqu'aussi gros que lui. Aussi, dans un duel entre brochets, c'est celui qui ouvre la plus grande gueule qui l'emporte sur son adversaire.

Ainsi faisaient les chanteurs et chanteuses de l'ancien opéra français: le plus grand gosier absorbait le moindre.

Aujourd'hui, le travail de la gueule en musique est arrivé à des proportions moins gigantesques. Les chanteurs de l'un et l'autre sexe s'escriment autant des bras et des hanches que des mâchoires: il semble qu'ils tirent leur voix de leur poche ; ou s'ils crient encore, ce n'est plus de manière à en mourir.

Ajoutons, à leur décharge, qu'ils crient moins par goût que par nécessité : il faut crier à l'opéra pour contenter le public qui croirait la France non moins en danger si l'on chantait sans cris, que si l'on dansait sans pirouettes.

Rien de si rare et dès lors de si cher qu'un grand chanteur. C'est que pour être un grand chanteur, il faut avoir non-seulement une grande voix, mais un grand

goût, et de plus, être un grand musicien, qualités qu'il est fort difficile de réunir.

Avec de l'étude et du temps, et surtout de la volonté, on peut, tôt ou tard, devenir grand musicien. On peut même devenir homme de goût.

Quant à une grande voix, elle ne s'acquiert pas, parce qu'ordinairement on songe à l'acquérir lorsqu'il n'est plus temps.

Je suis convaincu qu'avec un peu de soin on parviendrait à conserver la voix des enfans et à l'étendre à mesure que l'âge lui donnerait du corps et de la gravité. Aucune étude n'a été faite sur les causes de la croissance et de la décroissance de la voix. Elle ne serait cependant pas sans importance et devrait conduire à des résultats. Tous les individus de certaines familles d'oiseaux ont de la voix et la conservent: pourquoi les enfans qui, tous aussi, en ont, ne la conserveraient-ils pas? Il y a donc quelque chose dans notre hygiène ou notre éducation qui, après la puberté, empêche la voix de reparaître.

On dira: la nature le veut ainsi. Je demanderai pourquoi le veut-elle dans les uns et pas dans les autres? On répondra que c'est par exception, et que, sauf quelques oiseaux et quelques êtres humains, il n'est pas d'êtres chanteurs dans la nature; que tous les quadrupèdes ont une voix opposée à l'harmonie; que les poissons n'en ont pas du tout; que les reptiles sifflent ou coassent; que les insectes bourdonnent ou murmurent, ce dont nos oreilles les dispenseraient volontiers.

Tout ceci est vrai. Mais encore une fois, puisque l'homme est une exception, puisqu'il y en a qui chantent, je ne vois pas pourquoi ils ne chanteraient pas tous, ou du moins pourquoi il n'y en aurait pas un bien plus grand nombre? Je voudrais donc que quelque musicien

anatomiste consentît à traiter la question à fond, et me dît pourquoi un homme chante et pourquoi l'autre ne chante pas ?

Je voudrais aussi qu'il s'assurât si, en ôtant ou en ajoutant quelque chose au larynx, on ne pourrait pas faire chanter tout le monde.

Quand nous aurons tous de la voix, nous verrons à nous rendre tous musiciens : ce qui ne sera pas bien difficile lorsqu'on aura débarrassé l'étude de la musique de ses ronces et de ses épines.

CHAOS. Que la terre se soit peuplée de végétaux et d'animaux au moyen des germes que contiennent les substances dont elle se compose, ou par ceux venus depuis de l'espace, c'est ce qu'il est assez malaisé de déterminer. Mais l'expérience nous indique que ces germes n'ont pu se développer qu'alors que ces élémens, ayant pris leur assiette, ont commencé à se solidifier.

Ces substances, en se resserrant et en se pressant vers leur centre, augmentèrent de densité et perdirent de leur étendue.

Cette concentration des matières était nécessaire : sans une base, il n'y a ni ordre ni œuvre possible. Avec un fluide, quel qu'il soit, on ne peut rien édifier.

Le chaos, dans son principe, n'était donc que la division des substances en molécules ou en parcelles. C'était l'absence de toute masse solide, de tout corps organisé, véritable néant, puisque la vie ne trouvant à s'attacher nulle part et ne pouvant rien concentrer, était ballottée dans le vague ou assoupie dans le vide.

La faculté de vivre existait bien dans chaque être, mais aucun être ne la manifestait. Cette manifestation eut été une œuvre. La première condition de l'œuvre, ou

si l'on veut, la première œuvre, c'est la forme. Or, la matière, toujours variable et fugitive, n'était saisissable par aucune faculté de l'ame: aucun sens ne pouvant s'y appliquer ni s'y dessiner, ni aucun organe s'y constituer, toute forme était impossible.

Dès lors, le développement de la vie ou son application n'a pu suivre que les développemens de la matière ou son organisation.

Cette organisation de l'ensemble ou des grandes masses élémentaires ne pouvait émaner que d'un être dont la puissance et la force fussent proportionnées à celles de ces masses. Aussi cette organisation fut-elle l'œuvre de Dieu qui, en séparant les élémens et les rendant chacun à sa nature, leur imprima, par l'attraction et l'équilibre, un mouvement régulier.

Ce que Dieu avait fait pour l'ensemble, il donna à l'être la faculté de le faire pour les parties. Il lui conféra la puissance d'emprunter des matériaux à cet ensemble, à cette masse. C'était la première condition de la réalité de la vie ou de l'application de la volonté.

Qu'est-ce donc que le chaos? Le désordre débordant la puissance organisatrice ou les efforts de l'ame. Or, la confusion des choses est un état anormal que Dieu ne permet que pour la punition des êtres. Mais les jours de réprobation ont un terme. Alors le chaos cesse, les germes se réveillent, la nature reprend son cours, l'ame sa volonté, et l'œuvre recommence.

CHAPEAU. Le chapeau, notamment le chapeau d'homme, est en France, on peut même dire en Europe, le sujet d'une mystification permanente et la plus drôle, la plus incroyable qu'on puisse imaginer. Un chapeau, pour peu qu'il ne soit pas de la plus mauvaise qualité

et qu'on ne s'amuse pas à danser dessus, peut aisément durer deux à trois saisons, et ce n'est même qu'après quelques mois, qu'habitué à notre tête et réciproquement, il commence à nous sembler commode et à s'harmonier à notre figure. Enfin, pour cette raison ou pour toute autre, nous aimons à conserver notre chapeau tant qu'il est propre et solide et qu'il nous coiffe. Malheureusement, les chapeliers en ont ordonné autrement ; et quels que soient notre amour pour notre dit chapeau, l'état de notre bourse ou nos motifs d'économie, ils ont trouvé moyen de nous le faire abandonner tous les six mois pour en acheter un autre qui n'est ni plus beau, ni meilleur, ni peut-être plus neuf.

Or, voici comment ils s'y prennent. S'ils nous ont fourni en août un chapeau à petits bords, ils prétendent en janvier que les petits bords ne sont plus portables ; et sur cette assurance, nous n'osons plus mettre notre chapeau. Nous le donnons à notre valet qui, lui-même, le donne à un manœuvre ou à un mendiant, parce que notre valet ne veut pas plus que nous être ridicule, et que le chapelier lui a dit, comme à nous, qu'on était ridicule avec un chapeau à petits bords.

Nous prenons donc un chapeau à grands bords, en nous consolant par l'idée que l'été approche et que les grands bords nous garantiront du soleil. Mais le mois de juin est à peine arrivé, que voici mon chapelier qui crie haro contre les grands bords : ce sont des bords ni grands, ni petits qu'il faut.

Ici la solution nous paraît facile : il ne s'agit que de rogner les grands bords pour en faire des bords moyens. Mais l'habile fabricant a prévu le cas, et il a décidé que les bords moyens n'étaient admissibles que sur une forme de huit pouces de haut : la mienne n'en a que six. Il faut donc encore une fois renoncer à mon chapeau neuf.

Me voici coiffé de bords moyens et de la forme haute et en ballon, bien persuadé que je pourrai ainsi achever l'année. Vain espoir! Quatre mois sont à peine écoulés, que mon tyran décide que la forme en ballon, celle-là même qu'il m'avait tant vantée, est ignoble et qu'il faut une forme pointue.

Cette fois, je m'insurge, je ne veux pas de forme pointue, je sors avec ma coiffure en ballon.

Hélas! je n'avais pas prévu la conséquence: une belle dame, qui journellement acceptait mon bras, refuse net de le prendre.

Un peu plus loin, un de mes amis se détourne pour ne point paraître avec moi devant le beau monde.

Enfin, un troisième me rend à peine mon salut. Il me fallut bien vite courir chez mon chapelier en tenant mon malheureux ballon à la main, crainte d'être hué en route.

Il me reçut d'un air presque dédaigneux. Il me dit que j'étais fort en retard, qu'il avait bien souffert pour moi, qu'il avait été plus d'une fois tenté de me dire combien je me compromettais et lui faisais tort à lui-même. Enfin, s'adoucissant, il ajouta: mieux vaut tard que jamais; et il me promit qu'il allait, toute affaire cessante, me préparer une coiffure convenable. En attendant, il me prêta son propre castor, ne pouvant, pour mon honneur et un peu le sien, me fit-il, me laisser ainsi paraître en public.

Je le quittai, confus de ses bontés et ne concevant pas comment je m'étais ainsi compromis par entêtement, ou ce qui est pis, par avarice.

Mon homme tint parole, et le soir même il vint me placer mon chapeau pointu sur l'oreille, en me disant qu'il ne pouvait être porté autrement.

Je n'avais pas de raison pour croire le contraire. Il est de fait que celui qui a inventé l'outil, doit, mieux

que personne, savoir comment on s'en sert. Je maintins donc mon chapeau sur l'oreille, regrettant toutefois de n'avoir pas demandé si c'était toujours sur la même oreille, car cette inclinaison, qui la partageait en deux, n'était rien moins que commode pour elle, et il me semblait juste que les deux eussent tour-à-tour à supporter cette charge.

Elles n'eurent pas à souffrir long-temps, car j'avais à peine porté une semaine mon chapeau pointu, que déjà on parlait d'adopter la forme conique.

Quand il s'agit de mode, l'exécution suit de près l'annonce : je compris que le mois ne s'écoulerait pas sans que la pointe de mon chapeau ne me jouât aussi quelque méchant tour et ne me fit prendre pour un marchand de thé suisse, un acteur des Funambules, peut-être pour un insurgé de juin.

Ma prévision se réalisa, et la mode des chapeaux pointus ne vécut, à la grande satisfaction de mon oreille, que ce que vivent les roses.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les tribulations que m'ont causées, depuis l'âge où j'ai quitté le bourrelet jusqu'au jour où j'ai pris la perruque, l'inconstance des chapeaux et l'exigence des chapeliers. Je dirai seulement que la forme de la coiffure influe, en France, sur l'opinion, plus qu'on ne peut dire. On y excuse la coupe inintelligente d'un habit, la bigarrure inartistique d'un gilet, la défectuosité d'une chaussure, mais on ne pardonne pas à l'arriéré du chapeau; et remarquez que c'est toujours le dernier porté qui devient le plus odieux au public. Oui, c'est la forme adorée un mois auparavant, la forme qu'on reprendra peut-être avec enthousiasme dans quelques années, car le chapeau a aussi sa restauration comme il a ses cent-jours, qui, dans l'intervalle, devient l'objet de l'horreur générale et nuit à un homme

presqu'autant qu'une banqueroute ou qu'une mauvaise spéculation.

La forme du chapeau a fait, à ma connaissance, manquer vingt mariages, mariages d'amour, mariages de raison. C'est qu'il n'y a, en France, ni amour, ni raison qui tiennent contre la mode et le ridicule; et dans cette malheureuse question des chapeaux, il n'existe pas d'intermédiaire entre l'une et l'autre : le chapeau ressemble au soleil du midi qui se couche sans crépuscule.

Chose plus étrange! c'est que la politique, la diplomatie, la science elle-même, se laissent influencer par le chapeau. Naguère encore, dans une très-bonne et respectable ville, il a empêché une élection à la députation. La vie du candidat était sans tâche, son opinion consciencieuse, sa position indépendante, enfin c'était un homme qui avait fait ses preuves. Malheureusement son chapeau les avait faites aussi. Son concurrent n'était qu'un sot, à probité douteuse, à opinion problématique, mais il avait un chapeau irréprochable : il l'emporta à une grande majorité. Oui, son chapeau fut nommé, car c'était en ce point de comparaison que s'était résumée l'opinion. Le ballottage n'avait eu lieu qu'entre deux chapeaux : les têtes n'y étaient pour rien.

J'ai dit que le chapeau influait aussi sur la diplomatie. Le fait est historique. Un ministre plénipotentiaire fut rappelé d'une cour du nord parce qu'il s'était montré en chapeau gris, et que le chapeau gris passait alors pour le signe du carbonarisme. Le dit chapeau devint donc l'objet d'une correspondance de gouvernement à gouvernement, et si le nôtre n'avait pas cédé, il aurait pu en résulter une déclaration de guerre.

Dans les lettres, même influence du chapeau. Un candidat à l'Académie française où il avait toute chance d'être nommé, car il n'avait rien fait et était parfaite-

ment disposé à ne rien faire, eut la malheureuse idée, peu de jours avant l'élection, de rendre une dernière visite à ses juges pour les confirmer dans leurs intentions favorables.

Jeune, élégant et comptant sur sa bonne mine, chose qui ordinairement ne gâte rien nulle part, il crut devoir y joindre un chapeau-Gibus, découverte peu ancienne encore et dès-lors parfaitement inconnue des académiciens. Le dit Gibus, qu'il portait alternativement sous le bras ou à la main, réduit à sa plus simple expression, n'échappa à aucun regard. Sa forme aplatie et sa couleur insolite intriguèrent étrangement toutes nos notabilités académiques, dont pas une ne comprit comment et par quel procédé cette galette plate pouvait recevoir la tête d'un homme, quelque déprimée qu'elle fût.

Néanmoins, ne voulant pas interroger le postulant sur un sujet qui pouvait paraître futile, nos savans le laissèrent partir sans demander d'explication. Celle qu'ils trouvèrent fut que le dit couvre-chef n'en était qu'un simulacre et ne pouvait être porté qu'à la main.

Or, il existait à cette époque un candidat allant toujours nue tête : les mauvais plaisans disaient qu'il avait juré de ne jamais porter d'autre coiffure qu'une couronne de laurier, et d'enfoncer ainsi, tête première, les portes de l'Académie. L'idée d'admettre dans leurs rangs le pendant de ce savant excentrique et la possibilité que l'un ouvrît la voie à l'autre, effraya tellement les membres de l'aréopage, qu'ils décidèrent que l'élection de M. X*** serait ajournée et donnèrent leurs voix à son concurrent qui avait, du moins, le mérite de porter son chapeau comme tout le monde. J'espère que ce fait ne dépare pas l'histoire de la coiffure.

Il est difficile, d'après de tels exemples, de douter du bien ou du mal que peut faire un chapeau. Oui, la

paix et la guerre, l'amour et la fortune, la gloire et l'immortalité peuvent dépendre du coup de fer de notre chapelier.

Si vous pensiez que cette puissance du chapeau est nouvelle, vous vous tromperiez. Depuis la fondation de la monarchie, la coiffure a régné despotiquement en France. Je ne parlerai pas des révolutions politiques qu'elle a causées : il n'est question ici que de celles qu'elle a subies ; et celles-ci, je n'ose entreprendre de les décrire, car s'il fallait établir combien de fois, en douze siècles, on a passé du chapeau carré au chapeau rond ; du chapeau rond au chapeau à cornes ; du chapeau à une corne à celui à deux, à trois ou à quatre cornes ; des grands bords aux petits bords et aux moyens bords ; des chapeaux en écuelle à ceux en bateau, en entonnoir, en champignon, en melon, en pomme, en poire, etc. ; il nous faudrait certainement autant de volumes qu'il y a de lettres dans l'alphabet.

Il est vrai que ce serait une grande et belle histoire qu'on pourrait, à juste titre, appeler histoire miraculeuse. En effet, qu'est-il de plus prodigieux que cette mystification permanente, que ce pouvoir fascinateur d'une part et cette bonhomie moutonnière de l'autre, qui, de siècle en siècle, d'année en année, de saison en saison, nous fait coiffer et décoiffer, non selon notre goût et notre commodité, non selon les convenances et la saison, mais suivant le caprice de notre marchand de coiffures, lequel, d'après son idée, nous oblige, contrairement au bon sens et au bon goût et à notre propre conservation, voire même à notre conscience et à notre conviction, à porter une coiffure légère quand il fait froid, lourde quand il fait chaud, noire quand nous sommes de noce, jaune ou bleue quand nous sommes de deuil, en lampion de congréganiste. quand nous

sommes républicain, à la Bolivar quand nous sommes jésuite; et ceci, non pas seulement par quelques-unes, mais par toutes les têtes un peu huppées de l'Europe civilisée?

A l'histoire de la forme du chapeau, si nous ajoutions celle de ses faits et gestes et des brouilles, querelles, haines, vengeances, assassinats, crimes divers qu'a causés ce simple mouvement de l'ôter ou de ne l'ôter pas, ou seulement de le soulever un peu plus ou un peu moins, nous en aurions à raconter pendant un siècle.

La forme du chapeau et son influence sur la santé du corps et la paix de l'ame est une chose si grave, qu'elle mériterait, bien mieux que certaines questions de territoire, la réunion d'un synode ou d'un congrès européen. Là, toutes les lumières de l'Europe en se cotisant, arriveraient peut-être à résoudre le problême et à nous dire quelle est, en définitive, la meilleure forme de bonnet.

Quand elle serait trouvée et adoptée pour quatre-vingt-dix-neuf ans par tous les peuples européens, sans que rien y puisse être changé, on pourrait ordonner que le jour de la naissance de tout enfant mâle, ce bonnet lui serait planté sur la tête pour n'en sortir que pour la lui laver, peigner ou tondre.

Ces mesures prises et invariablement suivies, on peut affirmer que le nombre de rhumes, de rixes, de crimes de toute sorte diminuerait considérablement : chose que je vous souhaite de tout mon cœur.

Sur ce, mes chers auditeurs, couvrez-vous et permettez-moi d'en faire autant.

CHASTETÉ. La chasteté est une qualité contraire à l'amour. Elle consiste à ne pas vouloir ce que l'amour

veut. C'est une vertu, mais pourtant une de celles qu'il ne faut pas trop étendre ni surtout généraliser. Si tous les hommes, d'un commun accord, faisaient vœu de chasteté, dans cent ans il n'y en aurait plus un seul sur la terre.

Il n'est question ici que de la chasteté absolue, car on se tromperait fort si l'on croyait que l'amour aussi n'a pas sa chasteté. C'est même parce qu'on l'oublie trop tôt, que l'amour passe si vite: on lui donne trop d'abord, pour ensuite ne plus donner assez.

On peut être très-chaste et en même temps très-amoureux. Ce n'est même qu'ainsi qu'on peut savoir qu'on est chaste, car lorsque la chasteté n'est que la conséquence de la froideur ou de la répugnance, c'est une qualité toute négative, une chasteté qui n'en est pas une. La chasteté n'est donc un mérite que dans celui qui n'y est pas contraint par sa nature, mais qui sait combattre un désir et le vaincre.

Les peuples de l'antiquité, notamment les Grecs et les Romains, qui n'étaient pas chastes, tant s'en faut, élevèrent cependant des autels à la chasteté. Les premiers eurent leurs prêtres vierges et même eunuques, pour plus de garantie. Les autres eurent leurs vestales, synonyme de nos religieuses.

De toutes les religions, celle peut-être qui a le moins tenu compte de la chasteté, c'est celle de Mahomet, qui, bien loin d'en faire une vertu, en a fait presque un vice. Aussi, en bonnes dévotes qu'elles sont, les femmes turques sont-elles les moins chastes qu'elles peuvent. Il faut de fortes murailles, des duègnes, des gardiens et la peur des supplices pour s'assurer de leur fidélité. Bref, on n'est chaste chez les Osmanlis, mâles ou femelles, que par force majeure.

Chez les animaux, la chasteté tient aux saisons. Tout

animal, dans son état de nature, est chaste jusqu'à l'époque des amours, pour le redevenir quand elle est passée. C'est une loi qui n'a que de rares exceptions. Je ne parle pas des animaux domestiques qui ont pris nos coutumes et nos vices.

Si la chasteté poussée à l'excès peut avoir des conséquences graves pour la population, si, mal comprise, elle est souvent en ménage un motif de bouderie, de querelle et de séparation, je ne suis pas moins d'avis qu'envisagée d'une manière rationnelle et comme partie de l'amour honnête ou conjugal, c'est une chose très-bonne en soi et même indispensable. Je crois que les familles seraient généralement plus belles et plus fortes et les enfans moins sujets aux maladies qui en tuent la moitié, si la chasteté était comprise et pratiquée, non-seulement sous son rapport moral, mais sous son point de vue hygiénique. L'abus en amour est funeste au présent et à l'avenir; il affaiblit à la fois le corps et l'esprit, et, comme je viens de le dire, amène une progéniture faible et maladive.

C'est probablement pour prévenir ceci, que nos pères encourageaient la chasteté. Elle était pour eux non la privation absolue, mais la modération.

Nous ferions bien d'agir de même. La modération, ou la chasteté relative, est nécessaire chez les époux; la chasteté effective ou absolue l'est chez les jeunes gens qui ne sont pas encore époux.

Si l'on pouvait obtenir cette chasteté complète des deux sexes jusqu'à leur complet développement, nul doute que la race humaine ne gagnerait beaucoup en beauté et en puissance physique. Comme législateur et moraliste, je n'encouragerais pas, sauf dans certaine classe d'ecclésiastiques, le vœu perpétuel de chasteté, mais j'encouragerais beaucoup ce vœu pour les femmes de

nos pays jusqu'à l'âge de vingt ans et celui des hommes jusqu'à vingt-cinq.

Une nation chez qui on pourrait obtenir ceci deviendrait, je n'en doute pas, en moins de deux à trois générations, la plus belle de la terre.

Mais ce n'est qu'une utopie. La chose à laquelle songent le moins les peuples civilisés est la conservation de la pureté des races et des formes humaines. Ils y attachent beaucoup moins d'importance qu'à celles de leurs chiens et de leurs chevaux. Ils sont, en cela, au-dessous des sauvages, qui ont compris qu'un des premiers devoirs de l'homme envers Dieu, c'est de conserver beau ce que Dieu a fait beau et de maintenir la majesté de la race humaine.

Encouragez donc la chasteté; elle contribue à l'amélioration de l'homme ou à la conservation des dons qu'il tient de la bonté du Créateur.

CHAUVE-SOURIS. Ses oreilles lui servent d'yeux. Elle a l'ouïe si sensible, qu'elle entend le moindre bruit; de sorte que les yeux fermés ou même crevés, elle trouve sans hésiter, guidée par le murmure de l'air, le trou de l'appartement par où elle peut s'échapper. C'est Spallanzani qui nous dit cela, et il dit vrai.

La chauve-souris dort six mois par an. Il semble difficile de dormir avec des oreilles qui entendent tout, mais la nature y a pourvu. Elle les ferme précisément comme on ferme une fenêtre; bref, ses oreilles sont à volets. Pourquoi celles des hommes ne sont-elles pas ainsi?

Dans les temps antédiluviens, il y avait, dit-on, des chauves-souris grosses comme des vaches. Au lieu de prendre des mouches, elles prenaient des sangliers, des

cerfs, peut-être des hommes. C'était certainement une voisine incommode.

La chauve-souris d'Amérique, dite *vampire*, est de la taille d'un pigeon. Elle fait un petit trou à la peau d'une bête endormie et boit à même, et si bien que parfois la bête ne se réveille plus.

Cette chauve-souris pourrait être dressée à l'usage des gens dégoûtés de la vie. Elle remplacerait avec avantage le charbon, la corde ou le rasoir. Elle pourrait aussi être admise à l'école de pharmacie et venir en aide aux lancettes et aux sangsues.

La chauve-souris de nos climats n'est pas d'une espèce nuisible. Bien au contraire, elle nous débarrasse, comme l'hyrondelle, d'une myriade d'insectes destructeurs ou incommodes.

On connaît peu les habitudes des mâles, mais celles des femelles sont douces. Lorsqu'elles sont prêtes à mettre bas, elles se réunissent en grand nombre et toutes ensemble s'occupent des soins à donner à leur progéniture.

Elles portent leur petit, car elles n'en ont jamais qu'un, et l'allaitent à peu près comme une nourrice le fait de son nourrisson, et elles ne l'abandonnent même pas quand elles volent,

M. B*** me racontait qu'ayant un jour ramassé une jeune chauve-souris que sa mère avait laissée échapper en volant, celle-ci vint la reprendre sur sa main J'ai vu moi-même, dans un massacre de ces pauvres et innocentes créatures dont on avait découvert la retraite, les mères se faire tuer pour sauver leurs petits.

Malgré l'utilité bien connue de la chauve-souris et ses qualités morales, le vulgaire a une grande haine pour elle; et quand il la prend, il la cloue vivante sur sa porte et compte curieusement les heures et les jours qu'elle mettra à mourir.

Or, à quoi bon et qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve, répondra Démocrite, que le vulgaire est à la fois stupide et cruel.

CHEMINÉE, CHAUFFAGE, COMBUSTIBLE ET FUMÉE. L'homme élève des palais, il fonde des empires, il mesure le soleil et ne peut pas empêcher une cheminée de fumer.

Pourquoi aussi y a-t-il des cheminées? Pourquoi la fumée n'irait-elle pas se perdre sous nos planchers ou dans nos caves, pour nous chauffer les pieds ou fumer nos jambons? Elle monte, dira-t-on. Faites-la descendre, ou bien ce qui vaudra mieux encore, annulez-la ou consommez-la sur place.

A ceci vous gagnerez, en outre, de débarrasser le toit de vos maisons de ces lourds appendices, cause incessante d'accidens, et qui, n'étant jamais d'accord avec le reste de la bâtisse et le plan de l'architecte primitif, sont encore plus ridicules qu'ils ne sont dangereux. Sans doute, avec un peu de soin et de goût, vous auriez pu les cacher, les déguiser ou les façonner en colonnes, piédestaux, vases, statues; mais, je vous le répète, mieux vaut n'en avoir pas du tout et faire en sorte que votre fumée, en s'enfonçant sous terre ou en se consumant sur place, cesse d'obscurcir le soleil et d'infecter l'atmosphère, car il ne manquerait plus, pour compléter l'œuvre et l'agrément, que vous fissiez monter vos égoûts en jets d'eau.

On a fait plus d'un essai contre la fumée; mais comment les a-t-on faits et par qui l'ont-ils été? Par les fumistes qui ne vivent que de la fumée. Aussi qu'est-il arrivé? C'est que sous des noms, des formes ou des apparences différentes, nos foyers ont toujours eu pour

mission d'amener la plus grande consommation de combustible avec le moins de chaleur possible. Or, l'une des conditions d'existence de cet état de choses, c'est la fumée.

D'ailleurs, le reste de nos maisons, disposé à l'avenant, l'est de manière à avoir peu de soleil, beaucoup de vent et pas de jour, si faire se peut : le soleil, le jour et le vent n'ayant pas été prévus dans le noble et bel art de l'architecture, ne peuvent dès-lors figurer dans les détails d'un plan et d'un dessin d'artiste. De sorte qu'en précautions contre les rhumes et les vents coulis, et en procédés pour nous chauffer sans fumée et surtout sans nous ruiner en bois et en charbon, nous en sommes à peu près au même point que feu nos pères les Welches et les Gaulois, qui s'inquiétaient peu des cheminées, parce qu'étant rarement chez eux ils trouvaient plus commode, quand ils voulaient se chauffer, de mettre le feu au logis ou au bois le plus voisin de leur halte.

Comme nous n'avons plus cette faculté ou ce moyen, d'ailleurs peu économique, il faudrait tâcher d'en découvrir un autre, ce dont je ne me flatte pas, vu mon ignorance en ces matières. Mais sans autre prétention que d'aider aux tentatives des autres, nous allons poser ici quelques observations critiques, en commençant par la fumée, pour laquelle, sans même en excepter celle de tabac, nous avons personnellement une antipathie très-grande, bien convaincu qu'elle tend à aveugler l'homme, à l'hébêter en altérant son goût physique et moral, à le rendre égoïste, grognon, et en définitive, à le conduire au marasme et au suicide.

Nous disons donc : moins vous consommerez de combustible, moins vous aurez de fumée ; mais dans votre système actuel, moins aussi vous aurez de chaleur. Or, ne pourriez-vous pas encore remédier à ceci, avoir

autant et plus de chaleur et consommer moins de bois? Sans doute telle masse de combustible ne peut produire que telle quantité de calorique. Mais ce calorique une fois produit, avez-vous cherché à le conserver ou à en retarder l'évaporation? N'est-il pas prouvé, au contraire, que la plus grande partie s'en perd en s'élevant dans l'atmosphère, au lieu de rester près du sol ou dans l'intérieur de vos logis?

Diminuer les courans d'air, réduire ou activer la combustion selon le besoin, concentrer la chaleur, la diriger, la fixer sur un point, la feront durer presqu'indéfiniment. Nous avons vu des laves ayant plusieurs siècles qui, sous une croûte de moins d'un pied, sont encore brûlantes. Il y en a de quinze cents ans qui ne sont pas entièrement refroidies et qui sont même liquides à une certaine profondeur. Enfin, la masse terrestre, toute vieille qu'elle est, a une chaleur interne qui remonte presqu'à sa surface, chaleur que bien des milliers d'années n'ont pu qu'affaiblir légèrement et qui en durera bien des milliers encore, sans différence sensible.

Partant de ce principe qu'une forte partie de matière convenablement chauffée conserve sa chaleur pendant un temps fort long et facilement appréciable, ne pourrait-on pas arriver à un résultat économique et chauffer une chambre, une maison, une place, une ville par bail de trois, six, neuf et même de quatre-vingt-dix-neuf ans?

Ne serait-il pas également possible d'avoir des puits à feu, volcans en miniature, qui nous amèneraient une matière ignée ou au moins sa vapeur? Déjà n'a-t-on pas obtenu, sur quelques points, des fontaines d'eau chaude : pourquoi n'en aurions-nous point partout? Il ne s'agit que de creuser. Ce dépôt de vapeur ignée n'est-il pas sous nos pieds? Ne tend-il point partout à s'élever à la surface? Pourquoi donc ne pas en profiter?

Jugez de l'avantage de ces bouches de chaleur, calorifères naturels, échauffant sans frais nos maisons, nos ateliers, nos serres, nos lieux publics. Comprenez l'utilité de cette eau chaude qu'on aurait sous la main. Voyez l'économie de combustibles et celle de temps, car celui que chaque homme emploie dans le cours de sa vie à allumer, souffler, entretenir, tisonner et couvrir son feu, est peut-être plus considérable encore que celui qu'il perd à se faire la barbe.

Ajoutez qu'au moyen de ces émanations chaudes, vous pourriez augmenter la fertilité de certaines expositions, obtenir des fruits et des légumes aujourd'hui étrangers à nos climats, et mettre en culture des terrains jusqu'alors stériles.

Le creusement de ces bouches ou puits entraînerait des dépenses énormes, dira-t-on. Qu'en savez-vous? Vous n'avez pas essayé. Il n'y a pas dans votre France un seul puits à feu, il n'y en a pas trois d'eau chaude. Ayez-en donc. La dépense une fois faite, l'entretien sera peu coûteux et le résultat immense, surtout pour le peuple qui paie son eau chaude presqu'aussi cher que nous payons notre vin, ses cotrets à plus haut prix que nos fagots et ses bûches en proportion, parce que plus le combustible est fractionné, plus il coûte et moins il dure.

Sans nous égarer dans des projets ni demander ce que, malgré l'évidence, on traitera d'impossible, résumant les faits, nous disons : le froid, dans notre Europe, est, après la faim, la première cause de douleur et de pauvreté. Il entre donc pour beaucoup dans la misère du peuple, car il lui en coûte pour se chauffer, s'éclairer, cuire ses alimens et se couvrir dans la saison froide, autant que pour se nourrir.

Chez le riche, le froid est également une cause de dépense, soit en vêtemens, soit en combustibles, sans

qu'il puisse s'en mettre complètement à l'abri. Riche ou pauvre, il n'est donc personne qui ne souffre du froid, personne à qui il ne cause des indispositions et souvent des maladies graves.

A ceci n'y aurait-il pas de remèdes ou au moins de palliatifs? Nous avons dit: il y en a. Or, ces remèdes ou ces palliatifs, les avons-nous sérieusement cherchés? Nous avons répondu: non.

Alors cette recherche sérieuse n'est-elle pas un devoir et un acte de raison? Les moyens conservateurs auxquels elle doit conduire ne seront-ils pas un des plus grands bienfaits dont on puisse doter l'humanité?

S'il en est ainsi, les gouvernemens européens qui ont proposé des primes énormes pour des découvertes d'une utilité secondaire ou douteuse, ne pourraient-ils pas se cotiser d'un million ou deux pour encourager les savans, ou ceux qui veulent le devenir, à chercher la solution de cette simple question: « Quel serait, en Europe, le » meilleur moyen de produire, propager et maintenir la » chaleur, tout en réduisant la consommation du com- » bustible? »

CHIENS SAVANS. Il y avait à Babylone dix à douze troupes de chiens savans et deux fois autant d'hommes de lettres, dont toute l'occupation était de décrire les grimaces et gambades de ces animaux.

Un de ces chiens ou chiennes étant allé dans la ville de Tyr, la sultane lui mit au cou son propre collier. Les visirs portèrent sa niche en triomphe et le peuple se prosterna la face contre terre, ni plus ni moins que devant la kaaba.

Jamais mortel, depuis Salomon après la construction du temple et Alexandre à son entrée à Persépolis, n'avait

reçu de si grands honneurs. Le veau d'or et le bœuf Apis en maigrirent de jalousie : ils se crurent traités comme d'ignobles bêtes, comme de vrais bœufs de carnaval, comme des vaches, comme des pourceaux. En vérité, ils pouvaient le supposer en voyant tout ce qu'on faisait pour les chiennes de Babylone.

Les dites chiennes, ainsi adorées pendant leur vie, vous ne doutez pas qu'on ne leur élevât des mausolées après leur mort, ou quelque chose dans le style des pyramides d'Egypte. Mais voilà l'étrangeté : la divinité n'avait pas plutôt rendu le dernier soupir, qu'on lui fermait la porte du temple et qu'on la jetait à la voierie.

A présent, que nous avons dit ce qu'étaient les chiens et chiennes chez les anciens, voyons ce qu'ils sont devenus chez les modernes.

Commençons d'abord par chez nous, sauf à aller ensuite chez les autres.

Qu'est-ce qu'un chien savant? — C'est, répondront les moralistes, la contre-partie d'un écolier qui vient de faire sa philosophie. En d'autres termes, c'est un animal à qui on a ôté son instinct sans lui donner la raison. On est parvenu à le faire jouer aux dominos, mais non à lui faire comprendre ce que c'est que le jeu de domino; bref, il est calculateur comme l'écolier est philosophe.

Je ne me permettrai pas de pousser plus loin la comparaison, on y verrait une impertinence : je dirai seulement que l'écolier devenu savant sait combien Virgile et Homère ont fait de vers, et combien Horace et Catulle ont chanté de maîtresses, mais qu'il ignore comment pousse une carotte. Il est vrai qu'au fond ceci importe peu, pourvu que les carottes continuent à pousser.

Pour en revenir aux animaux savans, chiens savans, ânes savans, chevaux, lièvres, serins savans, car la

science a atteint à peu près tout ce qui est sorti de l'arche, je demanderai à leurs professeurs ce que ces pauvres bêtes ont gagné à la science? — Elles ont gagné, me répondront-ils, ce qu'un écolier reçu bachelier-ès-lettres a gagné à ses huit ans de collège : un diplôme, un titre et la faculté de faire son droit.

Laissons là l'écolier et voyons les bêtes.

Ce qui distingue d'abord un animal savant, c'est qu'il est plus ou moins pelé et galeux si c'est un quadrupède, ou plus ou moins plumé ou chassieux si c'est un oiseau.

On me dira que ce sont les signes distinctifs de la science chez tous les peuples de la terre. Je réponds de nouveau : laissons là les hommes, puisqu'il s'agit des bêtes.

Les animaux savans sont donc toujours râpés et généralement maigres. On remarque aussi qu'ils sont mal peignés: deuxième point de ressemblance avec les érudits à deux jambes; qu'ils sont sournois et hargneux: troisième point. Mais pour la dernière fois, laissons là les comparaisons.

Les animaux savans sont très-mal vus de ceux qui ne le sont pas. Ceux-ci ne perdent jamais l'occasion de leur donner un coup de griffe, un coup de bec ou un coup de dents. Il est vrai qu'il en est de même dans nos pensionnats, séminaires et colléges : cinquième point de ressemblance. Mais ce n'est pas un rapprochement que nous voulons faire; il s'agit seulement de décider si c'est le fouet, la verge et le martinet qui sont la véritable clé de la science? Je serais tenté de le croire, puisque non-seulement tant de grands animaux savans, mais tant de grands hommes qui ne le sont pas moins, sont les fruits de cette méthode qui les a rendus aussi habiles les uns que les autres, les premiers aux dominos et les seconds au grec et au latin.

Si l'on veut connaître ensuite jusqu'à quel point l'initiation à la science des dominos a été utile à l'espèce canine, je répondrai qu'elle l'a été au même degré que l'initiation à la philosophie a pu l'être à l'espèce écolière, qui, par ce corollaire de son éducation, a acquis en raisonnement et en sagesse ce que l'animal a gagné en nez, en instinct et en jarret par la connaissance du double-quatre ou du double-six.

Si le but de l'instruction n'était pas de nous faire apprendre ce que la nature ne nous apprend pas, je ne vois pas à quoi serviraient les professeurs, puisque nous saurions sans eux tout ce que nous devons savoir. La science du professeur, pour les chiens comme pour les hommes, consiste à mettre dans la tête d'un élève ce qui n'y est pas à la place de ce qui y est, ou si vous aimez mieux, de remplacer ce qu'il comprend par ce qu'il ne comprend pas. C'est, jusqu'à ce jour, le meilleur moyen qu'on ait découvert pour développer l'intelligence.

Je sais bien qu'il y a des gens aimant à ergoter qui vont nous dire que Dieu, qui s'entend en éducation aussi bien que nos meilleurs maîtres, aurait probablement mis la science du domino dans la tête du chien, comme le grec et le latin dans celle de l'écolier, s'il avait cru que cela pût servir à l'un et à l'autre. Mais si le chien est destiné à veiller sur la porte, à conduire un aveugle, à garder les moutons, à traîner une charrette ou suivre une piste de renard ou de lièvre; si l'écolier l'est à devenir député, pair de France, tailleur, huissier, ministre, général, commis, barbier, coiffeur, comédien, préfet ou sous-préfet, on ne voit pas à quoi leur seraient bons le grec et le latin.

A ceci, l'homme ami des sciences répondra : vouloir que chacun ne sache que ce qui pourra servir à lui et aux autres, c'est fermer à peu près tous nos cours

et tous nos colléges où l'on professe généralement le principe contraire; c'est-à-dire que pour être docte, il faut oublier ce qui est utile pour apprendre ce qui ne l'est pas. Aussi, dès que la vocation naturelle d'un chien ou bien celle d'un homme a été reconnue, on le met entre les mains d'un maître dont la mission est de combattre ces dispositions pour lui en inculquer d'autres: le chien étant fait pour marcher à quatre pattes, on lui enseigne à danser sur deux; et l'homme, qui se tient ordinairement sur deux, est obligé, je ne dirai pas precisément de marcher sur quatre, mais de raisonner à la hauteur de cette position.

Or, pourquoi scinder la question? Pourquoi n'en pas adopter franchement toutes les conséquences? Plus large dans mon opinion que nos professeurs même, je n'hésite pas à déclarer que puisque la science veut donner de l'esprit aux chiens, il serait juste qu'elle donnât de l'instinct aux hommes; et comme l'instinct consiste principalement à marcher à quatre pattes, vu qu'on y est plus d'à-plomb, il serait rationnel, quand on raisonne de cette manière, d'y marcher aussi. Alors personne n'aurait à se plaindre, car de récentes expériences ont démontré qu'il pouvait y avoir de la science dans l'instinct comme dans l'esprit, et qu'il devait à la fois y avoir des chiens savans et des hommes savans.

Il ne faut pas croire, cependant, que tous les hommes soient propres à faire des animaux savans, et Nabuchodonosor, bien qu'il eut à ce sujet une double expérience, était, si l'on en croit l'histoire, un animal fort insignifiant. Il en fut à peu près de même de tous ceux dont on cite la métamorphose, y compris les compagnons d'Ulysse. Quoiqu'il en soit, en prenant les choses telles qu'elles sont et sans vouloir nuire à personne, je dirai que si l'on considère la question sous

son rapport sérieux, les hommes savans auront nécessairement la priorié sur les chiens savans. Mais s'il s'agit de l'agrément et de l'amusement qu'on peut tirer de l'une ou de l'autre espèce, il n'y aura pas à hésiter : les chiens savans étant infiniment plus divertissans que les hommes savans ; ce qui le prouve, c'est qu'avec un quadrille de chiens savans, vous pourriez récréer et faire pamer d'aise toute une société, et que vous n'y parviendriez pas toujours avec dix fois plus d'hommes savans, c'est-à-dire quarante bien comptés.

On dira qu'il y a ici de la partialité ou de la mauvaise humeur. C'est possible, car il est bien plus facile de se fâcher contre les hommes que contre les chiens, dont la société est ordinairement agréable et sûre quand ils ne sont pas enragés. Or, ils ne le deviennent guère que dans la canicule, tandis que les hommes peuvent le devenir en tout temps.

Quoiqu'il en soit, tout narré ayant sa moralité, et les contes non moins que les histoires, voici les conclusions que nous tirerons de celui-ci :

La science, dirons-nous, consiste moins à savoir beaucoup de choses qu'à en savoir de bonnes, et les savoir, non à peu près, pour en babiller un peu, mais aussi bien que faire se peut. Or, j'appelle bon ce qui est utile et surtout pratique, et je demande : notre éducation est-elle dirigée vers ce point? Non, car une bonne moitié de ce qu'on nous enseigne ne peut servir ni à nous ni aux autres. Alors je dis : mieux vaudrait n'apprendre rien que d'apprendre ce qui n'est bon à rien, car c'est étouffer le bon grain de la nature pour y semer l'ivraie de l'école. Donc, quand l'éducation ne sert qu'à fausser l'ame, à ôter ce qui vient en nous pour y mettre ce qui n'y saurait croître, je me dis : autant eût valu rester ce que Dieu nous a faits.

Là-dessus, nous conseillons aux hommes de jouer aux dominos et aux chiens de prendre des lièvres.

CHIMIE. Bonaparte appelait la chimie la cuisine de la médecine. C'est mieux que cela : on peut la nommer aujourd'hui la mère des arts industriels.

La chimie a fait d'immenses progrès, elle en fera encore. Après nous avoir appris à tout analyser, à tout décomposer, elle nous apprendra peut-être à recomposer quelque chose. Cela fait, où n'arriverait-on pas?

Mais cela peut-il se faire? En vérité, il est étrange qu'après avoir découvert tous les élémens qui composent un corps, nous ne puissions pas refaire ce corps, quelque simple, commun et grossier qu'il paraisse. Nous analyserons une betterave, nous en ferons du sucre, du sirop, du rhum, nous découvrirons jusqu'au principe le plus subtil, le plus fugace qu'elle recèle, et jamais nous ne pourrons refaire une betterave. C'est un corps vivant, dira-t-on, et si nous savions faire un brin d'herbe, nous pourrions faire un cheval, un bœuf, un homme.

Laissons donc la betterave et passons aux corps inertes, à ce silex, à cette ardoise, à cette argile, décomposons-les et tâchons de les recomposer. Y parviendrons-nous? Non; l'art copie la nature, mais ne la refait pas. Là s'arrête aujourd'hui la puissance humaine : est-ce à dire qu'elle s'y arrêtera toujours? Non; demain, peut-être, elle aura vaincu la difficulté.

On pourra nous dire : à quoi bon et pourquoi refaire la nature, puisque nous faisons beaucoup mieux qu'elle? Si la nature a créé des silex pour en faire des pierres à fusil et à amadou, n'avons-nous pas fait les capsules et les allumettes chimiques? Si elle a fait des ardoises, n'avons-nous pas fait des tuiles et des pannes plus solides,

plus durables et bravant la grêle et le vent? Si elle a fait l'argile, n'en avons-nous pas fait des pots de toutes les formes et dimensions?

— Sans doute, mais il n'en est pas moins vrai que nous ne savons pas faire l'argile.

Comme je viens de le dire, ne désespérons pas, et la chimie, un jour ou l'autre, nous en fabriquera, ne fût-ce que comme objet de curiosité.

Après avoir félicité la chimie sur sa science et ses progrès, nous sommes bien tenté de lui faire une petite querelle, ne serait-ce que pour ne point nous départir de l'usage que nous avons adopté à l'égard de nos amis et connaissances. Nous dirons donc que la chimie, bien qu'elle soit la cuisine de la médecine et la mère des arts industriels, n'en a pas moins beaucoup plus contribué à tuer les hommes qu'à les faire vivre; et sans demander si la poudre fulminante les tue plus vite que la poudre ordinaire, ou celle-ci moins raide que la poudre-coton, je ne vois dans ces brillantes études rien qui ait rapport à l'entretien de l'existence et qui tende à empêcher de mourir de faim celui qui a besoin de manger beaucoup pour peu d'argent. Je voudrais donc que les efforts de la chimie se portassent d'abord sur les moyens d'accroître, en France et même ailleurs, la masse de la nourriture à bon marché, en utilisant des produits manducables aujourd'hui perdus faute d'être connus ou convenablement préparés.

N'oublions pas que la pomme de terre, les trois quarts de nos légumes et même de nos grains sont d'usage moderne, et pourtant que ces plantes ne sont pas nouvelles. Dès-lors elles ont crû pendant des milliers d'années sous les yeux des hommes, sans qu'ils eussent même l'idée de s'en nourrir ou de les préparer de manière à pouvoir le faire. Or, est-il probable que tout a été fait

à cet égard, et que parmi tant de milliers d'espèces de végétaux qui couvrent la terre, il n'en reste plus dont nous ne puissions tirer parti? N'en est-il pas qui, soumis à des lessivages, à des préparations, à des mélanges savamment combinés, deviendraient des alimens sains et substantiels? A-t-on fait, à cet égard, des essais suivis? Deux mauvaises herbes, deux mauvaises graines, deux mauvaises racines convenablement mélangées, ne pourraient-elles en faire une bonne?

Après avoir trouvé le moyen de nous nourrir et de nous engraisser, la chimie ne pourrait-elle pas découvrir aussi celui de nous empêcher de mourir avant l'âge, en nous préservant de quelques maladies dont les causes sont essentiellement de son ressort, puisqu'elles sont produites par les gaz? Par exemple, ne pourrait-elle pas s'occuper une bonne fois de l'assainissement de nos égoûts, de nos marais, de nos usines, de nos théâtres, de nos salons, et de la neutralisation des miasmes mortels qu'on y respire, même sous l'apparence de parfums? Et puisqu'on peut décomposer l'air vital, ne saurait-on pas rendre vital celui qui ne l'est plus, ou du moins le rendre moins putride?

La destruction ou l'éloignement de ces myriades d'insectes rongeurs nuisibles à l'homme, nuisibles aux animaux domestiques, nuisibles surtout à nos récoltes, ne rentrerait-il pas aussi dans les attributions de la chimie? Et les gaz qui nous tuent dans nos salons ne pourraient-ils pas écarter de nos champs et de nos vergers les chenilles qui les rongent?

On dira : il faut que chacun vive. Sans doute; mais ici pourtant les hommes passent avant les chenilles, et une bonne fumigation ou une application de vapeur faite à propos, ne devrait-elle pas les engager à déloger?

C'est de l'agriculture, dira-t-on. Mais pourquoi la

chimie ne ferait-elle pas de l'agriculture? L'emploi des engrais n'est-il pas, de fait, une application chimique? Et la végétation, qu'est-ce autre chose que l'ébullition des sucs vitaux mis en mouvement par un chimiste encore plus habile que nous et le seul qui, jusqu'à présent, a su faire, défaire et refaire?

CITOYEN FRANÇAIS (*Août* 1848). C'est un homme parfaitement maître de rester chez lui quand il n'a pas affaire ailleurs et qu'il n'est pas de service, comme soldat, garde national, garde mobile, juré ou requis pour une prestation en nature, toutes choses qui lui prennent, bon an, mal an, une moitié de sa vie; mais dont il peut librement se dispenser moyennant amende et prison, voire même les travaux forcés à temps, s'il les préfère au service militaire.

Le citoyen français, qui doit la moitié de sa vie à l'Etat, quand l'Etat ne la lui prend pas tout entière, en le faisant tuer sur un champ de bataille ou mourir du typhus dans un hôpital, lui doit aussi en droits et impôts directs ou indirects, un tiers de son revenu ou du prix de son travail, sous peine toujours, en cas de retard ou de non-paiement, de saisie, d'amende et de prison, grands moyens conservateurs de la liberté française.

En échange ou dédommagement de ces charges, l'inviolabilité de sa personne est garantie, sauf le cas de délits graves prévus par la loi.

Sont considérés comme délits graves entraînant l'arrestation et la détention, toute manifestation inopportune dans un lieu public; et au théâtre, les sifflets ou autres bruits troublant les acteurs et le commissaire de police.

Sont également regardés comme motifs graves, les tapages nocturnes, eussent-ils même lieu le jour; les

cris, chants et concerts discordans dits vacarmes et charivaris.

Sont passibles des mêmes peines, tous les propos attentatoires aux lois du pays, au gouvernement ou aux fonctionnaires qui le représentent.

Même peine contre quiconque aura crié dans la rue des nouvelles fausses ou vraies, ou vendu des journaux autorisés ou non autorisés, ou tout autre imprimé désagréable à l'autorité.

Même peine contre celui qui y aura étalé un objet quelconque sans permission ou sans patente ; ou bien qui y aura stationné ou fait partie d'un rassemblement de deux personnes au moins.

Est encore un délit grave entraînant l'emprisonnement, la vente clandestine ou publique du tabac quand il est bon, c'est-à-dire non autorisé par la régie.

Sont traités comme infraction aux lois, tous les manquemens aux arrêtés de la police générale, de la police municipale, de la police rurale et de la police militaire. Seront en outre justiciables des conseils de guerre, tous les crimes et délits pouvant compromettre la sûreté des places fortes et le salut de la République, tels que de monter sur les parapets et de s'arrêter derrière les guérites.

En ce qui concerne la garde nationale, sont considérés comme délits graves et motivant la suspension de la liberté individuelle, les manquemens aux appels, aux revues et aux exercices; bref, à un service civique quelconque.

Nul ne peut être incarcéré que sur un mandat d'amener régulièrement délivré par un magistrat délégué à cet effet.

Sont dispensés de ce mandat : les commissaires et agens de police, les maires et adjoints, les huissiers, les

gendarmes et gardes-champêtres, les agens du fisc, les gardes nationaux, les officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de terre et de mer; enfin, en cas d'urgence, tous les citoyens âgés de vingt-et-un ans et au-dessus ou au-dessous.

Le domicile est sacré. Devient punissable et passible de dommages et intérêts, quiconque s'y introduit sans l'aveu du propriétaire ou du locataire.

Sont exempts de cette disposition les fonctionnaires et agens de la force publique désignés dans l'article précédent.

La visite corporelle est non moins expressément défendue, sauf à l'entrée ou à la sortie du territoire de la République; et partout ailleurs, en cas de suspicion légitime de fraude ou de détention de papiers et autres objets suspects.

Permis à tout citoyen français d'aller, de venir et de circuler librement, avec passeport et sous la surveillance des magistrats, commissaires, agens civils et militaires des lieux qu'il traversera, lesquels agens devront se faire représenter le dit passeport à l'entrée des villes, bourgs et villages, et plus particulièrement sur les routes et traverses, pour constater l'identité du voyageur. Ils devront, en cas de doute, le faire arrêter jusqu'à plus amples renseignemens. Ce passeport est bon pour un an.

Tout Français a le droit de pétition. Tout fonctionnaire, administrateur ou magistrat, à qui une pétition est adressée, a celui de ne pas la lire et de n'y pas répondre.

Nul n'est tenu de recevoir un pétitionnaire, et il a toujours le droit de le congédier.

Tous les citoyens ont la faculté de se réunir; comme aussi tout maire, adjoint, commissaire, préfet, sous-préfet, agens, sergens, gendarmes, sont autorisés à les en empêcher.

La liberté de la pensée est assurée à tous. Permis à chacun de publier librement son opinion ; sous peine de saisie, amende et prison, si cette opinion n'est pas celle de l'autorité ou du parti qui la remplace.

Sous les mêmes conditions :

Liberté de l'enseignement.

Liberté de conscience.

Liberté entière du commerce pour tont ce qui n'est pas prohibé à l'entrée, à la sortie ou à l'intérieur de la République.

Circulation libre de toute marchandise, sauf déclaration, visite, sondage, mesurage, pesage, plombage, acquit-à-caution, passavant, congé, passe-debout, acquits et permis, exigibles à toute réquisition, ainsi que l'ouverture des caisses, balles et ballots.

La confiscation est abolie; la saisie seule est permise. En matière de finances, toute saisie doit être constatée par deux agens du fisc munis de leurs commissions. Tout citoyen français non repris de justice peut remplacer les agens du fisc.

La confiscation immobilière est également interdite et la propriété est garantie par la Constitution, sauf le cas où le conseil d'Etat, celui de préfecture, le jury d'expropriation, le génie civil et militaire, le comité de défense des places, côtes et frontières, en ordonnent autrement.

Les édifices publics et particuliers sont placés sous la sauvegarde de la loi, et nul, s'il n'en est propriétaire, ne peut en ordonner la démolition totale ou partielle. Cette défense ne s'applique pas à l'architecte du département, à celui de la ville, à l'ingénieur local, au commissaire-voyer, au conseil d'arbitrage et à celui d'alignement qui, dans tous les cas, sont autorisés à faire démolir d'office, comme gênant la circulation, tout

édifice avançant trop sur la voie publique ou n'avançant pas assez. La démolition a lieu aux frais du propriétaire; mais les matériaux lui appartiennent.

Le citoyen français a droit à l'air et à la lumière, mais seulement sur la voie publique. Chez lui, l'air et la lumière sont soumis à un impôt dit des *portes et fenêtres*. Il peut s'en affranchir en ne recevant de jour et d'air que par la cheminée et en entrant par le soupirail de sa cave.

Liberté à tout citoyen de boire à sa soif chez lui ou ailleurs; mais défense, sous peine de saisie, confiscation et amende, d'y porter ou faire porter aucun liquide.

Ne sont pas comprises dans la défense, l'eau fraîche et l'eau chaude, quand elles sont douces ou non salées.

Les lois somptuaires étant abrogées: tout Français, quel que soit son sexe, peut se vêtir à son gré, en se conformant aux règles de la décence.

Ne font point partie des costumes permis, ceux qui distinguent les différentes catégories de fonctionnaires et les divers corps de l'armée.

Sont également prohibés les mascarades et déguisemens, excepté pendant les jours dits gras ou de carnaval, avec l'autorisation de la police. Cette autorisation ne sera accordée qu'aux agens de la dite police et aux fonctionnaires chargés de la surveillance des rues et lieux publics.

Tous les Français étant égaux devant la loi: les tribunaux doivent accueillir leurs plaintes sans distinction de rang ou de fortune. Sont seuls exclus de cette disposition, ceux qui n'ont pas d'argent pour payer les frais de greffe, d'expédition, de jugement, etc.

La justice est gratuite.

Tout citoyen âgé de vingt-et-un ans est électeur. Son

vote est libre, sauf révocation s'il est employé, ou la salle de police s'il est soldat, et son renvoi s'il est agent civil, commis, marchand ou ouvrier dépendant d'un patron quelconque; sauf enfin, s'il est patron lui-même, le bon plaisir du journal de la localité.

Tout individu a droit de contracter mariage, quand il n'y a ni empêchement ni opposition.

Ont droit de former opposition au mariage, les parens, le maire et ses adjoints, le colonel si le futur est militaire, ou son directeur s'il est employé, son patron s'il est ouvrier, enfin toute personne qui croit devoir le faire.

Chacun est admissible aux emplois civils et militaires, soit par voie d'avancement, soit par celle d'élection, à la charge de justifier qu'il a les qualités requises et qu'il peut remplir les conditions exigées.

Les conditions exigées et les qualités requises pour tous les emplois civils et militaires, sont de bonnes protections, notamment parmi les journalistes, quand on n'a pas le bonheur de l'être soi-même.

Les fonctions mises au concours appartiennent de droit à celui qui a mérité le plus de suffrages.

Les concours sont publics et ouverts à tous. Nul n'y est admis que sur un certificat attestant qu'il est apte à concourir. Les juges du concours peuvent seuls délivrer ces certificats.

Toute personne a le droit de tester et de recueillir un legs, en se conformant aux lois sur la matière. Elle peut aussi recevoir un don de la main à la main, mais seulement à domicile. Tout don sur la voie publique est interdit. Quiconque y acceptera une donation pourra être condamné à trois mois de prison, privé de ses droits civiques, et à l'expiration de sa peine, conduit au dépôt de mendicité.

Tout décédé a droit à la sépulture, avec la permission du maire ou de son adjoint. En cas de refus de leur part, le commissaire de police peut y pourvoir d'office et procéder à l'inhumation.

L'individu mort par accident et trouvé sur la voie publique sera, s'il est reconnu et réclamé, remis à ses parens; sauf le cas où le tribunal, la commission sanitaire ou l'académie de médecine légale et locale, en ordonneraient autrement dans l'intérêt de la vérité ou des sciences.

Toute exhumation ou violation de sépulture est sévèrement interdite; elle peut néanmoins être ordonnée par le magistrat ou le maire de la commune.

Cette formalité est inutile quand il s'agit de travaux d'art reconnus nécessaires à la défense du territoire, de tracé de chemins, d'études pour les voies de fer, de construction, de réparation, de plantation dans l'intérêt public ou particulier.

Les monumens funéraires érigés à la mémoire des défunts, ainsi que les dits défunts, seront laissés à la disposition des familles, à la charge de les faire enlever et transporter à leurs frais.

En cas de refus ou de non réclamation, les dits restes et matériaux seront vendus à la criée au profit du Trésor.

CIVILISATION. Un peuple n'est pas civilisé parce qu'il compte quelques centaines de poètes, d'historiens, d'architectes, de peintres, de sculpteurs, de docteurs ou de musiciens, et quelques milliers d'avocats, de banquiers, d'industriels, de propriétaires vivant à peu près et raisonnant tout juste. J'appelle un peuple civilisé celui dont la majorité a du pain et du bon sens. Or, je le demande, où est ce peuple en Europe? Quelle est,

parmi ces grandes et fières cités, si doctes, si opulentes en apparence, celle qui, en bien-être réel et en raisonnement, si l'on veut compter homme par homme, pain par pain, idée par idée, l'emporte sur un camp de Bedouins ou une horde de Tartares ?

Faites une visite domiciliaire de maison en maison, de hutte en hutte, dans nos villes de fabrique; interrogez les habitans sur leurs moyens de nourriture, d'éducation et d'avenir; puis, dites-moi si ce sont là des gens civilisés. Sur vingt, il y en a dix-huit qui ne savent pas faire une addition, dix qui ne pourront pas signer leur nom, et il n'y en a pas un qui puisse vous dire s'il aura demain un morceau de pain et si le surlendemain il ne sera pas mort de faim.

Si vous êtes curieux de connaître leurs moyens de persuasion et le procédé par lequel ils moralisent leur famille et l'initient à la conduite, à l'ordre, à l'humanité, ils vous montreront leur poing ou un bâton : c'est leur procédé d'éducation civile et religieuse.

Quant à leur délicatesse ou leur moralité, présentez-vous avec un sac d'écus et marchandez leur vote et leur conscience : s'ils hésitent, c'est que le sac ne leur semblera pas assez plein ou qu'ils n'y verront que des gros sous.

Et vous appelez cela un peuple civilisé ! S'il l'est, où en trouverez-vous qui ne le soit pas ? Et ceux que vous nommez sauvages, en quoi sont-ils inférieurs à celui-ci ?

Peut-être croirez-vous que ce sauvage raisonne moins bien que votre homme des villes : faites causer l'ouvrier de fabrique et dites si, même chez les Hottentots, si parmi les Nègres et les Papoux, il est possible de rencontrer un être plus ignorant et plus stupide ?

Ce nègre sait peu de chose, il est vrai; mais il peut

se tenir sur ses jambes. Eh! bien, deux jours par semaine, cet ouvrier ne le sait même pas, et c'est ivre-mort que vous allez le ramasser dans le ruisseau, tandis que sa femme et ses enfans à jeûn vous demandent l'aumône; et voilà l'homme civilisé!

Quant à cette civilisation, considérée comme gouvernement, à quoi mène-t-elle? De quoi garantit-elle le gouverné? Est-ce de la peste, de la guerre ou de la famine? Loin de l'en garantir, c'est tout cela qu'elle lui procure.

La peste, en le parquant dans un taudis infect où l'impôt lui interdit l'air et la lumière.

La guerre, en le contraignant à prendre un fusil pour soutenir des principes et des intérêts qui ne sont pas les siens.

La famine, en le privant de ses bras durant les plus belles années de sa vie, employées à manier ce fusil; puis en lui enlevant, par des droits excessifs, pendant le reste de cette vie, la moitié de sa subsistance ou du prix de son travail.

Et il est des hommes assez aveugles pour applaudir à un tel régime, pour prétendre que c'est la civilisation arrivée à son apogée! Moi, je dis que c'est la barbarie dans toute sa hideur. Je dis que la barbarie est où la misère en haillons jonche le pavé des rues. Je dis que ce possesseur de palais, que cet homme riche, instruit, intelligent, que vous citez comme représentant la civilisation, ne la représente pas, puisque lui et ses pareils ne forment pas la vingtième partie de la masse, et que les dix-neuf autres vingtièmes ne sont absolument que ce que je viens de vous dire: des brutes ou des mendians.

En vérité, il faut que l'aveuglement soit bien grand chez nous autres Européens, pour que nous nous vantions

de notre humanité, de nos lumières, et que nous nous appelions les sages de ce monde. Si jamais, ici-bas, il apparaît de véritables sages et un peuple réellement civilisé, que diront-ils de nous? Et qu'en pensera la postérité? Comment qualifiera-t-elle notre orgueil? Hélas! je le crains bien, ce regard de dédain que nous jetons sur nos pères, nos fils, avec plus de raison, le jetteront sur nous.

Sans doute, il y a moins de superstitions religieuses qu'il n'y en avait autrefois; mais il y a plus de préjugés politiques ou sociaux. N'en est-ce pas un, et de la pire espèce, que celui *qui nous fait dire* qu'il ne peut y avoir de gouvernement et de peuple, si la pauvreté n'est pas le partage d'une partie de ce peuple?

Qui nous fait croire qu'un pacte social est équitable, bien qu'il ne soit profitable qu'à la petite minorité?

Qui nous fait faire, pour maintenir cet état de choses, des lois contraignant une moitié de la nation à se faire tuer pour l'autre?

Je vous le demande encore: qu'est-ce qu'une civilisation où les neuf dixièmes des civilisés souffrent de la faim ou en meurent? Où neuf autres dixièmes savent à peine compter jusqu'à dix et sont, en raisonnement, au-dessous des barbares?

Chez un tel peuple, à quoi bon vos livres qu'il ne peut pas lire; vos philosophes et vos moralistes qu'il ne comprend pas; vos chefs-d'œuvre de sculpture, d'architecture qu'il distingue à peine d'une échoppe ou de la borne du coin, et qu'il brisera de préférence si vous le laissez faire?

Mais ces livres, mais cet exposé de ses droits, tenez-vous beaucoup à ce qu'il les comprenne, et n'avez-vous pas, dans vos combinaisons léoniennes, compté un peu sur son ignorance? Ne craignez-vous pas qu'en devenant

moins stupide, il ne devienne moins crédule, conséquemment moins soumis? Seriez-vous d'avis que la misère est la première garantie de l'obéissance, et qu'un peuple est ingouvernable par cela même qu'il est heureux? Est-ce pour cela que vous le maintenez dans sa misère et son abrutissement? Je n'ose l'affirmer, car vous ne cessez de dire le contraire, et je suis porté à croire qu'il y a dans votre fait plus d'insouciance que d'intention.

Ecartant donc la question de préméditation, nous dirons: non, ceci n'est pas la civilisation; c'est la barbarie constituée, c'est l'iniquité érigée en principe et en droit.

Ce n'est pas non plus un gouvernement, car le devoir de tout gouvernement est d'assurer le bien-être de tous, ou au moins de la plupart.

Si ce gouvernement n'y parvient pas, il doit abdiquer, car il n'a pas su remplir sa mission ou il ne l'a pas pu, et dans l'un ou l'autre cas, il doit en remettre le fardeau à un autre.

Si j'étais chargé de faire une charte, n'importe pour quel peuple, mon premier article assurerait un asile, du travail ou du pain à tout citoyen.

Le second article prohiberait l'oisiveté, le vagabondage, et prononcerait l'expulsion de la communauté de toute personne valide qui ne pourrait justifier de ses moyens de vivre sans travailler ou faire travailler.

Le troisième serait l'obligation imposée aux parens, ou à leurs représentans, d'envoyer leurs enfans aux écoles, et une punition exemplaire pour ceux qui ne le feraient pas.

C'est dans ces garanties contre la faim, contre l'ignorance, que je verrais un premier pas vers une civilisation réelle ou un bien-être commun. Hors de là, je regarderais notre état social et notre constitution soi-disant

libérale, comme une illusion ou une tromperie, et je dirais : sous le gouvernement dit libre et constitutionnel, ou bien encore démocratique et républicain, s'il y a autant de pauvreté qu'il y en avait sous le régime féodal, c'est que ce gouvernement dit libre et constitutionnel ne vaut pas mieux que l'autre. S'il y en a plus, c'est qu'il vaut moins et que la civilisation a rétrogradé et la liberté avec elle, car la première liberté, celle sans laquelle tout le reste n'est rien, c'est la liberté de vivre ; et elle n'existe pas pour celui qui n'a ni pain ni travail, ou bien qui, les ayant, n'a pas la certitude de les avoir le lendemain.

Bonnes gens qu'on gouverne par des mots, tâchez donc d'obtenir qu'on vous mène par les choses, et tâchez d'apprendre à distinguer les uns des autres. Ne vous laissez pas engluer aux belles phrases, et quand on vous cornera aux oreilles : *liberté*, *patrie*, *gloire*, *victoire*, examinez d'abord ce qui vous en reviendra, c'est-à-dire si vous paierez votre pain et votre viande meilleur marché, ou si vos impôts seront moins lourds, enfin si on exigera un peu moins de vos bras, de votre temps ou de votre sang.

Si les choses doivent rester ce qu'elles sont, si l'on ne vous prouve par francs et centimes, que vous y trouverez votre compte, tenez-vous pour certain qu'on se moque de vous et que ces paroles dorées n'ont pour but, s'il ne reste rien à vous prendre, que de garder ce qu'on vous a pris et de maintenir l'exploitation libre de la majorité imbécile par la minorité malicieuse.

CLOCHES. Elles sont presqu'un article de foi, et dans notre siècle de tolérance, on risquerait beaucoup moins de nier la divinité de Jésus-Christ que la sainteté des cloches.

On baptise les cloches, on les oint d'eau bénite, on les couronne de fleurs, on les habille de velours ou de soie, on les encense, on les prie. Si on ne les adore pas, bien peu s'en faut. C'est que les cloches ont de grandes vertus : elles aident au salut des vivans et au soulagement des morts. C'est l'accompagnement indispensable de notre entrée dans ce monde et dans l'autre, et sans cloches on ne pourrait, dans la chrétienté, ni naître, ni vivre, ni mourir. Ajoutons qu'elles font les noces.

Eh ! bien, nonobstant cette haute utilité des cloches et la grande faveur dont elles jouissent, au risque même de passer pour leur ennemi personnel et l'avant-coureur de l'antechrist, je veux dire leur fait, principalement à celles de cette bonne ville, qui sont bien les plus babillardes, les plus commères, les plus insupportables, les plus bêtes cloches que jamais sonneur ait mis en branle. Est-ce sa faute? Est-ce la leur? De tous les deux, peut-être. Quoiqu'il en soit, il semble qu'elles aient juré haine à la mesure et à l'harmonie, et qu'elles s'entendent pour produire la plus détestable cacophonie qui jamais ait insulté à l'art des accords.

Or çà, mesdames les cloches, seriez-vous devenues hérétiques, ou ce qui est pis, païennes et bestiales? Au lieu d'honorer le ciel, que par état, comme par devoir, vous êtes chargées de tenir en joie, auriez-vous l'intention de lui donner un charivari?

J'ai assisté à ceux, de glorieuse mémoire, qui furent octroyés à Brest à de hautes notabilités civiles et militaires. J'en ai entendu aussi à Nantes, à Rennes et à Quimper, tous lieux célèbres par leur talent charivarique, et pourtant j'atteste qu'il y avait aussi loin du bruit de ces milliers de casseroles, sonnettes, cresserelles et trompettes détonnant toutes ensemble, à votre effroyable

discordance, qu'il y a d'un mirliton à un trombone.

Je n'ignore pas, mesdames les cloches de notre bonne ville, que dans une intention sans doute louable, vous avez voulu, à l'imitation de vos voisines de Flandre et d'Artois, nous donner de petits airs de carillon, et que depuis une dixaine d'années vous avez régulièrement, à tous les baptêmes, à tous les mariages, voire même à quelques enterremens, selon votre idée, essayé de nous chanter : *Ah! vous dirai-je maman,* ou *Que ne suis-je la fougère!* L'intention était bonne, c'était pour nous faire rire. Mais pour faire rire les gens, il faut se borner à les chatouiller, et se garder de les écorcher. Or, sur les six notes dont se composent ces airs, vous avez toujours soin d'en faire trois fausses et d'en laisser une de côté: de façon que l'air va justement comme une pie à qui on a cassé une aile.

Ceci ne serait rien, on s'accoutumerait à votre air boiteux, si chacune de vous s'entendait pour donner le ton à son tour; mais vous faites, pardonnez-moi l'expression, comme les grenouilles dans un marais : dès qu'une s'est mise à coasser, il faut que toutes les autres suivent. Mais encore les grenouilles, toutes grenouilles qu'elles sont, ont-elles le bon sens de coasser la même note, peut-être parce qu'elles ne savent que celle-là. Vous êtes mieux douées sans doute; mais à quoi bon, si c'est pour faire pis que celles qui le sont moins? Si l'une de vous commence en *sol*, l'autre attaque en *la*, une troisième en *si*, une quatrième en *ut*, puis en vient une cinquième qui entonne un *majeur* quand les autres sont en *mineur*, ou un *trois-temps* pour faire niche au *deux-quatre*. Jugez de l'effet!

Ne craignez-vous pas que le bon Dieu qui, non plus qu'un autre, n'aime la mauvaise musique et pas plus les sottises chantées que les sottises parlées, ne se

fâche enfin, et ne vous jette, vous et vos sonneurs, par les fenêtres de vos clochers, avec défense de vous relever jusqu'à ce que vous ayez appris à chanter juste, en mesure, et non comme des créatures ou des poissardes en goguette?

Mais j'y pense. N'y aurait-il pas un peu d'intention dans votre fait et ne feriez-vous pas comme ces joueurs de vielle ou de hautbois qui s'exercent à fausser le plus possible, afin de contraindre l'infortuné à la porte duquel ils s'arrêtent, à payer leur silence? Est-ce que vous croyez, par hasard, contraindre ainsi le bon Dieu à vous envoyer de la manne? Quoi! impudentes, c'est en vociférant devant l'Eternel, c'est en lui montrant le poing que vous voulez lui soutirer des grâces! Ah! je ne m'étonne plus si vous êtes si mauvaises envers les vivans! si, non contentes de les poursuivre pendant le jour de vos lamentables clapissemens, vous vous plaisez encore à troubler leur nuit en imitant, par je ne sais quels capricieux tintemens, les accens convulsifs du tocsin!

Mais malheureuses, vous ne comprenez donc pas les conséquences de cet abominable jeu? Les pauvres gens que vous éveillez en sursant et qui, à votre appel fallacieux, se jettent en bas de leur lit, vingt fois trompés pas vos fausses alarmes, ne s'éveilleront plus lorsque le danger sera réel, quand leur maison et même la vôtre seront en flammes, quand enfin sonnera le tocsin véritable.

Ainsi, vous faisant incendiaires, vous voulez, à vos autres méfaits, cloches folles et malveillantes, ajouter celui d'aider les gens à brûler, non-seulement en ce monde, mais aussi dans l'autre; car, à moins qu'ils n'aient la patience de Job, tous vous ont dit: *racca*, en vous maudissant du fond de leur cœur.

Dans votre intérêt, comme dans le nôtre, n'y aurait-il

pas moyen de s'entendre? Est-ce que vous en seriez moins cloches quand vous sonneriez avec un peu plus de justesse et de mesure, et même quand vous ne sonneriez que quinze heures sur vingt-quatre? Remarquez qu'en sonnant toujours, c'est, pour bien des gens, comme si vous ne sonniez jamais; car vous leur avez tellement endurci le tympan, qu'ils ne vous entendent plus et qu'ils demandent quelquefois dans leur bienheureuse surdité : il n'y a donc plus de cloches en France?

Cet inconvénient n'est pas le plus grave. Il y a des personnes qui, en haine de vous, ont pris en horreur le clocher, puis l'église tout entière, et qui, pour ne plus vous entendre, sont parties pour l'Algérie, afin de s'y faire Turcs. Voyez, imprudentes, à quoi vous exposez les ames! Prenez garde que les fidèles n'examinent vos papiers et qu'ils ne vous demandent si jamais Moïse, si David, si Salomon ont fait sonner les cloches. Savez-vous bien que dans le temple il n'y en avait pas une seule; qu'il n'y en eut jamais ni à Jérusalem, ni à Bethléem, et que la nuit de la naissance de Notre-Seigneur on n'entendit pas le plus petit carillon? Savez-vous aussi que c'est sans cloches qu'il convoquait ses disciples et rassemblait le peuple? Que jamais cloches n'annoncèrent l'heure des évangiles, et pourtant qu'on s'y disputait les places, chose qui n'arrive pas toujours à ceux qui ont les cloches et paient les journaux pour les annoncer à leur prône? Bref, c'est sans cloches qu'il sauva les hommes.

Les apôtres n'en usèrent pas davantage pour répandre la foi sur toute la terre; et plus tard, les martyrs et les confesseurs montèrent au ciel sans qu'un coup de cloche annonçât leur départ ou leur arrivée. Enfin, les trois quarts de ces milliers de saints et de saintes que vous prétendez fêter à toute volée, ne savent même pas ce que vous voulez leur dire; car ils étaient saints

avant que les cloches ne fussent saintes, avant même qu'elles ne fussent nées. Aujourd'hui encore, ils ne comprennent pas en quoi un chaudron d'airain, dans lequel bat un morceau de fer, peut contribuer à la sainteté et être agréable à Dieu qui, probablement, ne met pas grande différence entre la plus belle cloche du plus beau clocher de la terre et le grelot du hochet de l'enfant ou de la marotte de la folie.

Quel rapport surtout vos cloches peuvent-elles avoir avec les trépassés pour qui vous en faites une si furieuse dépense? Si un homme, une sonnette à la main, allait se poser à côté d'une tombe et sonner sans répit aux oreilles du mort, on dirait : cet homme ne sait ce qu'il fait. S'il prétendait que c'est agréable au mort, on dirait: il a perdu la tête. Enfin, s'il ajoutait: ma sonnette expie les péchés de ce mort et le met en paradis, on s'écrierait: il est fou à lier.

Eh! bien, que la sonnette, au lieu de peser un quarteron, pèse trois quintaux, qu'au lieu de s'appeler sonnette elle s'appelle cloche, par cette seule différence de nom et de poids, ce qui était absurde va selon vous devenir très-raisonnable, et qui plus est, très-saint. Et c'est à coups de sonnette devenue cloche que vous allez faire fléchir la justice de Dieu et d'un coupable faire un innocent! Et vous avez le front, matérialistes que vous êtes, de nous débiter de semblables énormités! Ne voyez-vous donc pas qu'elles sont attentatoires à la majesté de Dieu et à la religion?

Gare au premier synode, gare qu'examen fait de vos titres, vous qui vous êtes introduites dans le sanctuaire comme grillon sous l'âtre, on ne vous prouve que vous n'êtes ni un commandement de Dieu, ni un commandement de l'église; mais que d'origine tout-à-fait mondaine et même un peu païenne, vous tenez de fort près à Satan

et à ses pompes. Enfin, ne me forcez pas à révéler, qu'instrument d'un culte peu canonique et nées *inter pocula*, ce sont les bacchantes et les corybantes qui, les premières, vous ont mis en branle.

Encore une fois, ménagez un peu plus le pauvre monde. Sonnez les matines, sonnez la messe, sonnez les vêpres les jours qu'elles doivent être sonnées, mais retenez-vous un peu sur les noces, sur les baptêmes, sur les enterremens et beaucoup sur les fêtes de votre invention qui, depuis quelque temps, se multiplient à un tel point, que la semaine ne leur suffit plus, et qu'un jour non férié, un jour sans grande sonnerie est aujourd'hui, dans notre bonne ville, un phénomène qui ne se présente pas deux fois par mois.

A tant de griefs, j'ajouterai que vous pensez fort mal: vous n'êtes pas du tout républicaines et l'égalité est votre bête noire. Que le pauvre se marie, qu'il naisse ou qu'il meure, dédaigneuses des petits, si vous ne vous taisez complètement, c'est un simple murmure, un maigre bourdonnement que vous faites entendre. Mais est-ce un riche qui vient au monde ou qui en sort; est-ce un gros mort, comme disent les bonnes ames, quel carillon! quel fracas! Oui, votre voix retentissante semble narguer le malheureux qui ne peut la payer. Est-ce là l'équité? Est-ce la charité? Non, mesdames les cloches, c'est autre chose; et si Satan est le père de l'orgueil, vous en êtes la voix.

Hélas! l'abus conduit souvent à mauvaise fin. Ce n'est pas assez de faire joyeuse vie, il faut faire vie qui dure. Si vous en croyez un homme qui vous veut moins de mal qu'il n'en a l'air, ne sonnez pas trop fort, si vous voulez sonner long-temps. Rappelez-vous les jours néfastes où l'on vous mit en gros sous. Aujourd'hui, comme tout se perfectionne, on vous mettrait en centimes.

Moi, vieil ami de l'harmonie, je ne demande ni l'un ni l'autre ; je désire seulement qu'on vous mette au diapason et qu'il vous plaise de sonner, sinon moins fort, du moins plus juste.

CLUB (*Avril* 1848). Mot anglais, celte ou saxon, bas-breton, peut-être ; n'importe, j'en laisse l'étymologie aux savans.

Quant à la chose, nous en dirons deux mots ; et pour premier, je la déclare mauvaise.

La preuve sera brève. Les jacobinières de 1791, 1792, 1793 étaient des clubs, et Danton, Marat, Robespierre, Carrier, Collot d'Herbois et autres, des clubistes. Les journées de septembre, les noyades, les mitraillades, toutes les listes de proscription émanèrent des clubs.

Cependant on a rouvert les clubs en 1848, et bien des gens étaient disposés à y refaire ce qu'on y avait fait.

Aussi, à ce mot, dressant les oreilles, nous leur avons crié : à quoi bon la chose? Car, en résumé, quelle est-elle?

Club, réunion de gens qui ne sont rien et qui visent à être quelque chose.

Repris de justice, ouvriers fainéans, habitués de cabaret, étudians traîneurs de rue, avocats sans causes, négocians en faillite ou prêts à l'être, notaires ruinés, agens d'affaires véreuses, intrigans de tous les pays, mouchards de toutes les polices, tels ont toujours été et tels seront encore les élémens des clubs.

Aussi, un conseiller de l'école de Machiavel engageait le premier consul, qu'effrayaient les sociétés secrètes, à laisser momentanément se rouvrir les clubs de la capitale. « C'est une excellente souricière, lui disait-il; nous les

laisserons paisiblement faire; puis à la troisième ou quatrième séance, nous arrêterons tous les membres. La capture sera bonne, car on peut être assuré qu'il s'en trouvera quatre-vingt-dix sur cent qui ont quelqu'affaire à démêler avec la justice ou leurs créanciers.

Les sociétés secrètes diffèrent peu des clubs quant au bien qu'elles font. Les sociétés secrètes sont les taupes qui rongent et minent le terrain. Les clubs sont les chats qui miaulent aux portes du logis et égratignent ceux qui entrent. Ils sont, au total, moins à redouter que leurs concurrentes.

Néanmoins, je vous conseille d'empêcher les clubs.

Si vous ne le pouvez pas, si l'engouement populaire les exige ou si la peur les tolère, que les bons citoyens n'hésitent pas, qu'ils en deviennent membres, qu'ils y obtiennent la majorité, qu'ils les dirigent enfin. S'ils ne les amènent pas à faire du bien, ce qui est difficile, ils les empêcheront de faire du mal.

La bourrasque passée et le calme revenu, les clubs s'en iront d'eux-mêmes. C'est une plante qui naît dans l'eau trouble et ne reverdit que quand le torrent déborde.

COLIMAÇON (*Avril* 1848). Bête qui a des cornes et point de pattes et qui ne court pas très-vite; mais comme elle englue tout ce qu'elle touche et surtout l'endroit où elle passe, elle oblige ainsi ceux qui la suivent à courir encore moins vite, de façon qu'elle demeure toujours en tête.

Ses cornes sont inoffensives, et n'ayant ni mains ni pattes, elle ne peut avoir de griffes.

Sa coquille n'est pas très-dure; elle n'a donc, en apparence, aucun moyen de défense, et pourtant c'est une créature des plus vivaces, ajoutons des plus nuisibles.

D'abord, parce qu'elle mange toujours et ne produit jamais.

Ensuite, parce qu'au moyen de sa glue, non-seulement elle empêche les autres bêtes de la dépasser, mais qu'en forçant la dose, elle parvient, quand il lui plaît, à les figer sur place, à les y clouer pour ainsi dire; de sorte que, ne pouvant avancer, il ne leur est pas plus possible de reculer; et, bien qu'elles veuillent sortir de l'ornière, il faut qu'elles y restent.

Elle a, en outre, le singulier privilège de revivre sous le pied qui l'écrase; et quand vous croyez qu'il n'est plus question d'elle, renaissant de ses cendres, puis glissant sous votre talon, elle atteint la jambe, elle gagne doucement le dos, et petit à petit, elle vous grimpe ainsi sur la tête. N'en avez-vous pas vu s'élever, de cette manière, jusqu'au sommet des plus grands arbres et des plus hauts clochers, tout comme l'aurait fait un oiseau pourvu des meilleures ailes? — C'est qu'il n'est pas de procédé plus certain pour aller loin et aller long-temps, que de glisser contre l'obstacle, que de ramper, comme disent les envieux qui, faute d'avoir su s'y prendre, sont restés en route.

Aussi le colimaçon est-il devenu, de nos jours, un animal très-important et une sorte de personnage.

COMMERCE. « Je donnai, disait je ne sais quel ancien conteur, ma vieille culotte à un Allemand qui la prêta à un Anglais qui la vendit à un Juif, lequel fit fortune. »

Ceci résume toutes les spéculations du monde avec le change et le crédit. Supposez seulement, pour relever la chose, que la culotte est neuve et que l'Anglais a remboursé l'emprunt, capital et intérêt.

Le commerce fait beaucoup de bien aux hommes, mais non toujours, et quand il dépasse certaines limites, quand il amène ces hommes à se vendre eux et les autres, ou ce qui est pis, à s'entretuer, il devient réellement un mal.

On ne se bat aujourd'hui que pour la marchandise : c'est la concurrence à main armée. Derrière les baïonnettes s'avance la boutique. Une caricature anglaise représente un officier général, le sabre à la main, sur un rempart qu'il vient d'escalader, s'écriant : « Maintenant, faites avancer les cotons. »

L'Angleterre, bloquant la Sicile parce qu'elle veut vendre ses soufres à d'autres qu'à elle, armant contre la Chine parce qu'elle ne veut pas recevoir sa contrebande et s'empoisonner avec l'opium, dépeint bien notre siècle cruellement mercantile.

M. Blanqui disait : « Il y a une industrie qui donne un mouvement de six cent millions et dont on ne parle jamais, qui ne réclame rien et se contente de tout : c'est l'industrie du cordonnier.

» Il en est une autre qui n'emploie que trois cent millions, qu'on accable de faveurs et qui toujours réclame, et chaque année fait retentir de ses plaintes les chambres et les journaux : c'est l'industrie des fers.

» Pourquoi cette différence? C'est qu'aucun cordonnier n'est pair, député ou grand propriétaire. »

A plus forte raison ceci pourrait s'appliquer aux nations : on ferait bien moins la guerre pour le commerce si le gouvernement n'était pas commerçant. Je crois que dans l'intérêt de tous, il vaudrait mieux qu'il ne le fût pas et qu'il se bornât loyalement à faire la police entre ses traficans, non pour les entraver dans leurs spéculations, mais pour les conduire à y mettre un peu plus d'ordre et de probité.

Les maîtrises n'étaient pas si ridicules : en ne limitant

plus le nombre des marchands de chaque chose et des ouvriers de chaque état, je ne vois pas ce que le public et ces ouvriers y ont gagné. Il est clair que s'il y a plus de serruriers qu'il n'y a de serrures à poser et plus d'architectes que de maisons à bâtir, il faudra bien que la moitié meure de faim et que l'autre moitié ne mange pas à son appétit.

La concurrence est bonne tant qu'elle ne dégénère pas en combat, car arrivée à ce point, elle conduit droit au monopole.

Il ne faudrait pas aller bien loin pour en trouver des exemples, ne fût-ce que dans la liberté des transports ou des voitures publiques. Là, comme partout, les gros capitaux ont mangé les petits. On a acheté la concurrence, et à défaut, on l'a tuée.

Dans un cas, comme dans l'autre, le public en a payé la façon. Si la concurrence avait été limitée, elle existerait encore, et le public n'aurait payé que ce qu'il devait.

Qu'on nous accuse de contradiction, qu'on nous dise : vous avez prêché la liberté du commerce. Oui, sans doute, nous l'avons prêchée et nous la prêchons encore, et c'est pour cela que je demande de l'ordre dans cette liberté, afin que chacun en profite. Je demande aussi la liberté de l'industrie, mais non de celle des voleurs.

Qu'est-ce qui constitue le commerce? Vendre et acheter. Pour vendre, il faut produire ou acheter soi-même. Ainsi, le commerce exige à la fois des vendeurs et des acheteurs. Ce sont les conditions *sine quâ non*. Mais il en est une autre non moins indispensable, c'est que le nombre des vendeurs soit calculé sur celui des acheteurs et sur leurs besoins présumés; car si tout le monde désire vendre, ce n'est pas une raison pour que tout le monde veuille acheter : ce serait plutôt le contraire.

La quantité des notaires et des huissiers est déterminée selon les besoins de la localité ou de leur clientèle. Pourquoi n'en serait-il pas de même des marchands et débitans? Ne serait-ce pas le moyen d'empêcher la ruine du grand nombre au profit du plus petit? N'est-ce même pas le seul mode rationnel de maintenir la concurrence et le juste prix de la marchandise?

Ne serait-ce pas aussi la meilleure garantie contre les fraudes, les falsifications, dernières armes du malheureux qui lutte contre sa ruine?

La liberté du commerce est moins dans celle d'essayer que dans les moyens de réussir, car cette liberté serait nulle de fait si elle consistait seulement dans la volonté de faire. Elle ne sera donc qu'un leurre et un mensonge tant qu'elle ne conduira au but que la minorité et qu'elle en enrichira un pour en ruiner dix. Or, je vous le demande, n'est-ce pas ainsi que les choses se passent?

Encore, si le public en profitait, je dirais : il n'y a que demi-mal. Mais ici, comme toujours, il est victime: on l'écorche, on le vole, on l'empoisonne; et c'est si bien dans ce droit de grapiller et de tripoter que le petit marchand, comme souvent le gros, voit la liberté du commerce, qu'il n'a pas assez de poumons, quand on le prend la main dans le sac, pour crier: *à l'arbitraire.*

Ce mot a toujours sur nous un effet magique: ce bon public, dès qu'il l'entend, se lève furieux et court au plus vite prêter main-forte au désolé fripon, contre la tyrannie du commissaire, qui prétend l'obliger à refondre ses balances et ses poids et à payer cinq francs d'amende sur les cinq cents qu'il a volés, tout compte fait, pendant la dernière semaine.

Un pour cent et les frais en sus : l'horreur! N'est-ce pas là véritablement du despotisme! La presse le comprend si bien, qu'elle se joint au condamné contre cet

affreux magistrat qui sera trop heureux s'il en est quitte pour les qualifications de mouchard et d'agent provocateur, car cette presse voudrait qu'on le mît en jugement.

Tout ceci est-il vrai ou non, et n'est-ce pas là le commerce de détail? Que vous dirai-je donc du gros ou des expéditions d'outre-mer, depuis les fusils de traite qui éclatent au premier coup, jusqu'aux bouteilles de vinaigre étiquetées *Laffitte* ou *Château-Margaux?* Hélas! n'est-ce point par ces infâmies que des maisons, aujourd'hui millionnaires, ont déconsidéré et ruiné le commerce français sur tous les marchés étrangers?

Si vous voulez avoir un véritable commerce, moralisez-le.

La moralisation est une délimitation, direz-vous; où commenceront les limites?

Elles commenceront là où le commerce cesse et où la fraude commence.

COMMISSIONS. Devoirs que les gens qui n'ont rien à faire sont chargés de remplir pour les gens occupés. Néanmoins, faites faire vos commissions par des amateurs le moins qu'il vous sera possible, et s'il y a une petite poste ou un commissionnaire à portée, ne manquez pas de lui donner la préférence. Il vous en coûtera soixante-quinze centimes; mais fût-ce soixante-quinze francs, vous y gagneriez encore.

Une commission est aussi une feuille de papier timbrée par laquelle le roi ou son fondé de pouvoir, ou si vous aimez mieux, la république, délègue à l'un de ses sujets une portion de la souveraineté. Un douanier, un garde-champêtre, un commis d'octroi, fraction du souverain, est ainsi porteur de sa commission. C'est son arme offensive et défensive et le grappin à l'aide

15

duquel il peut appréhender au corps homme et marchandise.

On dit encore : faire la commission; c'est trafiquer pour le compte d'autrui : procédé assez certain pour faire fortune, quand on ne veut pas la faire trop vite. Mais il est des gens qui trouvent moyen de faire banqueroute en faisant la commission.

La commission se subdivise à l'infini : tel industriel fait la commission par commission; commission qui n'est souvent elle-même que la suite d'une autre commission.

Les commissionnaires de commerce ne sont pas de simples commis, comme on pourrait le croire, ni même des personnages de petite importance. Il est tel commissionnaire qui vaut, à lui tout seul, tous les négocians dont il fait la commission. Aussi, voit-on les commissionnaires arriver aux emplois et aux dignités, et plus d'un ont trôné et trônent encore à la chambre. Puissent-ils y faire nos affaires comme ils ont fait les leurs, et Dieu veuille qu'ici encore nous n'ayons pas à regretter le commissionnaire du coin!

C'est toujours ce dernier que je vous recommande, soit pour porter vos paquets, soit pour les dignités quand elles deviendront vacantes.

COMMUNISME (*Avril* 1848). Qu'est-ce que le communisme? C'est la propriété en commun. Qu'est-ce que la propriété en commun? C'est la propriété qui appartient à tous, ou en d'autres termes, à personne. Qu'est-ce qui constitue le fait de posséder? Celui de disposer, c'est-à-dire de donner, de vendre et d'exploiter ce que l'on a. La propriété en commun, qui ne permet aucune de ces choses, n'est donc point la propriété. Le communisme est donc l'abolition de la propriété. Dès-lors, le communisme

est aussi la renonciation à l'individualité. C'est la soumission aveugle à la volonté d'autrui ou à une règle qui ne souffre pas de réflexion; c'est l'homme devenu bœuf, mangeant au ratelier sa part d'une botte de foin, sans avoir même le droit de se plaindre, si ce foin est dur ou moisi. Faites donc marcher la liberté avec le communisme.

Qu'il soit la base du régime ascétique, qu'il existe dans un couvent de moines ayant fait vœu de pauvreté, d'obéissance, de renonciation à toutes les passions, à toutes les joies de ce monde, je le conçois; mais ailleurs, mais au grand air, mais au souffle de l'indépendance, cette abnégation de l'avoir, cette renonciation au bien-être ou au superflu, sont impossibles, et le plus misérable des mendians, celui qui vit au jour le jour, sans cesse en face de la faim, après une semaine d'expérience, préfèrera sa misère à une communauté qui ne lui laissera ni la disposition de lui-même, ni l'espoir d'acquérir et de posséder à son tour.

On peut rêver le communisme, on peut y croire, on peut le désirer et parvenir même à l'établir; mais le maintenir, mais le faire subsister dans une société quelconque, si cette société n'est pas claquemurée dans un bagne, dans une caserne ou un couvent, si elle n'est pas régie avec une barre de fer, je vous en défie.

Non, un gouvernement communiste ne durerait pas un mois, pas huit jours. Sans doute, vous trouverez des gens disposés à prendre ou à recevoir, à passer de l'état de vagabond à celui de propriétaire, mais dès qu'ils le seront, n'espérez pas qu'ils consentent à ne plus l'être; ne les comptez plus parmi les partisans du communisme. Comptez-les même parmi ses ennemis les plus acharnés, car il n'est pas de propriétaire plus tenace, plus irritable, plus jaloux de ses droits que celui

qui l'est de fraîche date, et ceci, toujours en raison inverse de l'importance de sa propriété; moins elle est grande, plus il y tient.

Le titre de patriote est en honneur chez vous, et l'amour de la patrie est mis au premier rang des vertus civiques; or, ne voyez-vous pas que cet amour n'est autre que celui de la propriété? Est-ce que le communiste peut avoir une patrie? Ou, s'il en a une, est-ce qu'il peut l'aimer? Oui, comme l'esclave aime sa chaîne, comme le prisonnier aime sa prison.

Le communisme attache de fait l'homme à la glèbe; car où voulez-vous qu'il trouve à manger, s'il quitte l'auge et le ratelier communs? Ailleurs, chacun a sa place, chacun a sa part et n'en a qu'une. Quel est celui qui la lui cèdera? Ou, s'il le fait, comment vivra-t-il lui-même? L'hospitalité, ou si vous aimez mieux, la fraternité, la vraie fraternité, car il en est une autre, ne peut naître qu'avec le superflu, à moins que vous ne la fassiez consister en poignées de mains et en accolades, nourriture creuse et qui n'enrichit guère que celui qui la distribue.

L'exercice de la fraternité comme j'entends la fraternité, de l'hospitalité large et généreuse qui agit sur le petit comme sur le grand, tel est, à mes yeux, le seul communisme admissible, le communisme que j'appellerai social, car l'autre est tout le contraire. Eh! bien, ce communisme social n'existe et ne peut exister que par l'inégalité des fortunes; et le citoyen qui le pratique le mieux est celui qui, étant le plus riche, fait le plus amplement profiter de sa richesse ceux qui le sont moins, c'est-à-dire qui les fait travailler le plus utilement, le plus fructueusement pour l'ensemble et pour eux-mêmes.

Dépenser tout son revenu, le bien dépenser, créer ou encourager le travail, le payer équitablement et à sa valeur, voilà comme je comprends le bon emploi

de la richesse; et si c'est le superflu qui fait la liberté, si c'est lui qui réalise l'égalité, c'est lui encore qui crée la fraternité, car pour donner une part à mon voisin, il faut que j'aie au moins deux parts. De la grande richesse à la simple aisance, et de celle-ci à la pauvreté, la différence est donc seulement dans celle du nombre de parts à distribuer, ou dans les moyens plus ou moins étendus d'appliquer cette distribution.

Cette répartition, vous l'exercez toujours à un degré quelconque, par la seule force des choses. Quelqu'avide, égoïste ou vorace que soit un homme, il a beau faire, il ne consommera jamais qu'une part, c'est-à-dire ce que comporte l'appétit d'un homme; et s'il ne fait pas couler dans le ruisseau le lait de ses vaches, jeter à la rivière son orge, son blé, les fruits de ses vergers, son or et son argent, il faut, bien ou mal, que quelqu'un en profite!

Or, là encore je vois un partage, un communisme.

S'il diffère de celui des adeptes, c'est que mon communisme, à moi, a lieu par l'entremise du vrai propriétaire, du propriétaire de droit, tandis que l'autre s'effectue par la main du propriétaire de fait ou de celui qui s'est emparé violemment de la propriété. Croyez-vous que la répartition soit mieux faite par ce dernier, c'est-à-dire par le voleur, ou par le gouvernement, ou par celui qui le représente? Vous en avez eu l'expérience aux époques de notre histoire. Quand la confiscation était dans la loi et lorsque l'Etat héritait de la dépouille des condamnés, rappelez-vous comment on battait monnaie. En ceci, l'Etat raisonnait juste et son opération était logique, car ce grand partage ne pouvait s'effectuer qu'ainsi.

Il en serait de même aujourd'hui. Seulement, les usages variant selon les temps, au lieu d'hériter à coups d'échafauds, on hériterait à coups de fusils.

En thèse générale, l'homme tient à ce qu'il a, autant et plus qu'à sa vie. Conséquemment, et toujours en thèse générale, pour avoir ce qu'il a, il faut le tuer.

Le communisme n'est donc pas seulement une attaque à la bourse, c'est une menace à la vie : le tout non au bénéfice du pauvre, mais au profit d'un pouvoir répartiteur unique et oppresseur à la fois du pauvre et du riche.

Or, grands et petits, si vous avez peu de goût pour l'état de nègre ou d'ilote, et moins encore pour le grand couteau égalitaire, quand on vous parlera communisme, criez : *au voleur*, et allez chercher la garde.

COMPRESSION, PRESSION. Supprimez la pression, il n'y a plus de corps : la matière se dilatera indéfiniment.

Rendez la pression absolue ou la matière immuable, il n'y aura qu'un corps unique à la fois incompressible et indivisible, la matière ne formera qu'une masse.

C'est la pression qui fait la densité. C'est aussi la pression qui la défait par l'introduction d'un corps dans un autre, d'une substance dans une substance. Le fractionnement ou la division des parties ne s'opère que par la pression sur la pression. C'est ainsi que le coin poussé par le maillet entame le roc, et que la hache fend le bois. De ceci à la dilatation, il n'y a que la différence de temps, car la pression n'est qu'un choc plus ou moins rapide.

La facilité qu'ont certaines substances à pénétrer par les pores les plus petits, quand la pression les y aide, est démontrée par l'expérience de la bouteille vide que l'on plonge à une grande profondeur dans la mer : elle revient pleine, bien qu'hermétiquement bouchée au départ.

C'est encore la pression qui fait la pesanteur. Supprimez l'action d'un corps qui cède sous un autre, il n'y a plus de poids.

C'est donc d'elle que naît l'équilibre. Le poids est une pression, le contre-poids en est une autre.

Le mouvement d'un balancier n'est qu'une pression alternative ou une pression repoussée par une autre : un poids balancé par un poids.

L'attraction est aussi une pression. Le mouvement régulier des corps célestes est l'effet d'une impulsion continuée par une pression : c'est un contre-poids opposé à un poids, c'est un corps suspendu entre deux pressions et glissant entr'elles. Ainsi s'opère le mouvement de la terre autour du soleil. Elle y cherche son point d'appui ; mais son atmosphère, comprimée par l'atmosphère du soleil, lui oppose une barrière continue. Si la pression cessait, si un vide s'ouvrait, la terre serait immédiatement projetée sur le soleil.

Maintenant, qu'est-ce que la pression ? Qu'est-ce surtout que la pression atmosphérique ? On peut, à la rigueur, expliquer son effet à l'air libre ; mais sous un toit, dans une cave, au fond d'une mine à mille pieds sous terre, comment s'en rendre raison ? Et si le poids n'y varie pas, ne peut-on pas se demander s'il y a une pression atmosphérique ?

Le tournoiement de la terre sur elle-même présente une difficulté non moins grande. Comment concevoir une force qui puisse lutter contre cette force ? Comment comprendre qu'un homme marche dans le sens opposé au tournoiement, et tandis que la terre tourne de l'est à l'ouest, qu'il puisse aller de l'ouest à l'est ?

Mais l'atmosphère de la terre tourne avec elle ? Qu'importe ! si l'atmosphère a un mouvement, il faut nécessairement, si l'habitant de la terre peut aller et venir,

qu'il combatte ce mouvement, qu'il le remonte, comme il ferait du courant d'une rivière.

Le mouvement des vents et des courans aériens n'est pas plus explicable ; il est difficile de l'accorder avec la rotation dans un même sens ou une pression constamment la même.

Mais il s'agit moins ici de la pression atmosphérique que de la pression en général. Pour la définir, il faut indiquer ce qui l'amène, en reprenant les choses d'un peu plus haut.

Rien ne se soutient sur rien, c'est-à-dire sans une base ou un contre-poids. Il n'y a donc aucun corps isolé dans l'univers organisé.

S'il y avait quelque part un corps unique, ou même une suite de corps sans rapports entr'eux, ils seraient immobiles ou ils tomberaient en ligne droite ; et ce mouvement vertical durerait jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une base ou un contre-poids.

Telle est la loi invariable de l'équilibre. C'est cette loi, ou la nécessité d'un point d'appui, qui fait partout la pesanteur.

Cette pesanteur croît à mesure que le corps tombant approche du but ou de la base où il tend ; non que cette base l'attire, mais parce qu'il perd d'autant plus l'équilibre qu'il s'éloigne davantage de son principe, et qu'il est en même temps poussé plus fortement par la pression du fluide supérieur cherchant aussi son point d'appui.

Ce qui constitue la mesure du poids, c'est donc celle du mouvement, et réciproquement. Nous sentons la pesanteur parce qu'il y a pression, et il n'y a pression que par le mouvement.

Le mouvement a lieu par suite de la séparation, comme la pression elle-même. Dès que la matière com-

primée n'a plus de mouvement, la pression a cessé; et cela, parce qu'il n'y a plus de séparation entre les parties de cette matière ou entre cette matière et sa base.

La pression cesse également si la base disparaît: alors la matière se dilate ou fuit.

La densité des corps est une pression qui n'est elle-même qu'un effet de la loi de l'équilibre. Les molécules ne s'assemblent et ne se pressent que pour se mettre d'à-plomb. Quand elles se dilatent ou se séparent, c'est encore par une conséquence de cette même nécessité.

La transformation des substances, leur décomposition ou le passage d'un état à un autre, est la suite de la séparation, comme la séparation l'est du mouvement, et réciproquement. Cette série de causes et d'effets est indispensable à l'œuvre. Si la matière compacte ou fluide reste au même point, si partout une masse en comprime une autre, tout est immobile, rien n'est possible.

La pression serait donc nulle sans le mouvement, comme le mouvement le serait sans un interstice ou un moyen d'élan. Pour frapper avec une masse, il faut un espace libre: tout le secret de la pression est là.

Nous avons vu que l'absence de pression, de même que cette pression absolue ou la densité complète, amènerait, avec l'impossibilité du mouvement, celle de l'œuvre. Il est facile de comprendre qu'un corps qui se dilaterait indéfiniment, cesserait d'être un corps ou d'avoir une pesanteur à lui propre, car cette pesanteur n'est plus la sienne lorsqu'elle est répartie sur d'autres corps. Cet état, en suspendant toute pression et conséquemment toute contre-pression, arrêterait tout mouvement.

Pour rendre ceci intelligible, je le répète en d'autres termes: un corps n'exerce une pression, il ne pèse et ne se meut que par son isolement des matières qui l'entourent, car s'il fait corps avec sa base, il n'est

plus un corps lui-même. Mais sans faire corps avec ces matières et dès-lors en conservant sa spécialité, il n'a pourtant un poids ou un mouvement qu'autant que ces matières en ont un elles-mêmes, et que par quelque point de contact avec elles, il peut, en étendant ce contact ou cette pression, y trouver un contre-poids.

Ce contre-poids trouvé, l'équilibre est établi, le mouvement a cessé et avec lui la pesanteur. Dès ce moment, ce corps n'exerce plus de pression, parce qu'au lieu de peser sur ces matières, il pèse avec elles : la masse la plus forte a absorbé la moindre. Ce corps cesse d'en être un, il n'a plus de mouvement à lui.

L'équilibre n'est donc que la cessation du mouvement: cessation d'où résulte celle de la pression et de la pesanteur.

En voici encore un exemple :

Un corps dur d'un pied cube qui se dilate en vapeur, peut remplir un espace de mille pieds et plus. Ainsi dilaté, il n'a rien perdu de sa matière ni dès-lors de sa pesanteur spécifique. S'il nous semble moins lourd sous la forme de vapeur, c'est que dans l'état compact nous le portions tout entier sur une partie de nous, tandis que dans l'état de vapeur il pèse sur la totalité de notre corps et même sur tous les corps qui nous environnent, d'où il résulte que nous n'en supportons réellement que la moindre portion. L'équilibre, au lieu de porter sur un seul point, porte sur plusieurs.

Si la pression atmosphérique est aussi intense qu'on le suppose, elle n'est point directe ou perpendiculaire; car si elle l'était, nous serions dans l'impossibilité d'agir. Il y aurait autour de nous un mur qui nous arrêterait. Cette pression est oblique ou horizontale : la propension qu'ont tous les corps à s'étendre horizontalement l'indique. Mais cette propension doit être essentiellement mobile et variable.

La pression atmosphérique n'est qu'un effet d'équilibre comme toutes les autres pressions. C'est le fluide qui cherche sa base et vient la trouver sur la terre, poussé lui-même par une autre masse de fluide qui cherche aussi son point d'appui. Ne perdons pas de vue que rien, dans l'univers, ne se soutient sur rien. C'est ainsi qu'à l'aide d'un contre-poids ou d'une pression réciproque, tous les corps se maintiennent les uns par les autres. Quand une masse ou une portion de fluide est projetée en droite ligne, fait toujours anormal, c'est qu'elle a perdu sa pression ou son équilibre. Le chaos n'était autre que la dilatation des atmosphères ou le relâchement de la pression.

Si la chûte verticale des corps existe encore dans quelque région de l'espace, c'est à distance du monde organisé et hors de la portée présente de la lumière ou du premier effet de la pression ; car la lumière elle-même, cette lumière qui marche, est une pression ; elle a sa pesanteur ou son impulsion.

A mesure qu'elle atteint les corps non éclairés ou qui ont cessé de l'être, cette lumière, en les pénétrant, les amollit et détermine la dilatation de leur écorce. C'est une pression qui en modifie une autre.

Ces parties dilatées, en s'étendant, s'arrondissent en auréole ou atmosphère, principe d'un contre-poids.

A mesure que cette atmosphère-contre-poids se constitue, le mouvement direct se ralentit, il commence à devenir oblique : preuve que la pression du fluide extérieur agit sur l'une de ses faces.

La dilatation de l'écorce continuant, l'atmosphère s'étend progressivement jusqu'à former un poids égal à la partie non dilatée. Alors l'équilibre est atteint. Ce globe, soutenu par son atmosphère, comme le serait une balle de plomb entourée de liège, nage tout entier

dans le fluide éthéré, dont la pression est répartie sur toutes ses faces; et son mouvement, au lieu d'être direct, est elliptique ou circulaire.

Si l'on nous demande pourquoi cette atmosphère ne s'étend pas indéfiniment dans l'espace, nous répondrons: que plus légère d'abord que le fluide éthéré, elle est successivement, par suite de la dilatation de l'écorce du globe, devenue plus lourde, et qu'elle doit être ainsi retenue par son poids sur le noyau de ce globe, contre lequel elle fait pression, pressée elle-même par l'atmosphère des autres globes.

Ramenés l'un vers l'autre, ces globes tendent, d'ailleurs, non-seulement à se grouper, mais à se rapprocher, par groupe, d'un point central.

Voici comment :

Outre la pression réciproque des mondes ou des atmosphères contenus les uns par les autres, il y a une pression vers un axe commun. C'est cette pression qui, dans son immense cercle, entoure toutes les planètes, tous les soleils, toutes les étoiles, et tend peu à peu à les agglomérer et à en former un seul et immense système.

Nous voyons donc que chaque globe est divisé en partie dense et en partie fluide; que celle-ci l'entoure, comme la pulpe entoure le noyau; que ce n'est pas le noyau qui tourne dans sa pulpe ou son atmosphère, mais cette atmosphère, pressée contre le noyau, qui tourne dans l'espace, contenue par les atmosphères des autres globes.

Toutes ces atmosphères se touchent : c'est un mur contre un mur, une roue contre une roue; mais une roue qui supporte la pression, une roue élastique. S'il n'en était pas ainsi, ou si les noyaux des globes dénudés de leurs atmosphères se trouvaient en contact immédiat,

de cette pression sans intermédiaire il résulterait un effet analogue à celui du frottement de deux meules, c'est-à-dire le brisement de l'une ou l'usure de toutes les deux.

Les atmosphères des globes servent donc non-seulement à les soutenir, comme une vessie gonflée d'air soutient un corps sur l'eau, mais à adoucir la pression et à la rendre progressive. C'est une base, un point d'appui élastique, comme serait un matelas qui cède au poids sans en être affaissé.

Conséquemment, si deux globes pouvaient s'approcher, ce n'est pas le choc du globe même ou de sa partie dense qui briserait l'autre, il serait brisé avant que les deux noyaux se touchâssent, par la pression extrême des deux atmosphères se comprimant l'une par l'autre. Peut-être seraient-ils brisés tous deux, à moins qu'un vide ne survînt et ne laissât échapper la surabondance du fluide.

Mais la pression extrême, qui peut décomposer les globes, les recompose avec la même facilité. Dans ce vide ouvert, les matières se précipitant, se rencontrent au centre. Elles y sont retenues et comprimées par celles qui les suivent. Sous cette pression, elles s'unissent, se condensent, et un nouveau monde est créé.

C'est ainsi que la terre elle-même a pu être formée des débris d'autres planètes : la nature peu homogène des matériaux de sa charpente l'annoncerait assez.

Toutes les agglomérations de matières, et jusqu'aux corps animés, se constituent de même. Mais la pression, notamment dans ces derniers, agit principalement, non de l'extérieur au centre, mais du centre à l'extérieur. C'est une attraction d'une part, une pression de l'autre.

C'est encore une cause analogue qui maintient l'équilibre relatif de ces mêmes corps mobiles. Une pression,

en les entourant, les aide à demeurer debout ou dans la position perpendiculaire. Si cette pression était invincible, elle les rendrait immobiles. Grâce à l'élasticité du fluide, elle est facile à vaincre. Tous nos mouvemens sont donc une contre-pression ; et un geste, quel qu'il soit, ne peut s'exécuter qu'en refoulant le fluide qui pèse sur nous.

C'est, d'ailleurs, ce poids du fluide qui nous retient sur la terre. Si cette pression atmosphérique cessait, tous les corps agissant sur la surface et la terre elle-même seraient projetés sur le soleil, comme la lune le serait sur la terre.

Pour indiquer tous les effets de la pression, il faudrait non-seulement un long article, mais un gros livre. Nous bornerons donc là notre esquisse, en la résumant ainsi :

La pression, comme la pesanteur, n'est qu'une conséquence de la mobilité de la matière. Elle cesse d'être possible là où le mouvement ne l'est plus. Ainsi, la densité absolue, ou l'équilibre complet, exclut à la fois le mouvement, la pression et la pesanteur. Leur absence est l'immobilité.

Voyez : *Poids*.

CONFESSEUR. Au Pérou, les confesseurs, dans certains cas, bâtonnent leurs pénitens dans l'église. C'est une manière un peu vive de leur ouvrir le paradis. Qu'importe ! si la recette les y conduit, elle est bonne.

On s'est fort disputé sur l'utilité ou le danger de la confession auriculaire. Laissant la question théologique, qui n'est pas de mon ressort, je dirai que la confession, bonne en principe, peut avoir, à l'application, son côté faible, parce que tous les confesseurs ne sont pas des

apôtres et pas davantage des casuistes. Au total, ici le bien l'emporte sur le mal; et si la confession ne prévient pas tous les crimes, elle sauve beaucoup de criminels du désespoir et peut-être de la récidive.

Il y avait autrefois, dans tous les Etats catholiques, un confesseur du roi. Dans quelques-uns, il y en a encore. Etrange fonction! Le confesseur ne confesse pas le roi, ou s'il le confesse, il est le roi véritable.

Qu'un roi aille à confesse, je le conçois, puisque c'est sa religion: c'est un devoir qu'il remplit. Alors il doit y aller, non comme roi, mais comme paroissien: par conséquent, il n'a pas besoin d'un confesseur à lui. Il est même utile qu'il n'en ait pas et qu'il se confesse incognito au premier prêtre qui sera au confessionnal.

Il est de fait que les confesseurs des rois ont, en général, fait du mal aux peuples, aux rois et même à la religion, soit par une sévérité excessive et inopportune, soit par un relâchement et une facilité qui n'ont pas été à l'avantage de la morale. En outre, ils ont voulu trop souvent gouverner à la fois le roi et le royaume.

Je ne doute pas que les intentions de la plupart de ces confesseurs de rois n'aient été bonnes; mais ils ne voyaient les affaires qu'à travers leur robe, et presque toujours ils les voyaient mal. Aussi, l'histoire nous montre que les Etats les plus mal gouvernés, l'ont été par la camarilla et le confessionnal.

Les jésuites étaient surtout friands de la charge de confesseur de rois. Je le conçois, chacun veut illustrer sa robe. Le choix du confesseur à donner à tel ou tel souverain était soigneusement discuté entre les chefs de l'ordre. C'était plus qu'une couronne qu'on octroyait a l'élu : il régnait sans responsabilité aucune.

Les rivalités et les haines qu'ont fait naître entre les divers ordres religieux l'ambition de confesser le sou-

verain et de se supplanter dans sa confiance, a donné lieu à des conflits fameux et à de longs scandales.

Aujourd'hui, les confesseurs des rois sont beaucoup moins en vue, et s'ils les dirigent, on n'en sait rien ou l'on n'en parle pas.

La confession a ses amateurs passionnés : il est des dévotes qui tiennent régulièrement leur curé une heure par semaine au confessionnal, pour lui conter les péchés qu'elles ne font pas. Si ces femmes étaient assez riches, elles paieraient un confesseur pour leur usage exclusif et seraient en confession permanente.

J'ai connu un vieux prêtre Bas-Breton, saint homme s'il en fut et la charité même, car il distribuait aux pauvres son patrimoine et jusqu'à son mince traitement; mais aussi vif et colérique qu'il était humain, il avait en horreur les longues confessions ; et quand elles duraient plus d'un quart d'heure, quelque fût le pénitent ou la pénitente, il le laissait là et s'en allait.

Parfois même il le jetait à la porte du confessionnal ou de l'église, et lui donnait l'absolution en l'envoyant au diable.

Quelques hommes connus ont eu aussi la manie de la confession perpétuelle. Le roi d'Espagne, Charles IV, avait la passion des montres, de la musique et des confesseurs. Il pouvait si peu se passer du sien, qu'il le tenait toujours dans son antichambre. Quand il croyait en avoir besoin, il le sifflait comme un chien. Le confesseur accourait ; le roi se levait, allait dans l'embrasure d'une croisée lui débiter son cas, recevait l'absolution et le renvoyait attendre un nouveau coup de sifflet.

L'excellent monarque était de bonne foi. Il n'y avait de sa part ni grimace, ni hypocrisie. La peur de l'enfer ne le talonnait même pas trop : il cédait à l'habitude, aux idées de son enfance, dont il avait conservé la naïveté et l'innocence.

Sous la Restauration, nos amateurs de confession avaient des motifs moins désintéressés. J'en connais plus d'un que la voie du ciel a conduits à la fortune sur la terre, et qui durent à leur assiduité au confessionnal de fort beaux emplois et même de fort nobles conquêtes. La mode était à la dévotion, et toutes nos belles pénitentes voulaient des amoureux dévots.

Je ne sais jusqu'à quel point la nécessité d'aller à confesse pour le mariage religieux, est profitable aux mœurs et à la religion. D'abord, cette obligation empêche certains hommes de se marier à l'église, ou quand elle est remplie, elle en ramène bien peu à la dévotion. Je dirai plus, elle les en éloigne: ils craignent d'être obligés de s'accuser d'un sacrilège. Bref, sur cent individus qui se marient, il n'y en a pas deux qui soient, théologiquement parlant, en état de grâce, c'est-à-dire qui aient fait une confession complète ou véritable.

Les peuples du midi, plus superstitieux que religieux, abusent souvent de la confession. J'ai assisté, en Italie, à des réunions de pélerins qui, à une époque de l'année, se rendaient par milliers à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame des Anges ou de Montenero; et à la conduite de ces dévots fort redoutés des habitans des lieux par lesquels ils passaient, on pouvait juger de la sincérité de leur dévotion. Un bon tiers, on le savait, étaient des voleurs et des assassins de profession qui venaient se purger des forfaits de l'année, avec l'intention bien arrêtée de recommencer.

La position du prêtre appelé à déposer dans une affaire est toujours difficile, même quand l'accusé n'est pas son pénitent. Entre la loi civile et la loi religieuse, il est placé entre l'enclume et le marteau. Aussi, en justice, les dépositions des prêtres conduisent rarement à la vérité; elles sont ou ambiguës ou incomplètes. Il faut dire, en

faveur de leur humanité, qu'elles sont presque toujours à décharge. Mais l'humanité même ne peut excuser ces réticences qui, en sauvant un coupable, peuvent tuer un innocent.

Ce doit être chose fort délicate d'être un confesseur ni trop sévère ni trop relâché et toujours à la mesure du pénitent. On ne peut confesser un lieutenant de dragons comme un habitué de paroisse, ni une religieuse comme une mariée. Aussi, les bons confesseurs, les confesseurs qui savent se mettre à toutes les portées, acquièrent-ils bientôt une grande renommée et une nombreuse clientèle.

CONSCRIPTION, RECRUTEMENT (*Août* 1848). Pour ne scandaliser qui que ce soit, et, moins que personne, les amateurs de gloire, victoires, lauriers, cordons et autres agrémens qui s'acquièrent avec la peau des hommes, nous leur dirons tout d'abord que cette petite dissertation peu héroïque, sur l'inconvénient d'embataillonner les nations, ne s'adresse pas plus à la France qu'à tous les Etats, grands et petits, sujets à l'exploitation de la chair ou à l'emprunt forcé de la vie; Etats parmi lesquels nous comprenons les pays noirs où l'on vend l'homme pour faire du sucre, ce qui n'est pas plus irrationnel que de le prendre gratis pour n'en rien faire, ou pis encore, pour le faire tuer.

Ceci posé, nous disons : si un rayon de lumière ou de bon sens pouvait un jour atteindre au front nos gouvernans et les amener à l'examen consciencieux de la question, ils reconnaîtraient probablement pour leur salut, comme pour le nôtre, que la conscription est un gouffre, et que le contingent des armées de terre et de mer doit être réduit au vingtième de ce qu'il est aujourd'hui.

En vain, ils prétendront que ce n'est pas au moment où tant de loups-cerviers nous entourent, où les fouines et les belettes même jouent de la patte et montrent les dents, qu'il faut songer à limer les nôtres. Je leur répondrai : attendons un peu, je le veux bien ; mais dès ce jour, adoptez le principe et dites qu'en 1850 ou 1851 la conscription sera abolie.

Voyez le bénéfice ; comptez les millions allant revivifier la famille et en chasser la misère. Ce ne serait pas là de ces économies de bouts de chandelles si chers à nos hommes d'Etat si avares de centimes, si prodigues d'écus. Déduisez, d'une part, les dix-neuf vingtièmes de soldats que nous n'aurions plus à nourrir, à habiller, à loger, à blanchir et payer pour ne rien faire, ou faire pis que rien. Puis ajoutez, de l'autre, ces dix-neuf vingtièmes de travailleurs rendus à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, aux arts et à la société. En vérité, si cela arrivait, nous serions trop riches et trop heureux.

Malheureusement Satan, avec son escorte d'épaulettiers, de rhéteurs et d'usuriers, trône encore sur la terre. Il ne nous veut pas assez de bien pour permettre une si bonne chose.

Ah ! si, pour condition de la paix, Napoléon, vainqueur de l'Europe, et depuis, l'Europe victorieuse de Napoléon, avaient imposé au vaincu de n'avoir, pendant une série d'années, que tel nombre d'hommes armés, en s'engageant eux-mêmes à n'en pas avoir davantage, quel service n'auraient-ils pas rendu à l'humanité !

Ils ne l'ont pas voulu ni leurs héritiers non plus, et ils s'étonnent aujourd'hui des manières inciviles et des velléités remuantes de nous autres petites gens. Je ne saurais qu'y faire, car à qui la faute, sinon à eux, les dignes princes, à la petite ration qu'ils nous laissent et

à l'éducation qu'ils nous donnent? Il est assez comique, en effet, qu'on instruise les enfans à haïr l'esclavage, qu'on le leur fasse anathématiser en vers, en prose, en latin, en français, en grec, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, pour les faire esclaves à vingt ans. Car, j'en reviens toujours à mon dire : un soldat est un esclave, et il faut même qu'il en soit convaincu pour être bon soldat.

Un bon soldat doit faire précisément le contraire de ce qu'il ferait pour être bon citoyen.

Un bon soldat ne doit pas penser, dit un proverbe; c'est là son premier devoir et son principal mérite.

Le proverbe a raison. Oui, c'est l'oubli du lendemain, c'est la haine du repos, c'est l'amour du mouvement, c'est le goût du danger qui font surtout le vrai soldat.

Eh! bien, ce sont ces mêmes qualités qui constituent le mauvais ouvrier, l'ouvrier paresseux, traînard et dérangé. Ce sont elles aussi qui font le père de famille négligent et le citoyen barricadeur et émeutier. C'est dans les camps que nous prenons le dégoût de l'ordre public, comme celui du logis et des habitudes régulières.

Ce dégoût, nous le prenons même par anticipation, car destinés à être soldats, nous en adoptons d'avance l'esprit et les manières. Voyez nos jeunes gardes mobiles: fils d'artisans, cherchez-en un qui veuille aujourd'hui l'être lui-même; il aime bien mieux ses un franc vingt-cinq centimes par jour, pour se battre une heure par an et dormir vingt heures sur vingt-quatre! Heureuse institution!

Or, retenez ceci : ce qui amène ces émeutes, ces barricades, ces tueries de carrefour, et finalement les révolutions et les gouvernemens provisoires, c'est moins la haine du régime établi que l'amour d'un régime inconnu; c'est de la variété, c'est du spectacle, c'est une émotion que nous voulons, c'est un souvenir de la

guerre, c'est notre esprit de soldat qui renaît. Oui, voilà ce qui nous pousse au combat des rues, faute d'autre.

C'est souvent moins encore : c'est par peur que nous nous faisons braves et devenons guerriers. Nous craignons une plaisanterie de notre portière et les huées de son gamin, et nous disons : « Tout le monde se bat dans ma rue, et je resterais les bras croisés! Non, *un fusil.* »

Héros en février, insurgés en juin, la plupart des émeutiers ont joué leur vie et leur liberté sans autres enjeux que ceux que je viens d'indiquer. Ils n'ont travaillé aux barricades que pour prouver qu'ils savaient faire des barricades et qu'ils n'avaient pas oublié le métier de pionnier ou de sapeur. Ils auraient fait sans difficulté des barricades pour l'ordre public, comme ils les ont faites contre : pourquoi l'ordre public n'est-il pas arrivé le premier !

Les barricades faites, ils ont cru de leur honneur de les défendre, de même que l'enfant défend son château de cartes. Lui aussi se ferait tuer pour le conserver debout. N'est-ce pas ce qu'on lui a enseigné au collége comme le sublime de la vertu? N'est-ce pas ce que vous lui répétez chaque jour quand il est devenu homme, en disant qu'un soldat est plus qu'un artisan, qu'un laboureur, qu'un homme, enfin ?

Puis, vous vous plaignez de la misère, et tout en reconnaissant que cet homme ne peut s'en préserver que par le travail, vous faites tout pour lui en faire perdre le goût. Il ne peut vivre que d'un métier, et vous l'empêchez d'apprendre ce métier; ou lorsqu'il le sait, vous trouvez moyen de le lui faire oublier. Mais ne voyez-vous pas que si, écolier, il avait reçu d'autres principes; que s'il avait acquis une instruction adaptée à la vie pratique, à l'existence laborieuse et aux besoins de tous; que s'il n'avait pas vu son apprentissage in-

dustriel, cet apprentissage d'où dépendent sa vie, son bien-être, celui de sa femme et de ses enfans, brisé par la conscription, aujourd'hui bon ouvrier, il serait aussi bon citoyen.

Gouvernans européens, vous avez voulu des soldats, et vous avez des soldats. Vous les avez mis avant les travailleurs, et vous n'avez plus de travailleurs, ou vous n'en avez que d'inhabiles ou de découragés. Vous avez semé et vous récoltez. Ce n'est pas le peuple qui vous étrangle, ce sont vos œuvres : vous vous êtes mis la corde au cou; s'il la tire, c'est comme le noyé qui s'accroche à tout ce qu'il rencontre. De là, cette nécessité d'armer les nations contre les nations, et ce qui est pis, d'armer une moitié de la nation pour contenir l'autre. C'est ainsi que vous avez affamé le travailleur en lui arrachant la grosse part de sa substance pour nourrir le soldat qui ne travaille pas ; ce soldat qui ne demandait qu'à travailler et à se nourrir lui-même.

Et vous, gens de février, en quoi avez-vous amélioré les choses? A des soldats, vous avez ajouté des soldats, à des impôts des impôts, à des misères des misères. C'est le contraire qu'il fallait faire; c'est beaucoup de citoyens qu'il nous fallait et très-peu de soldats, car n'espérez jamais que le même individu puisse être l'un et l'autre. S'il essaie de l'être, il ne sera ni soldat ni citoyen. Medium empanaché et brillant au soleil, hybride stérile, dépensant en paroles, en émeute, en révolution, en bravoure peut-être, cette surabondance de vie qu'il ne peut utiliser en travail, il restera ce qu'il est aujourd'hui.

Ne vous y trompez pas, ceci est grave; ce n'est pas seulement de la stagnation, c'est un mouvement rétrograde, c'est un pas vers la barbarie.

Si cet état de choses ne cesse point, si cet accaparement incessant de l'élite des populations pour en faire

des machines, et en définitive, des oisifs et des boute-feu, n'a pas un terme prochain, bientôt l'Europe, qui n'est déjà plus qu'une caserne où les nations hurlent et s'égratignent l'arme au bras, tombera plus bas encore. Elle ne sera qu'un camp de Bohêmes en haillons, se disputant non la terre, non la suprématie, mais des ruines.

Qu'y chercheront-ils? Ce que cherchait le peuple de Juillet, celui de Février, celui de Juin, peut-être : *du pain, des hommes et des institutions.*

CONSOLATION, CONSOLATEUR. La consolation peut naître du désespoir. Après avoir bien ressassé un malheur, l'avoir palpé dans tous les sens, nous disons : *c'est sans remède.* Cette donnée une fois admise, on est presque consolé : la douleur est moins aigre. Car qu'est-ce qui l'aiguillonne et la rend si poignante? C'est cette réflexion sans cesse renaissante : si j'avais prévu, si j'avais pensé, si j'avais fait ceci, si je n'avais pas fait cela! En d'autres termes : je serais heureux, si je n'étais pas malheureux; ou : mon frère ne serait pas mort, s'il était encore en vie.

Quand nous avons mis fin à tout ce rabâchage de notre imagination, quand nous avons croisé nos bras et dit comme le Turc : *tout est écrit*, la consolation est proche, et elle serait bientôt complète, s'il n'arrivait pas un consolateur.

En thèse générale, un consolateur est une pincette qui vient tisonner et ranimer le feu, en écartant la cendre qui commence à le couvrir.

Le consolateur ne l'est, en réalité, que lorsqu'au lieu de remettre la blessure au vif, en rappelant les circonstances, il parvient à vous en distraire. Encore cette distraction, quand elle est trop prompte, trop rapprochée

de l'évènement, est-elle souvent funeste, car la réaction est terrible.

Savez-vous ce qui guérit le plus sûrement d'une grande douleur? Ce n'est pas un plaisir, une fortune, un succès : on ne sent rien de doux dans cette position. Non, ce qui vous consolera, c'est une autre grande douleur. Votre imagination, par suite de cette diversion, ballottée d'une souffrance à l'autre, les sentira toutes deux moins violemment. Par ce balancement, votre idée soucieuse ne sera plus fixe : l'aiguillon ne piquera plus continuellement au même point. La plaie cessera de se creuser, de s'envenimer, et pourra se cicatriser avec le temps.

Elle se cicatrisera plus vite encore, si un troisième malheur vous arrive ; pourvu, toutefois, qu'il ne vous fasse pas oublier les deux premiers : sinon ce serait à recommencer.

Cette guérison du chagrin par le chagrin est une sorte d'homéopathie morale. La seule différence, c'est qu'elle médicamente le malade à forte dose.

Il est une dernière consolation que je conseille à ceux qui souffrent, celle-ci n'est pas hypothétique, elle est sûre : c'est d'empêcher de souffrir les autres, c'est de secourir un malheureux, c'est de lui faire du bien.

Là aussi, il faut agir à forte dose ; et si vous voulez un grand soulagement, il faut déployer une grande charité, faire une grande et belle action ; car dans toutes les circonstances, le plus calmant de tous les baumes est cette parole de la conscience : *j'ai fait le bien.*

CONSTANCE. La constance en amour est-elle une propension commune à tous ou un sentiment naturel à l'homme? Non, il n'est ni dans son cœur ni dans ses

sens. C'est une question réfléchie émanant de sa raison, c'est un calcul moral et quelquefois politique : calcul utile à la famille, à l'Etat, à nous-même, mais qui n'a rien d'entraînant ni de séducteur. La constance est un devoir et non un plaisir. Disons plus : pour l'homme, comme pour la femme, c'est un sacrifice.

Qu'est-ce que la constance, demandait une jeune Abyssinienne? — C'est la possession d'un seul. — Bon. Cela dure-t-il long-temps ? — Mais cela dure toujours ! — Toujours ! Fi ! l'horreur !

L'exclamation de l'Abyssinienne est celle de la nature dans sa simplicité native, de cette nature, il faut bien l'avouer, qui tient ici un peu de la brute. La constance des animaux ne dure qu'une saison. Il en est ainsi de beaucoup de sauvages et même de quelques peuples dits civilisés. Pourquoi? C'est que dans les bois, comme dans les villes, l'amitié est rare, et que l'amour n'est durable et ne cesse d'être un sentiment physique que lorsque l'amitié s'y joint. Jusque là, c'est un instinct aveugle, commun à l'homme et à la bête et qui s'éteint dès qu'il est satisfait. Or, cet amour éphémère ne laisse guère à l'amitié le temps de naître.

L'inconstance rend-elle la vie plus douce que la constance? Nous accorde-t-elle des plaisirs plus vrais, plus sentis, plus durables? J'en doute. Dans les pays musulmans, où l'inconstance est légale, où l'homme a le droit d'avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir, il n'a certainement pas plus de joie intérieure que nous en avons.

Quant à la question politique, elle est jugée; et la polygamie, contraire à la population, l'est aussi au maintien des familles et de la paix du ménage.

La constance en amour et surtout en hymen, est donc une chose moralement et physiquement utile, et l'on a eu raison de l'encourager.

CONSTANCE, FIDÉLITÉ. La fidélité, que l'on prend souvent pour la constance, n'est pas précisément la même chose. La constance peut être involontaire. On est constant parce qu'on n'aime pas ailleurs et qu'on n'en a même nulle envie, tandis que la fidélité est un acte de vouloir. Le cœur peut être inconstant et l'homme être fidèle. On peut donc non-seulement être fidèle à sa femme sans l'aimer, mais on peut l'être même en aimant ailleurs. Alors la fidélité est vraiment une vertu, parce que c'est une abnégation.

Ce genre de fidélité n'est pas chose rare parmi nos femmes européennes. Elles sont fidèles même à l'homme qu'elles détestent et qu'elles ont toujours détesté. Ainsi, la grande différence entre la fidélité et la constance, c'est qu'on sera fidèle sans avoir aimé; tandis que la constance indique un amour présent. Quand cet amour n'existe plus et que l'amant ou l'amante agit comme s'il existait encore, c'est de la fidélité. Aussi, dit-on : fidèle jusqu'à la mort; et non : constant jusqu'à la mort.

Le mot fidélité est néanmoins plus applicable à l'amitié qu'à l'amour, bien qu'on dise: amant fidèle, non moins souvent qu'ami fidèle. Mais j'aimerais mieux dire: amant constant, quand l'amant n'est pas encore devenu l'ami. Une femme peut avoir un amant constant, sans pour cela avoir un ami fidèle. Un amant n'est pas toujours un ami, parfois c'est le contraire.

Il peut se faire aussi que l'ami fidèle soit un amant fort inconstant. Quelques femmes pardonnent à l'ami les fautes de l'amant, mais c'est le petit nombre et seulement quand elles n'aiment plus elles-mêmes.

D'autres femmes, citées pour l'inconstance de leur amour, ont été renommées pour la constance de leur amitié, même envers celui qu'elles ne cessaient de tromper. Ceci s'explique: elles l'aimaient d'amitié et aimaient

les autres d'amour. Mais cet amour durait peu et l'amitié durait toujours : toujours aussi c'était à l'ami qu'elles revenaient. Chacune de ces femmes eut dix amans et n'eut jamais qu'un ami.

Cet ami avait peut-être été amant : c'était par l'amour qu'il était parvenu à l'amitié. J'ai dit que cela n'était pas ordinaire, et la plupart des femmes prétendent que les deux emplois sont incompatibles. D'après ce principe, elles distinguent soigneusement les attributions de chacun; et si elles ont amant et ami, elles ne permettent jamais à l'un d'empiéter sur les fonctions de l'autre.

Portant le scrupule plus loin, il en est qui ont cru que les devoirs de l'époux devaient également être distincts de ceux des deux premiers, et elles ont eu ami, amant et mari ayant chacun leurs fonctions spéciales et nettement tranchées : le mari tenait la bourse; l'amant possédait le cœur; l'ami guidait la raison.

Nous en avons connu une dans cette position et parfaitement fidèle : c'était la constance divisée en trois. Aussi, jamais elle n'eut accepté un mot d'amour de l'ami, jamais un conseil raisonnable de l'amant, et pas un don ni de l'un ni de l'autre : donner était la spécialité du mari.

Ce mari était d'ailleurs fort heureux. L'ami aussi. L'amant payait pour tous : c'était le souffre-douleur. Le métier lui plaisait sans doute, car il le garda vingt ans et le garderait encore s'il n'était pas mort. Les uns ont dit que c'était de jalousie, d'autres ont prétendu que c'était de constance.

On peut mourir de constance ou du regret d'avoir perdu l'objet long-temps aimé ou que nous aimons encore; mais alors c'est moins d'amour que nous mourons que d'amitié. Quand l'amour deçu ou brisé par la mort de notre amante, tient plus des sens que du cœur, notre

désespoir peut être grand et assez pour nous pousser au suicide. Mais ce premier instant passé, les sens se calment et peu à peu l'amour s'éteint ou se reporte sur un autre objet.

L'amoureux désespéré, s'il ne meurt pas du coup, est donc près de la consolation; car c'est moins le cœur de sa maîtresse qu'il pleure que sa beauté, que le plaisir qu'elle lui donnait. Mais cette beauté et ce plaisir, il peut les retrouver ailleurs. Aussitôt qu'il le croit, il est consolé.

Si cette amante ou cette épouse était en même temps notre amie, alors le regret de sa perte peut nous conduire au tombeau, non par le suicide, mais par une douleur que le temps n'adoucit plus; car c'est moins une volupté, une félicité sensuelle que nous regrettons, qu'un contentement de l'ame. C'est le caractère, c'est l'esprit, c'est la raison de l'objet chéri, c'est son dévouement, c'est aussi sa beauté, mais une beauté se présentant moins à nous comme une cause de plaisir terrestre que comme un rayon du ciel et une auréole de la Divinité.

Ce genre de constance, ou plutôt de fidélité, n'est pas étranger aux animaux. Le chien, lui aussi, meurt de regret de la perte de son maître. Ici l'amour n'est pour rien, car le chien, si fidèle en amitié, est, de tous les êtres, le plus inconstant en amour. Sa constance en amitié se porte tout entier sur l'homme: un chien ne meurt pas du regret de la perte d'un autre chien.

Peut-être cela arriverait-il, s'ils étaient constamment enfermés ensemble. Parmi les animaux privés de leur liberté, on voit des exemples fréquens d'attachement durable. Certains oiseaux de volière ne peuvent vivre seuls. Si leur compagnon meurt, ils meurent.

Des animaux féroces éloignés de leurs co-détenus, même

d'une autre race, ont aussi perdu toute gaîté et sont morts de marasme. En eût-il été ainsi s'ils eussent été libres, et leur constance, là encore, ne naissait-elle pas de leur position? Ils n'avaient pas le choix de leur amitié; s'ils l'avaient eu, ils auraient repoussé celle-ci peut-être; mais une fois née, elle était un besoin: l'isolement leur devenait insupportable. C'étaient ici la haine de l'ennui et la fidélité à l'habitude, bien plus qu'à l'individu: fidélité qui n'aurait probablement pas existé dans l'état de nature.

Nous le répétons: si la constance en amour ou en amitié, se montre d'animal à animal, c'est toujours par exception. Chez cet animal, comme chez le sauvage, le sentiment de la liberté est le plus puissant de tous; et la constance, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, est une entrave à cette liberté: c'est une chaîne de fleurs sans doute, une chaîne que nous portons avec joie ou sans nous en apercevoir, mais enfin c'est une chaîne.

J'ai dit que, dans notre civilisation, la constance était utile au bon ordre et même au bonheur, et qu'elle avait en outre l'avantage de dépouiller l'amour de ce qu'il a de bestial. Je maintiens mon dire. La fidélité, comme la constance, est une grande et belle qualité, et bien que souvent elle s'égare sur des objets qui en sont indignes, elle annonce ordinairement un cœur honnête et un caractère ferme et généreux.

Outre la constance en amour et en amitié, il y a la constance aux choses, qui ressemble beaucoup à l'habitude: c'est la constance à faire ce qu'on a toujours fait, à croire ce qu'on a toujours cru. Cette constance aussi a son mérite; elle est la suite de l'esprit d'ordre et de la haine du changement; mais si elle a produit beaucoup de bien, elle a aussi opposé des obstacles souvent invincibles aux progrès de la raison. C'est elle

qui rend les préjugés si difficiles à déraciner et qui fait que tant de peuples sont encore plongés dans des superstitions si grossières et souvent si cruelles. Ceci est le mauvais côté d'une bonne chose. C'est qu'en fait de constance, il n'y en a pas de plus tenace que celle qui ne raisonne pas; et la fidélité à l'absurde semble être un des traits caractéristiques de l'humanité.

CONTRAIRES. Les contrastes sont indispensables pour donner une action à l'intelligence, et il faut partout, pour amener le développement des choses, le contraire de chaque chose : le bien et le mal, le vrai et le faux, la raison et la folie, le plaisir et la douleur. Otez ce double effet, rien ne peut être mesuré, il n'y a plus d'acte raisonné : rien n'est bon, rien n'est mauvais; car la justice tombe à néant dès que l'injustice est impossible.

Ce double effet a sa base dans l'ame. Toute individualité est composée de deux forces qui, bien qu'inséparables, se combattent sans cesse.

En voulons-nous la preuve? Analysons nos sensations : souvent il semble qu'en même temps nous voulions et ne voulions pas, et il est nombre d'actions que nous ne faisons pas, de peur de nous-même.

Qu'est-ce qui fait la conscience, sinon cette crainte de nous ou celle d'une réflexion douloureuse qui nous ferait plus de mal que l'accomplissement de notre désir ne nous ferait de bien ou de plaisir? Ce n'est pas la peine légale ni la crainte de la vengeance des hommes qui nous arrête, c'est celle de notre cœur. C'est notre mémoire que nous redoutons plus que la loi et que les hommes. C'est que sur notre cœur est le doigt de Dieu.

Examinez un criminel bourrelé de remords. Ce qui

cause en lui cette torture morale c'est la lutte d'une double volonté : sa passion applaudit à son crime, sa conscience le lui reproche. Il y a combat de l'ame contre elle-même. Elle repousse ce remords, elle dit que c'est une faiblesse, et le remords n'en subsistera pas moins. Elle appelle les sens à son secours : c'est en vain, car la jouissance et la douleur même, si elles assoupissent ce remords, si elles nous le font oublier un instant, ne le détruisent pas.

Mais cette douleur, toute exempte de repentir qu'elle puisse être, est encore un contraste, et notre chagrin vient de ce que nous ne pouvons pas accorder un fait avec nous-même, un évènement extérieur avec le sentiment intérieur, ou l'intérêt d'un autre avec le nôtre.

Si nous considérons les élémens dans leur ensemble, nous verrons que la marche des choses et l'organisation de l'univers reposent aussi sur les contraires. Faites que toutes les parties de la matière aient la même densité, rien ne sera faisable, car l'œuvre ne le devient que parce qu'il y a des solides et des fluides. Si la chaleur fertilise la terre, c'est que cette terre a son humidité. Le feu ne chauffe et n'éclaire que parce qu'il y a de l'eau.

Sans doute, quand les contrastes sont trop subits, quand des effets absolument opposés se rencontrent, il en résulte une catastrophe : c'est une bolide enflammée qui tombe dans l'océan et fait jaillir l'eau en vapeur.

Ce sont ces contrastes trop peu ménagés, trop prompts, trop heurtés, ou le passage sans transition d'un état, d'une atmosphère, d'une position à une autre, qui produisent ordinairement nos maladies.

Tous les poisons végétaux, minéraux ou animaux, les virus, les venins, ne sont aussi que des contraires ou des extrêmes rencontrant des extrêmes.

Quand ces poisons causent la mort, c'est par une impression trop brusque, trop violente, c'est par un choc, et non parce qu'ils ont réellement en eux quelque chose de mortel. Ils vous tuent, comme vous tuerait un boulet de canon.

Délayez ces poisons, adoucissez-en l'effet en vous y prédisposant, ils pourront devenir inoffensifs et même salutaires.

Le mal qu'ils font n'est donc que la conséquence absolue de leur nature et de son développement. Ce développement a son apogée, comme le principe contraire a le sien. Mettez-les en présence, ils se repoussent ou se désorganisent les uns par les autres. C'est encore le boulet rencontrant un boulet qu'il brise en se brisant lui-même.

Ces résultats délétères, ces accidens, ces ruines, ces morts, ou ce qui nous semble tel, ne sont encore que des crises transitoires nécessaires à l'action générale.

En définitive, tout se compense et tout sert à la croissance des choses et des êtres.

Dieu, qui domine tout, est l'anneau du balancier et le moteur universel. Il est le centre d'où sortent les contrastes; il est aussi celui où ces effets, destructeurs en apparence, aboutissent et se vivifient.

CONSTITUTION (*Octobre* 1848). *Prenez et mangez, mes bêtes, ceci est du foin*, disait un grand homme en parlant à ses peuples.

Que ces paroles ne soient pas prises en mauvaise part; ce n'est qu'une simple invitation, comme devait la faire un maître de maison à ses convives. Le foin est une excellente nourriture : les êtres qui en font usage ont des mœurs douces et le ventre libre, et si le goût pouvait en devenir général, il n'y aurait plus d'anthropophages.

C'est donc en témoignage de satisfaction et en homme entièrement convaincu de l'excellence de la chose, que je me suis permis cette petite digression gastronomique.

Il est, d'ailleurs, bien entendu que je n'en veux pas plus à la nouvelle constitution qu'à l'ancienne, ni qu'à toutes celles qu'on a successivement adoptées, proclamées, jurées et pratiquées depuis soixante ans, et qu'on adoptera, proclamera, jurera et pratiquera encore, de dix ans en dix ans, dans les temps qui vont suivre. Car, pour continuer notre parabole, si la difficulté n'est pas de semer du foin, mais bien de le faire venir, elle n'est pas davantage de faire une charte, ni même d'en faire une bonne: elle est dans les moyens de la faire exécuter. Or, pour simplifier la besogne, il est toujours prudent de la faire courte et la plus courte possible.

Pourquoi? Je vais vous le dire.

Vous avez sans doute remarqué de quelle façon un chapelet se défile, ou mieux encore, comment dans un collier, lorsqu'un grain s'échappe, les autres suivent: il en est absolument de même d'une constitution.

La ressemblance ne s'arrête pas là. Vous avez vu aussi que plus le collier est long, plus il est sujet à se rompre. C'est précisément encore ce qui arrive d'une constitution: celle qui a cent-seize articles a justement cinquante pour cent de risques à courir en plus que celle qui n'en aura que cinquante-huit. Partant, doubles frais d'assurance.

Le rapprochement comparatif entre les deux objets pourrait même s'étendre plus loin, car si le chapelet a des grains d'or, si le collier est de perles fines, en outre de la rupture fortuite du fil, on peut craindre le coup de pouce du voleur.

Les choses se passent encore de la même manière à l'endroit d'une constitution: plus elle contient de joyaux

et de pierres précieuses, et c'est bien le cas de la nôtre, plus elle est exposée aux accidens physiques, plus elle l'est aussi aux accidens moraux, puisqu'il est à craindre que quelqu'un n'y fasse une brèche et ne se serve des matériaux en guise d'échelle ou de marche-pied pour arriver ailleurs. C'est ce qui s'est vu maintes fois chez nous, notamment quand ce même grand homme devint ainsi, par effraction et escalade, empereur de la république.

Ce n'est pas pourtant ce que je souhaite à la nôtre, ni par conséquent à sa constitution. Bien au contraire, je suis, plus que personne, disposé à la défendre des ongles et du bec, bien convaincu que si on en refaisait une autre aujourd'hui, elle serait dix fois pire que celle qui est faite. Au lieu d'une bonne grosse botte d'herbes plus ou moins potagères et dont on peut se contenter par le temps qui court, on pourrait, en manière de bienvenue ou de bouquet de Noël, nous présenter un petit fagot d'épines saupoudré de paillettes autocratiques, substance fort indigeste pour nos estomacs, peu faits aux ragoûts du Nord; de façon que, plat pour plat, le foin me paraît préférable.

Pour le moment, tenons-nous en donc à la bonne grosse chose qu'on nous octroie, ou pour être exact, que nous nous octroyons à nous-mêmes, car, de loin ou de près, chacun y a mis la main. Ayons ici l'amour-propre du jardinier qui mange sans grimace le chou tortu de son jardin, en disant avec une certaine vanité: *je l'ai planté.*

Mangeons le nôtre en famille, mangeons-le tel qu'il est, nous gardant d'en arracher chaque jour une feuille, sous prétexte qu'elle est trop verte ou trop dure. Ce n'est pas l'instant d'être trop difficile en légumes ni de passer sans cesse du pois à la fève, car il n'y a pas de régime qui tue plus vite que de n'en suivre aucun. N'i-

mitons pas ce gastronome blasé qui, après avoir goûté de tous les mets d'une table plus copieuse que délicate, finit par ne manger d'aucun; et le soir, l'estomac tiraillé, le ventre creux, se croit pris d'indigestion et menacé d'une gastrite.

Plus tard, quand les jours seront meilleurs ou les hommes plus raisonnables, quand nous pourrons enfin, sans danger, écarter les broussailles et sonder le terrain, je vous dirai : la halte est mauvaise, marchons.

Emulation, progrès, tels doivent être le principe et le but de toute bonne législation, de toute constitution vivace. Si elle n'est point progressive, elle sera rétrograde. La mort seule est immobile : dans la vie, ce qui cesse d'avancer recule. Avançons donc, mais avançons sans secousses, comme un fleuve qui suit son cours et non comme un torrent qui bondit.

CONVENANCES. C'est la science des choses appliquée aux hommes : science difficile, car elle est essentiellement variable, non-seulement dans son application, mais dans son principe et ses élémens. C'est, à proprement parler, la science des circonstances.

La convenance est souvent fondée sur la mode, bien plus que sur la vérité; et ce qui est très-convenable à une époque, sera très-inconvenant à une autre.

La convenance tient le milieu entre la bienséance et la décence : c'est la bienséance du moment, la décence accommodée au temps, aux lieux, aux personnes.

On ferait une longue nomenclature des diverses espèces de convenances. Il y a celle du style, celle des paroles, celles du regard, des gestes, de la démarche, de la mode surtout, qu'on prend souvent pour la bienséance, même lorsqu'elle est tout le contraire.

La convenance de la mise, ou la mode proprement dite, a été, en tout pays, la plus variable de toutes. Chez nous, cette convenance a été tellement tyrannique, que du décent elle a fait l'indécent, et réciproquement. C'est ainsi que le même costume a été affecté alternativement aux courtisanes et aux honnêtes femmes; et en définitive, adopté indistinctement par toutes, il a été bienséant pour toutes.

Qu'y a-t-il d'étrange à ceci? La décence elle-même n'a-t-elle pas ses préjugés? Cette jeune fille sauvage, vêtue d'une simple pagne, pourra être plus décente de cœur et de manière que telle de nos dames couverte de trois jupes, d'un châle et d'une pelisse. C'est que l'indécence est plus dans l'intention et le regard que dans le costume.

La tyrannie de la mode est arrivée, chez certains peuples, à un degré d'aberration presqu'incroyable. Chez les Turcs, montrer son visage dans la rue, est, de la part d'une femme, la dernière des inconvenances. On en a même fait un crime justiciable des tribunaux. Si bien qu'une femme surprise sans voile relève sa jupe pour couvrir sa tête.

Chez beaucoup de peuplades habitant les îles du grand Océan, se présenter sans un bâton long d'un demi-pied qui vous traverse le nez, serait le comble de l'impolitesse. Chez d'autres, le bâton doit traverser la lèvre inférieure. Moyennant cette parure, hommes et femmes peuvent se montrer tout nus : le bâton satisfait à tout.

Chez les peuples de la Nouvelle-Hollande, la convenance veut qu'on se casse une ou deux dents de devant.

Chez les insulaires de la mer du sud, c'est un ou deux doigts qu'on se coupe, ou bien les oreilles qu'on se fend pour qu'elles tombent sur les épaules. La femme qui n'est pas ainsi mutilée ose à peine se montrer.

Je ne parle pas du tatouage, des scarifications, des cicatrices volontaires dans le nombre et l'étendue desquelles les guerriers australiens font consister leur mérite et leur beauté. J'ajouterai seulement qu'en lisant l'histoire de la mode chez les trois quarts des nations de la terre, on croirait lire celle des pensionnaires d'une maison de fous.

La convenance du style et des paroles a varié également selon la mode. Ce que l'on disait dans la meilleure société du temps de Rabelais et au théâtre sous Molière, ne serait pas supportable aujourd'hui, même au cabaret. La plus leste de nos lionnes n'oserait pas parler dans le salon d'un célibataire, comme Mme de Montespan et Mme de Maintenon elle-même, parlaient à la cour de Louis XIV. Enfin, le grand roi, si strict sur l'étiquette, n'en nommait pas moins chaque chose par son nom.

Un siècle avant, il en était à peu près de même en chaire; et si nos prédicateurs s'exprimaient comme les sermonneurs du bon vieux temps et gesticulaient à l'avenant, nos dévotes les prendraient pour des hussards en goguettes. Pourtant ils ne sortaient pas plus des convenances que ceux d'aujourd'hui; ils parlaient la langue du moment, et s'ils en eussent parlé d'autres, ils eussent manqué eux-mêmes aux convenances : on les aurait trouvés prétentieux ou ridicules.

La convenance du barreau était, dans le siècle dernier, plus vraie, mieux entendue que dans celui-ci. Rien de moins convenable, de moins utile surtout que ces grosses injures que se disent nos avocats, que ces insinuations brutales ou malveillantes dont ils poursuivent jusqu'aux témoins. On a trouvé cela fort mal d'abord, puis on s'y est accoutumé. Maintenant, l'usage le tolère, et là encore le malséant est devenu séant.

A la chambre des députés, on supporte des mots

et des procédés qu'on eut stigmatisés dans les anciens parlemens.

Nos orateurs de 1793, en faisant rouler des têtes, étaient moins inconvenans d'expression que certains discoureurs du moment. Ils respectaient au moins les formes.

Ceux de 1848 et 1849 ont souvent parlé comme des portefaix ivres. Jamais, en France, tribune législative n'avait réuni tant de nullités grossières. L'assemblée ressemblait plutôt à un tripot qu'à un sénat. On s'y traitait, à pleine bouche, de menteur, d'insolent, et l'on disait vrai.

Sans applaudir au duel, il faut reconnaître qu'il contribue à maintenir les convenances ou cette hypocrisie de politesse qui lui ressemble. A la chambre de 1848 on se battait, mais à coups de poings. En 1849, c'était à coups de témoins et de signatures.

La science des convenances n'est pas toujours ce qui fait parvenir dans le monde ou y faire fortune; mais ce qui empêche qu'on ne la fasse, c'est bien souvent l'oubli de ces convenances. Il est des personnes, et il en est beaucoup, qui pardonneront une injure, un tort, un vice même, et qui n'oublieront pas une inconvenance.

Je connais tel savant qui s'est vu honni et repoussé de partout, parce que de toutes les sciences, il n'en avait négligé qu'une seule : celle du savoir-vivre.

Le manque de convenances n'est pas un manque de politesse. On manque de politesse avec intention, on veut être impoli; on ne veut pas être inconvenant, parce que l'inconvenance annonce un défaut de tact, d'éducation, et que le maladroit, pas plus que l'homme mal élevé, n'aime à se l'avouer à lui-même et moins encore qu'on lui en fasse le reproche.

La séduction que l'on éprouve de la part de certains personnages qui ne sont ni beaux, ni riches, ni spirituels,

et l'influence qu'ils exercent, vient de ce qu'ils ont une parfaite habitude des convenances. Ils savent se mettre à la mesure de toutes les intelligences, de tous les lieux, de toutes les positions. Jamais ils ne s'avancent ni trop ni trop peu; ils vous laissent invariablement le pas sur eux, du moins en apparence. Ils vous conviennent donc toujours, parce que s'ils vous froissent, s'ils vous nuisent, si effectivement ils vous laissent derrière ou vous jettent de côté, vous ne vous en apercevez pas, tant ils l'ont fait convenablement.

L'art de la diplomatie n'est que celui des convenances, et un bon ambassadeur trouvera moyen de mettre, avec savoir vivre, le feu à un ou deux royaumes, et de faire égorger décemment cent mille hommes: c'est le sublime des convenances.

Le chat est, de tous les animaux domestiques, celui qui se ploie le plus vite aux convenances. Il ne vient pas, comme le chien dans ses joies naïves, bondir au milieu du salon et mettre ses pattes sales sur un meuble blanc. Non, il arrive en vous demandant la permission d'entrer, et il ne vous la demande que lorsqu'il a jugé le moment opportun : c'est un diplomate qui sollicite une audience et qui traverse le salon pour parvenir à l'office.

Si votre chat vous vole, il le fait aussi avec convenance. Il ne se rue pas gloutonnement sur le morceau de rôti qui est dans votre assiette. S'il y touche, c'est quand vous serez loin, et il le fera toujours de manière à ne rien briser sur la table, à ne pas mettre de sauce à la nappe. Il veut bien vous friponner, mais non vous offenser; et il a calculé la différence morale d'un vol avec ou sans effraction.

Comme il connaît peu la loi et qu'il n'en est pas justiciable, c'est donc par un reste d'amour des bienséances qu'il ne commet pas plus de dégat. Il comprend

qu'il est chez vous et que vous êtes son maître. Il y mettrait moins de cérémonie s'il était chez le voisin.

Chaque pays, comme chaque espèce, a d'ailleurs son code de convenance.

Voyez : *Etiquette.*

CONVERSION. Il ne s'agit pas de la conversion des rentes, mais de celle des cœurs, ou ce qui est moins aisé encore, de celle des consciences : métamorphose qui devient ordinairement impossible quand on y emploie la force et le bourreau, ce qui équivaut à couper la jambe d'un homme pour lui donner le goût de la danse.

Cette rage de convertir quand même, semble surtout inhérente aux sectes modernes. Jamais peuple de l'antiquité n'eut la pensée de soumettre à ses dieux un autre peuple ; et ce n'est qu'à l'époque de leur décadence, que les Romains sont devenus persécuteurs.

La conversion par le glaive est peut-être, de toutes les folies, celle qui a fait le plus de mal.

On extermine une nation, mais on ne la convertit pas, parce que l'opinion ne cède ni au fer ni au feu et qu'elle semble, au contraire, se retremper dans les bûchers, sur les échafauds et y prendre une nouvelle énergie. Dix-huit siècles d'avanie, de mépris et de haine n'ont point encore converti les Juifs.

La Restauration, en voulant contraindre à la dévotion, a fait plus de mal à l'église que les proscriptions de 1792 ; et si l'Espagne et la ligue avaient réussi à établir en France l'inquisition, il n'y aurait peut-être plus de France catholique.

L'esprit humain est ainsi fait : il se révolte contre l'oppression. Vouloir changer, par la force, un culte établi, est la plus grande atteinte à la liberté, car celle

que l'homme veut, avant tout, est l'exercice de sa conscience.

Aujourd'hui, on n'emploie plus les bûchers ou les chevalets pour faire des prosélytes, on est plus humain, mais non plus logique. Ce n'est pas encore avec des raisons qu'on veut convertir, mais avec le contraire, c'est-à-dire par l'ignorance des faits et les entraves à la réflexion. Or, il ne peut y avoir de conviction en dehors du raisonnement. Sans comprendre on peut se soumettre, mais se soumettre ce n'est pas croire. Je ne demande pas qu'on fasse des théologiens de nos enfans, mais je voudrais qu'on leur fît un peu mieux sentir les grands vérités de la religion ; ils deviendraient moins sujets à l'indifférence.

Il est une sorte de convertisseurs, la pire de toutes, selon moi : ce sont ceux qui prétendent nous convertir à l'irréligion. Ce genre d'apostolat a rarement eu un succès d'estime, et je ne connais aucun peuple qui lui ait décerné des couronnes. C'est qu'en effet, je ne vois pas ce qu'une société peut gagner à être irréligieuse, et mieux vaut pour elle le culte des Fétiches ou de Mango-Jombo, que de n'en avoir point. En quoi le matérialisme peut-il rendre l'homme meilleur et plus heureux, et où doit-il le conduire, sinon à la stupidité et au désespoir ?

CONVICTION. C'est la première éloquence. Un homme convaincu est presque sûr de persuader. A peine a-t-il besoin de parler, il suffit qu'on le regarde : la vérité est dans ses yeux, dans ses traits, dans tout son individu.

Il n'est pas nécessaire qu'une chose soit vraie pour inspirer confiance. C'est ainsi qu'au moyen de leur propre conviction, on a souvent vu des hommes faire des disciples au mensonge et répandre les doctrines les moins

d'accord avec la raison et l'humanité. Aussi, les menteurs les plus dangereux sont ceux qui ne croient pas mentir et qui, trompés eux-mêmes, trompent en toute conscience. Ceux-ci font presque toujours des prosélytes.

C'est surtout par la conviction qu'on remue les masses, et voilà pourquoi un homme sans esprit ni savoir, une brute fanatique, fera, au moyen de quelques gestes, de quelques cris, de quelques paroles sans suite, lever un peuple devant l'inertie duquel auront échoué toutes les ressources de l'éloquence et du raisonnement.

L'orateur le plus persuasif n'est donc pas le plus disert ou le plus savant, ni même celui qui a les meilleures raisons à donner ; c'est celui qui est lui-même le plus impressionnable et dont les impressions sont les plus communicatives.

Cet homme inspirera la conviction par l'expansion de la sienne, mais cette expansion n'est pas plus dans ses paroles que dans ses gestes, son regard, sa voix, enfin dans toute sa personne.

La preuve de ceci, c'est qu'un sourd et muet parvient à faire croire ce qu'il croit, sentir ce qu'il sent, vouloir ce qu'il veut, souvent plus vite que l'orateur qui parle le mieux, et seulement parce qu'il aura les sensations plus vives et la conviction plus profonde que cet homme doué de la parole.

La conviction n'est pas chose qui dépende de nous ; elle n'est jamais un calcul fait avec nous-même. Notre propre raisonnement ne nous convaincra qu'à la condition qu'il sera fait de bonne foi. Ce n'est pas volontairement qu'on croit ou qu'on refuse de croire. Il est des faits et des paroles que nous croyons malgré nous, et d'autres qu'en dépit de tous nos efforts, nous ne pouvons croire. La conviction se refuse même au témoignage de nos yeux. Nous croyons des choses que nous

ne voyons pas, et ne pouvons pas toujours ajouter foi à d'autres que nous voyons.

L'égoïsme, ou l'amour de soi, agit beaucoup sur la conviction : la peur d'un mal nous donnera la conviction d'un danger qui n'existe pas; ou par un effet contraire, le désir d'éloigner ce mal de nous le fera disparaître à nos yeux, bien qu'il soit présent, bien que nous le touchions.

La croyance à un système que nous avons imaginé ne nous vient pas immédiatement. Nous n'y voyons d'abord qu'une théorie, qu'une fable ingénieuse dont l'invention nous flatte: c'est de l'amour-propre d'auteur. Jusque là, nous avons foi en notre esprit, mais non à son œuvre. Quelquefois nous en restons là. mais ordinairement nous finissons par donner un corps à notre rêve et à animer l'ombre que nous avons évoquée.

Bientôt notre conviction en fait naître d'autres : l'argile dont nous avons façonné notre idole s'est divinisée et un nouveau temple est élevé.

Telle est l'origine, telle est la marche de la plupart des grands systèmes politiques et religieux qui ont successivement régné sur la terre. On ignore d'où ils viennent, parce que celui de l'imagination duquel ils émanent, finit par l'ignorer lui-même.

En général, la conviction pénètre plus difficilement chez les hommes de génie que chez les simples, et pourtant ce sont aussi les hommes de génie qu'on voit vaciller le plus dans leur conviction.

C'est ainsi qu'il y a des individus à conviction alternative, abandonnant une croyance pour une autre, puis revenant à celle qu'ils ont quittée, le tout avec une bonne foi entière.

Et, je le répète, ce ne sont pas des êtres bornés; tout au contraire, ces vacillations de la conviction n'apparaissent le

plus souvent que dans la vie de personnages dont l'esprit et la science n'ont jamais été mis en doute. Leur inconstance, toute consciencieuse, ne prouve rien contre eux : elle indique seulement la faiblesse de la raison humaine et les progrès qui lui restent à faire.

La conviction ne peut être ébranlée, puis renversée que par une autre conviction. La séduction est puissante contre elle, mais la force brutale n'a ordinairement pour résultat que de la fortifier. C'est la conviction aux prises avec la force qui a fait les martyrs de toutes les religions.

La conviction non-seulement relève le moral, mais elle agit sur le physique : une même blessure, une même maladie tuera plus vite l'homme convaincu qu'il va mourir, que celui qui croit qu'il en doit échapper. Je ne prétends pas qu'il en soit toujours ainsi, mais les exemples n'en sont pas rares. Le sauvage de l'Amérique septentrionale survit à des tortures qui tueraient un homme moins pénétré de la nécessité d'y résister ou de l'opprobre dont il sera couvert s'il ne les brave pas.

C'est par un sentiment semblable que, chez nous, ce soldat qui s'évanouira devant la lancette d'un chirurgien, marchera d'un pas ferme contre un rempart de baïonnettes ou une batterie de canons. Dans le premier cas, il n'a que deux yeux qui le regardent; dans le second, il en a des milliers.

Même effet chez ce bourgeois timide qu'un spadassin a provoqué. Il a le duel en horreur, il a peur des blessures, il a peur de la mort; mais la certitude du déshonneur s'il faiblit, lui donne une force qu'il puise dans sa conviction que le déshonneur est le plus grand des maux. Qu'une circonstance ébranle cette conviction, cet homme redevient ce qu'il est en réalité : un poltron.

La conviction d'un succès est la meilleure garantie de

ce succès. L'animal qui, dans son étroite sphère, ne doute jamais du possible, et qui dès-lors n'entreprend rien sans conviction, arrive ordinairement au but.

Cette conviction est non moins utile à l'homme. Celui qui en a le plus est aussi celui qui a le plus de chance partout, et ce n'est pas l'individu à l'esprit brillant et fertile qui fait fortune. L'homme froid, mais persévérant, l'homme ayant plus de volonté, en d'autres termes, plus de conviction que d'imagination, réussira bien plutôt dans ses entreprises. Pourquoi? C'est qu'elles n'excèderont pas ses moyens, et qu'une fois engagé dans la voie, il ne se détournera pas du but; tandis que l'homme ardent, l'homme à la tête féconde, ballotté sans cesse par le flux et le reflux de ses idées, ira de l'une à l'autre: sa conviction se divise, il raisonne avec elle, il la marchande; et pendant ce temps, l'autre marche avec la sienne.

Chez l'homme de lettres, chez le poète, la conviction fait le premier mérite du style. Je ne dis pas qu'un homme écrira bien avec cette conviction seule, mais certainement il écrira mal sans elle; et celui qui en manque a beau revoir et corriger son œuvre, il y laisse toujours quelque chose qui dit qu'il ment.

Aussi, rien n'est plus dangereux dans un procès qu'un mémoire fait par un défenseur qui n'est pas convaincu de la justice de la cause de son client, et plus encore s'il est convaincu de son injustice. En vain il entassera phrase sur phrase, il n'y en aura pas une, si l'on veut les analyser, où n'apparaisse ce défaut de conviction. Et pourtant que d'efforts n'a-t-il pas faits pour se le cacher à lui-même! Mais il n'est pas de conviction factice.

La défense verbale offre plus de ressources au mensonge, ou si voulez, à l'art de simuler la vérité. Là, il est plus facile de jeter de la poudre aux yeux et de

fasciner l'auditoire par des gestes, des mots, des grimaces qui, sans le convaincre que vous avez raison, lui feront douter que vous ayez tort. Votre logique ne prouve rien, mais elle embrouille tout; elle émousse, dans ces juges, dans ces jurés, le sentiment du juste et de l'injuste; elle fausse leur bon sens, étonne leur conscience et détruit enfin leur conviction.

Telle est l'éloquence légale. Noyer la vérité dans les paroles et annihiler l'évidence dans le vide ou dans la diffusion des phrases, voilà le talent de l'avocat. Comme c'est pour l'acquérir que nous avons fait nos classes, puis notre cours de droit et pris nos inscriptions, gardons-nous d'en médire.

Ajoutons que la profession d'avocat et la science du barreau ne seraient qu'un jeu, si l'on n'y apportait que de bonnes raisons ou si celles-là seules y étaient admises. La difficulté est donc d'y mettre en œuvre les mauvaises, et je range dans cette catégorie toutes celles qui sortent de la conviction de l'orateur, toutes celles qui ne sont pas pour lui le juste et le vrai, et nonobstant qu'il doit présenter comme telles. Dans cette position, sa tâche devient véritablement pénible, car il a deux ennemis en face : sa partie adverse et lui-même. Il plaide pour son client, mais sa conscience plaide contre. Il ne l'ignore pas. L'auditoire, qui sait un peu lire dans le cœur humain, ne l'ignore pas davantage. C'est que rien ne ressemble moins à un homme qui dit vrai que celui qui ne le dit pas. Les mots peuvent être les mêmes, mais c'est tout. « *Ton nez tourne,* » me disait ma mère quand j'étais petit enfant et que je voulais mentir. Je portais immédiatement la main à mon nez. Eh! bien, je n'ai jamais oublié ceci, et quand un avocat ment, il me semble toujours que son nez tourne.

La conviction est donc la première éloquence; et tel

praticien sans talent gagnera ses causes et se fera une réputation, seulement parce qu'il acquiert facilement cette conviction, et qu'un procès dont il s'est chargé devient toujours juste à ses yeux. Cette disposition, qu'on peut appeler grâce d'état dans celui qui se destine au barreau, simplifie beaucoup la besogne pour lui et pour les juges, qui ont souvent bien de la peine à mettre le bon sens et la bonne foi d'accord avec un bon plaidoyer.

Malgré le mérite de la conviction, on ne peut nier qu'elle n'ait ses ombres et qu'elle n'ait parfois causé des maux très-grands. Elle a fait les martyrs, elle a aussi fait les bourreaux. Oui, persécuteurs et persécutés, tous marchaient avec elle, et c'est en toute innocence qu'elle brûlait, tenaillait et torturait. Hélas! ici il y avait double victime, car les égorgeurs égorgeaient par devoir et sous l'impulsion d'une croyance qui, dans les maux qu'ils infligeaient aux hommes, leur faisait voir le salut des hommes. Religion ou patrie, tel était le mobile qui en faisait des homicides. Mais l'étaient-ils de cœur et leur nature ne se révoltait-elle pas contre leur conviction? On a plus d'un exemple à l'appui de ceci, et l'on a vu le meurtrier pleurer sur ceux qu'il allait égorger. Dans ce cas, ou si le cœur était resté sensible à la pitié, quelle espèce de courage ne leur fallait-il pas pour sacrifier à leur croyance tous leurs sentimens humains! Ces grands tortionnaires que cite l'histoire, ces inquisiteurs, ces brûleurs d'hommes, dont la mémoire est restée l'exécration des siècles, étaient non moins à plaindre que ceux qu'ils condamnaient.

Aujourd'hui, ces fanatiques sont rares. Nous ne péchons plus par la conviction, ce serait plutôt par le défaut contraire. Le scepticisme est le vice de notre époque. Lisez nos journaux, nos romanciers, nos historiens, écoutez nos orateurs, tous prêchent la même doctrine: *le doute.*

Que le doute qui ébranle l'erreur, soit un acheminement vers la vérité, c'est ce que l'on ne saurait nier. Mais le doute qui sape sans étayer, le doute qui tend à détruire sans rien mettre à la place, est le pire de tous les systèmes.

Gardez-vous donc, en politique comme en morale, d'ébranler une conviction avant d'être en mesure d'en faire naître une autre; car si la conviction, nous venons de le dire, a causé parfois bien du mal, quels services n'a-t-elle pas rendus? Sans elle, quel bien même serait possible? N'est-elle pas la mère de toutes les vertus, de tous les chefs-d'œuvre, de toutes les grandes et belles actions? Quelles sont celles qu'a jamais produites le doute, et quels monumens a-t-il élevés? A quoi peut-il conduire, sinon au découragement et au désespoir?

Oui, sans la conviction, tout est stérile. L'homme qui l'a perdue n'a plus qu'à courber la tête et mourir, car son cœur desséché n'est plus qu'un cercueil. Sans doute c'est un grand mal que de croire à l'erreur, mais c'est un mal plus grand de n'avoir aucune conviction, car le plus malheureux et le plus stérile des êtres, c'est celui qui ne croit à rien.

Celui qui travaille à ébranler la conviction des hommes, sans autre but que de saper ce qui est, n'est donc pas l'ami des hommes.

CORBEAU. Dans les environs de Zurich, un brave homme nommé Mainrad, dont on a depuis fait un saint, vivait tranquillement dans un hermitage en compagnie de deux corbeaux. Des voleurs croyant qu'il avait de l'argent, entrèrent un jour chez lui et le tuèrent en présence des deux corbeaux.

Les assassins cherchèrent partout, et n'ayant rien trouvé, ils s'enfuirent en abandonnant le cadavre.

Mais les corbeaux ne les en tinrent pas quittes : ils les suivirent en croassant et ne les laissèrent plus.

Depuis ce jour, nos malheureux coquins ne pouvaient faire un pas sans avoir sur la tête, bien qu'à distance, l'un des corbeaux témoins du crime. Cris, menaces, projectiles, rien ne les effrayait.

La peur, enfin, prit à l'un des meurtriers. Il fit l'aveu de son forfait. Son complice fut arrêté et tous les deux pendus, à la satisfaction des deux corbeaux qui les accompagnèrent encore au lieu du supplice.

J'ai lu ce vieux conte quelque part; il est bon à rappeler, parce qu'il veut dire qu'on ne peut commettre le mal sans qu'il n'en reste témoignage.

CORPS. Les corps ne sont que des fractions ou divisions de la masse dont ils sont séparés par leur densité, ou leur fluidité, ou bien par la complexité ou la durée de leur marche, comparée au mouvement ou à l'immobilité de l'ensemble ou des corps voisins.

Les corps animés ne diffèrent des corps inertes que parce qu'ils sont constitués et mobilisés par l'ame. C'est un emprunt que l'individu fait pour un temps à la masse ou à l'ensemble matériel.

Dans tous les corps vivans, les sensations sont aidées par une multitude d'issues qui vont de l'intérieur à l'extérieur, et réciproquement. C'est ainsi que les parties organiques, ou le siège de la vie, sont mises en communication avec les matières externes. Ces ouvertures, infiniment petites, se remplissent ou se vident, et en se resserrant ou en se dilatant, arrêtent ou facilitent la circulation des fluides.

Quand ces fluides circulent mal, les corps souffrent. Quand ils ne circulent plus, la croissance s'arrête et la décroissance n'est pas loin.

La vertu attractive des corps s'éteint avec l'élasticité des conduits ou leur faculté de se fermer ou de s'ouvrir. Alors les fluides ne se renouvellent plus ; les sensations s'émoussent, les organes internes se condensent sans plus pouvoir se dilater ; les articulations se roidissent et tendent à s'ossifier. La vieillesse est venue; la décrépitude est proche ; la mort va suivre.

CORPS ET DE LEUR APPARENCE. Ceci a pour but de nous prémunir contre les erreurs des yeux et de rectifier, par la mesure du fond, celle de l'apparence.

Nous apprécions les choses sur leur surface, sur leur volume, sur leur poids ou leur étendue. Celles qui sont très-vastes et dont nous n'embrassons pas les bornes, nous les regardons comme monstrueuses, fausses, impossibles. Celles qui sont très-petites, nous les tenons pour viles et méprisables.

C'est principalement quand il s'agit des corps organisés que nous préjugeons l'ame ou l'intelligence sur les dimensions matérielles. Nous dédaignerons un grillon, parce qu'il n'a que la millième partie de notre taille, et nous considèrerons un chameau, parce qu'il aura le double de notre poids et une vigueur de muscle triple ou quadruple. Cependant la différence de l'un à l'autre n'est que dans quelques livres ou quelques quintaux de matière, et nous ne pouvons pas dire bien positivement si le chameau a plus d'instinct que le grillon.

C'est pourtant cet instinct seul qui peut marquer le degré où ces êtres sont placés. Le poids du corps ne peut aucunement indiquer la puissance de la vie, car l'effet d'une masse ou son choc n'est pas la mesure de sa vitalité. Une pie peut avoir plus d'énergie qu'un cheval ; une abeille en a autant qu'un castor ; un chien

est certainement au-dessus d'un taureau. Un rat calcule mieux qu'un cerf et défend sa vie aussi bravement qu'un loup. Ce n'est donc pas la grosseur ou la taille qui fait le vouloir et le cœur. L'ame dilatée dans un grand arbre, dans un énorme poisson, peut être resserrée dans un petit insecte, qui se trouve ainsi à un degré égal ou supérieur.

Ce n'est pas davantage la coupe du corps qui peut faire apprécier l'intelligence. L'éléphant, masse grossière, serait la plus brute des créatures, si nous le jugions par la surface. A sa coupe inélégante, à ses yeux qui nous semblent sans feu, sans expression, parce qu'ils sont petits ou que nous n'y savons pas lire, on le croirait stupide. Mais cet être informe en apparence a, sous cette enveloppe, des organes, des fibres, des nerfs dont l'élasticité, la souplesse, la délicatesse et la force prouvent, par leurs effets, l'instinct supérieur dont ils émanent. Ainsi, la perfection des formes est en lui principalement dans ce qui ne frappe pas nos yeux.

L'altération de cette même enveloppe avant ou après la naissance, soit dans l'animal, soit dans l'homme, n'influe souvent en rien sur ses facultés morales ou sa portée intellectuelle. Cet homme est contrefait, c'est un accident de la charpente osseuse; mais par la finesse de ses fibres, la complexité de son cerveau, l'accord puissant de toutes ses parties internes, cet homme est réellement mieux fait que tel autre dont nous admirons la taille ou la carnation. Il est possible même que l'absence de telle partie osseuse ou charnue laisse plus de promptitude et d'action à la volonté.

On peut donc admettre :

1° Que l'extérieur du corps, sa beauté ou sa régularité, ne sont pas une preuve de la perfection de l'intérieur; de même que la rudesse de l'enveloppe, sa grossièreté, ses

monstruosités, ne peuvent pas démontrer l'imperfection ou l'incapacité du fond.

2° Que la force de la pensée ne saurait être calculée sur la vigueur des muscles et des organes, et encore moins sur la portée ou l'étendue visible des membres, parce que la taille du corps n'a jamais déterminé celle de l'esprit ni la valeur réelle de l'être.

La grandeur ou la petitesse corporelle n'est que le préjugé de nos yeux. Il n'y a pas de colosse pour l'ame; il n'y a pas d'avorton non plus. Aux yeux de la raison, rien n'est méprisable dans la nature. L'infiniment petit n'est pas moins étonnant que l'infiniment grand. L'ame d'un ciron peut être plus vaste que celle d'une baleine, ou plutôt l'ame n'a pas de taille, et la matière dont elle s'enveloppe en quantité plus ou moins grande n'est jamais rien que la matière.

Le corps est l'ombre dont la vie est la réalité. Nous voyons ce corps ou cette ombre, mais l'ame est au-dessus de la portée de nos sens : l'ame ne se mesure que par l'ame. C'est précisément par la fausse application de cette mesure, c'est en voulant peser l'intelligence, en prenant pour contre-poids la matière, que nous nous égarons, car en nous renfermant ainsi dans le cercle étroit de notre propre forme, en ne regardant ni au-dessus ni au-dessous, en traitant dédaigneusement les autres êtres, parce qu'ils ne nous ressemblent pas ou parce qu'ils sont matériellement petits et faibles, nous fermons la porte à bien des vérités.

Ne pesons donc les choses que par l'intelligence. L'intelligence a une base fixe; l'intelligence est une chose réelle; toujours elle peut être mesurée pour elle-même et par elle-même. On sent qu'une idée, qu'une conception vraiment grande et vaste le sera partout; et que cette pensée : *Dieu est grand*, qu'elle vienne à un ange

ou à un homme, sera toujours une grande pensée. Dieu sera toujours grand dans notre intelligence, quand nous prendrons cette intelligence pour terme de comparaison.

Il n'en sera pas de même, si nous cherchons dans la matière la valeur ou la mesure de Dieu, si nous voulons le peser à notre poids, le toiser à notre toise, enfin l'assimiler à notre taille, mesure toujours relative et qui ressort moins d'elle-même que des objets qui l'entourent.

La joubarbe qui croît sur le toit de la chaumière est, pour le vermisseau, le palmier du désert. Un homme est un pygmée s'il est placé à côté d'une pyramide; il est un géant s'il est près d'un brin d'herbe. Il aura un poids énorme là où tout est dilaté et léger comme l'air; il sera un être aérien là où tout aura la densité du plomb. Un puceron, qui nous paraît si frêle, est peut-être pour d'autres un colosse, un monstre redoutable.

Par la même raison, il est sans doute des créatures devant qui l'homme et ses ouvrages sont imperceptibles, des êtres auprès desquels la terre est un grain de sable, et qui, malgré cette immensité, ne sont que des points dans l'espace.

Leur intelligence peut être en rapport avec leur grandeur et leur force matérielle, elle peut aussi ne l'être pas, et certainement l'une ne démontre pas l'autre. Cet individu si colossal un jour, ne le sera pas le lendemain. Ici encore la taille et le poids ne peuvent servir à mesurer la vie.

Ajoutons que nous ne sommes pas bien assurés de cette taille ou de cette masse, même quand nous la touchons. Nous n'en apercevons pas toujours les limites, tout en croyant bien les voir. Souvent nous prenons un tout pour une partie, mais plus ordinairement c'est le contraire. Un être n'est faible et chétif à nos regards que parce que nous n'apercevons qu'une fraction de son

ensemble : le reste, composé d'élémens trop subtils, n'est pas susceptible d'être saisi par nos sens. Les fils magnétiques que, par sa volonté, l'araignée dirige vers un point, les exhalaisons d'une fleur, d'un arbre, d'un animal, qui, à une grande distance, me blessent, me suffoquent, ne sont-ils pas un mode de dilatation de leur corps ?

Ensuite, une créature peut être matérielle et pourtant invisible. Il existe des fluides, des gaz qui sont matière et que notre œil ne distingue pas. La fluidité ou la dilatation des corps est infinie. Les métaux si durs, si compacts pour nous, seraient en fusion dans un globe où la chaleur serait cinquante fois plus grande que celle de la terre, et en vapeur si elle était le double.

Nous appelons immatériel ce qui échappe à nos sens, mais nos sens sont grossiers et obtus. Ce que nous ne voyons pas, il ne faut pas en conclure que des organes plus subtils ne puissent le voir, ou même que l'intelligence ne supplée, jusqu'à certain point, à ces organes. Cet animal microscopique n'existe pas pour cet individu qui ne peut l'apercevoir, et jamais il n'existera pour son intelligence s'il n'obtient pas un jour un microscope qui le lui rende visible.

Et avec ce microscope même il ne le verra pas, si cet être est formé d'élémens différens de ceux de l'homme ou hors de rapport avec l'instrument dont il se sert. Un être supérieur, un être formé d'une nature autre que les élémens terrestres et les principes humains, ne pourrait se manifester à l'homme, parce que l'homme, non plus que les autres créatures, ne peut voir ce qui est hors de sa nature ou de lui-même.

C'est ainsi qu'une foule d'êtres et la dimension réelle de beaucoup d'autres nous échappent : pour que nous en ayons révélation, il faudrait qu'il y eut entr'eux et

nous un rapprochement de volume, d'élément, de position. S'ils sont trop petits ou trop grands, trop diaphanes, trop éclatans, trop obscurs, trop rapides relativement à nous, nous ne nous doutons même pas de leur existence. La connaissance des choses, nous l'avons déjà dit, n'est qu'un rapport de proportion, une sorte de comparaison entre ces choses et nous.

Les objets, sans être hors de notre nature et par conséquent au-dessus de notre intelligence, peuvent être en tout ou en partie hors de nos sens. Nous pouvons mesurer par nos yeux la moitié d'un corps et l'autre moitié par notre intelligence. Cette intelligence, ou la réflexion qui en naît rectifiera ce que nos yeux ne mesurent pas avec justesse.

Cette réflexion peut encore calculer exactement une œuvre par sa plus petite fraction, sur son plus simple aperçu, même sur un aperçu trompeur.

L'homme voit les planètes qui nous entourent, mais non telles qu'elles sont. A ses yeux, elles sont grosses comme le poing, parce que ses prunelles et leur orbite n'ont ni la grandeur ni la force nécessaire pour embrasser celle des planètes. Si sa pensée rectifie ensuite cette fausse apparence des sens, c'est que sa raison est supérieure à ses sens et aussi que l'espace, la distance, le mouvement et la lumière sont plus ou moins en lui. Mais il est évident qu'il mesure ici ce qu'il ne voit pas et ce que nul être humain n'a pu voir, l'étendue des planètes ; et cette étendue, il la tient pour aussi vraie que s'il l'avait toisée.

La conviction matérielle d'une chose peut donc être obtenue sans l'emploi direct de la matière et en dehors de nos organes. L'intelligence peut voir ce qui est invisible pour nos sens, mais aussi nos sens peuvent ne pas saisir ce qui serait matériel et palpable pour d'autres organes.

Nous ne voyons pas l'ame, ce n'est pas une preuve que d'autres êtres ne puissent la voir; et cela ne prouve pas davantage qu'il n'y ait rien de matériel en elle, et qu'avec nos yeux humains nous ne puissions un jour distinguer une partie de cette ame, et suivre son action créatrice et jusqu'à son passage de la vie à la mort et de la mort à la vie, ou d'une forme à une autre.

Ce qui est vrai des choses en dehors des sens, des choses qui touchent à l'essence de l'ame, ne l'est pas moins des corps que constitue cette ame ou des créatures terrestres. Leur forme doit naturellement indiquer ce qu'elles sont, mais elle ne l'indique pas toujours pour nous, parce que la surface des corps n'en est que la moindre partie.

Sans doute par cette surface nous pouvons, jusqu'à certain point, estimer l'intérieur, mais il est facile de se tromper dans cette estimation. Nous ne savons pas plus où s'arrêtent les formes que nous ne savons où s'arrête l'ame. La dilatation ou la concentration possible des organes de certains animaux n'a jamais été appréciée, et nous pouvons prendre pour des individus complets ce qui n'en est qu'un membre ou un organe.

Cependant ceci n'est que l'exception, peut-être même qu'une hypothèse. Nous bornant donc au positif ou à ce qu'embrassent nos sens, nous reconnaîtrons que la forme des individus terrestres, qui peut être réduite aux infiniment petits, si l'on en juge d'après les animaux microscopiques, n'offre pas la même latitude en sens inverse. Non-seulement elle ne peut, sur la terre, croître d'une manière indéfinie, mais cette croissance y est limitée dans des proportions assez restreintes. Ces proportions tendent même à se réduire plutôt qu'à s'accroître, et ces êtres gigantesques dont nous rencontrons encore les débris ne figurent plus parmi les formes vivantes.

Il ne faudrait pas en conclure que le nombre des espèces terrestres et surtout des espèces intelligentes ait diminué. Non, elles existent : leur enveloppe seule a été modifiée. A mesure que la terre s'est peuplée, ces formes monstrueuses sont devenues plus à charge qu'utiles aux êtres qui en étaient pourvus. L'ame, en se perfectionnant, en acquérant l'expérience des localités, a dû s'en débarrasser, car l'intelligence tend toujours à restreindre les corps dans les limites les plus favorables à leur mouvement.

Que des êtres au même degré d'intelligence soient fort inégaux de figure et de taille, c'est ce qu'on ne peut nier. Ceci tient aux localités, aux habitudes. En outre, il ne faut pas perdre de vue qu'il y a dans chaque degré des nuances infinies, et que parmi les hommes il n'en est peut-être pas deux qui se ressemblent entièrement.

Ajoutons, en ce qui concerne les corps animés, qu'il n'est pas toujours possible de distinguer le point où finit l'action intellectuelle et où commence l'effet matériel. Il faut ici faire une large part aux circonstances, c'est-à-dire à l'entourage et aux élémens. La différence de taille ou de poids, remarquons-le bien, n'existe pas dans le principe : le plus gros, comme le plus petit des corps, part d'un atome ; et il est une période de la conception où le germe d'un rhinocéros ne pèse pas plus que celui d'un puceron. Deux graines égales en poids produiront, l'une un grand arbre, l'autre une petite plante. De deux œufs du même volume sortent un poulet qui n'aura jamais deux pieds de long et un crocodile qui en aura vingt. Pourquoi cette inégalité de puissance ? Pourquoi, dans ces germes, l'un attire-t-il une masse de matière et l'autre une simple parcelle ?

Ceci est encore un des mystères de la vie qui semble avoir en elle deux attractions distinctes : l'une intelligente

et calculée dans tous ses effets, et d'où résultent les parties essentielles de la forme; l'autre, plus dépendante des élémens extérieurs et ne pouvant pas toujours se soustraire à leur influence. C'est ainsi que, d'après la localité, la puissance vitale et créatrice peut varier dans ses moyens d'exécution, car tout dans l'univers, et l'intelligence même, est soumis à la circonstance ou à la possibilité du moment. Il n'y a donc encore ici qu'une impossibilité relative.

Nous reviendrons sur ce sujet quand nous nous occuperons de la théorie du plein ou du vide. Ce que nous avons voulu seulement dire, c'est que la forme, telle qu'elle frappe nos sens, n'est pas toujours la forme réelle. Nos sens ont peu de portée, et rien de ce qui est vaste ne peut être mesuré par eux. C'est l'intelligence, c'est la réflexion et le calcul qui mettent à son point réel ce que les organes matériels ont entrevu et n'ont pu apprécier.

Voici les conclusions qu'on peut en tirer :

La localité influe sur la forme extérieure, et les membres et les organes s'ajustent à cette localité.

Si des formes semblables représentent ordinairement un même degré d'intelligence, des formes diverses en apparence peuvent être les mêmes en réalité.

L'extérieur des corps organisés, ou ce qui frappe nos yeux, n'en est que la moindre portion. Le mécanisme interne en est la partie essentielle, car étant la plus voisine du siège de la vie, elle est aussi celle qui a le plus de rapports avec l'ame.

Ce n'est donc point par l'extérieur de la forme qu'on peut juger du degré de l'être ou de l'actualité de sa position intellectuelle, c'est par la nature de son instinct, de son esprit, de ses pensées et par le plus ou moins de profondeur, de puissance, de grandeur ou de vérité des actes qui en résultent.

Ainsi, ce qui annonce le rapprochement des races est moins la ressemblance de figure que l'analogie des goûts, des passions, des caractères. Le chien ressemble plus à l'homme que le lion, parce qu'il y a dans le lion moins de pensées et de sensations de l'homme que dans le chien.

L'étendue des formes ou leur masse ne démontre, ni le degré de l'intelligence, ni celui de la force vitale. La différence d'intelligence, et non l'apparence des formes, fait les espèces.

Le perfectionnement des formes est l'effet rendu matériel des progrès de l'ame. Une espèce n'est donc que la suite d'une autre espèce ou son perfectionnement, quand elle n'est pas son analogue.

Rien en ceci ne doit choquer la raison, car il est plus raisonnable de croire qu'un être est la continuation d'un autre être, que de croire qu'il vient de rien.

COURAGE, BRAVOURE *. Si nous considérons le courage sous son aspect vulgaire et seulement comme nécessité ou acte de défense, c'est le sentiment le plus répandu dans la nature animée; il est commun à toutes les créatures : dès qu'un être a senti la vie, il désire la conserver ; et quand elle est compromise ou qu'il le croit, il la défend, soit en repoussant l'attaque, soit en attaquant lui-même.

Il peut essayer aussi de se soustraire au danger en fuyant; mais cette fuite, si elle est volontaire et réfléchie, dénonce en lui la possibilité de ne pas fuir; pour

* Cet article et le suivant ont paru dans les *Mémoires* de la Société d'Emulation d'Abbeville.

qu'une chose soit faisable, il faut qu'elle puisse ne pas l'être; point d'action possible sans contraste : pour avoir une volonté, il faut un choix, et il n'y en a pas dans une sensation unique. Aucune vertu n'est donc admissible dans celui qui n'a pas la conscience du vice contraire et qui n'est pas susceptible d'y succomber. Le courage est donc la suite d'une volonté, et de plus, il est la conséquence du sentiment opposé.

Pour démontrer ceci et faire voir que le courage n'est pas toujours ce que communément l'on nomme ainsi, nous demanderons : qu'est-ce que la peur? — La conviction d'un danger. Or, si vous ne connaissez pas ce danger, vous n'avez rien à surmonter, rien à combattre, rien à vaincre.

L'homme qui ne doute jamais, qui ne voit d'obstacles nulle part, qui se croit invulnérable ou infaillible, ne peut pas être courageux, et cela par la raison même qu'il ne peut pas avoir peur. Il ignore le péril, il n'y en a pas pour lui. S'il se jette au milieu, c'est sans l'avoir connu, sans l'avoir mesuré. Il a renversé son adversaire, mais c'est parce qu'il ne l'a pas vu ou qu'il l'a vu comme il n'était pas, et qu'il ne l'a pas cru redoutable. Dans tout ceci, il n'y a ni effort ni vertu; pour qu'il y en eût, il faudrait non-seulement que l'individu eût pesé le mal probable, mais qu'il l'eût craint.

C'est justement la crainte qui fait le lâche, dira-t-on. Non, la lâcheté n'est pas la peur, mais le sentiment qui y cède. Craindre ou ne pas craindre est un effet purement physique qui résulte des nerfs, du tempérament, de la position et non de la volonté. Ce qui dépend de soi, c'est de combattre cette crainte; or, pour la combattre, il faut l'éprouver. Celui qui dit : je n'ai pas peur, ou bien : je ne puis avoir peur, se trompe; ou s'il dit vrai, il n'est pas susceptible d'avoir du courage. Tout

acte de courage est précédé d'un accès de frayeur, et plus cette terreur est puissante, plus est grande la vertu qui la surmonte.

On se moque de l'homme qui tremble devant le péril. Mais en tremblant, s'il l'affronte, si la puissance de sa raison a vaincu la nature, cet homme qui tremble a plus de mérite que celui qui est resté froid et impassible; il est vraiment courageux, et celui que l'on prend pour tel n'a peut-être été qu'aveugle.

Appellerons-nous courage le mouvement de l'individu qui, frappé de l'horreur de la mort ou de la souffrance, se précipite, par un instinct de salut, dans la voie où elle lui apparaît le moins? Nommerons-nous ainsi cette impulsion convulsive, cette fièvre colérique qui, avant la réflexion et par le seul retentissement de l'insulte ou de la douleur, nous fait répondre à un coup par un coup, à une injure par une injure? Est-ce là une qualité morale ou seulement le sentiment de la conservation, sentiment qu'éprouvent toutes les créatures? Placez votre doigt sur le passage d'une fourmi, elle fuira. Saisissez-la, elle vous mordra et se défendra jusqu'à la mort. Qui force l'insecte à agir ainsi? C'est ce qui y portera, dans la même circonstance, l'être le plus timide comme le plus brave, l'être intelligent comme le plus brut : le désir de vivre et la peur de mourir.

En cela on trouvera moins une qualité qu'un effet; c'est la vie qui se débat contre la mort. Ici nul calcul de la volonté ni de l'intelligence, ni même de l'instinct. L'animal ne se défend que parce qu'il ne peut plus fuir. Si on le lâche, il cesse de mordre et se hâte de s'éloigner, ou s'il mord encore, c'est par cette rage aveugle qui le crispe, le roidit et l'attache à l'objet qui l'a blessé; c'est la colère, c'est la vengeance, si vous voulez. Mais ici non plus, point de courage, puisqu'il n'y a pas de

réflexion, puisqu'il n'y a pas de lutte ni de résistance intellectuèlle, mais abandon à une impulsion physique qui n'est souvent que celle de l'effroi devenu offensif par son excès même.

On nous pardonnera de présenter ces vérités communes. Leur rappel était nécessaire pour faire distinguer le courage-vertu, c'est-à-dire libre et intelligent, de cet effort de la nature, de cette irritation machinale qu'on a faussement nommée courage et qui n'est que la vibration des organes ou la secousse qui précède la volonté et même la passion.

Le courage, comme je l'entends, est donc la réflexion qui dompte la peur. Avant cette réflexion, c'est-à-dire avant l'appréciation de l'obstacle et la conscience du péril, il n'y a pas de courage. Il n'y en a pas davantage, si en face de nous n'est pas une double voie, un choix de moyens, l'ouverture d'une volonté et l'accomplissement d'une œuvre.

Dès que le courage est une action, il a toujours un résultat; s'il ne produit pas un bien, il arrête un mal: *le désespoir*. Nous appelons le désespoir un mal, parce qu'il est le contraire du courage et que c'est très-improprement qu'on dit le courage du désespoir. Toutes les fois que l'on combat, c'est qu'on ne désespère pas, ne fût-ce que de la vengeance.

Le désespoir étant l'effet qui s'éloigne le plus du courage, il est nécessaire d'en dire quelques mots:

Le courage vient de la conviction du danger, avons-nous dit. Si on doute de ce danger, il n'y a qu'un demi-courage; si on l'ignore, il n'y en a plus du tout. Où il n'y a pas de risques, il n'y a donc pas de vertu, et l'échelle du courage croît avec l'imminence du péril.

Si le danger était la certitude du mal, il n'y aurait pas non plus de courage, car si l'on se jette sur un

brasier avec l'assurance de s'y brûler, c'est qu'on veut être brûlé; alors ce n'est pas la force d'affronter un mal, c'est la volonté de le trouver. Y a-t-il du courage à chercher un mal? Oui, si cela peut en prévenir un plus grand ou produire un bien; non, s'il n'en peut résulter que le fait, c'est-à-dire le mal, car ce n'est que du désespoir et un acte d'aveuglement. L'imprudence elle-même, en s'exposant, n'a pas la conviction de la non réussite, et elle est loin de désespérer; c'est plutôt la facilité d'espérer trop ou trop vite, et de chercher un succès là où il ne peut y en avoir, qui caractérise l'action de l'homme imprudent.

Si l'irréflexion voit le danger moindre qu'il n'est, le fait du désespoir ou de la peur excessive est de le voir toujours gigantesque, et lorsqu'il le devient réellement, de ne sentir que lui, sans apercevoir aucune des voies ouvertes pour l'éviter ou le combattre. Cette inconséquence est pire que la première. Elle a des suites plus funestes, car le manque d'espoir paralyse la volonté, puis la faculté d'agir, et arrête non-seulement ce qui est possible, mais même ce qui est aisé.

Il est peu de situations dans la vie, quelque fâcheuses qu'elles paraissent, dont on ne puisse tirer parti, si l'on en cherche le moyen, si l'on veut fermement le trouver. Le désespéré ne l'essaie même pas; l'imagination frappée d'un mal inévitable, il le rencontre dans le premier obstacle. En vain un simple effort le surmonterait, il ne le fait pas, ou il le fait non contre le péril, mais contre lui-même. Il s'agite sans s'aider, sans aider les autres. Epuisé, il tombe dans une apathie somnolente qui ressemble à la résignation, et qui n'est que l'assoupissement moral produit par la fatigue physique.

Le désespoir, après s'être roulé dans la poussière, ferme les yeux et s'endort. Le vrai courage, silencieux,

calme, résigné, s'interroge et cherche la possibilité d'agir. Le moyen trouvé, il le met en œuvre ; s'il est sans effet, il en cherche un autre.

Si tout est inutile, s'il ne peut éviter le mal, il s'efforce d'en réduire les conséquences. Ainsi l'homme courageux l'est jusqu'au dernier moment : il meurt courageux : il tombe, mais non dans la même position que le lâche. Sur la poussière vous le reconnaîtrez ; vous le reconnaîtriez même dans la tombe : l'aspect du cadavre vous dira l'état de l'ame quand elle l'abandonna. Oui ! quand l'homme a peur, ou si, bourrelé de remords, il a repoussé l'avenir, ses traits ne sont pas les mêmes que s'il a valeureusement résisté jusqu'au bout et embrassé le réveil.

Et ceci n'est pas seulement extérieur. Que l'anatomiste consulte le cerveau, les viscères, les muscles, enfin toutes les parties internes de ce corps animé, il y trouvera des traces de cette impression dernière.

Le courage, même lorsqu'il n'a pu nous sauver, même lorsqu'il succombe, est donc toujours un combat ; et d'un homme courageux à celui qui ne l'est pas, la différence est moins dans l'acte de pouvoir que dans l'acte de vouloir ; par conséquent moins dans l'exécution réelle que dans la volonté. Celui qui voudra le plus se sauver en conservera le plus l'espérance, et par cela même restera le plus long-temps courageux.

Analysons ce que nous venons de dire : le courage naît du conflit de deux sensations qui proviennent, comme toujours, d'un principe qui est en nous et du contact d'un objet extérieur, soit présent, soit représenté par le souvenir. Un cri se fait entendre, notre oreille le reçoit, la pensée nous dit que c'est un signal d'alarme, et la réflexion ajoute que c'est un péril pour nous ou pour quelqu'un qui nous intéresse. Eh ! bien, c'est

dans ce moment que le courage ou le sentiment contraire se développe : nous fuyons ou nous allons en avant, nous adoptons un parti ou nous restons dans une immobilité stupide, ou bien nous désespérons tout-à-fait. Alors nous sommes courageux ou lâches. L'on voit que le courage, après la manifestation et la conviction du danger, est un retour sur nous-mêmes qui nous empêche de céder à cette conviction et qui fait que notre cœur, s'éleve au-dessus de la peur.

Et nous arrivons là en réunissant en nous tous les moyens de défense, en nous attachant au seul qui existe s'il n'y en a qu'un, et en dirigeant tous nos efforts vers ce point unique, quelque petit qu'il soit.

S'il n'existe pas, s'il n'y a pas lieu d'agir, s'il n'y a pas de voie de salut, le courage est encore dans la patience et la résignation, dans l'absence de cris, de contorsions et de blasphêmes. Nous sentons aussi vivement notre position que celui qui en désespère, mais de plus que lui nous avons la force de nous contenir et de conserver jusqu'au bout notre dignité d'homme.

Le dernier degré du désespoir ou de l'abandon de soi-même est le suicide. Quoiqu'il soit aussi l'effet d'une volonté, s'il n'a d'autre fin que de nous délivrer de la vie, je n'y puis voir un acte de vertu : nous ne bravons la mort que parce que nous ne savons plus supporter l'existence; nous n'encourageons un mal que par la peur d'un autre qui nous semble plus grand, ou bien encore par la paresse d'y remédier, par le défaut d'énergie nécessaire pour l'entreprendre. Dans tout cela il n'y a pas de courage, c'est plutôt le contraire.

Un sentiment bien différent du désespoir, mais presqu'aussi dangereux, c'est la confiance aveugle au succès : illusion sans ombre, sans contre-poids, qui n'est basée ni sur le calcul ni sur des probabilités; sentiment qui tient

moins de la raison que de la passion et des circonstances; en un mot, *la témérité.*

Non-seulement elle ne désespère pas de ce qui est, mais elle espèrera ce qui ne peut pas être. Entre deux moyens d'arriver, elle choisira le plus hasardeux; elle entreprendra, pour un résultat futile, ce qui l'exposera à un danger très-grand et hors de proportion avec l'avantage qu'on peut tirer du fait. C'est elle qui nous fait courir sur des charbons ardens, seulement pour prouver notre légèreté; qui, sans nécessité, nous fera voltiger sur un gouffre ou sous une épée nue. C'est elle qui dépensera notre vie en tours de passe-passe, et la jouera contre des noix.

Quoique la témérité soit souvent parmi les hommes un moyen de fortune, le plus téméraire, ou celui que nous nommons ainsi, n'est pas toujours le plus courageux, pas même le plus brave. La témérité n'est qu'accident, que circonstance, qu'ivresse; elle ne durera qu'un jour, une heure, une minute. Le plus audacieux aujourd'hui sera peut-être le plus lâche demain et tout le reste de sa vie.

Le premier mouvement de l'homme téméraire, c'est l'audace; le second, c'est la peur.

C'est le contraire dans l'individu courageux. Celui-ci a envisagé le péril : il peut le redouter, mais cette crainte est bientôt surmontée par sa volonté. Un fou, un imbécile sera téméraire ; il ne peut pas être courageux, car s'il arrive au but, c'est parce qu'il ne voit pas ce qui l'en sépare. C'est ainsi qu'une action réputée hardie est souvent celle d'un homme qui a la vue basse ou l'oreille dure : il s'est trouvé dans la mêlée en allant ailleurs ; une fois engagé, il a fallu en sortir, et il est un grand homme parce qu'il en est sorti. Mais où sont ici la volonté qui prévoit et calcule, et la liberté d'esprit

qui choisit? Où est l'action louable? Si elle n'est pas combinée, est-elle logique? Si elle n'est pas logique, est-elle réelle? En d'autres termes, est-ce l'action de l'homme ou la conséquence de la position?

Le courage vrai est tout en lui-même; les évènemens le servent, mais ne le font pas; il a su mesurer l'attaque et la défense. Egaré dans un labyrinthe, il s'en tire, non en fermant les yeux, non en brisant le fil, mais en l'utilisant, mais en le déployant, mais en conservant, avec l'espérance, cette énergie de cœur qui développe tous les moyens et arrive à un succès par la justesse d'une combinaison.

Ce n'est pas que je veuille dire que le courage exige de longues réflexions; non, il consiste souvent dans une détermination subite et dans l'exécution immédiate. Mais cette rapidité d'action n'exclut pas la pensée qui mesure le péril, qui l'évite ou l'atténue si elle peut, et le combat s'il le faut. L'homme qui, après l'avoir le mieux senti, l'aborde le plus franchement, est certainement plus courageux que celui qui, ne l'ayant qu'entrevu, le brave au hasard. Ainsi, lorsque nous créons le danger, lorsque nous l'embrassons sans nécessité, lorsque, l'obstacle surmonté, nous voulons le reproduire, lorsque nous forgeons la difficulté pour le plaisir de la vaincre, ce n'est pas l'action du sage, c'est la force sans la raison; et celui qui ne sait pas s'arrêter à temps est moins fort qu'étourdi. A ce point, le courage a cessé, la témérité commence, la folie suivra.

C'est ce manque de mesure qui a perdu tant d'hommes qui eussent pu laisser à l'histoire un nom et des vertus, et qui, grands un jour, ne l'étaient plus le lendemain. Aussi le téméraire est jugé seulement par le résultat. S'il réussit, c'est un héros; s'il est vaincu, c'est un insensé.

Il est un genre de courage qu'on ne doit pas confondre avec la témérité, quoiqu'il en ait parfois le caractère. C'est ce qu'on appelle valeur, vaillance, bravoure, et qui s'entend ordinairement du courage qui prend le glaive. Ce n'est ni l'imprudence, ni la témérité, ni le courage proprement dit. Par quelques rapprochemens, nous allons essayer d'en faire sentir la différence.

Le courage, à mes yeux, a quelque chose de plus précis que la bravoure. Il tient moins aux organes qu'à l'ame, moins à la matière qu'à l'esprit. Il est bien plus exempt de passion et d'égoïsme, plus étranger à l'intérêt personnel.

La bravoure, quoique moins accidentelle que la témérité, est pourtant aussi un effet des sens; c'est encore une ivresse. Rarement jointe à un tempérament froid, aussi vive que la pensée, la bravoure, comme la témérité, précède souvent le raisonnement; c'est un entraînement que ne calcule pas celui qui l'éprouve.

Le courage, application de la volonté, émane du désir d'arriver au bien ou de celui d'éviter le mal. Aussi, l'homme qui va montrer du courage ou qui en a montré, sait quelle a été son action ou ce qu'elle sera; il peut la définir. Il n'en est pas de même de la bravoure: elle a des causes divergentes, souvent contradictoires, plus souvent imprévues, et sa fin peut être le bien comme le mal; de là, son inégalité, son inconstance. Un homme ne sera pas brave deux fois de la même manière: vaillant dans un lieu, il ne le sera pas dans un autre; demi-dieu à Marathon, moins qu'un homme à Platée.

Tout individu courageux peut être brave; un homme brave peut manquer de courage, on en a mille exemples; et celui qui, dans le cirque, s'élancera sur le taureau furieux, sentira son cœur faillir s'il traverse à minuit un

cimetière. Pourquoi cela ? C'est que la bravoure, comme la témérité, tient plus aux alentours qu'à l'homme; c'est que n'apparaissant que lorsqu'on la regarde, elle n'est qu'une impulsion à laquelle aident les cris, le cliquetis des armes, le bruit des instrumens de guerre, la voix des officiers, le regard du général ou de la beauté; c'est une exaltation du moment qui nous fait oublier un danger pour ne voir que le plaisir d'étonner, d'être applaudi : il n'y a pas de bravoure solitaire.

Le courage est partout; il est de tous les instans; il n'est aucun état, aucune position, aucun isolement même où l'on n'ait la possibilité de le déployer. L'homme courageux reste courageux, parce qu'il a toujours les moyens de l'être.

La bravoure, au contraire, dépend moins de l'individu que du temps, du lieu et du voisin. Il lui faut, outre l'excitation des passions, une réunion de circonstances qui s'offrent rarement et qui, lors même qu'elles se présentent, laissent encore en doute si la beauté de l'action est plus le résultat de la volonté de l'homme que celui de sa position. Le plus brave n'est souvent que le plus heureux, et tel est qualifié intrépide, parce qu'il s'est trouvé dans une situation où il était absolument impossible qu'il ne le fût pas. On peut donc passer pour vaillant sans l'être, tandis que l'absence du courage ne peut pas se déguiser, ou ne se déguise pas long-temps : à chacune de ses actions on reconnaît l'homme courageux.

Cependant le courage vrai est moins expansif que la bravoure qui est tout en dehors, souvent verbeuse, criarde et fanfaronne. Le courage se vante peu; ce n'est pas lui-même qui se fait valoir, il faut le chercher, l'interroger. L'homme brave se fait délivrer un certificat de bravoure. L'homme courageux sait qu'il le porte en lui.

Pourquoi? C'est que le courage, quoiqu'acquis, est un état habituel qui surprend peu celui qui l'a; il sait bien qu'il l'aura encore demain; au lieu que le vaillant s'étonne souvent de sa vaillance. Expliquons ceci :

On naît avec plus ou moins de dispositions à la bravoure comme au courage. La bravoure, avons-nous vu, provient de la passion; le courage naît du raisonnement. C'est donc toujours la volonté, et une volonté constante, qui développe le courage; or, s'il se présente journellement mille occasions où il peut paraître, il en est mille où il pourrait faiblir. La raison elle-même a ses phases. Il faut donc qu'il agisse continuellement; par conséquent qu'il se mesure à chaque instant avec lui-même. L'homme courageux l'est parce que sans cesse il travaille à l'être, parce qu'il est constamment en présence de son cœur; il l'est parce qu'il l'a voulu et qu'il le veut encore. Son caractère est ce qu'il l'a fait; c'est un résultat prévu qui ne peut le surprendre; tandis que le vaillant ne s'est pas fait vaillant : on l'a fait tel; un incident heureux s'est présenté, et tout le monde a dit qu'il était brave, on n'en a pas demandé d'autre preuve. Ainsi, il faut quelquefois une vie entière pour démontrer le courage de l'homme qui en a réellement, et un quart d'heure a suffi pour prouver à jamais la bravoure de celui qui peut-être n'en a pas.

L'homme courageux croit au courage partout. Le vaillant ne voit la vaillance que dans le trait qui a fait la sienne.

Le courage n'est pas envieux, il ne craint pas d'être effacé par l'action d'autrui. La bravoure est jalouse, elle frappera peut-être de sa hache le bras qui s'avance pour partager sa gloire. L'homme courageux renverse l'ennemi et laisse la palme à son émule.

C'est lui aussi qui, à l'approche du combat, arrête

ses compagnons qui s'élancent avant l'instant propice; c'est lui, le plus vaillant, qui modère la vaillance; c'est lui qui supporte le sarcasme et les huées pour assurer la victoire. Ah! ce courage est peut-être le plus difficile de tous, car si la bravoure est une exaltation des sens, lui, dompte les sens et jusqu'à la bravoure même.

La bravoure se plaît dans les ruines, elle veut montrer les traces de son passage; elle épargne peu le sang, elle se souvient rarement de l'humanité, et ne sacrifie pas plus à la pitié dans le succès que dans l'infortune. Hélas! les souverains que l'histoire a appelés braves n'ont souvent laissé, après eux, que des abîmes. Le courage n'est jamais destructeur: ce n'est pas sur des débris qu'il établit ses preuves, il est conservateur et ne crée point le mal.

Ici s'élève une objection qui nous conduira à l'examen d'une autre face de la question. Le courage, dans mon opinion, ne doit jamais s'entendre en mauvaise part, car la force de commettre une méchante action n'est, en la prenant dans son hypothèse la plus favorable, que le désespoir de n'en pouvoir produire une bonne; or, ce qui est impuissance ne peut être courage.

Sans doute, il faut avoir une volonté pour exécuter le mal; mais cette passion, cette impulsion qui nous fait vouloir, méditer et exécuter un acte coupable, est-elle bien du courage? N'est-ce pas plutôt l'absence d'une énergie suffisante pour résister à une violente tentation ou à une grande peur? Sauf le sauvage qui égorge son ennemi pour le manger, pourquoi tue-t-on un homme? C'est pour se débarrasser de lui, c'est pour lui prendre ce qu'il a, ou encore par envie, par jalousie, par vengeance.

Mais si l'on veut s'en débarrasser, c'est qu'on le craint. Si on le tue pour le dépouiller, c'est qu'on doute

qu'il veuille l'être étant vivant, ou qu'on a peur qu'il se venge.

Si on le tue par envie, par jalousie, c'est encore dans l'appréhension qu'on ne nous le préfère et qu'il n'obtienne une faveur ou un bien que nous convoitons.

Si c'est par vengeance, c'est qu'on l'a redouté, c'est qu'on le redoute encore, car jamais on ne se venge de celui qu'on méprise.

En un mot, ce qui dirige ou entraîne l'individu qui va commettre un crime, c'est toujours la peur ou l'amour de soi. Dans tout cela, où est le vrai courage?

Si nous considérons la question sous les rapports moraux et intérieurs, c'est-à-dire sous ceux de la tentation et de la résistance, nous dirons : celui qui a conçu une action nuisible à autrui n'a pu ignorer qu'elle était blâmable. S'il l'ignorait, ce ne serait qu'un acte machinal, un accident où l'homme est hors de cause, où le bras n'est qu'instrument et matière, où il n'y a enfin ni crime ni vertu. Quand il sait que cette action est criminelle, comment la commet-il? C'est qu'il n'a pas la force de ne pas la commettre : sa raison lui dit que c'est mal, la passion répond qu'il faut se satisfaire ; il ne cède qu'après un combat. Or, dans cette lutte de la passion et de la raison, s'il y a du courage à suivre la voie de la raison, il ne peut y en avoir à prendre l'autre.

Donc, si la passion a son effort et son énergie, il y en a évidemment davantage à ne pas lui céder. Celui qui, trouvant l'occasion de se venger d'un ennemi ou de se délivrer d'un homme qui l'épouvante, ne le fait pas, a certainement autant de volonté et de puissance morale que celui qui le frappe par derrière et même en face. Le premier dédaigne son rival ou lui pardonne. Le second, en le tuant, veut lui échapper ou assouvir sa

haine. Or, il y a plus de courage dans le dédain ou le pardon que dans la haine et la vengeance.

On dira que nous sortons de la question; qu'il s'agit non de conscience, mais de vigueur. Si c'est de celle du corps que l'on veut parler, c'est vrai, elle n'est que la force brutale; c'est l'élan du bœuf qui éventre le passant. Mais comment séparerez-vous la force d'esprit de la conscience ou de l'ame? Ne dites-vous pas tous les jours: il a du cœur. Qu'entendez-vous par là, si ce n'est du courage? Non, il n'y a pas de courage sans vertu; et il n'y a pas de vertu quand la raison a le dessous.

Cependant, objectera-t-on encore, pour entreprendre une conquête, une guerre même injuste, une invasion, pour être agresseur et ensuite envahisseur, il faut une grande puissance de caractère, une résolution soutenue; or, qu'est-ce donc, si ce n'est pas du courage?

Je répondrai par une autre question: le voleur en a-t-il, lorsqu'embusqué sur la route il attend le passant? Certainement en l'attaquant il risque d'être tué dans la lutte, ou puni après s'il est découvert; mais ce voleur prend ses précautions pour éviter l'un et l'autre, ou tout au moins pour diminuer le risque. C'est lorsqu'il est parvenu à se persuader que le danger est à peu près nul qu'il se détermine à agir.

Ce que je dis du voleur, je le dirai du conquérant; du petit au grand, c'est un sentiment qui dirige l'un et l'autre: leur action est la même. La tyrannie qui verse le sang le fait toujours par peur.

Les proscriptions des triumvirs à Rome vinrent du défaut de courage. C'étaient des magistrats, des orateurs, des poètes qu'ils massacraient: pourquoi? Ils enviaient leurs talens, leurs vertus, leur énergie, ils redoutaient leurs bras, leurs voix, leurs écrits.

Même remarque parmi les anarchistes de tous les

siècles : les moins braves furent toujours les plus sanguinaires. Marat le fut plus que Robespierre, et Danton, plus audacieux qu'eux, versa moins de sang.

Robespierre mourut en tremblant, Danton en lançant une épigramme. L'un et l'autre, cependant, eurent leurs jours d'intrépidité, car ils étaient animés d'une grande passion : l'amour du pouvoir. Cette passion éteinte ou satisfaite, eussent-ils eu du courage? On peut en douter.

L'ambition peut donner accidentellement de l'énergie, quoique le courage en lui-même ne soit pas ambitieux; mais pour réussir dans l'ambition, il faut une détermination ferme et continue : c'est le balancier qui soutient l'acrobate sur la corde roide. Un ambitieux sans courage est, à chaque instant, au moment de tomber; il ne marche qu'au hasard, le moindre souffle le renverse.

On donne souvent le nom de courage à l'effort qui nous fait supporter une grande douleur physique, ou même aller au-devant. En ceci, il y a peut-être moins de force d'ame en réalité qu'en apparence. Si nous nous soumettons à une douleur sans motif, sans profit pour personne, c'est un acte de folie. Si le motif existe, ce ne peut être que celui d'échapper à une souffrance plus grande ou à un danger plus effrayant que la douleur. C'est ainsi qu'on se fait couper un membre gangrené. S'il y a nécessité, il ne peut y avoir qu'un courage secondaire; cela prouve seulement qu'on choisit entre deux maux, et qu'on craint moins le mal que la mort, ou la souffrance d'un moment moins que celle de tous les jours : il n'y a là qu'un calcul d'intérêt et de conservation. Mais le patient soutiendra l'opération avec sang-froid, sans contraction, sans gémissemens! Cela encore dépend peut-être plus de sa conformation et de la force de ses nerfs que de celle de son ame. Les spasmes de la douleur sont involontaires ; les frémissemens, les cris

peuvent l'être également. Sans doute on les contient par une résolution ferme, mais pas toujours; car si la crise est inattendue, si elle précède la volonté de la combattre, l'organe a parlé, le cri est parti avant que la réflexion ait pu l'étouffer. Ajoutons que la douleur a plus ou moins de prise sur l'être, suivant l'âge, le sexe, le tempérament et la santé : tel sera calme et patient aujourd'hui, qui le lendemain ne le sera plus. Est-ce encore là le vrai courage? Entre deux personnes qui reçoivent deux coups semblables, alors que l'une reste paisible, l'autre pousse les hauts cris: faut-il en conclure que la première est brave et que la seconde ne l'est pas? Non.

Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, l'amour-propre mis en jeu, ou la peur du blâme, combat victorieusement la faiblesse. Le patient subira héroïquement l'amputation si elle a des témoins, et se montrera plus craintif qu'un enfant s'il demeure tête-à-tête avec l'opérateur. Pourquoi est-il calme dans le premier cas? Par la honte de passer pour lâche. Pourquoi s'abandonne-t-il dans le second? C'est que sa volonté ne combat pas la nature, parce qu'il croit n'avoir aucun intérêt à la combattre ni à se montrer résigné.

Après avoir écarté du sentiment qui nous fait vaincre la douleur, toutes les nuances qui lui sont étrangères, nous remarquerons, si nous l'examinons au fond, que c'est plutôt de la patience que du courage.

C'est une force analogue qui nous fait supporter une suite de contrariétés, de vexations, de petits maux qui, isolés ou accidentels, seraient légers peut-être, mais qui, continus, deviennent une cruelle souffrance. Cette force ou cette patience n'est pas jointe ordinairement chez l'homme à une imagination ardente, ni à cette irritabilité nerveuse qui nous rend plus sensible au plaisir, mais qui, en même temps, envenime chaque coup d'épingle

et le rend intolérable. Ce genre de vertu, cette énergie de résignation fait partie du caractère de la femme, et son courage, malgré sa susceptibilité, tient de la patience plus que celui de l'homme. Nous établirons ici quelques points de comparaison.

Peu de femmes sont braves dans la vie ordinaire, beaucoup même sont peureuses. Elles auront peur d'une araignée, d'une souris; puis elles se montreront courageuses au fort d'un grand péril. Alors elles savent, autant et plus que l'homme, monter leur cœur à la hauteur des circonstances; si elles les apprécient moins vite, elles s'y ajustent plus tôt. Aussi, la femme essaie-t-elle moins long-temps que l'homme de se soustraire à une douleur : son parti est pris, quand lui en est encore à maudire le sort.

Devant la mort, elle courbe la tête et attend; l'homme la lève et blasphême. Le courage est plus actif, plus agissant dans celui-ci. Le courage passif existe plus dans la femme, il y est plus tenace.

Le courage de la femme est d'ailleurs, dans la vie ordinaire, plus imitateur que celui de l'homme. Il en est de même de sa peur. En un mot, la femme est plus sujette aux impressions d'autrui; elle s'effraie, elle se rassure et ne sait encore où est le danger, où est le moyen d'en sortir : elle a craint parce qu'on a craint, elle a de la force parce qu'on en a. Mais quand sa volonté se prononce, quand elle a pris son propre courage, il est ordinairement fort et durable; c'est elle alors qui l'inspire à l'homme: oui, montée à ce point, elle en a plus que lui. Il semble que les rôles changent: la vue de son désespoir a découragé l'homme; le désespoir de l'homme rend souvent de l'énergie à la femme. Dès ce moment, elle n'est plus imitatrice et faible : elle cesse ses cris, elle essuie ses pleurs, et quand l'homme

épuisé tombe, elle se relève et agit, ou au moins le console. Elle n'a plus d'espoir pour elle, elle en a pour lui; tandis que l'homme qui a perdu l'espérance n'en voit plus pour personne. Pourquoi cette différence? C'est que l'homme compte plus sur lui-même; que la femme compte plus sur les autres, et, si elle est seule, sur la Providence. Si le courage est l'espérance, la femme en a donc plus que l'homme; elle en aura plus longtemps peut-être, parce qu'elle l'use moins vite, et quand l'homme a tout tenté, alors seulement elle commence à chercher.

Ce qui distingue encore le courage de la femme, c'est que moins égoïste, elle s'oublie plus souvent que lui. Dans un désastre, elle ne voit que ses enfans, que son mari; sa résolution est tout entière dans l'espoir qu'elle a de les sauver. Sont-ils hors de danger, c'est seulement alors qu'elle songe à elle. On a vu quelquefois des hommes se tirer d'un naufrage, d'un incendie en abandonnant leur famille qu'ils désespéraient de conserver. Jamais on n'a cité cela d'une mère : elle périt avec les siens. Est-ce courage? Est-ce désespoir? Non, c'est amour, c'est nature, c'est dédain de la vie sans une autre vie qui lui est plus chère que la sienne; ou plutôt encore, c'est oubli de son propre péril : elle n'est pas courageuse, elle n'est que mère.

On cite des femmes ayant eu le courage de l'épée, celui des révolutions, des femmes ambitieuses, vaillantes, téméraires; mais comme ce sont des exceptions, elles rentreront dans les exemples qui concernent les hommes.

D'après ce qui précède, on voit que nous mettons en doute une qualité qui a fait l'orgueil des peuples antiques comme des peuples modernes, une vertu dont l'absence déshonore une nation, de même qu'un individu : *le courage militaire.*

Nous avons dit du courage ordinaire : c'est le sentiment de la peur surmonté par le sentiment plus fort de l'honneur et de l'intérêt, ou celui de la douleur vaincu par l'appréhension d'une douleur plus poignante ou plus longue. Le meurtre à la guerre est aussi le résultat d'une terreur ou d'une espérance; les collisions qu'entraîne le caprice d'un seul ou la volonté des masses, ne peuvent avoir d'autre cause. Mais nous renfermant ici dans l'action individuelle, nous demanderons : pourquoi le colonel, comme le soldat, combat-il? C'est qu'il voit derrière lui son supérieur qui le punira s'il ne combat pas; c'est qu'il craint le préjugé qui dira qu'il est un lâche; c'est qu'il désire un bâton de maréchal; c'est qu'il redoute qu'un autre ne l'obtienne en sa place; c'est enfin qu'il craint d'être tué par l'ennemi, s'il ne le tue pas. Il n'est donc pas un seul acte d'agression, pas un trait de bravoure qui ne provienne d'un doute ou d'une peur.

Quant à l'action de la défense, le mot seul implique l'effroi. Si l'on se défend, c'est qu'on a peur; si l'on tue celui qui nous attaque, c'est qu'on craint d'être tué par lui.

Le courage militaire, ou la valeur, n'est pas propre seulement à l'homme; il existe chez presque tous les animaux. Remarquons bien que les sujets de leurs querelles sont absolument les mêmes que chez les humains: c'est la possession d'une proie, d'une femelle, d'un nid, d'un champ, d'une goutte d'eau; c'est l'envie, la jalousie, la défiance, la crainte qui, comme chez les hommes, les jettent les uns sur les autres et les font s'égorger, se dévorer. Voyez deux singes, deux chiens qui combattent : leurs moyens d'attaque, de défense, leurs combinaisons, leurs ruses ont un rapport prononcé avec ceux de l'homme, lorsqu'il emploie les armes de la

nature. Le courage des animaux tient donc essentiellement du courage militaire ; c'est la bravoure.

Mais ce courage militaire, qui existait quand on se battait par petites troupes, corps à corps et pour un intérêt privé, peut-il se montrer dans les combats des masses contre les masses, et avec notre tactique actuelle qui nous rend vainqueurs ou vaincus, sans même avoir vu l'ennemi? Par quel moyen apprécier aujourd'hui la valeur du soldat, comment connaître s'il en a?

D'abord, pour mesurer la vocation d'un individu, pour l'éprouver, il faut lui donner le choix; c'est-à-dire pour savoir s'il est brave devant son adversaire, il faut qu'il puisse le fuir ou l'attaquer. Si, dans un péril, vous le liez à un poteau avec impossibilité d'en bouger, certes, après l'action vous ne direz pas : c'est un héros; vous ne direz pas non plus : c'est un lâche, car vous n'en savez rien. Eh! bien, dans notre manière moderne de combattre, telle est la position de chaque soldat: c'est un mannequin cloué sur une planche. Qu'il ait peur ou qu'il ne l'ait pas, enchassé dans les rangs, ayant des montagnes d'hommes devant, derrière, de côté, le plus souvent ne voyant que la tête de son cheval ou le dos de son voisin, recevant des balles sans savoir d'où elles viennent, pouvant, s'il essaie de se sauver, se jeter dans le danger qu'il veut fuir, et certain de l'augmenter en se séparant de ses compagnons ou du chef qui les guide : dans cette situation, où est le courage? Est-il à rester en place ou à marcher en avant? Un soldat, un officier, un général même, peut avoir été à vingt batailles sans que personne puisse dire : il a du courage, sans que lui-même puisse le savoir. Non, il ne le sait pas, car il n'a jamais eu occasion de l'apprendre.

Sans doute il y a des exceptions, et l'histoire de nos guerres modernes offre des traits nombreux d'intrépidité;

on y a vu maintes fois se renouveler les brillans exploits de la valeur antique. Ces efforts d'immobilité peuvent même présenter leur héroïsme ; il y en a dans la conduite de ce soldat d'artillerie, de ce charretier du train, comme on le nomme, qui, à cheval, le dos tourné à l'ennemi, exposé au boulet qu'il ne voit pas venir, au recul de sa pièce, à l'explosion des caissons, sans espoir de gloire ou d'avancement, reste calme, impassible, fidèle à son devoir, au milieu de mille morts qui l'atteindront sans qu'il puisse ni combattre, ni se venger. Oui, cet homme, s'il ne blémit pas de terreur, a certainement du courage ; mais ce sont là des cas spéciaux qui ne changent rien au fond des choses.

On voit, par cette définition de la bravoure, que je ne la considère pas comme vertu positive, et qu'au courage guerrier je préfère le courage de la paix, c'est-à-dire celui qui conduit au progrès, celui de l'ordre et de l'harmonie. Nous en parlerons dans un autre article ; mais avant nous résumerons ce que nous venons de dire. Qu'on me pardonne ces répétitions, elles sont nécessaires pour s'entendre.

Point de courage possible sans une appréciation du danger. Le moteur du courage, ou ce qui nous fait dompter la peur, est toujours notre propre conservation ou celle d'un tiers qui nous intéresse, ou encore l'espoir d'un bien, d'une fortune, d'une réputation, d'une gloire. Nous avons du courage pour gagner quelque chose, ou seulement pour ne pas le perdre.

Le courage réel n'est pas celui d'accès, qui n'apparaît que par éclairs, qui s'élance, qui étonne, qui éblouit ; celui-là est la bravoure, la témérité. L'homme courageux l'est toujours et partout : pourquoi ? Parce que le courage est une étude, une qualité, un caractère, et un caractère acquis, créé en nous et par nous ; par conséquent qui a

une base intellectuelle, un principe moral; et que la bravoure qui tient plus aux choses extérieures, aux sens, à la matière, ne l'a pas ou l'a à un degré beaucoup plus faible. La bravoure ne raisonne point; et ce qui constitue le vrai courage, c'est qu'il calcule tout, qu'il marche toujours vers le but, qu'il ne méprise aucun obstacle, qu'il résiste au plus grand malheur, qu'il repousse le désespoir et survit au désastre.

Ainsi, le courage, fermeté de l'ame, étend l'ascendant humain au-delà de l'humanité même: c'est lui qui contient jusqu'à la fureur des élémens et qui la domine. Si la force de l'homme répondait à son imagination, et à cette imagination, son courage, il soulèverait la terre.

Le courage est le levier le plus puissant qui soit dans la nature. C'est lui qui, partout, a posé et exécuté les grandes choses; c'est le mobile de toute domination. L'être humain est moins fort que beaucoup d'animaux; il n'a peut-être pas un sang plus énergique; mais, doué de plus d'ame, d'une plus grande faculté de sentir, il peut, par le raisonnement, appliquer plus haut sa volonté.

Toutefois, cette volonté, l'une des conditions de la force et de l'œuvre, l'une des faces du courage, n'est pas une qualité ordinaire dans l'homme; rien de plus mobile que son cœur. L'animal conçoit peu de choses; mais ce qu'il sent, il le veut: aussi se trompe-t-il rarement dans ses plans, et arrive-t-il presque toujours au but. L'homme, qui s'agite dans un cercle plus vaste, dont l'horizon est plus étendu, s'égare aussi plus souvent sur la route; c'est pour cela que les exemples de courage sont si rares, et qu'une grande conception, qu'un grand génie ne le donne pas toujours. C'est peu que d'entreprendre, il faut persévérer; tout le monde voit le bien, peu de gens savent le faire, et cela faute du courage de vouloir,

car vouloir est un effort, vouloir long-temps est un travail.

Le courage est donc calcul et volonté; et ce qui constitue la volonté, c'est surtout la persévérance. Rien ne se fait seul en ce monde : tout ce qui est bien est le fruit d'une étude forte, d'un puissant labeur, d'une fatigue physique et morale. Il ne faut que du génie pour concevoir et entreprendre; il faut du vouloir pour exécuter, du courage pour persévérer et finir. C'est un combat entre notre œuvre et notre paresse, entre le joug du travail et cet amour de la liberté ou cette insouciance naturelle à tous les êtres. Plus l'ame est active, plus la fatigue est grande; car cette ame, recevant toutes les images qui viennent lui sourire ou se détournant devant celles qui l'épouvantent, sous ces chocs ou ces illusions, la volonté disparaît, l'homme cède et le courage n'est plus. Cependant c'est ce conrage qui, non-seulement surmonte le danger, mais encore qui crée les chefs-d'œuvre : quiconque a fait une belle action et un bon ouvrage, est certainement un homme courageux.

L'homme courageux est encore celui qui, dans sa sphère, quelle qu'elle soit, est le plus ferme dans sa marche vers le bien; c'est celui qui, en dépit des obstacles, parvient à un but louable. Il n'a point fait de traits d'éclat, il n'a élevé aucun monument, on ne l'a vu à la tête ni d'un royaume, ni d'une armée, et cependant son courage ne peut être mis en doute, car il est dans chacune de ses actions : pendant sa vie entière il a voulu bien faire; et, nous venons de le dire, le courage c'est la volonté : vouloir c'est pouvoir.

Mais tout homme peut-il acquérir cette puissance? Oui, toute vertu s'acquiert. Et cette vertu acquise, cette énergie de tous les jours, de tous les instans, cette force combinée dirigée vers l'ordre et l'harmonie, cette

action qui l'emporte autant sur le courage militaire que celui-ci l'emporte sur la témérité, c'est *le courage civil.*

COURAGE CIVIL. Le courage civil n'est pas une vertu nouvelle ; les anciens le connaissaient et ils l'ont apprécié peut-être plus que nous. Il a fait la puissance de Rome et des républiques de la Grèce ; il n'a commencé à être dédaigné que lorsque la force a prévalu sur la loi, et quand la barbarie a porté le marteau sur les monumens de la civilisation.

Dans les temps dits historiques, depuis appelés chevaleresques, et qui auraient été mieux nommés temps de désordre et de brigandage, le courage civil a cessé même d'avoir un nom ; quand il a paru, tout le monde l'a ignoré, jusqu'à celui qui l'avait ; il l'a appelé conscience ou devoir, et n'a pas su que c'était du courage. Pourtant il y en avait beaucoup à conserver sa raison sous le règne de la folie et devant l'adoration de la sottise.

En général, on peut mesurer les sens d'une nation, son humanité, son instruction, sa civilisation, à la manière dont elle définit le courage et l'apprécie. Dans les crises de la civilisation, on peut également, à cette estime, juger de son avenir et du degré de repos ou de bien-être dont elle jouit ou peut jouir.

Chez les peuples naissans, le courage c'est la force de nerf qui fait verser le sang sans hésiter ; c'est l'œil qui le voit couler comme l'eau ; c'est la rage impassible de la bête, l'ardeur sanglante du loup, c'est sa férocité : celui qui aura brisé le plus de crânes, arraché le plus de chevelures, incendié le plus de huttes, l'eût-il fait en trahison, sera le plus grand, le plus révéré. En un mot, le plus courageux est l'individu qui a fait le plus de mal, qui a tué le plus d'hommes.

Chez les peuples éclairés, le plus courageux est celui qui, par son énergie pacifique et en s'exposant lui-même, en aura sauvé le plus grand nombre. J'appelle peuples éclairés la partie civilisée de nos familles européennes, c'est-à-dire la classe instruite. Certes, celle-là admire plus Belzunce touchant les pestiférés, que Cartouche combattant une brigade d'archers. Chez les sauvages, chez nos pères, peut-être même chez notre populace, c'eût été le contraire : Cartouche eût été le héros, et Belzunce le fou allant chercher une mort ignoble dans la pourriture et l'infection.

Qui ne se rappelle le mépris de nos chevaliers pour les avocats, pour les écrivains et les clercs. Nos rois même partageaient ce dédain superbe ; je dirai plus, cette haine. Lisons l'histoire : si des serfs opprimés, si les bourgeois d'une ville dépouillée de ses libertés, protestaient contre la sentence et réclamaient leurs droits, leur charte, leurs privilèges, lorsqu'on répondait à leurs doléances par un siège et un sac, ou qu'on leur pardonnait par une transaction, moyennant un tribut d'or et de sang, c'étaient toujours les lettrés ou les meilleurs qui payaient pour tous ; et celui qui avait montré le plus de courage civil, celui qui, se dévouant pour la cause publique, avait porté la parole de paix et de raison, était sûr d'être pendu pour l'exemple. Il n'est peut-être pas une seule bourgade de France qui, en fouillant dans ses annales, ne trouvât le procès ou l'exécution sans procès de quelque victime de cette espèce.

A mesure que la raison a fait des progrès, on a dressé moins d'échafauds contre le courage civil ; mais si nous avons cessé de l'attacher au gibet et au poteau, de le rouer, de le brûler, de jeter ses cendres au vent, le traitons-nous beaucoup mieux ; avons-nous pour lui les

égards qu'il mérite; ne le livrons-nous pas à un autre genre de martyre qui, moins sanglant, n'en est peut-être pas moins cruel?

Quoique le courage militaire, du moins celui des chefs, puisse participer jusqu'à certain point du courage civil, ce ne sont point deux qualités égales ou provenant d'un principe identique. Le courage civil est moins un courage d'action qu'un sentiment qui la reçoit et qui la modère. Le courage militaire est toujours le courage qui frappe. Le courage civil est souvent celui qui se laisse frapper; et certes, il faut autant de courage pour supporter une douleur ou une injure que pour la faire. Le courage militaire est pour l'attaque, le courage civil est pour la défense. L'un est la paix, l'autre est la guerre; l'un est pour détruire, l'autre pour conserver; l'un est le glaive, l'autre est le bouclier.

L'homme qui a le courage militaire est brave; celui qui a le courage civil est vertueux.

Un héros terrasse son adversaire, il lui arrache sa couronne et la pose sur son front. Le courage civil renverse le tyran et ne prend point sa place. En vain la pourpre brille et le peuple chante le héros, il ne cède pas aux chants, il ne cède pas aux cris, pas même à ceux de gloire qui, sur le champ de bataille, font battre le cœur du preux. Le cœur ne bat pas dans le courage civil: là, point de poésie; il ne porte ni une armure éclatante, ni un glaive étincelant, ni un panache superbe; il ne vit pas au bruit des applaudissemens et des fanfares; il ne lui faut pas pour témoins un sénat, une armée, un avenir. Sous une modeste simare, près d'un bureau poudreux, dans une retraite obscure, isolé, inconnu, il ne cherche pas la mort, il ne la brave point, il l'attend appuyé sur sa conscience.

Souvent ce courage n'est qu'une digue qui stationne

pour empêcher le fleuve de déborder; il ne marche que lorsque le courant est rentré dans son lit; c'est un effort calme, défensif, négatif pour ainsi dire; il ne s'élance pas en avant, mais il ne retourne pas en arrière; il ne ploie pas devant l'obstacle, mais il se roidit contre le mal.

C'est lui qui supporte de longs travaux, de grands chagrins; c'est lui qui résiste aux tourmens, à la faim, à la soif, à la persécution ; c'est par lui que l'homme au cœur libre attend l'instant de vaincre, et ne meurt pas de l'oppression et de sa chaîne; c'est lui enfin qui souffrira pendant un demi-siècle pour délivrer sa patrie d'un vice, d'un préjugé, pour lui démontrer une vérité, pour lui léguer une vertu ou un bienfait.

Le courage civil n'est donc pas, comme la vaillance, une qualité toute personnelle qui a, pour celui qui la possède, un effet direct dont la rémunération est prête. Il ne voit pas, comme le brave, le laurier au bout de son épée et le repos après la victoire ; il ne peut entrevoir qu'un but éloigné, qu'un prix qui n'est pas pour lui, mais pour ses fils, mais pour ses frères. Il aura donné sa vie pour eux, et l'on ne saura pas même s'il a vécu. Si la récompense du courage civil existe, elle est dans le bien qu'il fait et dans le bonheur d'autrui ; c'est un courage qui nous touche moins individuellement qu'il n'intéresse la masse: c'est le courage de l'humanité. Aussi, la bravoure ne produit que le bon soldat, ou tout au plus le bon capitaine. Le courage civil fait encore le bon général, le bon administrateur, le bon magistrat.

Courage de réflexion et de volonté, il ressort peu des formes, du tempérament et des organes. Il est plus dans l'ame que dans les gestes. La force physique influe beaucoup sur la vaillance : un homme qui compte sur

l'élasticité de ses muscles, sur la vigueur de son bras, sur la légèreté de ses jambes, sera plus aisément brave et deviendra probablement un héros avant celui qui est faible et lourd. Sans doute la constitution agit aussi dans le courage civil, mais beaucoup moins, et la différence sera plutôt dans les effets que dans la cause. Ainsi, dans le courage militaire, comme dans le courage civil, deux individus arriveront à des conséquences bien inégales, et pourtant auront véritablement la même mesure de caractère. On trouve des volontés fortes dans les corps les plus frêles : ce front débile peut élever sa pensée et la combiner au même degré qu'un front plus robuste, mais il n'a pas les mêmes moyens d'exécution.

Peut-être aussi les avantages du premier sont-ils affaiblis ou annulés par une plus grande affluence de passions et par la nécessité de les combattre, lutte qui épuise la vigueur de l'homme le plus fort et ne lui laisse pas, en résultat, plus de moyens qu'à l'autre.

Mais ce n'est ni au résultat, ni à la dimension des choses qu'il faut mesurer le courage, c'est à l'ame, c'est à cette puissance de résolution qui fait partout concevoir l'œuvre, l'entreprendre et l'exécuter. Tout homme, quelque faible et obscur qu'il soit, peut avoir le courage civil. Ce juge de paix de village a peut-être, dans sa gestion, montré autant de fermeté, d'impartialité et de vertu réelle, que, dans la sienne, le chancelier de France.

C'est à l'époque des invasions que le courage civil, aux prises avec la brutalité militaire, a pu surtout se déployer. Nous l'avons vu en 1814 et en 1815. Alors il avait à combattre amis et ennemis. La nécessité qui commande, la faim qui n'épargne personne, déchaînaient sur ce maire de campagne des réquisitions souvent inexécutables ; des paroles de mort les appuyaient, et la pointe du glaive suivait la menace. Eh ! bien, il

faisait face à l'orage : seul il bravait un escadron, il découvrait sa tête au pistolet, il ouvrait son sein aux baïonnettes, il étonnait le sauvage du Nord comme le bourreau du midi, il l'effrayait quelquefois par sa voix généreuse, et c'est ainsi qu'il conservait à ses administrés le pain du jour. Oui, il faisait seul ce qu'une armée n'aurait pas pu faire. Est-ce du courage civil, est-ce du courage militaire? C'est l'un et l'autre, c'est le courage de la volonté, de l'humanité, du sentiment, d'un devoir ; c'est le courage qui impose au Baskir comme au Français, parce qu'il est de toutes les langues et de tous les cœurs, et qu'il est compris partout Oui, ce courage désarmé, ce courage de la résignation a souvent plus de puissance sur la soldatesque, sur la fièvre populaire, sur l'insurrection et le désordre, que le fer et le salpêtre.

C'est ce courage civil qui a fait, lors de la première guerre de la Vendée, ce que la force des canons et l'appareil des échafauds avaient vainement tenté. Hoche, qui fut un brave soldat, fut plus grand encore comme citoyen ; car il faut non moins de vigueur pour pacifier que pour tuer ; et il est plus difficile d'épargner un peuple soulevé et menaçant, que de lui répondre par la mort, que de le combattre et même de le vaincre.

Le don d'arrêter les masses, de les instruire, de les éclairer par l'exemple ou par la parole, ne peut être que l'œuvre de la conviction et du courage civil. L'individu qui agit sur les foules a toujours une ame puissante ; il peut l'employer au mal comme au bien, mais ce qu'il fera ne sera pas d'un homme ordinaire. Mirabeau, à qui on refusait la valeur militaire, avait le courage civil ; il lui devait une partie de son éloquence, peut-être la lui devait-il tout entière.

Avec un grand courage civil, un homme posé en

face d'une nation sera toujours éloquent, toujours persuasif; toujours il convaincra et entraînera. Ce que l'on sent avec force, ce que l'on veut constamment, on le fait sentir et vouloir aux autres. Ainsi s'exprime et se transmet la vertu: c'est elle qui, bien plus que le fer des légions, fait les révolutions sociales, relève la civilisation et fonde les Etats libres.

C'est encore le courage civil qui a produit les législateurs, ces rois véritablement dignes de ce nom. Le fils de Pépin fut appelé grand, parce qu'il avait ce courage; Louis XII ne fut nommé juste et père du peuple, que quand il l'eût acquis.

Lorsque le geste d'un citoyen arrête l'émeute, c'est que ce geste est celui du courage civil. Quand ce garde, l'arme au bras et sans combattre, repousse les bandes incendiaires, c'est par le courage civil.

C'est ce courage aussi qui soutient ce juge contre les pleurs d'une femme, d'un enfant. L'arrêt à intervenir est juste, mais il fera maudire celui qui le prononce; alors il faut du courage pour le prononcer, et il en faut plus que sur le champ de bataille, car là il n'y a rien pour le soutenir.

C'est ce même sentiment qui fait la force du juré luttant contre les menaces des partis.

Et si ce courage est digne d'éloges dans le juré, il ne l'est pas moins dans ce témoin qu'attaquent l'or et le fer. Si la lâcheté civile a été fréquente dans ces temps de désordre, on a vu aussi de nobles dévouemens d'hommes qui, sous le poignard des séïdes, sous la torche des fanatiques, n'ont menti ni à la vérité, ni à leur conscience.

Le courage civil est également dans ce médecin qui, pour remplir un devoir, va, bravant la peste et la barbarie, chercher des malades qui répondent à ses

soins par la prévention, la haine ou l'effroi. Oui, il a fallu du courage dans notre France méridionale, pour soigner des cholériques au bruit de leurs malédictions et sous le couteau d'une populace ivre de superstition et d'ignorance : insensés qui, dans chaque remède, voyaient un poison, dans chaque instrument un poignard, dans chaque bandelette une corde pour les étrangler, enfin partout la mort, excepté dans le mal qui les tuait. Pour s'intéresser à de tels hommes et pour les guérir, un grand dévouement était nécessaire, car l'ingratitude repousse plus que la contagion. L'ingratitude n'est point dans la nature : le tigre même, le tigre malade est reconnaissant des efforts qu'on fait pour le soulager ; moins aveugle que l'homme, il ne se trompe pas sur l'intention et ne confond pas la main qui le soigne avec l'ongle qui le déchire.

Il y a encore du courage civil dans ce philanthrope qui, pour améliorer le sort du criminel, pour le rendre, s'il est possible, à quelques sentimens honnêtes, parcourt les bagues et les prisons, et, témoin de tous les vices de l'humanité, ne la hait ni ne la méprise. Oui, celui qui a vu les bagnes, les cachots, qui y a interrogé les hommes et qui reste leur ami, a un grand fond de courage et de pitié.

Le courage militaire peut admettre le courage civil ; il y en a des exemples, mais ils ne sont pas communs, et l'on en citerait bien davantage de contraires. Les plus brillans généraux de Bonaparte ont manqué de courage civil : nul d'eux n'osa affronter un reproche du maître. Anéantis sous son regard, ils donnaient, malgré leur conviction, leur assentiment à des plans funestes et destructeurs de la patrie. Leurs bras soutenaient la gloire du héros ; et en même temps la faiblesse de leur cœur, cédant à tous ses caprices, sapait sa puissance. Napo-

léon, entouré d'autant d'hommes pourvus de courage civil qu'il le fût de ceux possédant le courage militaire, n'eût été jeté ni à l'île d'Elbe, ni à Sainte-Hélène : son cercueil serait avec nous, et sa postérité règnerait encore.

Si une époque aussi fertile en grands généraux, en soldats intrépides, a produit si peu d'hommes ayant un grand courage civil, c'est que pour être un héros, il suffit d'une qualité : la bravoure ; et que pour devenir un grand citoyen, il faut une ame forte.

Il est probable que tout individu qui a le courage civil, aurait aussi le courage militaire, si l'occasion s'en présentait. Napoléon avait certainement l'un et l'autre, mais je crois que son courage militaire provenait de son courage civil. Quand on a dit qu'il s'était troublé le 18 brumaire à la séance des Cinq Cents, et que Lucien avait montré pour lui cette énergie de cœur que nous tâchons d'exprimer, je pense qu'on s'est trompé. Si la force de Napoléon avait failli dans cette circonstance, c'eût été la seule; car à une époque solennelle, lors de sa déchéance, il ne manqua pas de courage civil : toutes ses actions furent réfléchies jusqu'au dernier moment, et rien n'annonce qu'une seule ait été décidée par la crainte.

Murat, au contraire, avec une valeur indomptable sur le champ de bataille, se montra faible et irrésolu dans les conseils. De là toutes ses fautes, tous ses malheurs, car l'absence de courage civil dans un souverain entraîne de bien plus grands maux que le défaut de vaillance.

C'est le courâge civil qui a maintenu Bernadotte sur le trône de Suède. Avec la bravoure seule, il en fût depuis long-temps descendu.

Parmi les notabilités de l'Empire, Soult a réuni le courage civil au courage militaire; Ney s'est perdu par l'absence de cette première qualité, et Ney n'était pas moins brave que Murat.

Louis XVIII eut le courage civil porté au plus haut point. Quand il nomma Fouché son ministre, quand, pour le salut ou le repos de la patrie, il brava l'opinion et l'histoire, quand il sacrifia sa répugnance individuelle et ses affections particulières à ce qu'il croyait utile à tous, il donna une preuve palpable de ce courage qui sied mieux à un roi qu'à tout autre homme.

Charles X avait, je crois, le courage militaire; il y eut même une espèce de volonté suivie dans ses plans de retour vers le passé, mais il n'osa jamais les avouer; il manqua donc de courage civil, et ce défaut le tua, comme il avait tué son frère Louis XVI, le plus honnête et le plus malheureux des princes.

Si nous remontons à une époque plus reculée de notre histoire, nous voyons qu'Henri IV avait en même temps le courage civil et le courage militaire. Il en fut de même de François Ier, en quelques circonstances; mais chez lui, le courage militaire domina et le perdit.

Louis XI montra souvent du courage civil; plus souvent encore il en abusa, ou plutôt il en prit le masque, car il n'y a de courage d'aucune espèce dans la trahison et la mauvaise foi.

Saint Louis eut la bravoure unie au courage religieux, qui est une nuance du courage civil et qui en tint lieu, à plusieurs époques, à nos rois et à nos magistrats.

Il y a aujourd'hui moins de courage religieux que jadis, et il y a plus de courage civil. Sans doute le courage religieux, ce courage qui émane d'une foi vive, serait le premier de tous, si partout il était éclairé et dégagé de fanatisme; malheureusement la bonne intention et le raisonnement n'ont pas, dans tous les temps, marché ensemble, et en voulant le bien, en ayant même le courage de l'entreprendre, nos pères n'ont pas toujours eu celui de l'étudier et de le comprendre. Honnêtes

aveugles, ils se sont brisé le front contre celui de leur frère. Le courage civil ne peut jamais être de l'aveuglement ni de la passion; aussi les patriarches, les docteurs dont les lumières, les écrits ou la morale nous guident encore, saint Paul, saint Augustin, saint Chrysostôme, saint Vincent-de-Paule, etc., eurent moins le courage religieux que le courage civil, c'est-à-dire ce courage qui, non moins énergique, non moins pur, mais plus calme, plus humain, plus raisonné, n'est ni persécuteur ni cruel. Si ce fut le courage de la religion, ce fut de la religion vraie, de la religion de Dieu et non de celle des hommes.

Le courage qui nous fait envisager la mort de sang-froid, supporter ses apprêts, compter ses angoisses, embrasser l'avenir et mesurer la vie au-delà du tombeau, est un courage religieux et peut-être un courage civil; ou bien encore, comme le précédent, un courage à la fois civil et religieux. Autrefois, c'était une soumission à un précepte, ou la suite d'une exaltation d'esprit qui voyait une palme sur un échafaud, ou une couronne dans un bûcher : non-seulement on se résignait à être martyr, mais on voulait l'être. Aujourd'hui, ce courage est plus raisonné, plus intellectuel, plus dans le véritable esprit de la religion : on meurt pour sa patrie, son honneur, son roi, son Dieu; mais pour être victime, on ne force personne à être bourreau, et l'on ne brise plus les autels d'un autre culte, ou les tables d'une autre loi, pour teindre de son sang leurs débris. Ces actes n'étaient vraiment ni du courage ni de la religion, c'était erreur, folie. De notre temps, le courage qui fait tout supporter pour l'humanité et la conscience, ce courage que nous nommons civil, est encore le véritable courage religieux.

La force de résister aux passions, aux appétits des

sens, tient aussi de cette double qualité; on parvient à se modérer par amour de Dieu et de la vertu qui le représente, comme par la crainte du remords, du déshonneur ou du châtiment.

On peut également appeler civil ou religieux le courage d'un homme qui a la force d'avouer un tort et de le réparer.

Le courage de la restitution, celui du pardon des injures, sont grands et méritoires; ils élèvent l'homme au-dessus de lui-même. Il faut plus de vertu pour réparer le mal qu'il n'a fallu de vice pour le commettre. Le mal commis peut être la suite d'une erreur, de l'exaltation du moment. La réparation est toujours l'œuvre d'une réflexion; c'est un sentiment combiné et mûri, c'est la victoire d'un combat entre notre amour-propre et notre repentir; c'est une palme glorieuse que nous devons à la raison; c'est du courage civil et c'est aussi du courage religieux.

En général, ce dernier ne cesse d'être semblable au courage civil que lorsqu'il s'éloigne des vertus pacifiques et qu'il pousse à la violence. Par exemple : les Espagnols qui conquirent l'Amérique avaient un courage qu'on a pu nommer religieux, puisque souvent, au prix de leur sang, ils s'emparaient d'une terre sans autre but que d'en convertir les habitans; mais s'ils n'y parvenaient pas, ils les exterminaient: ce n'était point là du courage civil, toujours fondé sur la modération; ce n'était pas davantage du courage religieux, la vraie religion prohibe la violence. Ce courage de prosélytisme et de conquête, quel qu'en fut le but, la cause ou le prétexte, n'était que du fanatisme, de l'ambition, de l'esprit de parti.

Cependant cette exaltation a produit quelquefois des traits héroïques : le dévouement des croisés était bien un

courage religieux. Ils se livrèrent à beaucoup d'excès; ils étaient plus barbares que ceux qu'ils allaient combattre; mais on ne peut nier que dans ce sentiment qui poussait des hommes à sacrifier leur repos, leur fortune, leur vie pour l'honneur de leur drapeau et de leur croyance, il n'y eût quelque chose de magnanime.

Est-ce le courage religieux, civil ou militaire qui conduisit Jeanne d'Arc dans les murs d'Orléans? Tous les trois, peut-être, mais non à un égal degré. Dans la poitrine de la jeune fille battait un cœur français: elle fut éminemment citoyenne. C'est la patrie qu'elle voulait sauver, c'est l'Anglais qu'elle repoussait de ses vœux et de son bras. Dans sa conduite, nulle trace de fanatisme. La voit-on, après la victoire, allumer des bûchers et brûler des hérétiques? A-t-elle fondé des monumens expiatoires, élevé des trophées de haine, institué des jours néfastes? Non. Ce n'était donc point une ardeur de secte qui l'animait.

On ne l'entendit jamais parler de conquête: elle voulait éloigner l'étranger du sol de la France, mais non aller planter chez lui son drapeau: elle n'avait point le courage de l'ambition ni même celui de la gloire militaire.

Ce n'était pas plus la palme du martyr que l'éperon de chevalier qu'elle cherchait; elle n'ambitionnait que la couronne civique, la délivrance de ses frères, l'allègement d'un joug honteux: c'était enfin le courage civil qui la guidait. C'était ce courage que lui inspirait l'ange qui lui apparut au nom de Dieu, car Dieu n'est point le Dieu des armées, il abhorre le sang, il est le Dieu des nations, le Dieu de l'ordre; c'est lui qui donne la force et la volonté, et c'est lui qui dirigea Jeanne contre l'envahisseur et le tyran.

La révolution de 1789 et celles qui suivirent, ont

présenté quelques exemples de courage religieux, mais bien plus de courage civil. Les plus étonnans, peut-être, furent offerts par des femmes. La reine Marie-Antoinette en fit preuve en plusieurs circonstances. D'autres épouses, d'autres mères montrèrent une énergie, une vigueur d'ame non moins remarquable, et l'on en citerait non-seulement dans les hautes classes, mais dans les derniers rangs de la société. Oui, à cette époque, s'il y eut beaucoup de crimes, il y eut aussi de grandes vertus.

Toutes cependant ne furent pas exemptes de fanatisme, car la vertu elle-même a le sien; mais toutes du moins prouvèrent un grand dévouement à la cause de l'humanité et de la famille, et encore un plus grand mépris de la mort.

Ce fut l'aberration d'un beau caractère, une de ces convulsions de la raison qui dirigèrent le bras de Charlotte Corday; rien de personnel dans son action, qui fut sans haine. De l'exaltation, du patriotisme, la pitié peut-être, l'armèrent contre Marat; elle vit en lui l'ennemi des hommes, le bourreau des citoyens. Pour les sauver d'un assassin, elle le devint elle-même. Sans applaudir à cette action, car l'assassinat est toujours un crime, nous pouvons dire : elle eut le courage civil.

Mme Roland posséda éminemment ce courage; il ne l'abandonna pas un instant ni sur le trône ministériel, ni dans un cachot, ni sous le fer de la guillotine. Jamais, remarquez-le bien, elle ne se laissa entraîner par les passions du jour; elle fut logique dans la sienne, qui était l'amour du bien public; elle le fut jusqu'au dernier moment, et mourut avec son opinion et sa couleur.

Et c'est une chose rare dans notre siècle qu'une opinion et une couleur; non que chacun n'ait la sienne, mais au premier vent elle fuit, elle disparaît. Devant

l'orage, personne ne la conserve, car pour la conserver il faut de la force d'ame et, de plus, une grande conviction.

C'est la réunion de ces deux qualités qui fait le courage civil. Quelle que soit l'énergie de votre cœur, si la conscience ne la soutient pas, si vous n'êtes pas convaincu, si vous ne croyez pas à la justice de votre cause, tôt ou tard vous vacillerez et vous faiblirez.

Si, avec cette conviction, vous n'avez pas la fermeté nécessaire pour la soutenir, vous cèderez encore. C'est par l'absence de l'une ou l'autre de ces vertus, qu'il y a si peu d'hommes dont la conduite ait été conséquente depuis quarante ans, si peu d'hommes qui aient suivi la même ligne; ils ont manqué de vigueur ou de croyance, ou bien ils n'en ont eu que par instant et au-dessous de leur position.

Parmi les exemples de lâcheté civile, je mettrai en première ligne celle de cet auteur qui manifeste dans un écrit ce qu'il n'ose pas signer, se réservant ainsi la faculté de changer de drapeau ou de conscience, selon sa peur ou son intérêt.

Dans quelque situation que vous soyez, maintenez votre opinion si elle est honnête. Quand vous l'imprimez, signez-la. Si vous ne le faites pas, c'est l'absence de courage, bien plus que la modestie, qui vous en empêche. Pour tous, c'est un devoir d'avouer sa pensée, car chacun en est responsable dès qu'il la publie; et ne pas signer ce qu'on affiche, c'est en jeter le blâme sur d'autres, si ce blâme est mérité. Le courage civil est donc incompatible avec la dissimulation : il ne s'arme jamais d'une épée à deux tranchans. Fidèle à son parti, il ne prend pas le masque d'un autre, il marche partout le front découvert.

Montrons-nous donc ce que nous sommes, c'est le

moyen de devenir ce que nous devons être. Si chaque administrateur, si tout citoyen en était convaincu; si l'inutile mystère, si l'hypocrisie, fille de la fausseté et de la peur, n'enveloppait pas notre vie, nous verrions moins de mauvaises actions, de mauvais écrits, de mauvaises pensées. L'homme se garde de faire le mal, quand au bas de l'œuvre il faut qu'il écrive : c'est moi qui l'ai faite.

Si donc vous voulez étendre ce courage civil, si rare encore, mais si nécessaire à la patrie, notez d'infâmie celui qui manque de bonne foi. Que l'improbité politique ne soit pas plus tolérée que l'autre, qu'elle ne soit plus un jeu dont on s'accuse en riant.

Si la franchise et le patriotisme sont les premières conditions du courage civil, ce sont aussi ces qualités qui doivent nous diriger dans un bureau d'élection, comme à la tribune, comme partout. Il y a du courage, si vous êtes candidat, à ne pas flatter les électeurs, à ne pas les tromper par des promesses vaines, à ne pas céder à leurs demandes injustes, à ne pas être leur valet, ni l'homme d'un village ou d'une ville, au lieu d'être celui de la France. Il y a encore du courage à le leur dire et à repousser les voix offertes à des conditions qui enchaînent la conscience et la liberté.

Il y en a aussi, quand on a réuni les suffrages, quand on est le mandataire, le représentant d'une ville, d'une province, à cesser d'être celui de ses propres passions, et, faisant abnégation de soi-même, à savoir, sans y répondre, entendre une insulte personnelle, une provocation, un défi. Ah! ce silence, cette mansuétude exigent une grande force de cœur; et le député qui ne l'a pas, qui, envoyé par ses concitoyens pour défendre leurs droits, pour faire respecter les lois et donner l'exemple de l'obéissance et de la modération, ce député abandonnant

volontairement une si belle mission, oubliant son mandat, la foi jurée, le code du pays, va, lui législateur, lui magistrat, égorger un homme ou s'en faire égorger; ce député, dis-je, non-seulement manque de courage civil, mais de probité; il blesse la délicatesse, la morale, le bon sens et la loi.

Et nous public, nous peuple, dont l'estime fait son honneur, sommes-nous innocens de sa faute, de sa folie; et avons-nous le courage civil quand, cédant à nos préjugés, nous conduisons sous le glaive d'un spadassin l'homme chargé des intérêts de tous? Quoi! épargné par l'opinion, il pourra impunément être un lâche s'il s'agit de l'honneur national; et sous peine d'être écrasé par cette même opinion, il faudra qu'il s'arme s'il n'est question que de son individu! Quoi! nous voulons que, délégué pour nous et par nous, il se batte pour lui! Etrange contradiction! on nous oblige à l'action du duelliste; on nous dispense du courage du citoyen! on veut que nous tuïons ou que nous soyons tués, si l'on a froissé notre amour-propre; et on nous engage à vivre en paix quand nous avons compromis le salut de la patrie et ruiné son avenir!

S'il y a du courage civil à ne pas céder aux cris, aux menaces, aux insultes, aux provocations, il y en a plus encore à résister aux séductions, aux flatteries, à la douceur d'une vaine popularité; à préférer ce qui est bien à ce qui est brillant; à renoncer aux acclamations pour ne suivre que la voix solitaire de la conscience. Calculez le courage nécessaire à un homme d'Etat qui a devant lui deux votes: l'un est celui de la masse qui l'appuie à grands cris, car il flatte son orgueil ou son caprice, prestige brillant, mais trompeur, semblable au mirage qui ne laisse après lui qu'un désert. L'autre, au contraire, s'il exige un sacrifice présent, assure au pays

un long avenir, il cicatrise une plaie ou brise un poignard.

Mais le peuple aveugle ne voit ni le danger ni le remède.

Si l'homme d'Etat embrasse la première voie, la voie nuisible, il est au pinacle : les journaux, les salons louent sa vertu, son savoir, son dévouement; il est l'élu du siècle, il obtient à la fois la gloire et la fortune.

S'il suit la seconde, la voie utile, il devient l'exécration de tous : non-seulement on doute de sa raison, mais on attaque sa probité : il est vendu, c'est un traître, un infâme.

L'homme d'Etat qui a prévu ces injures, ces calomnies, et qui les affronte, qui les accepte, qui vit devant elles selon sa conviction, a réellement le courage civil.

Quiconque s'assied au ministère, doit surtout en être grandement pourvu. Sans doute, il y a de la modestie, de la résignation à refuser un portefeuille, si l'on croit ne pouvoir pas l'employer au bien; mais il y en a aussi à le conserver, lorsqu'on peut le faire servir à empêcher le mal.

Quitter son poste au premier dégoût, à la première contrariété, le quitter même à la centième, si l'on y est utile, c'est véritablement l'opposé du courage civil, c'est sacrifier l'Etat à son amour-propre, à son égoïsme. Il y a peut-être là de la prudence, mais du courage il n'y en a pas.

Si nous arrivons à des succès, si nos entreprises réussissent, si nous avons mérité la couronne civique, si enfin nous sommes devenus riches et puissans, le courage civil est aussi de résister à la prospérité, de ne pas nous abandonner à l'orgueil. Oui, c'est ce courage du souvenir qui nous empêche d'oublier ce que nous fûmes et quels étaient nos égaux; c'est lui qui, en

arrêtant les effets de l'enivrement de nous-mêmes, nous sauvera probablement d'une chute imminente.

Ce n'est pas seulement dans les hauts emplois ni dans les sommités d'une nation qu'on peut trouver le courage civil : cet agent de la régie, ce commis qui, pour un mince salaire, chargé de faire exécuter une loi pénible et sur qui le contrebandier épuise sa mauvaise humeur par des affronts et des outrages, ce commis qui les supporte sans se plaindre, qui n'en rendra l'exécution de sa consigne ni plus amère ni moins exacte, qui, ne cédant à aucune passion, remplira fidèlement son devoir, ce commis n'a-t-il pas le courage civil?

Et ce même homme n'en montre-t-il pas plus encore quand il résiste à la corruption, quand, sourd aux cris de sa famille affamée, il repousse le sac d'or que lui présente le tentateur à la seule condition qu'il fermera les yeux quelques instans.

Et ce pauvre artisan dont on a fait un garde national, qui abandonne son métier, sa femme et ses enfans pour aller se présenter, je ne dis pas aux balles, cela serait du courage militaire, mais à la boue, aux immondices, aux injures d'une populace plus vile, plus infecte que cette boue même, et cela sans espoir d'être remarqué ni même aperçu, ah! celui-là n'a-t-il pas le courage civil?

Et cet homme de lettres, qui soutient son indépendance aux dépens de sa fortune, qui n'a jamais sacrifié à Baal, qui dédaigne les lambris dorés pour habiter un galetas, et qui, pouvant tout, vit de privations et ne mendie pas, n'a-t-il point le courage civil?

Et ce prêtre de village qui, pauvre lui-même, donne aux pauvres ce qu'il peut épargner sur sa nourriture; qui, jour et nuit sur pied pour secourir les malades et consoler les mourans, n'a pas eu dans sa vie entière une heure de repos; qui, dédaigné du grand et souvent

du petit, résiste non-seulement aux tourmens que lui infligent les hommes, mais à toutes les tortures des passions, a-t-il le courage civil ou religieux? Ah! il les a tous deux.

Ce simple serviteur, dans son modeste état, lui aussi n'a-t-il pas le courage civil, quand, respectueux sans être bas, quand, toujours patient et résigné, il se soumet à l'inégalité de notre caractère; quand il supporte, sans murmurer, des réprimandes ou des soupçons injustes; quand, en nous voyant abuser de tout, il n'use de rien; quand, fermant les yeux à notre luxe, à nos folles dépenses, à nos désordres, il est lui-même fidèle, économe et rangé: ah! n'est-ce pas le courage civil qui le maintient dans la ligne du devoir et de la probité, au milieu de tant de pernicieux exemples?

La femme aussi ne peut-elle prétendre au courage civil? N'est-ce pas de ce même courage que dérivent toutes ses vertus? Qui arrête cette épouse, jeune et belle, qu'un mari inconstant, débauché, délaisse, ruine, maltraite? Quelle est sa sauvegarde contre elle-même? Est-ce le sentiment maternel? Mais elle n'est pas encore mère. Est-ce l'amour de son époux? Elle le hait ou le méprise. Sont-ce ses parens? Elle n'en a plus ou ils sont loin d'elle. Et cette femme est sage: entourée d'hommages et de séductions, elle restera pure. Pourquoi? C'est qu'elle a ce bon sens qui nous fait préférer une bonne réputation et la satisfaction du cœur au plaisir, à la volupté, même à la vengeance; c'est qu'elle a l'énergie qui maintient dans la ligne honorable qu'on s'est tracée; enfin, c'est qu'elle possède le courage civil.

Ce même courage produit la force maternelle, celle qui fait supporter à la jeune mère la douleur, les veilles, l'allaitement, la fatigue de la première éducation, et qui donne, par ses soins, un homme à la patrie.

C'est aussi ce sentiment qui soutient la sœur de charité; c'est par lui qu'elle affronte l'horreur et le dégoût des maux qui l'entourent. C'est par lui qu'on la voit passer d'un champ de bataille à la salle d'un hospice, courir de la souffrance à l'agonie, car telle est sa vie; et s'il y a dans sa conduite de la foi et de la religion, il y a aussi du courage civil.

Les enfans même ont le leur. S'il n'est pas plus commun à l'âge mûr, c'est qu'on n'en cultive pas le germe naissant. Arrêtons-nous un instant ici.

Si le courage peut tenir en partie de notre organisation et de la résolution du moment, c'est néanmoins l'éducation qui influe principalement sur son développement et sa mesure. Nous avons vu qu'il n'est pas de position, je dirai plus, point d'âge qui ne l'admette. Examinons les jeux des enfans, nous y trouverons en miniature toutes les ambitions, toutes les joies, toutes les douleurs de la vie. L'enfance a, comme l'âge mûr, ses passions, sa politique, ses opinions, et aussi ses faussetés et ses intrigues. Oui, parmi les écoliers il y a des despotes, des usurpateurs du droit commun, des ennemis des lumières, de l'égalité, de l'indépendance; et toujours, quand les enfans sont entr'eux, on entrevoit des tyrans et des esclaves. Eh! bien, celui qui, à l'oppression et à la force brutale, oppose le raisonnement et une patience énergique, a le courage civil, ou du moins il en a le germe: il faut le cultiver.

Les jeux de l'enfant ne seraient pas un des moindres incitans de son éducation, si on savait les comprendre et les diriger; c'est là qu'il est lui-même, c'est là qu'il montre ses dispositions bonnes ou mauvaises, ses vices, ses vertus; c'est là qu'il met à nu son caractère que souvent le maître connaît moins que le dernier de ses élèves. Vous, professeur, c'est ce caractère, ce sont ces

penchans qu'il faut étudier, combattre ou favoriser. Récompensez non-seulement le travail de la classe, mais la bonne œuvre de la récréation. Ne montre-t-il pas de la force de cœur, cet écolier qui prend le parti de la faiblesse ou de la laideur, qui défend un malheureux condisciple, pauvre, infirme, rebuté, objet habituel des railleries de tous, qui le couvre de sa poitrine, qui, soutenant pour lui vingt combats, empêche qu'on ne l'abrutisse, qu'on ne le tue peut-être? Car il n'est pas un collége, pas une école qui n'ait des martyrs de cette espèce, victimes dont à la longue la raison ou la santé succombe, si un bras fort ou une voix généreuse ne s'élève pas en leur faveur. Celui qui a fait entendre cette voix, celui qui a montré ce poing défenseur de l'opprimé, qui a bravé le sarcasme, les moqueries, les coups, n'a-t-il pas le courage civil, n'a-t-il pas rendu service à l'humanité? Oui, cette plante rachitique qu'il protège va se développer, et cet enfant débile sera peut-être un jour un grand homme.

Le courage civil dérive surtout du raisonnement. Quiconque raisonne faux ne peut pas l'avoir à un haut degré, ou s'il l'a, s'il est possible qu'il l'ait, cet homme sera plus nuisible qu'utile, parce qu'il n'agira qu'à contresens: prenons donc garde de fausser l'esprit des enfans.

A ce sujet, je vous dirai que nous ne les prémunissons pas assez contre les faits que nous leur mettons sous les yeux. Ces portraits, vrais ou imaginaires, ces figures que l'on appelle illustres dans les livres de collége, et que nous continuons à nommer ainsi tout le reste de notre vie, parce qu'on nous les a montrés tels à notre début, sont souvent de très-mauvais guides et de plus mauvais modèles. Grands peut-être dans leur siècle, ils ne le seraient pas dans le nôtre: ce ne fut point

par le courage civil que se distinguèrent les demi-dieux.

En faisant étudier aux enfans l'histoire et la fable, en leur indiquant les beautés du récit et la richesse des images, faisons-leur bien sentir que si le style est l'homme, ce style ne fait pas l'honnêteté de ses personnages ; que la modération, la justice et la raison sont des qualités dans tous les temps, et les conditions sans lesquelles il n'y a pas de grandeur.

Mais ce n'est pas seulement la doctrine des maîtres qui peut ainsi conduire les jeunes gens au bien et en faire des hommes forts, c'est aussi le courage de famille, c'est cet amour réfléchi qui arrête la faiblesse d'un père et l'empêche de céder à son cœur. Ah! c'est là encore un genre de courage qui n'est pas à dédaigner, car il est difficile à acquérir et à pratiquer. Le sourire d'un fils, les prières d'une fille ont sur nous une grande puissance, et pourtant il faut savoir y résister, sous peine de perdre ces êtres chéris. C'est le défaut de fermeté des parens qui souvent a produit les mauvais fils, les mauvais époux, les mauvais citoyens.

La faiblesse est plus dangereuse que la perversité même. Nuisible à nous, elle l'est aux autres. Elle est pire qu'un vice, parce qu'elle les reçoit tous. L'enfant gâté par la faiblesse paternelle sera, toute sa vie, dupe et victime de la sienne; partout naîtront sous ses pas des fautes et des malheurs, car l'absence de volonté qui fait glisser sur toutes les pentes, conduit à tous les précipices. Presque tous les troubles, tous les désordres viennent du manque de résolution; on projette toujours le bien et on ne le fait jamais: ce que l'on reconnaît juste et bon cède aux plus misérables, aux plus fausses considérations.

La plupart des crimes n'ont pas d'autre cause que cette débonnaireté, cette nullité de caractère; on ne veut

pas les commettre, et l'on n'a pas la force de s'en préserver; on devient malhonnête, perfide, traître, scélérat par laisser-aller, par abandon, par complaisance, par défaut de courage. Visitez les prisons, interrogez les individus qui s'y trouvent, vous verrez que c'est leur inertie, leur paresse, leur involonté, si je puis m'exprimer ainsi, qui les y a conduits: avec un peu de courage civil, utiles à la société, ils y seraient demeurés probes et honorés.

Cette même faiblesse a amené presque tous les forfaits politiques. Qui a fait la force des terroristes, des massacreurs de tous les temps? La peur. Qui a enfanté les crimes de la Convention? La lâcheté civile. Et les fautes de l'Empire, et celles de la Restauration, d'où viennent-elles? Du même vice.

Ne l'oubliez donc pas, pères de famille; chefs d'institution, gardez-vous des erreurs du passé; travaillez jour et nuit à inspirer à vos élèves, à vos enfans, une volonté ferme, une résolution soutenue de bien faire; en un mot, donnez-leur le courage civil; et pour cela, ayez-en vous-mêmes, ne soyez jamais faibles devant eux, ne cédez pas à leurs fantaisies. En même temps, ne les soumettez point aux vôtres, et encore moins à vos préjugés.

C'est le courage civil qui, en nous garantissant de toute mollesse, en nous faisant remplir nos obligations de père et de professeur, nous maintiendra dans la ligne des devoirs réciproques, dans celle de la confraternité, dans celle des égards et de l'amitié. C'est lui qui nous sauve de cette inconséquence souvent mortelle qui immole l'honneur d'autrui à un propos, à un vain désir d'esprit ou de malice. Oui, la charité des paroles, la discrétion de langue a aussi son énergie. Conserver un secret, résister à ses propres sensations, aux questions

malignes ou flatteuses, est un courage civil, et celui surtout nécessaire aux diplomates, aux jurisconsultes, aux juges.

C'est encore le courage civil, père de la probité et de la bonne foi, qui nous rend esclaves de notre parole, qui nous fait garder notre serment. Le parjure est une faiblesse. Il y a donc de la vertu à ne pas prêter un serment qu'on ne pourra pas tenir, à repousser un acte qui répugne à notre conscience. Mais il faut être conséquent avec soi-même, ne pas refuser d'une part pour accepter de l'autre. Ici point de milieu, on est placé entre la fausseté et la faiblesse : il faut quitter un pays dont on réprouve les lois et le gouvernement ; ou bien si l'on se couvre de ces mêmes lois, si on en profite, il faut s'y soumettre.

C'est ce que sentira tout homme qui a vraiment le courage civil, courage toujours franc et loyal, qui ne transige avec aucune vérité ; courage qui, partout, nous maintient dans la voie directe ; qui nous sauve du fanatisme de toutes les ambitions ; qui nous inspire la tolérance et l'amour de la liberté ; qui ne veut pas de la renommée imprégnée de sang, ni de la gloire qui s'élève sur des ruines.

Mais ce courage si utile, si indispensable, est-il apprécié et soutenu chez nous ? Hélas ! comment pourrait-il l'être. N'est-ce pas lui qui sert de digue aux autres. N'est-ce pas le tempérament de tous les excès, n'est-ce pas le courage de la modération ? Et aux heures de passion, pendant la fièvre des révolutions, lorsque la raison est proscrite, les gens raisonnables ne sont-ils pas des ennemis publics ? Sous le nom de réactionnaire, de modéré, d'idéologue, de juste-milieu, n'ont-ils pas de tout temps été en butte à toutes les injures. N'est-ce pas contre eux que les chansonniers, les poètes, les pamphlétaires

aiguisent leurs épigrammes et leurs couplets. N'est-ce pas sur eux que sont jetées à pleine main toutes les huées et toutes les fanges.

Certes, sous la Convention et même sous l'ère napoléonienne, il fallait beaucoup de courage, et de celui qui brave la mort, pour rester ferme dans ses principes. Aujourd'hui, si l'on n'a pas à lutter contre le bourreau, il ne faut pas croire qu'on n'ait point d'autres ennemis, et cette opposition incessante de dédain est plus redoutable peut-être que le glaive même.

Le cœur qui a dominé, sur la place publique, les hurlemens de la foule, ne résistera peut-être pas aux chuchottemens, aux murmures, aux interpellations, aux rires, quand, à la tribune, poursuivant l'orateur, ils couvriront sa voix, quand, prisant ses paroles, ils dénatureront sa pensée. Pour qu'il conserve là son caractère et son opinion, et en même temps sa dignité et sa modération, il lui faut un vrai courage. Oui, le rôle de modéré est méritoire en France, car ce qu'on y craint le plus, c'est le ridicule, et tel marchera sous la mitraille qui reculera devant une caricature.

A Paris encore, la hauteur de la position, l'étendue des résultats, la grandeur de la persécution, même de la renommée de l'insulte, soutiennent jusqu'à un certain point le courage; mais en province, placé sous le boisseau, sans chance d'honneur, où est son véhicule? Là, quelque bonnes que soient ses intentions, quelques services qu'elles rendent, on ne dira jamais: c'est bien; il est même probable qu'on dira: c'est mal.

Ah! combien n'a pas déployé de courage cet homme inconnu, cet habitant d'une ville obscure qui, pénétré du besoin de progrès, d'améliorations, de l'instruction, de la moralité de tous, parvient à l'inspirer à ses compatriotes. Combien n'a-t-il pas eu à combattre contre les

tracasseries, les petites passions, et surtout contre cette apathie, cette force d'inertie, si commune aux provinces où chacun veut tout faire pour ne faire rien ; où l'on est de toutes les commissions, de toutes les œuvres, pour les entraver toutes ; où l'on court du matin au soir, pour que rien ne marche. Oui, le degré de volonté nécessaire dans nos départemens, pour y faire le bien ou seulement pour y prévenir le mal, excède toutes les prévisions ; et si cette volonté résiste aux soucis, aux dégoûts dont on l'abreuve, on peut, à juste titre, se croire pourvu du courage civil.

Voyons un exemple, et suivons dans sa carrière un notable de département.

Propriétaire, cultivateur, jurisconsulte, il vit paisible, il jouit d'une honnête aisance. Considéré, estimé, il n'a point d'ennemis, il a même beaucoup d'amis. Que lui manque-t-il ? Il n'est pas ambitieux, il a refusé tous les emplois. Il ne veut pour lui ni or, ni rubans, il n'en veut pas même pour les siens. Aussi heureux, aussi indépendant qu'on peut l'être sur la terre, rien donc ne l'empêcherait de rester dans cette douce situation ; mais on a besoin d'un maire, d'un adjoint, d'un membre du conseil municipal ou d'arrondissement, et lui seul est propre à l'être. Cependant il résiste. On l'en prie avec tant d'instance, on lui démontre si clairement le bien qu'il peut faire, que, sacrifiant sa volonté, ses goûts, ses intérêts, il accepte enfin.

Il remplit son mandat avec zèle et conscience, et de mois en mois, d'année en année, il le continue ainsi pendant vingt-cinq ans. Ce n'est que lorsque l'âge et la fatigue l'y forcent qu'il retourne à la vie privée.

Or, cet homme qui a sacrifié son temps et sa fortune à sa petite ville, à ses habitans, qui, pendant un quart de siècle, n'a pas passé un seul jour sans leur rendre

au moins un service, croyez-vous qu'il y aura gagné un ami? Non, il aura peut-être perdu ceux qu'il avait, il n'aura pas fait un seul cœur reconnaissant; et si l'on se souvient qu'il a été quelque chose, c'est pour lui donner un charivari ou le stigmatiser dans un libelle.

Si nous considérons l'administrateur et l'employé, sont-ils plus heureux? Comment les traite-t-on? Qu'on lise les journaux. Dès qu'un homme est le délégué ou le représentant du pouvoir, il devient le but de toutes les calomnies. S'il est ministre, il aura à sa solde des assommeurs; il invente, il organise des conspirations; il crée des agens provocateurs pour faire condamner et fusiller les citoyens.

S'il est magistrat, il est le persécuteur de tous les innocens, le protecteur de tous les coupables.

S'il est préfet ou évêque, c'est pour faire incendier les villages.

S'il est agent du fisc, c'est pour prendre le denier de la veuve et s'engraisser des sueurs du pauvre.

S'il est commis, c'est pour vivre aux dépens du public, c'est pour ne rien faire, c'est pour empêcher qu'on fasse.

S'il fait partie de la force civile, c'est pour égorger le peuple.

Bref, on appelle son obéissance, tyrannie; sa justice, cruauté; sa probité, intrigue, ambition, partialité; son dévouement, trahison, dilapidation et ruine. Oui, voilà comme on récompense le magistrat, le notable, l'employé, le fonctionnaire, voilà comme on l'aide et l'encourage.

Or, pourquoi agissons-nous ainsi? Pourquoi, après avoir persécuté le courage civil, l'avons-nous dédaigné? Comment se fait-il qu'aujourd'hui encore, chez nous comme chez tous les peuples du monde, toutes les pages glorieuses, toutes les couronnes, toutes les palmes,

tous les poèmes louangeurs, soient pour le courage qui tue; et tous les mépris, toutes les insultes, toutes les tortures pour le courage qui vivifie? Pourquoi cette différence?

Ah! cela vient peut-être moins de la perversité que de l'ignorance. Le courage civil, mieux défini, serait mieux compris et plus apprécié: l'homme ne voit que ce qui le frappe et ce qu'il sent.

Un acte de courage militaire est un fait qui se pèse, un spectacle que tout le monde conçoit; mais le courage civil, quelqu'immenses que puissent être ses résultats, comment le saisir, comment le mesurer? Souvent il n'est pas même une action, il n'est qu'une suite de pensées, de réflexions et de conduite qui ont préparé de grandes circonstances, de hauts faits et de belles pages, mais qui, elles-mêmes, n'en présentent pas.

Puis ce courage de l'humanité, si fort pour aider autrui, ne sait pas se faire valoir lui-même.

Un homme brave ne doute pas qu'il ne le soit, il croit même l'être quand il ne l'est pas.

L'homme qui a le courage civil ne le sait pas toujours, ou il finit par l'oublier. Tel pauvre magistrat de département en a donné mille preuves, sans qu'il se souvienne d'une seule, ni lui, ni personne; il est tellement accoutumé à faire le bien, et ses concitoyens à le lui voir faire, que nul n'y prend plus garde.

Ensuite, il est une autre cause qui, partout, fait prospérer le courage militaire au détriment du courage civil, c'est que le premier tolère la tyrannie ou même la protège et la sert, tandis que le courage civil est son plus redoutable ennemi, car il est le père de la liberté: là où le courage civil existe dans le cœur des citoyens, il n'y a plus d'esclaves, plus de tyrans. Aussi, tous les despotes l'ont proscrit. C'est contre ce courage,

qui se défend par les lois et la raison, qu'ils ont employé le fer et le feu. Il faut bien le dire, lorsque la liberté, lorsque la civilisation ont été en péril, c'est toujours le courage militaire qui les y a mises; c'est toujours le courage civil qui les a sauvées. L'un est l'antidote de l'autre: la passion des combats est le mal; le courage de la paix est le remède.

En vain on dira que le glaive met la société à l'abri des insultes; je crois plutôt que c'est lui qui, souvent, les provoque. Tant qu'un homme est brave, il veut régner; il attaque ses voisins, il tue les uns, il enchaîne les autres, et leur dit: je suis votre empereur. Ensuite, se faisant un rempart de leurs corps, il défendra ce qu'il a pris ou prendra ce qui reste à prendre. Mais où mènent les victoires? A la destruction, à la ruine de tous.

Le courage civil ne fait point de conquêtes; il les dédaigne. Il estime à leur valeur ces formules d'orgueil dont on couvre la violence; il ne croit pas à l'honneur là où n'est pas l'équité.

Il dit qu'il n'y a qu'une gloire: la raison; qu'une patrie: l'humanité; qu'une indépendance: la vertu.

En vain nos habitudes, nos préjugés enseignent le contraire: le premier, le plus grand de tous les courages est celui qui résiste aux superstitions, au fanatisme; qui combat les prestiges, les couleurs trompeuses; qui, avec le flambeau du bon sens et de la conscience, lutte contre la folie et ses spectres.

Où est donc, dira-t-on, le courage qui n'a à combattre que des fantômes? Ah! ces fantômes sont puissans, sont terribles, car ils enveloppent notre ame. Ils sont en nous, ils sont mêlés à notre sang. Ces erreurs, ne les avons-nous pas sucées avec le lait? Oui, on nous crée enfans pour rester enfans. Aujourd'hui encore, la moitié

des institutions des peuples dits civilisés ne semblent posées que pour les empêcher de croître. Quelle force ne faut-il donc pas pour extirper ces préjugés de nos cœurs, pour nous dégager des chaînes de toutes les superstitions.

Et c'en est une des plus nuisibles, celle qui tient, en pleine paix, la moitié de l'Europe armée contre l'autre, celle qui tient debout, le glaive nu, ces légions prêtes à s'entrégorger ! Oui, c'est une superstition, cette loi qui arrache à l'agriculture, à leur famille, l'élite de la jeunesse pour la livrer à l'oisiveté. Ah ! est-il du sang, des bras et des millions plus mal employés que ceux qui servent à empêcher le travail !

Dans quel but ces armes brillent-elles? Est-ce dans celui de l'humanité ou de l'intolérance, de la liberté ou de l'esclavage? Si tous les Etats européens, tous frères par leurs mœurs, leurs intérêts, leur avenir, animés du courage civil, forts d'un même esprit de concorde, s'écriaient : déposons des armes désormais superflues, puisque nous n'avons aucun sujet de haine, ne seraient-ils pas plus riches et plus heureux?

Non, nous n'avons aucun sujet de nous haïr. Ne sortons-nous pas du même père? La terre ne peut-elle produire des fruits pour tous? Est-ce en s'égorgeant qu'on la rend fertile? Le bras qui tient l'épée ne manie plus la faucille, et le chardon croît où chemine la gloire. Ce n'est pas avec le salpêtre qu'on peut conquérir le sol, c'est avec le soc de la charrue. Soyons donc tous frères, et enfin d'accord, labourons notre champ.

Ce serait un bel exemple de courage civil que donnerait le peuple qui, le premier, déposerait les armes. Quelle plus grande preuve pourrait-il offrir de sa confiance dans la force nationale? Car ces armes, pourquoi les a-t-on? Parce que le voisin les a. C'est par peur qu'on les a prises, c'est par peur qu'on les conserve.

Avec du courage, nous n'en aurons plus besoin; les soldats seront inutiles, puisqu'au moment du danger nous serons tous soldats; puisque la poitrine des citoyens sera là pour défendre le territoire et la liberté. Si, abusant de notre confiance, l'étranger osait nous attaquer, la nation entière se lèverait; et quelle puissance sur la terre pourrait entamer une famille de trente-six millions d'individus, ayant pour rempart le courage civil?

Mais tout annonce que nos voisins nous imiteraient; que si nous rendions nos conscrits à leurs champs, à leurs ateliers, ils y rendraient aussi les leurs. Comme nous, ils languissent de cette oisiveté; comme nous, ils souffrent de ces démonstrations de guerre au milieu de la paix; comme nous, ils sentent que le courage militaire ne s'entretient qu'avec de l'or, tandis que le courage civil ne coûte rien; que même il produit et rapporte, qu'il fait la richesse de l'Etat, et qu'il peut partout remplacer la valeur pour la défense du droit et de la liberté.

Oui, l'étranger sentira, comme nous, ces vérités, parce qu'il n'est pas plus aveugle que nous, parce que la lumière arrive même au fond des ténèbres, que partout l'intelligence pénètre et que la raison est la langue universelle. C'est parce que nous n'avons pas cru à cette raison, c'est parce que chaque peuple a voulu la traduire, la ployer à son idiome, à sa localité, à ses passions, à son ambition, qu'elle est devenue folie, et que les nations, au lieu de marcher ensemble vers la lumière, se sont séparées pour s'en disputer les rayons.

Le soleil n'est-il donc pas assez éclatant, et ne peut-il en même temps nous éclairer tous; et, pour tous, l'espace et l'éternité ne sont-ils pas ouverts? Elançons-nous donc en avant, pressons-nous vers le but et nous y parvien-

drons, non par le tranchant du glaive, mais par une volonté raisonnée, par cette volonté persévérante qui est le vrai courage.

Et c'est surtout la France qui peut donner cet exemple; c'est là seulement que tous les peuples pourront venir chercher des principes d'émancipation et faire leur apprentissage de courage civil, non qu'il y soit encore bien connu, non qu'il n'y ait beaucoup à faire pour l'y voir prospérer et porter des fruits, mais parce que le terrain est bon, et que là sont tous les élémens de la liberté. Il suffit de les mettre en œuvre.

Nous avons donc eu raison de vous présenter cette question, car elle est féconde. Qu'on s'empresse de la développer dans nos écoles, qu'on éloigne de la jeunesse toutes ces vaines théories basées sur l'erreur, sur les préjugés et sur des principes anti-sociaux. Que nos enfans ne voient plus, dans le meurtre, la gloire et la fortune; que l'homme souillé de sang ne soit plus l'homme de la patrie, l'idole qu'on encense, le dieu qu'on adore.

Qu'il n'y ait plus de courage de circonstance ou de préjugé; plus de haine de nation à nation, haine inique, absurde, n'ayant pour foyer qu'une tradition, pour prétexte qu'une différence de langage, de couleur ou d'industrie. Plus de guerre civile, surtout plus de factions, plus de propagande armée.

Que partout apparaisse la tolérance, c'est-à-dire le courage de la paix, de la persévérance, appliqué au progrès du bon sens, le courage de la raison enfin, à mes yeux le seul courage réel, car c'est celui de la vérité, celui de la dire et de la pratiquer.

COURSE DE CHEVAUX. Concevez-vous rien de moins utile! Est-ce le cheval qui court ou l'éperon du

jockey qui le monte? Mais fût-ce le cheval, qu'il arrive une seconde plus tôt ou plus tard, il arrivera toujours moins vite qu'une hirondelle.

Un bon cheval de course n'est propre qu'à la course, c'est-à-dire à jouer à la rouge ou noire et gagner des paris. Alors, qu'importent la bête qui court et le temps qu'elle met à courir: l'essentiel est que son maître gagne l'enjeu.

Quel intérêt peuvent inspirer ces courses à celui qui ne parie pas? J'ai mille fois plus de satisfaction à regarder mon petit chat déployant, à son caprice, l'agilité de ses muscles, s'élancer au sommet d'un arbre, puis en descendre et y remonter, que de voir un malheureux cheval haleter sous le fouet et atteindre le but pour se sauver d'une douleur. C'est ici le triomphe de la peur bien plus que de l'agilité.

Il existe des chevaux d'assez de bon sens pour se débarrasser de leur cavalier et courir à leur manière. Leur manière vaut ordinairement mieux que celle du jockey, et ils gagneraient le prix s'ils le voulaient.

Mais en ceci, ils sont encore inférieurs à mon chat qui court aussi bien sur le toit que sur le pré, qui grimpe par la tête et descend par la queue, saute de bas en haut et de haut en bas : toutes choses que ne fera pas un cheval de vingt mille francs ; et pourtant personne ne me donnerait six liards de mon chat.

J'ai vu, à Rome, courir des chevaux libres. Il est vrai qu'à cette liberté on ajoutait une plaque de fer armée de piquants qu'on leur attachait au derrière, le tout assaisonné de quelques coups de gaules pour les maintenir en joie et mouvement.

Les animaux sauvages ne dédaignent pas les plaisirs d'une course au clocher. L'on voit des troupeaux de gazelles ou de daims courir seulement pour s'ébattre.

On assure que, dans nos forêts, les vieux cerfs s'amusent quelquefois à provoquer les chiens et à s'en faire poursuivre.

Je ne sais quel plaisant organisa une course de cochons gras. Le plus gros eut le prix. Le but était une auge pleine, et la victoire pour celui qui y parviendrait le dernier.

Les courses d'hommes seraient certainement plus utiles que celles de chevaux. Les parieurs, en courant eux-mêmes, se garantiraient de l'obésité, maladie souvent mortelle.

Pourquoi ne fait-on pas courir les ânes? Sont-ils moins légers que bien des chevaux? Je dirai qu'il y en a qui le sont davantage et qui pourraient certainement disputer le prix à des coursiers de leur taille; et pourtant ils ne courent point. Ceci m'a long-temps intrigué, j'ai fini par en savoir la raison : c'est qu'ils ne veulent pas courir. Preuve de sens, car s'ils cédaient une seule fois, s'ils gagnaient un seul pari, les malheureux aussi crèveraient à la peine.

Les mulets ont montré la même résolution. Aussi les a-t-on appelés têtus et ont-ils servi de type et de proverbe. Mais cela leur est égal. Eux non plus ne galoppent jamais, non qu'ils ne le puissent, mais ils sont convenus entr'eux de ne point galopper. Aussi, jamais ils ne meurent poussifs.

La mode des courses de chevaux est aujourd'hui, en Europe, à son apogée. C'est l'affaire de quelques années encore, et il n'en sera plus question. La rapidité du mouvement qu'imprime la vapeur fera prendre en dédain la légèreté des animaux. Alors on estimera les chevaux pour leur force et leur beauté; on considèrera comme les meilleurs, non ceux qui courent bien pendant quelques minutes, mais ceux qui courent des jours entiers sans se fatiguer.

Je conçois d'ailleurs la reconnaissance qu'on peut porter à son cheval, et j'entends la prière de ce postillon napolitain qui, en voyant mourir le sien, s'écriait : saint Antoine, prends pitié de son âme.

Quand un cocher romain est content de son attelage, il descend de son siège, se jette à son cou et il l'embrasse.

Le paysan Bas-Breton, assez flegmatique de son naturel, est pourtant fort susceptible quand il s'agit du mérite de sa monture. Il entendra sans sourciller les injures qu'on lui dira à lui-même et ne souffrira pas celles qu'on adresse à sa bête, fût-ce une rosse.

Tout le monde connaît l'attachement de l'Arabe pour son cheval. Chez les Bedouins, ces animaux, élevés avec les enfans et rarement maltraités, ont plus d'intelligence que les nôtres. Ils reconnaissent leur maître et s'y attachent, ce qui est rare chez nous.

J'ai eu, pendant bien des années, le goût des chevaux; j'y ai renoncé. Je m'en préoccupais trop, et je ne pouvais pas me décider à les quitter quand ils étaient vieux. Mes pensionnaires hors de service me ruinaient. Aujourd'hui, je n'en ai plus ni vieux ni jeunes, mais je les aime encore; et c'est probablement par l'intérêt qu'ils m'inspirent et le chagrin que j'éprouve de les voir souffrir, que je hais tant les courses et les paris.

COURTE ET BONNE. Maxime de bien des philosophes en France et de beaucoup d'autres pays. Elle n'en est pas moins fausse et très-fausse, et l'on dirait beaucoup mieux courte et mauvaise.

Il n'y a vraiment de plaisir que dans l'attente d'un autre plaisir. Quand nous avons abusé d'une volupté, elle cesse d'en être une pour nous. Elle devient même une souffrance; et une heure d'excès vous procure souvent

un jour, une semaine, un mois, une année de tortures.

Le vin abrutit et l'amour abêtit, dit un proverbe. Sans prendre ceci à la lettre, il faut reconnaître que ceux qui aiment et boivent tant qu'ils peuvent, ne le peuvent pas long-temps.

Aucun plaisir des sens n'a jamais donné de l'esprit; c'est chose évidente. En vain le poète a dit: *Horace a bu son soul quand il voit les Menades.* C'est fort joli d'expression, mais très-faux en principe; et il n'est pas d'auteur qui, étant ivre, fasse quelque chose de vraiment bien.

Le délire de l'amour est encore moins propre à rendre les idées nettes, fortes et véritablement poétiques. On a l'imagination de son amour, mais on n'en a pas d'autre; et l'imagination de l'amour n'embrasse qu'un cercle étroit.

Quiconque veut étudier sérieusement doit renoncer à tout excès. Ses plaisirs doivent être rares: il ne doit, pour ainsi dire, que les effleurer.

L'homme de génie, ou celui qui croit en avoir et qui veut travailler pour la postérité, doit donc opter entre cette vocation et celle de viveur. Historien, poète, peintre, architecte, sculpteur, mathématicien, compositeur, bref, artiste ou écrivain, il faut, pour conquérir la palme, qu'il se fasse, je ne dirai pas précisément anachorète, mais homme sobre et rangé. S'il n'est ni l'un ni l'autre, il pourra jeter quelque lueur; mais il ne brillera pas d'un véritable éclat.

Si vous voulez honorer votre vie, ne la faites donc pas courte et bonne.

CRAINTE DE LA MORT. La mort est trop générale sur la terre, il y a trop de causes qui la donnent,

pour qu'elle n'y soit pas un bien et pour qu'elle n'offre pas un avantage à l'être innocent.

Il est à croire que, pour cet être, la mort est un moyen de progrès ; moyen d'autant plus actif, qu'il est plus fréquent, plus répété. Les individus qui vivent le moins seront donc ceux qui avancent le plus.

Ce que nous appelons *mort* n'est qu'un changement de forme pour la matière et de position pour l'esprit. Telle est l'opinion que nous avons avancée dans notre *Essai sur l'origine et la progression des êtres.*

La mort, qu'on l'envisage matériellement ou spirituellement, ne peut être un anéantissement ou la fin réelle d'une chose quelconque. On sait qu'il est absolument impossible qu'aucune partie de la matière puisse cesser d'être : elle change de place ou d'aspect, mais elle est toujours quelque part.

Quant à l'ame ou la vie, si elle existe effectivement, comment cesserait-elle ? Si l'on admet qu'elle retourne à rien, c'est aussi admettre qu'elle est née de rien. Or, ceci est impossible.

A ceci l'on répondra : si la mort n'existe pas, comment tous les êtres ont-ils horreur de la mort ?

Cette horreur est-elle bien prouvée ? Est-ce de la mort qu'ils ont peur ou de la douleur ; et lorsque l'homme, comme l'animal, recule devant la pensée de la dissolution, a-t-il bien défini ce qu'il éprouve ? Un individu isolé, né seul dans un désert où il n'aurait vu mourir aucun de ses semblables, croirait-il à la mort ? Je ne le pense pas. L'idée de la mort, aujourd'hui commune à tous, ne l'était pas dans la nature primitive. Le premier homme s'est cru nécessairement immortel. Le second, quoiqu'il ait vu mourir son prédécesseur, a douté beaucoup s'il mourrait lui-même. Il a pensé que l'autre homme était mort ou par sa faute, ou par sa volonté, ou parce qu'il était le premier homme.

Cette idée a dû également éblouir le troisième, peut-être le quatrième, et ce n'est qu'après un nombre de générations que l'on a compris qu'il fallait mourir.

Encore, après cette longue expérience et cette suite d'exemples, la croyance à la mort n'est-elle pas devenue générale, car la tradition nous apprend qu'il y a eu des monarques assez aveuglés par l'orgueil pour croire qu'ils étaient à jamais sur la terre, et ces rois mouraient avec la conviction qu'ils étaient immortels.

Aujourd'hui, sauf peut-être chez quelque peuplade en enfance ou quelques êtres insensés, nul ne croit à l'immortalité de la forme, et tout être redoute l'instant de sa dissolution. Cette crainte, il est vrai, varie beaucoup d'une espèce et même d'un individu à un autre. Chez l'homme, les croyances et souvent les préjugés contribuent à l'augmenter, et elle est d'autant plus grande chez lui, qu'il est plus haut placé dans la hiérarchie de l'intelligence.

En voyant quelque chose d'effrayant dans la mort, tous les hommes n'y voient donc pas la même chose. L'un y voit la douleur et ne craint qu'elle. L'autre ne redoute que ce qui la suit: l'enfer ou le néant. Un troisième regrette ce qu'il quitte plus qu'il n'a peur de ce qu'il peut trouver. Enfin, c'est dans celui-ci la crainte de la chose même, et dans celui-là celle de son résultat.

La mort est, pour l'être, un épouvantail, une ombre, une image, un mot, mais non une définition, parce que l'interprétation de ce mot est établie sur ce que personne n'a vu et sur ce que chacun comprend à sa manière; qu'ainsi sans signification précise, ce mot est pour chaque individu l'expression ou la traduction de sa propre sensation et de l'espèce de peur qu'il éprouve.

Cette peur, avons-nous dit, augmente en raison du degré intellectuel. Plus prononcée chez l'homme que

chez le quadrupède, elle l'est plus encore chez l'homme intelligent, chez le penseur, le philosophe, que chez le sauvage. Mais à des degrés différens, n'en étant pas moins générale, on doit en conclure que c'est une loi de la nature et un sentiment inné; sentiment nécessaire, car il est la meilleure garantie de la vie. Si l'être ne craignait pas la douleur, s'il n'était pas averti par elle, il ne ferait rien pour la conservation de son corps, et ce corps mourrait en naissant.

Cette crainte de la mort a aussi son utilité morale. Elle devient une barrière qui empêche l'homme de céder à toutes les fantaisies de son imagination et de tomber dans les excès où l'entraînerait l'effervescence des sens. D'ordinaire, l'individu qui conçoit et exécute un crime, a perdu de vue l'idée de sa propre mort ou de ses conséquences: aveuglé par sa passion, il ne voit que le présent.

Si cette crainte est salutaire dans bien des cas, elle doit pourtant avoir des bornes. Elle devient faiblesse quand elle est exagérée, et elle est un véritable mal quand elle est continue. En absorbant toutes les pensées de l'être, elle nuit essentiellement au développement de sa raison; et en le dégoûtant de l'existence, elle amène cette même insouciance de lui-même que l'auteur de la nature a voulu prévenir, et dont nous voyons parfois des exemples dans cette mélancolie noire, cette tristesse monomane qui altèrent à la fois le moral et le physique de l'homme et le conduisent au suicide.

Il est assez singulier, mais il n'en est pas moins vrai, que bien des hommes se tuent par peur de la mort ou parce qu'ils ne peuvent l'envisager. La mort elle-même les effraie moins que sa pensée ou son image.

Je crois donc superflu et même dangereux d'ajouter à une disposition que la nature a mise en nous, et de nous

attacher, comme nous le faisons dans notre enseignement, à rendre l'aspect de la mort plus triste encore qu'il ne l'est.

J'ajouterai que cette horreur du trépas, utile pendant la vie pour garantir et moraliser cette vie, ne l'est plus quand elle va cesser. Cet appareil d'effroi dont on entoure, dans quelques pays, le lit des mourans, ces efforts que l'on fait pour assombrir leurs derniers momens ne sont donc pas toujours rationnels. En vain la vie du moribond a été irréprochable, nous le faisons finir comme un criminel. Il semble que nous le menions au supplice. Passe encore s'il l'avait mérité; mais s'il est innocent ou si nous le considérons comme tel, cela n'est pas juste. Cela non plus n'est pas humain, car nous hâtons ainsi sa fin.

Ce qui, plus encore que cette toilette du condamné, terrifie le malade, c'est la conviction que la séparation de l'ame d'avec le corps est toujours accompagnée d'une souffrance atroce, d'une convulsion terrible. Ceci, je crois, est une erreur. Buffon demande quelque part si l'on souffre plus en mourant qu'en naissant, et il résout la question négativement. Les hommes qui échappent au dernier paroxisme de maladies jugées mortelles, ceux qui ont traversé l'agonie, ceux même qu'on a vus se tordre dans des convulsions, revenus à eux, ne se rappellent rien: ils n'ont rien senti.

J'ai vu et touché bien des cholériques. Ceux qui étaient frappés à mort ne souffraient que peu ou point, et mouraient sans se croire en danger. Ceux dont les douleurs étaient vives et durables étaient ordinairement les moins malades et en revenaient presque toujours.

Il faut donc regarder comme probable que la douleur physique accompagne rarement le dernier moment de l'homme, et que, dans la grande majorité des mourans, la crise est courte, peu sensible et souvent inaperçue.

CRAVATE. Elle date de 1636 et nous vient des Croates nommés alors Cravates. Ce fut un petit maître ayant les écrouelles qui, le premier, adopta cet ignoble ajustement, et tous les imbéciles l'ont imité, bien qu'ils n'eussent pas les écrouelles.

Quelques femmes affectées du même mal voulurent aussi faire prendre la cravate. Plus malignes que nous, les autres femmes n'en voulurent pas.

L'antique fraise, celle des Médicis, celle que portait Henri IV, était moins disgrâcieuse que la cravate ; mais elle avait le défaut, par sa forme aplatie, de faire ressembler certaines figures à une tête de veau dans un plat.

En 1793, la cravate a eu son époque cyclopéenne. Elle s'élevait jusqu'au nez, en coupant par le milieu, la tête de l'élégant qui semblait ainsi sortir d'un étui.

Plus tard, à l'aide d'un renfort de baleine et de laiton, la cravate est devenue tellement dure et roide, qu'elle mettait le patient dans l'impossibilité de tourner le cou et lui procurait littéralement l'agrément d'être au carcan : ce qu'il rendait plus sensible encore par un col de chemise bien empesé qui, atteignant la jointure des oreilles, travaillait activement à les détacher de la tête.

Aujourd'hui, on se contente de la cravate étroite et serrée qui n'a d'autre inconvénient que de nous empêcher de respirer, de nous faire tirer la langue et de nous procurer de temps à autre un coup de sang ou une attaque d'apoplexie.

D'où vient cette longue fidélité à la cravate? Elle vient de deux raisons toutes puissantes en France quand il s'agit de mode : c'est que la cravate est laide et qu'elle est incommode.

CROIRE. Il est impossible de comprendre ce qu'on

ne définit pas, ni de croire ce qu'on ne peut ni concevoir ni définir. La croyance est une conviction, et la conviction est la science d'une chose ou sa certitude appuyée sur des preuves ou au moins sur un rapprochement ou une comparaison.

Une croyance n'est donc telle que lorsqu'elle est logique pour nous ou à la hauteur de notre conception, mais non au-dessus. Quand nous ne concevons plus, nous ne savons plus, et conséquemment nous ne croyons plus.

Croire ce qu'on ne sait pas serait un non-sens; croire ce qu'on ne comprend pas en est un autre. On ignore, on doute, ou l'on croit. Si l'on croit, on sait ou l'on voit. Si l'on doute, on sait en partie, on entrevoit. Si l'on ignore, on ne peut ni croire, ni voir, ni douter.

Croire, c'est avoir la conviction intime qu'une chose existe; en d'autres termes, qu'elle est vraie. Or, pour savoir qu'une chose est vraie, il faut avoir comparé ou rapproché deux idées au moins et prononcé sur leur rapport et leur opposition : par conséquent les avoir mesurées dans toutes leurs circonstances.

Il y a donc ici trois nuances :

Ceux qui savent.

Ceux qui doutent.

Ceux qui ne savent pas.

Les premiers croient tout-à-fait.

Les seconds croient à moitié.

Les troisièmes ne croient pas, tout en pensant croire.

Alors celui qui dit: je crois, mais je ne conçois pas, se trompe. Il ne croit pas, car c'est comme s'il disait : je vois ce que je ne vois pas, ou je sais ce que je ne sais pas. C'est un non-sens.

Il n'y a aucune réponse à faire à ceux qui nient sans voir, ou ce qui est pis, ferment les yeux de peur de voir, car pour ceux-là toutes raisons sont inutiles.

Vouloir forcer les gens à croire avant de les avoir fait comprendre n'est pas le moyen de les éclairer, c'est plutôt le contraire, parce qu'on fausse leur raisonnement et qu'on trouble leur intelligence. C'est un clou qu'on leur enfonce dans la tête à coups de masse.

Cette manière d'enseigner n'amène donc pas la science ni même la conviction. Croire seulement parce qu'un autre croit, croire de confiance, est un simulacre de croyance, mais non la croyance même. Je crois à celui qui enseigne, mais non à ce qu'il enseigne.

Il ne suffit pas qu'on nous ait dit une chose dès l'enfance et qu'on nous la dise encore tous les jours pour qu'elle soit vraie; pour qu'elle le soit, il faut qu'elle soit possible; et pour qu'elle nous semble telle, il faut qu'elle soit probable. Si elle ne nous paraît ni l'un ni l'autre, fût-elle vraie, elle ne l'est pas pour nous, et elle ne le sera que lorsque nous aurons conçu sa possibilité, sa probabilité, puis enfin son existence. Jusque là, ceux qui disent que nous croyons se trompent, et si nous pensons croire, nous nous trompons avec eux.

On nous objectera que nous ne définissons pas Dieu et pourtant que nous croyons en Dieu. Je réponds: il est vrai que tous les hommes ne définissent pas Dieu, mais il en est bien peu qui n'aient conçu son existence, conséquemment qui n'y croient ou qui n'y aient pensé. Beaucoup défigurent étrangement la Divinité; mais au milieu de toutes les fables, de toutes les superstitions dont ils l'entourent, ils ne perdent jamais entièrement de vue l'être vengeur du mal et rémunérateur du bien. Il n'a jamais existé de peuple athée. Je ne crois pas même à l'athéisme de l'individu.

— Mais, ajoutera-t-on, n'est-il pas aussi dans notre religion des préceptes que nous suivons sans les comprendre? — Sans doute; cela est et cela doit être, car si

les hommes, ces hommes dont les neuf-dixièmes naissent et meurent enfans, n'obéissaient qu'à ce qu'ils conçoivent, les neuf dixièmes n'obéiraient plus, non-seulement aux lois religieuses, mais aux lois civiles.

Mais quand ils obéissent, on ne s'informe guère s'ils croient. En effet, il importe peu qu'un individu ne définisse pas la différence du tien et du mien, si, en définitive, il se contente du sien et ne vole personne. Aussi, la question n'est pas là; et ceci prouve seulement que beaucoup d'hommes, par habitude ou conviction de la nécessité de l'obéissance, préfèrent obéir que de discuter, même avec eux-mêmes. En ceci, ils ont souvent raison.

D'ailleurs, il est des vérités qui semblent nées avec nous. Dès-lors, il est inutile de se demander pourquoi elles sont vraies, puisque nous sentons qu'il est impossible qu'elles ne le soient pas. Il y a là une sorte de conviction négative qui n'en est que plus puissante, parce qu'elle ne permet pas même l'ombre d'un doute.

Aussi, n'examinons-nous pas ici le plus ou moins d'utilité ou d'opportunité de l'analyse des grandes vérités. Je dirai même qu'il vaut infiniment mieux s'y soumettre aveuglement que de les discuter déraisonnablement. Nous avons voulu seulement établir le rapport de la conception avec la conviction.

Voici notre résumé : nous n'avons la conviction que de ce dont nous avons l'intelligence, parce qu'il n'y a ni ne peut y avoir de certitude aveugle.

Ce que nous appelons ainsi n'est qu'une fin de non-recevoir ou un refus de réfléchir; et ce refus ne peut être fondé que sur le doute ou sur la crainte de ne plus croire, ou bien sur l'impossibilité d'atteindre à l'intelligence de ce que nous voulons croire.

Une chose que nous ne concevons pas peut être vraie,

mais elle n'est vraie pour nous que lorsque nous l'avons comprise. Alors seulement nous la croyons.

CROISSANCE ET PROGRESSION. Nous ne ferons qu'indiquer cette question que nous avons traitée longuement ailleurs.

Notre idée, à nous, est que le nombre des êtres est fixe, qu'il l'a toujours été; qu'émanation de la Divinité et dès-lors incréé comme Dieu même, aucun n'a commencé, dès-lors qu'aucun ne peut finir, et que notre forme, quelle qu'elle soit, conséquence de nos œuvres, n'est qu'un degré de transition qui représente l'état de l'ame.

L'ame étant éternelle ainsi que la volonté; l'immensité étant la carrière qui lui est ouverte, la croissance d'un être n'a pas plus de limites que cette immensité.

C'est cette marche ouverte à tout ce qui vit que nous appelons la progression.

Cette opinion d'une faculté éternellement progressive n'est pas seulement la nôtre, elle est dans le cœur de tous.

Il n'est aucun peuple qui n'ait cru que l'homme, par sa volonté et ses efforts, pouvait s'élever au-dessus de lui-même, et qui n'ait ainsi admis dans l'humanité une progression possible, même au-delà de cette terre.

Il y a une force, une impulsion, une volonté de croissance qui fait partie de la vie. Dès que l'être s'est arraché à l'immobilité, dès qu'il s'éveille, il veut croître.

Cet amour de croissance, énergie vitale qui nous pousse en avant, est en nous; il y est toujours. Quand nous ne le sentons pas, c'est que nous ne sommes pas dans notre état normal, c'est que la machine souffre.

La nature ascendante de l'être s'explique même par sa

position sur la terre. Il n'a rien sur sa tête, rien qui arrête son œil dans l'espace ni sa pensée dans l'immensité. Voyant le ciel ouvert, il est impossible qu'il ne désire pas s'y élancer.

Cette immensité nous indique que nous sommes bien petits ; mais si nous ne devions pas arriver à un état supérieur, nous n'aurions pas même entrevu la grandeur du spectacle qui nous environne.

La preuve que l'être peut grandir, c'est qu'il a la conscience de cette grandeur, c'est qu'il la comprend. N'en doutons pas, l'être peut parvenir à ce qu'il peut concevoir, car ce qu'il a conçu est déjà en partie conquis par lui.

A mesure que son intelligence croît, son horizon s'étend, ses idées se multiplient, les variations et les nuances de la forme suivent la même progression.

La chaîne progressive s'étend ainsi dans l'immensité. Quelque haute que soit la créature, elle peut arriver plus haut. Elle le peut, parce qu'elle a en elle la faculté du bien et du mal : pouvoir infini qui fait la force de Dieu même, mais pouvoir qui serait inerte sans sa possibilité d'application, c'est-à-dire sans la matière et l'espace.

La matière, instrument de l'ame, est indispensable à l'action ; mais l'action n'est puissante que lorsqu'elle maîtrise la matière et que la volonté y trouve un élément, un contraste et un labeur, sans y rencontrer une barrière.

L'espace est non moins nécessaire à l'application de la vie et à son mouvement. Sans l'espace, la vie ne serait qu'interne et dès-lors invisible à tous, hors à elle-même.

Sans l'espace, la vie, bornée à la réflexion, à la pensée sans espérance, au désir sans sa réalisation, au vouloir sans pouvoir, serait encore la stagnation ou l'immobilité.

La vie, dans son développement, comporte donc trois conditions indispensables : l'ame ou la faculté ; la matière ; l'espace. Supprimez l'une, le reste devient inerte.

Aussi apercevons-nous la matière dans toutes les opérations de la vie ; matière sur laquelle cette vie se pose et s'imprime ou dont elle constitue cette forme animée qui dessine tous ses mouvemens croissans ou décroissans et jusqu'aux plus petites nuances de sa volonté.

C'est ainsi que l'œuvre est partout, en nous et hors de nous. Mais ces monumens immenses qui constituent la matière élaborée, la matière hors du chaos, ces soleils, ces globes créés par Dieu même ou par des êtres à qui il a permis de s'élever à ce point de puissance, ces mondes, tout admirables qu'ils sont, ne sont pourtant que l'œuvre secondaire : posés par la Divinité ou par la créature, ils ne l'ont été qu'à l'aide de la vie pourvue de ses organes ou de la forme.

C'est cette forme corporelle qui fut la première création de l'être. Elle lui était nécessaire, non-seulement pour élaborer la matière, mais pour vivre dans cette matière. C'est cette forme qui se dissout et se renouvelle sans cesse, conséquence éternelle des actes de chaque individu et de la position de l'ame : elle devient ainsi sa récompense ou sa punition.

Comme l'immensité entière ne renferme probablement pas deux êtres dont les actes soient ou aient été absolument les mêmes, vous n'y pourrez trouver non plus deux individus au même âge de croissance ou de décroissance, c'est-à-dire identiquement semblables.

En effet, bien que chaque degré d'intelligence soit représenté par une forme spéciale, type de ce degré, ce degré n'en est pas moins divisé lui-même par une suite de types ou d'échelons qui conduisent du plus infime au plus élevé avec toutes les nuances intermédiaires ; et

ces nuances sont d'autant plus multipliées et plus tranchées, que le degré est plus haut placé, plus rapproché de l'homme.

Il y a donc non-seulement une progression par la transition d'un degré à un autre, il y en a une aussi par celle d'une forme à une forme dans ce degré même; et un être peut, à nos yeux, avoir conservé la même enveloppe, celle de la même race, de la même famille, de la même classe, et pourtant avoir fait un pas dans la carrière.

On voit que les échelons de cette échelle ascendante sont multipliés à l'infini et disposés de manière que la plus minime variation dans l'intelligence trouve un type de forme pour la représenter avec une exactitude presque mathématique.

On voit également par quel nombre d'échelons la créature a dû passer avant de parvenir à un état supérieur, nombre immense et qui représente la suite de pensées, d'intentions, de volontés et d'actions que l'ame, depuis qu'elle s'est éveillée, a pu produire, car c'est le croisement, la complication, l'organisation et aussi la désorganisation de ces pensées qui ont dessiné et opéré toute cette succession de formes que l'être a, tour-à-tour, adoptées et fait agir.

Dans ce développement sans terme donné à la pensée, à la volonté, à l'action et à la forme, remarquez-le bien, tout est ordre et justice : là, plus de hasard : l'individu n'étant plus lié à une place ou enfermé dans un cercle, n'est jamais que transitoirement esclave des circonstances ou de la tyrannie. S'il ploie un instant, c'est pour se relever plus fort, c'est pour dominer ce qui le domine.

Quand nous croyons à la justice de Dieu, il faut bien que cette justice soit : si l'existence de chacun était

bornée à ce que nous appelons la vie, il y aurait une grande inégalité dans la répartition des biens : tel serait toujours malheureux, tel toujours heureux. Comment, dans une si courte période, l'être aurait-il le temps de se poser dans la balance, d'agir en dehors des impulsions étrangères et de manifester des vertus ou des vices qui seraient bien les siens ? Enfin, comment Dieu pourrait-il le juger, Dieu qui juge, non sur les probabilités comme les hommes, mais sur les faits et leur vérité ?

Sans doute il est des individus qui, dans le cours d'une seule vie, trouvent moyen de commettre autant de crimes et de méchantes actions que s'ils en avaient vécu dix, comme il en est d'autres qui, pendant ce même laps de temps, ont pratiqué plus de vertus et fait plus de bonnes œuvres que d'autres n'en feront en vingt siècles. Mais ce cas est l'exception. Combien d'enfans meurent au berceau ! combien d'adolescens succombent avant l'âge de raison ! combien d'hommes malades, esclaves ou opprimés, ont cessé de vivre avant d'avoir vécu intellectuellement !

— Le temps ne fait rien à la chose, dira-t-on ; Dieu est pour tous, pour les bons comme pour les méchans : à chacun selon ses œuvres.

— Oui, mais encore faut-il qu'il y ait des œuvres. Ce n'est pas assez de vivre, il faut pouvoir appliquer sa vie. La faculté de penser et de vouloir n'est rien, si le temps nous manque pour user de l'un et de l'autre. Dieu, toujours bon, ne peut pas punir celui qui n'a rien fait de bien, parce qu'il n'a pu rien faire. Mais Dieu aussi, toujours juste, ne peut pas le récompenser comme celui qui a consacré sa vie au soulagement de ses semblables.

Nous le répétons : l'équité veut que chacun ait un délai moral pour faire le bien ou le mal et le faire

librement, sans influence aucune et par le seul fait de sa propre intention. Or, peu d'années d'existence et de liberté accordées aux êtres sur la terre seraient insuffisantes à la grande majorité pour une semblable épreuve.

D'ailleurs, si l'être terrestre ne devait vivre qu'une vie, il n'y aurait qu'une nature de forme; car ici encore, pourquoi cette inégalité? Pourquoi les échelons, s'il n'y a pas d'échelle? A quoi sert une voie, si elle ne conduit nulle part?

Cette voie et ces degrés existent; ils sont là, sous nos yeux, et sont ce qu'ils doivent être. La nature ne fait rien d'inutile et Dieu ne peut pas nous montrer l'apparence de ce qui n'existe pas, et s'il ne nous laisse pas tout voir, du moins il ne nous trompe pas dans ce qu'il nous montre.

Nous voyons commencer un être à un point où justement l'autre cesse; il faut bien admettre qu'il existe un rapport entr'eux. Une seule forme serait suffisante, et seule aurait existé invariablement, si la variété des formes n'avait ni but, ni liaison, ni croissance.

Remarquez que si ces formes étaient un jeu de la nature et un simple effet des élémens, jamais elles ne se reproduiraient d'une manière identique.

Nous pouvons donc poser ce dilemme : ou tous les êtres qui naissent à nos yeux sont les mêmes individus reparaissant sous différentes formes; ou bien ce sont des êtres toujours nouveaux, qui toujours s'efforcent de vivre et qui, après quelques instans, tombent et meurent.

Dans le premier cas, je vois un but, un perfectionnement continu.

Dans le second, je n'aperçois qu'une immobilité éternelle, que des ombres qui sont au hasard faibles ou fortes, bonnes ou mauvaises, victimes ou bourreaux.

Quand nous savons, par l'expérience de chaque jour,

que l'œuvre que nous élaborons n'avance et ne se perfectionne que par une volonté assidue et un travail opiniâtre, comment ne comprenons-nous pas que notre corps, machine composée de tant de rouages, ne puisse être l'œuvre d'un jour? N'est-il pas plus naturel de penser qu'il est le fruit des siècles et le résultat de longs efforts? Dieu en a posé le type; il a créé le premier homme, mais il n'a pas créé le second. La preuve, c'est qu'il a dit à ce premier né: croissez et multipliez.

Admettant même que l'action créatrice, scindant l'ame, ait voulu faire deux catégories d'individus, c'est-à-dire des êtres bruts ou simples et des êtres intelligens ou composés, elle a dû arriver à ce résultat par deux opérations distinctes. Certainement l'opération qui a produit l'être compliqué l'est davantage que celle qui a produit l'être simple; elle a demandé plus de temps, plus d'études, plus d'ébauches: quels que soient la puissance et le génie de l'ouvrier, ou précisément à cause de cette puissance et de ce génie, il ne fera point par un procédé égal une chaumière ou un palais, une ébauche ou un chef-d'œuvre. S'il agissait ainsi, ce ne serait plus un génie, mais un automate.

En un mot, ce qui fait la différence d'un travail complexe et parfait à celui qui n'est ni l'un ni l'autre, c'est que le premier, plus étudié, mieux élaboré, est passé par un plus grand nombre de degrés de perfectionnement, c'est-à-dire de réflexion, de calcul et d'étude.

Eh! bien, en quoi cette suite de transitions, qui est une conséquence nécessaire de toute création rationnelle, diffère-t-elle de ce que nous vous proposons? Si l'homme ou sa forme matérielle, cette forme qui le met en rapport avec les élémens qui l'entourent et qui lui permet d'agir, a été créée, c'est une œuvre et une œuvre composée dont Dieu lui-même, nous venons de le dire, n'a pas

dédaigné de poser le type, en laissant à l'homme le soin de le perpétuer. Sous la main de Dieu, cette forme ou ce type, par cela même qu'il est complexe, a passé par divers degrés, et chaque rouage a été posé à son tour, parce qu'il n'y a pas de pêle-mêle pour l'intelligence.

Or, ce que Dieu a fait en peu d'instans, l'être, sous l'impulsion de Dieu et par la conséquence de la liberté qu'il lui a donnée, le fait à la longue. Il le fait bien ou mal, selon qu'il use bien ou mal de ses facultés, selon qu'il se montre raisonnable ou insensé. Intelligent, il se crée les organes de l'intelligence; brut, il se crée ceux de la brute: c'est la conséquence naturelle de la position qu'il se fait, de l'état où il s'est mis.

Si le contraire arrivait, non-seulement cela serait injuste, mais ce serait absurde, car l'intelligence et la vertu pourraient être la conséquence de la sottise et du vice. Alors, loin d'annoncer un Dieu sage, la création ne nous apparaîtrait plus que comme un jeu de hasard, une loterie où le mal porterait les mêmes fruits que le bien, où la raison, comme la beauté, comme la perfection des formes, serait le fait d'un simple accident en dehors de l'ame et de ses facultés, et conséquemment de Dieu même. Que serait un tel système, sinon du matérialisme?

Cela n'est donc ni ne peut être; et l'expérience nous montre que partout la croissance des formes suit celle des idées et que la mesure des unes fait celle des autres. La forme simple appartient à l'esprit simple, à la brute; la forme complexe, à la raison, au génie, à l'homme.

Qu'on dise que l'organisation de l'animal est aussi complexe que celle de l'homme, je répondrai oui, s'il est question des organes des sens; mais je dirai non, s'il s'agit de ceux de l'intelligence: la preuve, c'est que les animaux en ont moins.

Si vous admettez un mouvement intellectuel, si vous n'enchaînez pas chaque être dans sa position présente, si vous croyez à la vie de l'ame et aux progrès de l'esprit, comment séparerez-vous ces progrès de ceux de la forme et ferez-vous agir la raison de l'homme avec les organes de la brute? Ce chien aurait en lui toute l'éloquence de Démosthène, qu'il n'en saurait faire usage, puisque sa gueule est conformée de manière qu'il ne peut articuler un mot.

Il est donc évident que tout développement de l'ame, sous peine d'être annulé, doit entraîner avec lui le développement de la forme: l'un est la conséquence de l'autre. Le premier est la cause, le deuxième est l'effet.

Aussi ces myriades de formes qui sans cesse se renouvellent, tableaux vivans de l'action divine ou de la vie créatrice, nous montrent cette même chaîne, sans que jamais un seul chaînon puisse faire défaut. Nous y suivons, pas à pas, l'action de l'esprit s'harmoniant avec la matière. Tous les cas sont prévus, tous les rangs sont marqués: chacun prend le sien à mesure qu'en lui la croissance ou la décroissance s'opère. Si un rang ou un échelon manquait, à l'instant même l'ame le créerait et une nouvelle forme apparaîtrait.

Qu'on nous dise que l'ame ne progresse pas, qu'elle est toujours elle-même, sans avancer ni reculer, je répondrai: alors il devrait en être ainsi de la forme; et si elle existe sans mouvement, c'est, en résultat, comme si elle n'existait pas.

Mais l'ame, ajoutera-t-on, après avoir usé sa forme ou l'avoir perdue, n'a plus de forme et n'en peut plus avoir.

Alors pourquoi en aurait-elle eu une? Cette ame immortelle, cette ame qui vit toute l'éternité, n'aurait donc été incarnée, unie à la matière et mise en position d'agir que pour retomber après dans son inertie ou son im-

puissance; car, ne vous y trompez pas, en dehors de la forme la vie est inerte, l'ame sommeille : elle conserve la faculté de renouveler cette forme, d'en créer une autre, mais non d'agir sans elle. L'intelligence en dehors de la matière n'a d'action que sur l'intelligence et par l'intelligence.

Si cette forme n'avait dû vivre qu'un instant et vivre impuissante, si elle ne pouvait se renouveler, à quelle chose aurait-elle servi? Quoi! ce corps humain si compliqué, ce mécanisme si admirable aurait été fait pour durer quelques années, quelques jours, puis tomber sans pouvoir renaître! Autant croire que l'ame meurt avec lui, et qu'avec la nouvelle forme naît une nouvelle ame. Mais que serait ceci, sinon encore du matérialisme ou la complète annulation de l'ame? Et quel individu raisonnable peut être matérialiste?

En supposant que cet individu existe, toujours faut-il qu'il soit conséquent dans sa croyance. Or, si toutes les ames, comme toutes les formes, sont condamnées à une fin semblable, pourquoi un commencement si différent? Pourquoi cette inégalité de développement et d'action? Pourquoi cette dissemblance de forme, de force et d'intelligence?

Si la progression n'atteint que la forme, si la puissance créatrice n'a en vue que la perfection de la figure, je demanderai alors: comment y en a-t-il tant d'imparfaites? L'action créatrice est donc impuissante ou maladroite? Elle fait comme ce statuaire insensé chargé d'ériger une statue: prenant un bloc de marbre, il le dégrossit et puis le brise. Il prend un second bloc, il l'ébauche un peu plus, achève la tête, puis il le brise encore. Il en prend un troisième, il lui fait de plus un bras, et le met aussi en poussière. Il en prend un quatrième qu'il détruit de même, et toujours ainsi jusqu'à

ce qu'il ait fabriqué une statue complète; et lorsque celle-ci est terminée et qu'il est content de son œuvre, il la brise comme les autres. Il n'est personne qui ne dise à ce statuaire qu'il a doublé et quadruplé la besogne, et qu'en définitive il a travaillé inutilement.

Au lieu de tant d'ébauches sans résultat et de tant de brisures inutiles, n'est-il pas plus sensé de voir les choses telles qu'elles sont, et de reconnaître une croissance insensible, sans choc, mais sans entrave, sans prodige, mais sans chute; de voir, dans l'être simple, le commencement de l'être compliqué, et dans toutes les espèces, dans tous les individus de ces espèces, une forme, un état, une position, un acheminement pour arriver à une position plus élevée? En un mot, n'est-il pas plus naturel de croire que l'enchaînement des formes et leur rapport progressif existant matériellement, existent aussi moralement, parce que la cause morale précède toujours la cause physique, si on peut appeler cause ce qui n'est jamais qu'un effet?

Remarquez que cet enchaînement de formes résulte de fait de l'immortalité de l'ame ou de l'éternité de sa faculté d'action; car que serait cette immortalité si l'ame, éternellement inerte, était incapable d'action? Or, cette puissance d'action ne peut lui venir que par son union à la matière, et l'on ne saurait croire que cette faculté d'incarnation de l'ame ou de création de la forme, se borne à une seule vie et à une vie de quelques années, pendant laquelle il se peut même qu'elle n'ait pas été libre.

Ensuite, cette égalité de partage, cette liberté d'être n'est-elle pas plus d'accord avec la nature, la justice, la majesté de Dieu? N'est-elle pas confirmée par le témoignage de nos sens, de nos yeux, de notre raison? N'est-il pas plus satisfaisant pour cet orgueil de l'homme, plus

glorieux pour lui de savoir qu'il est arrivé à cet état d'intelligence par ses propres efforts et par le bon usage qu'il a fait de la liberté et des facultés que lui a données le Créateur, et que c'est encore par ces mêmes moyens qu'il se maintient où il est, afin d'arriver plus haut?

D'ailleurs, s'il a cette prétention, s'il aspire à un état plus élevé et plus heureux, il faut bien qu'il croie à une infériorité précédente. S'il a toujours été ce qu'il est, pourquoi deviendrait-il plus qu'il n'est? Evidemment, s'il n'y a rien eu en-deçà de lui, il n'y a rien au-delà : l'un est la conséquence de l'autre. Sa garantie d'avenir est donc l'existence d'un passé.

Quant à la position des autres créatures, si on les isole, que sera-t-elle, que pourrait-elle être? Si l'animal ne partage pas le sort de l'homme avant ou après, où seront sa place, sa fin, son emploi dans la création? Il ne serait ni œuvre, ni ébauche, ni esprit, ni matière, ni commencement, ni fin. Que serait-il donc?

Ou il a une ame, ou il n'en a pas. Or, il en a une, puisqu'il vit et pense.

Cette ame est-elle destructible? Non, car la vie ne peut jamais devenir la mort; et cette essence vitale, cette essence analogue au principe divin, ne périt pas.

Si elle n'est pas périssable, que deviendra-t-elle? Partagera-t-elle l'avenir de l'homme? Ou dans son immortalité spéciale, ne doit-elle qu'immortaliser la forme? Mais en cela même elle n'atteindrait pas le but, car la forme est sujette à mille variations, et nous voyons tous les jours des types de formes qui disparaissent. Les bancs diluviens en présentent bien des exemples.

Si les animaux n'étaient destinés qu'à reproduire des êtres semblables à eux, pourquoi auraient-ils d'autres sensations possibles que celle de cette reproduction? Créés à cette fin, ils n'auraient d'instinct que pour cette

fin ou ce qui y mène. Pourquoi seraient-ils susceptibles d'espoir, puisqu'ils n'auraient pas d'avenir? Pourquoi le souvenir? Pourquoi la sensibilité? Pourquoi la douleur? Quoi! après une vie de craintes, de désirs, d'angoisses, de souffrances, ils mourraient tout entiers! Dieu pourrait donc imposer la souffrance pour la souffrance! Mais ce serait absurde, ce serait atroce. Aussi cela n'est-il pas: le mal ne peut pas exister pour le mal. La douleur est une expiation ou une transition, et dans tous les cas, une chose utile à l'être qui y est soumis. Elle est chez tous la voie du progrès et du renouvellement des facultés. Sans elle la vie serait un assoupissement ou une infirmité continuelle.

Dieu, ne l'oublions pas, est le principe de tout bien, de toute équité. Sa bonté s'étend sur toutes les créatures, faibles ou fortes. Il les juge d'après leurs œuvres et les laisse se poser selon leur mérite.

Il n'est pas plus juste que la brute reste toujours brute, que l'homme reste toujours homme. Si la brute a la vie, elle a une ame. Si elle a une ame, elle a un avenir. Cet avenir ne peut pas être le même que celui de l'homme, puisqu'elle est bien au-dessous de l'homme. Son avenir est donc de devenir homme, comme celui de l'homme est de devenir ange ou élu. Dire que la brute n'a pas d'avenir, c'est donner à croire que l'homme n'en a pas.

Que l'état de l'être reste fixe, qu'une forme ne puisse pas conduire à une autre forme, enfin qu'il n'y ait dans la matière que des catégories séparées par des barrières infranchissables, à l'instant la création s'arrête, et dans ce cercle de plomb tout est stagnant, tout est mort.

Alors Dieu n'est plus qu'une ombre: sa puissance se brise contre cette immobilité des créatures. Enfermé dans son apogée, enchaîné à sa perfection même, il n'a plus

d'action possible que le mouvement rétrograde ; car s'il ne progresse pas, il faut qu'il reste en place ou qu'il recule.

Vous le voyez : supprimez le mouvement ascendant de la vie ou cette progression éternelle dont la Divinité est la tête, vous tombez dans un matérialisme véritable ou une croyance pire que l'athéisme même, puisqu'elle vous offre un Dieu dans la période décroissante de son œuvre et la création luttant contre la décrépitude, sans restauration possible.

Encore une fois, ceci ne se peut. Si le propre de la matière est d'être stagnante, celui de l'ame est de croître et de s'élever. Quelque haut que soit un être, il peut monter encore, il peut monter toujours. Quelque bas qu'il soit, il peut monter aussi et retrouver, par des vertus, tout ce qu'il a perdu par ses vices, car Dieu n'abandonne jamais celui qui espère en lui.

Nous le répétons donc en toute conviction : il n'y a qu'une seule et même nature d'ame dans l'univers, qu'une seule essence de vie, dont toutes les formes sont les divers âges, les divers degrés de puissance et de volonté. Tout ce qui existe sur la terre ou dans les cieux est une même famille dont les droits sont égaux et que Dieu, père de tout ce qui vit, pèse dans une même balance.

CROIX D'HONNEUR (*Juillet* 1848). C'est le papier-monnaie de la gloire. Alors, pourquoi le démonétiser ?

Depuis que mon gamin a la croix, disait une honnête portière, je n'en puis plus rien faire.

C'est qu'en effet la dite croix est le plus mauvais présent qu'on ait pu faire au gamin ; il aurait mieux valu l'envoyer à l'école avec une tartine et lui faire apprendre à lire.

— Il fut brave, me répondra-t-on. — La belle chose! Tous les gamins le sont. — Il fut fidèle à l'honneur. — A l'honneur? Y songez-vous? Lui gamin! Est-ce qu'il sait ce que c'est que l'honneur? — Mais il a défendu l'ordre public. — Voulez-vous donc me faire pouffer? Défendre l'ordre public, un gamin! Le gamin a horreur de l'ordre public et même de l'ordre particulier, autrement il ne serait plus gamin : c'est à cela même qu'on le reconnaît; c'est le signe caractéristique de son espèce.

Laissons ceci, puisque c'est chose faite : il est gamin, il a la croix; il ne s'agit pas de savoir pourquoi il l'a, mais bien de voir ce qu'il en fera, ou si vous aimez mieux, ce que cette croix fera de lui.

D'abord elle fera, ou plutôt elle a fait qu'il dédaigne monsieur son père le savetier et madame sa mère la portière, et qu'il vit très-mal avec monsieur son frère, le voyou qui, tout cadet qu'il est, prétend être l'aîné, parce qu'il est plus grand d'un pouce et plus méchant d'une toise.

Il en résultera encore qu'il ne voudra ou qu'il ne pourra plus faire tel ou tel métier qui l'aurait honnêtement conduit à l'aisance. Qu'aura-t-il donc gagné à son ruban? D'être toute sa vie un paresseux et peut-être un imbécile.

— Il se fera soldat, direz-vous; ce sont les qualités requises. — Je n'en disconviens pas, mais il a quatre pieds de haut et il est bâti comme un Z. — Il grandira, il se redressera. — Je le souhaite; mais eût-il six pieds et devînt-il droit comme un I, l'armée ne lui offrira pas plus d'avenir que le reste. Rappelez-vous les décorés de Juillet et l'agrément qu'ils ont trouvé dans nos camps et nos garnisons. Hélas! c'est que les décorations, les titres, les signes distinctifs et commémoratifs, quels qu'ils soient, ne devraient jamais être donnés en récompense

ou souvenir de ce qu'on ne saurait oublier trop vite : *les discordes civiles.* Payez les services rendus, c'est juste, mais ne les payez pas en monnaie qui se pend à la boutonnière ; car ce qui est honneur aujourd'hui, demain sera stigmate et brevet de galères. Ainsi se passent les choses en politique, parce que là, comme ailleurs et même plus qu'ailleurs, c'est toujours le plus fort qui est le plus honoré, et que l'anarchie du dimanche est réputée bon ordre le lundi. J'ai connu tels individus qui, condamnés comme brigands sous l'Empire, réputés saints et héros sous la Restauration, redevenus maudits sous la Monarchie citoyenne, sont morts atteints et convaincus de n'avoir jamais été que des intrigans besoigneux. Comptez donc sur la gloire révolutionnaire et l'immortalité de ses lauriers !

Si le gamin a peu gagné à sa croix, voyons ce que celle-ci a gagné au gamin ou à l'avantage de figurer sur sa poitrine.

D'abord, de tomber de celle d'une foule d'hommes qui la tenaient pour quelque chose et se croyaient payés, par elle, de leurs blessures ou de vingt-cinq ans de loyaux services. Maintenant que le cours en est à la baisse et qu'elle est aussi, de cent vingt, descendue à soixante-quatre, ils vont vouloir qu'on révise leur compte. Leur réclamation sera juste. Si l'on y fait droit, nouvelle brêche au budget.

Celle-ci en amènera une autre, car ceux que vous auriez par suite soldés économiquement de la même monnaie, ne s'en soucieront plus dès qu'elle courra les rues, jouant au bouchon ou à la fossette. Il vous faudra donc encore avoir recours à nos poches et en tirer un gros sac d'écus pour remplacer un ruban de deux sous.

Maintenant, comptez. Pour avoir enrubané deux à trois douzaines d'enfans, à qui vous auriez bien mieux

fait de donner des chemises, vous avez mécontenté trois à quatre cent mille hommes, compromis la paix intérieure et fait un nouvel accroc à notre bourse. Voilà, si je ne me trompe, un calcul assez peu financier et qui fera que jamais je ne vous prendrai pour économes.

— Mais on ne voulait plus de décorations. Une croix est une anomalie dans une République; c'est une distinction, un privilège, un signe de caste ou de noblesse: c'est la livrée du despotisme, et l'on n'a pas cru pouvoir mieux faire, pour en dégoûter les grands, que de la jeter aux petits.

Passe pour cela. C'est une raison. Nous verrons plus tard si elle est bonne.

CROQUETS. Reims, Amiens, Strasbourg, vous avez vos pâtés, grands et petits, truffés ou non truffés; Rouen, vos poulardes, vos chapons et cannetons; Périgueux, vos dindes; Arles, vos saucissons; Marseille, vos huiles; Bordeaux, vos vins; Paris, vos modes et vos grands hommes; et vous tous pâtés, chapons, dindes, poulardes, saucissons, grands hommes et cannetons, l'Europe vous connaît et vous honore.

Et toi, Abbeville, bien que tu sois l'une des bonnes villes de France et que tu aies aussi tes hommes grands et petits; toi, Abbeville, où l'on parle de tes fortifications, quoiqu'elles ne valent pas grand' chose, de tes biscuits qui ne valent guère mieux, de tes tartes qui ne valent rien, nul n'y dit un mot de tes *croquets* qui seuls l'emportent si fort sur les fortifications, dindes, chapons, grands hommes et cannetons de toutes ces cités rivales! O insouciance! ô injustice! Comment la postérité pourra-t-elle croire que, dans ces temps descriptifs, dans ce XIXe siècle si fécond en peintres, en historiens, en

philosophes, il ne s'en soit pas trouvé un qui ait songé à l'analyse physiologique du croquet.

Et ils ont fait celle du chiffonnier, celle du voleur, enfin de tout ce qui est dans la nature et même de ce qui n'y est pas, et nul n'a daigné faire la tienne! Ils ne t'ont reproduit ni au crayon, ni au physionotype, ni au daguerréotype, ni à l'huile, ni à la gouache, ni à la plume, ni à la brosse; enfin, ils ne t'ont éternisé d'aucune manière.

Et pourquoi n'a-t-on point parlé du croquet? — Est-ce parce qu'il ne coûte que deux liards? — Mais s'il vaut un sou, s'il en vaut deux? — Est-ce parce qu'il est fragile? — Mais quel homme, en France, n'apprécie la fragilité?

Est-ce parce qu'on a prétendu qu'il était une invention nouvelle? Mais c'est un stupide préjugé, une indigne calomnie. Je ne dirai pas, comme certain enthousiaste, que le croquet est aussi vieux que le monde, qu'on en a trouvé l'empreinte sur les murs de Ninive et dans les sépultures de Thèbes. Non, il ne faut rien exagérer; nous nous bornerons à rappeler que, naturalisé en France depuis un temps immémorial, le croquet date de la fondation de la monarchie et fait en quelque sorte partie des archives du royaume, et que s'il a souffert quelque variation dans sa forme, il n'en a pas subi dans sa couleur, parce qu'il n'a dérobé celle de personne et qu'il a invariablement gardé la sienne; parce que, fidèle à sa simplicité native, il s'est refusé à tous les honneurs, à tous les insignes, à tous les emblêmes; qu'il n'a jamais voulu qu'on le décorât ni de fleurs-de-lys, ni de bonnet de la liberté, ni d'aigle, ni d'abeille, ni de coq, ni de roi, ni d'empereur, ni de président, ni de face d'aucune sorte.

Il n'a ambitionné qu'un titre, qu'une qualité: c'est d'être bon; et il l'est, et il le sera toujours.

De plus, il est sain. Oui, il est à la fois agréable au goût et salutaire au ventre qu'il maintient dans un état permanent de liberté et d'égalité.

Qui est-ce qui a inventé le croquet? On l'ignore. On sait qui a imaginé l'imprimerie, qui a découvert la vapeur, et l'on ne connaît pas l'inventeur du croquet! O ingratitude! A moins, pourtant, qu'enfant de la nature et sorti tout entier de la main du Créateur, comme Ève de la côte d'Adam, il ne se soit inventé tout seul.

Rien n'étant parfait dans ce monde, il faut bien confesser que, malgré ses éminentes qualités ou plutôt son excellence incomparable, le croquet a un inconvénient, un défaut même: c'est qu'on ne saurait en approcher sans ressembler à un meunier. Poudré et blanc de farine, car tel est son costume officiel, le croquet ne peut être mangé incognito, et quoiqu'on fasse, une empreinte neigeuse révèle toujours son contact.

Frappé de cet inconvénient du croquet ou de cette prétention à l'effet qui semblait une anomalie dans une production si simple et si vertueuse, je me suis un jour permis de mettre en doute la convenance de la farine pour l'ornement du croquet, car elle n'y est qu'à cette fin et n'est pas plus du goût du consommateur que le papier qui couvre les confitures.

Dans mon ardeur de nouveauté et de progrès sociaux, je manifestais donc la possibilité de cette suppression. Hélas. il me souviendra long-temps de cette imprudence: elle eut lieu devant quelques gros bonnets picards, hommes de la vieille roche, accoutumés à respecter le croquet comme leur père.

Je vois encore d'ici la stupeur dont ils furent frappés à cette motion sacrilège: *un croquet sans farine!* cela ne s'était jamais vu depuis qu'il y a des croquets et de la farine.— « *Sans farine!!* s'écrièrent-ils tout d'une voix;

mais c'est dans la farine qu'on le jette en le tirant du four, voudriez-vous qu'on le jetât dans le puits? — Non, répliquai-je tout tremblant, je voudrais qu'on ne le jetât nulle part, sauf dans la bouche de celui qui l'ouvre pour le manger. — Mais sans farine! — Sans doute, puisque cette farine ne lui est pas plus adhérente que la poudre ne l'était à un marquis, et qu'elle ne contribue ni à la finesse de sa pâte, ni au lustre de sa cassure, ni à la suavité de son goût. D'ailleurs, puisqu'on la secoue avant de porter le croquet à la bouche, à quoi sert-elle?

— A quoi sert-elle! ô insensé! Avez-vous jamais vu une huître sans écaille ou une noix sans coquille, et pourtant est-ce que vous mangez cette écaille et cette coquille? La farine, c'est la garantie et en même temps la beauté du croquet, c'est sa parure, c'est sa couronne virginale; c'est, pour lui, le satiné de la prune, le velouté de la pêche; enfin, c'est la preuve qu'il n'a été ni flairé, ni manié, ni sucé, ni léché. Un croquet sans farine ne serait pas plus de défaite qu'un chien sans peau ou une fille sans dot; et cette absence de farine discréditerait tellement le sujet, qu'il n'est ni marchand ni marchande qui, pour son poids d'or, consentît à vous en livrer même un seul. »

Convaincu par des motifs si puissans, et bien assuré que la farine tenait à la nature du croquet, je me suis soumis à la nécessité comme on se soumet au sort, et je me suis écrié, de même que l'Arabe: tout est écrit là haut.

Par quel procédé se font les croquets? Ce mystère n'a pas été plus éclairci que celui de leur origine. Tout le monde a vu des croquets, et personne ne les a vu faire. J'ai entrepris, à cet égard, de grands voyages et de nombreuses recherches. J'ai interrogé les marchands et ceux qui passent pour ses auteurs, je n'ai reçu que des

réponses ambiguës ou évasives, et toutes mes tentatives pour arriver à assister à leur confection ou seulement à leur entrée ou leur sortie du four, si toutefois ils y entrent ou s'ils en sortent, ont été inutiles. J'en suis donc encore aux conjectures, ignorant si le croquet est une œuvre de l'art ou de la nature, et même si c'est une production de ce monde; car, bien que l'analyse chimique démontre qu'il est composé de farine et de miel, on n'a jamais pu savoir si cette farine, si ce miel venaient de la terre ou du ciel.

Ici je suis arrêté par une question qu'on m'a déjà faite, car il est des êtres dont l'ignorance est fabuleuse, des êtres qui savent à peine s'ils sont de ce monde et qui, ne se doutant pas de ce qui s'y passe, n'ont pas rougi de me demander : qu'est-ce qu'un croquet?

Un croquet, imbécile, est un pain d'épice plat ayant l'épaisseur d'une feuille de carton et la circonférence d'une sous-tasse ordinaire. Croquant, comme son nom l'indique, il est blanc en apparence, mais tabac d'Espagne ou jaune capucin quand on a secoué la poudre qui le couvre. Tel est le croquet.

D'ailleurs, essentiellement français, on n'a pu le naturaliser dans aucun autre Etat, et bien des gens prétendent qu'on n'est jamais parvenu à lui faire dépasser les limites de l'ancienne Picardie. Ils disent que, dans les temps passés, les comtes de Ponthieu qui voulaient en gratifier des alliés, et depuis les spéculateurs qui espéraient en faire un article de commerce, en ont vainement tenté l'exportation.

Par une circonstance digne de remarque, c'était précisément les soins qu'ils prenaient pour assurer la réussite du voyage qui le faisaient manquer; car, voulant vérifier chaque dix pas la présence et l'identité de leur marchandise et constater son état de conservation, il arrivait

toujours qu'avant d'avoir gagné la frontière il n'en restait jamais miette.

On assure qu'une fois, pourtant, le conducteur s'étant fait lier les mains et clore la bouche, parvint jusqu'au point limitrophe sans que le paquet eût sensiblement diminué. Il traversa même la dernière digue. Alors, se croyant certain du succès et criant victoire, il se félicitait d'avoir rompu le charme, lorsqu'en ouvrant sa boîte il ne trouva plus qu'une poussière mi-jaune, mi-blanche, qui, aux yeux des ignorans, aurait passé pour des détritus de croquets, mais que des personnes plus instruites, sans s'arrêter à cette apparence, reconnurent pour toute autre chose. Enfin, d'après l'expérience du passé et une analyse approfondie, elles déclarèrent qu'il n'y avait dans cette poudre rien qui pût provenir des croquets. D'où il résulte que, ainsi que tous leurs devanciers, ceux-ci s'étaient évanouis en-deçà de la frontière.

Cette explication étant naturelle et conséquemment la plus probable, est aussi celle que tous les gens raisonnables et ayant quelques notions des jeux de la nature ou des caprices de l'art, ont adoptée définitivement.

Néanmoins, on n'a pas perdu toute espérance, et en ce moment on s'occupe du moyen de transplanter le croquet dans les régions équinoxiales, et l'empereur de Russie, qui a donné un million à un teinturier prussien pour teindre en bleu sans bleu, en a offert deux à celui qui lui apporterait un croquet d'Abbeville. Tel est, aujourd'hui, le sujet de toutes les conversations.

Déjà plusieurs expéditions sont prêtes. Il est vrai que les expéditeurs sont jeunes : la jeunesse ne doute de rien, mais les vieillards haussent les épaules.

Nos spéculateurs n'en sont pas moins pleins d'espérance, et les croquets n'attendent qu'un vent favorable pour mettre à la voile.

CURIOSITÉ. « Le petit Zachée voulait voir Notre-Seigneur, il trépigne, il trottine, il s'efforce, » dit Pantagruel. Du plus au moins, nous ressemblons tous au petit Zachée, et notre curiosité n'est pas toujours aussi bien placée que la sienne. Ce n'est pas ce qui est beau et bon qui excite la curiosité de l'homme d'aujourd'hui, c'est plutôt le contraire.

Mais ici nous avons à parler moins des hommes que des choses et moins de la curiosité que de ce qui l'excite.

La curiosité est la prescience de l'étonnement. On n'est curieux de voir que ce qu'on n'a pas encore vu ou ce qu'on n'a pas bien vu, et de l'aspect duquel on espère du plaisir, de la surprise ou de l'étonnement.

L'étonnement est le médium entre la science et l'ignorance. Rien n'étonne l'animal des classes infimes ou la brute proprement dite, parce qu'elle ne réfléchit sur rien et qu'elle ignore jusqu'à son ignorance. Mais l'animal un peu plus élevé, le chien, le singe, n'est pas étranger à l'étonnement.

L'homme s'étonne de tout, et plus il est instruit, plus sa surprise redouble, et son admiration augmentera à mesure qu'il pénètrera dans la vérité.

Le plus grand bonheur de l'être est peut-être dans la satisfaction de la curiosité. L'homme le plus heureux sur la terre est certainement celui dont la curiosité est le mieux et le plus souvent satisfaite, ou cet ami de la science qui, à la suite d'une expérience, voit une série de choses nouvelles s'ouvrir devant lui.

Le bonheur des élus consiste sans doute en partie à pouvoir parcourir l'espace et y trouver une suite de sensations inattendues.

Le plus grand attrait du plaisir est dans la nouveauté ou la curiosité, et c'est parce que cette nouveauté cesse

bientôt dans les voluptés purement sensuelles et que l'une est toujours la répétition de l'autre, que la curiosité s'émoussant, la satiété vient et que l'homme se blase.

La curiosité qui touche de plus près à l'esprit s'épuise bien moins vite; elle est même, sous certain rapport, inépuisable. Telle, venons-nous de dire, est celle du savant, de l'artiste, du naturaliste, du géologue, de l'antiquaire, de l'astronome : l'amour des découvertes les suit jusqu'au tombeau.

Sur ce point, leur esprit reste jeune. On a vu des vieillards complètement infirmes chez qui le sentiment de la curiosité avait conservé toute sa puissance. C'était la seule de leurs facultés qui ne fût pas émoussée.

Déterminer ce qui distingue un objet curieux de celui qui ne l'est pas serait fort difficile, car ceci dépend moins de l'objet même que de la position de celui qui l'examine.

Un objet n'est curieux que par les souvenirs qu'il présente ou les pensées qu'il éveille. Plus les sensations qui résultent de la vue, du toucher, du goût, de l'odorat de cet objet sont nombreuses, plus il nous semble digne de curiosité.

Quand les sentimens qu'il fait éprouver sont ceux de l'admiration et d'une admiration fondée, cet objet est plus que curieux, il est beau, il est utile.

Cependant ces deux qualités ne sont pas nécessaires pour qu'une chose excite la curiosité, c'est souvent le contraire. Que cette chose soit réellement remarquable par la pureté de ses lignes, de ses contours, de ses formes, le vulgaire n'y verra rien d'extraordinaire. Il sera bien plus frappé de la vue d'un nain, d'un bossu, d'un monstre, précisément parce qu'il est laid.

L'amateur de curiosité ne cherche donc point toujours le beau; il veut de l'étrange, du bizarre, de l'affreux.

C'est ainsi qu'on l'a vu former des collections de tout ce qui pouvait choquer le goût et les yeux. J'ai visité quelque part un château dont les jardins et les appartemens ne sont peuplés que de représentations de monstres.

On conçoit le sentiment qui nous fait rechercher le beau. On s'explique moins celui qui estime le laid. Il ne provient peut-être, chez les hommes, que d'un abus du goût ou de la dépravation des sens; car, parmi les animaux, il n'en est aucun qui recherche les objets étranges ou qui sortent de leurs habitudes; ils les fuient même avec effroi ou dégoût. Cependant l'animal est susceptible de curiosité. Le sentiment qui l'attire vers une lumière est de la curiosité ou même de l'admiration : il voit là quelque chose de bon.

La curiosité est-elle, dans l'animal, séparée de l'admiration? Non, dans certaines espèces. Un cheval effrayé d'un objet qu'il aperçoit subitement, fait un écart, ensuite il tente de s'en rapprocher. On voit qu'il est combattu entre le désir de connaître cet effet nouveau pour lui et la crainte que son approche ne lui nuise. Si cette crainte n'était pas entremêlée d'un sentiment de bien-être, s'il ne croyait pas que l'objet qui l'effraie peut le dédommager d'un danger, s'il n'y voyait pas une chance de plaisir, s'il n'en avait pas, enfin, une idée assez haute pour combattre sa peur et n'y apercevait qu'un mal, il le fuirait et ne reviendrait pas.

Parmi les animaux, le singe passe pour celui qui a le plus de curiosité. Il en a beaucoup, en effet; mais cependant il ne se livre pas à l'entraînement qu'elle lui inspire, comme s'y abandonnent d'autres espèces que cette curiosité pousse à leur perte d'une manière presque irrésistible. C'est un sentiment de curiosité qui attire les papillons à la chandelle, les alouettes au miroir, les poissons vers un fanal. C'est la curiosité qui fait que

le petit oiseau vient sautiller autour de la chouette et qu'il se prend au gluau posé à côté.

Parmi les quadrupèdes, presque tous les ruminans, les gazelles surtout, sont d'une curiosité extrême. Nous en avons cité ailleurs des exemples.

Chez les animaux, de même que chez les hommes, la curiosité est un sentiment inné que l'âge et l'expérience modèrent, mais qu'ils ne détruisent pas. Les animaux en bas âge, comme les petits enfans, sont toujours avides de voir, de toucher, de flairer.

On prétend que les femmes sont plus curieuses que les hommes, je ne le crois pas. Elles paraissent l'être, parce qu'elles le montrent davantage, et ceci peut-être parce qu'elles sont moins libres de le montrer, ou que plus de choses leur sont défendues : or, rien n'accroît la curiosité comme la défense. Adam n'a mangé la pomme que par curiosité. Sans la défense, peut-être s'en serait-il gardé.

Dans un récit, dans un roman, dans une pièce de théâtre, dans les arts, la peinture, l'architecture, la sculpture, qu'est-ce qui détermine l'intérêt? C'est le soin qu'a eu l'auteur d'y attacher la curiosité, d'étendre et de ménager les effets. Il laisse à deviner plus qu'il ne donne à voir; il a ainsi pour lui l'imagination de ses admirateurs qui trouvent dans son œuvre même ce qu'il n'y a pas mis.

Le charme qui nous attache à une femme à physionomie expressive et mobile, vient en partie de la curiosité sans cesse excitée par cette mobilité : on croit toujours qu'il va en surgir quelque chose de nouveau. On s'y attache moins par ce qu'on y trouve que par ce qu'on en attend.

L'homme dont la curiosité est satisfaite d'une manière absolue, qui n'a plus rien à étudier ni dans les choses

ni dans les êtres, est un homme moralement mort, et s'il n'avait pas la douleur ou le besoin pour stimulant, il dormirait sans cesse.

La curiosité, qui tient de fort près au désir, est donc, comme ce désir, comme la crainte, comme la souffrance, une des grandes causes de l'activité de l'ame. C'est un principe qu'il ne faut pas perdre de vue dans l'éducation de nos enfans. Ne décourageons pas leur curiosité, mais gardons-nous aussi de l'émousser en la satisfaisant trop tôt. Le talent du professeur est ici de saisir un terme moyen dont l'application influera certainement sur les progrès de son élève. C'est l'espèce de curiosité de l'enfant, la spécialité de ses questions ou de ses remarques qui vous feront connaître la nature de ses facultés, de ses penchans, et dès-lors de sa vocation.

L'enfant curieux avec intelligence et dont la curiosité s'attache à approfondir certaine partie de science, d'art, d'industrie ou de littérature, y réussira probablement.







DANSE. Comme remède, elle est souveraine contre la goutte, les rhumatismes et toutes les maladies des articulations. Qu'un homme sujet aux rhumatismes ou à des accès de sciatique s'astreigne à remuer les jambes dans tous les sens et à sauter, s'il le peut, une demi-heure par jour. Quand les symptômes du mal approchent, qu'il redouble la dose; quand il est venu, qu'il la triple, et il y trouvera un soulagement présent, et peut-être, avec le temps, une guérison complète.

Le remède est simple, peu dangereux et pas du tout coûteux. Mais personne n'en voudra, parce qu'il ne vient pas de chez l'apothicaire.

Le rigorisme de quelques docteurs, notamment parmi les protestans, en défendant la danse au peuple, a commis

une grande imprudence : il a nui à la fois à sa santé et à sa raison; car, au lieu de danser, ce peuple a été au cabaret ou a fait pis : il a perdu la raison et a gagné la goutte.

Que le clergé de tous les pays tienne à ce que la danse soit décente, mais qu'il ne la défende point. Qu'il se rappelle qu'elle a été partie obligée du cérémonial de presque tous les cultes, sans en excepter le culte catholique. Les révérences que font les chantres et les enfans de chœur pendant la grand'messe, ne sont qu'un reste des danses qui y figuraient autrefois.

DÉCENCE, PUDEUR. La pudeur n'est certainement pas une chose idéale ou un simple préjugé; mais si la pudeur a son principe dans la nature, ce n'en est pas moins un sentiment complexe que produit la réflexion et un retour sur soi.

Remarquez que la pudeur n'est déjà plus l'innocence. Une vierge n'a pas de pudeur, un petit enfant n'en a pas : ils ne distinguent pas le décent de l'indécent.

Il en est de même du sauvage de quelques contrées océaniques. Semblable à l'enfant, il n'a aucune idée de l'indécence, ou bien cette indécence n'est pas pour lui où elle est pour nous, et il s'étonnera de nous voir reculer, la rougeur au front, devant certains actes qui, à ses yeux, sont choses toutes simples.

Il prendra en fort mauvaise part et verra un dédain blessant, ou tout au moins un défaut de savoir-vivre, dans le refus que nous ferons de la beauté dont il nous offre les bonnes grâces, offre qui lui a paru si peu hors des convenances, qu'il croirait y manquer s'il ne nous la faisait pas.

Quant à la belle dédaignée, elle s'éloignera en rou-

gissant. A ses yeux, notre conduite est non-seulement incivile, mais elle est indécente : c'est un véritable attentat à sa dignité.

J'ajouterai qu'il en est à peu près de même chez les peuples civilisés, car partout la nature a ses droits. Qu'un futur mari agréé par une famille ait à choisir entre deux sœurs, eh! bien, celle qui lui paraîtra la moins désirable, celle qu'il ne choisira pas, éprouvera un sentiment absolument semblable à celui de la fille sauvage. Comme elle, on la verra honteuse; comme elle, on la verra rougir. Or, ce qui produit la honte et la rougeur, n'est-ce pas la pudeur et la pudeur offensée? L'attentat à la pudeur réside donc dans l'offre comme dans le refus.

Si quelques nations font entrer dans la politesse et les règles de la société, les égards, disons même les désirs qu'on témoigne aux femmes ou qu'on affecte de leur témoigner, il en est d'autres qui envisagent les choses fort différemment; et ce musulman jaloux regarde comme une offense l'intérêt que nous prenons à la santé de ses épouses et de ses filles. Si nous lui demandons de leurs nouvelles, il nous considère comme un indiscret, un mal appris, un homme n'ayant pas les premières notions de la décence. Si nous lui demandions la permission de les embrasser, il nous répondrait par un coup de poignard, car nous lui aurions fait une des plus graves insultes qu'on puisse faire à un homme.

Voici donc un peuple chez qui c'est un crime de vouloir les bonnes grâces d'une femme, et un autre peuple chez qui c'en est un de n'en pas vouloir.

Chez nous, on a trouvé moyen de se formaliser de l'un comme de l'autre. Si un rapprochement de convenance ou de voisinage vous oblige à vivre habituellement dans la société d'une femme jeune et belle, si vous en devenez épris et le lui laissez apercevoir, elle pourra

vous trouver audacieux et même impertinent. Mais votre impertinence lui semblera bien plus grande si, n'ayant pas l'air de savoir qu'elle est digne d'amour, vous agissez avec elle comme si elle était précisément le contraire, ou tout-à-fait sans conséquence. C'est une faute sans doute que de la désirer, mais à ses yeux c'en est une plus grande de la dédaigner.

Si vous doutez de ce que j'avance, faites-en l'épreuve : agissez à son égard comme si elle vous paraissait vieille et laide, qu'elle puisse croire que tel est l'effet qu'elle produit sur vous. Le résultat ne se fera pas attendre : si elle ne vous prend pas pour un sot, si elle ne vous méprise pas, vous l'aurez bientôt pour ennemie.

Et ce ne sera pas seulement elle que blessera votre conduite, mais son père, mais sa mère, mais son mari, oui, son mari. Certes, il ne veut pas qu'on séduise sa femme, mais il n'est pas fâché qu'on la souhaite; et quand il la fait parer pour la conduire au spectacle, à la promenade ou au bal, enfin pour la montrer au public, c'est pour que ce public dise : voilà un époux bienheureux, et je voudrais être à sa place.

Du moins, le Turc est conséquent. Non-seulement il ne veut pas qu'on lui prenne sa femme, mais il ne veut pas qu'on ait envie de la lui prendre. Il n'entend pas qu'elle inspire des désirs à d'autre qu'à lui, il permet moins encore que cet autre les manifeste.

Tandis que nous, Français, en voulant que notre femme ne soit qu'à nous, voulons que chacun la veuille comme nous. Nous ne pouvons pas souffrir l'idée qu'on nous la prenne, et nous trouvons presque mauvais qu'on ne tente pas de nous la prendre. Bref, la loi nous défend de faire la cour à une femme qui n'est pas la nôtre et nous punit sévèrement si nous le tentons, tandis que l'usage nous oblige à le faire, sous peine de passer pour un malotru et de mériter le blâme.

On répondra que ce que je qualifie d'amour et de désir n'est qu'un semblant, que c'est tout uniment du savoir-vivre ou ce qu'on nomme galanterie.

Eh! bien, analysons la galanterie. C'est si peu un semblant, que si la femme s'aperçoit que l'admiration ou le désir (c'est ici synonyme) qu'elle a cru faire naître en vous est simulé et que vous avez feint pour ses charmes une passion que vous n'avez pas, elle verra en vous un homme faux, hypocrite et souverainement méprisable. C'est ici plus qu'un attentat à la pudeur, c'est un attentat à la vérité. Décidément, vous êtes un être détestable.

La femme que vous citez est une coquette, me direz-vous. Non, la femme que je cite est une femme vertueuse, irréprochable, dévote même, mais c'est une femme.

Nous avons dit que les peuples enfans, ceux que nous nommons sauvages, avaient aussi leur pudeur, seulement qu'ils l'avaient ailleurs que nous. Il est de fait que là où tout le monde va nu, la pudeur ne peut pas être dans l'action de cacher certaines parties du corps. Une épaule n'est pas plus indécente qu'un bras, et ce bras ne l'est pas plus que le reste.

Dans l'origine des choses, et la tradition nous l'apprend, il n'a été question d'en cacher aucune, parce qu'aucune n'était indécente. Il est probable que la première idée d'indécence est venue de la coquetterie. On a voulu cacher ce qu'on n'a pas cru propre à plaire, ou du moins à plaire toujours. Il y a intermittence dans l'agrément des plus belles parties du corps, même celles qui nous attirent le plus. Quand la bise souffle, le plus joli nez ne séduit guère; et le front de Venus, quand la sueur en découle, éveille peu le désir.

Est-ce pour cela qu'il est des peuples qui attachent

une idée d'indécence à laisser voir leur visage en public? Une femme mahométane, privée de son voile, lève sa robe pour couvrir sa tête.

Chez nous, on n'est pas toujours d'accord sur la partie la plus ou moins décente. Telle femme, en province, se croirait déshonorée si elle montrait son mollet, et à Paris elle s'inquiète peu si l'on voit sa jarretière.

Par une bizarrerie moins explicable encore, ce qu'il sera indécent de faire en marchant ne le sera pas en dansant; ce qui le sera le matin, ne le sera pas le soir. La preuve, c'est que si, allant avant dîner faire une visite à une dame, vous la surprenez ayant les bras, la gorge et les épaules découverts, elle va s'enfuir en poussant les hauts cris. Trois heures après, vous verrez cette même femme arriver rayonnante au bal avec le sein, les bras, les épaules nus, et même beaucoup plus que le matin. Or, si elle est décemment vêtue en ce moment, elle l'était donc le matin, ou bien elle ne l'est pas plus le soir que le matin : choisissez.

Dans cet état de quasi-nudité, tout homme, en l'invitant à danser, valser, galopper ou polquer, peut l'enlacer, la presser dans ses bras, sans que qui que ce soit, même sa mère ou son époux, y puisse trouver à redire; et s'il tentait d'en faire autant partout ailleurs ou à toute autre heure, il serait traduit aux assises ou appelé en duel.

La décence ou l'indécence, la politesse ou l'outrage n'est donc plus ici qu'une affaire de lieu et de circonstance. Ce qui est un crime à six heures n'en sera plus un à huit.

La même contradiction pourra résulter aussi de la différence de personne : ce qui sera réputé indécence, outrage aux mœurs dans cette femme, ne le sera pas dans une autre. Bien plus, celle-ci pourra être punie pour avoir refusé de faire ce qui ferait réprimander la pre-

mière; et nous en avons journellement des exemples : que, dans un bal public, une femme s'avise de lever la jambe à certaine hauteur ou d'y pratiquer certaines pirouettes, saisie par les gendarmes, elle sera conduite à la police correctionnelle et condamnée à l'amende et à la prison.

Que la condamnation soit juste ou injuste, ce n'est pas la question. Je dis seulement qu'il faudrait que cette justice fût la même partout : or, l'est-elle? Non, car en sortant du tribunal, qu'il me prenne la fantaisie d'aller retenir une stalle à l'Opéra pour y voir le début d'une danseuse, à mon grand ébahissement je m'aperçois que ce qui a motivé la punition de l'une sert ici à classer le mérite et le talent de l'autre. Ces ronds de jambe, ces poses, ces haut de corps proscrits dans les salons, punis dans les guinguettes, sont ici applaudis à tout rompre. Ce coup de pied horizontal, ce soulèvement des jupes, reconnus ailleurs attentatoires aux mœurs, ces bonds qui révoltaient la police et faisaient frissonner les gendarmes, sont devenus d'une moralité telle que la mère la plus scrupuleuse n'hésite guère à en faire jouir sa fille; et que, dans la crainte que la tradition s'en perde faute d'encouragement, le gouvernement subventionne le théâtre à cet effet.

Quant au public, secondant de tous ses efforts l'action du gouvernement, chose rare en France, il applaudit d'autant plus fort que la vigueur du tour de jambe de la bayadère a donné à la jupe une direction plus ascendante et que la gaze pudique a pris plus franchement son vol vers le lustre.

En ceci, c'est-à-dire par ce témoignage de sa satisfaction, le parterre veut récompenser le talent d'abord; puis, il faut bien le dire, il espère que ses applaudissemens, animant le sujet, doubleront sa verve de jambe et enlèveront sa gaze à quelques centimètres plus haut.

Comme le public est infaillible, je suis loin de dire qu'en ceci il n'ait pas raison. Mais, d'un autre côté, la loi ne peut avoir tort; et le texte de cette loi à la main et les exemples précédens mis à l'appui, je suis obligé de remarquer que, nonobstant le titre respectable d'Académie royale ou de Théâtre de la Nation, il y a certainement dans les faits que je viens de citer un attentat à la pudeur. Est-ce le public qui attente à celle de la danseuse ou la danseuse qui attente à celle du public? Moi, je crois que c'est le public qui est coupable. Il y a coercition de sa part, violence même, car si la danseuse ne levait pas assez la jambe et si la jupe, en papillonnant, n'atteignait pas la hauteur voulue, ce même public la sifflerait à outrance : ce qui entraînerait l'annulation de son engagement ou son renvoi du théâtre et la conduirait à l'hôpital ou à mourir de faim. C'est donc par une menace de mort qu'il l'oblige à lever sa jupe. N'est-ce pas là, je le demande, une violence bien qualifiée?

On dira que l'Opéra est un tapis-franc et que ce que l'on permet là on ne le tolère pas ailleurs. Voyons, entrons dans nos autres spectacles: en voici un qui a aussi des ballets et des danses, et dans ces ballets je reconnais ces gentilles étrangères dites *groteschi*, dont les théâtres de Gênes, Milan, Venise, Naples et même Rome ont doté les nôtres. Bien qu'elles soient ultramontaines et qu'elles arrivent d'une terre sanctifiée, si je trouve quelque différence entre leurs écarts et ronds de jambe et ceux de nos vestales de l'Académie royale, c'est qu'ils impriment à la gaze une oscillation encore plus marquée: à l'Opéra, elle atteint le menton; ici, elle dépasse la tête.

J'entre aux Funambules. Là, il n'y a plus de jupe du tout : la beauté, en caleçon de soie et en cotillon dit *feuille de vigne*, apparaît au bon public dans le costume

légèrement mitigé de la Venus pudique. Au surplus, le chapeau du Paillasse est toujours là pour remédier aux accidens et venir en aide à la pudeur aux abois.

Si les formes des actrices sont peu voilées aux Funambules, la morale des pièces n'y est généralement pas mauvaise : le crime y est toujours puni, la vertu toujours récompensée. Voyons s'il en est de même dans les théâtres où l'on parle, où l'on chante, et si la loi conservatrice des mœurs y est respectée dans toutes ses dispositions. Hélas ! il faut bien le dire, que je passe de la comédie à l'opéra, du vaudeville au mélodrame, il n'y a pas une seule pièce qui ne nous offre au moins un attentat de la nature de ceux que proscrit la loi et même d'une nature beaucoup plus prononcée. Il en est où j'ai compté jusqu'à six délits, tous parfaitement qualifiés et qui, la justice aidant, auraient pu être taxés de rapt et tentatives de viol; et pourtant le public, sans même en excepter le beau sexe, accueille parfaitement la chose.

Il n'est pas même besoin d'entrer au théâtre pour ceci et de payer sa place, vous en verrez tout autant pour rien à tous les coins de rue; et si quelque Colombine figure, sur les tréteaux d'une foire, à côté d'Arlequin, l'ordre du spectacle et le goût du public veulent qu'elle soit chiffonnée et très-chiffonnée, et les bons gendarmes sont de garde pour que nul n'interrompe Arlequin dans son attentat. Ici je ne blâme personne, pas plus les gendarmes que Colombine, et l'on doit passer quelque chose à Arlequin. Mais je demande encore : pourquoi applaudir au théâtre ou sur les tréteaux ce que l'on condamne au tribunal ?

Revenons maintenant à l'intérieur de nos logis, et voyons si là nous sommes beaucoup plus d'accord sur ce que nous appelons décence. Nous avons vu que la pudeur d'une femme lui défendait de paraître à demi-vêtue de-

vant les hommes, mais seulement à certaines heures. Ajoutons que ce n'est que devant certains hommes, et qu'il en est que cette exclusion ne concerne pas. Les valets ne comptent pas pour hommes chez nos femmes comme il faut; elles n'ont aucun scrupule de s'habiller et se déshabiller devant eux. Nos grand'mères s'en servaient même de préférence pour s'aider à entrer au bain ou à en sortir. Aujourd'hui encore, dans beaucoup de nos villes maritimes, ce sont les hommes qui font les fonctions de baigneurs des dames. Ils les emportent à bras, les jeunes et les vieilles, et les lavent à peu près comme nous lavons nos caniches quand ils ont des puces : c'est ce que nos dames appellent nager. Je suis loin de dire qu'il résulte le moindre abus de cette coutume, et je ne propose pas de la changer ni même de la rendre réciproque, en donnant des baigneuses aux hommes: nos bains de mer dits *à la lame* ne sont pas sans danger, et la prudence veut que l'on fasse ce que l'on fait. Je dis seulement, ici encore, que nous ne sommes pas toujours conséquens avec nous-mêmes.

Il n'y a pas encore un siècle où, lorsqu'on voulait honorer un hôte, on l'admettait dans son propre lit, même celui où l'on était avec sa femme, et certes on ne croyait pas manquer à la pudeur. Néanmoins j'ai vu, dans un procès criminel, le ministère public citer un fait semblable comme une circonstance très-aggravante et témoignant contre la moralité des prévenus. Selon moi, cela témoignait seulement qu'il n'y avait qu'un lit dans la maison.

Remarquez bien que nous accolons sans difficulté notre femme ou notre fille à un étranger dans une voiture, au risque même de la voir dormir sur son épaule et réciproquement. Peut-être viendra-t-il aussi un temps où l'on regardera ceci comme une énormité.

N'en est-ce pas une aujourd'hui, pour une femme, de s'asseoir sur les genoux d'un homme? Eh! bien, il n'y a pas un siècle que c'était d'usage général; là où le nombre de sièges ou de bancs n'égalait pas celui des invités, on faisait asseoir les hommes d'abord et puis les femmes sur les hommes. Vous en voyez encore des exemples dans nos campagnes: dans les localités où le mauvais état des routes ne permet pas l'usage des voitures, les femmes montent en croupe, et s'y refuser paraîtrait ridicule. Or, cette même manière de voyager serait taxée d'indécence dans d'autres localités. Sont-ce les pays où les femmes s'asseient sur les genoux des hommes et les prennent à bras le corps sur un cheval, où il y a le plus d'aventures galantes? Je ne le pense pas.

Aujourd'hui, dans les trois quarts des familles pauvres, père, mère, frère, sœur, couchent dans la même pièce. Si un militaire pourvu d'un billet de logement survient, il couche, lui aussi, dans la chambre commune. Il le faut bien, il n'y en a pas d'autre. Mais ici encore, où est le mal?

On s'exagère beaucoup, je crois, l'atteinte que ces rapprochemens journaliers peuvent porter à la pudeur, et ce qui est plus essentiel encore, à la conduite des femmes. Dans ces pêles-mêles, soyez-en sûr, les exemples de sagesse ne sont pas plus rares qu'ailleurs, peut-être le sont-ils moins. Ce n'est jamais là que les jeunes filles se perdent, et l'isolement qui leur laisse une liberté complète, ou bien encore la séquestration absolue, sont bien plus à craindre.

DÉCROISSANCE. Le germe ou l'essence primitive de tous les êtres est pure, car c'est une analogie de

Dieu même. Mais l'être humain altère peu à peu cette pureté par ses vices, ses habitudes sensuelles, ses goûts matériels et grossiers. Alors cette substance de l'ame se corrompt, s'alourdit et tend à s'unir aux matières moins pures, puis successivement aux plus immondes; et c'est ainsi qu'au lieu de produire un homme, elle produit une brute.

La croissance ou la décroissance des corps qui suit la variation du raisonnement et de la moralité, ne diffère en rien de celle de toute autre œuvre de l'intelligence et des compositions ou édifices dans lesquels le raisonnement entre pour quelque chose.

La croissance ou la décroissance de l'ame provient de son éloignement ou de son rapprochement de la Divinité, type de tout bien, de toute justice et de toute grandeur.

L'ame, la vie, l'individualité, étant basées sur le principe du bien ou de l'ordre, toutes les fois que l'ame s'écarte de cet ordre ou de la source qui l'alimente, c'est-à-dire *de Dieu*, elle paralyse une partie de ses facultés, elle se dessèche et s'étiole; et sans mourir, car elle est immortelle, elle arrive à une débilité extrême.

La raison nous dit qu'il ne peut en être autrement: l'effet doit toujours être l'expression de la cause. D'un loup ne naît pas un agneau, ni d'un aigle une colombe. L'ame cruelle doit nécessairement produire les organes de la cruauté; et celle qui s'écarte de la vérité, c'est-à-dire de ce qui est juste et bon, doit aussi amener un résultat faux et imparfait, vicieux même, et conséquemment porté à des actes anormaux ou dépravés. C'est ainsi que les crimes que nous commettons dans la vie, par une sorte d'impulsion naturelle ou de penchant inné, sont la punition des fautes et des vices d'une autre vie.

La condamnation de la génération d'Adam par le péché

originel émane d'une tradition juste : Dieu ne punit pas les fils, mais les pères. Ce sont les mêmes êtres, ceux qui ont péché, qui décroissent et souffrent sous diverses formes.

Mais, ainsi que nous venons de le dire, la décroissance est toujours facultative ; et quand l'être décroît, c'est que par ses mauvaises actions, en s'éloignant de Dieu dont il devrait se rapprocher, il agit contre lui-même en agissant contre les autres.

Quoique nés hommes, il est des individus qui, en peu d'années et dans cette vie même, se réduisent par leurs excès à un tel état moral et à une abjection si grande, qu'il ne leur reste d'humain que l'enveloppe ; et ils existent sous la figure humaine quand déjà ils ont cessé d'être hommes.

Dans cet état de dégradation même, la liberté survit, et toujours ils peuvent reprendre la voie de la recrudescence en retournant au bien.

Voyez : *Demi-mort, progression.*

DÉGOUTANT. En général, nous aimons mieux être haïssable que dégoûtant, parce que la haine nous blesse moins que le mépris. Mais bien que nul ne veuille être dégoûtant, il est pourtant vrai que beaucoup de gens le sont et ne font rien pour ne pas l'être.

Autant qu'on en peut juger par ouï-dire, les dégoûtans ne sont pas moins nombreux chez les peuples civilisés que chez les barbares. Je suis même porté à croire qu'ils le sont plus, et que la malpropreté de certaines populations européennes sur leur personne, leurs vêtemens et dans leur logis, l'emporte sur toutes les malpropretés connues.

Cet abandon de nous-même a des résultats plus graves

qu'on ne pense; et cet entourage continu de sujets de dégoûts, en agissant à la fois sur le physique et le moral, devient une des causes principales de l'étiolement de notre espèce.

Beaucoup d'animaux s'embellissent par les soins de l'homme: qui osera dire qu'il en est de même de la race humaine, et que l'on prend autant de soucis pour avoir de beaux enfans que pour obtenir de beaux étalons et même de bons poulets gras? Il est certain que si l'on élevait chevaux et poulets dans une atmosphère aussi méphitique, dans une saleté aussi constante que celle qui entoure l'enfance du pauvre et même de beaucoup de riches, le cheval, pas plus que cet enfant, ne pourrait acquérir ni force ni vigueur; et que si le veau dont vous faites de si belles côtelettes était nourri aussi mal que certains enfans, vos chiens à peine en voudraient manger.

Il n'est donc pas douteux que pendant les premières années de leur vie, beaucoup de nourrissons gagneraient en soins et bien-être, si on les destinait à être bêtes de somme ou de trait.

Il n'est ni un chien ni un cheval qui, à l'âge de trois ans, n'ait été peigné ou lavé par son maître, ou qui ne se soit lavé lui-même dans la rivière ou la rosée, tandis qu'il est beaucoup d'enfans qui arrivent à cet âge, disons même à l'âge d'homme, sans jamais avoir été décrassés à fond. Jugez comme ceci doit favoriser leur croissance et les préserver des maladies putrides ou malignes! Aussi, à la première atteinte d'une de ces affections, l'enfant est-il emporté.

Dans les ménages du peuple et même chez de plus riches, si l'indifférence succède si vite à l'amour, si bientôt les époux se méprisent ou se détestent, le dégoût en est souvent la cause première. Sans soin de sa personne, la femme éloigne d'elle son mari, comme lui-

même la révolte par son parfum de tabagie, par son haleine d'ivrogne.

S'il n'en est pas toujours ainsi, s'il est de bons ménages même dans la boue, c'est que l'habitude émousse la nature, car la nature n'aime que ce qui est propre et net.

Que ne prenons-nous les animaux pour modèle : dans l'état de liberté, ils ne sont jamais dégoûtans. L'oiseau se pare pour sa femelle, comme elle s'embellit pour lui.

Le quadrupède aussi, surtout à l'époque des amours, se baigne et s'approprie : on le voit fréquemment lisser sa fourrure. Tous, sans exception, ont horreur des émanations qui s'échappent de leurs déjections. Le pourceau lui-même, s'il n'était pas enfermé, ne souffrirait jamais d'ordure dans son étable ; et rendu à la vie sauvage, il est aussi propre que toute autre bête.

Si l'on reproche au buffle de se plaire dans la fange, c'est qu'on n'a pas approfondi les faits. Le buffle aime à se plonger dans les mares, les étangs bourbeux, mais c'est pour y chercher la fraîcheur et se préserver de la piqûre des taons. Cette eau vaseuse n'est pas de la fange, et si l'étang était un égoût ou un réceptacle d'immondices, le buffle se garderait bien d'en approcher. Enfin, il n'est aucun animal qui veuille être dégoûtant, et quand il s'aperçoit qu'il l'est, il s'empresse de se débarrasser de sa souillure.

Ne craignez pas que votre chat se présente à vous et vienne solliciter une caresse quand il est malpropre : c'est à peine s'il vous approchera si vous l'êtes vous-même, tant il craint que vous ne lui communiquiez vos taches et votre odeur.

Faites sortir votre cheval de l'écurie couvert de crotte et montez-le ainsi, vous verrez s'il piaffera, s'il lèvera la tête.

Votre serin chante-t-il quand son plumage est souillé ou seulement sa cage? Non, il ne veut pas même manger, et la tristesse que lui inspire la saleté est si grande, qu'il en mourra si elle continue.

Elle irrite certains animaux. Ce qui rend les chiens ennemis des mendians, des corroyeurs, des marchands de peaux, c'est leur mauvaise odeur. Cette mauvaise odeur écarte, dit-on, de nos vergers, les petits oiseaux voleurs. Mettez dans vos cerisiers des débris de poissons ou de crustacés en dissolution, les moineaux ne se soucieront plus de vos cerises.

Il est d'autres animaux que ce méphitisme conduit à la stupidité. J'ai lu qu'un tigre, long-temps chassé inutilement, s'étant, par hasard, frotté contre un arbre couvert d'excrémens, et ne pouvant s'en débarrasser, s'était laissé tuer sans même essayer de se défendre.

Tous les reptiles, même ceux que nous nommons hideux et dégoûtans, sont d'une propreté minutieuse. Ils ne souffrent sur eux aucune souillure, ils ont un dégoût prononcé pour les chairs puantes et corrompues, et ils ne se nourrissent que de proies vivantes.

L'homme, le roi des animaux, est un type unique sous ce rapport, c'est-à-dire qu'il est le seul des êtres terrestres qui ne soit pas propre. Il règne avec une couronne d'ordure.

Or, ceci est un grand mal, et la mortalité qui en résulte en est un plus grand. Cependant, qu'un moraliste, qu'un député, qu'un préfet aille proposer une mesure législative pour la répression de la malpropreté et une peine contre les individus qui la propagent par leur insouciance ou leur entêtement, le public n'aura pas assez de rires et les journaux assez d'épigrammes pour le stigmatiser. Trop heureux s'ils ne demandent pas qu'on l'enferme comme fou.

DÉLIT. Dans notre civilisation, il est beaucoup de délits et même de vrais crimes que nul ne se reproche, parce qu'ils se fabriquent à peu près comme les épingles: l'un étire le laiton; l'autre le coupe; un troisième fait le corps de l'épingle; un quatrième la tête; un cinquième la pointe; un sixième réunit le tout; un septième le polit, etc. L'épingle est faite, tout le monde y a mis la main, et personne n'en est l'auteur.

C'est aussi ce qui met en repos la conscience de tant de gens. Un crime a été commis, sans doute, mais en sont-ils coupables? Non, car ils n'y sont que pour un cinquième ou un sixième au plus. Il est bien vrai qu'ils ont tenu les oreilles du patient tandis qu'on l'égorgeait, mais on l'aurait égorgé de même quand on ne les aurait pas tenues; et prendre un homme aux oreilles ne le fait pas mourir. On les lui a peut-être tirées un peu fort; mais quel tort ceci encore a-t-il pu lui faire? Il ne le sentait pas, puisqu'on lui coupait la gorge.

Celui qui la lui a coupée dit: est-ce ma faute, à moi? Est-ce que je lui en voulais, à cet homme? Est-ce moi qui l'ai été chercher? Si j'ai fait le malheur, je ne comptais pas le faire. D'ailleurs, si ce n'était moi, c'eût été un autre. Donc celui qui l'a amené ici est la cause de tout.

Celui qui l'a amené dit: ce n'est pas pour cela que je l'amenais; il s'agissait de lui faire peur. Mais le tuer, quelle horreur! J'ai toujours dit que je m'y opposais. Tout ceci m'est donc étranger.

Heureusement, ces cas de cour d'assises sont rares; mais il en est qui le sont moins, sans être beaucoup plus honnêtes, et auxquels pourtant les plus scrupuleux ne se font faute de prendre part.

Par exemple: on a un fils, un neveu, un cousin, ivrogne, libertin, fripon, joueur, brutal, et qui, fléau de

sa famille, sera certainement le bourreau de la femme qu'il épousera. De ceci nul ne doute, et le père, la mère, l'oncle ou le cousin, moins que qui que ce soit; et pourtant ce père, cette mère, cet oncle, ce cousin, cherchent une victime pour ce bourreau. Quand ils l'ont trouvée, quand ils ont aperçu une jeune fille pure, belle, riche, douce et pieuse, et qui, dans son innocence, ne peut pas même soupçonner le mal, c'est elle sur laquelle ils jetteront leur dévolu, notamment si elle est orpheline, parce qu'alors elle est sans défense.

Il n'est pas de ruse, de mensonge, pas de friponnerie qui ne soient mis en jeu pour tromper l'infortunée ou sa famille et pour empêcher que la vérité n'arrive jusqu'à elle. Chose incroyable! c'est que vous trouvez mille gens disposés à vous y aider; et si vous les consultez sur le coquin à marier, eux qui ne lui confieraient ni leur bourse, ni leur chien, ne vous dissuaderont pas de lui donner votre fille. Ils feront mieux, ils ne négligeront rien pour vous y déterminer.

Puis quand, quelques années après, la malheureuse épouse sera morte de douleur ou peut-être de mauvais traitemens, ces gens-là s'en laveront les mains en disant: « Est-ce ma faute? J'ai aidé cette brute à se marier, mais non à tuer sa femme. Sans doute, il était bien probable que cela arriverait, mais je ne le lui ai pas conseillé. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui eus la première idée de ce mariage, et vingt autres y ont contribué plus que moi. »

S'agit-il d'une spéculation douteuse, disons même malhonnête, alors chacun veut en tirer son épingle, sans en avoir fait ni la tête ni la pointe. Il est bien évident qu'elle ne s'est pas faite toute seule; et celui qui l'a piquée sur sa manche devrait, plus que personne, être certain qu'elle n'y a pas sauté d'elle-même, et pourtant

c'est ce qu'il voudrait se persuader et persuader aux autres. Il prétend à la fois profiter de la piqûre et n'être pas le piqueur. « La ruine de cet homme était immanquable, se dira-t-il ; sa fortune était perdue, et puisque quelqu'un devait en hériter, autant moi qu'un autre. On prétendra que j'avais intérêt à le jeter dans cette mauvaise voie, que je l'ai mal conseillé ; mais pourquoi a-t-il suivi mes conseils : je les croyais bons. D'ailleurs, je lui ai laissé de quoi vivre (cent écus de rente viagère), et certes, un autre n'aurait pas été si délicat. »

Si l'on raisonne ainsi quand il s'agit d'argent, qu'est-ce donc quand il est question de place ? Il y en a une qui vous convient, mais elle est occupée. Celui qui l'a depuis vingt ans la gère bien : c'est un honnête homme, personne n'en doute. Mais son opinion, quelle est-elle ? Son vote, que sera-t-il ? Cet homme ne met-il pas la France en danger ? L'honneur du pays avant tout !

La conscience ainsi plastronnée, et fort de votre dévouement à la patrie, vous lui volerez consciencieusement sa place. Dénonciation, mensonge, calomnie, tout vous semblera bon, car ce n'est pas assez que d'avoir l'emploi, il faut pouvoir le garder. Vous tuez donc l'homme par précaution, et après avoir mis sa famille à l'aumône, vous le mettez, lui, au ban de la société.

Est-il un seul de vos parens, de vos amis qui vous fasse ici la moindre objection, le plus petit reproche ? Bien au contraire, tous vous soutiendront des pieds et des mains dans votre œuvre de spoliation, si toutefois ils n'espèrent pas obtenir la chose pour eux-mêmes ; car les places, aux yeux de certaines gens, sont comme les châtaignes en Bretagne, qui appartiennent de droit à qui peut les voler, dût-il, en les gaulant, casser la tête au propriétaire.

Telles sont les mœurs nationales. Nous crions après

les sacrifices humains de l'Inde et de l'Afrique, nous réprouvons l'esclavage, et nous avons à Paris vingt mille malheureuses enregistrées à la police et offertes en sacrifice au public, c'est-à-dire aux loups et aux hiènes, qui en consomment par année en sévices, en excès, en maladies, un bon quart ou cinq mille au moins. C'est vingt fois plus qu'on ne brûle annuellement de veuves dans l'Indoustan; et pourtant à ces sacrifices de jeunes et belles filles, tout le monde aussi travaille de son mieux : les uns en les séduisant, puis en les abandonnant; les autres sans les séduire, il est vrai, mais sans faire un pas, sans vouloir dépenser même un franc pour empêcher qu'elles ne le soient; en les jetant à la porte, pauvres servantes, pauvres ouvrières, pour le motif le plus frivole, et en les laissant ainsi dans la rue sans pain, sans asile, pour y devenir la proie du premier venu.

Je connais telle dévote qui, par ses exigences, ses caprices et ses mauvais traitemens, même par la retenue injuste de leur salaire, a envoyé plus de malheureuses à la prostitution que la plus habile entremetteuse; et ceci sans remords, sans y voir le plus mince péché; et, chose étrange, sans que son confesseur lui-même en aperçût.

Au fait, on a une servante parce qu'on en veut une; on la chasse, parce qu'on n'en veut plus. Qu'elle souffre, qu'elle meure, qu'elle se damne, c'est son affaire et non la nôtre, et nous en chasserons vingt par an.

Nous ferons plus, nous empêcherons qu'elles ne se placent ailleurs; nous leur refuserons un certificat et nous en dirons du mal. Et ce sont de pauvres filles que nous aurons, par de belles promesses, arrachées à leur village, à leur famille, à leur état. Et nous sommes honnête! et nous sommes charitable! et nous sommes dévot!!! Mais c'est l'usage, et en ceci encore, tout le monde vous viendra en aide.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions passer en revue tous les délits, notamment ceux qui se commettent en commandite ou par société anonyme, car nous arriverions ainsi aux actions, aux gérans, aux compagnies, aux prête-noms, enfin à tous les fripons et à toutes les friponneries dont les journaux, leurs réclames et leurs bulletins d'annonces sont, à tant la ligne, les glorieux soutiens et les ardens missionnaires.

Mais ici encore, chacun se dit en tenant l'échelle au voleur et en empochant la bourse qu'il nous jette : ce n'est pas moi qui l'ai volée, c'est lui qui me l'a donnée.

DEMAIN. *A demain,* tel est le moyen de n'en jamais finir, et pourtant tel est le système du plus grand nombre. Il est des hommes qui ont dit: *à demain* tous les jours de leur vie, et qui le disent encore à l'heure de leur mort. Or, ce qu'ils ont remis ainsi de jour en jour est probablement ce qu'ils auraient fait en une heure, en moins, peut-être, et ils ont employé des mois, des années à se disputer avec eux-mêmes et à se donner les plus mauvaises raisons, pour ne pas le faire à l'instant. C'est cette porte qui crie et fait dire dix fois par jour à celui dont elle écorche les oreilles : *j'y mettrai une goutte d'huile.* Il y a quarante ans que cela dure, et s'il en vit quarante encore, cela en durera quarante de plus, parce qu'il n'y a aucune raison pour vouloir faire demain ce qu'on n'a pas fait aujourd'hui. Si Dieu, quand il voulut créer le monde, avait dit: *à demain*, le monde serait encore à faire.

Si vous m'en croyez, ne remettez pas à plus tard ce que vous devez exécuter à l'instant. S'il s'agit d'une chose juste, ne dites jamais : je ne puis pas ; car si elle est juste, c'est qu'elle est possible.

DEMI-MORT. Que nous puissions mourir à moitié, une telle assertion va paraître absurde au premier coup d'œil ; mais au second, elle le semblera moins : il suffit de voir ce qui est. L'ame n'est pas tellement unie à la forme qu'elle ne puisse en sortir jusqu'à certain point ; et si un membre ou une portion du corps peut abandonner l'ame, on ne s'explique pas pourquoi l'ame ne pourrait pas partiellement sortir du corps, avec cette différence, toutefois, que l'ame étant indivisible, les portions qui s'écartent de leur centre ou de leur base vitale y retournent toujours, tandis que le membre séparé du tronc ne peut pas y être réuni.

Quant à la séparation partielle et momentanée de l'ame d'avec le corps, elle est positive à mes yeux : tel est l'effet de l'évanouissement et du sommeil léthargique. Un engourdissement, un choc, une blessure, une souffrance peut contraindre l'ame à se jeter hors de l'enveloppe, soit spontanément, soit peu à peu.

L'atonie qui suit une grande effervescence, la fièvre, l'ivresse, la folie, me semblent être un effet analogue : l'ame dilatée est en partie hors du corps.

Dans la vieillesse, quelle serait la cause de l'affaiblissement des organes ou de la décrépitude et de l'impuissance, si ce n'était encore la séparation partielle de l'ame d'avec la forme? La vie du vieillard, moins bien unie à son enveloppe qu'elle ne l'était dans sa jeunesse, n'a plus la même puissance d'application : la dissolution commence. La portion d'élémens dont l'ame s'est emparée s'affaisse par son propre poids et retombe vers la masse.

Ceci a lieu, parce que cette ame se portant en dehors à la recherche d'une nouvelle matière, ne concentre plus ses efforts pour animer l'ancienne, pour empêcher ses molécules de se disjoindre. Bref, l'attraction vitale n'est

plus centripète, elle devient centrifuge, elle se dilate et s'étend.

C'est alors que la forme, affaiblie et tombée au-dessous de la faculté sensitive ou agissante de l'ame, bien loin de la servir, la gêne et l'arrête : il lui faut un autre corps. Mais avant de le produire, il est nécessaire qu'elle se débarrasse du vieux, ou de celui qu'elle ne peut plus utiliser.

Ainsi, la mort du corps est amenée par l'affaiblissement successif des facultés de la vie, causé par l'interruption de communication avec les élémens ou par la dilatation de l'ame dans ces élémens, ou bien encore par une secousse qui suspend ou arrête l'action des organes. La mort causée par la vieillesse est le premier cas; la mort causée par un accident est le second. Mais dans l'une comme dans l'autre circonstance, la séparation définitive de l'esprit d'avec la matière peut être précédée par des séparations partielles et momentanées : séparations qui, souvent, sont telles que l'ame ne tient plus au corps que par un point qui échappe à toutes les investigations, même à celles de la science. Il est telle léthargie qui laisse l'homme dans une insensibilité presque totale. Son corps n'est plus susceptible de douleur, sauf sur ce point interne, si peu perceptible que les yeux humains, aidés de tous les instrumens de la science, n'ont pu encore découvrir son siège ni même en déterminer la position.

De là tant d'individus enterrés vivans et se réveillant pour mourir, peut-être dans toute la puissance de la vie, car pour peu que l'ame tienne au corps, elle peut le ranimer tout entier; et nous en voyons journellement des exemples. Dans ces êtres arrachés à une mort qui semblait certaine, il ne restait qu'un souffle, mais dans ce souffle était encore, sinon la pensée et la volonté, du moins la faculté; car s'il y avait eu cessation de la vie,

ne fût-ce que pendant une seconde, l'être qui renaîtrait serait un autre être n'ayant absolument rien de commun avec le premier.

Etablissons donc ici ce que nous appelons demi-mort : c'est le corps qui meurt à moitié avant de mourir tout entier. Dans ce cas, comme dans l'autre, l'ame ne meurt dans aucune de ses parties. Elle peut sommeiller et s'affaiblir jusqu'à une insensibilité presque complète; mais immortelle dans son individualité, toujours elle vit dans son intégralité.

Voyez : *Décroissance, progression.*

DENSITÉ, FLUIDITÉ. La matière, en passant de la densité à la fluidité, ou *vice-versâ*, change de forme et de position, mais non de nature. Ses molécules, base première de toute substance, sont inaltérables. Si, dans chacun de ces deux états, elles ont une apparence différente, c'est qu'il y a plus ou moins de jeu entr'elles par suite du resserrement du vide qu'elles contiennent; ou bien c'est qu'elles flottent dans une matière plus ou moins fluide, plus ou moins abondante.

Cette abondance même ne suffirait pas : quand une matière se mélange à une autre, il faut qu'elle trouve place entre ses interstices. Alors ses interstices sont le vide ou une substance compressible qui, dès-lors, a aussi ses vides. Aucun mélange de substance, aucune union de corps ne peut s'effectuer sans mouvement, et il n'y a pas de mouvement sans un espace libre. On conçoit qu'un corps dense puisse fonctionner dans celui qui l'est moins, parce qu'il en déplace, refoule ou comprime les parties, mais on ne comprend pas que ce corps moins dense puisse lui-même se mouvoir s'il ne rencontre pas le vide ou une matière plus légère, plus

dilatée que lui-même, et sur laquelle il a la même action que le premier corps a eue sur lui. Bref, pour admettre le mouvement de la matière, il faut concevoir que la matière est compressible et qu'elle a des vides en elle, ou bien qu'il existe dans la région matérielle un espace pouvant servir de récipient et de lieu de refuge à l'élément déplacé.

Pour appuyer ceci par un exemple, nous disons : les molécules sont moins écartées dans l'eau à l'état liquide que dans l'eau en vapeur, mais elles le sont plus dans l'eau glacée que dans l'eau liquide. Il faut donc, pour chacune de ces transformations, plus ou moins d'espace; et l'eau, en s'étendant, prend cet espace sur le vide ou sur une substance qu'elle comprime ou qu'elle déplace, comme celle-ci, à son tour, en comprime ou en déplace une autre.

Rien n'est donc mobile et divisible qu'à l'aide du vide ou d'une matière autre que celle à diviser. Toute modification d'élément a lieu par l'introduction d'un élément dans un autre ou par la séparation de chaque partie : séparation plus ou moins facile, selon la position ou selon la nature des substances. Il est des fluides dont les parties se réunissent, quelqu'effort que l'on fasse pour les tenir séparées, comme il en est qui pénètrent les corps partout où ils se trouvent en contact, parce que leurs molécules sont si tenues qu'il n'est point d'élément dont les interstices ne puissent les recevoir.

Ce ne sont pas toujours les corps les plus durs qui sont les moins dilatés. Nous venons de voir que l'eau glacée tient plus de place que l'eau liquide, probablement parce que la congélation a fait gonfler les molécules aqueuses et étendu le vide qui est en elle, ou bien qu'une autre substance a pénétré entre ces molécules.

C'est toujours par le gonflement des molécules ou par

l'introduction d'une autre substance entre ces molécules, que s'opère la dilatation d'un corps. C'est par leur resserrement et l'expulsion de la substance introduite ou sa condensation, que ce corps retourne à sa forme première.

Il ne faut pas confondre avec la dilatation d'un corps la séparation des parties, bien qu'elle ait ordinairement lieu par suite de cette dilatation. Les molécules intérieures, en se gonflant, feront éclater l'enveloppe et parfois la masse entière, sans que les molécules de cette enveloppe se soient elles-mêmes dilatées.

La pression et le choc divisent aussi un corps avant que les molécules soient mises en mouvement ou en fermentation; mais cette pulvérisation aide à ce mouvement ou à cette fermentation qui n'est que le gonflement des molécules.

La séparation des parties peut encore avoir lieu sans choc et seulement par l'introduction, entre les molécules, d'autres molécules qui s'y tassent et s'y gonflent, et qui y pratiquent une pression intérieure plus forte que la pression extérieure.

Le mouvement ou l'introduction subite d'un courant de matière dans une masse suffit pour la diviser. C'est par une opération analogue que nous parvenons à entamer les corps durs. Si le marteau fend la pierre, c'est encore par l'irruption d'une matière dans une autre: seulement le poids de cette matière s'est accru de toute la pesanteur du choc, et l'introduction a eu lieu sans qu'un vide préalable en ait facilité la voie. Ici, c'est l'absence de ce vide relatif ou absolu et d'une transition progressive de l'immobilité au mouvement, qui a produit la rupture.

Cette rupture est-elle une dissolution? Non, si les molécules de chaque fragment sont restées immobiles;

mais, elle a préparé cette dissolution : une matière broyée est bien plus facile à fondre et à vaporiser que celle qui est en masse. La dilatation peut ainsi être la conséquence de la division des parties ; et dans tous les cas, si la matière est divisible, soit par le choc, soit par l'introduction progressive ou le mélange d'une autre matière, c'est toujours parce qu'il existe en elle des vides relatifs ou absolus, et que ces vides sont plus ou moins ouverts ou susceptibles de recevoir d'autres corps ou d'autres molécules.

S'il existait une matière repoussant toutes les autres, ce qui arriverait si elle était complètement dense ou dépourvue de vides, elle resterait isolée, comme sous la machine pneumatique, faisant partout fuir le plein. Courant après une base, elle traverserait tous les corps moins durs qu'elle et la terre elle-même. Mais cette substance en dehors de toute attraction et réfractaire à toute combinaison, ne servirait qu'à troubler l'ordre : elle n'existe donc pas.

Ainsi, quelque compacte que semble un corps, il a des pores, des interstices, des vides que la matière extérieure tend toujours à remplir et qu'elle ne remplit jamais entièrement. Cette matière fait d'autant plus d'efforts pour les pénétrer qu'ils sont plus étroits : c'est ce qui rend les corps à pores serrés plus attractifs que les autres ou plus long-temps attractifs.

C'est encore au moyen de ces vides irremplissables que la matière conserve son élasticité et son mouvement.

Plus la matière est élastique et susceptible de fermentation, plus elle est mobile et pénétrante, plus aussi elle est divisible et apte à en diviser d'autres, mais, en même temps, moins elle reste divisée, parce qu'elle est la moins soumise à une attraction étrangère à elle-même. D'ailleurs, toutes les substances, quel que soit leur état de

dilatation ou de densité, tendent vers le vide, parce qu'elles y sont poussées par d'autres substances qui, elles-mêmes, manquent de place.

La densité des corps n'est donc qu'un refoulement de matières sur un point ; c'est la surabondance de ces matières qui, ne trouvant plus à se déployer en fluide, en vapeur, en poussière, se concentrent en un petit volume. La nature fait ici ce que nous faisons quand nous comprimons le gaz ou quand nous introduisons une grosse éponge dans un petit flacon.

La condensation d'un corps a lieu, comme nous l'avons vu, par le resserrement des molécules ou par l'introduction, entre celles-ci, d'autres molécules. Mais cette introduction peut aussi être immédiate et directe, ou s'effectuer à l'aide d'un double mouvement que je m'explique ainsi :

La matière qui se condense fait refluer vers sa surface les parties trop dilatées pour se condenser immédiatement. Par l'effet de ce refluement, qui est lui-même la suite d'une pression, ces parties seraient projetées dans l'espace si elles n'étaient pas retenues par la matière extérieure. Mais renvoyées vers la masse d'où elles viennent, elles rentrent dans les vides de cette masse, ou s'ils sont comblés ou trop exigus pour qu'elles s'y introduisent, elles s'écoulent horizontalement et se rejettent sur d'autres masses, ce qui peut durer tant qu'elles trouvent ailleurs les mêmes obstacles. De là cette matière flottante qui circule continuellement autour du globe, entre son atmosphère et sa partie solide ou ce que nous appelons sa surface.

Bien qu'elle donne peu aux masses sur lesquelles elle passe et que souvent même elle leur enlève quelque chose, cette matière en fluctuation contribue à leur consolidation. Elle en adoucit les aspérités par son frottement;

elle efface les interstices qui s'y déclarent et les couvre parfois d'un vernis qui a l'apparence d'une vitrification. Mais il n'en est pas toujours ainsi : dans certains cas et sur certains corps, elle produit l'effet opposé et en hâte la décomposition.

La densité d'un corps, quelqu'extrême qu'elle soit, peut dater de sa formation et s'être opérée d'un seul coup par suite de la rapidité avec laquelle les molécules, poussées vers un centre d'attraction, s'y sont précipitées et rencontrées, puis ont été saisies et comprimées par les matières qui suivaient. C'est ainsi que les aérolithes se forment dans l'atmosphère.

La dimension de ces corps dépend de celle du vide qui leur a servi de moule. Ces vides, avons-nous dit, n'apparaissent qu'accidentellement dans l'espace : ils résultent d'un déplacement ou d'un resserrement de la substance éthérée. Mais quelle qu'en soit la cause, il est évident que les corps ou les fluides, qui avaient pour base la matière déplacée, ne trouvant devant eux qu'un vide ouvert, doivent s'y précipiter avec une rapidité d'autant plus grande que la pression des matières dont ils sont eux-mêmes le point d'appui, est plus forte. Poussés à la fois par leur pesanteur et celle des élémens qui les surmontent, ils doivent être projetés dans ce vide et y courir en ligne droite jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli et le vide comblé par les matières qui y affluent.

Ces matières arrivant de tous les points de l'espace, doivent, si elles sont homogènes ou d'un mouvement égal, se rencontrer au centre du vide. Si elles sont de natures ou de densités différentes, leur mobilité et leur impulsion doivent l'être aussi. Elles ne s'en rencontrent pas moins, mais non plus au centre. C'est ce qui fait que les substances condensées ne le sont pas d'une manière égale et que leur forme n'est pas toujours ronde.

Ce ne sont pas uniquement des matières dilatées qui sont ainsi projetées dans le vide : des corps solides, des aérolithes anciens, des globes même peuvent se trouver parmi ces fluides. S'il arrive que ces corps s'entre-choquent et que la pression extérieure ne soit pas assez puissante pour annuler leur élasticité, au lieu de s'unir, ils reculent sur le choc, à peu près comme un ballon qui rebondit sur la terre. Les matières qui continuent à affluer s'interposant entr'eux, ils ne peuvent plus se joindre : alors, au lieu d'un seul centre d'attraction, il y en a plusieurs vers lesquels les substances sont attirées ou repoussées, selon leur nature, leur densité ou les courans qui les ont saisies.

C'est peut-être ainsi, ou par la division de la condensation dans le vide, que furent posés les systèmes planétaires. L'atmosphère de chaque planète s'est formée des fluides repoussés par le noyau de l'astre, lorsque sa densité est arrivée au point que ses vides ne recevaient plus que les parties les plus subtiles de ces fluides.

Ensuite, si l'on nous demande pourquoi les corps ainsi condensés par une pression instantanée, ne reprennent pas leur fluidité première quand cette pression a cessé, nous répondrons que la cause qui a amené cette pression ou la condensation immédiate étant une force d'impulsion des plus violentes, il faut une puissance au moins égale pour en détruire subitement l'effet. C'est ce qui arrive quelquefois ; un monde est produit par un choc, puis détruit par un autre, ou bien vaporisé par une combustion spontanée. Mais ces décompositions subites ne sont pas ordinaires, et c'est à la longue que s'opère la dilatation d'un corps et que ses molécules reprennent leur jeu et leur fluctuation première.

Pour qu'un corps soit durable, il faut que sa densité ou l'union de ses parties soit proportionnée à l'attraction

à laquelle il est soumis; sinon, les parties se séparant, elles s'en iraient les unes après les autres.

Les corps les plus éloignés du soleil doivent ainsi être les moins denses et les moins rapides. Les autres corps, moins attirés à leur surface, y ont aussi moins de poids. Enfin, la densité doit faire la mesure du mouvement et de l'attraction. Nous avons vu que la masse la plus attractive était, toute proportion gardée, celle qui offrait les vides les plus fractionnés, les plus exigus, les plus stables ou les moins pénétrables.

Je pense que cette masse, surtout si elle constitue un globe, un monde, doit avoir aussi l'atmosphère à la fois la plus lourde et la plus étendue, et qu'elle doit conserver sa chaleur plus long-temps que les corps qui n'offrent pas les mêmes conditions.

En définitive, ce sont les corps les plus denses qui contribuent, pour la plus grande part, aux mouvemens d'ensemble. Attirant le plus fortement, ils sont aussi les plus fortement attirés vers le centre commun, parce qu'ils pèsent le plus vers ce centre, et ceci par la raison que les autres corps pèsent le plus sur eux.

Nous savons que toutes les planètes n'ont pas le même degré de densité, mais on n'est pas parfaitement d'accord sur leur différence comparative. L'astronome Francœur attribue à la Terre la densité de la pierre calcaire ou du soufre; à Uranus et Jupiter, celle de la résine; à Mars, celle du manganèse; à Mercure, celle de la mine de fer; à Venus, celle du grès. Lalande donne au Soleil et à Jupiter la densité de la pierre; à la Terre, une densité tenant du marbre et du fer; à Saturne, celle du sapin.

Rien ne prouve, d'ailleurs, que la densité des planètes ait toujours été la même; il est probable que cette densité a varié et qu'elle varie encore. Quelques degrés en plus ou en moins peuvent ici exercer une influence

notable. Il n'est personne qui n'ait remarqué la rapidité avec laquelle le calorique agit sur certains corps et les fait passer de la densité à la fluidité, puis à l'état de vapeur.

On croirait que le feu forme un vide relatif autour des substances qu'il attaque, qu'il en dilate certaines parties et en concentre d'autres. C'est donc cet élément que nous mettrons en première ligne dans les causes de la dilatation et de la condensité des masses : état qui a dû être alternatif dans beaucoup de corps, sinon dans tous, car, malgré l'apparence, le feu ne détruit rien ; il met un métal en fusion et lui donne un mouvement en séparant ses molécules entre lesquelles il introduit les siennes. Il peut aussi les dilater à l'infini, les vaporiser, et en ouvrant de nouveaux vides, les injecter dans d'autres substances.

En définitive, il n'y a là qu'un déplacement ; rien n'est perdu, tout subsiste et se retrouve, et chaque molécule reprend, tôt ou tard, son état primitif.

Conséquemment une planète peut être mise en fusion et même réduite en vapeur sans être dissoute ; et si, dans cet état, elle peut se diviser et être attirée partiellement vers d'autres corps, il est également possible que cette attraction n'ait pas lieu et que la masse, ainsi dilatée, se resserre peu à peu et retourne à son état primitif.

Je pense que les nébuleuses, quand elles ne sont pas un système ou une réunion de corps divers, sont des planètes qui, tour-à-tour, se dilatent et se condensent, et que la terre elle-même a dû passer plusieurs fois de l'un à l'autre état.

Les astres les plus denses sont probablement ceux qui ont le plus souvent subi l'action du feu jusqu'à la fusion, et qui, refroidis, ont pu arriver à un état analogue à

celui des matières qu'on nomme réfractaires et dont la différence avec les corps fusibles ne vient que de ce qu'ils ont en eux moins de vides ou qu'ils ont des vides moins pénétrables.

La combustion, la fusion et même la vaporisation des corps n'est qu'une fermentation poussée à l'excès et conduisant à une dilatation extrême qui peut néanmoins ne pas amener la dissolution des parties et leur laisser, comme nous venons de le voir, la faculté de revenir vers leur centre ou leur noyau et de s'y condenser de nouveau et peut-être d'une manière plus intense.

Cependant lorsque la dilatation d'un corps embrasé a lieu à proximité d'autres corps, ses molécules, diversement attirées, se répandent sur l'ensemble et contribuent à des recompositions de détail ou à la constitution de corps végétaux ou animaux. C'est ainsi que la substance qui sert à la formation de notre enveloppe corporelle a des rapports très-grands avec le calorique et le fluide lumineux. C'est au moyen de ce calorique ou de ce vide facilitant l'introduction de la chaleur, ou par l'entrée et le contact simultané de l'un et de l'autre, que les substances s'uniraient, se mélangeraient et se modifieraient à l'infini.

Toutes les confections, toutes les formes, toutes les organisations sortiraient donc de la chaleur, du vide et de la division des substances. C'est dans la combinaison de ces causes que serait la possibilité de l'œuvre. Ce serait l'application du calorique et du vide aux molécules diverses, et la différence des proportions de ce mélange et aussi de celui des élémens entr'eux qui amèneraient tout ce que nous nommons effet, production, développement ou croissance.

Les faces et les séries inépuisables de ces combinaisons dont chacune, pour ainsi dire, ouvre un nouvel

infini, composeraient l'immensité de la création présente et l'éternité croissante de l'univers futur.

Mais ceci nous écarterait de la question : elle se borne à cette simple induction que les molécules, dégagées de la masse par l'effet de la chaleur et de la lumière, se portent vers les vides ; puis saisies par les germes, elles contribuent à la formation et à la croissance des corps.

Il est clair que la densité absolue de ces corps, en ne leur permettant pas d'absorber des parties de la matière intérieure, serait incompatible avec leur développement.

D'un autre côté, si la matière extérieure et toute matière en général n'étaient pas divisibles et ne pouvaient passer par tous les degrés de densité et de fluidité, non-seulement aucune absorbtion de matière n'aurait lieu par les corps, mais aucune œuvre, aucun geste ne seraient possibles.

La faculté d'action et de modification de la matière vient de celle de la séparation des molécules et de ce passage continu de la dilatation à la concentration, et réciproquement.

N'oublions point que le principe de chaque élément ne change jamais et que les molécules retournent toujours à leur nature ou à leur dimension première. Type régulateur, ces molécules sont la base de l'équilibre universel : elles servent partout à faire le poids. Le mouvement des substances, dans leur dilatation comme dans leur condensation, dans leur fermentation comme dans leur décomposition, est toujours celui de ces molécules qui cherchent leur aplomb.

L'élasticité des corps, leur faculté de s'étendre et de se resserrer n'est donc encore qu'une conséquence de cette loi de l'équilibre ou de l'impossibilité d'un poids sans contre-poids.

Le corps le plus dense est ainsi celui dont les molécules se sont le plus rapprochées de l'équilibre parfait ou qui se sont le mieux assises sur leur base et dès-lors celles qui sont le plus près de l'immobilité absolue. Mais cette immobilité n'a qu'un temps : elle cesse dès que la fermentation ou la dilatation recommence, et le mouvement de la matière ne s'arrêtera plus jusqu'à ce que ses molécules, se contractant de nouveau, soient revenues à leur densité première, ou bien encore qu'attirées par un corps dense, elles s'y soient unies.

Remarquez qu'il y a dans un corps deux mouvemens bien distincts : celui de la masse et celui des molécules. Il ne faut donc pas confondre l'équilibre de l'ensemble avec celui des parties : ces parties peuvent être en mouvement quand la masse est immobile, et réciproquement. Lancez une pierre, ses molécules n'en sont pas moins aussi immobiles que la terre quand elle fait sa révolution.

Si, en tombant, la pierre se brise, il y aura séparation des parties : au lieu d'une pierre, il y en aura trois ou quatre. Chacune de ces fractions courra horizontalement sur le sol ou tombera en ligne droite jusqu'à ce qu'elle trouve une base, un point d'appui, un contre-poids, ou qu'elle se soit confondue dans une autre masse. Mais dans tout ceci l'immobilité des molécules est restée la même : elle ne cesse que lorsque la fermentation commence, c'est-à-dire quand ces molécules, se serrant ou se gonflant, font un mouvement vers une densité ou une dilatation plus grande : dilatation qui peut les conduire à une séparation absolue ou à ce que nous appelons *décomposition* ou *dissolution*; et ceci peut avoir lieu de monde à monde, comme de molécule à molécule.

Dans cet état, les molécules attirées par tous les corps voisins, ou plutôt se précipitant vers eux par suite de

cette même loi d'équilibre qui régit les atomes comme les masses, sont surtout entraînées vers les molécules analogues à elles-mêmes; non peut-être parce qu'elles sont similaires de nature, mais parce qu'elles le sont de forme et de mesure, et qu'elles s'offrent réciproquement un contre-poids égal à leur poids et des ouvertures égales à leur dimension.

La molécule qui ne rencontre pas son analogue n'en finit pas moins par trouver aussi son aplomb en s'unissant à des substances d'une nature plus ou moins voisine de la sienne. Ce sont ces unions de molécules de types divers qui font les substances mixtes, c'est-à-dire la presque totalité des substances terrestres. Mais quels que soient ces mélanges, chaque molécule n'en conserve pas moins sa spécialité et finit, tôt ou tard, par s'unir à d'autres molécules semblables à elle.

Ainsi, malgré la complexité persqu'infinie des mélanges moléculaires, chaque élément, par suite de cette loi d'équilibre ou d'attraction des semblables, tend sans cesse à revenir à son homogénéité ou à sa pureté première. C'est ce qui fait qu'aucune création, qu'aucune œuvre, qu'aucun mélange de matière n'est éternel; il ne le serait que s'il était d'une substance unique ou d'une seule espèce de molécules, ce qui ne paraît pas possible. L'esprit seul ou l'élément de l'ame est un: c'est pour cela qu'il est impérissable, même dans son individualité.

Le mélange des substances prouve d'ailleurs le mouvement passé et présent des molécules: sinon, comment ce mélange se serait-il opéré? Mais aussi comment, si chaque espèce de substances ne retournait pas tôt ou tard à sa nature, existerait-il aujourd'hui un seul élément distinct ou conservant la qualité qui lui est propre? Le chaos était la confusion des choses: la main créatrice y a mis fin en séparant ces choses. C'est alors que,

d'une masse obscure et stérile, sortit chaque substance dans toute sa pureté. Ce n'était pas le chaos, mais ce n'était pas encore l'œuvre : il n'y en avait que les élémens. Seulement, ils n'étaient pas divisés. Si leur division eut été absolue, tout n'en restait pas moins immobile : c'était le néant sous un autre aspect. La combinaison des substances pouvait donc seule rendre l'œuvre possible ; et ce mélange que nous nommons élémens, la lumière, l'air, le feu, l'eau, la terre, fut la combinaison première qui ouvrait la voie à toutes les autres.

Les bases du mouvement et de l'œuvre ainsi posées, il fallait, pour empêcher la confusion, mettre devant le chaos une digue insurmontable. Cette digue fut la pesanteur des corps et cette loi de l'équilibre qui, dans un temps donné, ramène chaque élément à sa position ou à sa nature primitive.

La loi de l'équilibre, qui garantit à chaque substance sa spécialité et son essence, est elle-même établie sur ce double principe :

1° Que toute substance est composée de molécules indestructibles et immodifiables, sauf dans leur dimension qui peut indéfiniment s'étendre ou se resserrer, selon la pression et l'espace.

2° Qu'une molécule ayant son poids ne peut trouver son contre-poids que dans une molécule égale à elle en dimension et en pesanteur.

Le corps le plus dense est celui dont les molécules, ayant atteint leur base, sont les mieux affermies et comprimées sur cette base. Leur équilibre étant atteint, elles sont complètement immobiles; mais cette immobilité dure peu.

Quand l'immobilité cesse, c'est que l'équilibre n'existe plus; et il n'existe plus, parce que la dilatation commence.

Cette dilatation aurait donc pour cause première le mouvement, non de la masse qu'il faut bien distinguer de celui des parties, mais des molécules qui perdent leur aplomb à mesure que l'espace s'élargissant ou la pression diminuant, des ouvertures permettent le jeu ou la fluctuation des molécules et bientôt l'introduction entr'elles d'autres molécules qui en amènent la séparation. Ainsi divisées, elles cèdent à l'attraction des masses voisines et sont entraînées par un autre équilibre.

Cette loi est générale. Aucune masse, aucun corps n'est à l'abri de la dissolution ou de la perturbation de son équilibre, parce qu'aucune masse, aucun corps, et le diamant lui-même, n'étant sans vide, n'est impénétrable, et qu'en outre il n'est pas d'union éternelle entre les substances diverses.

C'est donc par suite de l'existence de ces vides et de l'introduction qu'ils facilitent d'une matière dans une autre, que celle-ci perd son aplomb et que commence sa dissolution, non par une cause ou un effet opposé à la loi de l'équilibre, mais parce que ces matières cherchent aussi le leur et n'ont de refuge que ces vides, et d'autre base que leurs parois.

Le mouvement de la matière ou de ses molécules a donc ici un double terme possible, et il s'arrête quand cette matière est arrivée à toute la densité ou à toute la dilatation dont elle est susceptible.

Parvenue à l'un ou l'autre extrême, la matière resterait immobile si le choc ou l'introduction de nouvelles molécules ne remettait les siennes en mouvement.

Ensuite, si l'on se rappelle que nous avons attribué la condensation des fluides et de toutes les substances en général à leur refoulement dans un espace trop petit pour les contenir lorsqu'elles sont dilatées et à l'affluence des masses supérieures qui les empêchent de s'échapper

du cercle des matières qui les étreignent, on verra que la formation des corps et leur densité respective peuvent être attribuées aux causes suivantes :

1° La nécessité de l'équilibre, nécessité qui est le principe du mouvement.

2° La surabondance des matières relativement à l'espace dans lequel elles sont entraînées.

3° La rapidité de cet entraînement et la violence du choc qui résulte de la rencontre des substances diverses.

4° De la pression de la matière supérieure, provenant à la fois de sa masse et de son mouvement.

5° De l'élasticité des molécules plus ou moins susceptibles d'adhésion et de compression, ou de concentration dans un moindre espace.

Voyez: *Vide*, *poids*, *contre-poids*, *immobilité*, *mouvement*.

DENTS. Le peuple français doit-il avoir des dents? C'est une question que je me suis souvent faite. S'il doit en avoir, si le bon Dieu lui en a accordé comme à tous les autres peuples de la terre, pourquoi est-il celui qui en a le moins?

A ceci je répondrai : c'est parce qu'il est aussi celui qui veut le moins en avoir, quoiqu'il en fasse un très-grand usage, quand il en a.

Il est tel peuple sauvage dont chaque individu s'arrache une dent; chez tel autre, deux; chez tel autre encore, trois, quatre ou enfin toute une rangée. Ils ont sans doute une raison pour agir ainsi: c'est leur affaire. Mais la chose faite et les dents proscrites extirpées, ils prennent soin des autres et y tiennent d'autant plus qu'ils en ont moins. Chez nous, le bon peuple non-seulement n'y tient pas, mais il trouve mauvais que les

autres y tiennent : se nettoyer la bouche lui paraît une sottise, présqu'une énormité ; et le père ou la mère jette avec dédain les brosses à dents et autres instrumens de propreté que la charité intelligente aura donnés à leurs enfans.

Un respectable curé, très-soigneux de la santé de ses ouailles, avait l'habitude de faire examiner par un dentiste les mâchoires des enfans qu'on envoyait au catéchisme et de faire assainir, à ses frais, les bouches malades. Croiriez-vous que ceci manqua d'amener une émeute? Ses intelligens paroissiens voulaient le lapider, parce qu'il prétendait qu'ils eussent des dents et pas de fluxions; ce qui serait cause, ajoutaient-ils, que leurs fils deviendraient soldats.

Les gens du peuple ne vont chez les dentistes que pour se faire arracher des dents; encore, il en est beaucoup qui aiment mieux souffrir toute leur vie que de permettre qu'on leur en ôte une seule. Quant à s'en laisser plomber, limer, redresser ou nettoyer, vous leur offririez une fortune qu'ils n'y consentiraient pas : et ce gaillard de cinq pieds six pouces qui, dans les cabarets, s'expose sans sourciller à se les voir briser toutes à coups de poings, et ce soldat que le canon et la baïonnette n'ont pas fait reculer d'une semelle, tomberont pâles de frayeur à l'approche d'une lime de deux pouces ou d'une sonde grosse comme une épingle. Dans leur effroi, ils les prendront pour le glaive exterminateur, et pendant des mois et des années ils feront un détour pour ne point passer devant la porte du dentiste, de peur de l'y apercevoir armé de son terrible instrument.

Si ce dentiste humain, en examinant l'une de ces mâchoires avariées, parvient, par la pression, à extirper d'office quelque reste de racine qui tient à peine, opération qu'aurait supportée un enfant, l'opéré pousse un

cri de détresse. Le sang qu'il crache avec le chicot lui cause un indicible effroi, il croit voir sa tête dans le bassin de l'opérateur : le cœur lui faillit, il va se trouver mal ; et c'est, je viens de le dire, un vieux cuirassier ou l'un de ces fiers à bras, la terreur du quartier et l'Achille des guinguettes.

Revenu de son épouvante et bien assuré qu'il n'est pas mort, croyez-vous qu'il va remercier son libérateur ? Nullement ; il se met dans une colère furieuse et l'accuse presque d'assassinat. Puis, emportant le chicot, il sort pour le montrer à tout venant, comme preuve de l'horrible danger auquel il vient d'échapper. Il est bien entendu qu'il ne donne rien à celui qu'il considère comme son bourreau ; il croit déjà beaucoup faire en ne l'assommant pas. Quelquefois même il s'humanise jusqu'à lui frapper sur l'épaule en disant : mauvais farceur !

Qu'on ne pense pas que ces grands imbéciles fassent exception. Je puis affirmer que, dans le bas peuple, cette pusillanimité en matière de dents est à peu près générale. J'ai maintes fois offert à des ouvriers dont la denture menaçait ruine de les envoyer, à mes frais, chez le dentiste, et même de leur payer la journée perdue : ils refusaient. « Elles ne me font pas souvent mal, disaient-ils, on se moquerait de moi ; on croirait que je fais le monsieur. » Ils mentaient. Ce n'était pas là le motif, mais la peur. Preuve : c'est que parfois, se ravisant, ils allaient jusqu'à la porte. Quelques-uns même consentaient à s'asseoir dans le fauteuil de l'opérateur ; mais dès qu'il ouvrait la boîte aux outils, ils se disaient guéris et se sauvaient.

Leurs femmes sont moins timides. Cependant le nombre de celles qui consentent à se laisser nettoyer ou arranger les dents est encore très-petit. Elles aiment mieux qu'on les leur arrache : c'est au moins chose connue. Mais

limer, mais plomber, c'est à en mourir, disent-elles.

Les enfans sont les plus traitables. On les persuade assez vite, et quelques-uns souffrent avec un courage réel : ils sont encore sans préjugé.

C'est ce préjugé qui exagère la douleur : douleur vive, sans doute, quand il s'agit de l'extraction d'une dent, mais seulement incommode lorsqu'on emploie la lime, et tout-à-fait nulle dans le plombage qui consiste aujourd'hui à introduire dans la carie une pâte composée de mercure et de limaille d'argent, laquelle, en peu d'heures, devient aussi dure que la dent même.

Les sociétés de bienfaisance, les curés de paroisse, les professeurs et tous les chefs d'ateliers devraient s'efforcer de détruire ces préventions de l'artisan quand elles sont si préjudiciables à sa santé. La corruption des dents nuit non-seulement à la beauté du visage, mais en rendant la mastication difficile, elle peut, à la longue, fatiguer l'estomac ; elle vicie la pureté de l'haleine ; enfin, elle cause des douleurs atroces qui empêchent de travailler l'homme de peine et qui rendent stupide l'homme de science.

Je ne prétends pas que les soins, la propreté et l'art du dentiste puissent guérir toutes les mâchoires, mais ils peuvent en guérir beaucoup. La génération qui aurait soigné ses dents serait suivie d'une autre qui les aurait meilleures encore.

La mauvaise denture tient non-seulement à la localité, mais à des habitudes de famille. Il en est dont tous les enfans sont édentés. La science ne pourrait-elle, avec un peu d'étude, arriver à prévenir cette corruption des dents ou du moins la douleur qui l'accompagne ? Jusqu'ici en a-t-on bien étudié le principe, et ne s'est-on pas plus occupé à chercher le secret de faire de fausses dents que celui de conserver les bonnes ? Disons mieux :

n'a-t-on pas, au moyen de certains opiats, perfectionné l'art d'en avoir de mauvaises?

La cause du mal de dent ne paraît pas être dans la dent même. Extirpez-en une, mettez-la dans une boîte, elle y restera toujours saine; et la carie, si elle existait avant l'extraction, cessera de faire des progrès. La maladie tient donc à une cause extérieure ou aux affections de la mâchoire. Il me semble qu'il est une époque, celle de la formation des secondes dents, où l'on pourrait les opérer, les embaumer, les momifier, et arrêter ainsi un développement trop grand qui les déforme et les affaiblit.

On nous répondra que lorsque la dent cesse d'être alimentée par les sucs vitaux et que les nerfs ou fibres qui l'unissent à la mâchoire sont détruits ou paralysés, il faut qu'elle tombe. Cela est vrai, mais ne pourrait-on prévenir cet accident en rendant la dent insensible sans en amener la chute? Serait-ce en bouchant le conduit intérieur ou le vide que présente la racine? Non, car c'est ce qui a quelquefois lieu naturellement chez les vieillards. La dent prend alors une dureté extrême. Mais ici encore, elle se déchausse, s'ébranle et se détache de l'alvéole.

Qu'on trouve donc un autre moyen : je suis trop ignorant pour l'indiquer. Mais je reste convaincu que, tôt ou tard, on le découvrira et qu'on parviendra à rendre les dents moins corruptibles, moins fragiles et surtout moins douloureuses. Alors, science ou hasard, celui qui obtiendra le premier ce résultat aura bien mérité de l'humanité.

J'ai parlé des chirurgiens dentistes, disons un mot des charlatans dentistes : il sont beaucoup moins rares que les premiers. Grâce aux encouragemens qu'on leur accorde, nos places et nos carrefours en sont pavés, nos campagnes en surabondent, nos foires en regorgent, et le

nombre de gens, en France, qui jouent joyeusement de la mâchoire par la ruine de celle des autres, peut se compter par milliers. Comment donc voulez-vous que nous ayons des dents, lorsque tant d'industriels, y compris les fabricans de faux rateliers, sont intéressés à ce que nous n'en ayons pas? C'est absolument comme si un coiffeur fabricant de toupets était assez niais pour vendre de la pommade qui ne fît pas tomber les cheveux, ou qu'un barbier n'ébréchât pas les rasoirs que nous lui donnons à repasser. Ne faut-il pas que chacun vive? En un mot, les mauvaises dents faisant la fortune et la gloire du charlatan dentiste, comme les têtes chauves font celle du fabricant de perruques, il y aura des bouches sans dents et des têtes sans cheveux tant qu'il y aura des faiseurs de dents et de toupets.

On peut diviser les charlatans dentistes en deux catégories distinctes: ceux qui arrachent des dents et ceux qui n'en arrachent pas. Ceux qui arrachent des dents en arrachent toujours à quiconque leur présente la mâchoire: qu'elles soient bonnes ou mauvaises, peu importe! C'est que l'extraction des dents n'est ordinairement que la partie secondaire de leur industrie. Docteurs ambulans, ils guérissent tous les maux, et leurs opérations sur les mâchoires n'ont lieu que pour attirer la foule: c'est l'affiche de leur panacée, c'est la parade de leur spectacle. Le patient, par ses cris et ses grimaces, sert ici de trompette et d'annonce: c'est un paillasse qui paie au lieu d'être payé. Jugez de ce que peuvent l'éloquence et la promesse du *sans douleur*: un seul de ces arracheurs à la pointe du sabre abat plus de dents que vingt dentistes; et tel individu qui aura reculé devant la clé légère du vrai praticien, ira, sans sourciller, confier sa tête aux tenailles du saltimbanque.

Le charlatan dentiste qui n'arrache jamais de dents est celui qui, renonçant à sa vie nomade, s'établit, avec un assortiment de mâchoires vraies et fausses, dans quelque bonne ville du royaume où il n'existe pas de dentiste, ou bien d'où il l'aura fait déloger par des procédés à lui connus. Or, sauf quelques passans à qui il détache une molaire de temps à autre pour s'entretenir la main, jamais il ne consentira à arracher, à une pratique, même le plus petit chicot. C'est que la dent malade d'un client est une rente pour le dentiste charlatan. Telle dent a été, par lui, nettoyée vingt fois et plombée trente, et le propriétaire en a souffert vingt ans à son profit.

Cet autre amateur s'est vu édenter en détail, moyennant un limage qui a duré dix ans. Sa denture, mise en coupe réglée par le prudent opérateur, était aménagée comme un bois réservé ou une forêt de la couronne.

Telle belle dame enfin s'est fait, par sa main savante, implanter peu à peu, dans les alvéoles, la valeur d'une défense d'éléphant et de deux d'hyppopotame; et elle aurait eu des dents à elle toute sa vie, si mon industriel n'avait pas jugé la forme de sa bouche propre à l'essai d'un ratelier d'un mécanisme nouveau dont il espérait le plus grand succès.

Mais un ratelier dentaire fonctionne rarement sans deux têtes : celle qui le porte et celle qui l'a fait. Bref, de tous les engins mécaniques, c'est celui qui exige le plus d'additions et corrections, de pièces de rapport, de vis, contre-vis et tournevis.

On pourrait conclure de ceci que l'art d'avoir des dents exige bien moins de frais et de soins que celui de n'en avoir pas, et que si nos chiens et nos chats, qui vivent à peu près comme nous et des mêmes mets, ont tous de bonnes dents, c'est probablement parce qu'ils n'ont pas de dentistes, de dentistes charlatans,

bien entendu, car je n'ai jamais mis en doute l'utilité des autres.

Pour préserver la pauvre humanité d'une partie de ces fléaux, on devrait, selon moi, avoir dans chaque ville et même dans les communes rurales, outre le médecin des pauvres, le dentiste des pauvres. Je sais bien que ceci existe jusqu'à certain point, et que les dentistes, les vrais dentistes, par une charité qu'on ne saurait trop louer, ont ordinairement un jour par semaine ou une heure par jour destiné aux malheureux qu'ils opèrent gratuitement. Mais vous avez vu comme ceux-ci en profitent. Il serait donc urgent de leur en faire sentir l'utilité et de rendre officiel ce qui n'est qu'officieux ou de pure charité.

Le dentiste serait tenu de faire, tous les trimestres, la tournée des ménages ou des établissemens confiés à ses soins. Ce serait, pour les villes, une dépense minime et pourtant une dépense bien faite qui améliorerait, à la longue, la constitution du peuple et lui rendrait en partie cette beauté dont étaient doués nos pères : beauté que le vice, la misère, l'eau-de-vie et la malpropreté rendent de jour en jour plus rare dans les classes pauvres. Encore un siècle de ce régime, et le peuple français sera le plus laid de la terre.

Ce qui pourra nous consoler, du moins en ce qui concerne les dents, c'est qu'on est loin d'être d'accord sur ce que nous appelons leur beauté. Nous les trouvons belles quand elles sont blanches. Les femmes Banianes dans l'Indoustan, les Malgaches à Madagascar, et la plupart des Malais ne les estiment que quand elles sont noires, parce que les chiens, disent-ils, les ont blanches.

Nous les aimons petites, serrées et bien rangées. D'autres peuples les veulent grandes, séparées et pointues.

Nous détestons ce qu'on appelle une lunette, c'est-à-

dire une ouverture entre les dents de devant. Les naturels de la Nouvelle-Hollande ont bien soin de s'en faire une. Ce vide est, selon eux, d'une grande distinction.

Quelques peuplades nègres n'ambitionnent qu'une chose : c'est que les canines s'élançant hors de leur bouche se présentent en manière de défenses, comme chez les sangliers, les éléphans et quelques autres mammifères.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur les dents qui sont, avec les ongles, les premières armes que la nature nous donne, et en même temps celles dont on n'a besoin d'enseigner l'usage et le maniement à qui que ce soit. Je ne sache pas qu'on ait jamais appris à un nourrisson à égratigner et à mordre, et pourtant je n'en ai jamais vu un seul qui n'essayât de le faire, même avant que ses ongles et ses dents fussent poussées.

DESSÈCHEMENT. C'est par le dessèchement que le monde périra. Les mers et les lacs baissent. Journellement nous voyons des rivières se tarir et disparaître, jamais nous n'en avons vu se former.

Une partie de l'Afrique, une autre de l'Asie, aujourd'hui stériles faute d'eau, étaient autrefois arrosées par des milliers de sources et, plus anciennement, par de grands fleuves.

Ceux d'Amérique, immenses par leur cours, leur largeur, leur profondeur, arriveront successivement à la dimension des rivières européennes. Mais celles-ci, alors, auront cessé d'être.

Il en sera ainsi successivement de toutes les contrées de la terre, à moins qu'un nouveau déluge ne vienne lui apporter une autre fois la fraîcheur et l'abondance, en la débarrassant du même coup des hommes et autres espèces nuisibles.

DESTRUCTION. C'est le goût général. Forts ou faibles, tous s'en mêlent, et chez l'homme plus activement encore que chez l'animal. Chez celui-ci, il ne s'étend que sur la créature : l'homme veut frapper jusqu'à la matière. Après avoir caressé sa poupée, l'enfant a un plaisir plus vif : c'est de lui ouvrir le ventre ou de lui casser la tête. Si l'homme employait à construire le temps qu'il a mis à détruire, la terre serait couverte de monumens utiles et de chefs-d'œuvre, et nos routes seraient bordées de temples et de palais.

Quant à massacrer des êtres, à les déchirer, à les mettre en pièces, c'est une occupation à peu près universelle. Non-seulement on en tue pour les manger, on en tue aussi pour s'amuser ; enfin, on en tue pour en tuer.

Mettez un loup au milieu de vingt moutons, il en tuera vingt pour n'en manger qu'un. Mettez un homme dans la même position et appelez les moutons lièvres ou chevreuils, il fera absolument de même. Il les tuera pour dire : j'ai tué vingt bêtes.

C'est un grand honneur, sans doute, mais il en est un plus grand : c'est de tuer vingt hommes ; et en ceci, l'homme l'emporte sur le loup qui ne fait pas la guerre aux loups.

DEUXIÈME ÉDITION. Savez-vous bien, seigneur Jupin, lui disait un jour, en le coiffant, son barbier ordinaire, qu'il y a bien des choses à dire sur cette machine terrestre, et plus d'une pièce à refaire dans l'homme, votre œuvre capitale ? Si j'examine un à un ces êtres humains, je vois que les trois quarts sont fort mal bâtis et que, lorsqu'accidentellement ils le sont bien, c'est l'affaire de quelques années : vieillir et enlaidir est chez eux synonyme. En preuve, voyez leur tête qui blanchit, puis qui devient chauve, leurs dents qui branlent

et tombent. Puisque vous ne leur donniez, comme dit la chanson, *qu'un temps à vivre*, ne pouviez-vous donc pas le leur donner un peu meilleur, et dans tous les cas, les laisser entiers jusqu'au bout? C'est vraiment pitié de les voir ainsi tomber par pièces et morceaux, comme des figures de plâtre ou des poupées de carton. Ah! seigneur, ne fût-ce que pour votre réputation, vous auriez dû les faire un peu plus solides.

— Sans doute, reprit Jupin qui, comme tous les grands seigneurs de l'époque, permettait bien des choses à son coiffeur; sans doute, mais n'aurais-tu pas pu me dire cela plus tôt et lorsque j'en étais au premier?

— Mieux vaut tard que jamais, seigneur; on est toujours à temps de bien faire. Croyez-moi, mettez-les en réparation.

— En réparation! que me propose-tu là, imbécile? Tu veux que j'aille les retoucher tous les uns après les autres. C'est absolument comme si tu disais à un auteur d'aller, après le tirage, corriger tous les exemplaires d'une édition. Ce serait même cent fois pis, car dans une édition, les erreurs sont les mêmes partout; mais ici, autant d'individus, autant de corrections à faire. La belle besogne!

— Je ne dis pas qu'elle soit belle, reprit l'entêté barbier; aussi, ce n'est pas ainsi que je l'entends. Quand une édition est mauvaise, on la met au pilon; quand une maison n'est pas solide, on la démolit; quand la paille est cassée, on en chauffe le four; quand notre chien est galeux, on le jette à l'eau. Faites de même: le travail est manqué; il faut le recommencer.

— Bien dit! s'écria Jupin, frappé de l'idée; et il expédia une comète qui, en deux heures, fit l'affaire. Puis, quand tout fut brisé, brûlé, pulvérisé, il recommença la besogne.

A-t-il mieux réussi, je vous le demande, et la deuxième édition vaut-elle la première?

DEVIN. Une des prétentions les plus communes en France est celle de deviner, et les prophètes y sont si drus, qu'Elie, Elysée, Ezéchias et le roi David n'y auraient pas trouvé place pour se faire écouter; car à peine auraient-ils ouvert la bouche, que la foule aurait déjà prophétisé la prophétie qu'ils allaient faire.

Il résulte, chez nous, de cette habitude d'entendre ce qu'on n'a pas dit, que si l'orateur n'a pas grand soin de déguiser sa phrase, l'auditoire en a prononcé la fin avant qu'il n'en ait atteint le milieu. Mais nous sommes si bien accoutumés à cette façon d'agir, que nous n'y faisons plus attention, et que nous croyons parler tout seul quand il n'y a que deux personnes qui parlent en même temps que nous.

Malgré la confusion inévitable et l'harmonie problématique de ces discours à deux ou trois voix, nous n'en finissons pas moins par nous comprendre. Mais l'étranger qui n'en a pas l'habitude et qui défile paisiblement son chapelet, est quelquefois tout surpris, en regardant autour de lui, de se trouver seul au milieu de sa première période et d'entendre ses auditeurs discuter sur la seconde, à laquelle il n'est pas encore. Bref, l'on contredit ce qu'il n'a pas encore dit.

Le mal ne serait pas grand si le devin était infaillible, mais parfois il se trompe. Vous avez commencé en majeur, il finit en mineur; vous êtes monarchique, il vous fait républicain. C'est égal, ce que vous n'avez pas dit, vous deviez le dire. Ce n'est pas lui qui a mal deviné, c'est vous qui l'avez trompé en changeant de thême. Est-ce sa faute, si vous êtes une girouette,

si vous tournez à tout vent? Enfin, vous avez tort, et son oracle subsiste.

C'est ordinairement de cette manière qu'on discute dans nos assemblées délibérantes. Tel député devin siège depuis dix ans, sans avoir jamais commencé une phrase pour son compte. Mais la chambre n'y perd rien; et de son banc, qu'il ne quitte guère, il finit celles de tous les autres. Depuis dix ans, il a mis ainsi la main à toutes les éloquences. Mais il faut lui rendre cette justice qu'il n'y a, de sa part, aucune intention malveillante; et quand il interrompt le préopinant, ce n'est point pour le contredire, mais pour dire ce qu'il va dire. L'orateur a pensé pour l'oracle: l'oracle veut parler pour l'orateur: c'est une peine qu'il tient à lui éviter. D'ailleurs, en se mettant deux, la besogne va plus vite: l'un imagine, l'autre met en œuvre.

Cet art divinatoire, passé en coutume et en pratique générale, a tué dans nos salons, sinon la conversation, du moins l'art du conteur, si estimé autrefois, si rare aujourd'hui, parce qu'il y est à peu près impossible. Essayez une historiette, sortit-elle immédiatement de votre cerveau, dès le premier mot le devin en trouvera le dénouement, et dès le second, il vous le jettera à la figure.

Si ce dénouement est indevinable, le devin trouvera moyen d'y substituer le sien. Il n'a pu prévoir le vôtre, il l'annule; et par ses interruptions, ses questions, ses observations saugrenues, ses *si*, ses *mais*, il rend le récit si traînant, si pénible pour le narrateur, que celui-ci y renonce ou que les auditeurs se sauvent. Alors le devin s'écrie triomphant: je savais bien qu'il n'y avait pas de dénouement possible.

C'est donc l'art du devin qui a détruit celui du conteur, comme il a gâté le talent de l'orateur et comme

il finira par annihiler la conversation elle-même : elle n'est déjà plus, en France, ce qu'elle était il y a un siècle.

En affaires, la divination a aussi ses inconvéniens, car elle nous mène à en faire de mauvaises. C'est la foi que l'on a en sa propre prescience et la prétention de tout savoir, qui nous pousse à jouer à la bourse, à parier dans les courses et les jeux, et même à calculer sur le hasard. C'est ainsi que le devin est conduit à sa ruine par la conviction même qu'il a de s'enrichir.

Deviner, absolument parlant, ou *prédire*, est chose tout-à-fait conjecturale dès qu'une volonté autre que la nôtre peut en decider. Je ne sais pas toujours ce que je voudrai et ce que je ferai dans cinq minutes, comment saurais-je ce que voudront, ce que feront les autres dans six mois, dans un an, dans vingt? Suis-je le maître de toutes les volontés et de tous les élémens? Puis-je diriger les effets de toutes les causes? Si je ne le puis pas, par quel moyen saurais-je les prévoir? Par l'expérience. Elle nous indique certaines probabilités, elle nous conduit à quelques certitudes, mais combien plus souvent nous abuse-t-elle sur les unes et sur les autres! C'est que chez nous, hommes d'un jour, l'expérience ne date que de la veille. La raison nous dit donc que l'homme ne devine point. S'il le fait, c'est qu'il est plus qu'un homme, c'est qu'il est inspiré de Dieu ou qu'il est Dieu lui-même.

Mais ces êtres inspirés sont rares. Néanmoins, il n'est aucun peuple ni aucun siècle qui n'ait eu ses devins. Nos pères en avaient, nous en avons et nos fils en auront; et ces devins les tromperont, comme ils nous ont trompés, comme ils nous trompent.

Voyez : *Ecouter*.

DIABLE. Nous avons dit souvent : il n'y a pas d'athées ; et pourquoi l'avons-nous dit et où en avons-nous trouvé la preuve ? Nous l'avons trouvée dans ce que l'expérience nous a montré partout : c'est que ceux qui disent ne pas croire en Dieu ont peur du diable. Donc ils croient.

Le fait est qu'il n'y a pas eu de peuple qui n'ait eu son diable, et qu'aujourd'hui encore, il est pour quelque chose dans les affaires d'ici-bas.

Sans sortir de chez nous, je vous dirai que le paysan breton, quoique religieux, ne doute pas que le diable ne soit aussi puissant que Dieu. Or, c'est déjà une grande amélioration, car il n'y a pas un siècle qu'il le croyait infiniment supérieur.

Le diable a encore grand crédit en Espagne, et on l'y voit un peu partout. Les paysans espagnols prirent un jour les métamorphoses d'Ovide pour une bible anglaise. Un moine, qui n'était pas plus savant qu'eux, leur montrait les gravures en disant : voilà comment ces chiens adorent le diable qui les change en bêtes.

En sa qualité d'Italien, le cardinal Mazarin croyait au diable avant tout. Dans un divertissement que donna son éminence, six diables devaient danser. Il en parut un septième qui faisait des gambades plus étonnantes les unes que les autres. On voulut l'arrêter, mais il disparut, ce qui effraya beaucoup tout le monde et particulièrement monseigneur.

Le diable a, pendant six siècles, occupé constamment nos parlemens et tous les tribunaux inférieurs, et il ne se passait guère d'année qu'ils ne condamnâssent au feu quelque vieille femme pour s'être mise en relation directe avec le grand Lucifer. Celui-ci craignait, probablement, de se compromettre avec la justice, car il laissait toujours ses protégés dans la nasse et les voyait, sans

sourciller, condamner et exécuter. C'était peut-être pour jouir plus tôt de leur compagnie.

On rencontre souvent des gens qui ont entrevu le diable, mais il n'en est aucun qui l'ait assez bien envisagé pour être sûr qu'il l'a vu et dès-lors pour pouvoir analyser sa figure. De là vient qu'il n'y a de lui que des portraits de fantaisie et si peu ressemblans entr'eux, qu'il est impossible de se faire une idée bien nette de sa physionomie, en supposant qu'il en ait une.

Le point sur lequel on s'accorde généralement, c'est qu'il n'est pas beau. Cependant il y a un avis contraire, et Milton a prétendu qu'en sa qualité d'ange déchu, c'était encore un assez bel homme.

Sans discuter ceci, nous ferons seulement observer qu'il est peu vraisemblabe qu'il ait des cornes au front et une queue au derrière; car en quoi les cornes lui serviraient-elles? De défense? Il n'a pas besoin de se défendre, puisqu'il attaque toujours. Mais qu'il attaque à la manière des bœufs et comme une sotte vache, la tête basse et à coups de cornes, c'est ce que personne n'a prétendu jusqu'à ce jour. S'il eut agi ainsi, c'est-à-dire en véritable animal, il eut fait mentir le proverbe qui dit, dans toutes les langues, que le diable n'est pas bête.

Quant à la queue, que voulez-vous qu'il en fasse? Une parure? Fi donc! Passe encore si c'était celle d'un paon ou même d'un lion; mais une queue de rat comme celle qu'on lui donne, ce n'est pas même bon à chasser les mouches.

Les griffes auraient quelque chose de plus relevé. Les plus nobles créatures, les lions et lionceaux, les orangs-outangs, les tigres, les panthères, nos jeunes lionnes elles-mêmes en ont. Mais si elles sont utiles à ces spécialités, je ne vois pas encore ce qu'en pourrait faire Satan qui, en

général, n'a affaire qu'à l'ame sur laquelle la griffe a peu de prise. D'ailleurs, si j'en crois ce qu'on m'en a dit, c'est en faisant patte de velours et non en les égratignant que nos belles chattes tentent et séduisent les hommes.

Si le diable n'a ni cornes, ni queue, ni griffes, me demandera-t-on, qu'est-ce qu'il a donc et en quoi consistera sa redoutable personne? C'est précisément la question que je me suis faite, et n'en trouvant pas de solution satisfaisante, j'ai posé cette seconde proposition: le diable des bonnes gens est-il celui du bon Dieu? N'a-t-on pas ici fait confusion et pris les cornes pour la bête?

Non, le diable n'a pas de cornes; non, il n'a pas de queue; il a mieux que cela, il a une langue, et nous ne le savons que trop.

Ici les docteurs vont s'écrier: êtes-vous chrétien? — Oui. — Et vous réduisez le diable à une langue! — Qu'a-t-il besoin d'autre chose? — Mais n'est-il pas l'adversaire de Dieu? — Non. — Vous êtes donc athée? — Pourquoi? — C'est qu'à votre compte, Dieu n'aurait pas d'ennemis.

Je réponds: pourquoi en aurait-il, ou plutôt comment en aurait-il? Les méchans sont les ennemis des hommes, les ennemis d'eux-mêmes, mais non point les ennemis de Dieu. Ils peuvent bien vouloir l'être; mais de là à l'être en effet, il y a loin. Car, que peuvent-ils contre Dieu? Qu'y peut le diable lui-même? Rien, absolument rien. Or, un ennemi qui ne peut nous nuire est, pour nous, comme s'il n'était pas.

Dieu veut que les méchans soient punis: il a raison. Mais il n'a besoin que d'eux-mêmes et de leurs semblables pour arriver à leur punition. Vous voyez donc bien qu'ici le diable est un fonctionnaire inutile, et que la justice exécutive peut fort bien marcher sans lui.

Ensuite, que Dieu ait permis qu'un tentateur s'élève contre les hommes, la tradition le dit et l'expérience le

prouve ; et si Satan ne se montre plus en personne sur la terre, il y envoie bon nombre de ses suppots que je reconnais mieux à leurs doctrines qu'à leurs cornes. Mais laissons sa figure et parlons de ses titres et qualités.

Ses titres ne sont pas fastueux. Bien des gens l'appellent le diable tout court, ni plus ni moins que s'il était leur camarade de collége, leur frère ou leur cousin. Mais s'il a peu de titres, il a beaucoup de noms, et *diable* n'est, à proprement parler, que son nom de guerre.

Nous ne citerons pas ici ses autres qualifications : tout le monde les connaît. D'ailleurs, ce serait une longue et peu agréable kyrielle.

Les fonctions du diable, celles qu'on lui attribue, sont aussi tellement connues, que nous n'avons pas grand' chose à en dire. Nous rappellerons seulement qu'elles sont fort peu honorables, car elles consistent spécialement en celles d'agent provocateur, et ce qui est pis, d'entremetteur, racolant pour l'enfer et changeant, pour son seul plaisir, les honnêtes gens en coquins.

Ses occupations ne se bornent pas là, car il est peu de métiers qu'il ne fasse, depuis celui de diplomate jusqu'aux fonctions de maître d'école. Il ne dédaigne pas même l'état ascétique, et chacun sait qu'en automne il se fait hermite.

Voyez : *Enfer, goutte.*

DIFFICULTÉ. Il y en a beaucoup ici-bas et pour tout le monde ; car, ainsi que les ronces, elles y poussent toutes seules. Mais l'homme s'en crée plus encore que la nature ne lui en présente, et à cette fin, il a des conservatoires, des écoles et des colléges où l'on apprend, en sept ans, ce qu'on pourrait savoir en sept mois partout ailleurs.

Il est donc certaines difficultés qu'on peut appeler de convention. Elles existent parce qu'on les a faites, ou seulement parce que quelqu'un a dit : c'est difficile, puis impossible, et que nul, depuis, n'a vérifié si, en effet, cette impossibilité existait.

Il y en a aussi que nous nommerons de profession, ou que chaque professeur se plaît à élever entre la science et les profanes, probablement par amour de la science et pour empêcher qu'elle ne coure les rues.

A ce sujet, je me rappelle le conflit qui s'était élevé entre le maire d'une petite ville de Normandie et un entrepreneur de pavage. Il s'agissait de savoir combien de toises de pavés avaient été fournies pour réparer la ville. On avait dix fois toisé et retoisé les rues sans pouvoir s'entendre. Enfin, le maire demanda à l'entrepreneur s'il savait combien il avait mis de pavés par toise. — Assurément, répondit l'entrepreneur, et il en donna le chiffre.

— Dès-lors, ajouta le maire, tant de centaines de toises doivent faire tant de mètres de pavés? — Nul doute, dit encore l'entrepreneur. — Qu'on les compte, dit le maire.

Ce fut un rire homérique dans tout le conseil, car ces pavés n'étaient pas des grès, mais des silex gros comme le poing. Quelqu'un même prétendit que la vie d'un homme n'y suffirait pas ; mais le maire maintint son dire. Dès le lendemain, on se mit à l'œuvre : les pavés furent comptés un à un.

L'opération dura, non la vie d'un homme, pas même la moitié, mais *six jours*.

Il y en avait juste le quart de ce qu'avait annoncé le fournisseur. La ville gagna donc, sur ce petit compte, soixante-quinze pour cent.

Je connais certaines entreprises, certaines constructions

où, si l'on comptait les planches, les chevilles et les clous, l'État gagnerait tout autant sur les mémoires, peut-être quelque chose de plus. Mais l'État n'en fait rien, parce qu'il a remarqué qu'en ces choses les bons comptes ne font pas les bons amis : il craint *les difficultés.*

DIGNITÉ DES FEMMES. On les dit courageuses, et elles le sont. Cependant elles ont, depuis dix ans, fait preuve de faiblesse en laissant manquer à leur dignité.

L'empereur Napoléon n'était ni poli ni galant : il ne respecta pas toujours la dignité des femmes ; et en ceci, il eut grand tort. Mais ce qu'il se permettait, il ne le permettait pas aux autres, et s'il eut rencontré un de ses aides-de-camp ou même tout autre officier donnant le bras à une femme, fût-ce à la sienne, la pipe ou le cigare à la bouche, il l'eût envoyé aux arrêts.

La chronique du temps a raconté que la cause de la longue disgrâce d'un colonel, depuis général célèbre, avait été un parfum de tabagie qu'il avait laissé dans le salon de l'impératrice après sa présentation. Or, ce qu'un soldat parvenu ne permettait pas, ce que n'auraient pas souffert les nouvelles titrées de l'Empire, comment nos femmes d'aujourd'hui le tolèrent-elles? Pourquoi admettent-elles dans leur salon, dans leur chambre, dans leur boudoir, des hommes mal tenus et mal sentans? car la fumée du meilleur tabac infecte à la fois l'haleine et les habits, et pour peu qu'on y joigne l'eau-de-vie ou le rhum, ce fumet, comme le costume du petit maître d'aujourd'hui, diffère assez peu de celui du cocher de fiacre d'autrefois.

Quant au ton et aux manières, la différence n'est pas non plus si tranchée qu'on puisse la saisir tout d'abord.

Quel si grand mérite personnel donne donc, à ces

messieurs, le droit de dédaigner les femmes? Mais ce mérite, l'eussent-ils, ce dédain en serait-il plus licite, plus tolérable? Non, il serait toujours une tache pour eux et pour leur époque. Le plus ou moins de respect qu'ont les hommes pour les femmes annonce à peu près le point de civilisation où ils sont. Quand ce respect diminue, c'est-à-dire quand l'amour moral entouré de son vernis de galanterie a fait place à l'amour physique et brutal, il y a décadence, et une nation marche vers la barbarie.

Pour avoir la preuve de ceci, jetez les yeux sur les diverses classes dont se compose un peuple : vous y verrez que c'est toujours dans les dernières que les femmes sont traitées par leurs amans, leurs époux, leurs enfans, avec le moins d'égard, disons même le plus de mépris. C'est là où elles reçoivent le plus d'injures et de coups; et l'on peut être assuré que les individus qui les maltraitent sont aussi les plus dégradés, les plus ignorans, les plus bruts.

Si la loi punissait sévèrement tous les abus de la force que se permet l'homme contre la femme, les sévices et même les injures, je suis convaincu que la marche de la civilisation serait plus rapide chez les peuples qui se civilisent, et la décroissance moins prompte chez ceux qui touchent à la barbarie.

Sans doute il existe un grand nombre de femmes volontairement dégradées, mais pourquoi les dégrade-t-on plus qu'elles ne le sont ou ne veulent l'être? A ceci y a-t-il profit pour quelqu'un? Est-ce que la dégradation d'une femme relève la dignité d'un homme et contribue à le faire estimer davantage? C'est le contraire, et en dégradant la femme, l'homme se dégrade plus qu'il ne la dégrade elle-même.

Il y a certainement moins de mauvais penchans dans

la femme que dans l'homme, c'est-à-dire qu'à nombre égal, il se commettra plus de délits et de crimes dans une foule composée d'hommes que dans celle qui ne le serait que de femmes. Les hommes isolés ou ne vivant qu'entr'eux, passant du sans-façon au laisser-aller, puis de la grossièreté au cynisme, tombent ainsi à l'abrutissement. Les femmes ne vivant qu'avec des femmes arrivent au même résultat, mais par une autre voie. Une vie de frivolités ou de commérages, une dévotion outrée et des pratiques minutieuses font, chez elles, ce que les excès font chez les hommes : décroître l'intelligence.

Pour que cette intelligence, chez les hommes comme chez les femmes, prenne tout son développement, il faut donc le concours des deux sexes ou une société qui les réunisse.

Si cette société n'a qu'un but matériel, *l'amour physique*, la femme n'a encore aucune influence morale. Mise en dehors du cercle intellectuel, elle ne peut plus concourir à l'étendre; et c'est, malheureusement, où nous allons. On veut une femme pour sa fortune, quelquefois pour sa beauté, jamais pour son esprit. Qu'une jeune fille ne soit connue que pour cette dernière qualité, elle ne se mariera pas, car nous en sommes à redouter l'esprit chez nos femmes, comme nous le redoutons chez nos valets.

Si l'on ne veut plus des femmes pour leur esprit, on n'en veut pas toujours pour leur raison. Quand on trouve l'un et l'autre, on l'accepte, on s'en félicite peut-être, mais certainement on ne les a pas cherchés.

Dans cette conduite de l'homme, il y a tout le vice du siècle : l'égoïsme sensuel ou l'épicurisme animal. On veut de l'argent, parce que l'argent produit des jouissances; et l'esprit, pour de tels hommes, n'est pas une jouissance.

Le tort de la femme est de s'être prêtée à cette aber-

ration de l'homme et de lui avoir laissé croire qu'elle ne valait que par le bien matériel qu'elle lui procurait. Elle eût dû le lui faire un peu plus acheter et lui prouver qu'aujourd'hui, comme naguère, il fallait acquérir son cœur avant d'obtenir le reste.

DISTRACTION. On a dit, des gens distraits, à peu près tout ce qu'on en pouvait dire. Je n'y ajouterai que quelques mots,

La distraction annonce de l'imagination ou une surabondance de pensées. L'animal, même le plus intelligent, est rarement distrait. L'imbécile, et plus encore le maniaque, le fou, ne le sont jamais.

La distraction, ou ce qu'on nomme ainsi, est l'état d'un homme qui fait une chose et qui pense à une autre. Il y a une sorte de désaccord entre sa pensée et sa volonté, ou plutôt entre son action et son intention. Il veut bien faire les deux choses, mais il fait l'une à la place de l'autre : il n'y a que substitution.

Ou bien cet homme oublie celle qu'il vient de faire; et, préoccupé d'une autre, il recommence indéfiniment la première. Par exemple : il est à table, un mets de bonne mine est devant lui; il y goûte, il le trouve bon, mais il n'a pas l'intention d'en manger davantage. On lui en offre, il refuse; et presqu'au même instant, il en prend lui-même. Est-ce un caprice? Non, une autre idée l'occupe; mais la saveur du mets ne contrarie pas cette idée. Bien plus, elle la favorise, elle l'échauffe, elle l'anime par l'espèce de satisfaction qu'elle procure au penseur. Il en goûte, il en regoûte, et il n'est tiré de sa distraction que lorsque sa cuillère ou sa fourchette, frappant au fond du plat vide, il s'aperçoit qu'il n'y a plus rien.

J'ai connu un médecin, le plus sobre ou le moins épicurien des hommes, qui n'y manquait pas, et j'ai souvent souri en voyant le désappointement de ceux qui comptaient sur leur part du bon morceau qu'il dévorait ou déchiquetait. C'est un impertinent, disaient les uns; c'est un goinfre, disaient les autres, et pourtant ce n'était qu'un homme distrait. Il n'aurait pu dire ce qu'il mangeait; peut-être même ne savait-il pas qu'il mangeait. Cependant, si le plat avait été d'un goût répugnant ou seulement difficile à prendre, à découper, à mâcher, il est bien certain que sa distraction n'eut pas eu de suite, et qu'après y avoir goûté une fois, il n'eut pas recommencé. Rien ne guérit plus vite d'une préoccupation que la douleur ou seulement une sensation désagréable.

Le dîneur préoccupé s'en prend également au liquide; et vous le verrez avaler, coup sur coup, toute l'eau d'une carafe qui sera à sa portée. Si c'est une bouteille de vin, il fera de même; puis sera tout ébahi de se trouver ivre : il ne s'est pas aperçu qu'il buvait.

La volonté bien arrêtée de faire une chose, la conviction qu'on doit et qu'on peut la faire, produit aussi une préoccupation qui nous montre ce que nous voulons voir, là même où il n'y a rien qui y ressemble. Tel, pressé d'allumer une bougie, s'approche d'un robinet : il la présente au jet d'eau et s'étonne qu'elle tarde à s'enflammer.

Un magistrat, M. de Kervern, homme d'un haut mérite, était le plus étrangement distrait qu'on puisse rencontrer. Etant un jour à l'église en robe de juge pour une cérémonie publique, il sort de sa stalle et se met à se promener, en long et en large, devant le maître-autel, absolument comme s'il eut été seul et dans sa chambre; il ne se réveilla que lorsqu'on vint lui rappeler où il était.

Une autre fois, allant faire visite à une dame, on le fait entrer au salon. La maîtresse de la maison tarde à paraître ; il s'assied, se met à tisonner, et bientôt, se croyant dans son propre appartement, accoudé sur une bergère, il s'étend devant le foyer. Entendant marcher derrière lui, il s'étonne qu'on le dérange, reçoit la dame comme une étrangère et ne s'aperçoit qu'il est chez elle qu'à sa stupéfaction.

Ce n'en était pas moins un homme de beaucoup d'esprit et de science, et un magistrat attentif et judicieux.

L'impatience peut aussi produire une sorte de distraction qui tient à la vivacité du caractère. On jugeait, au tribunal de Brest, une affaire de duel, et l'avocat, qui probablement n'avait que peu ou point de notions d'escrime, expliquait fort mal la position des combattans. L'un des juges, vieillard qui, dans sa jeunesse, avait passé pour un bretteur, donnait depuis long-temps des signes d'impatience. Tout d'un coup, il s'élance de son siège, s'avance au milieu du parquet, se met en garde, feint de porter une botte, puis de la parer, et il s'écrie en s'adressant à l'avocat : voilà, monsieur, comme on pare ; voilà comme on riposte.

La distraction suit l'homme jusqu'à sa dernière heure : combien de mourans, sachant qu'ils vont mourir, n'en meurent pas moins en pensant à ce qu'ils feront demain, après-demain, dans dix ans, dans vingt ans ! C'est la distraction de l'habitude.

Ce désaccord des actions avec la position, même avec la volonté, cette espèce de sommeil de l'homme éveillé, sommeil qui semble mettre le corps et l'ame dans une situation double, indique, selon nous, la puissance extraordinaire de cette ame ; car l'impulsion qu'elle donne aux organes est telle qu'ils continuent d'agir, lors même

qu'elle a commencé une autre opération. C'est ainsi que les organes font ce qu'elle a prescrit, bien qu'elle ne les dirige plus, puisqu'elle fonctionne ailleurs. Il y a donc à la fois action présente et volonté d'une autre action.

Il est vrai qu'une de ces actions est en dehors du sens rationnel et l'autre de la situation matérielle, mais l'impulsion n'en a pas moins toute sa rectitude : l'exécution seule pèche ou par le résultat, ou par l'opportunité.

On a dit que la distraction était une courte folie. Est-ce vrai? Le fou semble préoccupé, parce qu'il a une idée fixe ou dominante, mais il n'est pas distrait; car si cette pensée devenait vague ou si sa distraction était variable, il ne serait plus fou.

L'homme distrait est rarement un mauvais homme. Le fripon, l'hypocrite, l'individu aux intentions perverses n'est pas distrait. Pourquoi? C'est que cet individu, quoiqu'on en dise, n'a que des aperçus sans portée : sa capacité est médiocre. Or, si la distraction n'est pas la preuve d'un grand esprit ou d'un grand savoir, il n'en est pas moins vrai qu'elle les accompagne souvent, et ceci s'explique : l'ame, qui n'agit pas, ne peut avoir de distractions; elle repose, elle est immobile. Quand son mouvement est faible et son cercle borné, elle en a peu encore. Mais à mesure que ce cercle s'étend et qu'elle embrasse plus de choses, à mesure qu'aux besoins physiques elle a ajouté ceux de l'intelligence, c'est alors seulement qu'elle doit avoir des distractions fréquentes ou qu'elle peut penser moins à ce qu'elle fait qu'à ce qu'elle va faire, parce que ce qui est pour elle n'est, à ses yeux, qu'une partie de ce qui sera.

Examinez un louveteau à même d'un mouton que sa mère lui apporte, il s'en nourrira sans préoccupation

La louve, au contraire, plus prudente, parce que l'expérience lui a appris à craindre, aura continuellement, en dévorant sa proie, l'œil au guet : elle a peur d'être surprise, elle est distraite. Pourquoi? C'est qu'elle a plus d'idée, plus de savoir que son louveteau.

Le louveteau, c'est l'enfant, c'est l'homme brut, l'homme qui a peu de pensées. Cet homme, comme cet enfant, est rarement distrait, parce que ses sensations ne se croisent pas : il n'en a qu'une à la fois.

Chez l'homme intelligent, l'homme dont les pensées sont nombreuses, l'homme qui a plus de volonté que de sens et d'organes, c'est l'abondance des matériaux et l'insuffisance des moyens qui font qu'il n'apporte pas toujours l'ordre voulu dans leur emploi.

En résumé, la distration nous paraît être, dans beaucoup de cas, la prééminence du sens moral sur le sens physique, ou l'absorbtion de celui-ci par l'autre.

DOCTEUR, FUSTIGATION. C'est par l'une qu'on faisait l'autre. Aussi était-ce un argument généralement employé dans l'ancienne éducation et faisant suite à la méthode approuvée par l'Université comme par la Sorbonne, et chez les oratoriens comme chez les jésuites.

Fouetter était, dans les colléges, une partie de la règle et presqu'un article de foi : y vouloir faire un savant sans fouet, y aurait paru tout aussi absurde que d'y entreprendre un civet sans lièvre.

Le portier de l'établissement y exerçait les fonctions d'exécuteur, autrement dit de *frère fouetteur*. Sous sa main puissante, le génie se développait comme par miracle, et la science surgissait comme l'eau du rocher sous la baguette de Moïse. Molière et Corneille, Lafontaine et Boileau, Racine et Voltaire n'avaient pas autrement

pris leurs degrés au Parnasse. L'inspiration poétique leur était venue de bas en haut; enfin c'était à coups de fouet qu'on les avait lancés dans la carrière et mis leur Pégase au galop.

Si le fouet faisait les poètes, il faisait aussi des docteurs : Fénélon, Bossuet, Massillon lui devaient toute leur éloquence. Ils en convenaient modestement.

Rousseau ne se prononce pas aussi catégoriquement sur l'utilité de la fustigation ; mais suppléant à son silence, plus d'un père philosophe a fait cette légère addition aux soins à donner à Emile, et il lui a, dès son entrée dans la vie, appliqué une fessée de temps à autre pour l'habituer à celles qu'il pourrait recevoir par la suite.

L'usage du fouet n'est pas chose nouvelle. Dans les gouvernemens primitifs, il remplaçait la charte constitutionnelle et souvent avec avantage, en simplifiant beaucoup ses rouages.

Chez les chrétiens, le fouet, à la fois civil et religieux, avait ses patrons béatifiés et pour fête le jour des Saints Innocens, pendant lequel le pieux Louis XI, en bon prince et homme jovial qu'il était, ne voulait rien entendre de sérieux. En ce beau jour on allait, de grand matin, surprendre les paresseux dans leur lit et on les y fouettait, ce qui s'appelait *bailler les innocens* ou *innocentes*, comme disait le bon Pantagruel dans ses *Faicts et Dicts héroicques*. Les jeunes filles, servantes et chambrières, n'en étaient pas exemptes ; et les *Escraignes dijonnoises* en citent une qui, pour s'en préserver, avait paré le lieu exposé de l'écusson des armoiries royales. Aussi, depuis ce temps, le fouet, devenu populaire, est-il passé du gouvernement à l'enseignement supérieur et de celui-ci à l'instruction primaire.

Dans quelques bonnes villes on en faisait même une

application collective, et l'on y fouettait, comme mémoratif et médecine de précaution, tous les petits enfans quand on pendait un criminel, afin qu'il leur en souvînt.

Dans l'opinion monarchique, la fustigation faisait partie de la légitimité : c'était une des lois fondamentales du royaume. Les princes du sang y étaient soumis comme tout le monde, et le dauphin héritier de la couronne, tout le premier. Seulement on le fouettait sur le derrière d'un autre, et à cet effet, on tenait près de lui un ou deux enfans de son âge qui recevaient la correction quand il avait fait la sottise. C'est, probablement, ce qui a donné l'idée des ministres responsables.

Aujourd'hui, cette infaillibilité de la férule pour la confection des docteurs, bacheliers-ès-lettres, poètes et princes régnans, est moins universellement admise. Il n'y a plus de fouetteurs publics à la porte des colléges; on ne fouette guère qu'en famille. C'est le père ou la mère qui s'en charge, quelquefois tous les deux. Il est vrai qu'en grandissant les enfans le leur rendent : c'est un échange de procédés.

Je ne vois pas à quoi battre peut être bon. Battez un animal, il devient rétif ou malade. Battez un enfant, il n'en est pas meilleur. Battez une femme, elle n'est ni plus aimante ni plus heureuse.

Pourquoi donc la loi ne défendrait-elle pas de battre même un enfant, même une femme, même un animal? Un coup en amène un autre, puis un troisième; et tous les assassins ont commencé par un coup de poing.

Si une réprimande, une amende ou quelques heures de prison avaient puni cette première violence, peut-être ne seraient-ils jamais devenus des meurtriers.

On préviendrait bien des maux, bien des crimes, si toute violence, quels qu'en fussent le prétexte et l'objet, était prohibée. Quel mal pourrait résulter de cette dé-

fense? Un enfant obéirait un peu moins vite, un cheval marcherait un peu plus doucement.

D'un autre côté, quel bien ne résulterait-il pas de cette prohibition des coups? L'enfant conserverait un caractère doux et compatissant; les chevaux vivraient plus long-temps et seraient meilleurs, car il est prouvé que, sauf des exceptions rares, on tire plus de parti des animaux par la douceur que par la brutalité.

Que les coups cessent donc d'être à l'ordre du jour; que quiconque frappe un être humain, quel qu'en soit le motif autre que celui de légitime défense, soit puni.

Qu'il en soit de même de ceux qui maltraitent les animaux utiles.

Le peuple qui aura le courage et le bon sens de se soumettre à ce régime, verra bientôt diminuer, chez lui, le nombre des rixes, des crimes, des maladies.

Et pourtant croyez-vous qu'on le fera? Non, on ne changera rien à ce qui est. On lira ceci et l'on dira: c'est vrai; et l'on fera comme si c'était faux. Le mari continuera à battre sa femme, son fils, son cheval, son chien. La femme continuera à exécrer son mari, et le fils à battre son père qui l'a battu. Il faut croire que cela est bon, puisque chacun tient à ce que ce soit. Courage donc, mes bonnes gens, battez-vous, assommez-vous, mangez-vous, mais du moins cessez de vous plaindre: vous êtes servis comme vous voulez l'être.

Nos conclusions, les voici:

Vu que les coups donnés ne profitent pas plus à celui qui les donne qu'à celui qui les reçoit, la fustigation est interdite à tout le monde, sauf à ceux qui, pour leur agrément ou leur moralisation, voudront se l'appliquer à eux-mêmes.

Voyez: *Battre, mariage.*

DOCTORAT. Il se confère de bien des manières. Les peuples de la Guyane, pour faire un médecin, le font danser et jeûner; puis, pour l'accoutumer aux remèdes, on lui met dans la bouche un entonnoir et on lui fait avaler un plein vaisseau de jus de tabac. S'il n'en crève pas, il est docteur.

Chez nous, on lui pose une série de questions telles que celles-ci: comment vous portez-vous? Quel est votre âge? Quel temps fait-il?

S'il répond juste, il est docteur; s'il répond faux, il est docteur; s'il ne répond pas, il est docteur.

Cela fait, il a droit de vie et de mort sur toute la chrétienté.

Il est pourtant une circonstance qui peut empêcher le candidat d'être docteur: c'est le manque d'argent pour payer son diplôme.

DOT. « Je ne connais rien de si beau, disait Mme C***, que l'action d'un homme riche qui prend une femme sans dot. » C'était placer la femme un peu bas; et dans ce cas, on aurait pu répliquer qu'il est plus beau encore de payer pour l'avoir. Or, si l'action est belle, elle n'en est pas moins commune, car c'est ce qui arrive à peu près dans tous les pays de la terre, sauf quelques Etats européens.

Au Congo, on donne un veau pour une petite fille, et une vache pour une femme. Chez nous, il n'en est pas ainsi, et l'on ne prend pour rien ni femme ni petite fille, quand il s'agit de mariage, s'entend; et chose étrange! c'est que plus on est riche, plus on se fait grassement payer.

Ainsi, la dot que nous exigeons pour accepter la femme doit être d'autant plus forte que nous en avons

moins besoin. Le pauvre ouvrier n'exige que peu ou point de dot. Il en est bien récompensé, car il meurt de faim; mais il a une femme, c'est-à-dire un objet animé qu'il peut battre ou tuer, selon son bon plaisir.

Sous l'ancien régime, quand on voulait faire un aîné, on obligeait ses sœurs à entrer dans un cloître, et c'est un des motifs qui ont déterminé l'abolition du droit d'aînesse. La raison est bonne, mais avec quelque modification elle eût été meilleure, car le réformateur a ici confondu l'abus avec la chose même; et cet abus est possible aujourd'hui, comme il l'était autrefois: seulement, il est moins fréquent.

En définitive, qu'ont gagné les filles au partage égal? De se marier plus richement. Remarquez bien que si telle eût été l'intention du législateur, il se fût mis en contradiction avec lui-même, puisqu'au lieu de diviser les fortunes, il eut aidé à les agglomérer. Mais les filles se marient-elles plus fréquemment quand elles ont une grosse dot? Oui, parce qu'il y a peu de grosses dots. Mais admettez que toutes les filles aient cette grosse dot, il ne se marierait encore que celles qui auraient les plus grosses.

Supposez, maintenant, qu'aucune fille n'ait de dot: pensez-vous que pas une ne se marierait? La vérité est qu'il s'en marierait tout autant, parce qu'en définitive, il faut bien qu'on se marie. Il est même probable qu'il s'en marierait davantage: beaucoup ne se marient pas aujourd'hui, parce que les hommes conservent toujours l'espoir de se pourvoir richement. Riches, ils finissent par rester garçons. Si vous en doutez, demandez-le aux célibataires: la plupart conviendront que tel est le véritable motif de leur célibat.

La part égale donnée aux filles n'a donc nullement aidé à leur placement; elle a plutôt, si l'on prend la question dans son acception générale, produit l'effet opposé et

réduit le nombre des mariages, dans certaine classe, à la mesure du nombre des dots, considérées comme partie essentielle du sacrement. De là, pas de dot, pas de mari. Preuve : c'est que, proportion gardée, il y a plus de célibataires parmi les riches que parmi les pauvres.

Je crois qu'une loi utile à la morale, comme à la population, serait celle qui supprimerait les dots et ne réserverait aux filles une part qu'en cas de célibat ou de veuvage.

Mais, d'un autre côté, il faudrait frapper d'un impôt les célibataires qui auraient dépassé certain âge. La mesure serait juste : ils jouissent de tous les droits des citoyens pères de famille et n'en ont pas les charges. On rétablirait ainsi l'équilibre.

Voyez : *Mariage*.

DROIT D'AINESSE ET MORCELLEMENT. On a beaucoup applaudi à la suppression du droit d'aînesse et au partage indéfini de la propriété foncière. J'y ai applaudi comme les autres, et pourtant devant ce qui se passe, je suis aujourd'hui à me demander si l'un et l'autre sont véritablement dans l'intérêt des gouvernemens et des gouvernés.

Pour avoir une solution à ceci, il faudrait savoir d'abord :

Si un Etat quelconque, despotique, monarchique, constitutionnel ou républicain, a une durée probable sans la famille.

Si la famille elle-même est possible sans une base, un centre, un pivot.

Quels doivent être cette base, ce pivot et ce centre, et s'ils n'ont pas été ébranlés ou détruits par la suppression du droit d'aînesse.

Voir si cette suppression, en annulant, par la pauvreté, le prestige du nom de famille, ne tend pas à annihiler celui du nom de nation, et si elle est compatible avec l'amour du sol ou de la patrie.

Décider si un signe représentatif de la famille, signe inaliénable et transmissible de premier-né en premier-né, n'est pas indispensable pour maintenir à la fois l'esprit de famille et l'esprit de nation.

Déterminer, en outre, si le partage indéfini n'amène pas la destruction de tout monument artistique et même de tout grand établissement agricole ou industriel qui ne sont pas propriété publique.

Examiner si cet état de choses n'a pas pour résultat de ne laisser dans l'Etat qu'un seul grand propriétaire, le souverain ou sa famille; ou, si l'Etat est républicain, le gouvernement lui-même.

S'assurer enfin si cette richesse des gouvernans, en présence de la pauvreté des gouvernés, pauvreté qui ne permet ni lutte ni résistance, ne conduit pas naturellement au despotisme, prélude de l'anarchie, comme celle-ci l'est de la barbarie.

Notre intention n'est pas de répondre à ces questions: elles sont trop graves pour ce petit livre. Nous allons seulement y ajouter quelques réflexions que nous soumettons à ceux qui voudront traiter ce sujet.

La division des grandes propriétés a été un des bienfaits de la Révolution; mais aujourd'hui que cette division est faite, n'est-il pas à craindre que, si elle se subdivise encore, elle n'en vienne jusqu'à l'émiettement? Un journal annonçait qu'en 1845, lors d'un partage de famille, les copartageans avaient abandonné, chacun pour un lièvre, leur portion de terrain. Chaque portion avait à peu près la grandeur de la peau de cet animal et n'aurait pu produire assez pour le nourrir pendant huit jours.

Cet exemple prouve l'abus du morcellement, et la loi aurait dû le prévoir. Il faudra bien qu'elle en vienne là et qu'elle rende indivisibles certaines parties du territoire. De là au majorat, il n'y a pas loin, et je suis convaincu qu'un siècle ne s'écoulera pas sans que l'inégalité des partages, ou quelque chose équivalant au droit d'aînesse, ne soit rétabli.

Sera-ce un bien ou un mal? Cela dépendra de l'application et du but qu'on se proposera. Si la mesure tend à améliorer le sort des masses, elle sera bonne. Si elle n'a qu'un intérêt de minorité à satisfaire, elle sera mauvaise.

Chose assez bizarre, c'est que, nonobstant la loi, le droit d'aînesse n'a pas cessé d'exister dans certaines provinces de France, et qu'il y a bien rarement donné lieu à des réclamations : preuve qu'il lèse moins les intérêts des cadets qu'on pourrait le croire, et que ce qu'ils perdent d'un côté ils le retrouvent de l'autre, dans le maintien de la famille et dans l'influence qu'elle conserve.

En effet, l'enfant favorisé succède en quelque sorte au père; il demeure le protecteur-né de ses frères, il les aide à se pousser dans l'administration, dans l'armée, dans l'industrie ou le commerce.

S'ils ne sont qu'artisans ou manouvriers, il leur procure de l'ouvrage, et ceci souvent sans démarche et par la seule influence de sa position, parce qu'entre deux ouvriers on préfère, à mérite égal, celui dont la famille est connue et qui présente ainsi une garantie : le chef de famille en cautionne moralement tous les membres.

On voit donc que l'abandon fait à l'aîné d'une part plus forte n'est pas un don purement gratuit et que, dans bien des cas, l'avantage est réciproque.

Au surplus, s'il est utile de détruire, chez une nation, toutes les distinctions héréditaires, si l'existence d'une noblesse ou même d'une bourgeoisie y est un mal, si l'on veut que chacun soit peuple à son tour, on y arrivera infailliblement par l'égalité des partages. Il n'est pas de millionnaire aujourd'hui ni de race historique dont, en moins d'un siècle, les descendans ne soient des artisans.

Avec l'égalité des parts, il ne peut y avoir de grandes fortunes que celles qui sont individuellement acquises; et celui qui ne doit pas son aisance à son père ne croit pas la devoir à ses enfans.

L'idée du morcellement s'oppose à celle des constructions durables, et en général, de toute entreprise qui n'offre pas un avantage immédiat. A quoi bon bâtir ce qui, à peine bâti, sera vendu ou démoli? Aussi ne fait-on plus que des châteaux de carte et des hôtels de quarante ans de durée. Le père mort, la famille est morte : chacun emporte sa pierre pour fonder sa chaumière et recommencer une autre famille qui va également se dissoudre après lui, sans laisser ni berceau ni sépulture.

Le partage égal et le morcellement sans terme, en voulant donner à tous, finissent par ne laisser rien à personne. L'évidence en ressort de cette comparaison : un homme possède une pièce de drap, il la divise entre ses quatre fils, et chacun en a assez pour un habit. L'un d'eux n'ayant pas d'habit à faire faire, se dit : imitons mon père et partageons aussi ce drap entre mes enfans. La division faite, il arrive que ni les fils ni le père n'ont d'habit.

Nous traitons ici la question en écartant les incidens, c'est-à-dire les fortunes qu'ont pu faire, soit par alliance, soit par leur travail, les membres de cette famille : ces

fortunes sont des exceptions; et dans l'ordre naturel, les choses doivent se passer comme nous l'indiquons. L'égalité des partages, en favorisant une génération, est, de fait, préjudiciable à toutes les autres, puisqu'il arrive un temps où, de toutes ces parts, il n'en reste aucune; tandis que dans le cas d'inégalité, il serait resté une part et un chef de famille.

Qu'un gouvernement libéral et même un gouvernement quelconque soit long-temps possible avec ce nivellement des richesses, c'est ce dont nous avons douté. Il se peut que des citoyens trop riches soient dangereux dans un État, mais l'absence de ces citoyens est plus dangereuse encore, car en enlevant tout contre-poids au pouvoir, elle le conduit à en abuser.

A mes yeux, la conséquence la plus fâcheuse de la suppression de la part privilégiée ou du droit de chef de famille, est la destruction du nom et l'atteinte qu'elle porte au respect des souvenirs. Remarquez que ce respect est dans la nature et que l'hérédité du titre paternel, ou si l'on veut, l'immortalité de la paternité, car c'est ainsi que le droit d'aînesse doit être envisagé, a toujours existé chez les hommes. Quand ils oublient ce respect ou renoncent à cette hérédité, c'est toujours pour peu de temps, et l'on peut être certain que quel que soit le gouvernement, cet état anormal ne durera pas.

Aussi, ce droit de primogéniture ou celui qui le remplace, *l'adoption*, n'est pas étranger aux peuplades sauvages; c'est même là qu'il a pris le plus d'extension. Témoins les Nouveaux-Zélandais où le fils, le frère, le neveu du chef devient chef à son tour. A défaut de mâle, c'est sa femme, ou sa fille, ou sa nièce.

Chez le peuple, même succession privilégiée. A l'aîné, la hutte, les armes, le canot. Il doit combattre pour

ses frères, trop jeunes pour se défendre; il doit chasser ou pêcher pour eux; il doit enfin remplacer le père.

Ceci a lieu encore aujourd'hui chez la plupart des nations européennes. La législation française est, à cet égard, à la fois une nouveauté et une exception, comme l'est aussi celle du partage indéfini de la propriété.

Nous avons dit que ce partage qui, en principe, était un bien, est devenu un mal, parce qu'on ne s'est pas arrêté à temps et qu'après avoir divisé on a morcelé, puis haché, puis émietté le sol. Nous sommes donc arrivés ici aux dernières bornes du possible: force est de nous arrêter et de limiter la division des terres dans des proportions rationnelles. Or, cette délimitation conduit nécessairement à l'aliénation de l'immeuble à partager ou à l'inégalité des parts.

Devant le principe de l'égalité des hommes, cette inégalité des biens est sans doute une injustice. Mais l'égalité des hommes est-elle un mythe ou une réalité? Fût-elle vraie, l'injustice cesse s'il est démontré que le privilège tourne moins au profit de celui à qui on l'accorde qu'à l'avantage de la famille en général.

En définitive, toute la question se résume dans les propositions relatées plus haut, qu'on peut encore simplifier en les formulant de cette manière:

La suppression du droit d'aînesse, ou l'égalité des partages, a-t-elle augmenté l'aisance des familles?

A-t-elle contribué à leur moralisation, à leur progression sociale, à leur influence, à leur considération, à leur durée?

En brisant le tronc, n'en dessèche-t-elle pas les rameaux? Ne matérialise-t-elle pas la vie en la limitant au présent? En effaçant le passé, ne décolore-t-elle pas l'avenir?

Cette égalité est-elle compatible avec un gouvernement quelconque, et en détruisant tout pouvoir intermédiaire entre le gouvernement et le peuple, ne doit-elle pas conduire, tôt ou tard, à la tyrannie et de la tyrannie à l'anarchie?

En amenant la division indéfinie des propriétés, cette égalité n'est-elle pas contraire à l'exploitation de la propriété et à toute grande fondation?

Est-elle favorable aux arts et en général à tout ce qui demande une avance de temps, d'argent, de travail et d'étude?

Voyez : *Dot, propriété, etc.*

DURÉE DE LA VIE HUMAINE. Le terme moyen en est de trente-trois ans selon les uns, de vingt-huit selon les autres. Comment établit-on ce terme moyen? On prend les enfans qui meurent à un jour et les vieillards qui meurent à cent ans, les soldats que tue le canon, les matelots que noie la mer, les ivrognes que brûle l'eau-de-vie, les libertins qu'empoisonne la débauche, les désespérés qui se suicident, et ceci dans une localité, c'est-à-dire dans un Etat, une province, un département, une ville. On additionne, on divise, et voilà le terme moyen.

C'est absolument comme si l'on prenait le chiffre total des gâteaux de Nanterre qui se fabriquent dans l'année; que l'on comptât ceux qui s'écrasent sous le rouleau du pâtissier, ceux qui se calcinent dans le four, ceux que l'on mange quand ils en sortent, ceux qui se transportent à Paris pour y être consommés le jour même, ou le lendemain, ou le surlendemain, compte auquel on ajouterait ceux qu'on a oubliés huit jours dans sa poche et qu'on en tire pour jeter à son chien, ou bien encore qu'on a

laissés six mois dans une armoire et que les souris y grignotent à loisir.

Addition et division faite de ces durées diverses, on dira : la vie moyenne du gâteau de Nanterre est de quatre jours, six heures, vingt-deux minutes, quatre secondes ; calcul parfaitement juste et surtout éminemment utile.

Que prouve donc celui du terme moyen de la vie humaine? Qu'on meurt à vingt-huit ou trente-trois ans. Nullement, pas plutôt qu'à vingt-sept ou à trente-sept, et certainement moins qu'à huit jours ou à quatre-vingts ans. La seule vérité que j'aperçois ici, c'est qu'on meurt à tout âge, à toute heure, depuis la naissance jusqu'à la décrépitude. Les chances de mort augmentent quand, de l'âge d'homme fait, on chemine vers celui de vieillard ; mais ces chances ne sont pas plus grandes que dans les premiers jours de la vie : il meurt proportionnellement plus d'enfans d'un jour à un an que de vieillards de soixante à soixante-dix.

Pour consoler de la mort ceux qui aiment la vie, nous rappellerons cette réflexion que nous avons faite ailleurs : l'homme se plaint de la nécessité de mourir, mais il se plaindrait bien plus et avec plus de raison, s'il ne pouvait pas mourir. Qu'on se figure un être infirme, cacochime, souffrant de corps et d'esprit, obligé de demeurer éternellement dans cet état : l'idée seule en fait frissonner.

DURÉE DU PLAISIR. Est-ce le plaisir qui fait le bonheur? — Je ne sais. Mais les gens qui passent leur vie à courir de plaisirs en plaisirs, ne m'ont jamais paru très-heureux. S'ils le sont, ils ne s'en vantent guère, car ils se plaignent toujours.

— Pourquoi?

— C'est qu'il n'y a pas de plaisirs, même de ceux qu'on nous donne, qu'il ne faille acheter, et souvent payer d'avance et payer encore après. Puis, sur dix de ces plaisirs, il y en a neuf des quels nous disons: *c'est trop cher.*

Si le bonheur ne se compose pas de plaisirs, de quoi se compose-t-il donc?

Ici encore je réponds : je ne sais.

Si les plaisirs constituent le bonheur, combien en faut-il pour rendre un homme heureux?

Quand vous en aurez déterminé le nombre , je vous poserai cette question : combien dure un plaisir? Est-ce un jour, une heure, une minute?

Si vous l'ignorez, je vous demanderai : combien dure une douleur? Quant à ceci, vous le savez, si vous êtes un habitant de la terre. Alors ne faites pas de rapprochement, ne comparez rien, car vous ne voudriez plus du plaisir : vous voudriez à peine de la vie.

Qui donc nous fait aimer la vie et le plaisir?

L'attente.

L'attente a donc sa douceur?

Oui, et souvent plus que le plaisir même.

Qui fait le bonheur ici-bas?

Le plaisir qui dure.

Et quel est ce plaisir?

L'espérance.

FIN DU TOME PREMIER.

HOMMES ET CHOSES;

ALPHABET

DES

PASSIONS ET DES SENSATIONS.

TABLE DES MOTS

CONTENUS DANS CE PREMIER VOLUME.



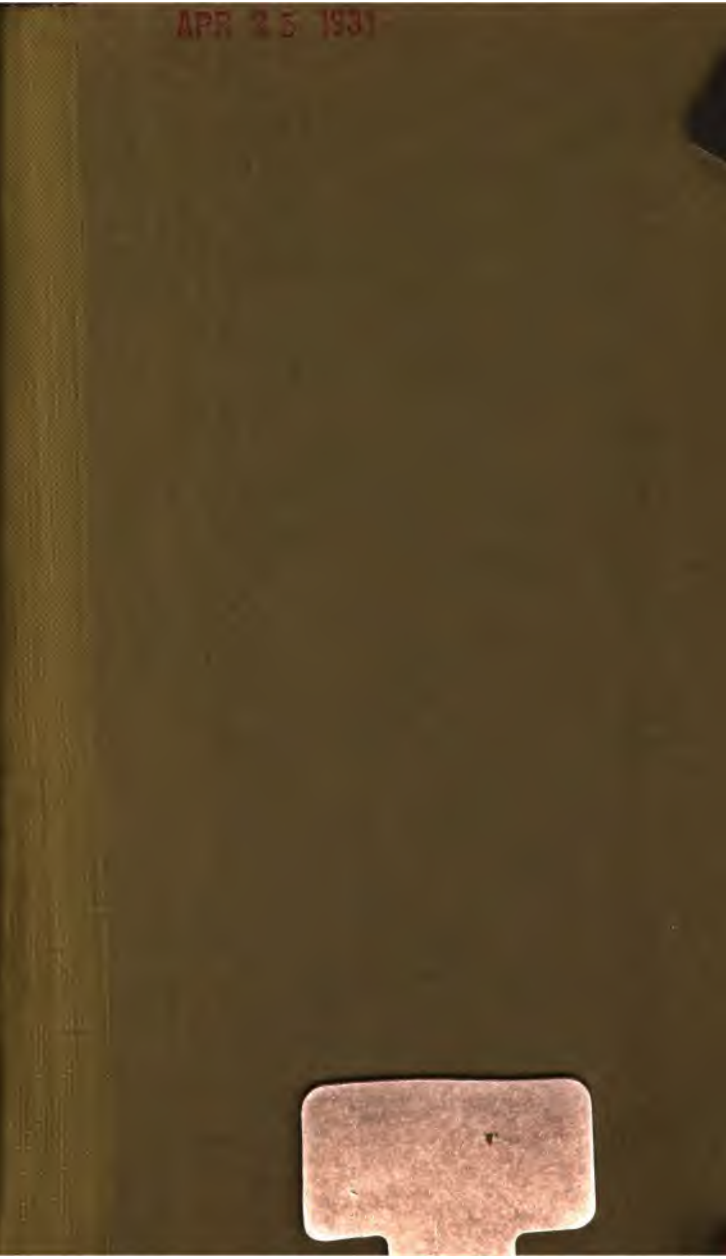
B



D

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Abbeville, Typ. de C. Paillart.


APR 25 1931

